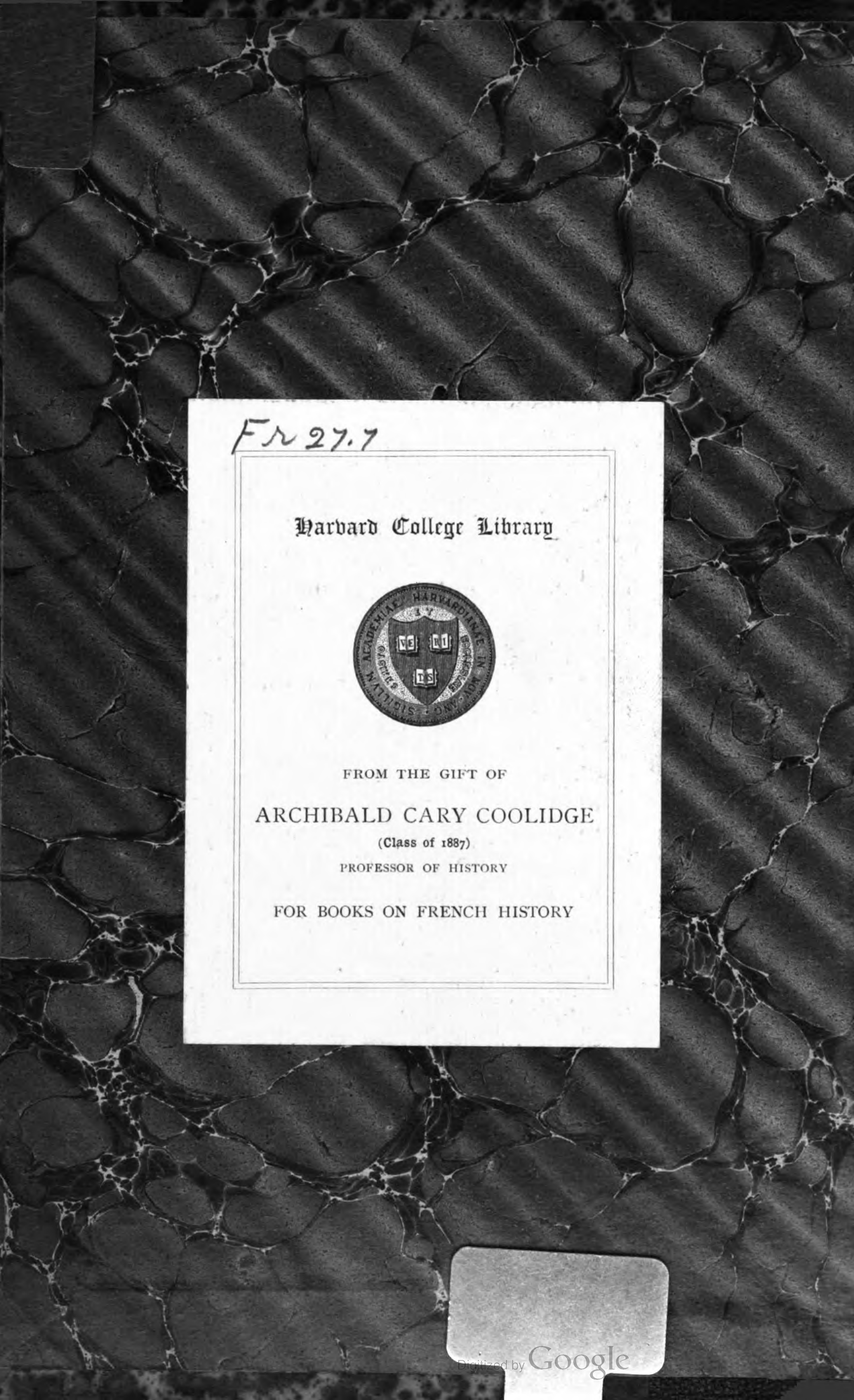
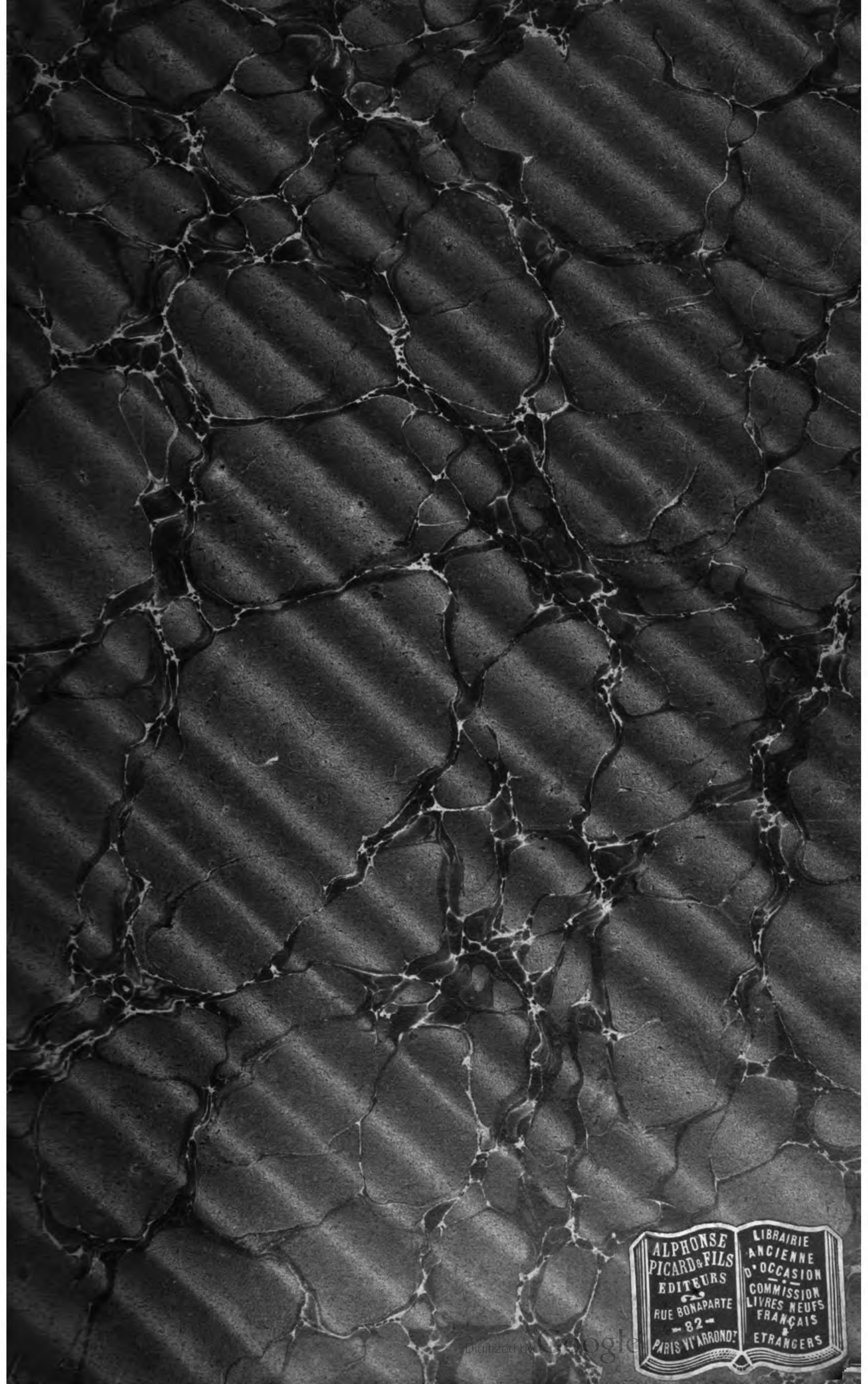
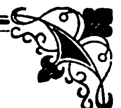

Annales
Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes
Acqui
Victoria
Crocetta d'Oro
Montogio
Molinetta
Mt du Diamant
Plateau des deux jumeaux
Sperone
Madone del monte
Bisagno
Albaro
Sturla
Gênes
Mioglia
Pontinurea
Levant
20.000 mètres
Savone



Fr 27.7
Harvard College Library
VE RI TAS
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
FROM THE GIFT OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
(Class of 1887)
PROFESSOR OF HISTORY
FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY
Digitized by Google


ALPHONSE PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI ARROND.
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

LETTRES, SCIENCES & ARTS

des

ALPES-MARITIMES

DÉCLARÉE

ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE

par décret du 25 août 1879

Tome X

NICE
IMPRIMERIE ANGLO-FRANÇAISE
MALVANO-MIGNON
Rue Gioffredo, 62
et chez tous les libraires

PARIS
H. CHAMPION
LIBRAIRE-ÉDITEUR
CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ
15, Quai Malaquais

1885

SOCIÉTÉ

DES

LETTRES, SCIENCES ET ARTS

DES ALPES-MARITIMES

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

LETTRES, SCIENCES & ARTS

des

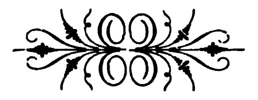
ALPES-MARITIMES

DÉCLARÉE

ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE

par décret du 25 août 1879

Tome X



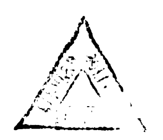
NICE
IMPRIMERIE ANGLO-FRANÇAISE
MALVANO-MIGNON
Rue Gioffredo, 62
et chez tous les libraires

PARIS
H. CHAMPION
LIBRAIRE-ÉDITEUR
CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ
15, Quai Malaquais

1885

AVIS TRÈS IMPORTANT

La Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes laisse aux auteurs des mémoires qu'elle publie toute la responsabilité des opinions qui y sont émises.



OPÉRATIONS MILITAIRES

DANS

LES ALPES ET LES APENNINS

Pendant la Guerre de la Succession d'Autriche

(1742-1748)

PRÉFACE

Nous n'avons pas la prétention d'écrire, d'une manière définitive, l'histoire de la guerre de la Succession d'Autriche dans le midi de la France. Nous laissons ce soin à un homme du métier, content, pour notre part, de jeter un jour nouveau sur la question, par la mise en œuvre de documents inédits, d'une authenticité indiscutable et d'une haute importance.

Nos documents.

Ces documents, nous avons eu la bonne fortune de les rencontrer dans le cours d'une promenade scientifique à travers le département des Alpes-Maritimes. Nous en devons la communication à M. le baron Cachiardy de Montfleury, conseiller général, maire de la ville de Breil, qui les a découverts et à qui nous sommes heureux de payer ici le tribut de notre affectueuse gratitude.

La période de notre histoire militaire que nous embrassons, n'est que très imparfaitement connue. Jadis on n'avait pour l'étudier que les Mémoires du marquis de Saint-Simon, du maréchal de Maillebois et l'intéressante histoire de Saluces[1]. Il y a un an a paru le premier volume d'un ouvrage intitulé *les Guerres sous Louis XV*, publié par le général Pajol[2].

Hâtons-nous de dire que notre travail ne fait nullement double emploi avec ce dernier. Ils sont comme les deux faces d'une médaille. L'auteur des *Guerres sous Louis XV*

1. **Saluces, *Hist. mil. du Piémont*, Turin 1859.**
2. **Paris, 1884.**

ne semble avoir eu sous les yeux que des documents français, puisés aux archives du ministère de la guerre. Il connaît les mouvements des troupes franco-espagnoles, mais, la plupart du temps, donne trop peu de détails sur les mouvements des Austro-Sardes.

Nos documents à nous sont de source italienne. Ils ont été complétés, surtout pour la campagne de 1745, grâce aux renseignements que nous avons pris aux archives royales de Turin[1]. Les opérations exécutées par les Austro-Sardes y sont étudiées avec le soin le plus minutieux; les mouvements franco-espagnols y sont moins détaillés, mais ils le sont suffisamment cependant pour permettre de suivre facilement la marche des armées.

D'où viennent ces documents? Ils ont été rassemblés par un officier qui a pris part à toutes ces campagnes, par Daniel Minutoli.

Biographie de Daniel Minutoli.

La famille des Minutoli est d'origine toscane. A Florence, qui paraît avoir été son berceau, elle participe, dès l'époque la plus reculée, aux dignités administratives. Au commencement du XIV[e] siècle, elle quitte cette ville et va se fixer à Lucques. En 1594, Vincent Minutoli, fils de Paul et de Laure Cenami, s'établit à Genève, embrasse la religion protestante et épouse Suzanne Barlamacchi. C'est ce Vincent qui est la tige des Minutoli de Genève, et c'est de lui, sans doute, que descend Daniel Minutoli.

Daniel Minutoli naquit à Genève le 16 décembre 1709. En 1733, le roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel III, désirant, selon l'habitude de la maison de Savoie, lever des troupes mercenaires, confia, par décret du 6 novembre, la formation d'un régiment suisse de douze cents hommes à

1. Nous sommes heureux de remercier M. le comte Caïs de Pierlas, qui a bien voulu faire pour nous des recherches aux archives de Turin et nous a gracieusement communiqué les renseignements que nous donnons sur Minutoli.

M. Guibert de Sissac, qui en prit le commandement avec le grade de colonel. C'est dans ce régiment que Minutoli commença sa carrière militaire.

Le 18 mars 1734, il reçut le brevet de capitaine-lieutenant au régiment de Guibert[1]; le 1er avril 1738, on lui conférait le grade de capitaine effectif; mais il n'exerça les fonctions de son grade que le 11 novembre suivant, quand le capitaine Fatio fut promu au majorat[2].

Le régiment de Guibert se distingua particulièrement pendant la guerre de la Succession d'Autriche. Le 6 octobre 1743, il faisait partie de la brigade qui défendit avec acharnement l'entrée du Piémont sur les hauteurs de Bellins.

Le 19 juillet de l'année suivante, il se faisait remarquer à Château-Dauphin et à Pierre-Longue; mais, malgré sa bravoure, il ne pouvait empêcher une colonne française d'enlever les positions qu'il défendait. M. de Guibert, sur l'ordre réitéré du roi, fit sonner la retraite et se retira avec les débris de son régiment et des régiments de Roi et de Kalbermaten. Dans la soirée, il rejoignit le gros de l'armée au camp de Saint-Pierre.

Le 27 septembre 1745, le régiment de Guibert se trouva au combat de Bassignana. Il était à la gauche de l'armée sarde, où il réussit à se maintenir malgré deux attaques; mais, le centre de l'armée ayant été enfoncé, les troupes piémontaises durent battre en retraite. Placé à l'arrière-garde, le général Guibert, encourageant les siens par ses paroles et par son exemple, se tint toujours aux postes les plus périlleux; il eut un cheval tué sous lui, reçut trois coups de feu et tomba entre les mains des Espagnols. Relâché sur parole, il mourut de ses blessures à Turin le 28 janvier 1746. Le régiment où servait Minutoli passa

1. Arch. d'État, minist. de la guerre.
2. Arch. d'État, minist. de la guerre.

alors au colonel suisse Outigher. Sous ce nom il fit encore brillamment la campagne suivante. Au moment où la paix fut signée, il était devenu la propriété du colonel Fatio.

Le capitaine Minutoli quitta l'armée le 14 avril 1749, se convertit au catholicisme et prit les ordres. Le 21 mai suivant, il obtenait du roi une pension de douze cents livres, qui devait lui être servie jusqu'au jour où il pourrait jouir d'un bénéfice ecclésiastique d'un égal revenu. Telle est la teneur des lettres patentes relatives à cette collation :

« *Il Re di Sardegna — Magnifico fedele ed amato nostro* « *il già Capitano nel reggimento Svizzero d'Outigher* « *Daniele Minutoli di Geneva, il quale ha servito per* « *anni quindici e nelle due ultime guerre in detto corpo,* « *essendosi ora che ha abbracciato la Religione Cattolica* « *risolto d'intraprendere l'ecclesiastica carriera, ci siamo* « *noi in tal vista benignamente disposti ad accordargli* « *un annua pensione di L. 1,200 di Piemonte da goderne* « *sulle nostre finanze finchè si faccia apertura e sia il* « *medesimo in caso di poterne essere provvisto su qualche* « *beneficio ecclesiastico. Vogliamo quindi che in tal* « *mente glie la facciate corrispondere a quartieri maturati* « *ripetutamente senza veruna detrazione incominciando* « *dalli 14 dell'ora scorso aprile, giorno in cui si è dimesso* « *dal sovracennato impiego e continuando in avvenire* « *sinchè ne sia come sovra altrimenti provvisto. Comuni-* « *cherete al controllo generale le presenti nostre disposi-* « *zioni alle quali intendiamo che si dia corso anche* « *coll'esenzione dal pagamento dell'emolumento portato* « *dalla tariffa di cui dispensiamo il prefato Minutoli e* « *nostro Signore vi conservi.*

Alla Veneria, li 28 maggio 1749.

C. EMANUELE. — BOGINO.

Arch. d'Etat. Control.

L'abbé Minutoli, peu de temps après, s'établissait dans la ville d'Aoste, où il fut ordonné prêtre le 23 mai 1750. En même temps une prébende lui était conférée. Malgré la collation de cette prébende, la cour ne lui supprima pas sa pension. Il la recevait encore en 1770, comme le prouvent les lettres patentes du 29 novembre de cette année, qui la lui confirment : « *Essendoci utilmente prevalsi della di lui opera e volendo continuare a servircene in oggetto di reale nostro servizio*[1]. »

Minutoli ne profita plus longtemps des faveurs de la cour ; il mourut à Aoste, prévôt de la cathédrale, cette même année. Les archives de la cour des comptes ne mentionnent plus sa pension en 1771.

C'est entre 1750 et 1770 que Minutoli rassembla les documents qui devaient servir à composer une histoire des campagnes de 1742 à 1748. Le passage des lettres patentes que nous venons de citer est le seul se rapportant à cette mission, qui lui avait été confiée par Charles-Emmanuel. Si nous en croyons Saluces, le roi aurait entouré d'une affection spéciale le moine écrivain, son ancien compagnon d'armes, et le comte Bogino, premier ministre du royaume, aurait suivi ses travaux avec une grande sollicitude[2]. On peut donc considérer comme officielle la relation que Minutoli préparait de ces campagnes.

Intérêt des campagnes que nous étudions.

L'étude de l'histoire militaire est absolument indispensable à tout homme investi d'un commandement, au même titre que celle de la topographie, dont elle est le corollaire. Ce n'est qu'en notant les différences inévitables entre un projet et son exécution, en discutant l'opportunité et le résultat des mouvements, en comparant les manœuvres des diverses époques et en tenant compte des changements ap-

1. Arch. d'Etat. Control.
2. Saluces, *Hist. milit. du Piémont*, t. V, p. 394.

portés par la multiplication et l'amélioration des voies de communication, que l'on se familiarise avec les parties les plus élevées de l'art de la guerre. Aussi, dans toute campagne reconnaît-on l'influence de celles qui précèdent.

Les opérations militaires exécutées pendant la guerre de la Succession d'Autriche sur les Alpes et en Italie, ont précédé immédiatement celles qui ont eu lieu, dans ces mêmes régions, de 1792 à 1796. Elles devaient donc être présentes à l'esprit des généraux dans tous leurs détails, faire le sujet de leurs conversations, la base de leurs projets. Dans les plans d'opérations élaborés, soit par les états-majors Sarde et Autrichien, soit au Comité du Salut public, sous la direction de Carnot, — malgré de grandes divergences dans l'exécution, provenant et du caractère des généraux, et du tempérament des troupes, et des profonds bouleversements apportés dans la tactique à cette époque de révolution générale, — on retrouve facilement la préoccupation d'utiliser les études faites au cours de ces campagnes, de reprendre les manœuvres qui avaient réussi et d'éviter les mouvements inutiles ou dangereux.

Comparaison de ces campagnes avec celles de la période révolutionnaire.

Les positions si fortes des Alliés, du col de Raus à la Penna, par Saorge, contre lesquelles sont venues se briser les attaques françaises de 1792 à 1794, avaient été occupées plusieurs fois et notamment dans l'hiver de 1747 à 1748. Thaon de Revel indique du reste, dans ses Mémoires[1], que c'est le souvenir de cette campagne qui l'engagea à disposer des troupes dans ces mêmes postes dès le début de 1792, bien qu'il fût ainsi obligé d'abandonner le comté de Nice. L'issue malheureuse de la défense des retranchements du Mont-Gros, en 1744, n'était pas faite pour encourager les généraux Sardes à renouveler une semblable tentative.

1. *Mémoires sur la Guerre des Alpes* pendant la Révolution française, tirés des papiers du comte Thaon de Revel, Turin, 1871, pag. XVIII.

Les deux projets d'opérations, rédigés pour l'année 1795 par le général Bonaparte[1], qui consistaient à faire converger les armées des Alpes et d'Italie sur Coni, par les cols de l'Argentière et de Tende, sont visiblement inspirés par les manœuvres du prince de Conti dans la seconde partie de la campagne de 1744. Leur auteur a judicieusement remarqué combien avait été inutile et meurtrière l'attaque du côté de la Vraita ; il concentre tous ses efforts sur la vallée de la Stura, où le poste des Barricades pouvait être facilement tourné et enlevé.

Quant au plan de campagne établi le 19 janvier 1796[2] et que le jeune général sut si habilement exécuter, c'est la reproduction des opérations de la campagne de 1745. On évite seulement de laisser les communications menacées vers Cève, ce qui avait occasionné la désastreuse retraite de 1746, et on s'attache à séparer le plus tôt possible les Piémontais des Autrichiens, afin de n'être pas amené, comme l'Infant sous Plaisance, à livrer une bataille dans les plus mauvaises conditions.

Pendant cette même campagne de 1796, la marche tant vantée de Bonaparte, d'Alexandrie à Lodi, avec le passage par surprise du Pô à Plaisance, n'est que la répétition exacte des mouvements du général de la Vieuville en 1745. Même rapidité dans les marches, même vigueur dans les engagements.

Le mouvement que tenta le roi de Sardaigne en 1747 après la bataille de l'Assiette, par la vallée de la Vraita et le col de l'Argentière, est l'esquisse de l'opération que reprendra M. de Vins en 1793, avec des forces plus considérables et un plus grand développement.

On pourrait multiplier ces rapprochements, qui donnent

1. *Correspondance de Napoléon.*
2. *Corresp. de Nap.*

aux campagnes que nous étudions un intérêt tout particulier ; le lecteur les découvrira facilement. Il suffit de remarquer, en terminant, que la tentative d'invasion de la Provence, faite à la fin de 1746, permet de se rendre un compte exact des difficultés que l'ennemi rencontre dans sa marche à travers cette région si dépeuplée de l'Estérel, et des ressources qu'offre à la défense de notre frontière la configuration des vallées situées au nord du Var, qui sont autant de chemins ouverts pour conduire, sur le flanc et jusque sur la ligne de retraite de l'assaillant, les renforts tirés du Dauphiné.

Voies de communication au milieu du XVIII[e] siècle.

On s'étonne généralement de la lenteur avec laquelle les armées opèrent leurs mouvements au dernier siècle. C'est qu'on ne se rend pas un compte exact de l'état des voies de communication à cette époque.

Aussi croyons-nous être utile à nos lecteurs en leur présentant un tableau de ces voies de communication il y a cent cinquante ans [1]. Nous prendrons comme exemple un pays que nous sillonnerons bien souvent dans le cours de ces campagnes, le comté de Nice ; *ab uno disce omnes*.

Ce pays ne comptait que quatre *chemins bons pour les voitures à roues ;* encore n'était-ce que des tronçons de chemins, dont le plus long ne mesurait pas plus de vingt de nos kilomètres.

Ces chemins allaient de Nice à Saint-Laurent-du-Var, de Nice à Antibes, de Menton à Monaco, de Saint-Laurent-du-Var à Cagnes.

Aussi le transport des vivres était-il des plus difficiles. Il fallait tout porter à dos de mulet, et la charge d'un mulet ne peut guère dépasser 100 kilos.

Deux chemins seulement pouvaient être *aménagés pour*

1. Voir *Topographie des grandes Alpes*, par le marquis de Pesay, Turin, 1793. — *Topographie militaire de la frontière des Alpes*, par M. de Montannel, Grenoble, 1875.

les canons : ceux de Nice au fort de Montalban et au château de Villefranche.

L'artillerie devait donc être amenée par mer, et nous voyons que les sièges des places éprouvent de grands retards par suite du mauvais temps. Voilà ce qui rendait la possession du château de Villefranche si importante, et voilà pourquoi nous le voyons pris et repris au début de toutes les campagnes. Maître de la rade de Villefranche, on pouvait, à l'aide de manœuvres de force, faire monter les pièces au château de Villefranche et à Montalban.

Les *chemins bons muletiers* étaient plus nombreux.

Citons tout d'abord ceux de Nice à Gênes, de Nice à Coni, de Nice à Démont.

Le chemin de Nice à Gênes suivait la côte, en passant par le collet de Villefranche, le Limaçon, le col d'Eze, la Turbie, la chapelle de Sainte-Dévote, Carnolez, Menton, le pas de Baussi-Rossi, le cap de la Mortola, Vintimille, Bordighera, Oneille, Alassio, Albenga, Noli, Savone, Varaggio, Arenzano, Pra.

Le chemin de Nice à Coni passait par la Trinité, Drap, l'Escarène, Touët de l'Escarène, Roquebillière, le col de Braus, Sospel, le col de Brouis, Breil, la Giandola, les gorges de Saorge, Fontan, Saint-Dalmas-de-Tende, le col de Tende, Limone, Roverante, Robillante, Roccavione et Bourg-Saint-Dalmas. Ce chemin pouvait être aménagé pour le transport des canons, mais très difficilement.

Le chemin de Nice à Démont traversait Levens, Duranus, Lantosque, Roquebillière, Saint-Martin-Lantosque, Notre-Dame de Fenestre, Entraque, Vaudier, Festione.

En dehors de ces trois grands chemins, un certain nombre d'autres méritent d'être cités : de Nice à la Turbie, par Notre-Dame-de-Laghet ; de Nice à Falicon ; de Falicon à Contes et à la Trinité ; de Tourrette-Levens à Château-

neuf, à Berre et à Coaraze; de Contes à Châteauneuf; de Châteauneuf à Aspremont; de Nice à Aspremont; de Saint-André à Tourrette-Levens; de Tourrette à Aspremont; de Nice à Carros, en traversant le Var au moulin d'Aspremont; de Nice à la Roquette; de la Roquette à Levens; de Levens à Carros; de Menton à Roquebrune; de Menton à Gorbio; de Gorbio à la Turbie, par le col de l'Agel; de Gorbio à Sainte-Agnès; de Sainte-Agnès à Peille; de Sainte-Agnès à Castillon; de Castillon à Castellar; de Vintimille à l'Olivette et à Sospel; de Sospel à la Penna; de Saorge à Lantosque, par le col de Raus; de Lantosque à la Bollène; de la Bollène au col de Raus; de Saint-Martin à Saint-Dalmas-du-Plan; de Saint-Martin à Venanson; de Venanson à Roquebillière; de Lantosque à Duranus, par Figaret; de Duranus à Utelle; d'Utelle à la Tour; de Massoins à Clans; de Clans à la Tour; de Clans à Utelle; de Saint-Sauveur à Isola; d'Isola à Saint-Etienne; de Bonson à Gilette; de Gilette au Broc; du Broc à Saint-Martin-du-Var; de Gattières au château de la Gaude; de Cagnes à Villeneuve; de Villeneuve à Antibes; de Gattières à Carros; de Carros au Broc; de Carros à Levens.

D'autres chemins *ne peuvent guère servir qu'aux piétons:* de la Trinité à Eze; de Luceram à Touët de l'Escarène; de Peille à l'Escarène; de Peille à la Turbie; de Drap à Peillon; de Peillon à Notre-Dame-de-Laghet; de Castellar à l'Olivette; de Lantosque à Moulinet; de Saint-Sauveur à Molières.

Enfin quelques-uns sont *dangereux même pour les piétons:* de Lucéram à Moulinet; de Gorbio à Peille; du col de Fenestre au col de Raus; d'Isola aux Planches, par le col de Sainte-Anne; d'Isola à Barbacane.

Ce tableau explique comment, des armées assez nom-

breuses étant obligées de défiler homme par hommeet dans des conditions assez pénibles, tous les mouvements devaient prendre un temps considérable. Ajoutons que fréquemment même on était obligé de faire travailler les paysans avant de pouvoir se porter d'un point à un autre.

Trop souvent, les ouvrages qui parlent du comté de Nice et de la Rivière de Gênes sont illisibles, à cause de l'étrange orthographe des noms qu'on y rencontre. Je ne parle pas d'ouvrages populaires, de guides par exemple, ou de récits de voyages, mais bien de livres savants, traités d'histoire militaire, de topographie, atlas même. Chaque nom prend trois ou quatre orthographes différentes ; il semble qu'on se trouve transporté dans des pays lointains, à peine connus. **Orthographe des noms propres.**

Nous nous sommes soigneusement attaché à éviter cet écueil. Non seulement nous avons toujours employé la même orthographe pour désigner le même endroit, mais encore, au lieu de reproduire simplement les noms que nous trouvions dans les textes, nous avons recherché l'orthographe la plus simple, l'orthographe courante ; ce sera l'orthographe française pour les noms des villages actuellement en France, l'orthographe italienne pour les noms des villages situés de l'autre côté des Alpes. Quelquefois pourtant il nous est arrivé d'employer des noms piémontais, qui se rapprochent davantage de la forme française et qui d'ailleurs sont plus employés que les noms italiens, même en Italie.

H. M.

PRÉAMBULE

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LA GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE

La Pragmatique Sanction.

La guerre de la *Succession d'Autriche* ou guerre de la *Pragmatique Sanction,* qui a ensanglanté l'Europe occidentale pendant sept années, eut pour théâtres la Belgique, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie.

Nous n'avons pas l'intention de retracer toutes les phases de cette lutte mémorable ; notre but est de borner cette étude aux opérations qui ont eu lieu dans les Alpes et dans les Apennins à partir du jour où la France entra dans la lice. Cependant, il nous semble utile d'exposer tout d'abord les causes de la guerre et de mettre sous les yeux de nos lecteurs l'ensemble des faits qui méritent d'être signalés dans toutes ces contrées.

Une convention passée au commencement du XVIIIe siècle entre l'empereur ~~Frédéric~~ Léopold Ier et ses deux fils Joseph et Charles assurait, à défaut d'héritier mâle, la succession d'Autriche aux filles de Joseph de préférence aux filles de Charles. Mais ce dernier, parvenu à l'empire, résolut d'annuler la convention et promulgua sa *Pragmatique Sanction,* qui proclamait les droits de l'archiduchesse Marie-Thérèse à l'héritage paternel. Faire reconnaître et garantir cette Pragmatique par les puissances européennes fut, dès lors, le but principal de sa politique, et, comme la maison d'Autriche intervenait dans presque toutes les affaires de

l'Europe, la Pragmatique Sanction joua un rôle important durant le premier tiers du XVIII[e] siècle.

Mort de Charles VI.

Mais, préoccupé d'entasser reconnaissances sur reconnaissances et parchemins sur parchemins, l'empereur avait oublié d'assurer à sa Pragmatique la plus puissante des garanties; son trésor était épuisé depuis longtemps, et, quand il mourut, en 1740, il ne laissa à sa fille que des troupes peu nombreuses, indisciplinées, mal équipées. Aussi tous les princes qui pouvaient prétendre à la succession ne manquèrent-ils point de réclamer la satisfaction de leurs droits, et cela malgré leur adhésion à la Pragmatique, car tous y avaient accédé.

L'héritage de Charles VI se composait de la haute et de la basse Autriche, de la Bohême, de la Silésie, de la Hongrie, de la Carniole, de la Carinthie, de l'Istrie, du Tyrol, du Frioul, du Brisgau, de la Souabe autrichienne, des Pays-Bas, de Parme et de Plaisance, enfin du Milanais.

Les prétendants. — Marie-Thérèse n'a d'autre allié que l'Angleterre.

Quatre princes demandaient la totalité ou une partie de cette monarchie : c'étaient l'électeur de Bavière, l'électeur de Saxe, le roi d'Espagne et le roi de Sardaigne. Un cinquième, peu confiant dans ses droits, le roi de Prusse, se mit immédiatement en possession de la part qu'il réclamait pour lui, de la Silésie. La France, qui n'avait aucun intérêt personnel dans cette affaire, crut le moment venu de morceler la monarchie autrichienne. Par le traité de Nymphenbourg (18 mai 1741), elle entraîna dans son parti la Bavière, la Saxe, l'Espagne, la Prusse, la Pologne et la Sardaigne. Marie-Thérèse se trouva sans autre allié que l'Angleterre[1], qui regardait comme indispensable, pour maintenir l'équilibre européen, de conserver intacte la monarchie autrichienne. De là une guerre générale.

1. Traité de Hanovre, 24 juin, 1741.

Coup d'œil général sur la guerre de la Succession d'Autriche.

Pendant que Frédéric II achevait la conquête de la Silésie, une armée française occupa l'Autriche et la Bohême, qu'elle livra à l'électeur de Bavière, Charles-Albert ; à la suite de cette conquête rapide, l'électeur fut proclamé empereur d'Allemagne. Mais Marie-Thérèse s'était assuré la fidélité des Hongrois ; l'Angleterre s'engageait ouvertement à la soutenir par terre et par mer. Tout à coup, les Hongrois, ramenant leur reine, reprirent l'Autriche et entrèrent en Bavière. Frédéric II, qui ne s'occupait que de ses intérêts personnels, content de s'être fait reconnaître la possession de la Silésie par Marie-Thérèse[1], abandonna la coalition. Dès lors, les Autrichiens purent rentrer en Bohême et forcer les Français à la retraite. Ils se retirèrent en effet, abandonnant sans ressources le nouvel empereur, pendant que les Anglais envoyaient une armée dans le bassin du Rhin au secours de la reine de Hongrie. La France voulut réparer cet affront ; mais, par l'incapacité de ses généraux, elle fut battue à Dettingen. Louis XV chercha alors de nouveaux auxiliaires et crut les trouver d'un côté, dans le prétendant Stuart, contre l'Angleterre, de l'autre, dans le roi de Prusse, contre Marie-Thérèse.

En 1744, une expédition française réussit dans les Pays-Bas, pendant que Frédéric II, qui s'était de nouveau déclaré contre Marie-Therèse, rentrait en Bohême et s'efforçait de gagner à sa cause l'électeur de Saxe ; mais une maladie de Louis XV suspendit un moment ces succès, et la mort de Charles VII retira la Bavière de la lutte.

Les ennemis de Marie-Thérèse n'en eurent pas moins de grands avantages en 1745. Si aux Pays-Bas elle gagna la bataille de Fontenoy (11 mars), Frédéric II battit les Autrichiens à Friedberg, et le prétendant Charles-Édouard

1. Traité de Breslau, 2 juin 1742.

débarqua en Ecosse; en Italie, les généraux de Philippe V occupèrent le Piémont et la Lombardie ; enfin Frédéric II acheva de ruiner l'électeur de Saxe à Kesseldorf. Le seul avantage que Marie-Thérèse eût obtenu, c'était de faire élever au trône impérial son mari le duc de Lorraine.

Mais, comme elle l'avait fait une première fois, la reine de Hongrie échappa au danger, en gagnant de nouveau Frédéric II, qui, conservant la Silésie, abandonna sans pudeur ses alliés (traité de Dresde, décembre 1745).

L'année 1746 fut malheureuse pour la France. En Angleterre, le prétendant fut battu pour toujours à Culloden. En Italie, les Français, vaincus à Plaisance, évacuèrent le Milanais et laissèrent tomber Gênes au pouvoir de l'Autriche. Aux Pays-Bas cependant, Louis XV, assisté du maréchal de Saxe, gagna la bataille de Raucoux. La cour de Versailles offrit la paix et demanda à la Hollande d'être médiatrice. Mais elle vit rejeter par les Hollandais ses propositions pacifiques ; ceux-ci se donnèrent même un stathouder héréditaire, pour mieux résister à la France, et appelèrent la Russie dans le parti de Marie-Thérèse. Cependant, aux Pays-Bas, les Autrichiens échouaient à Lawfeld, le maréchal de Saxe soumettait la Zélande et le Brabant hollandais. Enfin la prise de Maëstricht amena la conclusion de la paix, qui fut signée à Aix-la-Chapelle (1748).

RÉSUMÉ DES CAMPAGNES DE 1742 ET 1743

1742 — Le roi de Sardaigne s'unit à Marie-Thérèse.

Après avoir tracé le tableau général de la guerre, nous nous hâtons d'arriver à notre véritable sujet.

Nous avons vu que, dès 1741, le cabinet britannique s'était déclaré en faveur de la fille de Charles VI. Jaloux de trouver des alliés, il faisait des ouvertures au roi de Sardaigne, lui promettant des subsides considérables. La France, de son côté, essayait de l'attirer vers les ennemis de la reine de Hongrie. Après de longues hésitations, Charles-Emmanuel, qui redoutait avant tout le voisinage des Espagnols en Italie, céda aux instances de l'Angleterre et conclut avec Marie-Thérèse un traité le 1er février 1742. Les cours de Madrid et de Naples rappelèrent aussitôt leurs ambassadeurs de Turin.

Les Espagnols débarquent dans les Deux-Siciles. Charles-Emmanuel rassemble ses troupes à Plaisance.

Une flotte franco-espagnole débarqua à Orbitello et à Porte-Hercole, dans les États du roi des Deux-Siciles, et à la Spezzia. Elle fut jointe par une division napolitaine à Rimini, d'où les confédérés gagnèrent Forli à la fin d'avril.

Le roi de Sardaigne rassemblait, pendant ce temps, ses troupes à Plaisance, et le comte de Traun, gouverneur du Milanais, à Correggio, pour assiéger Modène, dont le duc ne s'était pas encore déclaré ouvertement, mais était soupçonné d'avoir contracté une alliance avec les ennemis de l'Autriche.

1742.

Après avoir perdu six semaines dans le Bolonais, le général espagnol Montemar se mit en mouvement le 10 mai, pour n'arriver que le 31 à Castelfranco.

Charles entre dans Modène, assiège la Mirandola.

Le 8, Charles-Emmanuel s'était avancé sur le Panaro et avait barré la route de Bologne à Modène. A cette nouvellle, le duc de Modène, qui avait de fortes raisons de penser que ses desseins étaient découverts, abandonna ses États et se retira à Venise. Charles entra donc sans coup férir dans la ville, et le 11 juin mit le siège devant la citadelle, qui se rendit le 29, après avoir appelé en vain les Espagnols à son secours.

Au lieu de répondre à cet appel, Montemar se porta de Castelfranco à Cento, puis à Bendeno, pour se placer entre Modène et la Mirandola.

Charles alla, le 19 juillet, mettre le siège devant la Mirandola, qui se rendit le 22.

Retraite des Espagnols.

Après avoir commis la nouvelle faute de laisser prendre cette place, Montemar se dirigea précipitamment sur Rimini, où il semblait disposé à attendre de pied ferme le roi de Sardaigne, qui le suivait ; mais, à la première apparition d'une troupe ennemie, il prit la fuite jusqu'à Foligno. Cette retraite, qu'il comparait pompeusement à celle des Dix-Mille, lui valut un rappel immédiat et l'exil. Il fut remplacé par don Juan Bonaventure de Gages, qui reçut plus tard le titre de comte.

Projet d'invasion de la Rivière de Gênes.

Pour opérer une diversion, l'Infant don Philippe fut chargé d'organiser une invasion dans la Rivière de Gênes par le comté de Nice. Parti de Madrid en février 1742, il arriva le 1er avril à Toulon, et séjourna ensuite trois mois à Antibes, pour attendre l'ordre d'entrer en campagne. Mais la cour de Madrid avait changé d'avis, et, dans les premiers jours d'août, don Philippe eut mission d'envahir la Savoie par le Dauphiné. Le 16 septembre il entrait à Chambéry, sans

1742. — L'Infant se dirige sur la Savoie.

avoir rencontré d'obstacles sur son passage, pendant que l'amiral Mathews bloquait la flotte franco-espagnole dans le port de Toulon et allait menacer Naples d'un bombardement si le roi des Deux-Siciles ne se déclarait pas neutre.

Charles court en Savoie.

Charles-Emmanuel, voyant ses États envahis, quitta aussitôt la Romagne, où il laissa au général autrichien trois régiments de cavalerie et sept bataillons d'infanterie. Son plan était d'attaquer en même temps le Mont-Cenis et le Petit Saint-Bernard, pour pénétrer en Maurienne et en Tarentaise.

Opérations en Savoie.

Son plan réussit. Le 2 octobre les Savoyards étaient à Modane, le 3 à Saint-Michel, en occupant Saint-Martin-de-Belleville. Charles voulait attaquer les Espagnols, qui étaient à Moutiers; mais le comte de Glimes, qui les commandait, s'enfuit, après avoir mis le feu à ses magasins; ses troupes ne s'arrêtèrent qu'à Montmeillan et à Fréterive.

Après la prise de Moutiers, Charles-Emmanuel campe à Conflans et occupe, dès le 11, Annecy. Le comte de Schulembourg, de son côté, retourne en Maurienne, prend Aiguebelle et marche, le 13, à Sainte-Hélène, pour passer le pont de Millières et s'unir au roi, qui voulait attaquer Fréterive. Le comte de Glimes, épouvanté de ce mouvement, prit de nouveau la fuite et se retira sous le fort de Barraux, sur le territoire français. Il fut rappelé et remplacé par le marquis de la Mina.

Le nouveau général arriva à Barraux le 5 décembre, s'empara du vieux château d'Apremont, incapable de la moindre résistance, et marcha sur Chambéry. Le roi, qui reconnaissait l'impossibilité de s'opposer à cette marche, se décida à retourner en Piémont[1].

1. Le roi de Sardaigne est forcé d'abandonner la Savoie tous les ans, au commencement de l'hiver, parce qu'il ne peut tirer ses subsistances que de l'Italie et que les passages sont impraticables.

Dans toutes les guerres, le même fait se reproduit chaque année.

Il fit passer en Maurienne ses magasins avec ses malades 1743.
et envoya à Chignin un détachement de cinq cents hommes.

Le 28, les Espagnols campèrent aux environs de Montmeillan. Le 30, ils s'avancèrent à Fréterive et à Maltaverne; là était le baron de Lornay, à la tête de l'arrière-garde piémontaise, qui fut poursuivie pendant plusieurs jours et éprouva des pertes assez considérables ; mais le gros de l'armée avait passé le Mont-Cenis.

Il n'y avait eu en Italie, que des escarmouches. Jusqu'au 15 novembre, les deux armées s'observèrent, puis elles prirent leurs quartiers d'hiver.

Les mois de décembre et de janvier se passèrent dans la plus parfaite tranquillité. Le comte de Gages, calculant les dangers d'une affaire, évitait de combattre ; mais la cour de Madrid, lassée de son inaction, lui envoya l'ordre exprès de livrer bataille ou de laisser le commandement à un plus audacieux.

Le comte quitta le Bolonais le 2 février et s'avança sur le Panaro. Les Savoyards et les Allemands opérèrent aussitôt leur jonction; ils appuyaient leur droite à la chaussée du Panaro et poussaient leur gauche vers le canal de Bonporto.

M. de Gages jeta des ponts en face du village de Campo-Santo, puis il passa la rivière dans la nuit du 4 février, pour reconnaître les troupes ennemies ; mais celles-ci étaient plus nombreuses et avaient l'avantage de la position. Le général espagnol n'osa pas livrer bataille ce jour-là.

Cependant le 7, les Autrichiens marchèrent aux Espagnols, et le 8 eut lieu la bataille de Campo-Santo, qui fut très meurtrière et coûta la vie au comte d'Apremont. La victoire resta indécise ; M. de Gages se replia et les Autrichiens reprirent leurs quartiers d'hiver.

M. de Gages s'étant retiré à Bologne, M. de Traun quitta

1743. le Panaro et s'avança contre lui ; il l'obligea à reculer jusqu'à Faënza, puis à Forli et à Rimini le 2 avril.

Là ils furent joints par le duc de Modène, qui devait prendre la place de M. de Gages. Le nouveau général ne voulut pas poursuivre le mouvement de retraite et prit position à Rimini.

D'un autre côté, les troupes espagnoles se dirigeaient, en passant par la France, du côté des Alpes et allaient grossir l'armée de l'Infant.

Menacé de nouveau chez lui, Charles-Emmanuel renforça les garnisons des forts de la Brunette et d'Exilles, qui étaient les plus exposés.

M. de Leutron quitta M. de Traun pour regagner le Piémont.

Le roi n'avait de disponible que quinze mille hommes, qu'il lui fallait répartir depuis Aoste jusqu'à Coni. Il établit l'un à Ivrée et au fort de Bard, pour fermer le val d'Aoste et défendre la route du Petit Saint-Bernard ; le deuxième à Vigone, près de Pignerol ; le troisième à Coni.

Les troupes francaises, ayant M. de Marcieu à leur tête, se concentrèrent à la Bessée, près de l'Argentière, dès le 23 août.

L'Infant avait rassemblé le 1er août son armée à Montmeillan, et se préparait à évacuer la Savoie et à repasser en Dauphiné. M. de Sade devait demeurer en Savoie avec deux mille hommes et le reste de l'armée rentrer en France. La cavalerie se dirigerait sur Gap et l'infanterie sur Briançon, où l'Infant et M. de la Mina allèrent s'établir.

A la vue de ces forces, qui se concentraient vers Briançon, le roi porta tous ses efforts de ce côté. Les troupes retirées du duché de Modène furent placées aux gorges de Saint-Martin et de Fénestrelle, vers Saluces et Démont. La cavalerie et les dragons occupèrent Verzolo et Revel.

Sur ces entrefaites, le roi de Sardaigne reçut les offres les plus avantageuses de l'Espagne, par l'entremise de la cour de France; mais, nous l'avons dit, le voisinage des Bourbons en Italie l'effrayait. Il fit cependant part à Marie-Thérèse des propositions qui lui étaient adressées, mais simplement afin de décider cette princesse à consentir aux conditions qu'il proposait pour une alliance définitive. 1743.

Traité de Worms entre l'Angleterre, l'Autriche et la Sardaigne.

Le cabinet britannique, choisi comme arbitre, fit disparaître les dernières difficultés, et, grâce à sa médiation, un traité fut signé à Worms, le 13 septembre 1743, entre l'Angleterre, l'Autriche et la Sardaigne. Charles-Emmanuel s'engageait à tenir sur pied quarante-cinq mille hommes jusqu'à la paix générale, et l'Angleterre lui promettait 200,000 livres sterling par an.

Un conseil cependant, réuni à Briançon, décida qu'il fallait passer le Mont-Viso, pour marcher sur Saluces.

Le roi de Sardaigne était prêt à soutenir le choc; il barrait la route de la vallée de la Vraita et il était couvert par les retranchements élevés sur les flancs du Mont-Viso. Il avait de plus fortifié les postes du comté de Nice.

Le 30, l'armée était réunie près de Villevieille.

Sur un autre point, M. de Lobkowitz, qui remplaçait M. de Traun, rappelé à Vienne, ordonnait un mouvement en avant contre les Espagnols, qui s'avançaient sur Bologne. Il franchit le Panaro, et son avant-garde, ayant trouvé en face d'elle quelques bataillons espagnols, les repoussa sur Faënza, puis sur Forlimpopoli. Ce dernier poste fut lui-même enlevé peu de jours après, et les vaincus se retirèrent sur Pesaro et Fano, où ils prirent position.

En Dauphiné, malgré la force de son ennemi, don Philippe prit l'offensive. Le 2 octobre, il quitta le château de Queyras, où était son quartier, et ses troupes passèrent les Alpes

1743. par les cols de l'Agnel et de Saint-Véran. Le 4 au soir, elles s'établissaient à la Chanal.

Les Piémontais ne faisaient pas le moindre mouvement, confiants dans leurs retranchements, qui s'étendaient des contreforts du Mont-Viso aux hauteurs de Bondormir.

Le 7, abandonnant la Chanal, l'armée de l'Infant se mit en marche sur trois colonnes; le village et le château du Pont furent abandonnés par leurs défenseurs. L'une de ces colonnes, partie dans la direction du Mont-Viso, devait tourner la droite des retranchements ennemis. L'attaque allait commencer, quand le général qui la commandait reçut l'avis de la prise du château du Pont et de la retraite des Savoyards. Il était alors inutile d'agir. M. de Corvolan voulut rejoindre l'armée, en suivant le ruisseau de Valente; mais il longeait ainsi, sans s'en douter, la ligne des retranchements piémontais; sa retraite fut meurtrière.

Un conseil de guerre décida qu'on devait se retirer. Le château du Pont fut livré aux flammes; l'armée occupa la Chanal le 10 octobre et, le 12, passa la frontière. Les Espagnols regagnèrent la Savoie, les Français rentrèrent en Dauphiné.

En Italie, il n'y eut, pendant les derniers mois de 1743, que quelques escarmouches entre M. de Lobkowitz et M. de Gages. Les armées continuèrent à s'observer, et, vers le 1er décembre, prirent leurs quartiers d'hiver.

Traité de Fontainebleau entre la France et l'Espagne.

Le 25 octobre est signé à Fontainebleau un traité d'alliance perpétuelle entre la France et l'Espagne. Dès 1744, les Français vont entrer sérieusement dans la lice.

CAMPAGNE DE 1744

Mars.

Les opérations des troupes franco-espagnoles du côté du Piémont, en 1743, avaient si mal réussi, que les cours de Versailles et de Madrid résolurent de s'imposer tous les sacrifices pour obtenir, l'hiver suivant, de plus heureux résultats.

Force des deux armées. Projets d'opérations.

La cour de Versailles assembla à Antibes, au printemps de 1744, sous les ordres du prince de Conti, un corps de trente-deux bataillons d'infanterie et de vingt escadrons de cavalerie, destiné à renforcer l'armée de l'infant don Philippe, qui comprenait déjà quarante-cinq bataillons, trente-cinq escadrons et un grand nombre de dragons à pied. Cette armée devait passer le Var, se frayer un chemin vers la Lombardie en suivant les côtes, et se réunir à celle du comte de Gages [1].

Le roi de Sardaigne, qui, dès l'année précédente, avait prévu que l'ennemi lui opposerait des forces considérables, et qui, scrupuleux observateur de ses engagements, voulait tenir la promesse faite par lui au traité de Worms d'augmenter l'effectif de ses troupes, prit à son service un bataillon suisse, levé dans les cantons de Glaris et d'Appenzel, dont il donna le commandement au sieur Meyer;

1. Il ne faut pas oublier que, depuis le règne de Louis XIV, il y avait en garnison à Monaco deux bataillons français.

Mars. forma trois bataillons de Reith-Grisons au lieu de deux; doubla ceux de Sicile et de Lombardie ; porta à mille hommes chaque bataillon provincial au moyen de compagnies de réserve, qui devaient servir de garnison aux places les moins exposées; enfin mit sur pied une milice choisie et un corps important de Vaudois. Afin d'empêcher le prince et l'infant d'exécuter leur projet d'invasion, il dirigea sur Nice quatorze bataillons aux ordres du marquis de Suse, général d'infanterie, ayant sous lui le commandeur de Cinsan, lieutenant général, les majors généraux Audibert et de Néoff, les brigadiers Derossi et la Guidara.

Position des Sardes. Audibert, dès le mois de mars, alla visiter les bords du Var et étudier les voies différentes qui permettent de pénétrer en Lombardie. Ses études terminées, il les soumit à un conseil de généraux réuni à Nice, et, de concert avec eux, adressa au roi un plan de campagne.

Voici la substance de son rapport : Il n'est possible d'empêcher l'invasion du comté de Nice qu'avec un corps d'armée d'un tiers seulement inférieur à celui de l'ennemi et capable de garder les passages principaux sur le haut et le bas Var. En abandonnant Nice, on fera des retranchements aux abords de Montalban et de Villefranche, où les quatorze bataillons, avec l'aide d'une nombreuse artillerie tirée de la flotte victorieuse de l'amiral Mathews, pourront défendre la côte jusqu'à Monaco; mais, par le haut Var, l'ennemi aura la facilité de leur couper toute communication avec le Piémont et de s'emparer de la vallée de Sospel. Pour remédier à ce danger, il faut garder le col de Braus, en occupant les postes à droite et à gauche, et cela pour les raisons suivantes : 1° ce col maîtrise la grande route qui va de Nice à Sospel; 2° on peut de là communiquer avec les retranchements de Villefranche, en

s'établissant à certains points situés à mi-chemin, et menacer l'ennemi, s'il voulait se servir du chemin qui, en passant par Notre-Dame de Laghet et la Turbie, descend à Monaco. Il est nécessaire de garder les hauteurs de droite, du côté du village de Lucéram, les autres passages étant fermés par les neiges jusqu'à la fin d'avril, à ce qu'assurent les habitants. Un corps de troupes, placé dans les environs de Sospel, soutiendra ces postes, sans risquer d'être coupé, et il n'aura nulle difficulté à s'approvisionner, ayant Sospel sur ses derrières. Si l'ennemi tentait de passer par cette route et que le corps posté sur ce point ne fût pas en état de l'arrêter, la retraite s'opérerait aisément par le col de Brouis, d'où l'on gagnerait les hauteurs inexpugnables de Saorge. Mars.

Ce plan, ajoutait le rapport, est certainement le plus sûr. En effet, trois chemins principaux conduisent dans la Rivière de Gênes, partant tous du Paillon : le premier est la grande route qui, passant par l'Escarène et Touët, traverse le col de Braus ; de Sospel on entre dans la Rivière par deux chemins également faciles. Un second chemin se détache du premier entre Drap et l'Escarène, au hameau de la Pallarée, d'où, en traversant le torrent de Peille et en côtoyant pendant deux heures les montagnes, on arrive au petit col des Banquettes, puis à Menton. La troisième route est celle qui du village de la Trinité monte à la Turbie, en passant par Notre-Dame de Laghet. Pour occuper ces postes, il faut tenir à Sospel un corps de six bataillons. Il enverra : au col de Braus un détachement assez fort pour s'établir à Lucéram, sur sa droite, et à Barbarasa, sur sa gauche; à Peille un autre détachement pour s'assurer des chemins de Notre-Dame de Laghet et de la Trinité; aux Banquettes un troisième pour occuper la route de Gorbio à Sainte-Agnès et, sur la droite, la montagne

Mars. de Saint-Ouen. Tous ces postes d'ailleurs peuvent se donner des avis au moyen de signaux.

Ce plan de campagne fut adopté par Charles-Emmanuel. Afin de le mettre à exécution, ce prince fit passer les monts à six bataillons, qui devaient se réunir à Sospel, à portée du col de Braus, de Castillon et des Banquettes, pour maintenir par là ou par Peille une communication avec les retranchements de Villefranche. Les deux bataillons de Montferrat et les deux d'Audibert, ceux de Mondovi et le 1er de Reith, avec les carabiniers du Roi et de Piémont y arrivèrent du 18 au 21 mars. Le chevalier Pallavicini, colonel de Montferrat et brigadier, en prit le commandement. Il plaça d'abord trois cents hommes à Peille, sous les ordres d'un lieutenant-colonel, et cent cinquante à Castillon, commandés par un major; il occupa le col de Laghet et les Banquettes, envoya un capitaine et cent cinquante soldats au château de Dolceaqua, peu éloigné de Vintimille, posta une compagnie de grenadiers à Barbarasa; puis, toutes ces précautions prises, il se dirigea, le 3 avril, vers le col de Braus, où il campa avec les deux bataillons de Montferrat et les deux d'Audibert, tandis que ceux de Mondovi et de Reith allaient occuper le col de Niéga entre Sospel et Breil pour assurer la retraite.

Les troupes ainsi disposées aux environs de Sospel devaient rester liées à celles qui occupaient la position retranchée en avant de la rade de Villefranche. Cette position se composait de quatre camps :

Le camp de Limaçon barrait le chemin de Nice à la Turbie par le col d'Eze ; il avait sa droite appuyée au rocher de la Cimboula où se trouvait une redoute fermée; des retranchements en pierres sèches couronnaient l'arête du mont Campi de l'Alle.

Huit bataillons tenaient les hauteurs du Mont-Leuse, fai-

sant face à Saint-Audibert et couverts par une série de redans, la gauche à Malgarach, la droite au plateau de Colombo. Avril.

Huit autres bataillons défendaient des retranchements établis sur le sommet du Mont-Gros et s'étendant jusqu'à la cassine du Castelet, sur le mamelon du Solega, ainsi qu'une redoute construite à la tête de la presqu'île de Saint-Hospice.

Les six derniers bataillons, savoir : les deux bataillons de fusiliers, le 1er de Sicile, Aoste, le 2me de la Reine et Keller gardaient un ouvrage étoilé, tracé autour du fort de Montalban.

Ces troupes avaient un détachement dans la cassine Thaon, située sur l'avenue du Collet de Villefranche. Un capitaine et cinquante hommes gardaient la cassine Noielli, en face de la première. Quelques compagnies de grenadiers défendaient les pentes avoisinantes.

Marche des Franco-Espagnols jusqu'à Nice.

Telle était, à la fin de mars, la position des Austro-Sardes. Les Franco-Espagnols, qui campaient à Saint-Laurent, firent, le 2 avril, passer le Var à deux corps composés l'un de grenadiers et de miquelets, l'autre de dragons. Ceux-ci ne trouvèrent aucune opposition et firent quelques prisonniers dans une bastide.

L'armée franchit ensuite le fleuve à gué et forma trois camps : la droite à la mer, le centre face à Nice, et la gauche à Sainte-Marguerite. La cavalerie demeura au-delà du Var avec quelques bataillons. Deux frégates anglaises canonnèrent les troupes à leur passage ; mais, après avoir essuyé le feu de plusieurs batteries établies à la hâte, elles furent obligées de gagner le large.

Des ponts furent construits près de Saint-Laurent et au-dessous d'Aspremont, partie sur chevalets, partie sur pilotis, pour approvisionner les camps de vivres et de munitions.

Avril. L'armée se porte ensuite dans la plaine de Nice et campe sa droite près de la bastide Galéan, sa gauche sous Cimiez. La ville de Nice est occupée. On envoya quatre cents hommes au château d'Aspremont, un corps à Berre et à Contes. Le marquis de Villemur marchait en même temps sur Châteauneuf pour menacer l'ennemi par Peiracave.

Le lieutenant général de Castellar occupe la Trinité avec dix-huit bataillons. Il porte son avant-garde au pont de l'Escarène et fait camper sur le plateau de l'Art, entre les ravins de Peillon et de Laghet, le bailli de Givri ; ce dernier donne la main, près de la Turbie, à quatre cents hommes, détachés de la garnison de Monaco, sous le comte de Montcalm.

A ces mouvements le chevalier Pallavicini répondit en postant au col de la Blé, sur les hauteurs de Lucéram, deux compagnies de grenadiers et deux piquets; il ne se croyait plus en sûreté au col de Braus.

Sesto, colonel d'Aoste, lui avait annoncé qu'il abandonnait la Turbie pour se jeter dans les retranchements, et il craignait que le corps ennemi qui était à Lucéram ne se portât en quatre ou cinq heures sur les hauteurs de Peiracave, gardées seulement par deux compagnies de milices, de là en deux heures à Moulinet, et dans le même temps à Sospel, ce qui, l'empêchant de communiquer avec Breil et Saorge, lui coupait toute retraite. Pour prévenir un tel accident, Pallavicini alla camper, le 10 avril, sur le col de Brouis, au-dessus de Breil ; mais, y manquant de bois, il en partit le 11, pour aller cantonner à Breil avec Montferrat et Reith, après avoir envoyé Audibert à Saorge, Mondovi à la Briga et les deux compagnies de carabiniers à Fontan. Sa manœuvre ne fut pas approuvée ; le roi lui donna ordre de rebrousser chemin et de reprendre les postes qu'il occupait auparavant. Le chevalier regagna Sospel

Avril.

et marcha sur Castillon, dont s'était emparé le bailli. Mais cette place étant entourée de murailles et dans une situation avantageuse, il ne put la forcer et retourna à Sospel, où il trouva le 1er bataillon de Guibert; les neiges l'obligèrent à y demeurer. Le 1er de Saluces, le 1er de la Reine et les carabiniers genevois vinrent, peu de jours après, grossir ce corps, dont le major général comte de la Roque avait pris le commandement.

A peine arrivé, le comte profita d'une évacuation momentanée de la Turbie pour faire conduire dans les retranchements un convoi de bœufs escorté de deux cents hommes, sous les ordres du lieutenant-colonel de Montfort; puis il envoya le colonel comte de Tana, avec des grenadiers et des piquets, reconnaître les environs. Dans le village de Peillon quelques maraudeurs furent faits prisonniers.

Attaque de la position de Villefranche.

La position de Villefranche étant complètement investie, le prince de Conti, établi à Rimiez, d'où il surveillait la marche des troupes, ordonna l'attaque des retranchements dans la nuit du 13 au 14 avril. Mais il fallait guéer le Paillon, et les pluies avaient tellement grossi ce torrent que le passage coûta la vie à six officiers et à plus de trois cents hommes. Force fut de remettre l'attaque à plus tard. Elle eut lieu dans la nuit du 19 au 20.

L'armée était divisée en sept colonnes, savoir, de la droite à la gauche :

1re de Bissy	Don Joseph d'Arambur	Espagnols.
2e de Mirepoix		
3e Marquis de Campo-Santo		
4e Marquis de Senneterre.		
5e Comte du Cayla.		
6e Comte de Danois.		
7e Marquis de Campo-Santo.		



Avril. Le marquis de Castellar forme ses troupes en quatre colonnes destinées, celles de droite à l'attaque du Mont-Leuse et des hauteurs de Malgarach, celles de gauche, sous le bailli de Givri, à l'attaque des retranchements du Limaçon. Les lieutenants généraux d'Arambur et de Senneterre doivent s'emparer du Collet de Villefranche. Toutes les colonnes ont des déserteurs pour guides.

Les troupes du marquis de Castellar se rendirent, avant le jour, à portée des retranchements de Malgarach ; trois de celles du général d'Arambur se postèrent au-dessous des trois batteries de Costa, de Curet et de Massa, établies au Collet. Les deux autres occupèrent la droite, où se trouvait le 2me de fusiliers et la batterie Costa ; sur la gauche étaient Sicile et la batterie Massa.

Il était près de minuit, lorsqu'une colonne investit la cassine Thaon, où le colonel Keller était enfermé avec un bataillon. Ce brave officier se défendit pendant deux heures ; mais, après ce temps, complètement à bout de forces, il mit bas les armes, avec la promesse que nul de ses soldats ne serait fouillé. Les alliés postèrent dans cette cassine une poignée d'hommes qui ne cessèrent de tirer par les fenêtres pour faire croire que le combat durait toujours. Une autre colonne prit le chemin voisin, puis à mi-côte, entre Montalban et la batterie Costa, tourna à gauche et se porta au-dessus de cette batterie, où il n'y avait ni retranchements ni troupes.

A 3 heures et demie du matin, le signal fut donné pour l'attaque générale par trois fusées tirées des hauteurs de Saint-Pons, du côté de Falicon. Toutes les colonnes s'ébranlèrent en même temps. Celle qui était à mi-côte fondit sur la batterie Costa qui ne put pas tirer un seul coup de canon, surprit par derrière le 2me bataillon de fusiliers, qui fut aussi obligé de se rendre, mais non sans quelque

résistance. Ainsi fut ouvert aux alliés l'accès des postes ennemis par le chemin de Nice à Villefranche. Conduits par un déserteur, ils allèrent enlever le marquis de Suse de la cassine où il était logé. Le chemin était frayé à la colonne dirigée sur la batterie de Curet. Là était posté le 2me bataillon de la Reine; il fut fait prisonnier. Une autre colonne, sur la gauche, qui était à portée de la batterie Massa, passa entre celle-ci et le rocher du Mont-Gros, tandis qu'une troisième allait par la droite directement sur la batterie, qui eut à peine le temps de tirer un coup de canon avant d'être enlevée. Le bataillon de Sicile avait sa droite au-dessus de ladite batterie; il fit feu pendant quelques instants, se retira très précipitamment sur sa gauche, où était le bataillon d'Aoste, et culbuta un piquet de quarante hommes, posté entre les deux corps, dont le colonel Sesto tenta inutilement d'arrêter la fuite. Ce mauvais exemple ébranla Aoste; ce bataillon cependant, excité par ses officiers, refoula l'ennemi déjà maître des hauteurs. Les munitions commençant à manquer, Sesto en envoya chercher au dépôt où avaient été laissés les mulets; mais ils n'y étaient plus, ayant gagné Villefranche avec un sergent, un caporal et quatre soldats qui en avaient la garde. Aoste ne pouvait plus gravir les hauteurs de Malgarach, occupées par le commandeur de Cinsan avec les autres bataillons; aussi prit-il le parti de se retirer à Villefranche ou à Montalban; mais, arrivé à la tête du Camp des fusiliers, il fut enveloppé par des grenadiers ennemis, maîtres du chemin du Collet. Le lieutenent-colonel chevalier Fallet y trouva la mort, un enseigne et quelques soldats furent tués ou blessés, et il fallut déposer les armes. Avril.

Le 1er bataillon de Keller, qui, comme le 1er de Sicile, marchait vers les hauteurs de Montalban, fut obligé d'en faire autant. Mais il faut remarquer que ces corps ne

Avril. comptaient que cent cinquante hommes, les gardes, les détachements de Villefranche et du Lazaret ainsi que le service des batteries les ayant réduits à ce petit nombre. Aucun retranchement ne les couvrait au Collet.

A Malgarach, les Franco-Espagnols n'étaient pas heureux. Les Austro-Sardes avaient trois cent soixante hommes au Mont-Leuse ; ne pouvant tenir contre une troupe beaucoup plus forte, ils se retirèrent dans les retranchements, où les suivirent des grenadiers, soutenus par des bataillons, qui tentèrent l'escalade à l'angle de la batterie. Une flèche située en avant fut forcée, et ils se logèrent dans le saillant; mais criblés par un feu de mousqueterie, parti de derrière les retranchements, et par un canon tirant à cartouches, ils durent chercher un abri derrière les rochers voisins. Une seconde attaque n'eut pas plus de succès. Ils se reformèrent pourtant sur les derrières de la batterie du Mont-Gros, mais trois fois furent repoussés par les grenadiers et les piquets de la Marine, de Rittmann et de Pignerol, qui, joints à la brigade de Saluces, les poursuivirent jusqu'à la plaine de Nice, à coups de fusil, de baïonnette et de pierres. Le canon, pendant ce temps, faisait un horrible carnage. Ainsi furent repris, vers 4 heures, les postes et les batteries.

Les grenadiers de Saluces, de Bourgsdorff, de Tarentaise et de Guibert chassèrent aussi du Collet les ennemis qui s'y étaient postés ; le 1er bataillon de fusiliers, des hauteurs de Montalban, mettait alors en fuite un régiment de dragons à pied. Le soir, les retranchements étaient complètement libres.

Pendant ce temps, les colonnes françaises de gauche, partant des environs de la Turbie, enlevaient le fort du Limaçon et s'y établissaient.

S'il en faut croire la lettre d'un officier français, témoin

de ces affaires, les deux armées laissèrent sur ces champs de bataille plus de huit mille hommes tués ou blessés. Les assiégeants perdirent un maréchal de camp, un brigadier, un colonel et trois mille cinq cents hommes, dont plus de cinquante officiers ou volontaires. Les pertes de l'armée austro-sarde ne furent considérables que par le nombre des prisonniers, inférieur cependant à quinze cents hommes, parmi lesquels un colonel, un lieutenant-colonel, un major, quatorze capitaines et quarante-trois officiers subalternes. Le chevalier Fallet, lieutenant-colonel, et huit autres officiers restèrent sur le champ de bataille. Avril.

Retraite des Austro-Sardes sur Oneille.

Toutes ces pertes avaient tellement affaibli cette armée, qu'il ne lui était plus possible de soutenir une seconde attaque qui semblait imminente. Il lui restait à peine cinq mille hommes pour garder un immense espace. Aussi un conseil rassemblé par le commandeur de Cinsan décida-t-il qu'il fallait gagner Oneille par mer, après avoir encloué les canons. Pendant la nuit du 21 au 22 avril, trente-trois bâtiments de transport et des galères, escortés de quatre vaisseaux de guerre anglais, reçurent les troupes, qui débarquèrent le 27 à Oneille.

Fin de la première partie de la campagne.

Cette retraite des Austro-Sardes livrait à l'ennemi leurs retranchements. Le corps de neuf bataillons laissé à Sospel, aux ordres du comte de la Roque, ne se trouvait plus en sûreté, et il n'avait pas de temps à perdre, s'il ne voulait point se voir envelopper. Il fut obligé de se replier sur Breil, en tenant le col de Brouis sur son front et des postes sur ses flancs.

Mais, avant de s'étendre, les alliés voulurent prendre les châteaux de Montalban et de Villefranche, où les fuyards n'avaient laissé que de faibles garnisons, capables uniquement de favoriser l'embarquement de leurs troupes. Montalban, attaqué le premier, avait pour gouverneur le



Mai. major d'infanterie Ricor et pour garnison un capitaine, un lieutenant et cinquante hommes. Après avoir essuyé, pendant deux jours, le feu des assaillants, ils furent obligés de se rendre. Les vainqueurs, tournant alors contre Villefranehe l'artillerie qu'ils trouvèrent dans cette place ainsi que le feu de trois batteries de canons ou de mortiers nouvellement établies, détruisirent, en trois jours, tous les logements et mirent les assiégés dans l'impossibilité de se défendre plus longtemps. Le vieux général Bourcier dut capituler avec les trois capitaines, les six officiers subalternes et les deux cents hommes qui composaient la garnison.

Marche des Franco-Espagnols jusqu'à Oneille.

Le marquis de la Mina s'avança en même temps avec huit bataillons, suivis de huit autres, par Monaco, Vintimille et Port-Maurice jusqu'à Oneille, pour ouvrir le chemin de la côte et forcer les débris des troupes qui y avaient débarqué, venant de Villefranche. A ces troupes s'étaient joints huit cents dragons à pied avec trois bataillons, en attendant de nouveaux renforts. Quelques vaisseaux anglais canonnèrent les envahisseurs sans leur causer le moindre dommage. Le commandeur de Cinsan ne jugea pas à propos de s'exposer à une attaque dans un poste aussi peu favorable, et il gagna les hauteurs de Caravonica, d'Ormea et de Garessio.

De Vintimille le général espagnol avait envoyé un corps pour s'emparer du château de Dolceaqua, occupé par un capitaine avec quatre-vingts hommes et quelques pièces de canon; la garnison fut faite prisonnière. Le même corps se porta ensuite sur Breil, qu'il était bien difficile de conserver, après la perte de Dolceaqua. Le comte de la Roque prit le parti de se replier sur Saorge, dont la situation lui était favorable. En occupant le couvent qu'il avait à sa gauche, en arrière du château, il ne craignait plus d'être coupé de ce côté, et, afin de ne l'être pas

par sa droite, il tint un poste considérable de grenadiers et de piquets, commandé par un officier de choix, au col de Raus, d'où l'ennemi, par la vallée de Saint-Martin, aurait pu se porter entre Tende et l'armée austro-sarde, en tombant au couvent de Saint-Dalmas. Ce fut dans ces circonstances que le chevalier de Corbeau, major général, alla relever le comte de la Roque, qui, depuis quelques jours, était atteint de la fièvre et s'obstinait à ne pas se laisser transporter en Piémont. Juin.

Retraite des Franco-Espagnols qui se dirigent vers le Dauphiné.

Cependant le prince de Conti et le marquis de la Mina, qui n'étaient pas d'accord sur la direction à donner aux opérations ultérieures, attendaient des instructions de Versailles. Le marquis reçut de l'infant l'ordre de quitter Oneille ainsi que tous les autres postes qu'il occupait et de regagner Nice. La retraite fut difficile; il fut même obligé d'abandonner quelques magasins et plus de deux cents malades. Oneille, Breil et Dolceaqua retombèrent ainsi entre les mains des Savoyards. Breil fut renforcé et resta imprenable pendant tout le reste de la guerre.

Louis XV et Philippe V ayant approuvé sur ces entrefaites le plan de campagne que leur avait soumis le prince de Conti, l'armée des princes renonça au projet, qui lui avait coûté si cher, de passer en Lombardie par la Rivière de Gênes. Peu de troupes demeurèrent à Nice et, dès le 20 juin, elle repassa le Var pour prendre la route du Dauphiné.

Cette armée se mit en marche en divisions de huit bataillons environ, se suivant à deux jours d'intervalle, et se déploya sur toute la frontière des Alpes, pour occuper une série de camps, à Briançon, Guillestre, Tournoux, Barcelonnette, Embrun, Saint-Étienne et Nice.

Dispositions défensives des Sardes.

Charles-Emmanuel, dès qu'il fut informé de ces mouvements, rappela en Piémont les troupes qui occupaient les



Juin. environs d'Oneille et de Saorge, ne laissant dans cette dernière place que cent cinquante hommes, et, à Breil, des volontaires et des milices. Sans perdre un instant, ces troupes s'avancèrent vers l'embouchure des vallées menacées par l'ennemi.

Dans la vallée d'Entraque on établit quelques retranchements, dont la garde fut confiée à un homme du pays, le major Belmond, à la tête d'une troupe régulière et d'un corps considérable de milices. La vallée de la Stura fut fortifiée, à son entrée, par une tenaille, au poste dit des Barricades, et le marquis Pallavicini, ayant sous lui le comte de la Roque, major général, et le comte de la Trinité, brigadier, avec huit bataillons, fut chargé de la défendre ainsi que les cols de Mulo et de Preit, qui de la vallée de la Maira conduisent dans celle de la Stura. La vallée de la Maira, très resserrée et d'une étendue peu considérable, ne fut garnie que de trois bataillons aux ordres du commandeur de Cumiane, major général. La vallée de la Vraita, parallèle à celle de la Maira, et beaucoup plus importante que celle-ci, fut occupée par dix-huit bataillons et sept à huit cents carabiniers ou dragons à pied, commandés par le général d'infanterie marquis d'Aix, ayant sous lui les majors généraux Duverger, Guibert, de Corbeau et Desroches, les brigadiers Castagnole, Briqueras et Pallavicini. Le chevalier Isola, colonel, fut placé avec un bataillon dans la vallée du Pô, tandis que le marquis de Saint-Germain, avec quatre-vingts dragons à pied, campait entre les cols de Saint-Jean et d'Elve. Les communications avec les vallées de Pragelas et d'Oulx n'étant pas faciles à cause des hautes montagnes qui les séparent de la Vraita, le baron de Leutron, major général, se rendit, avec dix bataillons, sur les hauteurs voisines de ces vallées, pour veiller sur Fénestrelles et sur Exilles, où, par le vil-

lage de Césane, situé au pied du mont Genèvre, l'ennemi pouvait se porter. Juillet.

La droite des Austro-Sardes était sous le mont Viso, au bois de la Levée, et la gauche aux Barricades. Entre ces différentes vallées ils établirent des communications très faciles du col de Preit au bois de la Levée, en passant par la Bicocca, sous le col d'Elve, par Bellins, par la Posterle et Pierre-Longue, derrière Pont. Des retranchements furent construits au col de la Bicocca, et en avant du village de Bellins, où on établit quatre pièces de canon. Le poste de Monte-Cavallo, sur l'arête et à l'extrémité de la montagne de Pierre-Longue au-dessus de Bellins, fut fortifié par une redoute, avec un parapet léger, un fossé et des palissades. On y plaça deux petites pièces de canon démontables, de l'invention de commandeur Bertola, chef du génie. Le poste appelé le château du Pont fut retranché, palissadé et garni de quelques pièces d'artillerie ; enfin on répara les défenses du bois de la Levée.

Toutes ces dispositions ne pouvaient pas suffire pour tenir tête, sur tant de points différents, à soixante-quinze bataillons et à cinquante-quatre escadrons qui menaçaient le Piémont. Dans ces circonstances, Charles-Emmanuel demanda à la cour de Vienne un renfort, et peut-être ne dut-il qu'à celle de Londres cinq cents hussards, deux mille vavadins et quatre bataillons de Pallavicini et de Clerici, qui se joignirent à ses troupes au mois d'août, sous les ordres du comte Pallavicini.

Quelques bataillons passèrent le mont Genèvre, au commencement de juillet, et vinrent camper à Oulx, à quatre milles de cette place, pendant que le baron de Leutron tenait le camp de Balboute avec le bataillon de fusiliers, deux bataillons de Bourgsdorff, un de la Marine, Pignerol et un de Kalbermaten; mais, comme ce n'était pas pour obliger

Juillet. l'ennemi à une diversion, ils repassèrent bientôt la montagne, regagnèrent Guillestre et se réunirent au gros de la troupe qui y était assemblée.

A cette nouvelle, le roi partit de Turin le 12 juillet et arriva le 13 à Château-Dauphin, où il établit son quartier général. Il distribua d'abord les dix-huit bataillons, les carabiniers et les dragons à pied, destinés à la vallée de la Vraita, de manière à occuper la droite, c'est-à-dire la vallée de Bellins et les hauteurs qui la séparent de celle de la Maira, par où l'ennemi pouvait le couper ou tout au moins le prendre en flanc, en occupant Acceglio, la Marmora et Elve. Il plaça le baron Duverger, avec six bataillons, au bois de la Levée, le sieur Guibert, avec six autres bataillons, aux retranchements de Bellins, et le sieur de Corbeau, avec les six derniers, sur les hauteurs de la Bicocca. Les bataillons de la Levée et de Bellins furent, avec les carabiniers, chargés de la défense de la montagne de Pierre-Longue et de la redoute de Monte-Cavallo.

Dans les premiers jours de juillet, l'armée d'invasion se mit en mouvement pour attaquer ces positions. Elle fut formée en neuf colonnes, occupant un front de trente lieues :

La première colonne, de huit bataillons, sous le marquis de Castellar, partant du camp de Saint-Etienne, dut remonter la Tinée et se porter aux Planches, à une lieue au-dessous des Barricades.

La seconde colonne, de cinq bataillons, avec tous les piquets laissés dans les comtés de Nice et de Beuil, se lia à la précédente, en passant au col de Fer.

La troisième colonne, de huit bataillons, aux ordres du maréchal du camp de Villemur, partit du camp de Barcelonnette pour passer au col de l'Argentière. Elle était suivie par six bataillons venus du camp de Guillestre par le col de

Vars, sous le lieutenant-général d'Arambur, et par une réserve de huit bataillons partant d'Embrun, conduite par don Francesco Pignatelli. Juillet.

La sixième colonne, sous le commandement du comte de Lautrec, comptant quatorze bataillons, devait se porter du camp de Tournoux à Preit et menacer la vallée de la Maira par les cols de Maurin et de Marie. Elle était appuyée par six bataillons du camp de Guillestre, destinés spécialement à occuper Acceglio, sous don Louis de Gandiga.

Les deux dernières colonnes débouchèrent dans la vallée de la Vraita. Le marquis de Campo-Santo, partant de Cervières avec cinq bataillons, gagnait les Traversières de Bellins par le col de Chabrières. Le bailli de Givri, avec dix bataillons, marchait de Barcelonnette à Pierre-Longue, après s'être porté du côté de Briançon, pour revenir par le col de l'Agnel à la Gardette et à Bondormir.

Le 17 juillet au soir, toute les colonnes sont à leur poste.

Le 14, le roi de Sardaigne fut informé que le corps qui était à Guillestre, composé de vingt-six bataillons et de trois compagnies de grenadiers, s'avançait sur deux colonnes : l'une, de douze bataillons, avec tous les grenadiers, prenait le chemin du col de Longet, qui conduit à la vallée de Bellins; l'autre, de quatorze bataillons, celui du col de Maurin qui tombe dans celle de la Maira. Ils parurent en effet le 15 sur les hauteurs de Maurin, et le 16 sur celles de Longet. Le détachement qui occupait ce poste se replia aussitôt sur Gardette, village situé au pied du col, qui fut abandonné par l'ennemi le même jour. Les troupes sardes postées de ce côté se réunirent, au hameau de Chazal, à celles que le lieutenant-colonel Roi commandait à Bondormir. Le 16, les Franco-Espagnols campèrent en-deçà du col. Le 17, le général Guibert, qui était à Bellins, envoya contre cette troupe un corps de mille hommes, composé des

4

Juillet. grenadiers, des piquets et des carabiniers. L'attaque fut vive. Les assiégeants tinrent plus de deux heures, malgré l'inégalité des forces; enfin, faute de munitions, accablés par des troupes supérieures, qui se renouvelaient sans cesse, ils se retirèrent derrière les retranchements de Bellins, avec une perte de trois cents hommes tués, blessés ou faits prisonniers, en laissant le poste de Bondormir au pouvoir de l'ennemi.

Afin d'obliger les Sardes à des diversions, la colonne franco-espagnole qui occupait les hauteurs de la vallée de la Maira, sous les ordres du comte de Lautrec, attaqua, le 18, les postes du col de Mulo et de Preit, qui se défendirent vigoureusement et donnèrent le temps au marquis Pallavicini d'envoyer à leur secours un bataillon ; grâce à ce renfort le choc fut repoussé. Le marquis de Campo-Santo, avec trente compagnies de grenadiers et les deux bataillons de Tolède, quitta alors les hauteurs d'Elve pour aller, en avant de la Bicocca, offrir la bataille au général de Corbeau ; mais il fut repoussé avec pertes et laissa un officier aux mains de ses adversaires.

Les manœuvres des ennemis faisant supposer avec raison à Charles-Emmanuel que leurs efforts étaient dirigés sur la vallée de Bellins, il y fit descendre de la Bicocca des grenadiers et des piquets, et envoya le baron Duverger du bois de la Levée à Pierre-Longue, pour soutenir la redoute de Monte-Cavallo, avec le brigadier de Castagnole, des carabiniers et douze cents hommes.

Combat de Pierre-Longue.

Cependant, dans la nuit du 18 au 19, le bailli de Givri, avec sa colonne de dix bataillons français, après avoir fait élargir, autant que la situation et le temps le permettaient, un étroit sentier, placé sous le rocher de Bondormir, allant de la Chanal à Pierre-Longue, y parut dès le matin. Quoique le général Guibert eût, par écrit, ordonné l'aban-

don de ce poste au lieutenant-colonel Fatio, qui l'occupait avec deux cents hommes, assurant qu'il avait lui-même reçu cet ordre du général d'Aix, les troupes françaises, pour arriver à l'arête de Pierre-Longue, durent défiler homme par homme et furent repoussées deux fois par les carabiniers et les piquets qui les soutenaient. Mais le feu du roc de Bondormir, qu'ils avaient bientôt occupé, prenant en flanc ceux qui s'étaient avancés pour arrêter l'ennemi, causa beaucoup de mal aux carabiniers et aux piquets venus à leur secours du baracon voisin. Le chevalier Derai, lieutenant des carabiniers Monseigneur, qui était à leur tête, fut tué ainsi que plusieurs hommes de sa troupe; au piquet de Roi le capitaine fut blessé. Les assaillants commençant à se former, ils furent obligés de gagner l'épaulement de la redoute qui formait le point central de leur défense. Juillet.

La construction de cette redoute était défectueuse; mais sa situation y suppléait. Pour l'aborder, il fallait traverser une sorte de petit vallon et gravir ensuite une rampe assez raide. Le bailli de Givri, pour laisser reposer ses soldats, les posta derrière un baracon, situé sur l'arête; puis, vers 3 heures de l'après-midi, il se mit en mouvement sur deux colonnes composées des brigades de Poitou et de Provence. Il envoya sommer le baron Duverger de se rendre, s'il ne voulait pas être passé au fil de l'épée avec toute sa troupe. Duverger répondit comme répond un officier en pareille circonstance, et le bailli continua sa marche sous le canon de la redoute qui lui blessa un officier et lui tua quelques hommes. Mais, au moment où les ravages faits dans ses rangs auraient pu devenir considérables, un brouillard très épais s'éleva et lui permit de s'avancer sans être reconnu jusqu'aux avant-postes de l'armée sarde. Le voyant près de la palissade, un régiment

Juillet. suisse se jeta immédiatement sur sa droite, pour intercepter les secours qui pouvaient venir de Bellins. Le feu dirigé contre les défenseurs de la palissade était des plus vifs; aussi le roi envoya-t-il aussitôt le 1er de Savoie et le 2me de Guibert, afin de garnir l'épaulement et les flancs de la redoute. Vigoureuse fut la défense, mais elle coûta la vie à bien des braves; le colonel Roguin succomba des premiers. Enfin, ne pouvant plus tenir, les assiégés durent gagner la redoute. Les Français essayèrent, à plusieurs reprises, de franchir la berme de l'ouvrage; à la fin, voyant leurs tentatives inutiles, ils dirigèrent leurs efforts sur la droite des Savoyards, mais furent repoussés par les nouvelles troupes que le roi avait envoyées de Pont. Alors, profitant du désordre qu'avaient causé chez elles ces échecs successifs, le baron Duverger chargea vivement et repoussa les troupes françaises, avec l'aide du chevalier de Castagnole, brigadier, et de M. de Seyssel, aide de camp du roi.

Cependant le bailli de Givri, qui, un quart d'heure auparavant, avait reçu une blessure mortelle, voyant ses troupes en désordre et découragées, fit sonner la retraite; mais les régiments de Poitou et de Travers, collés à la redoute et dans l'impossibilité de se retirer sans s'exposer à la mitraille, hasardèrent une dernière tentative, se rallièrent et firent une charge vigoureuse. L'un tourna la redoute par sa gauche dégarnie, l'autre attaqua de front l'ennemi épuisé, et, vers 7 heures du soir, ils se rendirent maîtres de ce poste en y pénétrant du fossé par les embrasures.

Cette journée coûta à l'armée austro-sarde le baron Duverger, tué peu après le colonel Roguin; le major Cerisier, tombé à la tête du bataillon de Savoie; le marquis de Seyssel; le chevalier de Blancheville; le chevalier de Castagnole, qui, atteint d'abord au bras, fut mortellement blessé dans le baracon, tandis qu'on lui mettait l'appareil,

et alla finir ses jours à Saluces; enfin plus de quarante officiers tués ou mis hors de combat et trois cents sous-officiers et soldats. Ainsi le sieur Ducharmier, capitaine de Roguin, prit le commandement de cent quarante hommes, qui restèrent dans la redoute et furent faits prisonniers par le général Chevert, commandant en chef par suite de la mise hors de combat du bailli de Givri. Juillet.

Les pertes des Franco-Espagnols furent bien plus considérables. S'il faut en croire des lettres interceptées par les Piémontais, ils auraient laissé sur le champ de bataille plus de cent officiers, dont plusieurs colonels, et plus de deux mille hommes tués ou blessés, et auraient ainsi acheté bien chèrement un poste qui leur devenait inutile et qu'ils durent abandonner peu de jours après.

Mouvements des deux armées.

Leurs vues étaient principalement dirigées vers la vallée de la Stura, la seule praticable pour les convois et la grosse artillerie, qui était indispensable si l'on voulait entreprendre le siège de Démont ou de Coni. Toutes les autres tentatives sur les vallées qui aboutissent en Piémont n'étaient que des diversions. Ils y avaient déjà pénétré, obligeant le marquis Pallavicini à quitter ses retranchements des Barricades pour se replier bien vite sur ses derrières; car une des trois colonnes d'attaque avait suivi le chemin des Bains pour le couper, en tombant aux Planches, qu'il ne pouvait pas tenir et où il n'avait qu'un capitaine et cinquante hommes. Averti par cet officier, Pallavicini n'eut d'autre parti à prendre que celui de quitter immédiatement Pietraporzio, sur le col de Mulo, où il avait placé depuis quelque temps le régiment du Chablais, pour n'être pas coupé par la colonne du comte de Lautrec, postée sur les hauteurs de la vallée de la Maira et sur ce col; puis le 19, accablé de fatigue, il se rendit, par le vallon de l'Alma, sous le canon de Démont.

Juillet.

Pour disculper le marquis de Castellar ou le bailli de Givri, et peut-être tous les deux, d'avoir fait périr inutilement tant de braves gens à Pierre-Longue, — quand le premier, après s'être ouvert la vallée de la Stura, avait le temps d'en donner avis au bailli de Givri et de prévenir ainsi l'attaque de Pierre-Longue, qui ne s'effectua que le 19, — pour les disculper, dis-je, on assure que le marquis de Castellar avait bien dépêché un officier au bailli pour lui faire part de sa réussite, mais que les pluies n'avaient pas permis à cet envoyé d'arriver à temps.

L'ennemi étant maître de la redoute et des hauteurs de Pierre-Longue, situées sur les derrières mêmes des retranchements de Bellins, Charles-Emmanuel ne tarda pas à se retirer. Il mit à l'avant-garde l'artillerie, escortée par un piquet de Mondovi; les corps suivirent, et, quoique les vainqueurs eussent pu, en descendant de la redoute de Monte-Cavallo, sous laquelle il fallait passer, les prendre en flanc et les inquiéter dans leur retraite, elle s'opéra avec la plus parfaite tranquillité; tous les postes eurent le temps de se replier. Le général Guibert forma l'arrière-garde avec les grenadiers et les piquets jusqu'au débouché de la vallée de la Chanal; là les troupes qui sortaient de la vallée prirent sa place. Le roi ayant gagné son quartier dès la prise de la redoute, l'armée se rendit à Saint-Pierre, à trois milles en arrière. Elle y fut grossie de sept bataillons, conduits par le baron de Leutron, qui avait été appelé des vallées de Pragelas et d'Oulx. Quand les Français, qui s'étaient avancés de ce côté, eurent repassé le mont Genèvre, les bataillons austro-sardes qui se trouvaient à la Bicocca, commandés par le chevalier de Corbeau, reçurent l'ordre de joindre l'armée par Stroppo à Saint-Damien, dans la vallée de la Maira, avec ceux que le commandeur de Cumiane avait dans la même vallée, tandis que le comte de Lautrec cam-

pait à Acceglio, et les corps du marquis de Campo-Santo et du bailli de Givri à la Bicocca, à Pierre-Longue et à Bellins. Juillet.

Du 19 au 26 juillet, les deux armées gardèrent leurs positions respectives. Les troupes du roi recevaient à tout instant des recrues qui réparaient leurs pertes. Le comte de la Mante fut chargé de rassembler la cavalerie à Saluces, et, à cette occasion, les huit cents carabiniers ou dragons à pied furent renvoyés à leurs corps. Comme Saint-Pierre, placé dans le bas de la vallée, était un poste peu avantageux, Charles-Emmanuel ordonna à ses généraux de se mettre en quête d'une position meilleure, d'où ils pussent couvrir les vallées de la Vraita et du Pô, et, malgré l'infériorité du nombre, résister à l'ennemi, si, avant de marcher vers les débouchés, il entreprenait de déloger leurs troupes afin d'assurer ses flancs et même ses derrières. Notre-Dame de Becetto, sur la montagne de droite, à cheval sur les vallées du Pô et de la Vraita, semblait répondre aux vues du prince. Il ne garda que quelques petites pièces d'artillerie et envoya Leutron à Saluces, où, pour la sûreté de l'armée et des magasins, trois ou quatre bataillons avaient été postés. Le 27, les Austro-Sardes allèrent occuper ce nouveau camp, les équipages à l'avant-garde, les grenadiers à l'arrière. Le roi plaça son quartier dans le presbytère, près de l'église de Notre-Dame. Son logement ne consistait qu'en deux petites chambres, telles qu'on peut en trouver au sommet d'une montagne. Les brigades des gardes et de Saluces appuyèrent leur droite au pied du col de Serveiret, faisant face à l'aiguille de Crosa. La brigade de Savoie était en potence avec les deux autres; sa gauche s'étendait le long de la montagne; elle avait Saint-Pierre devant elle, et les grenadiers étaient placés sur les ailes. Charles-Emmanuel fit occuper toutes les hauteurs qui environnaient

Août. le camp, c'est-à-dire celles du col de Serveiret. Là on avait construit quelques retranchements, soutenus par un bataillon qui y montait la garde et fournissait des postes avancés au Pied des Femmes, à l'aiguille de Crosa et au col du Prêtre. Un lieutenant-colonel, avec cinq cents volontaires, fut dirigé sur Saint-Pierre et chargé de faire des patrouilles, afin de maintenir les communications avec Saluces; les Austro-Sardes gardèrent cette position jusqu'au 10 août.

Que faisait pendant ce temps l'armée franco-espagnole? La vallée de la Stura ouverte, l'infant et le prince de Conti y jetèrent le gros de leur armée et s'avancèrent sur Démont. A leur approche, le marquis Pallavicini quitta cette place le 22 et fit sauter le pont de l'Oulla, en se retirant sous le canon de Coni; le 23, après avoir laissé dans cette place quatre bataillons, il alla s'établir à Busque avec les quatre autres.

Le prince logé à Ison ne s'occupa plus que des préparatifs nécessaires pour faire le siège de Démont. Il fit venir de l'artillerie, des canons, et, pour que ses convois ne fussent pas interceptés, laissa toujours un corps de troupes au col d'Elve, précaution qui n'empêcha pas les volontaires, les Vaudois et les milices d'en enlever plusieurs. Pour y remédier, il prit le parti de placer des corps considérables entre son camp et l'Argentière et au delà. C'est ainsi que, dès le 10 août, il fut à même d'entreprendre le siège de Démont. On commença par l'attaque des hauteurs qui environnent la place, afin de l'investir.

Les troupes austro-sardes, composées de réguliers et de milices, se défendirent avec courage; mais isolées du reste de l'armée et accablées par des forces supérieures, elles durent céder. L'assiégeant poussa alors un corps jusqu'au pont de l'Oulla pour le rétablir, et le 9, investit entièrement la place. Sa cavalerie défilait dans la vallée de

la Stura; le 12 déjà un corps important occupait le Bourg-Saint-Dalmas, entre Démont et Coni, et, à Mojola, un détachement considérable protégeait ses flancs du côté de la vallée de la Maira. Août.

Pour se mettre au fait de ces opérations, le marquis de Garessio, lieutenant-colonel, avait été envoyé, par la vallée de Grana, au col d'Ortica, avec un détachement de cinq cents hommes; mais il fut obligé de se retirer avec pertes. Le comte de la Roque et le marquis Pallavicini, de Busque marchèrent précipitamment à son secours avec les grenadiers et le piquet pour favoriser sa retraite; ils le trouvèrent à Grana.

Les différents corps ennemis qui occupaient les vallées de la Vraita et de la Maira abandonnèrent leurs postes pendant la nuit du 9 au 10, pour aller joindre l'armée dans la vallée de la Stura par le chemin de communication des Piémontais, et il ne resta que quelques bataillons sous les ordres du comte de Lautrec au hameau de la Siteita, au pied du col de Mulo. Le comte de la Mante, qui, depuis quelques jours, était à Busque, marcha alors sans tarder vers Caraglio, appuya sa droite sur cette place, sa gauche sur la plaine, ayant Grana devant lui. Ce mouvement devait empêcher l'ennemi de pénétrer dans la plaine.

Voulait-il entreprendre le siège de Démont, ou se contenterait-il de bloquer cette place? Son dessein n'était-il point de marcher droit sur Coni, afin de s'ouvrir la route des provinces où il pourrait prendre de bons quartiers d'hiver? Le siège de Démont ne pouvait que lui faire perdre tout le reste de la campagne; car, fût-il même victorieux sur ce point, il n'avait d'autre ressource que de reprendre le chemin de la France pour y passer l'hiver.

Démont, placé sur un rocher escarpé, abordable seulement du côté du village, protégé par des ouvrages extérieurs, semblait inexpugnable, et le roi ne souhaitait rien tant que

Août. de voir les ennemis en entreprendre le siège. Un vieil officier très estimé, le colonel Vialet, en était le gouverneur, et avait une garnison forte de douze cents hommes, avec tout le nécessaire pour une bonne défense.

En attendant qu'il vît plus clair dans les desseins des Franco-Espagnols, Charles-Emmanuel pensa à s'approcher de leur ligne de communication, pour les inquiéter et les obliger à une diversion. Dans cette vue il décampa, le 14 août, de Notre-Dame de Becetto, et, après avoir passé la Vraita et traversé la montagne située à sa gauche, il alla camper dans la vallée de la Maira. Les brigades de Savoie et de Saluces se dirigèrent sur Saint-Damien, où le prince prit ses quartiers, et celle des gardes s'avança jusqu'au col de Saint-Jean, au-dessus de Stroppo. On ne laissa dans la vallée de la Vraita que des milices et des Vaudois, chargés de faire des incursions sur le territoire français, d'exiger des contributions dans la vallée de Queyras, et d'intercepter les convois que l'ennemi tirait de Guillestre et des environs.

A la vue de ces mouvements, le comte de Lautrec abandonna Acceglio et vint aussitôt camper au col de Mulo. La cavalerie quitta le Bourg-Saint-Dalmas pour gagner Vignolo, où elle appuya sa gauche; sa droite s'étendait dans la plaine. Cette manœuvre rendant l'occupation du col Saint-Jean inutile, la brigade des gardes rejoignit les autres le 18 et campa sur la droite.

Siége et prise de Démont. Les assiégeants commencèrent l'attaque de Démont dès le 10 août et établirent trois batteries, non pas pour faire brèche, car cela semblait presque impossible, et encore moins pour escalader les murs s'ils venaient à s'ouvrir; mais ils espéraient y mettre le feu au moyen de bombes et de boulets rouges; ils y réussirent. Les ouvrages de défense n'étaient pas achevés; taillés dans le roc ils exigeaient beaucoup de temps et on y travaillait toujours.

Août.

Charles-Emmanuel avait craint pour elle l'année précédente, et, pour suppléer autant que possible aux murs qui n'étaient pas terminés, il fit élever, du côté du chemin, un grand épaulement en fascines, afin de couvrir la maison du gouverneur aussi bien que le poste où logeait la troupe. Les boulets rouges mirent le feu à l'épaulement ; il se communiqua bientôt au Gouvernement. Le magasin à poudre n'était pas éloigné ; ce fut assez pour semer la terreur dans la garnison. Les soldats se précipitèrent à la barrière de la porte du fort et de la tenaille, et, malgré tous les efforts du gouverneur et de plusieurs officiers, ils se rendirent prisonniers de guerre, le 17 août, au marquis de Maulevrier.

Un événement aussi inattendu surprit extrêmement le prince. De nouvelles dispositions étaient nécessaires ; l'ennemi n'avait plus rien qui l'empêchât d'entreprendre le siège de Coni, et il venait d'obtenir du hasard ce qui devait être à peine le fruit d'une campagne entière. Aussi ne perdit-il point de temps, et déboucha-t-il immédiatement dans la plaine. Il fallait ne pas lui permettre de s'y étendre. Charles-Emmanuel donna ordre aux paysans de Mondovi et de tous les environs de s'armer pour repousser les incursions des alliés. Le marquis d'Ormea, ministre d'Etat, parcourut lui-même ce village pour les animer, et conduisit avec lui les régiments de Tarentaise, de Mondovi et de Casal, afin de soutenir et d'encourager les milices, qui en peu de temps formèrent une armée de neuf à dix mille hommes.

Mouvements autour de Caraglio.

Tout en s'occupant de garantir les environs de Coni, au-delà de la Stura, le prince n'oubliait pas les provinces situées en deçà, et, pour contenir l'ennemi qui sortait des vallées, il décampa de Saint-Dalmas le 19 août, et alla à Busque. Le comte de la Mante y arriva le même jour, venant de Caraglio, où il n'était pas en état de tenir contre



Août. toute la cavalerie franco-espagnole deux fois plus forte au moins que sa troupe. L'armée piémontaise était alors composée de trente-un bataillons et de trente-deux escadrons qui campèrent sur deux lignes, la droite de l'infanterie au château ruiné de Mora, la gauche à la tour de Saint-Bernard. Les brigades des gardes, de Savoie et de Saluces composaient la première ligne ; celles de Montferrat et de Piémont la deuxième. La cavalerie formait potence avec l'infanterie, sa gauche s'étendant jusqu'en face de la chapelle de Saint-Martin; elle faisait face à Costigliole et l'infanterie à Caraglio. La ville de Busque, où le roi prit son quartier, se trouvait au centre. Sur le front de l'infanterie était le canal de Talo, et sur le front de la cavalerie la Maira. A quelque distance, des milices et des compagnies franches, soutenues par les détachements de réguliers, furent placées à Dronero, sur la droite, près de l'embouchure de la vallée de la Maira.

Afin de donner le change, le 21 août les Franco-Espagnols s'avancèrent à Caraglio, au nombre de vingt-cinq à vingt-six mille fantassins et huit à neuf mille cavaliers; ils avaient leur droite au village, leur gauche à la campagne. Il y eut entre les deux armées quelques escarmouches, fatales pour les assaillants, qui ne réussirent pas mieux à Dronero et furent repoussés avec pertes.

Cependant le roi, informé le 23 de ces mouvements, avant de prendre aucun parti, assembla un conseil de guerre, pour examiner s'il fallait accepter une bataille ou l'éviter. Il était très dangereux de se déterminer pour le premier de ces partis, car l'armée ennemie était fort supérieure en infanterie et surtout en cavalerie; c'était donc s'exposer presque infailliblement à être mis hors de combat pour le reste de la campagne et à livrer Coni, qu'il serait désormais impossible de secourir. On décida qu'on se retirerait

vers Saluces; cette retraite s'effectua dans la nuit du 23 au 24 en très bon ordre. Août.

Le comte Pignatelli fut envoyé pour entamer ou tout au moins arrêter l'arrière-garde ; mais il n'arriva pas à temps. Il parut le lendemain à la Mante avec un corps assez considérable de cavalerie et d'infanterie, y séjourna quelques heures et se retira lorsqu'il vit arriver contre lui des cavaliers par la plaine, des grenadiers et des piquets par la colline.

Les Franco-Espagnols campèrent quelques jours encore à Caraglio; puis, se jetant sur la droite, ils prirent position le long de la Stura, ayant leur droite au couvent de Notre-Dame del Core, leur gauche à la cassine Picapère; ils avaient la rivière derrière eux. Ainsi Coni fut investi du côté de la Stura et n'eut plus de communications avec Fossano ni avec Mondovi. Le chemin du Gesso resta libre, l'ennemi n'ayant aucune troupe plus bas que Boves; mais, peu après, un gros détachement se fixa à Peveragno entre Boves et la Chiusa. Siège de Coni.

L'armée alliée demeura de quinze à vingt jours dans la même position. En attendant l'arrivée de la grosse artillerie, des munitions et de tout l'attirail nécessaire pour entreprendre le siège de Coni, elle avait deux camps volants, chacun de deux mille chevaux, l'un à Centale, aux ordres du comte Pignatelli, et l'autre à Tarentasca, entre Coni et Ville-Fallet, aux ordres de M. du Cayla, qui faisaient des reconnaissances dans les environs, levaient des contributions et obligeaient ainsi l'ennemi à faire sortir contre eux de gros détachements. Les Vaudois, les compagnies franches et les milices, qui occupaient les hauteurs de Busque à Dronero et celles de Mondovi, augmentaient tous les jours; elles inquiétaient et harcelaient sans cesse les envahisseurs; pendant toute la campagne elles ne cessèrent

Août. de leur faire beaucoup de mal. Coni devait être bientôt assiégé. Ils jetèrent plusieurs ponts sur la Stura, vis-à-vis de Saint-Roch, et là firent passer huit brigades d'infanterie, deux régiments de dragons et deux de cavalerie, les gardes du corps, les carabiniers royaux et les grenadiers à cheval, qui allèrent à Castagnareto établir un camp, dont la droite était à la Madone des Anges, la gauche au ravin de la Stura.

Les Espagnols, toujours prudents, firent, en arrière de leur camp, une espèce de ligne de circonvallation, avec un bon fossé et flanquée de quelques redoutes; mais les Français ne prirent pas les mêmes précautions. Les princes s'établirent, Conti à la Madone, l'infant à Saint-Roch; le gros de l'armée fut destiné à observer et à couvrir le siège. L'investissement ne fut point fait absolument; il exigeait plus de monde que n'en avaient les princes à ce moment : Plusieurs bataillons étaient occupés à assurer les communications avec la France et il fallait se couvrir contre l'armée sarde.

Charles-Emmanuel nomma, en remplacement du vieux comte de Rinc, comme gouverneur de Coni, le baron de Leutron, major général, ayant sous lui le brigadier Derossi, le comte Pinto, major des ingénieurs, et le chevalier d'Aucigny, commandant l'artillerie. La garnison était composée de huit bataillons : deux de Montferrat, le 1er des fusiliers, le 1er de Schulembourg et le 2me de Kalbermaten, le 1er de Chablais, le 1er de Verceil et le 3me de Guibert. Le chevalier Trivier, le comte Ghibaud et le sieur Caire, habitants de Coni, mirent sur pied trois compagnies franches, et la bourgeoisie fut divisée en onze compagnies formant un total de cinq cents hommes, destinés à garnir les postes placés hors du front d'attaque.

Le baron de Leutron, qui prit le commandement de la

place le 18 août, profitait du temps que lui donnait l'ennemi, dont les préparatifs ne se faisaient que lentement, pour organiser la défense. Il fit construire deux flèches sur la ligne capitale des demi-lunes des polygones situés entre le Gesso et la Stura, sur le front de la porte de Nice, puis un double chemin couvert, avec son parapet, à la communication de la redoute de droite, où il n'y avait du côté de la Stura, qu'une simple palissade. Il fit blinder et mettre à l'épreuve des bombes les caves destinées au logement des troupes, l'hôpital et les magasins contenant les munitions de guerre et de bouche. Afin de prévenir toute chance d'incendie dans une ville aussi étroite que peuplée, il fit transporter dans les fossés le foin, la paille et toutes les matières combustibles. Il ordonna à tous les particuliers d'avoir de fortes provisions d'eau, pour être en état d'éteindre le feu que ne manqueraient pas d'allumer les bombes.

Septembre.

Nous avons dit que les milices tenaient la campagne entre Coni et le Mondovi. Un corps qui était à la Chiusa, à l'entrée de la vallée de Pesio, fut attaqué le 8 septembre par quatre cents dragons et deux cents miquelets, commandés par le marquis de Campo-Santo, et fut obligé de se replier. Les vainqueurs mirent alors le feu au village, sabrèrent, sans distinction d'âge ni de sexe, tout ce qui se présenta, pillèrent les églises et les maisons et se livrèrent à tous les excès; le marquis du Campo-Santo, insensible aux prières et aux larmes des habitants, ne fit arrêter l'incendie qu'au moment où les trois quarts des maisons étaient réduites en cendres.

L'attaque de Coni fut entreprise le 9 septembre, et les travaux des assiégeants furent poussés avec assez d'activité. Nous donnerons plus loin le journal du siège.

A la fin du mois, les redoutes du front de l'attaque commençaient à être endommagées, les troupes s'affaiblis-

Septembre.

saient tous les jours. Il ne fallait pas différer à prendre un parti pour soutenir le siège de Coni ou tout au moins pour y faire pénétrer des renforts. Dès le 22 septembre Charles-Emmanuel résolut de tout risquer pour y parvenir; il augmenta le nombre et la qualité de son artillerie, grossit son armée de quelques nouveaux bataillons, fit préparer une très grande quantité de chevaux de frise pour suppléer à la faiblesse de la cavalerie et rassurer l'infanterie; puis, sans adopter entièrement les projets du marquis d'Ormea et du comte de la Mante, décida, après avoir consulté son conseil, de marcher à l'ennemi avec toute l'armée par Votignasco, Murazzo et les Ronques, pour l'attaquer par sa droite à Notre-Dame de l'Orme, où il était retranché.

Marche du roi de Sardaigne pour attaquer les alliés.

Afin de détourner l'attention de ses véritables desseins, le roi envoya des détachements par Busque ; les Vaudois et les milices eurent ordre de se montrer sur les hauteurs, et le comte de Nangis, lieutenant-colonel du corps de Mondovi, reçut des instructions dont nous retenons les suivantes :

« Dès son retour à Mondovi, le comte dirigera son régiment sur les hauteurs de la Chiusa avec les meilleures milices, et en tiendra d'autres à portée pour remplacer les premières, lorsqu'elles quitteront ce poste.

« En même temps, des détachements des bataillons de Tarentaise et de Casal se rendront à Villeneuve.

« Quand ces deux régiments auront une destination, les détachements de Villeneuve viendront les joindre dans l'après-midi, pour se mettre en marche vers le soir et se rendre à Fossano ; on y enverra d'avance quelques officiers pour faire préparer un pont de chariots sur la Stura.

« Le régiment de Mondovi partira, avec les milices qui seront sur les hauteurs de la Chiusa le jour où les détachements de Tarentaise et de Casal quitteront Villeneuve, et il

sera remplacé par un autre corps de milices, auxquelles on assignera également des officiers et des bas-officiers de l'ordonnance. Le surplus viendra avec les deux bataillons se joindre à l'armée. Septembre.

« Le régiment de Mondovi pourra emmener avec lui deux ou trois petites pièces de canon ; les autres resteront dans la citadelle de Mondovi avec un détachement d'ordonnance et des milices, qui auront soin de retirer l'artillerie et de l'escorter jusqu'à Cherasco.

« Le régiment de Mondovi, en partant de la Chiusa, peut être le troisième jour au Bourg. Si on change le plan d'attaque, on le lui fera savoir. En cas de malheur, il se retirera à Mondovi, et, se trouvant par une force supérieure obligé d'abandonner la ville et la citadelle, il aura soin d'envoyer un détachement de cent cinquante hommes d'ordonnance avec quelques compagnies de milices dans le fort de Cève pour y tenir garnison, et le reste du corps et des milices se rendra à Cherasco avec l'artillerie et y demeurera jusqu'à nouvel ordre.

« On enverra l'ordre aux régiments de Tarentaise, de Casal et de Pallavicini de se rendre de Mondovi à Fossano en une marche, et, en une seconde marche, de Fossano à l'armée. »

Charles-Emmanuel ne se contenta pas de prendre des précautions du côté de Mondovi ; il instruisit le gouverneur de Coni de ce qu'il devait faire avec sa garnison lors de l'attaque générale, et lui fit dire qu'il serait averti des mouvements de l'armée ; ordre fut envoyé au comte de Cossila, commandant à Cherasco, de tenir prêtes à partir les deux brigades d'artillerie de 16 et de 8, qui se trouvaient dans cette ville. Dans leur première marche, elle devaient se rendre près de Fossano, et, dans la seconde, au camp de la Madeleine.

Septembre. Les milices de la Maira eurent aussi ordre de s'assembler de manière à pouvoir, en deux marches, gagner Vignolo et le pont de l'Oulla, en laissant des postes sur leurs derrières, pour maintenir les communications avec Dronero et la vallée de la Maira. Leur rôle était de passer à Vignolo et d'incommoder l'ennemi le jour de l'attaque.

L'artillerie devait former trois divisions : la première, composée de quatre brigades ordinaires, de deux autres brigades comprenant les pièces de 8 et de 16 et deux obusiers venant de Cherasco ; la deuxième division formée des munitions de réserve, et la troisième du dépôt de campagne. La première et la deuxième pouvaient marcher ensemble ; la troisième, ayant tout l'attirail des chariots, marcherait séparément. Il devait y avoir à Dronero un dépôt de munitions de réserve pour trois mille cinq cents milices.

Ces arrangements faits, le roi prit la détermination de mettre, le 26 septembre, l'armée en mouvement pour marcher à l'ennemi. Voici un résumé de l'ordre de marche prescrit :

« On battra la générale deux heures avant le jour et on pliera d'abord tentes et bagages.

« A l'assemblée, qui se battra une heure après la générale, toutes les troupes se mettront en bataille sur trois lignes, marquant leur pelotons comme d'ordinaire, et destinant à chacun de ces pelotons les officiers qui lui sont nécessaires. Quand on commandera la marche, les bataillons s'avanceront par leur gauche, dans l'ordre de bataille où ils seront, ne faisant qu'un à gauche sans quart de conversion ; et les officiers seront tous aux ailes de leurs pelotons, de façon que, à l'occasion, ils se trouvent immédiatement en bataille, par un à droite ou un à gauche.

« Les Varadins, les grenadiers de la gauche, les trois compagnies de carabiniers, les dragons du Roi, de S. A. R.

et de Piémont, s'assembleront une heure après la générale à la Madone del Pilone, sur la gauche du régiment de Montferrat, aussi bien que la brigade d'artillerie qui sera désignée pour l'avant-garde, le tout aux ordres du major général du Corbeau. Septembre.

« Les troupes s'avanceront dans l'ordre suivant : 1° les grenadiers de la droite ; 2° les carabiniers ; 3° la moitié des Varadins commandés par leur colonel ; 4° les grenadiers de la gauche ; 5° l'autre moitié des Varadins ; 6° la brigade d'artillerie ; 7° la brigade de Savoie, marchant par sa gauche ; 8° la brigade de Montferrat dans le même ordre ; 9° la brigade des gardes ; 10° les grenadiers de la droite. Une autre brigade d'artillerie marchera entre la brigade des gardes et les grenadiers.

« Les bataillons fourniront cent travailleurs, y compris les bas-officiers, avec un capitaine et deux subalternes, trois chariots chargés de planches et tous les charpentiers des régiments de la première ligne, avec six mulets chargés d'outils. A la générale, les charpentiers les conduiront à la Madone del Pilone, sur la gauche du régiment de Montferrat, pour suivre immédiatement les trois compagnies de carabiniers. Ces travailleurs et ces charpentiers seront aux ordres de l'ingénieur Durieux. De plus, un bas-officier et quatre hommes de la maistrance seront chargés sous lui de la construction des ponts.

« La susdite avant-garde suivra le chemin de la Gerbola de la Mante, sur la grande route qui va à Ville-Fallet, et là, quittant la route, elle prendra, à gauche, le chemin de Mensola qui conduit à Votignasco.

« Le capitaine commandant les carabiniers demandera, dès le soir, au capitaine Richard trois guides ; il en donnera un au colonel commandant les Varadins, un autre au commandeur de Cinsan, et gardera le troisième avec lui.

Septembre. « La brigade de Saluces, marchant dans le même ordre que dessus et se faisant donner un guide qui sera consigné au marquis Pallavicini, suivra tout droit le grand chemin de Lagnasco, par le village de Pomarolo, et se rendra à Votignasco.

« Toute l'artillerie, à la réserve des deux brigades détachées pour l'avant-garde, suivra la brigade de Saluces, et la brigade de Piémont suivra l'artillerie par la même route pour se rendre à Votignasco ; et, comme la susdite brigade prend un chemin différent de la première ligne, on fera marcher à sa tête le même nombre de travailleurs, d'outils de charpentiers, de chariots chargés de planches, d'officiers et des bas-officiers. L'artillerie fournira un officier de la maistrance avec les bas-officiers nécessaires pour la réparation des chemins en cas de besoin.

« La première colonne de cavalerie, conduite par le comte de la Mante, passant par Costigliole, prendra la route de Busque et viendra joindre, à la deuxième marche, le gros de l'armée. La deuxième colonne de cavalerie, conduite par le comte de la Ville, passera par les cassines dites della Grangia et della Moya, et par le cassinage de la Cavaletta, pour se rendre à Votignasco.

« Les équipages ne s'assembleront qu'après le défilé de toutes les troupes. Ils se rendront dans les champs de la Madone del Pilone, et là prendront la route suivie par la deuxième ligne de cavalerie passant à la cassine della Grangia. Les équipages du quartier du roi, des généraux et des bureaux marcheront en tête, et les autres suivront dans l'ordre d'ancienneté des brigades, en commençant par la cavalerie ; on commandera un major, outre le vaguemestre général, aux ordres duquel seront toutes les escortes, composées d'un subalterne et de trente hommes par brigade. Il sera très expressément défendu de mettre aucun autre soldat aux équipages.

« Les mulets des trois premières brigades de l'infanterie suivront la colonne de la brigade des gardes d'après l'ordre indiqué plus haut pour ces trois brigades ; ceux des deux brigades de Saluces et de Piémont prendront la file, et les tentes des grenadiers marcheront à la suite de la colonne du régiment des gardes. Ils seront sous la conduite d'un officier subalterne et de deux bas-officiers par brigade. Septembre.

« Le grand prévôt, avec son escorte, suivra la troisième colonne de cavalerie immédiatement après la troupe et devant les équipages.

« Il sera très expressément défendu aux vivandiers, sous peine de voir leurs marchandises mises au pillage, et à toutes les femmes et goujats qui suivront l'armée, de marcher devant les colonnes ou de s'y mêler ; ils devront tous suivre les équipages de leurs régiments. Les chariots resteront à la queue des équipages.

« Le général et les officiers majors qui sont de jour à cette heure replieront demain matin toutes les gardes à la générale et leur feront, sans perdre de temps, rejoindre leurs corps respectifs.

« Deux cents hommes choisis dans les brigades de Saluces et de Piémont formeront un détachement chargé d'escorter l'artillerie. »

Ces ordres donnés, l'armée royale abandonna Saluces le 28 septembre, et se mit en marche pour Votignasco, sur six colonnes, dont quatre d'infanterie au centre et deux de cavalerie sur les ailes ; et, comme pendant toute la marche elle prêtait le flanc à l'ennemi, sa disposition était telle que, par un à droite, elle se trouvait en bataille.

Le major général de Corbeau menait l'avant-garde, composée des trois compagnies de carabiniers du Roi, du Duc et de Piémont, de dix-sept compagnies de grenadiers

Septembre. et de deux mille Varadins, formant deux corps d'un nombre égal de compagnies.

Le lendemain, l'armée gagna les Ronques. Les deux colonnes de cavalerie étaient à la droite. Elles marchèrent à travers champs, à six cents pas l'une de l'autre et à l'alignement de l'infanterie, précédées de travailleurs envoyés pour combler les fossés ou faire des ponts sur la route. La colonne de la droite était aux ordres du comte de la Mante, et celle de la gauche du major général de la Ville.

Les Varadins sous le colonel Maguire, suivis de huit pièces de grosse artillerie, formaient la colonne de la gauche, qui côtoyait la Stura en suivant le grand chemin de Fossano à Coni.

Les brigades de Savoie et de Saluces avec douze compagnies de grenadiers, formaient, sous le lieutenant général de Cinsan, une seconde colonne, qui marchait aussi à six cents pas de la précédente et à la même hauteur.

Celle de Montferrat, suivie de quatre brigades d'artillerie piémontaise et de la brigade de la Reine, faisait la troisième colonne, placée sur la gauche, et avait aussi à sa tête douze compagnies de grenadiers.

Le comte Pallavicini, officier général autrichien, conduisait la quatrième, composée de son régiment, des brigades des gardes et de Piémont, et de douze compagnies de grenadiers. Dans cet ordre l'armée austro-sarde arriva aux Ronques, elle y campa sur deux lignes ; toute la cavalerie était à la droite.

Les Franco-Espagnols, voyant les troupes en mouvement, le Bourg et le pont de l'Oulla attaqués, craignirent d'être tournés et abandonnèrent pendant quelques heures leurs retranchements. Ils en reprirent possession quand il s'aperçurent que les ennemis campaient aux Ronques.

A la pointe du jour, le 30, l'armée se mit en bataille. La droite de la première ligne d'infanterie était composée de six bataillons de la brigade des gardes et de douze compagnies de grenadiers, dont six, avec le régiment de Pallavicini, formant potence, fermaient les deux lignes. A la tête de cette droite était Pallavicini, secondé par le général de Corbeau et le brigadier Desroches. Septembre.

La gauche, formée par la brigade de Savoie, comprenait six bataillons et vingt-quatre compagnies de grenadiers, commandées par le comte d'Aiseri, capitaine des grenadiers du régiment des gardes; elle comptait encore, sous le colonel Maguire, deux mille Varadins. L'une des deux colonnes qu'ils formaient avec les grenadiers suivit le grand chemin de Coni, l'autre la prairie. Cette gauche obéissait au lieutenant général de Cinsan, qui avait sous ses ordres le comte de la Roque et le colonel Ducker. Elle s'appuyait à la Stura.

La brigade de Montferrat, composée aussi de six bataillons, était au centre de la première ligne, sous les ordres du major général Guibert et du brigadier Pallavicini.

Le lieutenant général Pallavicini, ayant sous lui le major général de Néoff et les comtes de Briqueras et de la Trinité, brigadiers, commandait la deuxième ligne d'infanterie, formée des brigades de Piémont et de Saluces, de neuf bataillons chacune.

L'artillerie fut distribuée de la manière suivante : huit pièces de huit livres furent placées au crochet de la droite; deux de seize livres à l'angle formé par ce crochet avec la première ligne; cinq pièces de campagne dans l'intervalle compris entre les grenadiers et la brigade des gardes ; cinq autres entre la brigade des gardes et celle de Montferrat; cinq entre la brigade de Montferrat et celle de Savoie, et deux entre la colonne des grenadiers et celle des Varadins.

On détacha à gauche cinq escadrons dans l'intervalle des

Septembre. deux lignes d'infanterie. Le reste de la cavalerie s'étendait en écharpe à la droite de l'armée. Elle était couverte de chevaux de frise, gardés par trois pelotons d'infanterie de cent hommes chacun, pour assurer ses flancs.

Le major général de la Ville et le brigadier de Lignane étaient à la tête de la deuxième ligne de cavalerie, composée de douze escadrons.

Le brigadier de Requesens avait, sur la droite, un corps de cinq escadrons pour flanquer ces deux lignes.

L'attaque était fixée au lendemain 1er octobre. Le reste de la journée du 30 septembre devait être employé à battre avec l'artillerie les retranchements de l'Orme. On envoya mille travailleurs de la deuxième ligne faire des fascines destinées à combler les fossés le lendemain, deux heures avant l'attaque, qui avait été confiée aux grenadiers et aux Varadins. Ordre leur était donné de s'avancer sur six colonnes, tandis que de petites troupes donneraient le change à l'ennemi. En même temps la garnison de la place devait faire une sortie. Le régiment de Mondovi et les milices attaqueraient le Bourg ; enfin celles de Dronero et de Vignolo étaient chargées de couper le pont de l'Oulla.

Position des Franco-Espagnols.

Donnons maintenant la position des Franco-Espagnols. Leur armée, sur deux lignes, appuyait la droite de son infanterie au couvent de Notre-Dame de l'Orme, son centre à la cassine Pascal et sa gauche à la Picapère. Quelques escadrons de cavalerie, sur deux lignes, étaient devant cette dernière cassine, dont le côté droit regardait le front de l'infanterie. Le gros, sur trois lignes, se tenait le long du chemin de Busque, ayant sa droite à la Picapère et quelques escadrons sur son front.

Le couvent de Notre-Dame de l'Orme, où s'appuyait la droite de l'infanterie, était retranché et muni d'un grand fossé et d'une tenaille. Sur la droite prenait un retran-

chement, qui finissait par un crochet près des rives escarpées de la Stura. La cassine Pascal, située au centre, était aussi fortifiée, mais pas autant que la Picapère, qui fermait la gauche de l'infanterie. Les cassines bâties sur le chemin qui conduit au couvent de l'Orme avaient été farcies d'infanterie; ses retranchements et tout son front étaient garnis d'une très nombreuse artillerie. Septembre.

L'armée austro-sarde, qui avait toujours marché en bataille, fit halte à portée de canon de l'ennemi. Le pays couvert cachant ses retranchements, il fallut approcher davantage. La droite continuait sa marche en avant lorsqu'apparut un grand feu sur la gauche. Les alliés avaient mis le feu aux cassines qui étaient devant eux; ce fut assez pour faire croire qu'ils se retiraient. Bataille de Notre-Dame de l'Orme.

Le marquis d'Aix chargea un officier d'artillerie d'aller choisir un terrain favorable pour y établir une batterie destinée à entamer les retranchements débordant le front de l'armée austro-sarde. Celle-ci s'avança avec ardeur à leur secours; les Français allèrent à sa rencontre; la mousqueterie et le canon commencèrent le feu et l'action s'engagea avec beaucoup de vivacité un peu avant midi.

Charles-Emmanuel, voyant ses projets contrariés par cette bataille, qui devait n'avoir lieu que le lendemain, essaya d'arrêter l'affaire à la gauche; mais il lui fallut y renoncer. Les escadrons que les alliés avaient distribués sur le front de leur infanterie chargèrent à diverses reprises la droite des Austro-Sardes, qui ne se laissa pas entamer. Une brigade d'artillerie, placée par eux sur le chemin de Ville-Fallet, rompit cette cavalerie et l'obligea à se retirer en désordre. A ce moment, le feu prit aux poudres de ses batteries et le prince vit la victoire lui échapper. Les bataillons de Lyonnais et de Brie profitèrent du désordre qu'avait occasionné cet incendie, et, protégés par les cas-

Septembre. sines voisines, marchèrent à la batterie, s'en emparèrent et la braquèrent contre les Savoyards.

Cinsan ne leur laissa pas le temps de s'établir. Il marcha sur eux à la tête des régiments de Savoie et de la Reine, les chargea, reprit le canon et suivit Lyonnais et Brie la baïonnette dans les reins. Le régiment de Savoie prit un drapeau sur Lyonnais ; mais le régiment de la Reine en perdit un, l'officier qui le portait ayant été grièvement blessé.

Le prince, voyant que les troupes de la gauche de sa première ligne avaient beaucoup souffert et que le combat n'était engagé que de ce côté, y fit serrer la deuxième ligne, pour la soutenir.

Cependant, comme la gauche de l'ennemi conservait sa position sur le même terrain, quoiqu'elle ne pût pas forcer les retranchements, les Franco-Espagnols voulurent attaquer sa droite. Charles-Emmanuel plaça deux chevaux de frise sur le front de la potence qui fermait les deux lignes d'infanterie et sur le front de la première ligne jusqu'au centre.

A peine une compagnie de carabiniers ou de grenadiers franco-espagnols fut-elle formée en face de la gauche de la cavalerie ennemie, que l'artillerie royale, en lui tuant l'officier qui la commandait et plusieurs hommes, la mit dans le plus grand désordre et, à la seconde décharge, l'obligea à fuir à toute bride. Quelques escadrons un peu plus fermes tinrent encore un instant ; mais, lorsqu'ils virent la cavalerie austro-sarde s'ébranler pour marcher à eux et les charger, ils imitèrent les autres et regagnèrent leur point de départ.

Le feu continuait toujours à la gauche de l'armée savoyarde, sans avantage d'aucun côté; il dura jusqu'à la nuit. Vers 6 heures du soir, le roi se rendit à la droite et

rassembla les généraux, afin d'examiner si l'on devait rester sur le champ de bataille ou se retirer. Ce dernier parti fut généralement approuvé, et, à 1 heure du matin, la retraite commença. L'armée regagna les Ronques, qu'elle avait quitté dans un état bien différent. Octobre.

Vers 9 heures, les douze compagnies de grenadiers, qui, à la nuit, avaient passé de la droite à la gauche sur le champ de bataille, où elles avaient reçu l'ordre de ralentir peu à peu leur feu, se replièrent; elles formèrent l'arrière-garde et suivirent les prairies sur la gauche du chemin où elles rencontrèrent les escadrons du comte de Challant. Arrivées aux Ronques, elles y firent halte jusqu'au jour. Tous les grenadiers prirent alors l'arrière-garde, et l'armée marcha sur Murazzo dans l'ordre qu'elle avait suivi la veille.

« Les pertes faites par notre armée le jour de l'affaire de Notre-Dame de l'Orme, dit une relation faite par un officier piémontais, furent considérables et de peu d'utilité; car rien de ce que Charles-Emmanuel avait ordonné ne fut exécuté. Au lieu de se tenir en présence, à portée de canon, on s'approcha trop des retranchements et on commença l'attaque à midi, au lieu d'attendre au lendemain et de profiter du reste de la journée pour battre les ennemis avec des pièces de batterie amenées à cette intention.

« Ajoutons que les six colonnes de grenadiers et de Varadins devaient attaquer de flanc, tandis que la brigade de Savoie marcherait sur son front; qu'ainsi nous réduisions l'action à un seul point en détail, et lancions les troupes l'une après l'autre. Nous exposâmes successivement et sous un feu très vif vingt-quatre compagnies de grenadiers, deux mille Varadins, six bataillons de la gauche de la première ligne, treize de la deuxième et les douze compagnies de grenadiers qui formaient la réserve, contre des postes retranchés et des gens couverts d'un bon parapet, ce qui

Octobre.

n'empêchait pas cependant nos troupes de se soutenir dans les maisons situées en avant du couvent et de passer jusqu'au glacis de l'ouvrage des ennemis.

« Le major général de la Roque, les colonels prince de Baden, marquis d'Ormea, comte d'Entremont, comte Maguire furent blessés ; le baron Ducker, colonel, les lieutenants-colonels d'Aiseri et de Beaufort restèrent sur le champ de bataille. Le lieutenant-colonel Masset de Frinc eut la cuisse emportée et mourut le lendemain à Fossano ; deux cents autres officiers, deux mille soixante hommes, bas-officiers et soldats furent tués ou blessés. Les pertes de l'ennemi ne furent pas moindres ; les moines du couvent de l'Orme et les habitants des environs disaient qu'elles allaient à deux mille cinq cents hommes de tout grade. »

Retraite de Charles-Emmanuel.

Les Austro-Sardes se retirèrent à Murazzo le 1er octobre, dans la même position que lorsqu'ils marchaient en avant. Ils feignirent de s'y vouloir retrancher, y campèrent, afin de persuader qu'ils avaient l'intention d'y résister. L'occasion se présenta : apprenant, dès le 3, que les ennemis ne tenaient ni postes fixes ni postes ambulants entre le Gesso et la Stura, ils en profitèrent. Le colonel comte Razin, le lieutenant-colonel Salis et le major Decrouza, en passant la Stura, firent entrer mille hommes dans Coni.

Secours jetés dans Coni.

Le baron de Lornai, major de Tarentaise, fut envoyé à Dronero avec son régiment, afin d'y soutenir les milices. Cependant le comte de Pampara, lieutenant-colonel, avait attaqué le Bourg, le 30 septembre, et forcé ce poste ; mais une troupe considérable l'avait obligé à la retraite. Le chevalier Alfieri, lieutenant-colonel de Mondovi, avait de même attaqué Boves et fait quelques prisonniers dans cette ville.

Les Savoyards jetèrent ensuite sur la Stura des ponts, dont les têtes furent couvertes par des redoutes, et, à leur

Octobre.

gauche, établirent aussi quelques retranchements. Ils couvraient ainsi une bonne partie du pays, dont le peu d'étendue leur permettait de faire sortir de gros détachements pour contenir l'ennemi dans ses courses et resserrer le cercle de ses subsistances. A peine furent-ils bien établis qu'ils envoyèrent le lieutenant-colonel de Sesto avec cinq cents hommes, pour rafraîchir la garnison de Coni, où il entra aisément.

Le 11 octobre un conseil de guerre fut rassemblé chez l'infant, et le prince de Conti y assistait. Il déplora la situation de l'armée, dont l'épuisement n'était pas moindre que celui des asiégés et où la désertion faisait des progrès désastreux. Il essaya pourtant de ranimer l'ardeur générale et déclara qu'il allait poursuivre vigoureusement le siège de Coni [1].

Les Franco-Espagnols abandonnent le siège de Coni et marchent vers Démont.

Malgré cette déclaration et tout en continuant à bombarder la ville, il faisait défiler sur Démont une partie de l'artillerie, les gros équipages et les convois. Les munitions étant épuisées, on retira bientôt tous les canons de la tranchée et la retraite commença. Mais le prince voulait partir en plein jour, contrairement à l'avis du marquis de la Mina; il ne voulait pas fuir.

Le 21 octobre, le comte de Danois, avec les brigades de Lyonnais et d'Anjou, couvrit l'armée, en longeant la rive gauche de la Stura jusqu'à Rocca-Sparviera. Le comte de Saux, avec les brigades de Poitou et de Ségur, passa la Stura au pont de Saint-Roch. Le marquis d'Argouges, avec la cavalerie et les dragons, passa au pont de droite; ces deux ponts furent ensuite livrés aux flammes. Le marquis de Castellar s'avançait avec la cavalerie et les dragons suivis de l'infanterie espagnole. Les lieutenants généraux Pigna-

1. La fin de la campagne de 1744 est empruntée au marquis de Saint-Simon, *Hist. de la campagne des Alpes*, Amsterdam, 1782.



Octobre.

telli et du Cayla formaient l'arrière-garde et se rendaient à Saint-Roch. Le pont du Gesso subit le même sort que ceux de la Stura.

Le 22, à 6 heures du matin, les troupes de la tranchée s'étant retirées sans donner l'éveil, l'armée fut rangée en bataille, face à Coni, Saint-Roch en arrière, la droite au Gesso, la gauche à la Stura.

Elle défila sur quatre colonnes : sur la rive droite de la Stura passa le lieutenant général de Cayla avec la cavalerie française. Le marquis de Castellar, à la tête de la cavalerie espagnole, prit la gauche du chemin de Coni. Ces deux colonnes s'avancèrent jusqu'à Démont, y couchèrent et continuèrent ensuite leur marche vers la Savoie.

Le lieutenant général d'Arambur suivit, avec l'infanterie espagnole, le chemin de Coni au Bourg, où il rallia le régiment de Catalogne. L'arrière-garde était composée de quelques piquets de dragons, de grenadiers provinciaux et de la compagnie des hussards à pied.

Le comte de Crussol, colonel du régiment de l'Ile-de-France, avec deux mille quatre cents hommes alla s'emparer des hauteurs de Valoria; il eut à lutter contre une foule innombrable de paysans armés. Au Bourg, l'armée fut rangée en bataille pour attendre l'arrière-garde, puis se remit bientôt en marche.

Toute l'infanterie campa sous Gaiola; elle fit sauter le pont de l'Oulla, entre le Bourg et Gaiola.

Les Franco-Espagnols campent sous Démont, puis regagnent la frontière.

Le 23 octobre la marche continua dans le même ordre jusqu'à Démont, où l'armée campa sur deux lignes, ayant, l'une Coni devant elle, Démont derrière, le Poggio à droite, les montagnes à gauche; l'autre Démont sur sa gauche, le chemin d'Ison à Valoria sur sa droite, le Vaudier sur son front.

Le parc d'artillerie fut placé entre les deux lignes et les

princes entrèrent dans la ville de Démont, où ils prirent leur quartier général. On établit des postes importants dans les montagnes, des retranchements en travers de la vallée avec des redoutes et du canon aux extrémités. Les troupes des deux lignes campèrent sur deux rangs, pour être plus à l'aise. Novembre.

Charles-Emmanuel envoya un corps de dix mille hommes pour surveiller ce camp ; mais il n'osa pas attaquer, vu la force de la position, et les paysans imitèrent son exemple.

Le comte de Lautrec alla à Sambuco et à Morion et fit rompre le chemin du Col de Pianès et les sentiers de la Stura.

Le maréchal de camp de Larnage, qui gardait le village de Larche, reçut des renforts considérables et fut chargé de surveiller les débouchés de l'Argentière.

Quelle devait être la conduite des alliés à l'égard de Démont? Fallait-il garder cette place? C'était l'avis du prince de Conti; fallait-il au contraire la détruire? Le marquis de la Mina prétendait qu'il n'y avait que ce parti à prendre. Les deux généraux, ne pouvant s'entendre, résolurent de se faire de mutuelles concessions, en attendant des ordres de Versailles et de Madrid. Donc on répara les fortifications de Démont et on approvisionna la place ; mais en même temps le château fut miné et les postes de la ligne de communication furent renforcés.

C'est à Chevert que le prince voulait confier Démont. Il lui fit part de ses projets, lui proposant de lui laisser un corps de mille hommes choisis entre les meilleurs. Mais Chevert était trop jaloux de sa réputation pour accepter une semblable mission ; il refusa de s'exposer à un échec certain, avec une poignée d'hommes, dans une place incapable d'une résistance sérieuse. Il était, en effet, impossible au défenseur de Démont de communiquer avec la France jus-

Novembre. qu'au mois de juin suivant, tandis que l'ennemi pouvait tenter attaque sur attaque.

Ces réflexions donnèrent à réfléchir au prince, qui abandonna bientôt son projet. Le 14 novembre on quitta le camp de Démont. Chevert, avec deux bataillons d'infanterie, un de fusiliers et dix compagnies de grenadiers, marcha à l'avant-garde. Le prince de Beauveau suivait avec quatre compagnies de grenadiers. Puis venaient le marquis d'Argouges, ayant sous ses ordres la première division formée en brigades, et le comte de Danois avec la brigade d'Anjou, qui avait fait sauter le pont de Rocca-Sparviera. La brigade de Lyonnais, sous le marquis de Beaupréau, descendit de la Madone pour suivre, à mi-côte, un chemin qui conduit à Vinadio et rentrer ensuite dans la colonne.

Le général d'Arambur, qui avait sous lui un bataillon de fusiliers et dix-sept compagnies de grenadiers, devait suivre l'arrière-garde. Il ne partit qu'à 3 heures du soir, après avoir allumé des feux dans les retranchements, et se mit en bataille de l'autre côté de Démont, dont les fortifications furent détruites au moyen de mines.

Le marquis de la Mina, le chevalier de Chauvelin, le lieutenant-colonel de Belidor et les détachements chargés de cet ouvrage rejoignirent l'arrière-garde, puis l'armée, qui s'était arrêtée à Ison. A 9 heures du soir, l'armée était à Sambuco, où elle campa. Mais le défilé dura si longtemps que l'arrière-garde n'arriva au camp qu'à la pointe du jour.

Aussitôt après cette jonction, le 15 novembre, le comte de Lautrec alla rejoindre, avec quatre bataillons postés à Preinard et aux Barricades, les régiments de Conti, de Blaisois et de Provence. Il établit son camp entre Bersezio et les Barricades.

L'armée se remit en marche, ralliant les régiments de Reding-le-Vieux et de Barrois, postés à Pietraporzio. Le

marquis de Campo-Santo était à l'arrière-garde avec mille hommes. Novembre.

Le passage du défilé des Barricades fut des plus difficiles : un vent glacial soufflait, le chemin était couvert de verglas et les troupes n'avançaient qu'au prix de fatigues inouïes et de pertes considérables; plus de cent hommes périrent. L'extrême arrière-garde ne joignit que fort avant dans la nuit.

Le marquis de Saint-Simon, aide de camp du prince de Conti, nous a fait une description saisissante de cette retraite : « Le camp, dit-il, occupait une petite plaine couverte de neige, où il n'y avait ni arbre, ni asile, ni ressource d'aucune sorte. Les piquets des tentes ne pouvaient s'enfoncer en terre. Les soldats cherchèrent d'abord de la paille et des fourrages dans les granges de Bersezio et des environs; mais ne trouvant absolument rien pour couvrir la terre verglacée sur laquelle ils devaient coucher, plusieurs enlevèrent les toits de chaume des maisons pour les porter sous leurs tentes. Les officiers, logés dans ces maisons, n'avaient pas la cruauté de s'y opposer; contents d'être garantis de la dureté de la saison par de simples planchers, ils laissaient aux malheureux soldats ce triste soulagement. Après le chaume, les bois furent renversés pour en faire du feu, puisqu'on ne trouvait aucun arbre à couper ; le soldat sans discrétion y voulait joindre les portes et les râteliers des étables et des écuries. On lui permettait beaucoup, cependant on l'arrêtait lorsqu'il devenait trop indiscret. Quand le jour termina cette désolante nuit, l'armée reprit sa marche par le col de l'Argentière. »

Le comte de Lautrec avait laissé deux pièces de canon endeçà du défilé des Barricades; les mulets qui les portaient n'avaient pu le suivre et étaient morts de fatigue; nombre de chevaux et de mulets abattus traçaient la route.

Novembre.

La marche fut encore plus rude le lendemain. Il fallut frayer un chemin, briser le verglas et ranger les hommes, les chevaux et les mulets qui encombraient la route.

Les mulets chargés d'une partie de l'argent du trésor moururent de fatigue; un sergent et vingt-deux hommes qui les escortaient furent trouvés morts auprès d'eux. Quoique l'armée n'eût que douze lieues à faire pour arriver au col de l'Argentière, dans un pays assez ouvert, et qu'elle fût en marche dès la pointe du jour, une grande partie ne put faire que la moitié du chemin et passa la nuit à Maison-Méane, au bas du col, où elle n'arriva qu'avec une peine incroyable.

Le 17, Lautrec et huit bataillons parvirent au col et gardèrent les redoutes de l'Oronaye. Chevert resta seul en Italie et tint tête à un corps de six compagnies de grenadiers, de mille hommes de piquets grossis de paysans, qui marchaient sur trois colonnes, une sur chaque côté des montagnes, la troisième dans la vallée, soutenue par quinze cents hommes et par des forces postées à Pont-Bernard. Le 19, Chevert se rapprocha jusqu'à Maison-Méane.

Les troupes furent cantonnées, car il tomba, dans la nuit du 19, quatre pieds de neige.

Les deux armées prennent leurs quartiers d'hiver.

Le 19, le 20 et le 21, les Espagnols se dirigèrent vers la Savoie et le comté de Nice en trois divisions. Le 22, les Français quittèrent Larche, formant également trois corps. L'artillerie, composée de cent douze pièces de canon, fut conduite, avec une peine infinie, à Jausiers, près de Barcelonnette. L'infant prit le chemin du comté de Nice, Conti celui de Barcelonnette, puis de Versailles, après avoir donné les ordres nécessaires pour l'établissement des troupes et de l'artillerie pendant la mauvaise saison.

Le prince de Conti se plaignit amèrement à Louis XV de la conduite qu'avait tenue le marquis de la Mina pendant toute cette campagne. Pour donner satisfaction au roi de

France, la cour de Madrid rappela immédiatement le marquis et l'envoya en exil. Novembre.

Pendant que les Français et les Espagnols épuisés repassaient les Alpes, Charles-Emmanuel s'était rendu à Démont, pour faire réparer les fortifications de cette ville. Des quartiers d'hiver avaient été assignés aux troupes austro-sardes, qui n'avaient pas moins besoin de repos que celles du prince et de l'infant.

CAMPAGNE DE 1745

Avril-Mai.
—
Négociations des alliés avec la République de Gênes.

L'Espagne, qui, secondée de la France, avait fait, pendant trois campagnes, d'inutiles efforts pour pénétrer en Lombardie, où elle voulait, à quelque prix que ce fût, créer un établissement pour l'infant don Philippe, chercha les moyens d'entrer dans le Milanais sans aller se heurter contre les montagnes, et pensa y réussir en attirant à elle la République de Gênes.

Cette république, mécontente de l'article du traité de Vorms qui lui enlevait Finale, avait, dès l'année 1744, commencé son armement et porté son armée, sur le continent, à plus de dix mille hommes. Aussi ne fut-il pas difficile aux cabinets de Madrid et de Versailles de négocier avec elle. Gênes promit de se déclarer en leur faveur et de leur donner six mille hommes aussitôt que leurs troupes seraient entrées sur le territoire de la République et qu'elle pourrait, grâce à leur protection, rendre publics ses engagements.

Ainsi, dès le commencement de l'année 1745, les Franco-Espagnols avaient toute facilité d'établir, le long de la côte, d'immenses magasins contenant toutes les subsistances nécessaires aux troupes réunies de l'infant et du comte de Gages. Ce général, après avoir repoussé les

Autrichiens jusque sous le canon de Modène, devait, avec vingt-sept mille Espagnols ou Napolitains et les six mille Génois, se réunir à l'infant dans le Haut-Montferrat ou bien sur les terres de la République, et tenter la conquête entière de la Lombardie. Mai.

Cependant, les Génois assuraient toujours au roi, par l'entremise du marquis Carlo, leur ministre, qu'ils observeraient une complète neutralité. Charles-Emmanuel ignorait de son côté que les quarante mille hommes qui composaient l'armée de l'infant eussent des vues sur le Piémont par Cève et la vallée du Tanaro.

Début des opérations.

Cette armée se mit en mouvement vers la fin du mois d'avril, et, comme de la plaine de Nice elle ne pouvait défiler le long de la côte que sur une seule colonne, l'ennemi ayant occupé les hauteurs, elle s'avança avec de grandes précautions et commença par s'assurer d'Oneille. A sa tête était le marquis de Maillebois.

Dispositions défensives de l'armée Austro-Sarde.

Le roi ne perdit pas de temps pour couvrir ses frontières et la vallée du Tanaro en particulier. Il avait alors cinquante-sept bataillons et trente-deux escadrons. Mais n'ayant pas de magasins pour fournir des subsistances au corps qu'il voulait envoyer dans les montagnes des environs de Gênes, il se borna à faire occuper, à la fin de mai, les postes d'Ormea, de Garessio et de Bagnasco par dix-neuf bataillons et un grand nombre de milices, à la tête desquelles était le commandeur de Cinsan, ayant sous lui les lieutenants généraux Audibert et Guibert, les majors généraux de Briqueras et Derossi, les brigadiers de Baden, de Montfort et Martini. Quelque temps après, le baron de Leutron, lieutenant général, et le comte Razin, brigadier, venaient se joindre à lui avec six autres bataillons, qui, placés aux débouchés des vallées de la Stura et la Vraita, étaient à sa disposition en cas de besoin.

Mai.

Cinsan établit, le 20 mai, son quartier général à Cève, puis distribua ses dix-neuf bataillons. Il en plaça deux à Savigliano, deux à Bra, un à Carne, un à Racconigi, deux à Mondovi, deux à Cève, un à Bagnasco, un à Garessio, un à Bene, deux à Alba et deux à Coni.

Les milices étaient au nombre de six mille : deux mille du Haut-Montferrat, mille de la province d'Alba, mille de l'Astésan, deux mille du Mondovi.

L'artillerie de montagne occupait Fossano. Il y avait là deux canons de fer, deux fauconneaux, vingt-deux spingardes et caissons.

Marche des alliés vers le Haut-Tanaro.

L'ennemi ayant quitté Nice pour s'avancer dans la Rivière, le commandeur de Cinsan rapprocha de lui la plus grande partie de ses troupes. Il établit deux bataillons à Mondovi, un à Saint-Michel, un à Vico, deux à Cève, deux à Garessio, un à Bagnasco, un à Ormea, deux à Bene. Aux avenues avaient été postés des milices, des compagnies franches et des volontaires. Le capitaine de fusiliers Florès, avec un corps de ce genre, occupait le Maro et commandait les gardes des environs.

Le 22 mai une troupe franco-espagnole marcha vers le col de Mondino, gardé par des milices; ce poste était de la plus grande importance, car il couvrait celui du Maro. L'attaque fut vive; au bout de quelques heures, grâce aux troupes régulières, l'avantage resta aux défenseurs, qui ne perdirent que onze hommes. Les pertes des assaillants furent beaucoup plus considérables.

Ce début engagea Cinsan à se servir des bataillons cantonnés sur ses derrières. Les deux de Guibert, campés à Cherasco, eurent ordre d'aller à Priola et à Garessio, et Piémont quitta Racconigi pour se rendre à Battifollo. L'artillerie fut conduite de Fossano à Cève. Ainsi tous les bataillons occupaient la ligne d'Ormea à Mondovi, et pouvaient,

en une marche, former un corps d'armée. Le général, accompagné d'Audibert, employa le reste de mai à visiter toutes les hauteurs de Cève à Ormea et les environs de Garessio. Juin.

Il avait à peine achevé ses reconnaissances qu'il apprit, le 1er juin, qu'un corps espagnol s'était emparé de Triora, d'où il pouvait lui couper toute communication avec les vallées supérieures d'Oneille, et réduire le capitaine Florès à l'impuissance. Afin de prévenir ce danger, le bataillon d'Asti, placé à Ormea, fournit cent hommes à Rezzo; on y joignit quelques compagnies de milices, et ce détachement fut chargé de tenir une garde au col de l'Arpilia, pour veiller sur les chemins débouchant de Triora.

En même temps, un corps de cavalerie franco-espagnole s'avançait vers Oneille, et son avant-garde, composée de cinq compagnies de grenadiers, s'emparait de Pontedassio et de Bistagno, ce qui fit craindre aux Savoyards que leurs postes du Maro et de ces vallées ne fussent bientôt contraints de se replier, si même il en était temps encore.

Afin d'être à portée de défendre la vallée du Tanaro contre les attaques des ennemis, le commandeur de Cinsan rapprocha de Garessio les bataillons les plus éloignés et en plaça deux à Murialdo, deux à Priola, deux à Bagnasco et à Battifollo, un à Morere.

Nombre de compagnies de milices le vinrent joindre ; elles furent distribuées à Garessio et à Ormea, d'où elles gagnèrent les hauteurs.

Cependant l'infanterie française et espagnole marchait sur Albenga, suivie de la cavalerie, et Cinsan ne crut pas devoir tarder davantage à rassembler et à faire camper les troupes. Il avait avec lui quatorze bataillons, dont il forma trois brigades : la première composée de cinq bataillons des gardes, la seconde de quatre bataillons de

Juin.

Piémont, la troisième de cinq bataillons de Savoie. Elles occupèrent, le 9 juin, un camp situé au-dessus de Garessio, du côté de Saint-Bernard, ayant le Tanaro devant elles, le château d'Ormea à leur droite, Garessio au centre et Bagnasco sur la gauche. Deux bataillons furent envoyés à Ormea, où Asti se trouvait déjà; on y ajouta six compagnies de milices, le tout aux ordres du brigadier Martini, qui fut chargé de soutenir non seulement le poste de Rezzo, mais aussi celui de Viozene, au haut de la vallée du Tanaro, pour le cas où l'ennemi, s'emparant de la Briga, voudrait entrer par ce chemin.

Occupation de la vallée de la Bormida par les Austro-Sardes.

Ces précautions prises pour la vallée du Tanaro, il fut question de protéger celle de la Bormida, que l'on pensait devoir être en butte aux attaques de l'ennemi, empressé sans doute de faire le siège du fort de Cève. Les milices de Mondovi furent placées à Millesimo et à Cosseria ; celles de l'Astésan au Cairo, d'où elles devaient envoyer des postes à l'abbaye de Ferrania et sur les hauteurs de la Chiappa du côté de la cassine Lairoldo, d'autres encore à Altare et à Mallare ; les deux tiers des milices du Haut-Montferrat occupèrent Pontinvrea et les bois de Montenotte, qui confinent à la cassine Lairoldo ; l'autre tiers s'établit au Plan delle Castagne, au-dessus de Ponzone et près de l'abbaye du Taglietto.

C'était peu que des milices pour couvrir la vallée de la Bormida ; il fallait les soutenir avec des troupes régulières. Les deux bataillons d'Audibert et deux de Kalbermaten, qui joignirent l'armée le 16 juin, allèrent camper à Bagnasco, commandés par le baron de Montfort. Ils fournirent à Montezzemolo un détachement de trois cents hommes, aux ordres d'un lieutenant-colonel, qui devait veiller sur les milices des environs, diriger leurs opérations et les soutenir en cas de besoin.

Les trois brigades une fois campées en avant de Garessio, les généraux austro-sardes allèrent de nouveau reconnaître toutes les hauteurs dont il leur fallait s'emparer, s'ils ne voulaient pas laisser entre les mains de l'ennemi des postes de première importance. Celles de Bardineto, en avant de leur gauche, furent dès le même jour occupées par un colonel et huit cents hommes, qui tinrent en même temps une garde dans le village. Juin.

Attaques du Haut-Tanaro par les Franco-Espagnols.

Tandis que Charles-Emmanuel prenait ces dispositions, les Franco-Espagnols, qui ne souffraient qu'impatiemment de le voir établi au Maro et sur les hauteurs voisines, prirent l'offensive de ce côté. Des grenadiers et des piquets étaient placés à la Piève et à Triora; un autre corps de miquelets et de sept bataillons, ayant à sa tête le maréchal de camp de Larnage, marcha sur Rezzo, et forma trois colonnes : l'une s'achemina sur le poste de Pizzo; la seconde au col de Briga et la troisième sur Arpilia. Le chevalier Villaret, capitaine du régiment d'Asti, avec cent hommes de ce corps et des milices, résista autant qu'il lui fut possible; mais attaqué de tous côtés, il fut contraint de se retirer à Borgomaro, n'emmenant avec lui qu'un officier, un sergent, deux caporaux, neuf soldats et cinq milices. Le reste gagna Montegrosso; et, comme les milices étaient pour la plupart d'Oneille et connaissaient le pays, elles se réfugièrent sur la montagne de Saint-Bernard, entre Olivastri, la Piève et Oneille.

Chevert plaça les troupes franco-espagnoles de manière à bloquer le poste du Maro; puis il envoya un tambour sommer le capitaine Florès de se rendre. Celui-ci répondit qu'il ne le ferait qu'à la dernière extrémité et qu'il était encore loin d'y être réduit. Sa situation n'était néanmoins pas soutenable : ses troupes étaient sans pain et sans poudre; la plus grande partie des milices l'avaient abandonné

Juin.

et s'étaient dispersées malgré tous les dangers qui les environnaient. Il ne vit pour lui-même d'autre ressource que de tenter une fuite par Aurigo et Saint-Paul, d'où, par le col de Pra, il se flattait de tomber à la Briga dans le comté de Nice. Il exécuta heureusement ce projet, après avoir forcé la garde du col, qui n'était composée que d'un seul piquet et arriva au poste de la Tanarda, d'où il se rendit à la Briga.

Là il joignit le chevalier Alfieri, lieutenant-colonel du régiment de Mondovi, venu de Coni avec un détachement de sept cents hommes, tirés des régiments de Kalbermaten, Bourgsdorff, Nice, Pignerol, la Reine, Keller, et avec la réserve de Mondovi, pour soutenir les postes de Sospel, la Briga, la Tanarda, la Colla-Ardente, Pigna, et même, s'il était possible, prendre l'offensive. Cet officier avait proposé plusieurs plans. Le roi approuva celui qui consistait à marcher sur Vintimille et à incendier les gros magasins que possédait l'ennemi. Après avoir laissé au capitaine Florès les trois cents hommes qu'il avait amenés du Maro, les milices piémontaises et celles du pays, il marcha avec tout le reste, le 16 juin, sur Breil et de là sur Vintimille. Il renforça le détachement de Sospel, afin de le mettre en état d'occuper la Mortola et Baussi-Rossi, qui devaient le couvrir contre la Turbie, occupée par les Franco-Espagnols.

Contre-attaque sur Vintimille.

Alfieri entra dans Vintimille sans opposition. Un capitaine et un lieutenant du régiment de Guyenne, qui formaient la garnison de cette ville avec un piquet, mirent aussitôt bas les armes. Les magasins de vivres, établis dans l'enceinte même des murs, furent jetés au vent, la paille et les fourrages qui étaient entassés sur les bords de la mer livrés aux flammes. Le blé ne fut pas épargné; mais les approvisionnements en étaient très considérables et une grande partie échappa à la destruction. Les soldats avaient découvert des

barriques de vin de France, et leur ivresse était telle au sortir des caves, qu'un grand nombre d'entre eux ne put regagner la route et que beaucoup d'autres, en passant pendant la nuit à l'Olivette, se brisèrent contre les rochers. Le reste arriva à Breil dans la nuit du 17 au 18, après une marche de vingt heures, effectuée en une seule journée. Juin.

Les Franco-Espagnols s'étendent dans la Rivière de Gênes.

Les Franco-Espagnols poussèrent encore des reconnaissances du côté de la Piève et s'emparèrent des hauteurs. Aussi le commandeur de Cinsan envoya-t-il, le 16, à Ormea le bataillon de Saluces se joindre aux deux bataillons de la Marine et à celui d'Asti, ainsi qu'un corps de deux cent cinquante volontaires, commandé par le marquis Carette de Balestrin, capitaine de dragons, né dans le pays, afin d'avoir sous la main une troupe propre à inquiéter l'ennemi. Un détachement français, sorti de la Piève, attaqua les postes placés aux environs d'Ormea ; un colonel et six cents hommes, envoyés par Cinsan, coururent immédiatement s'emparer des hauteurs, et à peine parurent-ils que les assaillants se retirèrent.

Il y avait six bataillons à la Piève; d'autres tenaient toutes les hauteurs d'Albenga et travaillaient à un chemin allant de la Piève à Ormea, ce qui annonçait assez clairement le dessein d'attaquer cette place. Les Austro-Sardes ne pouvaient pas la défendre sans se dégarnir à Garessio ; aussi, pour ne pas exposer les quatre bataillons qui l'occupaient, les fit-on camper à Garessio même, séparés de l'armée, au-delà du Tanaro, et sur le chemin d'Ormea, où ils ne laissèrent qu'un détachement de six cents hommes avec quelques compagnies de milices ; et, afin de rendre leur position plus sûre, les deux bataillons de la Reine et le deuxième de Baden, cantonnés à Centallo et à Savigliano, rejoignirent l'armée. Ils opérèrent leur jonction le 25 et furent placés à la Pievetta. Cette armée se trouva forte alors de vingt-cinq bataillons.



Juin.

Les quatre derniers n'occupèrent pas longtemps le camp de la Pievetta; car le commandeur de Cinsan, apprenant qu'un corps de plusieurs bataillons ennemis s'était avancé à Millesimo sur la Bormida, les envoya camper à Priero. Ils devaient renforcer le poste de Montezzemolo, qui ne comptait que trois cents hommes, et fournir un détachement à Murialdo; on y joignit un grand nombre de milices. Des camps de Garessio et de Bagnasco un major avec deux cent cinquante réguliers et cent milices fut envoyé à Cève. En même temps, les volontaires surprirent une garde de vingt-cinq hommes au pont de Toirano; neuf furent tués et les seize autres faits prisonniers.

Cependant la tête de l'armée de l'infant s'avançait toujours vers Savone; elle força les postes d'Altare et de Mallare; le chevalier Alciati fut obligé de se retirer au Cairo et de là à Pareto.

Des corps français avaient fait des reconnaissances jusqu'à Merona; et, comme toutes leurs manœuvres faisaient craindre aux Savoyards qu'ils n'en voulussent au fort de Cève, pour le couvrir, voici les nouvelles dispositions que prit au commencement de juillet le commandeur de Cinsan :

Concentration des Austro-Sardes autour de Cève.

Le comte de Briqueras, qui était à Priero avec les quatre bataillons de la Reine et de Baden, donna à l'officier major qui commandait à Montezzemolo ordre de défendre ce poste jusqu'à la dernière extrémité, et s'il était réduit à la retraite, de gagner Cève par la colline et les hauteurs de Priero. Ce général devait faire sortir de Murialdo la troupe régulière et la placer à Perlo, sur ses derrières; il ne laisserait dans le premier poste que les milices. Si les postes de Perlo et Montezzemolo étaient forcés, il se replierait à Morere avec ses quatre bataillons; puis, dans le cas où il ne pourrait y tenir, il se retirerait à Cève et mettrait le front de son camp le long du Tanaro.

Juin.

La brigade de Saluces alla camper entre Bagnasco et Noceto, afin de couvrir Cève de ce côté. Celle d'Audibert, qui était à Bagnasco, conserva sa position. Les brigades des gardes, de Savoie et de Piémont, campées à Garessio, gagnèrent la Pievetta, entre Priola et Bagnasco.

Des six mille hommes qui étaient à Ormea, quatre cents rejoignirent l'armée et deux cents restèrent dans cette ville avec quelques compagnies de milices, pour tenir les hauteurs depuis Ormea jusqu'au pont de Nava, en s'assurant une retraite. Le capitaine Florès, qui, avec un détachement de troupes régulières et des milices, était passé de la Briga au Carlino, envoya une partie de ses troupes à Viozene, d'où il était à portée de soutenir Ormea.

Les huit cents hommes qui occupaient, en avant, les hauteurs de Bardineto, furent repliés et rentrèrent dans leurs corps. A Garessio fut posté un détachement de cinq cents hommes ainsi que le plus grand nombre des milices, sous le commandement d'un colonel ; il cantonna les troupes d'ordonnance dans le bourg de Garessio, au-delà du pont, et fit passer dans le premier bourg en-deçà du pont, les milices qui étaient à Valsorda. Cet officier devait se rendre aussitôt sur les hauteurs de la gauche de Garessio, afin de soutenir ses grand'gardes, dont les chefs avaient ordre de se replier du même côté, en cas d'attaque; si ses postes et lui-même avaient à se retirer, ils devaient le faire en bon ordre et conserver les hauteurs jusqu'à Priola, d'où, par le pont du bourg inférieur, il gagnerait Bagnasco. Il avait en outre à interdire aux sujets de la République de Gênes l'entrée des États de Sardaigne sans un passeport délivré par les commandants de la frontière.

Les Génois se déclarent ouvertement contre le roi de Sardaigne.

Au moment où elle eut connaissance des premières hostilités, cette République leva entièrement le masque; l'arrivée des armées d'Espagne donna le signal. Les paysans

Juillet.

des environs attaquèrent les postes de milices sans résultat. Le capitaine qui commandait à la Piève envoya en même temps des députés au capitaine Florès pour lui déclarer que, si l'on entreprenait d'entrer sur les terres de la République, il s'y opposerait les armes à la main.

Afin de donner des marques publiques de leur déclaration en faveur de l'Espagne et de la France, les Génois marchèrent en forces au col de Pra, sur Saint-Barthélemy et sur les hauteurs d'Ormea, contre le poste de Rovere; mais ils furent vigoureusement repoussés, laissant derrière eux beaucoup de morts, de blessés et de prisonniers. L'ennemi les poursuivit et les harcela jusqu'a la Piève.

Les habitants de Vetria, unis à ceux de Calizzano attaquèrent, le même jour, les postes de milices placés sur les hauteurs de Priola, au Bocchino de Vetria. Mais là aussi l'échec fut complet; car les milices furent soutenues par des volontaires du marquis de Balestrin, qui repoussèrent les assaillants jusqu'à Calizzano. Des miquelets, suivis d'une troupe française, s'avancèrent le 4 juillet à Cérisole, hameau dépendant de Garessio, pour enlever une compagnie de milices. Dès qu'ils parurent, le capitaine prit la fuite, quoiqu'un lieutenant d'ordonnance qui était à Saint-Bernard fût venu le soutenir, et le village resta aux mains de l'ennemi. Ce ne fut pas pour longtemps : le lieutenant des milices, aidé de quelques soldats de la garde de Saint-Bernard et des habitants de Cérisole, l'en chassa et s'y rétablit.

Jonction des armées du comte de Gages et de l'infant.

Pendant que l'armée de l'infant défilait le long de la Rivière du Ponent, en s'assurant des hauteurs, pour entrer dans le Haut-Montferrat et suivre ensuite la vallée de la Bormida, le comte de Gages, après s'être approché de Modène, où il feignit de vouloir passer le Tanaro pour attaquer le prince de Lobkowitz, campé sous le canon de

cette place, se jeta tout à coup sur sa gauche dans les montagnes de l'Apennin; de là, par Sarzana, il pénétra dans la Rivière du Levant et marcha vers Gênes, où les généraux de l'armée espagnole allèrent s'aboucher avec lui, puis entra dans la Ponsevera et occupa le poste de la Bochetta. Il lui était facile ainsi de se porter par sa droite dans la vallée de la Bormida et de se joindre à l'infant par sa gauche à Serraval et à Tortone, ou enfin dans l'Alexandrin par Gavi, dont la forteresse était à sa discrétion. Juillet.

A la vue de ces mouvements, le comte de Shulembourg, qui avait remplacé le prince de Lobkowitz dans le commandement de l'armée autrichienne, quittant Modène avec son armée, composée de trente-quatre bataillons de troupes régulières, de six bataillons de Croates et de quatre régiments de cavalerie, appuyés par quarante-cinq pièces de canon, alla se joindre, sous Tortone, aux régiments de Savoie et de Piémont. Ces régiments avaient avec eux huit bataillons, dont le premier de Montferrat, un de Schulembourg, un de Chablais, un de Tarentaise, un de Turin, le premier et le deuxième du Roi, aux ordres du lieutenant général comte de la Roque.

Le 9 l'armée autrichienne était dans le plus fâcheux état: tous les corps dont nous venons de parler formaient à peine un total de vingt mille hommes. Comme le comte de Schulembourg était très inquiet pour le Pavesan, il avait, en passant à Voghera, jeté à Bastia un pont sur le Pô, afin de pouvoir s'y porter, si l'ennemi faisait quelque tentative de ce côté. Après sa jonction avec le corps du comte de la Roque, ils marchèrent ensemble vers Novi; le camp appuyait sa gauche à la ville.

Le comte de la Trinité, avec les bataillons de Daun et de Turin, quitta Novi pour aller dans la vallée de la Bormida couvrir les corps de Schulembourg et de la Roque

Juillet.

et favoriser la retraite du colonel Alciati. Une brigade d'artillerie le joignit à Rivalta.

C'était vers la fin du mois de juin, et, comme les deux armées d'Espagne s'approchaient, l'une par la vallée de la Bormida, l'autre par Pontinvrea, les Austro-Sardes, trop faibles pour tenir à Novi, se replièrent sous le canon de Tortone, où ils campèrent sur deux lignes : la droite à la tour Garoffoli, la gauche à la Scrivia, ayant le grand chemin sur leur front.

Le comte de Gages passa alors la Bochetta et se porta à Gavi. Là il attendit l'arrivée de l'armée de l'infant, qui, comme nous l'avons déjà vu, était vers les premiers jours de juillet, dans la haute Bormida, tenant Altare, Mallare, le Cairo et Spigno, d'où le chevalier Alciati, avec le deuxième de Montferrat, des volontaires et des milices, avait été obligé de se retirer pour gagner Acqui. A l'approche de l'armée franco-espagnole, n'étant pas en sûreté dans cette ville, il la quitta le 8 juillet, n'y laissant que cinquante hommes de troupes régulières et cent cinquante milices pour la garde du château, tandis qu'avec son bataillon il prenait le chemin d'Alexandrie, où il voulait arriver en suivant les collines jusqu'au Redabue, et passer le Tanaro à Felizzano.

Dispositions d'attaque de ces armées.

Les armées de l'infant et du comte de Gages, en dehors de leur effectif déjà considérable, étaient encore grossies de vingt bataillons français et de nombreux détachements d'Espagnols disséminés sur les frontières des Alpes. Deux corps furent formés de ces éléments : l'un aux ordres du marquis de Mirepoix, l'autre sous le comte de Lautrec.

Afin d'occuper l'ennemi en différents endroits et d'assurer en même temps à l'armée une communication avec la Provence, le premier tenait Millesimo et Cosseria, tandis que l'infant passait à Finale et à Savone et que le comman-

deur de Cinsan était à Morere; le second menaçait les vallées de gauche. La vallée de la Stura, dont la défense avait d'abord été confiée au baron de Leutron, était occupée par deux bataillons de Bourgsdorff, un de Nice et un de Keller; celle d'Oulx ne comptait que les deux bataillons de Saluces, le quatrième de Kalbermaten, douze cents hommes de réserve et sept cents recrues. Juillet.

Le général Berton, gouverneur de Suse, prit les précautions qui dépendaient de lui; il doubla la garnison du fort d'Exilles, plaça à Bardonèche et à Césane un capitaine avec des troupes régulières, des Vaudois et des milices. Pour soutenir ces postes, il fit cantonner à Chaumont le bataillon de Kalbermaten.

Les projets des envahisseurs ne lui paraissant plus équivoques, Charles-Emmanuel quitta sa capitale pour se rendre à Alexandrie, où il arriva le 6 juillet; il adjoignit à la garnison de cette place un bataillon de Roi, un de Lombardie, Chablais et Verceil.

La garnison de Tortone, qui n'était composée que de deux bataillons de Schulembourg et de Casal, fut renforcée par le bataillon de Turin; deux autres bataillons étaient prêts à pénétrer dans la place si elle était menacée, ou si le gros de l'armée s'éloignait de ce point.

Charles-Emmanuel étudie les moyens de résister aux armées de l'infant et du comte de Gages, prêtes à opérer leur jonction.

Le prince alla le lendemain visiter ses troupes sous Tortone, où il dîna. Tous les officiers généraux se trouvaient réunis. On examina ce qu'il y aurait à faire dans le cas où l'armée de l'infant, comme il y avait toute apparence, viendrait à déboucher par la vallée de la Bormida pour se joindre, sous Novi, à celle du comte de Gages et aux Génois. Trois partis furent proposés : Le premier était de se porter sous Tortone, derrière la Scrivia, afin de soutenir cette place et de couvrir en même temps l'Oltrepo, le Plaisantin et le Milanais. L'occupation de cette position présentait, il est

Juillet. vrai, de grandes difficultés ; il fallait mettre une grosse garnison dans Alexandrie, qui renfermait d'immenses magasins, ainsi qu'à Valence et à Asti, si l'on ne voulait pas livrer une bonne partie du Piémont aux incursions de l'ennemi. Toutes ces garnisons affaiblissaient tellement l'armée qu'il lui était dorénavant impossible de rien entreprendre.

Le second projet fut de diviser les troupes combinées et de laisser les Autrichiens sous le canon de Tortone, tandis que les Sardes gagneraient Alexandrie. Ce projet entraînait encore plus d'inconvénients que le premier ; il était alors facile aux alliés de déplacer le comte de Schulembourg, en le tournant par Viguzzolo, et de l'obliger par là à se replier sur Bastia pour passer le Pô. Pendant ce temps, les troupes d'Alexandrie étaient contraintes d'assister, les bras croisés, au siège de Tortone, et Plaisance, Parme, Modène tombaient entre les mains de l'infant. Cette séparation pouvait aussi faire soupçonner une mésintelligence, et d'une armée bien affaiblie déjà formait deux corps incapables d'aucune résistance.

Enfin, on proposait de masser toutes les forces près de Montcastel. C'était le parti le plus sage ; il fut adopté.

Charles-Emmanuel, voyant l'armée de l'infant dans la vallée de la Bormida, sa tête déjà à Acqui, dont le château après une belle défense avait été obligé de se rendre, et considérant comme imminente la jonction de cette armée avec celle du comte de Gages, donna ordre au commandeur de Cinsan de lui expédier dix bataillons avec le lieutenant général Audibert. Cette division forma deux brigades sous les ordres du comte de Briqueras et du brigadier de Montfort, et, accompagnée de trois brigades d'artillerie, s'assembla à Priero, s'avança au sommet de la vallée de Belbo, et campa entre Montezzemolo et Camerana, puis à Mulazzano, à Alba,

à Majano, à Asti, à Quatordio et à Felizzano, où elle demeura quelques jours. Juillet.

Ce renfort ne parut pas suffisant, et Cinsan dut détacher de son corps sept nouveaux bataillons aux ordres du prince de Baden. Ils campèrent, le 22 juillet, à Mulazzano, puis à Alba, à Gavi, à Asti, à Quatordio et à Soleri, où ils arrivèrent le 29. Le séjour que ces troupes firent à Felizzano et à Soleri avait pour but de couvrir la rive droite du Tanaro et d'empêcher l'ennemi de passer le fleuve pour mettre l'Astésan à contribution.

Bientôt Cinsan lui-même quitta les vallées du Tanaro et de la Bormida avec six bataillons, pour venir couvrir le fort de Cève et ses environs contre les insultes du marquis de Mirepoix, posté avec onze bataillons français et quelques espagnols au-delà de la Bormida.

Cependant les Franco-Espagnols avaient déjà envoyé un corps de deux mille chevaux, de vingt compagnies de grenadiers et de trois à quatre bataillons à Cassine, sur la Bormida, sous le comte Pignatelli, qui poussa avec quelques partis de cavalerie ses reconnaissances jusqu'aux environs d'Alexandrie. Le roi, qui était encore dans cette ville, fit sortir soixante hussards et quatre-vingts dragons dans la nuit du 14 au 15 juillet; ils s'embusquèrent du côté de Cantalupo et de Gamaleri et surprirent une patrouille qu'ils firent prisonnière. Un autre détachement de quarante dragons, commandé par un lieutenant, alla fourrager tout près de Bosco et chargea plus de cinquante chariots.

Les Austro-Sardes vont camper à Piovera, puis à Montcastel et à Rivaron.

La jonction de l'infant avec le comte de Gages était sur le point de s'opérer. Le camp de Piovera qu'occupait alors le roi n'était pas bien choisi : sa droite était entièrement exposée ; les marais qui couvraient son front étaient à sec, et, avec une rivière derrière lui, il avait fort à faire pour se défendre en cas d'attaque. Il résolut de se replier d'un

Juillet. mille, de passer le Tanaro pour le mettre sur son front, et de se porter sous Montcastel et Rivaron. C'était une position excellente, qui lui permettait de conserver sa communication avec le Milanais et le Plaisantin par les ponts de Bassignana et de soutenir Alexandrie, dont Pavon n'était éloigné que de deux milles; il était maître de la colline, et, par ses ponts de Rivaron et de Montcastel et les jardins d'Alexandrie sur le Tanaro, il pouvait déboucher de tous côtés pour inquiéter l'ennemi, s'il entreprenait le siège de Tortone ou d'Alexandrie. Le prince aurait voulu avoir un quatrième pont à Pavon; mais, faute de barques, il dut y renoncer momentanément. Ce retard favorisa dans la suite l'occupation de Castelseriolo, d'où les Franco-Espagnols épièrent tous ses mouvements et gênèrent ses opérations.

L'armée se mit en marche le 18 pour aller occuper ce nouveau camp. La cavalerie autrichienne fermait la gauche dans la plaine de Bassignana; la cavalerie sarde, composée seulement de deux régiments de Royal-Piémont et de Savoie, fut placée à la droite, s'appuyant au Tanaro, en face des jardins d'Alexandrie. Deux jours après arrivèrent les dragons du Roi, de Monseigneur et de Piémont. L'infanterie campa sous Pavon, Montcastel et Rivaron. L'infanterie sarde ne comprenait encore que les trois bataillons de Schulembourg, Tarentaise et Roi; mais Audibert quittant Soleri avec les brigades des gardes et de Saluces et les trois brigades d'artillerie, la première entra dans Alexandrie, où étaient déjà le deuxième de Montferrat, Chablais, Verceil, un bataillon de Roi, le premier de Lombardie et les dragons de la Reine. La brigade de Saluces alla rejoindre l'armée.

Alexandrie était le quartier du prince.

L'ennemi était tout près de là. C'est pourquoi, afin de mieux assurer cette ville spacieuse contre un coup de main, douze pièces de batterie, prises dans la citadelle,

furent placées aux polygones des portes de Gênes et de Marengo. Juillet.

Les hussards piémontais s'étaient avancés au Bosco ; ils donnèrent dans un corps ennemi de quatre cents chevaux, qui les chargea ; ils le poussèrent à leur tour fort loin et tuèrent l'officier qui le commandait.

Jonction des armées de l'infant et du comte de Gages.

A peine l'armée sarde fut-elle installée à Montcastel que l'infant quitta Acqui, où il ne laissa que cent hommes, et passa la Bormida, le 19 juillet, pour aller camper dans les prairies de Castelnovo, d'où il poussa à Sezzé et à Gamaleri des corps importants de cavalerie, qui tinrent des postes avancés à Castellazzo et au Borgorato. Le comte de Gages, campé à Capriata, sur l'Orba, s'avança le lendemain au Bosco ; là il devait opérer sa jonction avec l'armée de don Philippe, qui était, le 23, entre Castellazzo et le Bosco, où elle prit ses quartiers. Des patrouilles sardes et espagnoles se rencontrèrent au-delà de la Bormida et se tirèrent inutilement des coups de fusil pendant toute la journée. Le comte de Gages, quittant alors sa position pour s'approcher de Tortone, se rendit à Saint-Julien, sa droite à Garoffoli, sur le grand chemin d'Alexandrie, et il se trouva en ligne avec l'armée de l'infant, qui s'approchait de Fregarolo pour couvrir Bosco, ayant sa gauche à Castellazzo.

Prise du fort de Serraval par les alliés.

C'est de là que le comte de Gages envoya un détachement pour aller faire le siège du château de Serraval, poste important à cause de son pont sur la Scrivia et de sa communication avec celui de Gavi. La tranchée fut ouverte le 23, de la muraille du château des Capucins. Le chevalier Derossi, qui en était gouverneur, tint jusqu'au 3 août et dut ce jour-là se rendre avec deux cent quarante hommes.

Les Franco-Espagnols allèrent reconnaître le camp ennemi de Pavon et de Montcastel avec un corps de quatre mille hommes, cavalerie et infanterie. Ils poussèrent des



Juillet.

reconnaissances sur les rives de la Bormida, en face d'Alexandrie, dont le canon tonna. Des miquelets passèrent la rivière, et, à la faveur des blés turcs qui les dérobaient à la vue des Piémontais, fusillèrent les grand'gardes, qui s'étaient repliées sous le canon de la place. Les hussards, un piquet de dragons et deux compagnies de grenadiers, qui sortirent d'Alexandrie, les obligèrent à regagner l'autre bord.

Le gros du détachement s'avança à Castelseriolo et à Lobi. Les hussards, les Varadins et les Esclavons, qui étaient campés en avant du Tanaro, marchèrent d'abord à lui et chargèrent les patrouilles qui s'étaient avancées jusque sous Pavon ; celles-ci, ne voulant pas engager la lutte, se replièrent, suivies jusqu'à leur camp par des troupes légères, qui leur tuèrent quelques hommes et quelques chevaux.

Les Franco-Espagnols à Bassignana.

Le 27, les troupes franco-espagnoles étaient à Bassignana; Charles-Emmanuel se rendit avec tous ses généraux sur les hauteurs de Montcastel pour reconnaître leur position. Le camp volant du comte Pignatelli était à Marengo, en avant de Fregarolo, d'où il avait poussé à Castelseriolo quelques escadrons et de l'infanterie pour observer l'ennemi. L'armée du comte de Gages appuyait sa droite à la colline, en avant de Rivalta, et étendait sa gauche vers Saint-Julien. Celle de l'infant couvrait le Bosco par sa droite, et sa gauche s'approchait de la Bormida du côté de Fregarolo ; elle avait aussi un camp volant à Castellazzo, entre la Bormida et l'Orba, pour couvrir sa gauche, et, de concert avec le comte, observer de Marengo les mouvements des Austro-Sardes, faire des patrouilles sur les rives de la Bormida et du Tanaro, et enfin resserrer les avenues de Tortone, où les vivres n'entraient déjà plus que difficilement.

Les mouvements que faisaient les Franco-Espagnols sur

leur droite laissaient voir clairement leur dessein à l'égard de Tortone. Le roi, ne craignant plus pour Alexandrie, voulut garnir avec son infanterie le vide considérable qui existait entre la droite des Autrichiens et Pavon, où il n'avait que peu de troupes. Il envoya l'ordre au prince de Baden, qui était encore à Soleri avec les sept bataillons détachés du corps de Cinsan, de se rendre dans ce village, où il arriva le 1er août. Ainsi, l'infanterie austro-sarde se trouva composée de vingt bataillons, distribués en quatre brigades ; ces brigades, à l'exception de celle des gardes, occupèrent le camp qui leur avait été assigné. Août.

Deux jours après, les Franco-Espagnols changèrent leurs positions : l'infant alla camper à Saint-Julien, sa droite à Garoffoli, sa gauche à la Cassina-Grossa. Le camp volant du comte Pignatelli fut transporté de Marengo à Castelseriolo, non sans être attaqué par les hussards et les Varadins, qui le harcelèrent toute la journée. Castelnovo fut abandonné peu de jours après ; il ne resta dans le château que cent cinquante miquelets. Chevert quitta Castellazzo et se retira à Marengo.

Charles-Emmanuel gravit aussitôt les hauteurs de Montcastel pour observer les nouvelles positions des alliés. Sur le rapport qui lui fut fait, que le comte de Gages avait passé la Scrivia afin de resserrer Tortone du côté de Pontecurone et de Viguzzolo, le roi ordonna au comte de Schulembourg d'envoyer au-delà du Pô un détachement de trente hussards et de trois cents fantassins, pour établir des postes sur la Scrivia, retirer sur la rive les barques ou ponts volants, et favoriser en même temps le passage des bâtiments qui remontaient chargés de sel, d'avoine et de fourrages. Les milices devaient de leur côté faire des patrouilles au-dessus et au-dessous du Tésin.

Siège de Tortone par le comte de Gages.

Les Franco-Espagnols se préparaient à faire le siège de Tortone. Le commandeur Fallet de Barol, général d'infan-

Août. terie, en était gouverneur. Sa garnison, nous l'avons déjà dit, était de cinq bataillons : le premier de Montferrat, le deuxième de Schulembourg, Turin, Casal et le deuxième de Roi. Dès le 6 août, les généraux alliés reconnurent la place par la plaine et par la colline ; le canon du château fit feu sur eux. Ils établirent à Rivalta un camp de quelques bataillons, pour couvrir le passage de la grosse artillerie, dont les pièces les plus fortes étaient fournies par les Génois et venaient de Novi. On travaillait déjà aux saucissons et aux fascines, et le comte de Gages avait fait passer de son corps d'armée à celui de l'infant six bataillons, trois des gardes espagnoles et trois des gardes wallones, avec quelques escadrons.

Le 9 août, l'armée entendit pendant toute la journée le canon de Tortone tirant du côté de la porte Voghera; et, comme la nuit précédente il y avait eu un feu assez vif de mousqueterie, les Austro-Sardes jugèrent que la tranchée avait été ouverte. Le feu était si nourri qu'il avait arrêté des travaux commencés près de la bastide, sur la droite de la place. Il continua les jours suivants avec la même vivacité.

Le 12, des troupes s'avancèrent du camp jusqu'à Castelseriolo, pour escorter un convoi de fourrages. Charles-Emmanuel se rendit d'Alexandrie à Montcastel afin d'observer s'il ne lui serait pas possible d'attaquer ce corps ; mais quand il arriva sur les hauteurs, il n'était plus temps : le corps avait déjà regagné le camp.

L'armée du comte de Gages avait été affaiblie par les six bataillons des gardes qu'elle avait cédés à l'infant. Elle fut grossie de cinq bataillons que celui-ci lui renvoya et de trois expédiés par le marquis de Mirepoix, qui resta avec neuf autres à Millesimo.

Jusqu'au 14 août, le comte ne répondit au canon de la place que par un feu de mousqueterie ; mais, ce jour-là six

pièces en batterie furent dirigées contre les murs de la ville. Elle ne pouvait pas tenir longtemps, et, dès l'après-midi, la garnison l'évacua, pour se retirer dans le château. L'attaque continua dans le vallon, derrière les Capucins, contre le bastion de la Butte. L'infanterie de l'armée d'observation travaillait à des fascines, que la cavalerie portait à la tranchée. Août.

Quoiqu'elle se défendit vigoureusement, la ville de Tortone devait tôt ou tard tomber aux mains du comte de Gages. Charles-Emmanuel ne savait quel parti prendre. Il lui fallait ou garder sa position, afin de couvrir le Piémont derrière le Tanaro, ou risquer une affaire générale, pour faire lever le siège de Tortone.

Importance de Tortone.

Cette place couvrait les Etats sardes ; elle était la clef de cette partie de la Lombardie qui est située sur la rive droite du Pô. Par conséquent, si elle tombait au pouvoir des ennemis, il leur devenait facile de s'emparer du Pavesan, de l'Oltrepo, du Plaisantin, du Parmesan et d'une partie du Mantouan, du Modénois et de la Mirandole ; car le peu de troupes qui occupaient ces provinces, séparées entièrement de l'armée, ne pouvaient opposer qu'une faible résistance. Si, laissant une forte garnison dans Tortone, ils marchaient tous sur Plaisance, le roi ne pouvait pas les suivre sans s'exposer à une affaire générale, qui lui semblait d'autant plus dangereuse qu'ils arriveraient avant lui aux postes de la Stradella, dont l'importance est des plus considérables!

Charles-Emmanuel veut défendre Tortone.

Si l'armée ennemie se divisait et que Maillebois se plaçât avec les Génois derrière Tortone, tandis que l'infant et le comte de Gages marcheraient sur Plaisance, le prince n'avait pas moins de difficultés à suivre les Espagnols, car Maillebois le prenait de flanc et il se trouvait ainsi entre deux feux dans un pays ruiné, où il lui serait impossible de trouver des vivres.



Août.

Devait-il hasarder une bataille pour sauver Tortone et prévenir les suites fâcheuses qui résulteraient de sa chute? L'armée de l'infant était de vingt-huit mille hommes, celle du comte de Gages de vingt mille hommes; en tout : quarante-huit mille hommes. Le roi avait de son côté vingt bataillons de six cents hommes et trente-deux escadrons de cent vingt; total : douze mille fantassins et trois mille huit cents cavaliers. La reine de Hongrie avait dix-huit mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux. Les deux armées combinées, ne donnant qu'un chiffre de trente mille fantassins et de huit mille cavaliers, étaient inférieures d'environ dix mille hommes à celles des Franco-Espagnols.

S'il se décidait à attaquer, comment Charles-Emmanuel devait-il opérer? Il n'avait que deux partis à prendre : multiplier ses ponts sur le Tanaro et déboucher par la Piovera et Lobi; ou bien construire des ponts sur la Bormida, qu'il passerait à Alexandrie. Le premier parti était le plus sûr, car, en une marche il était à même d'attaquer, tandis que le second en exigeait trois; de plus, l'ennemi était immédiatement mis au courant non seulement du plan, mais encore du moment où il pourrait être exécuté.

Avant d'agir, Charles-Emmanuel voulut avoir l'avis d'un général dans lequel il avait la plus entière confiance, le comte de la Mante. Le 24 août le comte adressa au roi le rapport suivant :

« Sa Majesté m'ordonne de lui dire mon avis, s'il convient d'attaquer les ennemis et d'en venir à une bataille, qui déciderait sans difficulté de tout en notre faveur, si Dieu nous faisait la grâce d'y avoir l'avantage, mais aussi qui déciderait entièrement en faveur de nos ennemis, s'ils venaient à avoir le dessus, et qui entraînerait même, en ce dernier cas, des conséquences plus avantageuses pour eux,

d'autant mieux qu'une bataille perdue a pour l'ordinaire des suites pernicieuses pour le parti battu. Août.

« Il faut d'abord savoir en quoi consiste la supériorité des forces de l'ennemi. Deux ou trois mille hommes de plus ne font rien, mais huit à dix font étrangement ; cet article est essentiel, sans quoi on peut tomber dans des erreurs périlleuses, et, en conséquence, dans de très grandes pertes, et c'est ce qui arriva à François I[er] à Pavie.

« Les avantages qui résulteraient en notre faveur si nous remportions une victoire complète sont infinis : d'abord nous ferions lever le siège de Tortone, nous obligerions la cavalerie tant française qu'espagnole d'aller en France l'une, en Lombardie l'autre chercher des subsistances, puisque le littoral et les montagnes ne leur en pourraient pas fournir, et nous réduirions les ennemis à céder les provinces dont ils sont déjà en possession en-deçà des monts, bien loin qu'ils pussent s'étendre davantage.

« Que si au contraire, au lieu de gagner la bataille, nous venions à la perdre, je ne vois pas trop comment nous nous retirerions, ayant des rivières derrière nous. Que l'on ne me parle pas de nos ponts ; ils sont d'une petite utilité dans une retraite où l'on est suivi de l'ennemi, et, d'ailleurs peut-on s'assurer que la crue des eaux ne les rompe point en tout ou en partie? L'ennemi, placé en-deçà de la Scrivia, n'a pas les mêmes inconvénients à craindre ; il a ses flancs libres, grâce à la supériorité des forces qui les couvrent ; et, d'ailleurs, les eaux de la Scrivia baissent beaucoup plus tôt que celles de la Bormida et du Tanaro, et je ne sais si dans cette retraite nous reviendrions avec le tiers de notre armée. Alors tombent Tortone, Alexandrie, Valence, et le pays entier devient la proie de l'ennemi : nos revenus cessent ; nous sommes séparés des Autrichiens, qui peut-être même ne seraient plus à temps de se servir de leurs ponts sur le

Août. Pô, pour jeter des garnisons dans leurs places qui sont entièrement dégarnies de troupes.

« Je suis donc bien persuadé que nous avons plus à perdre si nous venons à être battus, qu'à gagner si nous remportons la victoire. On dira peut-être que cela arrivera; mais risquer tant et même tout sur cette espérance n'est pas un acte de prudence. Mais, dira-t-on, faut-il laisser tranquillement prendre Tortone sans chercher à la secourir? Après sa prise et celle de Serraval, l'ennemi se rendra maître de Plaisance, de Parme, de Reggio et de Modène. Les Autrichiens derrière le Pô couvriront la Lombardie; et nous, ce que nous pourrons faire sans doute de mieux sera de couvrir le reste de notre pays contre les insultes des troupes considérables que les ennemis ont encore en arrière, aux ordres des généraux de Mirepoix et de Lautrec, auxquels se doivent joindre plusieurs bataillons suisses au service de l'Espagne, qui ont été recrutés en Savoie et sont prêts à les joindre. Le feu roi, derrière ses retranchements de Crésentin, préféra de voir prendre ses places à s'exposer aux risques d'une bataille contre un ennemi de beaucoup plus nombreux.

« L'on dira peut-être qu'il arrive souvent qu'une armée plus faible bat la supérieure, comme il arriva quand nous attaquâmes les lignes devant Turin; à cela je réponds qu'il faut des circonstances telles qu'il s'en rencontra en cette occasion; car nous pûmes attaquer entre la Stura et la Doire, et notre front était égal à celui que l'on pouvait nous opposer. Ce n'est pas ici le cas : dans les plaines de Saint-Julien on peut mettre cinquante mille hommes en bataille, et il est bien difficile de résister à un front supérieur, qui est en état par là de vous prendre en flanc.

« D'ailleurs, si nous voulons marcher à l'ennemi, il marchera lui-même et choisira un bon poste; ou, s'il faisait bien, il nous attaquerait dès que nous aurions passé nos

ponts, et sans nous donner le temps de nous former. Les Autrichiens ne peuvent prendre que la route de Lobi, et doivent être par conséquent obligés de défiler le long des étangs et des marais qui y sont, outre un grand canal à sec qui peut les retarder; et, si l'ennemi s'en aperçoit, il pourrait les attaquer tandis que nous sommes séparés d'eux, et peut-être ne seraient-ils plus à temps de regagner leur camp de Bassignana. Août.

« La marque la plus évidente que les ennemis sont supérieurs et sentent n'avoir rien à craindre, c'est que, quoiqu'ils doivent supposer que nos projets sont de les attaquer, ils ne se couvrent pas et ne font des retranchements nulle part.

« Je conclus enfin par dire qu'à moins que nous ne sachions positivement les ennemis plus faibles que nous, nous ne devons pas entreprendre de les attaquer ni nous flatter de les battre. »

A Tortone, jusqu'au 23, le canon des assiégés seul se fit entendre; il était dirigé du côté des Capucins, de Saint-Bernardin et de la porte d'Alexandrie. C'est par ce dernier point qu'au mois de janvier 1734 Maillebois avait attaqué. Les travaux des assiégeants commençaient à la porte d'Alexandrie et s'étendaient vers le couvent de Saint-Bernardin, en face de la Butte, jusqu'à la chapelle de Sersans. Quarante pièces et six mortiers en batterie étaient braqués contre la ville.

Les Franco-Espagnols avaient envoyé trois cents chevaux à Castellazzo. Quatre cents hussards et dragons et deux compagnies de grenadiers marchèrent contre eux, mais ils s'étaient retirés. Le roi se rendit ensuite à Montcastel, où il séjourna jusqu'au 26, pour étudier, de concert avec le comte de Schulembourg, un plan d'attaque. Il était, dès ce moment, décidé à secourir Tortone. Les alliés avaient depuis quel-

Août. ques jours fortifié le château de Castelseriolo et renforcé au moyen de quatre compagnies de grenadiers ce poste, qui n'était occupé que par cent cinquante miquelets, de sorte qu'il n'était pas possible aux Sardes de déboucher par leur pont de Montcastel sans être aperçus. Le camp volant de Marengo n'était qu'à un mille de là, la gauche de l'armée à deux. Un pont à Pavon eût été de la plus grande utilité pour le prince dans ces circonstances.

Le siège se poursuivait toujours. Les assiégeants le poussaient vivement. Le 25, ils mettaient en batterie dix nouveaux canons, et, quelques jours après, soixante-dix pièces et quinze mortiers faisaient pleuvoir la mitraille sur la ville, tandis qu'aux troupes postées sous Tortone venaient se joindre quatre bataillons espagnols et trois mille Napolitains.

Charles-Emmanuel, le 26, monta à cheval pour aller reconnaître les collines jusqu'à Pecetto et y choisir une position qui permît de soutenir Valence et la citadelle d'Alexandrie dans le cas où les ennemis, après la prise de Tortone, n'osant pas attaquer de front derrière le Tanaro, voudraient opérer un mouvement tournant, en traversant la rivière à Soleri, au-dessus d'Alexandrie.

Opérations dans le haut Tanaro.

Que se passait-il dans le haut Tanaro, depuis que le gros de l'armée, après avoir côtoyé la Rivière, s'était jeté dans la vallée de la Bormida? Nous avons vu que, dans le courant du mois de juillet, le commandeur de Cinsan avait détaché dix-sept bataillons de son corps d'armée pour les envoyer au roi ; nous avons vu aussi que vingt bataillons français ou espagnols, formant deux corps séparés, aux ordres des lieutenants généraux de Mirepoix et de Lautrec, avaient ordre de faire le siège de Cève ou telles diversions qu'il leur plairait dans les vallées envahies, pour obliger l'ennemi à y être toujours en forces. Le premier était campé

à Millesimo avec sept bataillons; le maréchal de camp de Larnage occupait avec quatre autres Bardineto, d'où, en une marche, il pouvait rejoindre Mirepoix. A Rezzo, à Mendaiga et à Priola étaient distribués quatre bataillons suisses. Août.

Le camp qu'occupait le marquis de Mirepoix était des mieux assis. Il appuyait son front à la Bormida, qui n'était pas guéable, sa droite au monastère, dont on avait crénelé les murs, sa gauche aux maisons et à l'église de Millesimo; il était protégé sur ses derrières par des cassines crénelées et par le château de Cosseria. Le pont de Millesimo étant en bois, il était facile de le couper au moindre mouvement. Des piquets se tenaient de Finale au Cairo, et cent cinquante miquelets, placés en-deçà de la rivière, sur la colline située vis-à-vis de son front, formaient ses avant-postes, tandis que la route de Savone à Millesimo était rendue praticable à la grosse artillerie.

Le départ des dix-sept bataillons ayant réduit le nombre de ceux qui lui restaient à huit, le commandeur de Cinsan fut obligé de prendre une position en rapport avec ses forces. Trop éloigné pour couvrir le fort de Cève, qui devait être l'objet de ses soins, il rappela les troupes régulières qu'il avait à Ormea et à Garessio, n'y laissant que des milices, et alla camper à Morere, où il établit son quartier. De là il envoya des détachements considérables pour occuper Perlo, Malpotremo et Montezzemolo. Ce dernier poste, après le départ des corps qui étaient allés joindre l'armée royale, n'était gardé que par cent hommes. Ils n'étaient pas en état de tenir et avaient ordre, en cas d'attaque sérieuse, de se replier par leur gauche, en suivant la colline, sous le fort de Cève, derrière le couvent de Saint-Augustin.

Les milices génoises qui avaient été les premières à engager les hostilités, s'en étaient si mal trouvées qu'elles

Août. n'abandonnaient plus leur territoire. Le marquis de Balestrin, avec ses volontaires, prit alors l'offensive et ne cessa d'inquiéter Calizzano, Vetria, Castelvecchio et Castelbianco, en les chassant de leurs postes, pendant que les paysans des villages voisins enlevaient les bestiaux. Pour se venger, les Franco-Espagnols envoyèrent un nombreux détachement de grenadiers et de piquets contre les volontaires et les milices ennemis postés sur les hauteurs de Priola, dans un endroit appelé le col de Celle. Après une belle défense, le col fut enlevé, mais l'avantage fut de courte durée. Les milices de Garessio gagnèrent la montagne et tombèrent si vivement sur les vainqueurs de ce côté, tandis que le marquis de Balestrin profitait de ce mouvement pour rebrousser de l'autre, qu'il leur fallut se retirer et gagner au plus vite Calizzano.

Mirepoix essaya aussi de s'emparer du poste de Montezzemolo, que tenait le colonel Outigher avec trois cents hommes. La troupe destinée à cette attaque se mit en marche pendant la nuit du 23 au 24 juillet, et, une heure avant le jour, attaqua les grand'gardes. Celles-ci, après avoir tenu quelque temps, se replièrent sur le sommet de Montezzemolo, où était le colonel Outigher avec le gros du détachement et des milices. Elles s'y maintinrent longtemps, attendant un renfort ; mais, quelque diligence que fissent les grenadiers et les piquets, ils n'arrivèrent pas à temps et ne servirent qu'à favoriser la retraite sur Cève, qui s'opéra par les hauteurs et la « colla della Langa. »

Les Franco-Espagnols, après avoir saccagé Montezzemolo, regagnèrent leur camp de Millesimo.

Afin de mettre à couvert la vallée du Tanaro et le fort de Cève, Cinsan avait besoin d'un effectif plus considérable. Il fit venir de Coni des bataillons de Bourgsdorff et de Saluces, le troisième de Kalbermaten et Pignerol ; mais les

deux premiers repartirent peu après pour leur précédente destination afin d'être à portée de soutenir Saorge, qui était fortement menacé. Août.

Le marquis de Balestrin, souvent inquiété au col de Celle par les habitants de Calizzano et un certain nombre de soldats français qui s'étaient unis à eux, voulut les déloger ; pour ce faire, on lui donna cent hommes de plus. Les milices génoises, placées en avant de Calizzano furent attaquées et forcées ; la troupe française, composée de cinquante hommes, se jeta dans une cassine crénelée, dont le feu, joint à celui du clocher et des fenêtres des maisons, ne put empêcher le pillage du bourg.

Les Franco-Espagnols essayèrent le même jour de fourrager à Camerana avec une escorte de sept cents hommes ; les grenadiers, les piquets et les milices les obligèrent à abandonner leurs trousses et à se retirer précipitamment.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la situation des Autro-Sardes. Campés à Morere avec dix bataillons, ils tenaient Carlino, où était Florès, et les hauteurs des environs jusqu'à Cève, ayant libre communication dans les montagnes, au moyen de nombreux postes de milices et de réguliers.

Priola, Perlo, Malpotremo et Murialdo étaient occupés par leurs détachements ; et, comme l'ennemi faisait souvent des courses dans la colline, sur leur gauche, vers Sale, Camerana, Saliceto, ils avaient établi là des compagnies de milices.

Ces dispositions n'étaient bonnes que pour la défensive. Aussi le commandeur de Cinsan ne tarda-t-il pas à en prendre de différentes. Quelque avantageuse que fût la position du marquis de Mirepoix, il résolut de le débusquer de son camp de Millesimo, afin de l'éloigner toujours plus de Cève, et, dans cette intention, il rappela de Coni les deux batail-

Août. lons de Bourgsdorff. Le baron de Leutron le joignit aussi; il envoya à Morere le premier bataillon de Piémont, qui de Suse était venu à Cherasco, plaça un major avec deux cents réguliers et huit cents Vaudois au pont de Nava, pour assurer sa droite, et chargea le chevalier Alfieri, qui occupait la Briga, de veiller sur les hauteurs de Tanarello; puis, après avoir replié tous ses postes et distribué ses treize bataillons en trois brigades, il décampa, le 25 août, de Morere, pour gagner Montezzemolo.

La route était courte, mais l'ennemi n'était pas éloigné. Pour qu'elle se fît sans accident, le brigadier Razin forma l'avant-garde avec tous les grenadiers et les piquets, et partit une heure avant le jour. Arrivé à Montezzemolo, où le roi avait fait creuser des puits pour que, pendant les chaleurs, le soldat ne manquât pas d'eau, il se plaça sur les hauteurs de la Bochetta de Roccavignale, ayant, au-dessous, sur sa droite, le château du Cencio, et celui de Montezzemolo à sa gauche, sur le penchant de la colline.

Les trois brigades, qui marchaient sans les gros équipages, suivirent l'avant-garde de près et la joignirent à une heure de l'après-midi; Piémont et la Marine campèrent en première ligne, les fusiliers en seconde, sur le sommet de la colline, à la droite du village.

Le mouvement en avant que venaient de faire les Austro-Sardes donna de l'inquiétude au général français. Pour s'assurer de leurs forces, il fit pénétrer dans le camp un tambour déguisé en mendiant; mais le stratagème fut déjoué et l'espion renvoyé avec les précautions dont on use en pareil cas; sa vue ne put s'étendre au-delà de Roccavignale, où était une des grand'gardes.

Les généraux allèrent sans perte de temps à la Bochetta, d'où l'on découvrait en entier la position du camp franco-espagnol; trois compagnies de grenadiers étaient parties en

avant pour occuper le château du Cencio qui le dominait; le poste parut si important qu'on ajouta encore trois compagnies, en leur donnant pour chef un lieutenant-colonel et un major. Ces grenadiers eurent à tirailler, tout le reste du jour, contre des miquelets postés au-dessous. Ceux-ci, soutenus par deux compagnies de grenadiers, voulaient se loger dans le château; mais, ne pouvant pas y réussir, ils se tinrent dans le bois. Août.

Le marquis de Mirepoix envoya en reconnaissance à Roccavignale deux compagnies de grenadiers; mais il leur fallut rebrousser chemin. De crainte qu'à la faveur de la nuit les ennemis ne vinssent en forces pour reprendre le château du Cencio, quatre piquets y furent introduits à 10 heures du soir.

Un lieutenant-colonel, avec cinq cents hommes de ligne et autant de Vaudois, devait se rendre à Murialdo, passer la Bormida à Acqua-Fredda et attaquer la gauche de l'ennemi, en gagnant les hauteurs de Cosseria. Un colonel, avec six cents soldats de milices choisies, marcherait à Saliceto, y passerait la Bormida et tomberait sur la droite des Français. Le gros de l'armée et les volontaires, descendant par la Bochetta, le Cencio et la Crocetta, attaquerait de front.

Le général français prévint l'exécution de ce plan. Après avoir rompu le pont de Millesimo, il décampa à la dérobée et se replia sur une colline située près du château de Cosseria, où il fit bonne contenance. Le poste du Cencio fut le premier informé de ce mouvement; aussitôt un parti de grenadiers offrit d'aller fouiller le camp abandonné. Ils guéèrent la Bormida au-dessous du Cencio et s'emparèrent de deux cassines situées à droite du camp. Deux détachements de grenadiers allèrent soutenir les premiers et s'engagèrent si avant que l'ennemi faillit les envelopper; néanmoins ils purent repasser la rivière en bon ordre.

Août.

Après cette manœuvre, l'ennemi se retira et alla, le 27, camper à Carcare, à trois milles de là. Les milices, après avoir brûlé le camp, se placèrent au château du Cencio et occupèrent Millesimo; des détachements furent envoyés à Saliceto et aux environs.

Tel était l'état des choses dans la vallée de la Bormida, quand le commandeur de Cinsan reçut l'ordre d'aller joindre l'armée royale en laissant à la tête de sept bataillons le baron de Leutron.

Cette diminution de forces obligeait ce général à de grandes précautions. Pour mettre son camp en sûreté, il plaça cinquante hommes au château du Cencio, trente à la pointe de Mevia-Longa, à la Croix et sur le chemin de Saliceto, outre de nombreuses gardes au Plan de Patettes, aux environs de Lemola et de Codevilla, à la Vieille-Eglise, au Champlon, à Brie-Magnin et à la fontaine de Pianelli.

Pour couvrir la vallée du Tanaro et en même temps ses derrières, le chevalier Florès était, avec cinquante hommes, à la droite, près du comté de Nice, et Seitour à Ormea avec cinquante volontaires; il y avait des détachements à Bagnasco, à Spigno, à Pievetta et à Millesimo.

Charles-Emmanuel à Montcastel.

Revenons à l'armée royale. Charles-Emmanuel alla le 30 août à Montcastel, où il coucha. Le feu des assiégeants lui parut plus vif; la place y répondait assez vigoureusement. De Montcastel, on découvrit dans l'après-midi une troupe de cavalerie et d'infanterie arrivant à Castelseriolo. L'infanterie entra dans le village. Pensant qu'elle voulait s'y établir, le roi chargea le comte de Schulembourg de faire passer la rivière à un détachement de sa droite, qui, se joignant aux Varadins et aux hussards, campés en avant de la redoute du pont de Montcastel, pourraient aisément entourer le village et l'enlever.

Le comte de Schulembourg fit lui-même cette expédition,

le 31, avec les hussards, les Varadins, six compagnies de grenadiers et six cents chevaux. Sa marche fut inutile, car les Franco-Espagnols s'étaient retirés, et, sans canon, on ne pouvait emporter le château. Il fut donc réduit à pousser des partis sur leur gauche, mais aucune troupe ne sortit du camp. Schulembourg s'était à peine replié que des corps considérables de cavalerie et d'infanterie s'avancèrent de nouveau vers Castelseriolo; des signaux faits par les assiégés leur laissaient craindre qu'une attaque fût méditée de ce côté et la manœuvre du comte ne pouvait qu'augmenter leurs soupçons. Août.

En effet, s'ils voulaient sauver Tortone, les Austro-Sardes devaient agir promptement. Soixante-dix pièces de canon avaient fait de grands dégâts dans la ville, et quinze mortiers avaient détruit les magasins et les logements. Aussi le roi, convaincu de la nécessité de prendre un parti, assembla-t-il à Montcastel les généraux et les lieutenants généraux des deux armées.

Capitulation de Tortone.

Après de nombreuses discussions, il fut décidé qu'on hasarderait une attaque en passant le Tanaro. Certains obstacles se rencontraient dans cette marche par le front; le principal était Castelseriolo, occupé par l'ennemi. L'attaque de cette place et des cassines voisines fut fixée à la nuit du 3 au 4 septembre. Mais avant la nuit, les choses changèrent de face : le feu des assiégeants fut vif jusqu'à midi; celui des assiégés se soutint jusqu'à cette heure, puis cessa entièrement. Une triple salve de mousqueterie et d'artillerie se fit entendre quelques heures après. Plus de doute : Tortone avait succombé, et c'était ainsi que les Franco-Espagnols témoignaient leur joie de cet événement. Dès lors, l'attaque de Castelseriolo devenait inutile.

Le lendemain, le marquis d'Ormea annonça au roi la nouvelle officielle de la capitulation de la ville. Cette capitu-

Septembre. lation avait été signée aux conditions suivantes : la garnison devait sortir par les brèches tambour battant, l'arme sur l'épaule, drapeaux déployés ; elle ne pouvait pas servir avant un an contre les alliés. Aoste, Ivrée, Chivas et Turin lui étaient assignés comme quartiers.

Le commandeur de Cinsan s'avançait, pendant ce temps, vers l'armée du roi. Il s'arrêta le 31 à Menusiglio, le lendemain à Cortemille. Son projet était d'aller de là à Bistagna ; mais, comme il apprit qu'il n'y trouverait pas de subsistances, il campa à San Stephano de Belbo, où il reçut de nouvelles instructions lui ordonnant de se diriger vers Acqui. Le roi voulait enlever la garnison de la ville et quinze cents hommes que les ennemis avaient dans les environs.

Cinsan échoue devant Acqui.

Pour favoriser cette opération, le prince de Baden marcha, avec un détachement de six cents chevaux et de mille fantassins, à la rencontre de Cinsan. Il sortit du camp le 2 septembre pour se rendre, en suivant la colline, à Mombaruzzo et y attendre les ordres du commandeur, qui de San Stephano arriva le 3 à Nice de Montferrat. Là le prince de Baden le joignit et ils campèrent ensemble le 4 à la Madonna-Alta, à deux milles d'Acqui.

Le 5, trois heures avant le jour, quatre compagnies de grenadiers s'avançèrent à la porte des Capucins, accompagnées de mineurs. Elles essayèrent de combler les fossés de fascines; mais un feu très vif, partant des créneaux des murs d'enceinte, les obligea à se retirer. Après quelques nouvelles tentatives infructueuses il leur fallut abandonner l'entreprise.

Cinsan reprit le chemin de Nice ; le prince de Baden retourna à l'armée, en passant par Asti et Quatordio. Le 9 septembre les mille fantassins et les six cents chevaux étaient rentrés dans leurs corps.

Septembre.

—

Entreprise du comte de Lautrec sur le fort d'Exilles.

Les Franco-Espagnols, maîtres de Tortone, dirigèrent leurs efforts vers les vallées situées à la droite des Austro-Sardes. Le comte de Lautrec, avec un corps de miquelets, dix bataillons français et quatre suisses au service de l'Espagne, avait passé le mont Genèvre et de Césane menaçait Fénestrelle, sur sa droite, et Exilles sur sa gauche. Exilles, resserrée dans son enceinte, devait être aisément investie; de plus elle ne pouvait, par suite de son éloignement, recevoir que bien difficilement des secours. Aussi le comte de Lautrec dirigea-t-il ses vues tout d'abord de ce côté. Il fit passer les monts à plus de vingt pièces de canon et à quatre mortiers, et, dès le 6 septembre, prit position aux avenues de cette place. Les gardes ennemies se replièrent à son approche, et il eut toute facilité de bloquer le fort, en occupant : 1° le col des Quatre-Dents et la Chapelle-Blanche, qui coupaient les communications avec Suse; 2° le col de Sestrières, qui interceptait celles du Pragelas avec la vallée d'Oulx; 3° le col de la Roue, afin de tenir ouvert aux Espagnols le chemin de la Savoie. Une quatrième division, qui établit son camp à l'Assiette et à Salbertrand, fournissait des gardes aux cols de Vallette et d'Argueil.

Pendant la nuit du 8 au 9, le corps de la Chapelle-Blanche coupa le pont d'Exilles et s'empara de celui de Chaumont. Le quatrième de Kalbermaten, cantonné dans ce bourg, se replia à Jaillon et campa au milieu des ruines, pour ne pas s'éloigner de la Brunette. Les assiégeants s'occupèrent alors de la construction de trois batteries; elles devaient être démasquées le 25.

Dispositions du roi de Sardaigne contre le comte de Lautrec.

Les Austro-Sardes n'avaient que quatre bataillons, six cents Vaudois et des milices à envoyer contre le comte de Lautrec; il fallait même, pour cela, dégarnir les frontières. Le deuxième de Saluces sortit de Suse, Meyer de Fenestrelle,

Septembre. Nice de Coni, et le deuxième de Guibert d'Aoste; ils furent remplacés par des compagnies de réserve. Le régiment de Nice n'était pas nombreux; il avait dans les environs de Saorge ses grenadiers et plus de deux cents hommes. Saluces en avait cent dans Exilles. L'artillerie de ce corps consistait en quatre spingardes; il était commandé par le major général Derossi. Derossi devait s'entendre avec le comte Berton, gouverneur de Suse, et par conséquent de la vallée d'Oulx, sur les moyens à employer pour faire lever le siège d'Exilles.

Après avoir consulté toutes les personnes capables de les renseigner, ces deux généraux envoyèrent à Charles-Emmanuel le rapport suivant :

« Pour entreprendre sur l'ennemi du côté du col de Sestrières, on doit faire les provisions nécessaires dans la vallée de Saint-Martin.

« Les fours sont au Perrier; il faut y envoyer des farines pour le pain de trois mille hommes. Les autres subsistances, hors le fourrage, doivent être emmagasinées au bas du col du Pis, du côté de la vallée de Saint-Martin.

« On fera avancer la troupe que l'on destine pour l'entreprise à Sauze d'Oulx, dans la vallée de Pragelas, où il doit y avoir actuellement un corps de milices.

« Les troupes qui seront dans la vallée de Saint-Martin se rendront audit Sauze, par le col du Pis; on entend parler de Vaudois, compagnies franches et milices.

« Le corps d'ordonnance, qui sera composé des bataillons de Guibert, Meyer, Saluces et Nice, se rendra à Sauze d'Oulx le jour fixé, en montant par la vallée de Pragelas, prenant toutes les précautions possibles pour cacher sa marche, et se faisant précéder par des milices, afin d'empêcher la désertion.

« La première expédition doit commencer par tâcher de se rendre maîtresse du col de Sestrières, et ensuite de celui de

Côteplane, et, si on peut se placer dans ces deux postes, il faudra envoyer un fort détachement pour pénétrer sur la hauteur de Cerveiret, et obliger la troupe qui est au-dessus de Bousson à se replier; ensuite on pourra descendre du côté de Césane pour couper et enlever les convois, et inquiéter les ennemis le long de leur communication. On verra en même temps s'il est possible de faire passer quelque troupe du côté de la Coche et du mont Genèvre. Si l'on ne peut pas se soutenir dans ces postes, comme il est probable, à cause du peu de troupes que l'on a, la retraite devra être au pied du col du Pis et au Rodoret. Septembre.

« Le jour arrêté pour l'attaque ci-devant détaillée, il faut qu'un détachement composé de volontaires, du bataillon de Kalbermaten, de Vaudois, de compagnies franches, et de milices, marche de Jaillon pendant la nuit, pour gagner, par la Coche ou par le Chiousalet, la hauteur du vallon, y attaquer la troupe qui y est; l'ayant percée, il tâchera de se rendre maître tout de suite des postes des Quatre-Dents et de la Chapelle-Blanche, au-dessus des Ramats.

« Dans le temps même de cette attaque, une partie du bataillon de Kalbermaten marchera de son camp des Ruines par le chemin qui conduit au ruisseau du Claric, en faisant avancer devant lui quelques volontaires et des paysans de la compagnie de Jaillon, pour occuper la hauteur de la Madeleine.

« L'objet de la marche de la meilleure partie de Kalbermaten est de contenir la troupe qui est aux Ramats et de lui couper la communication avec les deux bataillons qui sont à Chaumont.

« On fera aussi avancer quelques compagnies de milices qui sont sur les hauteurs des Gravières, à travers les montagnes de Chaumont, vis-à-vis de la Loze, pour contenir les ennemis qui sont du côté du camp de l'Assiette et de l'Argueil.

Septembre.

« La troupe d'ordonnance qui est à Suse montera aux Gravières, où elle sera jointe par quelques milices, et s'avancera de là à Chaumont, pour y attaquer les deux bataillons et les forcer, s'il se peut.

« Le même jour, un détachement de la garnison de Fénestrelle devra faire une fausse attaque du côté du camp de l'Assiette, tandis que les troupes que nous avons aux cols de Fenestre et de Fatières marcheront par les hauteurs du même côté.

« Cette expédition peut causer un retard au siège d'Exilles, parce que les ennemis seront obligés de reprendre ces postes avec beaucoup de troupes, d'y en tenir davantage qu'auparavant, et que cela fera suspendre la marche de leur artillerie et de leurs munitions.

« Les commandants tant des corps entiers que des détachements auront attention de se conserver des retraites assurées suivant les circonstances, en observant les mouvements de l'ennemi ; et, s'ils forcent quelque poste, ils auront soin de s'y placer le plus avantageusement, afin de s'y soutenir et de n'être pas coupés. »

Ce plan fut adopté par Charles-Emmanuel. Pour le mettre à exécution, Derossi, partant de Suse, passa le col de Fenestre le 17 septembre, et se trouva à Usseaux avec le deuxième de Saluces et le régiment de Nice ; le 20, il fut joint par le troisième de Guibert, Meyer, cent volontaires, des compagnies de réserve d'Asti, de Pignerol, etc. Il avait sous ses ordres quatre mille trois cents hommes. Les quatre bataillons campèrent sous Sauze, les autres troupes dans le village ; les milices furent distribuées dans les hameaux du Plan de la Val, de Patemouche, du Duc, des Traverses.

Derossi envoya avec une escorte les commandants de différents corps reconnaître le poste du col de Sestrières. Ils se rendirent dans le bois qui couvre la crête de la

montagne des Tétons, à gauche du chemin et au-dessus de la plaine située sur le front du poste occupé par l'ennemi. Au retour ils dirent au général qu'ils n'étaient pas d'avis que l'on pût attaquer le poste en question de front avec quelques troupes d'ordonnance; ils demandaient qu'on fit reconnaitre les chemins pouvant conduire à la gauche ou sur les derrières de ce poste. Mais laissons Derossi au camp de Sauze, pour suivre le comte de Gages. Septembre.

Peu de jours après la prise de Tortone, le comte de Gages avait envoyé du côté de Plaisance et sur la rive droite du Pô huit mille hommes, aux ordres du comte de la Vieuville, et fait camper son armée à Castelnovo de Scrivia. Ce mouvement donna de l'inquiétude au comte de Schulembourg pour les Etats de la reine, et il fit passer le Pô à quatre bataillons, afin de surveiller les rives du fleuve et de se jeter, selon les besoins, dans Pizzighittone ou dans Milan. Le lendemain, le lieutenant général Pertusati passa aussi le Pô avec les dragons de Kohari et quatre autres bataillons; il s'arrêta à San Nazare, non loin de Bassignana.

Mouvements de l'armée du comte de Gages sur la rive droite du Pô.

Cependant la dissension se mettait de nouveau dans le camp des Franco-Espagnols. Les généraux espagnols désiraient entrer dans le Plaisantin, les français attaquer le roi et l'obliger à abandonner son camp, pour découvrir Alexandrie, dont la possession était nécessaire si l'on voulait prendre des quartiers d'hiver dans le Haut-Montferrat. Ce dernier avis finit par prévaloir. A cette nouvelle le roi alla, le 11, visiter toutes les collines de Valence à Pavon, afin de choisir des positions avantageuses, pour le cas où l'ennemi, passant le Tanaro au-dessus d'Alexandrie, entreprendrait de marcher à lui par les collines. Le comte de Schulembourg reconnut aussi sa gauche pour ordonner la construction de quelques retranchements de Rivaron à Bassignana; car ce dernier village était à découvert, et c'est par là que le comte

Septembre.

de Gages pouvait le plus facilement attaquer, tandis que l'infant tournerait par la colline. Un conseil de guerre fut réuni le 12 au quartier du roi, à Alexandrie.

Les Austro-Sardes se tiennent prêts à toute éventualité.

Les Impériaux, croyant couvrir le Milanais, s'étaient déjà affaiblis par l'envoi de huit bataillons et d'un régiment de dragons au-delà du Pô. Les Savoyards craignaient que l'ennemi, profitant de cette diminution de forces, ne vînt les attaquer dans leur camp; mais le comte de Schulembourg avait écrit à Vienne qu'il avait mis le duché de Milan en sûreté. Rappeler ses troupes, c'était se contredire; il ne voulut rien entendre, et tout ce que Charles-Emmanuel put obtenir c'est que le corps du général Pertusati ne s'éloignerait pas de Bassignana et qu'il surveillerait le comte de Gages, qui faisait, à Castelnovo, construire plusieurs bateaux. Avant de se séparer, le Conseil prit les dispositions suivantes :

« Si les ennemis veulent passer le Tanaro du pont des Jardins à Pavon, la cavalerie s'étendra et fera face à la rivière. S'ils viennent par la plaine, du côté de Notre-Dame de Lorette et de San Salvatore, la cavalerie appuiera sa gauche au Tanaro et portera sa droite au pied de la colline, mettant devant elle le grand chemin qui va du vallon de Saint-Barthélemy à Alexandrie et ayant à son centre, au-delà dudit chemin, la cassine dite la Présidente, occupée par de l'infanterie.

« On placera du canon sur la droite de la cavalerie, au pied de la colline, au centre, vers la cassine et à la gauche, tant en-deçà qu'au-delà du Tanaro.

« Une brigade de Pavon fournira l'artillerie qui sera placée au pied de la colline et au centre; celle de la gauche sera prise à Alexandrie.

« On tirera de la citadelle deux pièces de 8, pour les placer dans la redoute de la tête du pont des Jardins. La

garde de ce poste sera renforcée, et il y aura un major et deux cent cinquante hommes. Septembre.

« La brigade d'artillerie qui est à la droite du camp de la cavalerie y restera.

« L'infanterie campée sous Pavon (ce sont les brigades de Piémont et de Schulembourg) appuiera sa gauche à la colline de Pavon, et s'étendra par la Preda vers Montcastel. On s'entendra avec le général autrichien qui est chargé de ce village et du terrain de la droite vers la Preda, pour se donner la main.

« La brigade d'artillerie qui est sous Pavon restera où elle est, et celle qui est à la Preda sera placée selon les besoins.

« Les Autrichiens ayant aussi de l'artillerie, on s'entendra avec eux afin qu'ils la placent dans des endroits propres à flanquer tout le front qui sera attaqué entre Montcastel et la Preda.

« Le lieutenant-colonel Fatio ira reconnaître demain les endroits de la colline sur la droite de la cavalerie que l'on devra occuper, et, s'il a besoin de travailleurs pour élever quelques retranchements, on les lui fournira.

« Les gros équipages seront envoyés à Casal avec une petite escorte, et on ne devra d'ailleurs y faire marcher aucun soldat. »

Des batteries avaient été construites à Rivaron, à Montcastel et à Pavon ; le roi en plaça une quatrième au confluent de la Bormida et du Tanaro, afin de mieux garnir son front.

Un second conseil de guerre fut réuni quelques jours après. Les généraux furent d'avis que toutes les précautions étaient bien prises pour repousser l'ennemi, s'il attaquait.

Mais, dit quelqu'un, si, sans nous attaquer, il marche à Plaisance, que ferons-nous? — Nous le suivrons, après avoir pourvu à la sûreté d'Alexandrie et de Valence ; et si les

Septembre. Espagnols prennent la route de la Lombardie, comme ils en ont tant le désir, les Français unis aux Génois conservant leur position actuelle, nous marcherons aux Français pour les attaquer dans leur camp.

C'est très simple, certainement, répliqua un général; mais si les Franco-Espagnols changent entièrement de position; si, pendant que les Espagnols descendront la rive droite du Pô, les Français et les Génois vont se placer entre Novi, Serraval et Tortone, quelle détermination prendrons-nous? — Il parut plus prudent d'attendre, avant de rien décider, que les alliés se missent en mouvement. Cependant il fut convenu que, s'ils se jetaient dans la vallée de la Bormida, il fallait les suivre, de peur que, se portant dans le haut de cette vallée, ils ne parvinssent à joindre le marquis de Mirepoix, qui menaçait toujours Cève. On devait fixer le nombre des soldats qu'il serait nécessaire d'envoyer alors au baron de Leutron, chargé, avec sept bataillons, de couvrir le fort de Cève et les débouchés des vallées du haut Tanaro et de la Bormida, qui conduisent au cœur du Piémont.

Charles-Emmanuel avait encore à craindre de voir les ennemis pénétrer dans la Lomeline, en jetant des ponts à Cambio ou aux environs. Les circonstances devaient lui dicter sa conduite. Il se borna à donner des ordres pour rapprocher l'un de l'autre et fortifier les ponts de Valence, car ils devaient lui être d'une grande utilité dans le cas où l'ennemi se jetterait de ce côté et obligerait à y marcher en toute hâte. Il prit les mêmes précautions pour garantir le pont de Bassignana.

Les Franco-Espagnols ne tardèrent pas à se mettre en mouvement. Plusieurs corps de cavalerie et d'infanterie passèrent la Bormida à Castellazzo et s'avancèrent jusqu'à Casalbagliano, pour reconnaître les gués du Tanaro, du

côté de Soleri. C'en était assez pour persuader au roi que les Franco-Espagnols avaient dessein de le tourner par la colline. Comme pour le confirmer dans cette idée, on signala la présence à Castelseriolo et à Piovera de troupes nombreuses, qui se tinrent en bataille un jour durant et laissèrent, en se repliant, de la cavalerie dans ce dernier village et de l'infanterie dans le château. Septembre.

Charles-Emmanuel envoya chercher immédiatement à Alexandrie six pièces de canon, dont deux furent établies dans la redoute du pont des Jardins; les quatre autres étaient destinées à flanquer la cavalerie en cas d'attaque du côté de Notre-Dame de Lorette. Une batterie avait été établie au pied de la colline. En outre, comme les bataillons qui étaient sur la droite de Pavon étaient fort à découvert et que les bois qui se trouvaient en face d'eux, au-delà du Tanaro, pouvaient vomir sur eux une grêle de balles, il fit élever une tranchée pour les couvrir et leur permettre de soutenir les batteries placées au confluent de la Bormida et du Tanaro, à Pavon.

Le prince jugeait avec raison toutes ces précautions nécessaires; car le comte de Schulembourg, trop empressé de renforcer sa gauche, y avait envoyé les bataillons de Varadins campés en avant de la première ligne de l'armée savoyarde, dans un coude de la rivière, entre Pavon et Montcastel, ainsi que les Esclavons postés en avant de la redoute de Montcastel, où il ne resta qu'une garde de six cents hommes. Pour renforcer ce front, des batteries furent établies sur la droite et sur la gauche de Montcastel; les partisans autrichiens étaient distribués dans l'intervalle, de Montcastel à Rivaron, et il n'y avait plus, au-delà du Tanaro, que le corps des hussards, posté en avant de la redoute. Le 16, les pluies commencèrent à grossir considérablement cette rivière.

Septembre.

—

Capitulation de Plaisance.

Le 12 septembre, la ville et le château de Plaisance avaient succombé. Le lieutenant-colonel de Châteauneuf, qui occupait la place avec quatre cents hommes du régiment de Lombardie, n'avait fait qu'une faible défense. Le 16 il se rendit à Alexandrie ; le roi refusa de le recevoir.

Changement de position des Franco-Espagnols.

Le 17, de nouveaux mouvements furent exécutés. L'infant passa la Scrivia et campa sa droite au village d'Arzan, sa gauche à Castelnovo, avec un camp volant à la tour Garoffoli. Le comte de Gages avait quitté Castelnovo pour occuper Voghera. Ils laissèrent de gros détachements à Sale et à Piovera, mais replièrent tous ceux qu'ils tenaient sur la Bormida et même à Castelseriolo.

Aussitôt le comte de Schulembourg sollicita de Charles-Emmanuel l'autorisation de retirer de Montcastel le reste de son infanterie, pour la placer du côté de Bassignana, et de faire passer des corps de Varadins et d'Esclavons au-delà de ses ponts du Pô, pour les couvrir jusqu'à ce que les têtes en fussent formées.

L'ennemi s'approchant du fleuve, le prince autorisa ces manœuvres. De son côté, il porta toute son infanterie entre Pavon et Montcastel, ne laissa que deux régiments de cavalerie sur la droite de Pavon, et fit passer les quatre autres à Mugaron, entre Bassignana et Valence, derrière la cavalerie autrichienne. Alexandrie n'ayant plus rien à craindre le régiment de la Reine-Dragons en sortit.

Les hussards leur ayant enlevé cent mulets aux environs de Novi, les Franco-Espagnols, afin d'assurer ce chemin, établirent un petit camp volant à Rivalta, qui devait agir de concert avec celui de la tour Garoffoli.

En même temps ils jetaient un pont à la Stella. Dans la nuit du 21 au 22, un corps de quatre mille hommes, aux ordres du général de la Vieuville, qui avait jeté un autre pont au bac de Pisarello, en face de Belgiojoso, occupé par

le comte Pertusati, entra dans Pavie. Deux bataillons d'Esclavons, qui étaient entrés la veille dans cette ville, se retirèrent lorsqu'ils virent des troupes prêtes à passer le Tésin à l'aide de barques ramassées le long de la rivière, et gagnèrent le Gravelon, dont ils coupèrent le pont. Mais les miquelets le rétablirent bientôt après. Septembre.

Pertusati, qui s'était replié pour couvrir Milan, se trouva alors complètement séparé de son armée et n'eut d'autre parti à prendre que de se retirer avec ses huit bataillons sous Pizzighittone, pour couvrir cette place, Crémone et Mantoue.

Les Autrichiens étaient d'avis de traverser le Pô avec leurs troupes et de tenter le passage du Tésin, pour marcher au secours de Milan. Charles-Emmanuel, croyant ce mouvement inutile et connaissant toute l'importance du poste qu'il occupait, ne céda qu'avec une peine infinie aux instances du comte de Schulembourg. Il était résolu à soutenir avec ses seules forces contre l'infant la position qu'avait occupée jusqu'alors l'armée combinée, ainsi que les places de Valence et d'Alexandrie jusqu'au jour où la saison ne permettrait plus d'en entreprendre le siège.

Les Autrichiens se séparent des Piémontais et passent le Pô.

Les Autrichiens et les Piémontais convinrent donc de se séparer en tenant les ponts de communication à Bassignana. L'armée impériale passa le Pô dans la nuit du 22, et ne s'éloigna que faiblement, afin de pouvoir rejoindre le prince dans le cas où l'infant s'affaiblirait en envoyant, par ses derrières, des troupes au comte de Gages, qui était déjà près de Pavie. L'occasion serait belle alors pour l'attaquer.

Charles-Emmanuel, décidé, comme nous l'avons dit, à conserver ses positions, s'occupa de combler le grand vide que le départ des Autrichiens avait laissé sur son front. Le régiment de Mondovi sortit de la brigade de Piémont pour aller camper dans la redoute du pont de Montcastel, où

Septembre.

étaient auparavant les Varadins. Les hussards de Derossi étaient restés en avant de cette redoute; Schulembourg les y avait laissés pour faire des patrouilles et observer les mouvements de don Philippe.

La deuxième ligne d'infanterie, que formaient les brigades de Piémont et de Saluces, sous les ordres du commandeur de Cinsan, fut placée à Rivaron, sur le même front que la première. Elle devait tenir une garde au pont du Pô. Piémont campa sur la droite de Rivaron, Saluces sur la gauche, à une assez grande distance du village. La cavalerie fermait la gauche.

Le capitaine Dupont fut envoyé avec des chevaux de Bassignana à Valence pour faire remonter le pont. Le capitaine des ouvriers remontait en même temps celui de Pavon à Alexandrie. Les pièces de canon prises dans cette ville et à Valence pour fortifier les ponts rentrèrent dans ces places; celles qui avaient été placées en-deçà de la redoute de Montcastel furent de même enlevées et on les remplaça par quatre pièces de 8, qui se trouvaient dans la redoute.

Situation du comte de Schulembourg.

Cependant le comte de Schulembourg, posté à la Piève, ne tarda pas à s'apercevoir que sa manœuvre n'était que d'une bien faible utilité pour la conservation du Milanais. Les places en étaient, pour la plupart, sans artillerie, sans magasins et sans défenseurs. S'il voulait entreprendre de les garnir, il se trouvait sans armée. Dès que le comte Pallavicini, qui était à Milan, avait appris la prise de Pavie, il s'était retiré à Pizzighittone, ne laissant dans le château que quatre cents hommes.

Le baron de Steinback iette un pont sur le Tésin près de Vigevano.

Le général autrichien dépêcha, le 23, à Charles-Emmanuel le comte de Gros, pour lui demander des renforts qui lui permissent de passer le Tésin, de se jeter dans le Milanais et de reprendre Pavie. Mais le roi de Sardaigne ne

pouvait se départir de la plus petite fraction de ses forces, car le poste de Piovera l'observait de si près qu'il ne pouvait lui cacher aucun de ses mouvements ; il ne songeait pas non plus à abandonner le camp qu'il occupait, car c'était sacrifier Alexandrie et laisser ouverte la route du Piémont. Le comte de Schulembourg, obligé de ne pas compter sur son allié, était fort embarrassé. Toujours à la Piève depuis qu'il avait passé le Pô, il envoya ses troupes légères d'infanterie et de cavalerie jusqu'au pont du Gravelon, à peu de distance de Pavie. Les Franco-Espagnols abandonnèrent ce pont, après l'avoir coupé, et se retirèrent dans la ville où plus de douze mille hommes étaient réunis. Le général autrichien donna un régiment de hussards, un de cavalerie, tous les Varadins, les Esclavons, quatre compagnies de grenadiers et quatre pièces de canon au baron de Steinback, major général, avec mission de marcher du côté de Vigevano et de jeter dans les environs un pont sur le Tésin. Cette expédition fut couronnée d'un plein succès. Septembre.

Que faisait le comte de Gages? Ne laissant que quatre mille hommes dans Pavie, il avait repassé le Pô, était à Voghera le 25 septembre et, le 26, à Castelnovo, joignant l'infant. Les deux armées s'étaient avancées vers Sale, suivies de canons et de pontons, et menaçaient de jeter un pont à Cambio, afin d'entrer dans la Lomeline. Ce mouvement parut d'abord si important au roi qu'il envoya immédiatement au général autrichien un de ses aides de camp, pour l'engager, puisqu'il n'était pas en état de couvrir le Milanais avec ses seules troupes, à se rapprocher de lui. Le comte de Schulembourg ne se décida à obéir que sur un ordre formel, porté par le comte de Viancino, qui lui enjoignait, de la part du roi, de placer, sans passer le Pô, sa droite en face de Bassignana et d'étendre sa gauche vers Cambio.

Septembre.

Charles-Emmanuel pressa le comte de hâter sa jonction. Il venait d'apprendre que l'ennemi avait décidé de l'attaquer dans son camp, en profitant de l'éloignement des Autrichiens, et que la manœuvre du comte de Gages avait eu pour but simplement de diviser les deux armées. Des ordres furent donnés précipitamment; des chevaux du train furent envoyés pendant la nuit, à Valence, afin d'en ramener les grosses pièces qui y avaient été reconduites au moment du départ des troupes impériales.

Les brigades des gardes, de Schulembourg et de Savoie étaient postées entre Pavon et Montcastel; Piémont occupait la droite de Rivaron, où le roi avait établi une batterie. A la gauche de Piémont, et à une grande distance, était Saluces. La cavalerie occupait la plaine de Bassignana, le régiment de Mondovi la redoute du pont de Montcastel avec les hussards de Derossi.

Telle était la position des Austro-Sardes. Dès le 23, les alliés étaient allés la reconnaître, en suivant les rives du Tanaro de son confluent jusqu'à Rivaron. Il ne leur avait pas été difficile de voir que tout ce grand espace n'était pas garni d'infanterie, que l'artillerie se composait à peine de quelques pièces de canon, enfin que la cavalerie, placée au loin sur la gauche, n'était pas à portée de prendre part au combat.

Les alliés marchent contre le roi de Sardaigne.

Dans la nuit du 26, sous la protection de leurs postes retranchés de Piovera, qui masquaient tous leurs mouvements, les Franco-Espagnols quittèrent Castelnovo, pour se trouver, une heure avant le jour, en face des Savoyards.

Ils s'avançaient sur six colonnes. La première, placée à droite et conduite par le lieutenant général Orvèse, était formée des troupes du comte de Gages. Elle devait guéer au confluent du Pô et du Tanaro.

La seconde, aux ordres du marquis Pignatelli, compre-

nait trois bataillons de grenadiers provinciaux, un bataillon de grenadiers suisses, trois de gardes wallonnes, trois brigades de dragons et douze pièces d'artillerie. De concert avec la première, cette colonne devait s'emparer de Bassignana ainsi que du pont construit sur le Pô. Septembre.

La troisième colonne, sous le lieutenant général d'Arambur, avait à sa tête les gardes espagnoles, suivies de huit pièces de canon, des brigades d'infanterie de Galice, de Savoie, d'Afrique et de la cavalerie du prince de Séville. Le bac de Rivaron lui était assigné pour guéer le Tanaro.

La quatrième colonne, conduite par le comte du Montal, était composée des brigades d'infanterie de Poitou et de la Reine, de la brigade de Ségur, du Royal-Piémont, de l'infanterie espagnole de Soria, des dragons à pied, du régiment suisse de Besler et de neuf pièces de canon. Elle était dirigée vers l'angle saillant de la rivière, en face de Rivaron.

La cinquième colonne, avec le comte de Senneterre, ayant dans ses rangs la brigade d'infanterie d'Anjou et celle de Dauphin-Cavalerie, avait pour mission de simuler une attaque contre le pont de Montcastel et de se joindre au comte du Montal, si cela était nécessaire.

La sixième enfin, aux ordres du comte de Grammont, maréchal de camp, avec des bataillons de grenadiers royaux et la brigade de Dauphin-Dragons, devait aussi simuler une attaque à la gauche de la colonne du comte de Senneterre et la remplacer ou l'aider, selon les circonstances.

Chacune de ces six colonnes était précédée de grenadiers et de tirailleurs armés.

Combat de Bassignana.

Le 27 septembre, au point du jour, trois fusées, parties de Piovera, donnèrent le signal de l'attaque. Aussitôt des miquelets et des grenadiers se jetèrent en face du camp du régiment de Guibert, où ils eurent de l'eau à peine jusqu'à

Septembre. la ceinture et poussèrent devant eux les grand'gardes. Ils étaient suivis des colonnes d'Arambur et de Montal, les plus fortes des six. Le général de Guibert, averti par le comte Badat, fit prendre aussitôt les armes à ses deux régiments et envoya des piquets pour soutenir les gardes.

Le commandeur de Cinsan, qui arriva à l'instant où la tête de l'armée alliée venait d'entrer dans le gué, fit fondre sur elle les grenadiers. Ceux-ci trouvèrent les gardes culbutées; cependant, ralliant les débris des gardes et des piquets de Guibert, qui avaient eu le même sort, ils tinrent un moment; mais bientôt ils furent accablés par le nombre, renversés et poursuivis, la baïonnette dans les reins, pendant que le canon les mitraillait.

Les troupes franco-espagnoles grossissaient d'heure en heure; elles se formèrent sur plusieurs lignes doubles, divisées en deux colonnes, qui longèrent la rivière, à droite et à gauche. Le régiment de Guibert ne vit alors d'autre ressource que de gagner la colline qu'il avait derrière lui. Ce mouvement s'opéra assez bien pour le deuxième bataillon. Mais le premier, trouvant un terrain moins favorable, se retira en désordre; les divisions de sa gauche furent obligées de se jeter sur le centre; le bataillon se rompit et ne put être reformé qu'au sommet de la colline. Là il fut rejoint par le 3me de Kalbermaten, que le commandeur de Cinsan avait détaché de la brigade de Saluces pour renforcer celle de Piémont. Les grenadiers et les piquets s'y rallièrent aussi et arrêtèrent quelque temps les colonnes de la gauche; mais ces corps ne purent pas la contenir et furent entièrement séparés de la brigade qu'ils avaient alors à leur droite.

Pendant ce temps, la colonne du comte d'Arambur, qui avait guéé, marchait sans rencontrer aucun obstacle, le régiment de Piémont ayant gagné les hauteurs. Elle tra-

versa donc le camp de Piémont et celui de Guibert, séparés et coupés dans leur retraite. Le général Guibert, qui vit le danger, envoya deux piquets pour occuper l'autre colline avant que l'ennemi y arrivât; Piémont et Guibert les suivirent. Il n'y avait pas de temps à perdre, car la tête de la colonne était presque au sommet; cependant les deux bataillons atteignirent le poste indiqué avec les grenadiers et les piquets de Savoie, qui les avaient rejoints. Ce poste occupé il était difficile de le conserver. Ils tinrent quelque temps, mais bientôt furent obligés de se retirer sur une autre colline, en essuyant de toutes parts un feu très vif. Le général Guibert, qui avait mis pied à terre sur un terrain escarpé et coupé de vignes, eut la cuisse cassée et fut fait prisonnier; quelques jours après il mourait à Turin des suites de sa blessure. Septembre.

Le 3me de Kalbermaten prit le chemin de Montcastel avec les grenadiers et les piquets que le roi avait fait marcher sur Rivaron. Quand les quatre bataillons de Piémont et de Guibert furent à l'abri du feu de l'ennemi, les colonels Sesto et Outigher prirent l'avis de leurs officiers sur ce qu'il y avait à faire; tous pensèrent qu'isolés comme ils l'étaient, dépourvus de munitions, ils étaient incapables d'une résistance sérieuse et qu'ils devaient se retirer en bon ordre sur Valence.

Tandis que la gauche se repliait, Chevert, après avoir guéé avec sa division, gagna la colline située entre Montcastel et Rivaron, afin de prendre par leurs derrières, à Pavon et à la Préda, les brigades ennemies de la droite, pendant que le comte de Montal cherchait à les tourner par leur droite et que les colonnes de Senneterre et de Grammont les tenaient en échec. Mais Chevert fut arrêté dans sa marche, au-dessous de Montcastel, par les six piquets du sieur Guigues, lieutenant-colonel de Savoie.

Septembre. — Retraite de Charles-Emmanuel.

Dès le point du jour, le roi était à la tête des brigades des gardes, de Savoie et de Schulembourg, en bataille dans la plaine. Aussitôt qu'il vit le centre de sa position coupé, il envoya les grenadiers et les piquets de ces trois brigades au secours de Piémont; mais la distance était trop grande pour qu'ils pussent arriver à temps.

Ne voulant pas exposer inutilement sa droite, après avoir renvoyé à Alexandrie le canon qu'il en avait fait venir, mis le feu aux poudres, retiré Mondovi de la redoute, replié toute l'artillerie de la droite et fait couper les ponts, Charles-Emmanuel prit, avec ses gardes, les deux cents chevaux de Roi et de Savoie, les hussards et ses trois brigades, le chemin de Valence, en tournant les coteaux par sa droite.

Les brigades de Savoie et de Schulembourg marchèrent par la colline, laissant Pecetto à droite, et passèrent aux cassines Paton et Taramence. Celle des gardes, avec Mondovi, prit, derrière la Préda, le chemin de Saint-Barthélemy. Les grenadiers, suivis des piquets de Guigues, tinrent la crête des coteaux pour couvrir la marche du gros de l'armée contre la colonne du comte de Montal. Les Austro-Sardes arrivèrent ainsi à Valence.

Cependant les deux colonnes ennemies de la droite passèrent le Tanaro près du confluent. L'une se porta au pont du Pô, au moment où l'avant-garde des troupes du comte de Schulembourg, qui avait quitté la Piève, y arrivait du côté opposé. Il était trop tard. Les alliés avaient coupé les ponts et brûlé les barques voisines de la rive droite. L'autre colonne, qui avait passé au-dessous de Bassignana, attaqua et emporta ce village, défendu par le général Newhaus.

La cavalerie austro-sarde, placée dans la plaine entre Bassignana et Rivaron, à la vue de ces deux colonnes et de celle d'Arambur, qui était en bataille au pied des coteaux, crut devoir changer sa position, pour n'être pas prise en

tête et en queue et pour favoriser en même temps, par un mouvement, la retraite de l'infanterie, postée à Bassignana; cette retraite ne pouvait s'opérer que par les bords du Pô; le comte d'Arambur, tournant le dos au Pô, s'éloigna du Tanaro. Septembre.

Cette manœuvre donna à une partie de l'infanterie espagnole, qui était déjà au-delà de Bassignana, le temps de joindre le comte d'Arambur au pied de la colline. La cavalerie espagnole passait alors le Tanaro et se formait au bas de la plaine, sur le flanc gauche de la cavalerie sarde. Celle-ci fit bonne contenance ; mais les corps ennemis, surtout ceux de cavalerie, qui devenaient de plus en plus nombreux, obligèrent le comte de la Mante, à se retirer précipitamment du côté de Valence, ayant sur sa droite les troupes du général Newhaus. A peine Newhaus s'était-il mis en colonne, en faisant la caracole sur sa droite, que les premiers escadrons ennemis le joignirent et culbutèrent les carabiniers qui formaient son arrière-garde. Il avait trois ravins devant lui : les deux premiers furent franchis sans trop de peine; mais au moment où il arrivait au dernier, plus escarpé que les autres (c'était celui de Mugaron), la cavalerie espagnole, soutenue par l'infanterie, qui était déjà près de Pecetto, chargea si violemment les trois derniers régiments sardes qu'ils furent renversés et mis en fuite, dans le plus grand désordre. La Mante put gagner Valence avec le reste de son armée.

Les Austro-Sardes s'étaient enfin ralliés sous le canon de cette ville. Les Franco-Espagnols, de leur côté, avaient établi leur droite en avant de Bassignana et leur gauche à Rivaron. Dans un conseil de guerre tenu à Valence, il fut proposé de marcher à l'ennemi avec les troupes piémontaises, tandis que les Autrichiens occuperaient les hauteurs de Montcastel à Pecetto; ce projet parut téméraire. Certains

Septembre. généraux étaient d'avis de tenir à San Salvatore et de placer la cavalerie entre Giarole et Pomaro; mais on fit observer que ces collines manquaient d'eau. D'autres dirent qu'il fallait passer le Pô, appuyer la droite de l'armée au pont de Valence, la gauche à Frascarolo, inonder ses flancs grâce aux rivières de la Lomeline; ils ajoutaient qu'en jetant quatorze bataillons dans Casal, pour mettre les magasins en sûreté, on serait aussi à portée de soutenir Valence. Un dernier plan fut proposé : c'était de camper à Giarole, en tenant quelques milices en arrière de Valence; il fut adopté.

L'armée se rendit le même jour à Giarole; elle forma deux lignes, la cavalerie sur les ailes, Saint-Martin à droite, la colline de Pomaro à gauche, la Grana sur son front; une brigade placée en avant du village couvrait le quartier royal.

Réunion des Piémontais et des Impériaux.

L'armée impériale, qui avait quitté le 27 au matin son camp de la Piève, pour opérer sa jonction avec le roi par les ponts de Bassignana, ayant trouvé ces ponts rompus, dut remonter la rive gauche du Pô et passer le fleuve à Valence. Le lendemain la jonction eut lieu à Giarole. La garnison de Valence n'était composée jusqu'alors que de la compagnie de réserve de Casal et de trois cents hommes du deuxième bataillon de Lombardie. Le roi y fit entrer le régiment d'Aoste, puis le premier et le deuxième bataillon de Guibert. Les deux autres bataillons de ces régiments furent envoyés à Novare, gardé par de simples compagnies de réserve. L'armée royale fut ainsi réduite à dix-neuf bataillons, et, comme Giarole n'était pas une position capable de suppléer à l'infériorité du nombre, elle alla s'établir sous Casal, où furent remontés les ponts de Valence.

Le lendemain elle occupait son nouveau camp, la première ligne en avant de la ville, sa droite à la cassine Pic, sa gauche à la Madone del Tempo; la seconde ligne appuyait sa droite à la chapelle de Sant'Evasio; la cavalerie était

répartie sur les ailes. Quelques jours plus tard cette disposition changeait; la gauche appuyait à la ville, la droite était en potence avec le Pô. Octobre.

Le front de l'armée étant découvert, mille hommes travaillèrent à la construction de redoutes destinées à le protéger; quelques retranchements furent de même élevés sur les collines situées à droite du camp.

Dans les premiers jours d'octobre, le gros de l'armée franco-espagnole était à San Salvatore avec deux camps volants, l'un entre Quargnento et Soleri, l'autre à Lazzarone, non loin de Valence, aux ordres du comte Pignatelli.

L'armée austro-sarde campe au Popolo, près de Casal.

Instruit de ces positions par des prisonniers échappés, le prince décida qu'il ne pouvait tenir plus longtemps le camp qu'il occupait; qu'après avoir fait des retranchements entre la ville et le Pô, afin de couvrir ses ponts, il confierait leur défense et celle de Casal à vingt bataillons, et passerait le Pô avec le reste des troupes. Le 5 octobre ce mouvement était opéré: il avait sa droite à la Berlière de la Castagna, avec un pont sur la rivière, sa gauche à un petit canal dit la Sturetta, toute la cavalerie à la gauche. Le quartier du prince était aux cassines dites le Popolo.

Le marquis d'Aix, qui commandait les vingt bataillons campés sous Casal, fit entrer dans la ville, dont lord Desroches, major général, était gouverneur, quatre cents hommes; trois cents chevaux et cent cinquante hussards faisaient des patrouilles dans la plaine.

Pignatelli s'était avancé de Lazzarone à Giarole et envoyait chaque jour en avant un détachement de cavalerie pour observer l'ennemi, qui de son côté avait posté sur la colline, au château Saint-Georges, avec une destination analogue, soixante volontaires et trois compagnies franches.

Siège d'Alexandrie par le comte de Gages.

Les Franco-Espagnols allaient entreprendre le siège d'Alexandrie. Le comte de Gages avait passé la Bormida.

Octobre. l'infant était à San Salvatore et investissait la place grâce à ses camps volants. Dans la nuit du 6 au 7, la tranchée fut ouverte à la porte de Gênes et tout près du glacis. Dès le 8, les assiégeants braquèrent leurs canons sur la place.

Dans la nuit du 7 au 8, un détachement, parti du camp volant de Lazzarone, causa une vive alerte dans Casal. Les hussards chargés de la patrouille cette nuit-là accoururent à toute bride chez le marquis d'Aix, pour lui dire qu'ils avaient rencontré l'armée ennemie à un mille de la ville. Le marquis disposa aussitôt ses troupes en bataille et dépêcha un aide de camp au roi pour lui demander quelques canons. Mais le jour parut et l'erreur des hussards devint manifeste. Dans l'après-midi un autre détachement ennemi, qui avait passé la nuit sur le pont de Bassignana, enleva un poste de cinquante-cinq hommes à Mede, où ils avaient été envoyés par le comte de Gros, posté à Brême. Un troisième s'avança à Frassinetto et jeta des miquelets et des dragons dans une île du Pô, en face du village. Quatre cents chevaux et six compagnies de grenadiers marchèrent contre eux.

Du côté des Alpes, nous avons laissé le baron de Leutron campé, avec sept bataillons, à Montezzemolo pour défendre le fort de Cève contre le marquis de Mirepoix, et Derossi établi à Sauze, dans la vallée de Pragelas, au pied du col du Pis, pour tenir tête aux quatorze bataillons français et espagnols du comte de Lautrec, qui occupait les hauteurs voisines d'Exilles.

Dans la nuit du 24 au 25 septembre, Lautrec avait renvoyé son artillerie de Salbertrand à Oulx, et d'Oulx au-delà du mont Genèvre ; puis il avait lui-même replié tous ses postes, à l'exception de celui de Sestrières, qui assurait sa retraite par sa gauche, et était allé camper à Césane.

Ce mouvement en arrière engagea les Austro-Sardes à envoyer le colonel Meyer à la tête de trois compagnies de

grenadiers, de quatre piquets, des volontaires et d'une partie des Vaudois dans la montagne, sur leur gauche ; là il était à même d'observer le comte de Lautrec et de tomber sur son arrière-garde, s'il abandonnait son poste. Le comte, débarrassé de son canon, alla camper à Sestrières. A midi, le 4 octobre, deux colonnes, composées de miquelets, de grenadiers et de piquets, se postèrent au-dessous de la droite des Austro-Sardes et tiraillèrent pendant quelque temps avec les compagnies franches de Crotis et de Goria, postées au pied du roc du Pied de l'Aigle ; celles-ci se retirèrent vers Côteplane et les assaillants reprirent le chemin de Sestrières. Octobre.

Sur ces entrefaites, Derossi reçut l'ordre d'envoyer le 3me de Guibert au baron de Leutron, qui, avec ses sept bataillons, ne se croyait pas assez fort pour soutenir le fort de Cève contre le marquis de Mirepoix toujours à Montezzemolo avec de la grosse artillerie. Le départ de ce bataillon, le plus fort des quatre qu'il commandait, affaiblit sensiblement le corps du général Derossi ; aussi rappela-t-il à lui le poste qu'il avait placé sur la montagne située à sa gauche. Pour observer l'ennemi, il fit passer deux cents milices du Plan de la Val sur la montagne qui s'élève en avant de ce hameau, et sur le sentier qui conduit de là au col de Sestrières. Il plaça cent Vaudois à la redoute de Côteplane, que les Franco-Espagnols avaient abandonnée, de peur qu'il ne leur prît envie d'y revenir à la nouvelle du passage du Tanaro et de rebrousser chemin sur Exilles.

Le comte de Lautrec était toujours campé avec la totalité de ses troupes à Sestrières, et Derossi s'attendait incessamment à une attaque. Le 11, le commandeur Ciaglia était parti avec les milices de la vallée de la Maira, pour couvrir ce pays contre les incursions que pourrait tenter de ce côté le comte de Lautrec, après avoir repassé le mont Genèvre ; d'autres milices l'avait abandonné. Il lui fallut

Octobre. donc prendre le parti de quitter la position défavorable qu'il avait à Sauze d'Oulx, et assurer ses flancs en se portant derrière le torrent de Gemignan, d'où il avait une retraite assurée, par le col du Pis, dans la vallée de Saint-Martin. Car, que pouvait-il faire là, avec deux mille six cents fusils contre treize bataillons? Nous verrons tout à l'heure ce qui lui advint.

Afin de reconnaître les postes avancés et le camp de Sauze, une troupe de miquelets s'avança, dans la nuit du 6, sur les hauteurs occupées par les deux cents milices. En quelques instants ils s'en rendirent maîtres; puis de la crête de la montagne ils firent pleuvoir une grêle de balles sur le camp, et, se jetant sur leur gauche, allèrent tomber à Patemouche, en tiraillant sans cesse.

Les autres postes avancés prirent peur; ils se retirèrent tous, et les cent Vaudois de la redoute de Côteplane eux-mêmes, quoique séparés de l'ennemi par une vallée qu'il ne fallait pas moins de deux heures pour traverser, s'enfuirent. Derossi fit le lendemain occuper de nouveau ces postes; et, au lieu de quitter aussitôt une position dont il avait vu tous les dangers, il se borna à prendre quelques dispositions sans importance : il ordonna à ses troupes de courir aux armes à la moindre alerte, envoya des piquets au-dessus et vers la droite du camp, à la pente qui descend aux Traverses, enfin, il assigna aux Vaudois un poste situé à gauche de Sauze, pour leur permettre de soutenir les milices du Plan de la Val.

Lautrec attaque Derossi à Sauze d'Oulx.

La saison était trop avancée pour que le comte de Lautrec pût différer plus longtemps l'exécution de ses projets. La nuit du 10 au 11 octobre fut choisie pour l'attaque. Il forma trois colonnes destinées à surprendre et à envelopper sans coup férir le camp ennemi avant le jour. L'obscurité régnait encore quand le général piémontais entendit des coups de

fusil du côté de Patemouche. Il expédia des Vaudois en reconnaissance ; mais ils ne revinrent pas, non plus que des troupes régulières envoyées à leur recherche. Derossi descendit lui-même de Sauze jusqu'à moitié chemin du camp. Octobre.

Le jour commençant à paraître, il découvrit deux colonnes ennemies ; l'une s'avançait sur sa droite, par le grand chemin venant des Traverses ; l'autre, celle du centre, avait marché par Duc et Patemouche, pour le prendre de front ; la troisième, tournant les hauteurs de gauche du vallon d'Orsière, devait fondre sur sa gauche. Le camp aurait été complètement investi si la manœuvre du comte de Lautrec avait été ponctuellement exécutée ; mais cette dernière colonne n'arriva pas en même temps que les deux autres.

Derossi comprit alors, mais un peu tard, tout le danger de sa position. Il dirigea le peu de pièces de canon qu'il avait vers la vallée de Saint-Martin par le col du Pis. Les équipages prirent la même route. Les bataillons ne pouvaient que tenter d'arriver au col. Par un demi-tour à droite ils marchèrent le long du ravin et arrivèrent à la hauteur de Sauze.

Derossi, apprenant par un officier de Kalbermaten qui était avec les Vaudois, que les ennemis s'avançaient sur lui, donna ordre aux bataillons de Saluces et de Meyer, pour n'être pas pris par ses derrières et assurer sa retraite, de remonter le ravin. Les grenadiers avaient déjà gagné la hauteur. Quant à lui il resta à Sauze avec le bataillon de Nice.

Saluces et Meyer, qui, en côtoyant le ravin, marchaient sur trois files, furent bientôt obligés de faire un à gauche, afin de n'être pas pris en flanc et de faire face à la colonne venant des Traverses ; et, quoiqu'il leur eût été recommandé de ne pas faire feu, ils essuyèrent de telles décharges qu'ils

Octobre. furent obligés d'y répondre ; puis ils continuèrent leur marche vers le col par un chemin que la colonne de droite aurait certainement occupé avant eux, si elle n'avait été retardée dans sa marche.

Les grenadiers et les piquets furent repoussés par la colonne de gauche, et ils durent regagner sans retard le sommet de la montagne. Ils étaient sauvés ; il n'en était pas de même de leur général. Investi par les trois colonnes, le régiment de Nice n'essaya pas de résister, et Derossi fait prisonnier fut conduit avec le marquis de Garessio et les autres officiers à Patemouche, où était le comte de Lautrec. Celui-ci, regagna aussitôt Césane et repassa les monts avec toutes ses troupes quelques jours après. Son expédition n'avait pas produit de grands résultats ; il n'avait pas fait plus de deux cents prisonniers.

Les bataillons qui lui avaient échappé étaient descendus dans la vallée de Saint-Martin et de là avaient gagné la Pérouse. Meyer réunit tous les débris des troupes alliées et, sur un ordre ministériel, se porta à Balboute pour couvrir Fénestrelle.

Le marquis de Mirepoix de Carcare avait repris son camp de Millesimo et s'était avancé à Cève. Il voulait attaquer le fort et tourner, par sa gauche, la droite du baron de Leutron, campé à Montezzemolo avec les sept bataillons de fusiliers. Leutron, dont le principal objet était de soutenir ce fort, y jeta deux cents hommes avec le major Delalla, et quitta Montezzemolo le 18; puis, passant le Tanaro, qu'il mit devant lui, campa au-dessus de la ville, à Tourrettes, où il fut joint par le 3me de Guibert, venant de la vallée de Pragelas et par le 2me de Keller, qui était sorti de Coni.

Etabli dans sa nouvelle position, le baron construisit à sa gauche un pont sur le Tanaro, pour avoir une communication avec le fort, et des ouvrages qui devaient servir d'avant-

chemin couvert à la place ; des abatis et des puits en rendirent les abords impraticables. Le château de Sale, situé sur sa gauche, fut couvert d'un ouvrage avancé, et des postes furent placés à Malpotremo et aux environs. Toutes ces précautions prises, Leutron attendit de pied ferme le général français. Octobre.

Revenons maintenant à Alexandrie. Cette place semblait peu capable d'une longue défense, et le marquis de Caraglio, son gouverneur, ne donnait pas d'espoir à Charles-Emmanuel. Ce prince assembla, le 11 octobre, ses généraux, afin d'étudier avec eux les mouvements qu'il faudrait exécuter dans le cas où, la ville prise, l'ennemi marcherait à lui.

Le poste de Casal, quoique bon et à l'abri d'un coup de main, ne fut pas jugé assez fort pour résister à la grosse artillerie; il devait donc être abandonné.

Capitulation de la ville d'Alexandrie.

Le lendemain, le marquis de Caraglio évacua Alexandrie et se retira, après avoir fait sauter une partie du pont du Tanaro, dans la citadelle, qui était pourvue de subsistances pour six mois. L'évêque et le corps de ville allèrent offrir au vainqueur les clefs de la place.

Le détachement qu'il tenait à Frassinetto pour garder le gué du Pô, situé en face de ce poste, avertit le roi que l'ennemi s'était emparé des moulins, sur la rive gauche du fleuve. Quatre pièces de canon, qui furent établies à Frassinetto, tirèrent sur les moulins dès le matin du 13 et obligèrent la troupe qui les occupait à gagner le large; des grenadiers passèrent immédiatement le fleuve sur un bateau, et les bâtiments furent livrés aux flammes.

Le comte de Gros, toujours à Brême avec ses mille chevaux, ayant les hussards et les Varadins à Candia, sur sa gauche, annonça de son côté à Charles-Emmanuel qu'un corps important de cavalerie franco-espagnole avait passé le Pô près de Bassignana, et qu'il paraissait devoir entrer

10

Octobre. dans la Lomeline, pour masquer Valence. Quelques jours après, il y eut un petit engagement de ce côté.

Arrivée du prince de Lichtenstein.

Afin de faire diversion à l'attaque de Casal, qui semblait imminente, le prince de Lichtenstein, qui venait de prendre le commandement de l'armée impériale, ordonna au comte Pallavicini, établi à Pizzighittone, d'assembler un corps de sept à huit mille hommes et de jeter un pont à Crémone pour entrer dans le Parmesan et le Plaisantin. Il était persuadé que le comte de Gages, pour conserver ces provinces, n'hésiterait pas à y expédier des corps considérables et que les pluies, généralement abondantes à cette époque, paralyseraient l'ennemi pendant le reste de la saison.

Siège de Valence.

Mais ces espérances furent déçues : le comte de Gages ne se dégarnit que faiblement et le ciel resta serein. La possession de Valence lui ouvrait la Lomeline et le mettait à cheval sur le Pô ; aussi, dans la nuit du 18 au 19 octobre, commença-t-il le siège de cette ville. Le comte de Gros fit savoir au roi qu'il était temps d'en renforcer la garnison, le manque de barques ayant retardé la construction du pont que les assiégeants voulaient établir à la Stanga. Le prince envoya aussitôt un détachement de cinq cents hommes, commandé par le major Decrouza, qui, le 21, alla joindre à Brême le général de Gros, chargé de l'escorter. La nuit suivante, pendant qu'ils étaient en marche dans des chemins très mauvais, de Sartirana à Valence, les soldats eurent une fausse alerte et se débandèrent; le major, voyant fuir la moitié de son monde, se retira au château de Sartirana, afin de rallier les fuyards. Le lendemain il entra dans Valence, à la grande joie de la garnison.

Le marquis Balbian en avait le commandement. Sa garnison était composée, outre le détachement qui lui arrivait, du 2me de Piémont, d'Aoste, du 2me de Guibert et de trois cents hommes du régiment de Lombardie.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 19 au 20 octobre, de la porte d'Alexandrie à celle de Bassignana, qui formait la droite de l'attaque. Octobre.

Le comte de Gros, voyant le pont de Bassignana gardé seulement par un faible corps d'infanterie, proposa de le réduire en cendres. Le roi lui envoya, pour cette expédition, d'importants renforts, et il se mit en route ; mais bientôt il apprit que l'ennemi avait remonté un pont à la Stanga, et que sur ce pont avaient passé des troupes, qui s'étaient d'abord saisies des villages de Frascarolo et de la Tour, dont elles avaient crénelé les maisons. Il en donna avis au prince ; celui-ci pensa lever tous les obstacles en augmentant l'effectif de ses troupes et lui envoya mille fantassins et mille chevaux. Le corps était devenu si important que le lieutenant général de la Roque alla se mettre à sa tête. Il campa à Brême, la droite au Pô, la gauche au village.

Sur ces entrefaites, à Valence, les batteries des assiégeants avaient été démasquées le 27. Le marquis Balbian, persuadé que le bastion de Caracena, contre lequel elles étaient dirigées, ne tiendrait pas trois jours, demanda un secours de mille hommes, avec lequel il pût tenter une sortie, garantissant le succès. Son dessein était d'attaquer l'ennemi par ses deux flancs et de prendre les batteries par leurs derrières ; pendant ce temps, l'armée marcherait sur Monte et, au moment même de la sortie, on attaquerait le pont de la Stanga, afin d'opérer une diversion et de diviser les forces des Austro-Sardes, qui seraient obligés de soutenir la tranchée, Monte et le pont.

La réussite de ce projet entraînait les plus heureux résultats. En effet, si l'on parvenait à enclouer le canon des assiégeants et à combler une partie de leurs tranchées, on les obligeait à lever le siège. Le projet semblait au comte de la Roque d'autant plus réalisable que les Franco-

Octobre. Espagnols avaient abandonné Frascarolo et repassé le Pô à leur pont de la Stanga, dont ils ne gardaient que la tête. Il était donc facile d'introduire les mille hommes ; la veille même les Sardes avaient fait entrer des munitions de guerre. Mais, comme ce renfort ne devait pas rester dans la place, et, qu'après la sortie, il devait rejoindre l'armée, il fut résolu que le pont de la Stanga serait attaqué et incendié, pendant qu'un autre corps observerait le pont de Bassignana.

Ces opérations devaient avoir lieu la nuit même où les mille hommes pénétreraient dans Valence et la sortie s'effectuer le lendemain à la première heure. Pour donner le change à l'ennemi, l'armée eut l'ordre de se tenir prête à marcher, laissant en arrière tentes et bagages. Tout semblait annoncer une marche vers la colline et vers Giarole ; et Charles-Emmanuel pensait ainsi attirer de ce côté les Franco-Espagnols et détourner leur attention du Pô. Afin de faciliter encore l'attaque du comte de la Roque, mille hommes, commandés par le général Marulli, partirent pour Brême.

Mais l'entreprise n'en restait pas moins impraticable. Le général piémontais avait fait lever le plan de la tête du pont ; elle était garnie de trente pièces de canon et de six bataillons, qui campaient derrière un bon retranchement. Il devenait donc impossible de faire pénétrer les mille hommes dans Valence et encore plus de les en retirer, si jamais ils pouvaient y pénétrer. Toutes ces considérations, dont le prince de Lichtenstein, qui était venu à Brême pour juger de la possibilité de l'entreprise, put reconnaître la parfaite justesse, firent abandonner le projet.

Le corps de la Roque n'étant plus d'aucune utilité pour secourir Valence, allait rejoindre l'armée, quand, le 28 octobre, le marquis Balbian annonça au roi qu'il était à toute extrémité, mais qu'il pouvait, s'il y était autorisé, évacuer

la place secrètement pendant la nuit, à condition que la Roque favorisât sa sortie. Octobre.

Cette proposition, qui sauvait trois bataillons et cinq cents hommes fut accueillie. L'accord établi entre les deux généraux, la sortie s'effectua dans la nuit du 29 au 30, avec toutes les précautions imaginables. Il ne resta à Valence que le major de la place avec soixante-dix hommes pour capituler dans le château, un capitaine avec cinquante soldats pour rendre la ville. Les troupes passèrent le Pô sur des barques et se rendirent à Sartirana, où le comte de la Roque avait envoyé des détachements destinés à les protéger. Le 30 elles étaient arrivées à Brême.

Valence prise, de nouvelles dispositions étaient nécessaires. Sur l'avis du comte de la Mante, les Austro-Sardes décidèrent de replier les troupes qu'ils avaient au-delà de la Sesia ; de laisser à Candia, aux ordres du général Dersoffi, les hussards, les deux bataillons esclavons et les partisans, pour observer les mouvements des alliés dans la Lomeline ; de placer à Terranova, sur les bords de la Sesia, quatre cents chevaux et deux compagnies de grenadiers, commandés par un colonel, qui aurait aussi sous lui les quatre cents chevaux postés sur la rive droite du Pô, vers Frassinetto. Tous ces postes devaient soutenir Dersoffi et couvrir les ponts de la Sesia.

Le roi et le prince de Lichtenstein, après un nouvel examen de leur position, se confirmèrent de plus en plus dans la résolution d'abandonner les retranchements dès que l'ennemi marcherait à eux avec des forces imposantes. Des mesures furent prises pour l'évacuation de Casal et l'établissement de l'armée au-delà du Pô.

Mirepoix renonce à l'attaque du fort de Cève.

C'est dans ces circonstances que le marquis de Mirepoix renonça à attaquer le fort de Cève. Il fit reconduire à Savone l'artillerie et les munitions, décampa le 3 octobre de Montez-

Novembre. zemolo, et repassa la Bormida sur le pont de Millesimo, non sans être inquiété à son arrière-garde. Le baron de Leutron avait envoyé la veille une compagnie de grenadiers se joindre, à Malpotremo, aux milices du marquis de Balestrin, afin de prendre Mirepoix en flanc, pendant qu'il attaquerait lui-même en queue avec les volontaires et le reste des grenadiers. Il quitta son camp de Tourrettes le jour suivant, et, à peine avait-il franchi la crête du coteau pour gagner Millesimo et le pont, qu'il donna le signal de l'attaque. Le feu fut assez vif en avant du hameau de Roccavignale, où l'arrière-garde tint quelque temps. Le baron, voyant que l'affaire s'engageait, envoya l'ordre d'avancer aux piquets qu'il avait négligé de prendre avec les grenadiers ; mais avant leur arrivée, l'arrière-garde avait passé la Bormida et coupé le pont derrière elle. Mirepoix se rendit sur les hauteurs de Cosseria et de là à Carcare, tandis que Leutron occupait Millesimo, Roccavignale et Montezzemolo. Tourrettes étant trop éloigné pour protéger ces postes, le camp fut transporté dans la vallée de Priero, la gauche à la vallée, le front au grand chemin et au torrent de Cevetta ; comme il était au pied des collines, il ne tarda pas à être envahi par les pluies, qui commencèrent, vers cette époque, à tomber abondamment. Les environs de Casal furent de même inondés.

Dans les premiers jours de novembre le canon de la citadelle d'Alexandrie ne cessa pas de se faire entendre ; il était dirigé sur des ouvrages que les assiégeants construisaient pour la bloquer pendant l'hiver, empêchés qu'ils étaient d'agir en ce moment.

Le Pô s'enflait à vue d'œil ; un de ses ponts avait été endommagé, et Charles-Emmanuel voyait son armée diminuer chaque jour. Les régiments de Vasques et de Clerici, que la désertion avait presque anéantis, venaient d'être

envoyés à Mantoue. Deux bataillons esclavons, qui étaient postés à Candia, ayant terminé leur temps de service et n'étant pas relevés, s'étaient retirés en bon ordre, malgré leurs officiers, pour regagner leur pays; ils furent plus tard arrêtés près de Mantoue. Le roi avait à déplorer des pertes considérables, qui ne lui permettaient plus de tenir Casal, où il ne restait que dix-huit bataillons. **Novembre.**

Évacuation de Valence et de Casal.

Les manœuvres des alliés l'obligèrent d'ailleurs à agir au plus vite. Le mauvais temps ne les empêcha pas en effet de marcher à l'ennemi ; ils remontèrent le pont de la Stanga. La cavalerie, ayant quitté Bassignana, les avait rejoints à Lazzarone, et, le 4 novembre, ils campèrent à Giarole, avec un corps à la Madone del Tempo, à deux milles de Casal. Trois colonnes furent formées. La première, celle de gauche, prit le chemin de la colline ; celle du centre marcha vers Occimiano ; celle de la droite vers Frassinetto. Casal fut évacué au plus vite par les Austro-Sardes ; ils éprouvèrent certaines difficultés par suite de la crue des eaux, qui avaient emporté un de leurs ponts. N'ayant pas de chevaux pour remonter les barques, ils y mirent le feu, et, pour ne rien laisser à l'ennemi, coulèrent à fond, à coups de canon, les moulins construits sur la rive qu'ils abandonnaient.

Les huit bataillons impériaux sortis de Casal gagnèrent le gros de l'armée et les dix bataillons royaux cantonnèrent à Morano, avec le 2me de Piémont, Aoste et le 2me de Guibert, qui avaient de leur côté évacué Valence et étaient restés jusqu'alors à Villeneuve.

Les troupes au-delà du Pô, le corps de ville avait envoyé une députation au comte Pignatelli, qui commandait l'avant-garde ennemie à la Madone del Tempo, pour lui offrir les clefs de Casal. Le comte entra avec d'autant plus de précautions dans la place que les Piémontais tenaient en-

Novembre. core le château. Il était temps, pour les Austro-Sardes, d'abandonner Casal. Deux jours après l'évacuation, le Pô rompit la digue construite derrière leur camp et peu s'en fallut qu'il ne fût bloqué par les eaux. Charles-Emmanuel n'hésita pas à quitter cette position pour aller établir son quartier à Trino. Les Impériaux campèrent près de Balsola, derrière le canal débordé, toute la cavalerie et l'artillerie à Villeneuve, où des ponts de maçonnerie permettaient une retraite toujours facile. Les bataillons campés à Morano allèrent à Trino, et furent remplacés par les brigades des gardes et de Schulembourg. Le Pô séparait les deux armées.

Charles-Emmanuel parcourut le lendemain la rive gauche du fleuve et vit à Pont de Stura un corps ennemi, qui occupait ce village depuis qu'il avait été abandonné par des volontaires repliés sur Verrua. Ce poste incommodait fort la navigation du Pô, et, pour le protéger, le prince envoya trois compagnies de grenadiers, chargées d'escorter des barques qui remontaient jusqu'à Crescentino, où se trouvait un détachement de cent soixante hommes, auxquels se joignirent deux cents hommes. Le major Desvignes, qui était à la tête de ce corps et des volontaires postés sur les collines au-delà du Pô, devaient soutenir Verrua. Les Austro-Sardes jetaient des corps considérables dans Moncalvo et dans Asti, de sorte que la possession de Verrua devenait, pour les Piémontais, de jour en jour plus nécessaire et plus précieuse.

Le château de Gabiano, situé à peine à quatre milles de Verrua, venait d'être investi. Desvignes, avec sa troupe, marcha sur cette dernière ville et le comte d'Entremont se rendit à Crescentino pour lui prêter main-forte. Mais les secours n'arrivèrent pas à temps; le chevalier de Lazary n'avait pu tenir plus de trois jours, avec ses volontaires,

contre trois mille hommes. Le 10 au soir, la place était aux mains des assiégeants. Novembre.

Ce même jour, les troupes austro-sardes, que les pluies incommodaient fort, furent cantonnées de Morano à Crescentino. Le prince de Lichtenstein établit son quartier dans Trino ; toute la brigade de Saluces occupa Crescentino, pour tenir en respect l'ennemi, qui se renforçait sur la colline, près de Verrua ; les gardes s'établirent à Trino, Piémont à Morano ; toute la cavalerie était dans l'abbaye de Lucedio ; les Impériaux tenaient Balsola, Torrione, Tricero et Palazzuolo. Cette position permettait de réunir aisément les troupes, si les Franco-Espagnols jetaient un pont sur le Pô, et d'observer tous leurs mouvements, puisque la rive gauche du fleuve était gardée de Casal jusqu'à Crescentino.

La rive droite était bien plus exposée. L'ennemi était maître de Gabiano ; en même temps il entrait dans Asti et s'avançait sur les coteaux voisins, pour couvrir Quiers. Le comte de la Mante marcha par Chivas au secours de cette place.

La retraite du marquis de Mirepoix rendant désormais inutile sa présence à Priero, le baron de Leutron quitta ce poste, avec sept bataillons, pour se rendre aux environs d'Asti, en laissant le 2me de la Marine à Priero et le 2me de Keller à Bagnasco.

Mais il était indispensable pour le roi de conserver Verrua, s'il voulait retarder la marche des alliés sur la rive droite du Pô. La brigade de Savoie, aux ordres du comte de la Roque, s'avança donc de Fontaneto à Crescentino, pour hâter la construction des ouvrages et favoriser l'établissement du pont de communication destiné à soutenir la place de Verrua. Le commandeur de Cinsan partit le lendemain de Morano avec un bataillon de Piémont et les

Novembre. deux de la Reine, pour aller à Crescentino se joindre à d'autres troupes. Huit bataillons impériaux remplacèrent à Fontaneto et à Crescentino les bataillons piémontais. Morano resta à la garde d'Aoste et d'un bataillon de Schulembourg, commandés par le baron de Falkemberg. Ainsi la rive gauche du Pô n'était pas moins bien garnie qu'auparavant.

Les pluies continuaient à tomber avec violence, et la crue des eaux empêcha de pousser au-delà de l'île le pont de Verrua. Charles-Emmanuel se consola de ces retards en pensant que les inondations obligeraient l'ennemi à prendre prochainement ses quartiers d'hiver.

Prise des châteaux d'Asti et de Casal par les Franco-Espagnols.

L'infant était à Casal avec la plupart de ses généraux, tandis que cinq bataillons français avec cinq cents chevaux, qui étaient à Asti aux ordres du comte de Montal, commencèrent le 10 novembre, le siège du château. Un vieil officier, du nom de Granjean en était commandant. Il n'avait sous lui que trois cent cinquante hommes, et son artillerie consistait en trois pièces de canon de fonte de quatre et de six livres, quatre canons de fer de dix livres et trois mortiers. Les assiégeants perdirent beaucoup de monde; mais, la brèche ouverte, la garnison dut mettre bas les armes le 17 novembre, avant que les corps du baron de Leutron fussent à même de joindre, à Quiers et à Villeneuve, la brigade de Saluces et les trois régiments de cavalerie du comte de la Mante. La possession de ce château assurait aux Franco-Espagnols celle de la ville elle-même et achevait de former une chaîne de places qui par Moncalvo et Casal, fermait toute communication avec la citadelle d'Alexandrie et protégeait leurs quartiers d'hiver contre toute attaque. Cette importante position méritait qu'on la conservât; aussi, à l'approche du baron de Leutron, la garnison d'Asti fut-elle renforcée de quatre bataillons et d'un régiment de cavalerie.

Le ciel étant devenu plus clément, Charles-Emmanuel en profita pour visiter les environs de Trino et achever les travaux qui devaient mettre Verrua à l'abri d'un coup de main, quoique les ennemis parussent bien plutôt songer à prendre leurs quartiers d'hiver qu'à investir cette place. Novembre.

Cependant le château de Casal tenait toujours, et il leur fallait, à tout prix, s'en rendre maîtres. Le marquis de Maillebois aurait voulu employer la mine, car la pluie avait défoncé les chemins et ne permettait pas à l'artillerie d'approcher; mais ce projet ne put pas être mis à exécution, le niveau du fossé étant plus bas que celui de la rivière. Il fut contraint de prendre ses dispositions pour faire un siège en règle. A force de travail il fit sortir son canon de la boue, et, dans la nuit du 21 au 22 novembre, ouvrit la tranchée. Le 24, les batteries commençaient à faire feu; elles étaient au nombre de trois : une de quatre pièces sur le môle, entre le rempart de la ville et le Pô; une seconde également de quatre pièces, du comte Sordi, près des murs de la ville; une troisième, à gauche de celle-ci, composée de deux mortiers à bombes et de deux à pierres.

Le commandeur Desroches, avec ses quatre cents hommes, défendit vaillamment le château; mais ses canons étaient presque tous hors de service et la mousqueterie ne pouvait remplacer l'artillerie. L'infant fit savoir aux assiégés qu'il était prêt à escalader les murs et à entrer dans le château les armes à la main.

Desroches épuisé demanda à capituler; mais il ne put obtenir de sortir avec les honneurs de la guerrre. La garnison fut conduite à Tortone; on ne lui accorda que ses équipages. Les officiers furent mis en liberté sur parole et les employés non militaires relâchés sans conditions.

Le château de Casal n'était pas encore au pouvoir des alliés qu'une partie de leurs troupes avait déjà commencé à Choix des quartiers d'hiver.

Novembre. choisir ses quartiers d'hiver. L'infant avait pris le chemin du Plaisantin et du Parmesan avec quelques régiments de cavalerie espagnole; les cinq bataillons de Casal étaient rentrés sur les terres de la République; les Espagnols occupaient Alexandrie, Pavie, Parme et Plaisance; les Français une partie d'Alexandrie et de Valence, Asti, Moncalvo et Casal, et, quoiqu'il eussent jeté un second pont à Valence, ils ne cherchaient pas à s'établir dans la Lomeline; leur désir était simplement d'en tirer des subsistances.

Il était temps que Charles-Emmanuel songeât aussi au repos. Leutron, arrivé de Priero à Saint-Damien avec les deux bataillons de fusiliers, les deux de Bourgsdorff et Pignerol, y fut joint par le 4me de Kalbermaten, qui venait de Suse, et Meyer de la vallée de Pragelas, ainsi que par un corps considérable de Vaudois. Il était ainsi assez fort pour tenir Saint-Damien, où il s'établit, ainsi que Canale, Tigliole, Duzino et Saint-Michel, où ses troupes furent distribuées. Les Vaudois occupèrent Variglie, pendant que le brigadier Martini, qui avait été envoyé d'Alba à Costigliole, au-delà du Tanaro, avec le 1er de la Marine et le 3me de Guibert, des volontaires et des milices, était au château de Blangero, à Issola, à San Marzano et au couvent de Saint-Barthélemy. La garnison d'Asti était bloquée de ces côtés-là.

Le comte de la Mante, placé à Villeneuve et aux environs avec trois régiments de cavalerie, se trouvait à portée d'Asti. Le commandeur de Cinsan, sur la colline avec les brigades de Savoie et de Saluces, communiquait par Coconato avec Verrua. Le pont du Crescentino permettait au roi de porter secours, en cas de danger, aux troupes postées au-delà du Pô.

La disposition des quartiers d'hiver pour les Impériaux ne se fit pas avec autant de facilité. Dès les premiers

jours de décembre, Charles-Emmanuel proposa au prince de Lichtenstein de les prendre dans le Verceillais, le Novarais et la Lomeline, en tenant un gros poste à Mortare, d'où, par un pont sur le haut Tésin, il pourrait communiquer avec Milan et avec lui à Crescentino. Le général impérial refusa ; il tenait, à tout prix, à s'établir dans le Milanais ; le roi y consentit. Cette position choisie, un pont fut construit sur le Tésin, près d'Oleggio, avec une tête aux deux extrémités. Il devait être gardé par les Impériaux et soutenu par la garnison de Novare, afin d'assurer les communications entre les troupes des deux nations. Décembre.

Si, contre toute vraisemblance, les Franco-Espagnols, prévenant les Impériaux, se jetaient dans le Milanais et leur en défendaient l'entrée, ceux-ci devaient prendre leurs quartiers dans le Novarais et la Lomeline, où ils occupaient déjà Mortare et Vigevano.

A la suite de ces dispositions, le marquis de Rivarol, gouverneur de Novare, quitta cette ville, dont il laissa le commandement au colonel Outigher, et alla à Trino se concerter avec le prince de Lichtenstein au sujet de l'établissement de ses troupes dans la province ; ils convinrent de construire à Turbigo un pont sur le Tésin, qui serait protégé par Novare.

La marche des troupes impériales devait se faire sur trois colonnes, passant toutes par Verceil. La première prit le 7 la direction de Novare ; elle était composée d'un régiment de cavalerie et de six bataillons. La seconde, suivie de l'artillerie, se mit en marche le lendemain pour Verceil. Le général impérial hésitait cependant encore à entreprendre le passage du Tésin. On lui mandait de Milan que l'infant et le comte de Gages étaient près de Pavie avec un corps de seize mille hommes, et qu'on ne doutait pas que leur dessein fût de pousser jusqu'à cette ville pour s'y

Décembre. établir, ce qui leur était très facile, puisque le comte Pallavicini n'avait laissé qu'une faible garnison dans le château et était, avec six mille hommes, au-delà de l'Adda.

Cet avis donna à réfléchir au prince de Lichtenstein. Il se décida à ne pas passer le Tésin, se bornant à y jeter des ponts et à établir ses troupes entre Verceil et Novare, où il se rendit en personne pour distribuer les quartiers. La troisième colonne impériale partit le 9 pour Verceil.

Charles-Emmanuel établit le même jour son quartier à Crescentino. Ses troupes conservèrent leur position, qui leur permettait de se réunir facilement aux impériales ; le seul changement qu'il opéra fut d'envoyer le régiment de Mondovi à Fontaneto, qui, depuis le départ des Impériaux, n'était pas occupé; et ce poste, situé entre Trino et Crescentino, était nécessaire pour garder la rive gauche du Pô conrte ceux de Gabiano, de Camino et de Moncestino, situés sur la rive opposée.

Un corps ennemi de quatre mille hommes, entré dans la Lomeline, s'était établi à Mede et à Mortare, avait fortifié Vigevano, occupé par le général de la Vieuville, et jeté un pont sur le Tésin. Il avait poussé des détachements jusqu'à Turbigo et empêché la construction du pont qui y était projeté. A cette nouvelle, le prince de Lichtenstein s'était arrêté à Novare et avait laissé sa troisième colonne à Verceil; le roi envoya cent chevaux à la Motta di Conti, pour faire des patrouilles sur les bords de la Sesia jusqu'à son confluent avec le Pô.

Charles-Emmanuel forma à ce moment un projet dont la réussite devait être pour lui de la plus haute importance. Sachant que les alliés n'étaient pas en forces à Vigevano et à Mortare, il pensa à les chasser de ces postes et à leur enlever les abondantes subsistances qu'ils recevaient de la Lomeline. Un de ses aides de camp alla à Novare com-

muniquer au maréchal ce projet et lui offrir des troupes pour l'exécuter, s'il ne croyait pas les siennes suffisantes. Celui-ci assembla, le 14 décembre, un conseil de guerre pour consulter ses généraux. Ils furent d'avis que le plan ne devait pas réussir, parce que l'ennemi, qui avait un pont à Vigevano et des troupes considérables au-delà du Tésin, ne laisserait pas emporter des positions aussi importantes pour lui; que pour répondre à l'attaque, il marcherait en avant avec tous les corps des environs, par ses ponts de Valence, de Pavie et de Vigevano; ils concluaient que c'était aller au-devant d'une affaire générale, qu'il fallait au contraire éviter avec le plus grand soin. Décembre.

L'expédition n'eut donc pas lieu. Néanmoins le conseil décida que l'armée impériale prendrait une position provisionnelle en avant de Novare, du côté de la Lomeline, afin d'enlever aux Franco-Espagnols le plus de subsistances qu'il serait possible, et d'en fournir aux Impériaux, dont les quartiers devaient s'étendre du lac Majeur, par Novare, jusqu'à Verceil. De leur côté les alliés avaient poussé des postes sur les rives du Tésin à Boffalora, Abbiategrasso, Turbigo, Camere et jusqu'à Sestocalende, au bord du lac; ils interceptaient toute communication avec le Milanais.

Les Impériaux avaient leur droite à Verceil, et, pour que les deux armées pussent se porter mutuellement secours, il leur fallait conserver les communications entre cette ville et Crescentino. Le roi chargea ses généraux de l'établissement des seize bataillons et des quatre régiments de cavalerie qui devaient être distribués entre Verrua et Verceil. Le gros de l'infanterie s'établit à Crescentino et dans les environs; trois régiments de cavalerie à Livourne, Tronzano, Saint-Germain, Cavaglia et Saluzzola, à portée de Verceil; le quatrième tint Calusa, derrière la Doire; puis, comme les Franco-Espagnols n'avaient pas de pont à Casal,

Décembre.

ils résolurent d'occuper Trino, dont le château avait été réparé comme nous l'avons dit déjà, et de pousser de là un poste à Morano. Ces arrangements permettaient au roi de préserver la rive gauche du Pô des attaques de l'ennemi et de ne pas se séparer des Impériaux.

Il était prêt à expédier des troupes pour la mise à exécution de ce projet, quand le prince de Lichtenstein lui fit savoir que les ennemis se renforçaient à Vigevano, ce qui ne lui permettait pas de prendre ses quartiers provisionnels en avant de Novare.

La conservation du Novarais était indispensable pour les Austro-Sardes. Les Impériaux y trouvaient leurs subsistances, et par là était ouverte une porte sur l'Allemagne, d'où ils attendaient des renforts et des secours, qui pouvaient arriver par le haut Tésin, à moins que l'ennemi ne se fût emparé déjà des châteaux de Milan et de Pizzighittone, fort exposés même pendant l'hiver. L'attaque était à craindre de ce côté; car les Franco-Espagnols s'étendaient sur les bords du Tésin jusqu'au lac Majeur, sans abandonner pourtant la Lomeline, dont ils avaient augmenté le corps d'occupation, pour s'assurer des subsistances et réprimer les incursions des hussards piémontais.

Le général autrichien fut, par ces mouvements, obligé d'évacuer Verceil pour rassembler ses troupes dans le Haut-Novarais, s'assurer de la rive droite du Tésin et se couvrir contre les attaques de la cavalerie, établie dans le Vigevanasco. Par conséquent, le roi dut aussi changer la distribution de ses troupes. Il envoya quatre bataillons à Verceil et plaça un régiment de cavalerie à Saint-Germain.

Charles-Emmanuel quitte l'armée pour retourner à Turin.

Le 20 décembre il prit la route de Turin, laissant le commandement de l'infanterie en-deçà du Pô au général de Cinsan, celui de la cavalerie au chevalier de Revel. Le baron de Leutron, lieutenant général, établi à Saint-

Damien, avait, dans ce poste et aux environs, sur les deux rives du Tanaro, neuf bataillons et deux régiments de cavalerie sous ses ordres, pour contenir la garnison d'Asti et garantir ses derrières. La brigade de Saluces tenait Montafia, Ciocchero, Saint-Paul; la brigade de Savoie, établie sur la colline à Coconato, à Marmorito et dans le voisinage, maintenait la communication de Verrua à Saint-Damien. Telle fut la position des troupes pendant l'hiver. Décembre.

Les Espagnols, qui occupaient Alexandrie et les villages voisins, afin de resserrer le blocus de la citadelle jusqu'à l'entrée du printemps, avaient construit plusieurs redoutes, qui, avec cette place au centre, formaient un demi-cercle, dont les deux extrémités aboutissaient au Tanaro. Ce demi-cercle comprenait, en partant de la droite, Grondolato, dont le pont fut retranché; la cassine de la Porcelana; la Scaravella, sur le chemin de Saint-Sauveur; la cassine Gratarola, sur le chemin de Soleri; le pont retranché de Casalbagliano; enfin les retranchements de la cassine Mezzana, à quelque distance de Casalbagliano, en face de la Villa del Foro et près du confluent du Tanaro et du Belbo. Toutes ces redoutes étaient palissadées, et avaient de bons fossés et du canon.

Tandis que les Espagnols essayaient d'empêcher les secours de pénétrer dans le château d'Alexandrie, les neuf bataillons français qui étaient dans Asti sous le commandement du comte de Montal ne se trouvaient pas fort au large, pressés du côté des collines par le corps du baron de Leutron. Le général français, qui manquait de subsistances, ne trouva d'autre moyen de s'en procurer que de se jeter sur la rive droite du Tanaro. Pour se rendre maître de ce pays, il fit passer la rivière à une troupe, qui mit promptement en fuite les volontaires et les milices postés sur les bords du fleuve du côté du couvent de Saint-Barthélemy. Un pont solide fut construit; il ne fut pas plus tôt terminé, que le

Janvier 1746. général détacha, le 5 janvier, le chevalier de Mesplex, maréchal de camp, et le duc d'Agénois, brigadier, avec une troupe assez considérable d'infanterie, quelques chevaux et deux petites pièces de canon, pour s'étendre dans cette partie de l'Astesan. Le château de Blangero capitula d'abord; la garnison fut faite prisonnière de guerre. A partir de ce moment, le duc d'Agénois resta seul chargé de cette expédition.

Le brigadier Martini, à Costigliole avec le 1er de la Marine et le 3me de Guibert, bataillons peu considérables par eux-mêmes et de plus affaiblis par les nombreux détachements postés au dehors, ne crut pas devoir résister; car on pouvait le tourner par sa droite et sa gauche. Aussi, après avoir replié ses postes de San Marzano et d'Azano, pour éviter d'être coupé dans sa retraite, s'il tardait à l'opérer, il se retira à Neive, à quelques milles de là. Le duc d'Agénois vit alors en sa possession Costigliole, San Marzano, Azano, Nice de Montferrat, Issola, les châteaux de Blangero et de Coassolo, presque en face de Neive. Il plaça quatre-vingts hommes, commandés par un capitaine du régiment de Lyonnais, dans le premier de ces châteaux et deux cent cinquante dans le second, aux ordres d'un lieutenant-colonel. Il s'établit avec le gros de sa troupe à Costigliole et tint à Castagnole des Lances, qui n'est qu'à deux milles de Neive, un poste avancé, composé de cinquante volontaires et de vingt miquelets.

Tentative d'Alfieri contre Asti. Dans ces circonstances, le chevalier Alfieri, lieutenant-colonel du régiment de Mondovi, prétendit pouvoir se rendre maître d'Asti; il avait, disait-il, des intelligences dans la place, dont il connaissait d'ailleurs les moindres détours. Le baron de Leutron, quoiqu'il eût peu d'espoir, donna cependant au chevalier l'autorisation d'agir. Lui-même devait opérer une diversion en attaquant le duc

d'Agénois, qu'il voulait rejeter au-delà du Tanaro. A la tête de deux bataillons, Leutron passa la rivière à Alba et joignit à Neive le brigadier Martini, pour attaquer de ce côté, tandis qu'Alfieri marchait sur Asti; mais ce dernier n'avait pas prévu qu'il serait arrêté par le Borbo. Janvier 1746.

La nuit même où Leutron arrivait à Neive, un sergent de la Marine et douze grenadiers, conduits par un paysan, enlevèrent, dans ce village, un capitaine et deux subalternes du régiment de Lyonnais, qui s'étaient logés hors du château. La nuit suivante, les compagnies de la Marine, de Bourgsdorff et de Guibert attaquèrent le poste de Castagnole des Lances. Les soldats furent surpris autour de leur feu, sur une petite place; les grenadiers chargeant sur eux à la baïonnette, ils n'eurent pas le temps de se reconnaître et furent faits prisonniers.

Le baron de Leutron marcha le lendemain sur Costigliole, où le duc d'Agénois ne jugea pas à propos de l'attendre. Celui-ci, après avoir replié la garnison du château de Coassolo, qui allait être investi par l'avant-garde ennemie, avait repassé le Tanaro, laissant une forte garde à la tête de son pont et quatre-vingts hommes dans le château de Blangero, à une portée de canon d'Issola, pour mieux assurer sa retraite. Afin de couper à cette garnison toute communication avec le duc, les Piémontais placèrent à San Marzano, entre le pont et le château, des grenadiers et des piquets.

Pendant deux jours le baron de Leutron battit inutilement le château de Blangero avec de petites pièces que le duc d'Agénois avait abandonnées dans la boue; les murs étaient trop solides et l'artillerie trop faible. Pour inquiéter l'ennemi, un lieutenant se jeta avec vingt grenadiers dans une cassine qui était sur la hauteur tout près du château; cet officier reçut un coup de feu à la gorge. Le lendemain, à l'entrée de la nuit, le château tenait toujours, quand le feu

Janvier 1746. fut mis à la porte avec des fascines goudronnées. Le sieur de Sissac, capitaine de Lyonnais, craignant que les flammes ne gagnassent le comble, se rendit à discrétion.

Pendant que ces braves vendaient chèrement leur vie, une affaire plus considérable s'engageait près d'Asti. Le matin du 15 janvier, il sortit de la ville un corps de trois mille hommes, formé de cinquante-quatre piquets et de neuf compagnies de grenadiers. Les bataillons des fusiliers et Meyer occupaient : les cassinages bâtis au-dessous d'une petite éminence, à droite du Borbo; la gauche du grand chemin qui conduit d'Asti à Saint-Damien; le Gabaleone, qui ne se divise qu'à Variglie, à deux milles d'Asti et à deux de Saint-Damien. Le poste avancé que tenaient ces deux bataillons dans une cassine placée sur la droite de l'éminence dite le Bric de Jori, fut attaqué de grand matin par des grenadiers et des piquets. Les fusiliers et Meyer prirent aussitôt les armes et se portèrent sur une hauteur, vis-à-vis de la cassine de Saint-Christophe, d'où ils envoyèrent leurs piquets s'emparer de l'éminence appelée le Bric de Bourgenau, derrière le vallon de Saint-Pierre; ce poste leur paraissait propre à arrêter l'ennemi et à l'empêcher de tourner celui de Jori. Un autre poste fut placé dans une cassine située sur le chemin de la chapelle de Saint-Charles ; une troupe française, qui s'était avancée par le chemin creux allant au Tanaro, fut repoussée.

Peu avant la nuit, les grenadiers de Kalbermaten et de Pignerol, venant de Saint-Damien avec quatre piquets, essayèrent de déloger les Français de la chapelle de Saint-Charles; mais, pris en flanc, ils durent se retirer.

Les grenadiers et les deux piquets, qui avaient remporté un avantage dans le chemin creux, furent peu après repoussés à leur tour. Le feu dura jusqu'à la nuit; les Français, voyant qu'ils ne pouvaient pas s'étendre sur leurs devants,

mirent le feu à plusieurs cassines sur la colline, coupèrent un nombre considérable de mûriers le long du chemin du Bric de Jori, et enfin rentrèrent dans Asti. Janvier 1746.

Chacun reprit ses positions, et le reste du mois de janvier s'écoula sans nouvelle attaque.

CAMPAGNE DE 1746

Février.

Accablé par la grande supériorité de ses ennemis, le roi de Sardaigne avait dû leur abandonner le Plaisantin, le Tortonais, l'Alexandrin et le Montferrat ainsi qu'une partie de l'Astesan. La paix de Dresde lui fournit un moyen de relever promptement sa fortune.

Marie-Thérèse envoie une nouvelle armée en Italie.

La cour de Vienne, délivrée, par la cession de la Silésie, d'un ennemi habile et puissant, dut céder aux sollicitations de son allié, qui la pressait d'envoyer des secours en Lombardie. Le moindre retard pouvait amener une catastrophe: la citadelle d'Alexandrie, bloquée étroitement depuis le mois d'octobre, dépourvue de subsistances, était incapable de tenir longtemps, et l'importance de cette place était grande. Aussi, Marie-Thérèse, aussitôt après la signature de son traité avec S. M. prussienne, en date du 25 décembre 1745, dirigea-t-elle sur l'Italie une nouvelle armée, composée de quarante-deux escadrons, trente-un bataillons et deux mille Varadins. Le comte de Brown, général d'artillerie, ayant sous lui les lieutenants généraux Nadasti, Luchesi et Berenclau, en eut le commandement jusqu'au moment de sa jonction avec le maréchal de Lichtenstein.

Berenclau était à l'avant-garde avec les généraux majors Smertzing, Andreazi et Zoch. Quinze escadrons et quinze bataillons, dont huit furent pris au corps qui était déjà en Lombardie avec le prince de Lichtenstein, étaient placés entre Mantoue, Crémone et Pizzighittone. Février.

L'infant et le comte de Gages, qui, depuis le 20 décembre, occupaient Milan, faisaient des préparatifs pour le siège du château ; cent vingt pièces de canon et quarante mortiers étaient déjà rassemblés. Ils occupaient les bords du Tésin jusqu'au lac Majeur. Le prince de Lichtenstein, dont les troupes étaient postées entre Novare et Arone, tenait la rive droite du fleuve et interceptait les communications entre le lac et Milan par le Naviglio.

Afin de remédier à cet état de choses, le général espagnol forma le projet de déloger les Impériaux du Novarais. Voulant donner le change au prince de Lichtenstein, dans la nuit du 5 au 6 février, il menaça de passer, avec huit cents fantassins, le Tésin à Oleggio, dans le Haut-Novarais, tandis qu'avec le gros de son armée il prenait la route de Vigevano pour se joindre aux Français dans la Lomeline, marcher avec eux sur Verceil et séparer le roi des Impériaux. Pignatelli s'était même déjà avancé jusqu'à Terdopio, Vignarello et Gravaldone, avec un corps de sept à huit mille hommes ; mais le prince de Lichtenstein ne se laissa pas abuser, et, au lieu de perdre son temps à disputer au comte de Gages le passage du Tésin, à Oleggio, il rassembla, le 6, son armée sous Novare. Dès le lendemain il se replia sur Taro, le long du canal, et, le jour suivant, par Ghemme et Gattinara, sur Verceil, où il fut joint par dix bataillons et vingt escadrons piémontais.

Le Novarais fut ainsi évacué. Il ne resta qu'un bataillon de Piémont et un d'Outigher dans Novare. Les troupes combinées furent placées derrière la Sesia, formant un cor-

Mars.

don, dont la gauche était à Gregia, le centre à Oldenico, où s'établit le maréchal, et la droite à Verceil.

Cette tactique et l'abandon du Novarais n'obtinrent pas l'approbation de Charles-Emmanuel. Le Novarais fournissait des subsistances à l'armée impériale; aussi son intention était-elle de rentrer dans cette province, s'il était possible, et d'obliger le comte de Gages à repasser le Tésin. Mais celui-ci prévint par sa retraite l'exécution de ce projet. Il est vrai aussi que, s'il n'avait pas réussi à entamer les troupes du général autrichien, il était parvenu à se rendre maître des deux rives du Tésin. Il jeta à Oleggio un pont, dont il retrancha les têtes, et, regagnant l'autre rive, rentra dans ses premiers quartiers.

Du côté du Montferrat, les Français se tenaient sur leurs gardes, car ils s'attendaient à être attaqués par le roi de Sardaigne. Ce prince, après la bataille de Bassignana, s'était retiré à Saint-Damien, laissant des corps d'armée à Crescentino, à Otrino et à Verceil; Lichtenstein était couvert par la Sesia et hors d'attaque.

Charles-Emmanuel, plus inquiet que jamais pour le sort de la citadelle d'Alexandrie, voulut essayer de la ravitailler; il demanda au général allemand d'attaquer Zeme et Moncalvo, pendant que Leutron marcherait sur Asti avec un corps important et des vivres. Zeme fut pris, et Chevert, qui commandait à Moncalvo, se retira du côté du maréchal de Maillebois.

Investiture et capitulation d'Asti.

Cette retraite et la prise de Zeme donnèrent au maréchal de sérieuses craintes pour Asti, et, voulant secourir cette ville, défendue par le comte de Montal, le 7 mars il marcha en trois colonnes sur Annona, tout près de la place, et écrivit au comte qu'il arrivait à son secours; mais quel fut son étonnement quand il apprit le 9 que, dans la nuit du 7 au 8, de Montal s'était rendu avec trois maréchaux

Mars.

de camp, deux brigadiers, trois cent soixante officiers et quatre mille huit cents hommes.

Le baron de Leutron, qui commandait cette expédition s'était déjà fait connaître à Campo-Santo et à Coni; le roi de Sardaigne n'avait pas de meilleur général. Le 5 mars il avait placé toutes ses troupes de manière à ce qu'elles pussent, en une seule nuit, se trouver sous Asti. Tous les corps arrivèrent à l'heure fixée, et, le 7, sans qu'il se doutât de l'attaque, le gouverneur d'Asti se vit enveloppé de toutes parts et bombardé par dix-huit pièces de canon.

A deux heures du soir il demanda à capituler, à condition de pouvoir se retirer sur Alexandrie. Le baron de Leutron lui répondit que, s'il ne se rendait pas à discrétion dans la journée, il serait, ainsi que la garnison, passé au fil de l'épée. Le comte de Montal, qui n'avait pas reçu la lettre du maréchal de Maillebois, se croyant infailliblement perdu, n'essaya pas de résister, et, quelques heures après, il mettait bas les armes.

Les Espagnols lèvent le siége d'Alexandric.

Cette nouvelle rendit furieux les Espagnols. Ils criaient bien haut que la capitulation d'Asti était convenue d'avance entre les Français et les Piémontais, qu'ils était trahis par leurs alliés. Aussitôt le comte de Gages donna, de Milan, le signal de la retraite; il envoya au lieutenant général Lasci l'ordre d'abandonner le blocus d'Alexandrie, de réclamer au maréchal toutes les troupes espagnoles, génoises ou napolitaines[1], et de se retirer sous Tortone.

1. Lasci s'étant présenté au maréchal pour lui notifier les ordres dont il était chargé, le maréchal, surpris au-delà de toute expression, lui demanda si les Espagnols voulaient abandonner les Français et si l'infant ordonnait de le laisser aussi faible contre un ennemi aussi supérieur. M. de Lasci répondit: « Vous ne me donnerez pas à entendre, Monsieur le maréchal, que vous ayez besoin d'être soutenu contre les Piémontais; vous êtes trop bien avec eux. » Une arrogance aussi déplacée demandait une réplique à la grenadière; mais, tout vif qu'était le maréchal, il fut prudent, parce que c'était le roi son maître qui était l'offensé. Il s'en plaignit et l'ordre arriva pour que M. de Lasci eût sur-le-champ à partir de l'armée et à passer en Espagne. *Tableau de la Guerre de la Pragmatique Sanction.* t. II, p. 129.

Mars.

Maillebois ainsi abandonné et sans espoir de résister seul, se retira à Tortone, puis à Novi. Les Piémontais pouvaient désormais se donner libre carrière. Alexandrie, qui n'avait plus de subsistances que pour trois jours, fut approvisionnée de vivres et de troupes fraîches. En même temps, le chevalier Martini s'emparait d'Acqui. Le château de Casal et Vigevano ouvraient leurs portes aux vainqueurs.

La campagne s'annonçait heureusement pour les Piémontais. Les Autrichiens n'étaient pas moins heureux. La nouvelle armée avait passé le Pô et l'Adda. Les troupes placées à Codogno s'étaient repliées immédiatement devant le comte de Brown. Il occupait Lodi et Melegnano, et menaçait Milan.

Les Espagnols évacuent Milan et marchent vers Plaisance.

Cependant les Espagnols étaient dans cette ville, occupés à fêter l'anniversaire de la naissance de l'archiduc Joseph (13 mars). Le 15, c'était la fête de l'infant, et les réjouissances recommencèrent. On jouait, on dansait, quand, vers minuit, le bruit se répandit que les Austro-Sardes s'étaient emparés de Marignan et qu'ils étaient à la porte de la ville. La garnison courut aussitôt aux armes, sortit et s'étendit sur le chemin de Pavie. Le soir, l'armée était à la Chartreuse de Pavie, laissant toute liberté au prince de Lichtenstein d'opérer sa jonction avec le comte de Brown.

Dans un conseil de guerre, tenu le 21 dans l'appartement de l'infant, il fut décidé qu'il fallait passer le Pô, puis, après avoir fait sauter le pont, marcher sur Plaisance et de là sur Parme. Les troupes se mirent donc en mouvement le 22; mais les équipages étaient si considérables qu'ils étaient à peine de l'autre côté du fleuve le 23, vers minuit. L'armée suivit les équipages, non sans encombre, et arriva le 24 à Castel San Giovanni, après avoir essuyé une pluie torrentielle, qui rendit les chemins presque impraticables.

Le comte de Gages ne voulait pas s'arrêter là. Le 25, sa première ligne passa la Trebia sur un pont construit à la

hâte, pendant que la cavalerie et les équipages passaient à gué. Mais bientôt les eaux emportèrent le pont; il fallut en construire un second, qui ne fut terminé que le 28. Dans la soirée, l'armée était réunie à Borgo San Donino; le 30 elle occupait Sanguinaro, après avoir jeté une garnison dans Parme. Mars.

Le prince de Lichtenstein, à la nouvelle de l'évacuation de Milan par les Espagnols, avait immédiatement quitté le Montferrat et le Novarais; il avait traversé le Milanais, joint Berenclau dans le Lodesan, puis gagné le Parmesan. Parme était serrée étroitement, et son armée s'étendait le long du Taro.

Pendant trois longues semaines, les Espagnols occupèrent le camp de Sanguinaro, dont les débordements du Taro firent bientôt un véritable bourbier, où gens et bêtes se trouvaient fort mal à leur aise. Harcelés par de nombreux partis autrichiens, qui passaient chaque jour la rivière pour surprendre les grand'gardes, ils n'essayèrent pas une seule fois de réprimer l'insolence de leur ennemi.

Le marquis de Castellar évacue Parme. Ses fautes.

Cette honteuse inaction était due aux dissensions qui existaient entre les généraux espagnols. Le comte de Gages était tenu en échec par le conseil de l'infant, et aucun des moyens qu'il présentait pour sortir de cette léthargie n'était accepté. Le but de toutes les manœuvres était de déconsidérer le comte et de faire mettre à sa place le marquis de Castellar. Ce dernier, après avoir été battu au Crostolo, s'était enfermé dans Parme, où, malgré les ordres du comte de Gages, il s'attardait, au risque de voir couper ses communications avec l'armée d'Espagne. Enfin, l'infant, poussé par le comte de Gages et le marquis de Maillebois, lui envoya un ordre formel d'évacuer Parme et de passer par Bagance, Bercetto, pour joindre l'armée à Fiorenzola ou à Plaisance.



Avril.

Le marquis de Castellar obéit, et dans la nuit du 19 au 20 avril, il sortit de Parme; mais, au lieu de précipiter sa marche, de passer dès le 20 la Bagance, qui était à sec, d'occuper les hauteurs de Bercetto et d'arriver bien vite au pont du Taro, pour se mettre à couvert derrière cette rivière et permettre aux Espagnols de lui prêter main-forte, ce général perdit son temps à attaquer Mulazzano. Le 21, il avait passé la Bagance, quand il apprit que les hauteurs de Bercetto étaient occupées par le prince de Lichtenstein. Sa position était des plus dangereuses; il avait des ennemis de tous côtés, de tous côtés des campagnes ruinées et des montagnes couvertes de neige. Castellar prit le parti de se retirer en toute hâte vers Sartirana. Ses troupes formaient deux colonnes : l'une passa par Sibiano, l'autre par Niviano, pour se joindre à Castelnovo. Le lendemain il traversait Cerreto et Salalva, pour arriver enfin le 27 à Sarzana, au milieu de la plus affreuse misère. Le soldat était sans munitions de guerre, sans pain, sans souliers, harassé de fatigue.

Le prince de Lichtenstein s'était emparé du château de Parme, dont la garnison fut faite prisonnière de guerre. Le 29, il marcha sur le Taro et se disposait à le passer, quand l'alarme fut donnée dans le camp de Sanguinaro. Les Espagnols se retirèrent en hâte vers Fiorenzola, où ils campèrent en avant du village. Il fallut passer la Nura, dont le pont était situé à huit milles de Fiorenzola; ce passage ne s'opéra pas sans difficulté, et l'arrière-garde eut beaucoup à souffrir des attaques des Impériaux.

Mouvements des deux armées.

Aussitôt que d'Arambur eut évacué le Lodesan, le comte de Gros fut envoyé à Codogno avec quatre mille hommes. Pignatelli, après avoir traversé Plaisance, marcha droit sur ce poste. Toute la nuit cependant, le comte, averti, par le prince de Lichtenstein et par des fusées parties de Plaisance, des mouvements de l'ennemi, tint ses troupes sous

les armes; mais, le matin, voyant la plus parfaite tranquillité régner de tous côtés, il les fit rentrer dans leurs quartiers. Les Espagnols avaient été retardés dans leur marche, et, au lieu d'arriver devant Codogno la nuit, ils ne l'atteignirent que dans la journée. Le comte de Gros, qui ne pouvait s'attendre à une surprise en plein jour, était au lit quand il entendit des coups de feu tirés en pleine ville. Pignatelli était dans Codogno, et il fut obligé de se rendre avec la garnison. Mai.

Mais bientôt le comte de Gages dut ordonner l'abandon de Codogno, n'ayant pas de forces suffisantes pour soutenir cette place. Aussitôt le prince de Lichtenstein s'empressa de s'y établir de nouveau.

L'armée espagnole campa, le 2 mai, au-delà du Rifiuto, dont les eaux baignent la partie supérieure de Plaisance, et le collège Saint-Lazare servit de poste avancé. Craignant de ne pouvoir rester longtemps maître de ce poste, le comte de Gages voulut tout au moins qu'il ne servît pas à ses ennemis; aussi fit-il contreminer le terrain, de manière à faire sauter les bâtiments, à l'approche des Impériaux. Don Ignace Bagot, brigadier, chargé de cette mission, sortit du collège, selon les ordres du comte, après avoir mis le feu aux mèches. Mais le chapelain de Saint-Lazare, Juvenoly, avait surpris le secret de cette machination, et, à peine les Espagnols étaient-ils hors de la porte du collège qu'il fit entrer dans les caves l'eau du Riel, torrent qui coulait le long des murs de l'établissement. Un seul baril de poudre prit feu et les dommages furent peu considérables.

Les Autrichiens, maîtres de Saint-Lazare, campèrent, en formant un demi-cercle qui cernait Plaisance du côté de la plaine; ils appuyaient leur droite à Notre-Dame de Limosa, sur le Pô mort, leur gauche à la Trebia. Le prince de Lichtenstein coupa toutes les avenues de la ville, creusa

Mai.

des fossés qu'il garnit de pieux, et plaça des chevaux de frise et des batteries aux points le plus exposés.

Misère des Espagnols à Plaisance.

Il fut question d'affamer l'armée espagnole dans son camp. Le général Roth, qui tenait le poste de Codogno, devait couler tous les bateaux qui pourraient amener des vivres à l'ennemi et canonner les moulins situés sur la rive opposée du Pô.

La misère était grande. Poussé par le comte de Gages, qui, une fois encore l'emporta sur les intrigues de cour, l'infant se décida à demander au maréchal de Maillebois des secours. Treize bataillons, commandés par le marquis de Mirepoix, prirent aussitôt le chemin de Plaisance. Mais, au lieu de combattre, ils furent simplement destinés à renforcer la garnison de la ville, c'est-à-dire à augmenter le nombre des bouches et à précipiter la catastrophe.

La ville et l'armée criant famine, Pignatelli fut envoyé dans le Lodesan pour se procurer des vivres. Il n'avait à craindre que le général Roth, qu'il fallait attaquer par ses derrières; mais Roth, qui avait présent à l'esprit le sort du comte de Gros, ne se sentant pas assez fort pour avoir l'avantage, se replia sur Codogno, passa l'Adda et se retira sous Pizzighittone. Le Lodesan étant à découvert, Pignatelli jeta des troupes dans Codogno, enleva, pendant plusieurs jours, tous les vivres et les fourrages qu'il put rencontrer, et rentra dans Plaisance avec son butin.

Prise de Valence par les Piémontais.

Pendant que l'infant était ainsi réduit à la dernière extrémité par les Autrichiens, les Piémontais assiégeaient Valence. Le maréchal de Maillebois quitta Novi, où Charles-Emmanuel se hâta d'entrer, passa la Bormida à Rivalta, s'approcha du Tanaro, puis se porta sur le flanc d'Alexandrie, à Casalbagliano, dont il força le pont. Craignant que le maréchal n'arrivât à temps pour secourir Valence, Leutron pressa l'attaque avec une grande activité et, le 4 mai, le gouverneur fut réduit à capituler.

Valence, aux mains de Leutron, Maillebois regagna aussitôt la vallée de la Bormida, tandis que les Piémontais prenaient leurs quartiers de rafraîchissement derrière le Tanaro. La ville d'Acqui était une place importante pour lui, puisque, par Finale, elle lui permettait de communiquer avec la France; aussi envoya-t-il un corps imposant pour l'attaquer. Acqui se défendit vaillamment, mais succomba.

Mai. — Maillebois s'empare d'Acqui.

Après la prise d'Acqui, le maréchal occupa les hauteurs d'Aglia, de Rivalta, de Cassine et de Terzo. Mais il ne put poursuivre plus loin ses avantages, obligé qu'il était d'aller au secours de l'infant.

Le 14 mai, il se rapprocha d'Acqui, dont il fit sauter le château, reprit Novi, suivi par le roi de Sardaigne, qui, inquiet de ce mouvement, ne laissait que deux journées de marche entre ses troupes et celles des Français. Ce prince campait, le 4 juin, entre Gamalero et Cantalupo; le 8, à Castellazo, tandis que Maillebois de Novi gagnait Rivalta; le 9, à la Predosa, puis à Novi.

Il est appelé au secours des Espagnols. Le roi de Sardaigne le suit.

Au sortir de la Stradella, le maréchal prit les devants pour aller conférer, à Castel San Giovanni, avec le marquis de Mirepoix. Le 14 juin, la jonction était opérée.

Après s'être rendu compte par lui-même de la situation désespérée de l'armée espagnole, Maillebois déclara franchement à l'infant que, s'il ne voulait pas être fait prisonnier avec toute son armée, il lui fallait se décider à livrer bataille. Le plan du comte de Gages, qui, depuis longtemps émettait cet avis et avait toujours été tenu en échec par le conseil de Don Philippe, fut examiné et approuvé par le maréchal.

Il devait lui-même attaquer la gauche des Impériaux, appuyée à la Trebia, et les tourner dans leur camp. Mais le prince de Lichtenstein, averti quelques jours auparavant de ce dessein par le roi de Sardaigne, avait renforcé sa gauche,

Bataille de Plaisance.



Mai. en y faisant passer la plus grande partie de sa cavalerie. De plus le couvent des Bernardins d'Ussolengo et le château de Guardisola formaient deux forts, qui protégeaient le camp de ce côté. Cette gauche se trouvait sous les ordres du général Nadasti.

A Don Joseph d'Arambur et aux Espagnols était confié le canal depuis la porte de Saint-Rémond jusqu'au moulin de la Galiana.

Le reste de l'armée était divisé en quatre colonnes. Elles avaient ordre de sortir, pendant la nuit, du camp et de se tenir couchées sur le ventre, entre le Pô et le chemin allant de la porte Saint-Lazare au collège, afin de se jeter, au jour, sur la droite de l'ennemi, appuyée à Notre-Dame de Limosa et au Pô mort.

Les Espagnols, qui avaient un camp retranché sous le canon de Plaisance avec le Rifiuto devant leur front, sortirent pour attaquer la droite des Impériaux.

Grâce à cette manœuvre des Franco-Espagnols, le prince de Lichtenstein eut son centre libre, et il put soutenir ses ailes. L'attaque fut des plus vives ; quelques redoutes de la droite furent emportées et reprises, tandis que les Français, sur la gauche, poussaient au-delà du Rifiuto le corps de troupes légères que commandait le général Nadasti ; le comte de Brown, chargé de l'aile gauche, se vit contraint de former une potence, pour n'être pas pris en flanc. Il plaça la gauche de cette potence du côté de Rivo-Commune, un peu en arrière de la cassine Liona, la droite en écharpe, derrière la cassine dite la Versa.

Après six heures d'un feu terrible, la cavalerie de la gauche, conduite par le général Luchesi, chargea si vigoureusement l'infanterie française, qu'elle la rompit, la culbuta et la poursuivit jusque dans ses retranchements, sous le canon de Plaisance. Les Espagnols eurent le même sort à la

droite; après avoir perdu une bonne partie de leur infanterie, ils furent obligés de se retirer, sans s'être servis de leur cavalerie, qu'ils réservaient pour le moment où les retranchements seraient emportés. **Juin.**

Le comte de Gages, qui vit l'infanterie française contrainte, après avoir beaucoup souffert, de regagner ses retranchements, donna à midi le signal de la retraite. Le général d'Arambur était resté aux mains de l'ennemi.

Les alliés perdirent dans cette journée quinze drapeaux, dix pièces de canon, dix mille hommes; les Impériaux quatre mille six cents hommes.

Dans la soirée même, le prince de Lichtenstein, malade depuis longtemps de la fièvre, se retira à Fiorenzola, laissant le commandement de l'armée au général Botta, qui se hâta d'envoyer à Vienne une relation pompeuse de la bataille.

Les Impériaux et Charles-Emmanuel ne sont pas d'accord sur la suite à donner aux opérations.

Le général Berenclau se rendit immédiatement à la Stradella, où était le roi de Sardaigne, pour s'entendre avec lui sur la suite à donner aux opérations. Mais les instructions que lui avait laissées le général Botta ne lui permirent pas de prendre une résolution. Celui-ci, convenant que la jonction des troupes austro-sardes devenait nécessaire, demandait aux Piémontais de couvrir la Lombardie en s'avançant au-delà de la Trebia, et de laisser à l'ennemi la retraite ouverte vers Gênes.

S'unir à l'armée impériale et éloigner l'ennemi du Milanais, tel était le projet de Charles-Emmanuel. Cependant il ne pouvait pas aller plus loin sans se procurer des subsistances. C'est ce qu'il répondit au général Berenclau; mais il croyait avantageux à la cause commune, si on ouvrait une porte à l'ennemi, que ce fût celle de la Romagne, plutôt que celle de l'Oltrepo, parce que, pour y arriver, il fallait marcher sans cesse, les places de Parme, de

Juin. Guastalla, de Modène et de la Mirandole étant toutes occupées par des troupes sardes ou impériales ; l'ennemi avait aussi plusieurs rivières à passer, ce qui ne pouvait que le retarder beaucoup dans sa retraite et donner à l'armée austro-sarde les moyens de le suivre et de le harceler sans cesse.

Le roi déplorait l'irrésolution des généraux impériaux et la perte d'un temps qui aurait pu être employé utilement. Pour les engager à se décider, il leur dépêcha le comte de Nangis. Le général Botta assembla, le 26 juin, un conseil de guerre où le comte prit le premier la parole.

Les ennemis, dit-il, n'ont que le choix de trois chemins pour sortir d'embarras, et tous nos efforts doivent tendre à leur ouvrir celui des trois qui leur est le moins favorable, en leur coupant les deux autres. Il faut donc leur fermer l'entrée du Milanais, rendre leur retraite sous Tortone impossible et laisser libre au contraire la route de la Romagne, car ainsi, harcelés par nos troupes légères, ils ne peuvent qu'être bientôt à bout de ressources.

Si on leur abandonnait le Milanais, ils y subsisteraient tant qu'ils voudraient aux dépens du pays et conserveraient toujours Plaisance, pour former la tête de leurs ponts. D'un autre côté, si le chemin de l'Oltrepo leur était ouvert, ils s'établiraient entre Tortone, Serraval et Gavi, soutiendraient par cette position leur communication avec la Rivière du Ponent et la France, et seraient toujours en état de continuer la guerre dans la Lombardie, au moyen de renforts et de recrues.

Les généraux impériaux convenaient qu'il fallait laisser une sortie aux Franco-Espagnols, mais ils n'étaient point d'avis de leur abandonner celle de la Romagne, et, sans manifester le dessein qu'ils avaient eux-mêmes de prendre cette route pour aller à la conquête du royaume de Naples,

ils dirent que les ennemis ne perdraient pas de vue le Milanais, leur objet principal, qu'ils continueraient à garder leurs ponts et leur position sous Plaisance, d'où ils pousseraient des partis pour enlever les convois venant de Crémone, où étaient leurs magasins. Ils conclurent qu'il était bon de conserver leurs positions actuelles, en augmentant le corps qui était déjà sous Pizzighittone, afin de le mettre à même de réprimer les courses de l'ennemi dans le Milanais, d'où il tirait sa subsistance et de le mettre ainsi dans la nécessité de quitter sa position pour aller chercher de quoi vivre du côté de Parme ou de Tortone. Juin.

Le roi consentait à se joindre à l'armée impériale, moyennant que ce fût en-deçà de la Trebia, afin que, s'il expulsait les alliés du Milanais, il ne leur laissât pas ouvert le chemin de Tortone. Les Impériaux faisaient difficulté de passer cette rivière, parce qu'ils s'éloignaient trop de leurs magasins, placés à Crémone et à Parme, et ne pouvaient ainsi assurer leurs convois. L'assemblée se sépara en concluant qu'il fallait garder la position actuelle.

Charles-Emmanuel fit de nouvelles tentatives auprès du général Botta, afin de l'amener à son projet. Il lui envoya une fois encore M. de Nangis, pour lui déclarer que, s'il persistait dans son inaction et refusait de se joindre à lui pour chasser l'ennemi du Milanais, il marcherait, avec ses seules troupes, dans la Rivière du Ponent, afin d'en expulser le corps qui y était et de couper ainsi aux troupes franco-espagnoles tous les passages sur la côte.

Dans ces circonstances, l'armée de l'infant prit un parti que la nécessité lui dictait ; Plaisance n'avait plus de subsistances à lui fournir, ses magasins étaient épuisés. Le comte de Gages pensa à en aller chercher dans le Milanais et à les consommer sur les lieux, en faisant de Plaisance la tête de ses ponts. Il abandonna donc ses retranchements,

Juin. fit passer le Pô à l'armée et à l'artillerie. Le projet de jonction proposé par Botta devenait dès lors impraticable, puisqu'en repassant cette rivière, l'ennemi aurait trouvé la route de Tortone ouverte, et on ne tarda pas à reconnaître que si, d'après le plan du roi, on s'était réuni à Castel San Giovanni, on aurait pu, en jetant des ponts sur la Trebia, mettre à couvert le Milanais et couper aux alliés le chemin de Gênes. Au moment de l'arrivée du comte de Nangis à l'armée impériale, un nouveau conseil de guerre fut assemblé, et les avis furent plus partagés que dans le premier. L'éloignement des Franco-Espagnols, qui ne couvraient plus Plaisance, engageait quelques généraux à se rendre maîtres de cette ville; d'autres proposèrent de couper le pont à l'ennemi, en attaquant pendant la nuit sa communication; et tous s'accordèrent à demander la jonction des deux armées. Les officiers qui étaient dans la confidence du général Botta voulaient ouvrir à l'ennemi la route de Tortone; la position du roi à la Stradella l'interceptait. Il fut enfin décidé qu'on prierait le prince de s'avancer avec ses troupes à la Trebia, où l'armée impériale porterait sa gauche, afin de ne former qu'un seul corps d'armée.

Le roi de Sardaigne assure Pavie.

Quelque répugnance qu'il eût à abandonner aux Franco-Espagnols la rive droite du Pô, Charles-Emmanuel était disposé à céder aux sollicitations des généraux impériaux, lorsque les mouvements des alliés ne lui permirent pas de s'éloigner de Pavie et de s'avancer jusqu'à la Trebia. Ils avaient, en effet, jeté des ponts sur le Lambro et marchaient sur la ville avec un corps important, suivi d'artillerie et de pontons, dont la tête était déjà dans le faubourg.

Afin de pourvoir à sa sûreté, le prince de Baden se rendit à Pavie sans perdre de temps avec le 3me bataillon de la brigade de Saluces, le 2me et le 4me de Kalbermaten et de Mondovi; s'il arrivait à temps, Pavie et le Tésin étaient sauvés.

Le danger était plus grand d'un autre côté. Les Franco-Espagnols avaient remonté de grosses barques sur le Pô, les avaient fait entrer dans le canal de l'Olonne, en face d'Arena, et il n'y avait pas de doute qu'ils ne voulussent jeter un pont dans les environs.

Juillet.
—
Marches exécutées de part et d'autre.

Pour mieux les observer, le roi rappela sa cavalerie et les corps d'infanterie placés à Castel San Giovanni. On envoya à Arena quatre pièces de 8 et trois régiments de cavalerie; les trois autres se rendirent au pont avec la brigade de Schulembourg et de l'artillerie pour les soutenir. Par ces prudentes dispositions, le prince s'assurait des communications avec Pavie, par la rive droite du Tésin, et gardait le pont qu'il avait sur le Pô, près de son embouchure.

Cependant les bords de cette rivière étaient ainsi abandonnés de la Stradella jusqu'à la Trebia. Le départ des brigades de Saluces et de Schulembourg ne lui permettant pas de garder cet espace avec ses propres troupes, Charles-Emmanuel demanda au général Botta un corps pour tenir Castel San Giovanni. Celui-ci répondit qu'il avait l'intention de faire le siège de Plaisance et qu'il ne pouvait expédier à Castel San Giovanni que cinq cents hommes. Le roi refusa des offres qu'il considérait comme ridicules et n'hésita pas à défendre avec ses seules troupes le Tésin et le Pô. Les nouvelles qu'il reçut de Pavie le 1er juillet l'engagèrent à ne pas perdre de vue cette rivière.

Le corps franco-espagnol placé en-deçà du Lambro était considérable; il conduisait avec lui de la grosse artillerie et tout l'attirail nécessaire pour la construction d'un pont, ce qui semblait indiquer qu'il avait des vues sur Pavie et cherchait, en jetant au-dessous un pont sur le Tésin, à empêcher l'arrivée de tout secours et à bloquer le prince de Baden avec ses trois bataillons.

Juillet.

La brigade de Schulembourg, préposée à la garde du pont, se jeta immédiatement sur la route de Pavie, pour défendre la rive droite du Tésin et être à portée de soutenir la garnison de cette ville. Les fusiliers, avec l'artillerie, allèrent le même jour au pont remplacer Schulembourg. Les gardes furent chargés d'observer, pendant la nuit, le Pô au-dessus d'Arena. Savoie continua à garder son camp près de Portalbera. Piémont resta à la Stradella pour surveiller la marche de l'ennemi.

Ces dispositions firent avorter le dessein des Franco-Espagnols. Le Pô était gardé, Pavie en forces, et, après quelques escarmouches, ils se replièrent nuitamment à Belgiojoso, à deux milles sur leurs derrières.

L'ordre des événements nous oblige à interrompre ici les opérations des armées ennemies sur les rives du Pô, pour suivre les troupes qui combattaient dans la montagne.

Opérations dans la vallée du Tanaro.

Nous n'avons pas encore parlé d'un corps de quatre bataillons, que commandait le brigadier Alciati à Morere, dans la vallée du Tanaro. Il comprenait le 1er de Montferrat, le 2me de la Marine, le 3me de Salis et Nice ; sur son front, à droite et à gauche, se trouvaient de nombreuses compagnies de milices, aux ordres du marquis de Balestrin. Bataillons et milices avaient été placés là depuis longtemps, afin de couvrir le Piémont contre les incursions des Génois et des partis franco-espagnols et aussi pour envahir, à l'occasion, le territoire de la République.

Le marquis de Balestrin se flattait de réussir facilement dans un pays qu'il connaissait à fond. Voulant pénétrer dans le Génois pour y lever des contributions, il partit du camp de Morere avec les grenadiers de Nice, cent volontaires réguliers et six compagnies de milices. Il arriva, dans la nuit du 18 au 19 juillet, à Malpotremo, le lendemain à Garessio et le 21 au Pian dei Ladri, d'où il se rendit, à

l'entrée de la nuit, dans les avenues de Balestrin et de Césane. Le chevalier Alciati s'avança de son côté avec ses bataillons, dans la nuit du 19 au 20, de Morere à Garessio, et la nuit suivante, il occupa le mont Saint-Bernard, où il détacha le bataillon de la Marine, trois piquets de Nice et des milices, avec ordre de se saisir des hauteurs de Castelvecchio et de le rejoindre ensuite à Zuccarello. Juillet.

Il prit lui-même la route de Cérisole et d'Erli, d'où il chassa les paysans génois, et continua sa marche, en passant sous le canon du château de Castelvecchio, que le comte Tallet avait masqué par un piquet de Nice et des milices, après avoir tenté en vain de s'en rendre maître ainsi que de celui de Zuccarello. Les efforts combinés de ces deux officiers contre le village ne furent pas plus heureux, et il leur fallut se retirer au plus vite, de crainte d'être coupés par un nombre considérable de paysans armés qui parurent dans les montagnes. Pour favoriser leur retraite sur Erli, que les ennemis essayèrent d'occuper avant eux, ils placèrent un piquet sur les hauteurs de gauche ; mais, malgré toutes les précautions, ils ne durent leur salut qu'à une retraite précipitée.

Le marquis, qui n'avait pas pu pénétrer dans Balestrin, parce qu'il avait trouvé les chemins coupés, était allé lever trois mille livres de contributions à Césane. De là il passa à Zuccarello, dont il fit sauter la porte à coups de hache et où il introduisit sa compagnie de grenadiers et un piquet et demi de Montferrat, que le chevalier Alciati avait oublié dans sa retraite vers Morere, où il fut renforcé le 20 juillet par le régiment de Verceil.

Maître de Zuccarello, le marquis de Balestrin somma le commandant du château de se rendre, le menaçant, en cas de refus, de mettre le feu au bourg, déjà livré au pillage. Cet officier, qui n'avait plus avec lui que vingt-cinq paysans,

Juillet. consentit à remettre le château, à condition qu'après avoir posé les armes il pourrait avec sa troupe se retirer où bon lui semblerait, ce qui lui fut accordé.

Un lieutenant et trente hommes escortèrent la garnison hors du château et en retirèrent les munitions. Mais, comme le vainqueur n'y avait point laissé de garde, une compagnie de grenadiers français du régiment de Varennes, qui se trouvait dans les environs, s'en empara ; elle était soutenue par un corps de réguliers et de paysans armés.

Balestrin n'eut rien de plus pressé que de se retirer sur Erli. Il n'y arriva pas à temps. Le corps du chevalier Alciati en était à peine sorti que les milices génoises en avaient occupé toutes les avenues ; il fut obligé de rentrer à Zuccarello avec vingt-cinq officiers et deux cent cinquante hommes qui lui restaient. Attaqué le lendemain par trois compagnies de grenadiers, trois piquets et plus de deux mille milices, commandés par le sieur Sauli, officier génois, il se rendit prisonnier de guerre, en conservant ses équipages et ses bagages.

Les dissensions étaient toujours vives entre les Piémontais et les Impériaux. Ils ne pouvaient s'entendre et demeuraient dans l'inaction. Enfin un conseil, tenu par les généraux des deux nations en présence du roi de Sardaigne, décida de placer cinquante-un bataillons et dix régiments de cavalerie entre le Rifiuto et la Trebia, six mille hommes à Saint-Lazare, trente bataillons et trente-six escadrons entre le Pô et le Lambro. Les Espagnols ne pouvaient ainsi sortir de Plaisance sans combattre.

Pour essayer de se dégager, ceux-ci s'étaient jetés en forces sur le bas Lambro et avaient considérablement grossi les postes de Chignolo et de Saint-Colomban. Le comte de Brown qui, après avoir occupé Porto-Morone, était établi entre Bissone et Sainte-Christine, au lieu de marcher à

l'ennemi, prit le parti de se retrancher. Il n'avait que six régiments de cavalerie et vingt-sept bataillons. Juillet.

Cette situation critique le détermina à envoyer le marquis Novati au roi pour lui faire connaître l'impossibilité où il était de faire un mouvement si le gros de l'armée n'opérait pas une diversion en sa faveur. Le prince assembla les généraux à ce sujet ; il voulait permettre au comte de Brown d'agir du côté de Lambro, en obligeant l'ennemi à retirer de là une partie de ses forces ; mais le général Botta, dépositaire des instructions secrètes du cabinet de Vienne, fit naître tant de difficultés qu'on ne put rien conclure.

Le comte de Nangis avait été dépêché vers le comte de Brown pour reconnaître la situation. Il rapporta que non seulement ce général était hors d'état d'agir, mais que, même en se tenant sur la défensive, il avait besoin de renforts pour résister à l'ennemi, qui pouvait marcher sur lui avec trente mille hommes. Livré à ses seules forces, il était obligé de détruire le pont de Parpanese, s'il ne voulait pas, par là, être continuellement en butte à des coups de main.

Il pouvait en effet être attaqué d'un moment à l'autre, l'ennemi n'étant éloigné de lui que de deux milles, tandis que le gros de l'armée restait dans la plus complète inaction.

Charles-Emmanuel fit valoir toutes ces raisons devant le marquis Botta et lui exposa que le seul parti à prendre dans les circonstances présentes était de masser des forces imposantes au-delà du Pô, afin d'obliger les Franco-Espagnols à abandonner le Lodesan et à se retirer dans le Vénitien ou dans la Romagne. Pour mettre le comte de Brown en état d'agir, il voulait l'aller joindre au plus tôt avec le reste de ses troupes. Botta finit par céder, mais il demanda deux jours pour prendre ses dispositions.

Août.

—

Charles-Emmanuel passe le Lambro avec l'armée combinée.

Le 2 août, le roi arriva au camp du comte de Brown à la tête de quinze bataillons et de douze escadrons. Il marcha aussitôt vers le Lambro, que l'ennemi passa après une faible résistance.

Charles-Emmanuel jeta trois ponts sur la rivière, pendant que quelques troupes légères s'emparaient de Lodi et de Melegnano.

Le 9, il campait, sa gauche à la Muzza, sa droite au Lambro. Les Franco-Espagnols se retirèrent sur le Pô, et Botta, resté entre la Trebia et le Rifiuto, n'osa pas s'opposer à leur marche, de peur d'engager une affaire.

Manœuvres du maréchal de Maillebois.

Tous ces mouvements répondaient à merveille aux vues du maréchal de Maillebois. Après la bataille de Plaisance, il avait pensé à reprendre sa position de Novi, pour conserver des communications avec la Provence. Mais il avait en face de lui deux armées, qui ne le perdaient pas de vue. Il fallait les séparer. Pour ce faire, il avait feint d'abord de vouloir assiéger Pizzighittone et couvert de mortiers et de gros canons les hauteurs de Malleo, dont la possession assurait celle de la place ; de là il avait poussé des partis jusqu'à Milan, ravageant tout sur son passage. Pour donner plus entièrement le change à l'ennemi, il avait fait occuper les bords du Lambro, ceux de l'Adda, et établi son quartier à Codogno.

Voyant la parfaite réussite de son stratagème, il envoya l'infant à Ospidaletto, puis à Orio, et fit reconduire à Plaisance par le marquis de Pignatelli l'artillerie qu'il avait à Malleo. Dans la nuit du 8 au 9 août, deux ponts avaient été jetés sur le Bottorone, en face de Boscocusani, et toutes les troupes durent se réunir à Castel San Giovanni par le chemin le plus court.

Combat du Tidone.

Le général Botta n'était nullement disposé à attaquer ; cependant il suivit l'armée, afin d'inquiéter son arrière-



garde, et s'avança jusqu'à Rottofreddo. Il détacha le comte Gorani avec des hussards pour reconnaître la position du marquis Pignatelli, qui s'était mis en bataille, sa droite appuyée à l'hôpital de Plaisance. Les miquelets passèrent le Tidone, puis se glissèrent dans un champ de blé de Turquie, qui bordait le grand chemin; quand ils virent le moment favorable, ils firent une décharge sur les hussards autrichiens. Gorani furieux s'avança le sabre à la main; mais à toutes les fenêtres de l'hôpital apparurent des miquelets, qui le reçurent à coups de fusil. Cependant le duc Serbelloni étant venu au secours du comte, l'hôpital fut enlevé et la droite de Pignatelli découverte. Août.

Le comte de Gages, qui venait de passer le Bottorone, se hâta d'envoyer un corps au secours de ce général. Mais les troupes, ne connaissant pas le pays, suivirent le chemin qui monte le long du Tidone, et durent redescendre pour se former en bataille depuis la cassine Spalta jusqu'à l'endroit où le marquis Pignatelli avait appuyé sa droite; l'artillerie fut placée au centre, couverte par un champ de blé de Turquie. Le général Berenclau se porta aussitôt vers le château du marquis del Maino, et, s'étant formé en bataille depuis le Veratto supérieur jusqu'au grand chemin, incommoda fort l'infanterie espagnole. L'artillerie, gênée par le blé de Turquie, tirait au hasard, et la bataille semblait perdue si le marquis de Castellar, qui devait passer le dernier le pont du Bottorone, n'arrivait pas. Et le marquis tardait toujours; malgré l'ordre qu'il avait reçu de prendre le chemin de Sentimento pour tomber sur les derrières de l'ennemi, il resta à Boscocusani.

Déjà le comte de Gages avait ordonné au marquis de Villadarias d'escorter l'infant jusqu'à Gênes avec les gardes du corps et les carabiniers royaux, quand la mort du général Berenclau, semant le désordre dans ses troupes, permit aux

Août.

Espagnols de se jeter en toute hâte sur le chemin de Voghera, en laissant sur le champ de bataille trois mille hommes, dix-huit canons et treize drapeaux.

Le marquis Botta s'arrêta à Castel San Giovanni, où il prit position, tandis que l'infant et son armée poussaient jusqu'à Voghera, où ils demeurèrent cinq jours.

Les Impériaux prennent Plaisance.

La garnison de Plaisance, forte de huit mille hommes, fut faite prisonnière de guerre; les vainqueurs trouvèrent dans la place soixante-dix canons, trente mortiers et des munitions considérables.

Les Espagnols battent en retraite.

A Voghera, l'armée vit avec stupeur reparaître le marquis de la Mina, que l'avènement de Ferdinand VI portait de nouveau au pouvoir. Le comte de Gages devait lui abandonner le commandement des troupes et reprendre, ainsi que le marquis de Castellar, la route de l'Espagne.

Le nouveau général donna immédiatement à l'armée l'ordre de marcher vers Tortone pour joindre le marquis de Maillebois et les Français.

Le roi de Sardaigne, après avoir quitté les bords du Lambro, avait assisté à la bataille de Tidone, campé le 15 à Casteggio et uni des troupes à celles du marquis Botta. A la nouvelle de la marche de M. de la Mina vers Tortone, il détacha de ce côté le comte de Brown.

Remontrances inutiles du maréchal Maillebois.

M. de Maillebois se disposait à attaquer ce détachement, quand le général espagnol lui déclara qu'il avait l'ordre d'éviter toute affaire et de se retirer. Le maréchal, voyant le marquis obstinément décidé à la retraite, n'essaya pas de lui imposer ses vues; il rappela ses troupes.

Le 18 août l'armée espagnole était à Novi; elle n'y demeura pas longtemps. La vue des troupes légères du comte de Brown, qui parurent dans les environs, jeta l'épouvante dans la ville, et les Espagnols en sortirent dans le plus grand désordre pour se précipiter vers Voltagio.

Honteux de cette retraite, qui ressemblait à une déroute, Maillebois prit les devants avec son armée pour passer la Bochetta ; les Espagnols passèrent à sa suite. Ils se rejoignirent à Saint-Pierre d'Arène. Un gros détachement occupa le sommet de la Bochetta.

Août. — Les Franco-Espagnols passent la Bochetta.

Charles-Emmanuel se mit à la poursuite des alliés et assiégea Serraval pour s'ouvrir un chemin vers cette position. L'officier génois qui tenait le fort avec deux cents hommes répondit à la sommation du roi qu'il se rendrait dès que l'armée franco-espagnole serait au-delà des monts. Quelques coups de canon et quelques grenades le rendirent bientôt plus traitable, et le 22 août au matin il capitula.

Prise de Serraval par le roi de Sardaigne.

Le prince prit ensuite des dispositions pour le blocus de Tortone.

Blocus de Tortone.

Nous avons vu tout à l'heure que le marquis Botta avait été contraint d'adopter le plan du roi de Sardaigne. Cependant, pour ne pas renoncer aux projets qu'il méditait en secret, il proposa de marcher avec toute l'infanterie impériale par la Bochetta, tandis que Charles-Emmanuel s'avancerait par la Bormida. L'arrangement fut accepté à condition que les deux armées marcheraient de manière à pouvoir se prêter un mutuel secours et à forcer Savone, dans le cas où l'ennemi, en réunissant toutes ses troupes, voudrait y tenir.

Le roi marche par la Bormida, Botta par la Bochetta.

Le baron de Leutron partit le 23 août de Rivalta avec les brigades de Saluces et des fusiliers, précédées de quelques hussards impériaux et de quatre cents carabiniers piémontais, pour camper à Castelnovo, où il fut joint par le brigadier Martini.

Le prince de Carignan se sépara alors, avec les gardes et Savoie, de l'avant-garde, qui était à Novi, aux ordres du comte de Brown et alla à Cassine.

Le 23, les différents corps opérèrent leur jonction à

Août. Acqui. Le roi s'y rendit et distribua vingt-trois bataillons en six brigades ; elles campèrent sur trois lignes près de la ville, à une très faible distance de la Bormida, et y séjournèrent deux jours, afin de préparer tout ce qui était nécessaire pour les marches qu'elles allaient entreprendre dans les montagnes.

L'armée impériale cependant s'était réunie à Novi le 24 aux troupes de l'avant-garde, que commandait le comte de Brown, sa droite à cette ville, sa gauche vers Serraval. Avant de marcher à la Bochetta, que les Franco-Espagnols tenaient toujours, le général Botta voulait se rendre maître du fort de Gavi, qui en interceptait le chemin. A cette fin il pria le roi de lui fournir quatre pièces de 32 et dix mortiers, qui, avec les pièces de 16 qu'il avait déjà, devaient suffire pour le réduire. Ces canons furent expédiés sur-le-champ d'Alexandrie.

L'armée royale, précédée d'une avant-garde, quitta le camp d'Acqui pour remonter la Bormida sur trois colonnes. Les brigades de Savoie et des fusiliers, aux ordres du comte de la Roque, entrèrent dans la vallée de l'Erro et campèrent à Cortone, sur la colline, la droite à Notre-Dame de Pillareto, la gauche au village. Le roi, avec les brigades des gardes, de Schulembourg et de la Marine, alla à Bistagno ; il avait le village sur sa droite et la Bormida sur son front. La troisième colonne, sous le comte de la Trinité, formée de la brigade de Saluces et de quatre cents chevaux, campa à Ponti, à deux milles au-dessus de Bistagno.

Le 29, le prince était à Spigno ; il campa sur la colline, à droite du village, ayant son front à la Bormida.

Le comte de la Roque campa à Pareto ; l'avant-garde marcha sur Dego, la brigade de Saluces à Piana.

Les six brigades se réunirent à Dego, le 30, tandis que l'avant-garde occupait l'abbaye de Ferrania. La marche de

Spigno à Dego fut longue et pénible. Un orage survenu pendant la nuit grossit si fort, le matin, la Bormida, que les ponts à chevalet, jetés sur la rivière, furent emportés dès que les gardes du corps et deux ou trois compagnies de grenadiers eurent passé, et qu'il fallut chercher des chemins sur les collines de droite. Août.

L'armée campa le jour suivant au Cairo, à cheval sur la Bormida. Le comte de la Trinité, avec la brigade de Saluces, s'avança à Carcare, d'où il envoya des postes à Mallare et à Pallare, tandis que l'avant-garde gagnait Altare.

Le pays cependant se resserrait; les troupes étaient à la veille de franchir des montagnes arides. La cavalerie devenait là plus embarrassante qu'utile; aussi le comte la renvoya-t-il à Bene et à Carru, ne conservant avec lui que les gardes du corps, les hussards, cent carabiniers et des dragons à qui il fit mettre pied à terre. Il s'occupa uniquement de reconnaître et de rendre praticables à l'artillerie les chemins qui pouvaient faciliter son entrée dans la Rivière de Gênes.

De son côté, l'armée impériale, conduite par le comte de Brown, s'était mise en mouvement sur trois colonnes le 29 août. La colonne de droite, directement aux ordres de ce général et composée de dix-neuf bataillons, avait marché, par Saint-Cristophe, droit à la Bochetta, occupée encore par plus de mille hommes. La seconde colonne, ou colonne du centre, formée de treize bataillons, commandés par le général Novati, suivait le chemin de Serraval, pour être à portée de seconder la première. La troisième enfin, sous le général Maguire, ne comprenait que six bataillons et avait pris la route d'Issola pour tomber à Bistagno.

Le prince Piccolomini était chargé, avec douze bataillons, du siège de Gavi, et, le 29, des batteries, des canons et des mortiers battaient déjà cette place.

Août.

—

Les Franco-Espagnols continuent leur route vers le Var.

Les Franco-Espagnols, pendant ce temps-là, continuaient à longer la Rivière pour se rapprocher du Var. La plus grande partie de leur cavalerie et quelques corps d'infanterie étaient déjà au-delà de Finale. Le maréchal de Maillebois, avec six bataillons français, se trouvait alors à Lezzine, entre Vado et Savone ; un septième était logé dans le faubourg, et de gros postes gardaient les débouchés des chemins qui de la frontière tombaient sur la côte.

Le chemin d'Altare à Savone, la tour des Corses et Cadebona étant occupés par l'ennemi, Leutron quitta le Cairo le 2 septembre, pour aller en reconnaissance. L'avant-garde marcha en avant pour le couvrir et arriva tout près des retranchements, qui parurent aisés à tourner s'ils n'étaient pas soutenus par des corps nombreux; or ce danger n'était pas à redouter dans les circonstances présentes.

La Bochetta, gardée par vingt-quatre compagnies de grenadiers et autant de piquets, avait été forcée la veille. L'attaque avait été entamée par des grenadiers et des Varadins, soutenus par des bataillons ; ils emportèrent trois redoutes, où ils prirent quatre pièces de canon et firent nombre de prisonniers; les autres furent abandonnées et l'ennemi se rallia sur la montagne à la faveur d'un bois et grâce à quelques bataillons qui vinrent le soutenir. Les Impériaux le suivirent et l'attaque recommença ; il fut chassé du bois, et le comte de Brown poussa jusqu'à Pontedecimo non loin de Gênes. Les Savoyards n'étaient pas loin de Savone et cette opération ne pouvait que favoriser leurs manœuvres.

Forcés à la Bochetta, les alliés se replièrent sur Savone, et, afin de couvrir leur marche, ils renforcèrent considérablement les postes préposés à la garde des débouchés qui permettaient de tomber sur eux. Ces postes, comme nous l'avons déjà dit, étaient munis de bons retranchements.

Août.

Charles-Emmanuel, qui n'attendait que le moment où le général impérial, suivant la côte, presserait les derrières de l'ennemi, pour le prendre lui-même en flanc par les hauteurs, les alla reconnaître, et, jugeant qu'il fallait du canon pour forcer les retranchements, il travailla à rendre les chemins praticables à l'artillerie.

Mouvements du corps du marquis Balbian.

De retour dans son camp de Morere, Alciati avait été joint, le 28 juillet, par le baron de Verceil et le marquis Balbian. Afin d'être plus à portée de la Rivière, il quitta, le 17 août, Morere pour aller camper sur les hauteurs de Garessio, entre Bardineto et Calizzano, d'où il tenait des postes à Squinazzo et au Pian dei Ladri, à la Madeleine et à Saint-Bernard, tout en laissant toujours un piquet à Bagnasco. Ce corps, dès les premiers jours de septembre, fut grossi de trois bataillons de la garnison de Tortone, et ces dix bataillons furent distribués en deux brigades de cinq bataillons, commandées l'une par le brigadier Alciati et l'autre par le brigadier Désolières.

Ces troupes devaient agir sur la droite de l'armée. Elles se dirigèrent vers Bardineto, en suivant le chemin du Pian della Colle, et les compagnies franches de Garessio celui de Vicari; les milices restèrent pour garder Saint-Bernard et d'autres postes, tandis qu'une compagnie occupait Cérisole. Le marquis Balbian se rendit de Bardineto au Cairo, pour y chercher des instructions; il reçut l'ordre d'attendre les Franco-Espagnols entre Lovano et Finale, et de tomber sur eux des hauteurs voisines. Dans l'armée royale on s'accordait cependant à dire que l'infant, avec une escorte de cent chevaux et d'un corps d'infanterie, avait déjà passé Savone, Finale et Lovano. Certaines personnes, soi-disant bien informées, annonçaient que les Impériaux étaient campés à Saint-Pierre d'Arène, avec une avant-garde à Sestri du Ponent; que l'armée alliée était à Voltri, où elle avait

Septembre. embarqué ses malades et son artillerie pour pouvoir s'avancer sans encombre.

Afin de se procurer des nouvelles certaines, le roi envoya le colonel de la Tour à l'armée impériale. Il le chargea aussi de faire presser la marche dans la Rivière du Ponent; et, comme il allait y marcher lui-même, il dépêcha le chevalier d'Aucigny à Coni et à Cherasco pour en tirer de la grosse artillerie et des munitions, dont il pouvait avoir besoin en arrivant à la Marine, et peut-être même avant d'y déboucher, vu les les difficultés qu'il devait rencontrer si les retranchements ennemis étaient défendus par des troupes considérables.

Les Franco-Espagnols, le 8 septembre, avec un corps de près de mille hommes, tant réguliers que milices, attaquèrent les postes avancés du roi de Sardaigne en descendant d'une hauteur, dite le Baracon, qu'ils occupaient sur sa droite, tandis qu'une autre troupe s'avançait par le grand chemin de la Tour. Les volontaires de l'avant-garde, qui y étaient postés, tinrent assez pour donner au sieur de la Saunière le temps d'arriver et de les chasser. Ils conservèrent néanmoins une butte en avant de la Tour, où ils se retranchèrent ainsi que dans un bois à leur droite. Le roi n'attendait que le retour du comte de la Tour pour attaquer ces postes de tous les côtés à la fois. Pour ne pas rester dans l'inaction, il chargea le comte d'Entremont de marcher avec quinze cents hommes sur Sassello, village génois, d'y prendre des otages, de s'assurer des contributions et de désarmer les habitants. Il fallait, pour y arriver, passer par Mioglia, ce qui éloignait ce village de plus de quinze milles. Les Français avaient là quelques troupes régulières et trois ou quatre cents milices, qui pouvaient être aisément secourues par leurs postes de Sainte-Justine et de la Stella, au-dessus de Varaggio, occupé par sept cents des leurs. Mais, à son

Septembre.

approche, tous ces postes furent abandonnés et les milices prirent la fuite. Le comte d'Entremont remplit sa mission, puis revint à Mioglia, où il fit reposer la nuit sa troupe, excédée par vingt-quatre heures de marche.

Gênes abandonnée se rend aux Autrichiens.

Sur ces entrefaites, le général Botta envoya au roi le comte de Monasterol pour lui faire part des opérations de l'armée impériale.

De Brown, après avoir forcé la Bochetta, avait de Pontedecimo continué sa marche jusqu'aux portes de Gênes. Cette ville avait envoyé des députés au général autrichien pour lui dire qu'elle se soumettait à Charles-Emmanuel, à quoi le comte de Brown leur avait demandé d'ajouter « et à ses alliés. » Après quelques négociations on était tombé d'accord sur les conditions auxquelles la République devait poser les armes. Le général impérial exigea une contribution de sept millions de génovines.

A cette nouvelle, le marquis Botta avait envoyé ordre au comte de ne rien conclure avant son arrivée; il signa bientôt lui-même cette capitulation, qui n'était nullement conforme à l'esprit et aux termes du traité de Worms. Ce général conduisait les affaires plutôt en financier qu'en militaire, au grand préjudice du roi de Sardaigne, de la sûreté des troupes impériales et même de sa propre réputation; car il paya peu de temps après par une retraite honteuse sa ruse et son imprudence.

Ce n'était pas assez que le marquis Botta eût signé une pareille convention sans l'assentiment de Charles-Emmanuel, généralissime des troupes des deux nations; il voulut encore s'emparer de Savone. Averti de ce dessein, le roi résolut de marcher lui-même sur cette place et de le prévenir.

Charles-Emmanuel s'avance vers Savone.

Certaines dispositions furent préalablement prises. Le 7 septembre, le comte de la Trinité, qui était à Carcare avec la brigade de Saluces, reçut ordre de s'avancer à Morere, et les



Septembre. fusiliers durent remplacer tous les postes de l'avant-garde de volontaires, qui devait le même jour se rendre à Montenotte.

Le roi alla le lendemain avec l'armée à Altare, dans le dessein d'attaquer de front les retranchements de la Tour des Corses et de Cadebona, tandis que les volontaires, de Montenotte, et la brigade de Saluces, de Morere, les tourneraient par leur gauche. Mais la troupe chargée de la reconnaissance n'était pas à Altare qu'ils avaient déjà battu en retraite et abandonné leurs postes. Quinze compagnies de grenadiers et une ou deux de carabiniers, aux ordres du baron de Falkemberg, les suivirent; il n'y eut que quelques coups de fusil tirés contre leur arrière-garde, car ils achevèrent d'abandonner les retranchements avec une telle précipitation qu'il laissèrent partout des munitions et des armes. En se jetant sur leur droite, ils gagnèrent un chemin de traverse, qui les conduisit à Vado.

Dans le même temps, le comte de la Trinité, qui commandait à Morere la brigade de Saluces, avait forcé le poste de San Giacomo, et le sieur de la Saunière, avec les volontaires, les hauteurs de gauche. Le roi en donna avis au baron de Falkemberg, qui avait ainsi ouvert devant lui le grand chemin de Savone, lui recommandant de profiter de cet événement pour y courir. Ces ordres furent promptement exécutés, et, à 3 heures de l'après-midi, le baron était déjà à un mille de Savone. Il fit une halte pour prendre quelques dispositions; des carabiniers et des grenadiers eurent ordre de gagner les hauteurs de la droite et de la gauche, afin d'assurer la marche de la colonne, qui suivit en diligence le grand chemin jusqu'au faubourg; elle y trouva encore quelques piquets ennemis qui se retiraient, elle les attaqua et ils ne répondirent pas, leur objet étant de couvrir la retraite du gros de l'armée; ils le suivirent, et, se jetant sous le canon du château, gagnèrent Vado.

Septembre.

—

Le gouverneur du château refuse de se rendre.

Le feu avait à peine cessé que l'évêque et le corps de ville allèrent présenter les clefs au baron de Falkemberg, qui refusa de les recevoir si elles n'étaient pas accompagnées de celles du château; et, afin d'engager le gouverneur à en ouvrir les portes, il les menaça de livrer la ville au pillage dans le cas où la place refuserait de se rendre dans les vingt-quatre heures; mais le prélat n'obtint rien du gouverneur, qui répondit que la République lui avait confié le château et qu'il ne le remettrait que par ses ordres.

L'alarme fut grande alors chez tous les habitants; ils allèrent supplier le baron de Falkemberg de vouloir bien les épargner, car ils n'étaient pas responsables des actes du gouverneur.

Cet officier, n'ayant voulu que les intimider par la menace d'un pillage qu'il n'avait jamais pensé permettre, feignit d'être sensible à leurs cris, et il leur permit de différer la capitulation jusqu'au retour de députés qu'il leur conseilla d'adresser au roi afin d'implorer sa clémence.

En attendant, il prit possession de la ville et plaça les grenadiers aux portes, sur les avenues du château et devant la cathédrale.

Les volontaires de l'avant-garde parurent à l'entrée de la nuit sur les hauteurs de la gauche, où ils restèrent jusqu'au lendemain. L'arrière-garde des Franco-Espagnols avait couru ce jour-là à sept milles au-delà de Savone, et l'infant était allé coucher à Finale.

Le marquis Balbian, qui agissait à la droite, s'était aussi mis en mouvement avec ses deux brigades. Le 8 septembre, il partit de son camp de Bardineto, pour se rendre à Melogno et attaquer ensuite les retranchements ennemis à Saint-Pantaléon. Mais cette attaque ne fut pas couronnée de succès, et, après avoir eu six officiers et plus de cinquante

Septembre. soldats tués ou blessés, les grenadiers et les piquets furent obligés de rentrer dans leur camp.

Ce n'était pas sans de bonnes raisons que le roi s'était hâté de faire entrer ses troupes dans la ville de Savone. Il parut aux portes, dès le lendemain, au point du jour, des hussards de l'armée impériale, venus pour s'emparer de la ville, et qui furent fort surpris d'y trouver leurs alliés. Le prince arriva peu de temps après avec l'armée, prit son quartier hors des murs, chargea la brigade de Schulembourg d'y tenir garnison et d'en bloquer le château, tandis que les autres allèrent camper à Lezzine, sur le chemin de Vado, ayant la mer devant elles. Le roi s'y rendit le lendemain. Les volontaires de l'avant-garde avaient poussé jusqu'à Vado, où le comte de la Trinité, avec la brigade de Saluces, eut ordre de se rendre directement de Morere par Cagliano, et le 11, il fut envoyé à Spotorno.

Les deux brigades du marquis Balbian quittèrent Melogno et pressèrent leur marche pour gagner Finale, afin, s'il était possible, de tomber sur l'arrière-garde ennemie, qui défilait sans relâche. Le 11 septembre, il campa à Gorra-sur-Finale, où il séjourna le 12. L'avant-garde, qui de Vado s'était avancée à Spotorno, joignit l'arrière-garde des Franco-Espagnols vers la Pietra. Ceux-ci précipitèrent leur marche; ils ne voulaient s'engager en aucun endroit.

Pendant son séjour à Lezzine, le roi visita trois vaisseaux anglais et deux de ses galères, qui étaient à la rade de Vado. Le chef d'escadre Tousend et le brigadier Peteron lui firent savoir que la veille ils avaient canonné les ennemis à leur passage près de Lovano et leur avaient pris deux barques, chargées de huit mille sacs d'orge. La précipitation de leur retraite accéléra aussi la marche de l'armée sarde. La brigade de Saluces s'avança le 12 de Spotorno à Finale, où le prince de Carignan conduisit encore le lendemain la

brigade de Savoie; de là il somma les deux châteaux. La ville et le bourg envoyèrent leurs députés à Lezzine pour remettre au roi leur soumission et implorer sa grâce. Septembre.

Charles-Emmanuel, le 14, marcha sur Spotorno avec les brigades des gardes et des fusiliers, et le marquis Balbian, qui était campé dès le 13 à la Pietra, y séjourna le lendemain; l'artillerie avait été embarquée, les chemins n'étant pas praticables pour elle. On devait embarquer de même douze pièces de gros canons, que les vaisseaux anglais fourniraient pour battre les châteaux de Finale, si les six cents hommes qui les tenaient ne voulaient pas se rendre.

Cependant le marquis Botta, qui ne voulait pas s'éloigner de Gênes, avait détaché de son armée le comte Gorani, général major, avec dix bataillons, pour aller se joindre à celle du roi et suivre l'ennemi; mais le peu de terrains propres au campement de troupes considérables, et, plus encore, la rareté des subsistances, engagèrent le roi à former plusieurs corps, qui marcheraient à quelque distance les uns des autres. Il tint les dix bataillons impériaux à Arbizzola jusqu'au 14, jour où ils allèrent remplacer à Lezzine les brigades des gardes et des fusiliers.

L'évêque et les députés de Noli se rendirent à Spotorno pour y rendre leurs hommages au roi. Comme ils avaient un peu différé, quatre compagnies de grenadiers y avaient été envoyées. Le 15, la brigade de Saluces marcha vers la Pietra, où elle remplaça les deux brigades du marquis Balbian, qui se rendirent à Lecco, d'où elles envoyèrent deux jours après un capitaine et quatre-vingts hommes à Albenga. Le roi, cédant Spotorno aux deux brigades impériales, alla à Finale, où il reçut les marques du plus profond respect et du plus vif attachement. Il y trouva, avec la brigade de Savoie, le prince de Carignan, qui avait déjà traité avec le gouverneur des forts. Celui-ci consentait à les

Septembre.

rendre, à condition qu'il lui fût permis de se retirer à Gênes avec toute sa troupe.

Prise du château de Finale par le roi de Sardaigne.

A l'arrivée de Charles-Emmanuel, il se montra moins exigeant, et, sans attendre le canon, il capitula. La première condition fut qu'il serait prisonnier de guerre avec sa garnison ; qu'il sortirait néanmoins avec armes, bagages et drapeaux déployés jusqu'à la barrière, où il poserait les armes ; enfin que les déserteurs qui étaient avec lui seraient livrés au roi. L'évacuation eut lieu le 15. La troupe se composait de six cents hommes, ayant à leur tête un colonel, deux lieutenants et quarante-cinq autres officiers. Les déserteurs sardes furent incorporés dans les troupes du roi, les autrichiens consignés au général Botta ; les prisonniers envoyés à Gênes. Un des forts possédait dix pièces de canon de bronze, l'autre quatre; Charles-Emmanuel alla les visiter pendant que ses galères s'emparaient d'une barque génoise, ayant à bord soixante Corses, qui avaient abandonné Triola pour se rendre à Gênes.

Le comte de la Roque conduisit ensuite la brigade des gardes à la Pietra, où était celle de Saluces, et les dix bataillons impériaux campèrent à Finale, tandis que le marquis Balbian, avant de quitter son camp de Lecco pour s'établir à Alassio, avait fait partir le marquis d'Ormea, avec quatre cents hommes choisis et nombre de mulets, pour aller chasser les ennemis des hauteurs qu'ils occupaient vers Saint-Barthélemy, près du marquisat du Maro, et assurer ainsi la marche des troupes le long de la mer. Ce colonel se rendit à Calderara ; il attaqua à Saint-Barthélemy un poste qui se retira à son approche ; il prit ensuite le chemin de Borgomaro pour se rendre à Carpasio et ne rejoignit le corps du marquis Balbian que le 24 à son camp de Triola.

Le comte de la Roque, en suivant la route ordinaire, était allé à Lovano avec les brigades des gardes et de Saluces ; il

campa à Albenga. Le 18, le roi passa à Lovano avec Savoie et les fusiliers, et les deux brigades impériales s'arrêtèrent à la Pietra. Le 19, les quatre brigades sardes et les deux impériales campèrent à Albenga. L'armée était composée alors de trente bataillons, sans compter les dix que commandait le marquis Balbian, qui agissait sur les hauteurs de droite; il était le 19 à Diano. Septembre.

L'avant-garde, conduite par le sieur de la Saunière, s'était jetée sur la droite de l'armée pour tomber, par les hauteurs d'Oneille, sur l'arrière-garde ennemie à son passage dans cette ville; cet officier lui enleva même un poste de quatre-vingts hommes. Mais, comme les Franco-Espagnols, voulant assurer leur retraite, firent marcher un corps de grenadiers et de piquets pour couvrir leurs flancs, en prenant les chemins de Pontedassio et de Caravonica, il craignit d'être lui-même enveloppé sur une montagne, vers la Tourrette, et envoya demander du renfort. Cent carabiniers et quatre compagnies de grenadiers, aux ordres du major Delalla, quittèrent Albenga, à l'entrée de la nuit, pour aller à son secours. Ils passèrent par Garlenda, Testigo; arrivés à la Tourrette, ils ne trouvèrent plus le sieur de la Saunière sur la hauteur. Prenant immédiatement, par Pontedassio, le chemin d'Oneille, ils suivirent l'avant-garde, qu'ils rencontrèrent à Port-Maurice, où elle tiraillait encore avec l'arrière-garde ennemie, qu'elle poussait devant elle depuis Oneille.

Il n'était pas possible aux Austro-Sardes de mettre dans leur poursuite autant de diligence que les alliés dans leur retraite. Il leur fallait pourvoir aux subsistances dans un pays qui n'en fournit d'aucune espèce. Ils occupèrent donc, pendant quelques jours, le camp d'Albenga, afin d'avoir le temps d'établir des magasins à Oneille, plus à portée des débouchés du Piémont. Pour la même raison, le corps du

Septembre. marquis Balbian resta à Diano jusqu'au 23; il désarma les habitants, et, avant de quitter ce camp, chercha à procurer à ses hommes des souliers, car les marches dans les montagnes avaient mis les leurs hors de service.

Le 22, le roi se rendit à Alassio, puis à Oneille avec la brigade des gardes. Les deux impériales campèrent leur gauche à ce bourg, leur droite vers Langueglia ; le lendemain elles allèrent à Diano, tandis que Savoie, Saluces et les fusiliers allaient les remplacer à Alassio, après avoir laissé dans Albenga deux cents hommes aux ordres d'un major. Le 24, les trois premières campèrent à Port-Maurice et les trois autres à Diano.

De Diano la brigade de Saluces gagna, le 25, Port-Maurice, où elle se joignit aux deux impériales et à celle des gardes; elles en partirent toutes quatre le 26, en y laissant un colonel et cent soixante-dix hommes, pour aller camper à Riva de Taggia, pendant que Savoie et les fusiliers, qui étaient restés à Diano aux ordres du comte de la Roque, demeurèrent à Saint-Laurent, sur la droite. Le 27, les quatre brigades qui marchaient avec le roi allèrent à San Remo, et celles du comte de la Roque à Riva de Taggia, que les premières venaient de quitter.

L'avant-garde, qui était depuis quelques jours à San Remo, avait été envoyée sur les hauteurs de la droite, débouchant à Sospel et aux environs dans le comté de Nice; les cent carabiniers et les quatre compagnies de grenadiers, qui du camp d'Albenga avaient marché au secours du sieur de la Saunière et s'étaient ensuite joints à lui, furent envoyés à Bordighera, pour servir d'avant-garde dans la Rivière. Le corps du marquis Balbian se jeta aussi sur la droite de l'armée; il avait décampé de Diano le 23, pour se rendre à Pontedassio. Il alla le lendemain, en passant par le col du Pis, occuper un camp aux Moulins

situés entre Andagna et Triola, et il y séjourna deux jours. Le 27 il était à Pigna, et le 29 à Dolceaqua. Sur l'avis que l'ennemi avait renforcé ses postes de Sospel et des environs, Charles-Emmanuel grossit du régiment de Mondovi le corps du marquis Balbian, qui devait agir de ce côté. Le sieur de la Saunière l'avait déjà joint avec les volontaires, et, peu de jours après, il reçut encore la brigade de Saluces, ce qui lui permettait d'aller en avant, sans avoir à craindre aucune résistance. **Septembre.**

Siége de Vintimille.

L'armée austro-sarde séjourna le 28 dans ses différents camps, et le baron de Leutron en profita pour aller avec le général Gorani reconnaître le poste de Vintimille. Il laissa à Bordighera ce dernier, qui fut renforcé par six compagnies de grenadiers et quarante hussards. Le roi y arriva lui-même le lendemain avec la brigade des gardes et les impériales, et le comte de la Roque les suivit le 30 septembre avec celle de Savoie et les fusiliers.

Les grenadiers de l'avant-garde, cantonnés jusqu'alors, campèrent en avant de la Nervia, torrent qui n'a de l'eau qu'en temps de pluie, leur gauche à la mer; mais le canon de Vintimille, dont les boulets atteignaient le camp et allaient même bien au delà, les obligea à se retirer vers la colline sur leur droite. Les brigades impériales formaient une seconde ligne à trois cents pas en arrière, et les autres étaient placées en lignes redoublées, comme l'exigeait un front si peu étendu.

Les Franco-Espagnols cependant se renforçaient à Vintimille, que les Français s'étaient chargés de défendre. Le marquis de la Mina, qui l'avait reconnu, jugea ce poste bon, et, pour mieux le soutenir et l'empêcher d'être tourné, il poussa sur les hauteurs de la gauche quatorze bataillons vers Sospel et six à l'Escarène.

On préparait ce qui était nécessaire pour la construction

Octobre. des batteries destinées à battre les murs de Vintimille, afin d'y placer les canons qui devaient arriver de Savone dès que la mer le permettrait; on les reçut le 2 octobre.

Le brigadier Martini, avec un détachement de mille hommes de troupes combinées, gagna les hauteurs de Vintimille au-delà de la Bevera. Lorsqu'il fut entré dans le village de ce nom, il détacha le colonel comte de la Tour pour aller attaquer un poste situé au-dessus du vieux château de Vintimille; ce poste n'étant ni bien garni, ni soutenu, fut emporté non sans quelque résistance, et les Français, après avoir jeté deux cents hommes dans le château de Vintimille, se replièrent sur Menton.

Le marquis Balbian, qui devait agir sur la droite de l'armée, quitta le 2 octobre son camp de Dolceaqua deux heures avant le jour, et, passant le col de Giove, où son corps fit une halte, se rendit à Saorge; de là il fit partir, le 4, deux détachements de cinquante carabiniers, quatre compagnies de grenadiers et cinq piquets chacun, l'un aux ordres du comte de Pampara, colonel, l'autre sous le comte Alfieri, lieutenant-colonel, pour investir et attaquer le château de la Penne, qui était sur sa gauche; soixante hommes qui le gardaient furent faits prisonniers et ils y laissèrent une forte garde. Les Espagnols, qui tenaient Sospel, craignirent alors d'être coupés par l'Olivette et par Vintimille; ils abandonnèrent leurs postes, que le marquis Balbian, venu de Saorge au col de Brouis par Breil, voulut faire attaquer le 4 et le 5. Le chemin lui étant ouvert, il passa par le Mont-Gros pour aller marquer un camp à Sospel, d'où il poussa d'abord un détachement sur sa gauche pour occuper Castillon.

Vintimille capitule. Les Austro-Sardes n'étaient pas moins heureux à leur gauche. Vintimille ayant été évacué dans la matinée du 5, les grenadiers campés en première ligne y marchèrent

d'abord sous le commandement du général Gorani et essuyèrent, en guéant la Bevera, le feu du canon du château, feu qui était des plus vifs, mais trop plongeant pour être meurtrier. Les portes de la ville furent ouvertes et occupées, aussi bien que le couvent de l'Annonciade, placé sous le château et hors de la porte de Menton. Octobre.

Gorani, après avoir pris possession de Vintimille, imagina de s'emparer de l'avant-garde ennemie. A une heure après minuit, il fit venir à Vintimille six des bataillons impériaux campés derrière la Nervia. Le baron de Leutron lui envoya un ordre écrit de les faire rentrer immédiatement dans leur camp. Le comte exécuta sans délai les instructions qui lui avaient été données, mais en témoignant à ses officiers tous ses regrets.

Le général impérial retourna le lendemain joindre l'armée à Bordighera, et le sieur Corten, lieutenant-colonel, prit le commandement des grenadiers et de la ville. Un des capitaines d'Outigher fut chargé d'aller sommer le château. Avant que de faire ouvrir la barrière de la ville, il avait pris la précaution de battre le rappel. A peine cependant fut-il hors des murs qu'il essuya deux coups de fusil, partis d'un ouvrage avancé. Un officier, qui se présenta peu après, lui fit des excuses et annonça que le colonel Diefthaler, officier suisse au service de la France, qui commandait dans la place, ne croyait pas devoir en sortir et l'envoyait à lui pour savoir ce qu'on avait à lui dire. Il demandait qu'on correspondît avec lui par écrit et ajoutait qu'il répondrait de la même manière; il ne prendrait pas tant de précautions, disait-il, s'il n'avait pas à rendre compte de tous ses actes à des Espagnols.

Le capitaine de grenadiers d'Outigher écrivit sur la caisse de son tambour que la garnison du château aurait tort de se défendre contre le roi, au moment même où elle

Octobre. venait d'être abandonnée par les siens. Le commandant répondit qu'il était trop glorieux d'avoir devant soi un roi aussi grand capitaine et aussi admirateur du courage pour ne pas se défendre en honnête homme et mériter par là son estime.

Force fut de faire les préparatifs du siège. Charles-Emmanuel, qui n'était occupé que de la poursuite des ennemis, chargea de ce siège le commandeur Bertola, général et chef du génie, à qui il laissa le 2me bataillon de fusiliers, Chablais et Aoste. L'artillerie fut débarquée, les coursiers de galères furent portés par les forçats sur les bords du ravin de la Bevera, où les premières batteries devaient être établies.

Dans la position où était l'armée sarde, elle n'avait rien à craindre; si elle marchait en avant, sa droite était assurée par le marquis Balbian, qui occupait Castillon et Peille; son centre était couvert par Castellar et Menton, où le brigadier Martini s'était avancé des hauteurs de Vintimille; sa gauche appuyait à la mer qu'elle côtoyait. Cependant elle ne pouvait pas suivre la route de Menton, sans essuyer, pendant une bonne partie du chemin, le feu du château de Vintimille. Elle y échappa en passant par Camporosso et en franchissant des montagnes abruptes; elle arriva à l'entrée de la nuit, le 10, au village de Bevera, où elle campa; les équipages avaient été envoyés à Dolceaqua, parce qu'ils ne pouvaient pas suivre cette route. Les lits du roi et de monseigneur, qui se logèrent tous deux dans une mauvaise chambre, n'arrivèrent qu'à deux heures du matin, portés à dos d'hommes, au moment où ils allaient se coucher sur la paille.

Le lendemain, Charles-Emmanuel campa à Menton; le marquis Balbian, qui était à Sospel depuis le 5 octobre et devait marcher sur Berre, lui avait fait savoir que le gros de

l'armée était encore trop éloigné de lui pour qu'il pût s'avancer jusque là. Octobre.

Les Franco-Espagnols, étant en forces à Châteauneuf, marchèrent alors sur l'Escarène, et firent occuper Berre et les Banquettes. Le brigadier continua à tenir Peille et Castillon.

Le colonel Tana fut envoyé, le 13, du camp de l'Escarène, avec les volontaires de la Saunière, de Macel et cinq cents hommes pris sur les trois brigades, pour s'emparer des hauteurs de Levens et de Coaraze, situées sur les bords de la Vésubie et du Var. Les postes français furent repoussés et les volontaires occupèrent Duranus. Le lendemain, Tana fit savoir au marquis Balbian que, des hauteurs de Levens et de Coaraze il avait découvert, au bas de la montagne, le camp d'un bataillon ennemi, qui avait fait battre la générale dès qu'il l'avait aperçu ; la même chose s'était produite à Levens, d'où il était sorti deux piquets ; il ne se montrait aucune troupe du côté de Châteauneuf. Le marquis, en suivant le grand chemin de Nice, alla camper à Contes, en face de la montagne de Châteauneuf.

Avant d'aller plus loin, Charles-Emmanuel crut devoir assurer sa droite, dont le corps du marquis Balbian s'était éloigné, et faire occuper par le général Gorani et deux brigades Gorbio et Sainte-Agnès, qui maintenaient ses communications avec le brigadier Martini. On pouvait de là attaquer la Turbie, où l'ennemi tenait encore ainsi qu'à Drap et à la Trinité. Les deux compagnies de grenadiers d'Outigher allèrent, en même temps, à Peille renforcer le corps du chevalier Martini, afin de lui permettre d'attaquer les hauteurs retranchées de la Turbie, par leur gauche, tandis que le genéral Gorani les prendrait par leur droite. Cette attaque était fixée au 14 octobre avant le jour.

Gorani, emporta le 13 Gorbio, d'où les alliés se retirèrent

Octobre. dans une redoute de pierres sèches située sur la crête de la montagne, précisément au-dessus de la Turbie. Il voulut aller lui-même en reconnaissance, malgré toutes les représentations du comte d'Entremont, son lieutenant, et, un peu avant la nuit, il somma, d'un ton plein de hauteur, le commandant de ce poste de se rendre; cette témérité lui coûta la vie.

Le colonel Vallis, parti de Peille, se mettait en marche, pendant ce temps, avec dix compagnies de grenadiers et quelques piquets du corps du brigadier Martini, qui le suivait. L'attaque de la Turbie était fixée au lendemain à la première heure; mais, au point du jour, on s'aperçut que le poste était abandonné. Les Franco-Espagnols s'étant jetés sur Notre-Dame de Laghet pour couvrir leur retraite, le brigadier Martini se mit à leur poursuite, et, après une légère résistance, les obligea encore à se replier.

Le comte d'Entremont, de son côté, avec les deux brigades de gauche, occupa la Turbie, qui fut évacuée en même temps que la redoute. Le chemin de Nice était ouvert au roi de Sardaigne, s'il emportait le seul poste du Mont-Leuze, qui interceptait la route. Ce point fut vivement attaqué le 16; le feu se soutint jusqu'à plus de minuit, heure à laquelle l'ennemi se retira sur les hauteurs.

Sur ces entrefaites, le marquis Balbian, qui avait envoyé le marquis Fossati, lieutenant-colonel, avec trois cents hommes, pour occuper Blausasc, le fit avancer sur Pallarea, et le remplaça par la brigade de Saluces, chargée de soutenir et de favoriser les opérations du corps du brigadier Martini, qui s'était porté sur Drap et sur la Trinité. Toutes ces manœuvres obligèrent les alliés à se replier insensiblement sur Saint-Pons, Cimiez et Aspremont, où ils se tenaient en forces, pour défendre les ponts jetés sur le Var. Le reste de leur infanterie occupait les hauteurs du Mont-Leuze et

du Mont-Gros, afin de veiller sur Nice, où l'infant se trouvait encore. Octobre.

Le roi était toujours à Menton, avec les brigades des gardes et des fusiliers. Une brigade impériale avait marché le 15 sur la Turbie, malgré la disette d'eau, de bois et de fourrages qu'il fallait y supporter. Le comte d'Entremont alla occuper les hauteurs d'Eze, à quoi l'ennemi répondit en faisant occuper par douze bataillons le Mont-Leuze. Alors le roi, quittant la Turbie, fit camper ses troupes entre la Trinité et Drap, où il établit son quartier; il resserrait ainsi toujours davantage les alliés et avait des communications faciles avec le marquis Balbian, qui s'était porté entre Saint-André et Saint-Pons. Les positions nouvelles qu'il occupait rendant inutile le détachement du brigadier Martini qui était à la Trinité, celui-ci rentra dans les bataillons.

Les Franco-Espagnols repassent le Var.

Les Franco-Espagnols, pressés de toutes parts, jugèrent qu'ils ne devaient pas différer de repasser le Var, s'ils ne voulaient pas y être acculés, et ils abandonnèrent, pendant la nuit, les hauteurs du Mont-Leuze et du Mont-Gros, en conservant néanmoins, dans la vallée du Paillon, Saint-Pons, Cimiez et les hauteurs de Falicon, qui masquaient la retraite. Après avoir laissé des troupes dans les châteaux de Villefranche et de Montalban, ils évacuèrent Nice, Saint-Pons, Cimiez et Falicon, pendant la nuit du 17 au 18 octobre, et le matin, les députés allèrent présenter leurs hommages au roi et lui témoigner leur satisfaction d'être rentrés sous son obéissance.

Le comte d'Entremont s'était d'abord avancé au Mont-Leuze et au Collet de Villefranche; les troupes du marquis Balbian avaient occupé, par des détachements, Saint-Pons et Cimiez; le comte Tana, ayant marché de Levens au Var, côtoyait le fleuve en inquiétant l'ennemi de ce côté; les volontaires, soutenus par quelques compagnies de gre-

Octobre. nadiers, étaient entrés à Nice. Harcelées et poursuivies jusqu'au Var, les troupes franco-espagnoles se hâtèrent de couper leur pont et établirent leur camp sur la rive droite du fleuve, ayant leur droite à la mer et leur gauche à Saint-Laurent. Le marquis Balbian alla ensuite camper avec ses trois brigades à la Croix-de-Marbre, près de Nice, après avoir laissé un major et cinq cents hommes pour garder Aspremont, Châteauneuf, La Roquette et Levens.

Le roi, accompagné de la brigade des gardes, entra, le 19 octobre, dans Nice.

Les trois brigades de Montferrat, de Saluces et de Schulembourg, campées à la Croix-de-Marbre, quittèrent ce poste le 20, pour aller s'établir à Sainte-Hélène, en s'appuyant au vallon de Magnan; elles continuaient à fournir des postes, sur les bords du Var, à Aspremont, à Levens et à la Roquette. Le chevalier de la Roque, qui était resté à la Trinité avec la brigade des fusiliers et une brigade impériale, alla occuper le camp que quittait le corps du marquis Balbian, tandis que l'autre qui, avec Savoie, était aux ordres du comte d'Entremont, du côté de Villefranche, campa à Saint-Hospice et au Mont-Gros, afin de bloquer les forts de Montalban et de Villefranche.

Telle était la position des Austro-Sardes dans une province où ils manquaient de tout, sauf de pain, et où ils ne pouvaient se procurer ni bois, ni paille, ni fourrages, le peu de provisions que fournit le pays ayant été consommé par l'armée ennemie.

Pour renforcer les cinq cents hommes qui occupaient les postes des bords du Var, Charles-Emmanuel envoya deux compagnies franches à Aspremont, cinquante volontaires et cinquante milices à Saint-Martin-du-Var, les volontaires de la Saunière et de Macel à Utelle et deux compagnies franches à Gilette. Ainsi la rive gauche du fleuve était gar-

dée jusqu'au confluent de la Tinée. La rive droite elle aussi était occupée. Octobre.

Cependant les Piémontais préparaient les fascines et les gabions nécessaires au siège de Villefranche et de Montalban, qu'ils devaient entreprendre à l'arrivée de l'artillerie partie par mer de Savone. Le convoi était à la hauteur de Vintimille.

Capitulation du château de Vintimille.

Le commandeur Bertola, chargé du siège du château de Vintimille, profitant de ce passage, retint quelques pièces, pour remplacer les canons de fer anglais, dont la plupart avaient éclaté. Mais cet accroissement de forces lui fut d'un faible secours. Une batterie de huit pièces de 32, qu'il établit sur le ravin, au-delà de la Roya, au prix de bien des fatigues, puisqu'il fallait faire des chemins pour les charrier, était trop éloignée pour faire brèche. Une autre de quatre pièces de 16 et de deux mortiers, placée au vieux château, n'opérait pas davantage et il n'était pas possible de la rapprocher. Le commandeur se décida enfin à employer la mine; le commandant du fort, qui n'avait aucun secours à espérer, fut bientôt réduit à capituler. Le 23 août, le colonel Marsa, du régiment de Grenade, et le capitaine Dubrutto, du régiment de la Sarre, se rendirent près de Bertola pour lui remettre les clefs du château.

Pendant que les ingénieurs allaient reconnaître le fort de Montalban, qui devait être attaqué le premier, Charles-Emmanuel parcourait les bords du Var pour observer les troupes ennemies, dont le nombre avait diminué d'une manière sensible; nombre de bataillons avaient en effet remonté le fleuve et d'autres s'étaient rendus à Cagnes, pour couvrir le quartier général.

Dans cet état de choses, le roi pouvait croire que la campagne était terminée et qu'il n'avait plus qu'à faire tranquillement le siège de Savone. Ceux de Montalban et Villefran-

Octobre. che n'offraient pas de grandes difficultés, et le château de Tortone, bloqué avec une grosse garnison, devait, par suite du manque de subsistances, tomber de lui-même avant l'hiver.

L'aspect des affaires changea tout à coup. La cour britannique, qui depuis longtemps poussait inutilement les Hollandais à épouser sa cause, leur promit, pour les décider, de porter la guerre en Provence dès le commencement de l'été de 1746, et d'obliger, par ce moyen, la France à abandonner la Flandre pour venir au secours de ses provinces envahies.

Le flegme hollandais se laissa enfin émouvoir, et le peuple, irrité de voir prendre et raser ses places des barrières, contraignit les magistrats à sortir de leur léthargie ; ils promirent de se déclarer aussitôt qu'ils reconnaîtraient que la cour de Versailles fût en effet obligée de s'affaiblir en Flandre pour aller défendre ses propres États.

Les Anglais demandèrent donc aussitôt à Charles-Emmanuel et à la reine de Hongrie de faire passer le Var à une bonne partie de leurs troupes, pour attaquer la France chez elle et s'emparer de la Provence. La saison avancée, le manque de subsistances, la difficulté d'établir des magasins à une époque de l'année où la mer est orageuse, toutes ces raisons ne furent pas capables d'arrêter l'exécution du projet du ministère britannique. Ses alliés ne purent pas lui refuser leur concours, et il ne fut plus question que des dispositions à prendre pour entrer en campagne.

Dispositions pour l'invasion de la Provence. Le comte de Brown, général d'artillerie, fut chargé de l'expédition, avec trente-sept bataillons impériaux et deux mille chevaux. Le marquis Balbian, lieutenant général, qui devait servir sous lui, était à la tête de dix-huit bataillons piémontais et de mille cavaliers.

Le roi confia au comte de la Roque la direction du siège de Savone, qui avait un intérêt bien plus pressant pour

lui que l'invasion momentanée de la Provence. Les préparatifs de ce siège furent poussés avec activité. Le château avait eu toute facilité de se mettre, par mer, en état de résister longtemps ; car le marquis Botta et les vaisseaux anglais avaient apporté la plus grande négligence à intercepter les bâtiments qui y jetaient des hommes et des munitions de toute nature. Octobre.

Le passage du Var demandait aussi des arrangements préliminaires dans un pays où l'ennemi avait tout consommé et où il ne manquerait pas encore de détruire le peu qui pouvait y rester. En attendant que les mille chevaux et les troupes impériales venant de Gênes fussent arrivés dans la plaine de Nice pour se joindre aux dix bataillons qui y étaient déjà, le prince fit porter au-delà des monts, à dos d'hommes, des fourrages, qui revinrent ainsi à un prix excessif, et chargea le comte de la Trinité du siège de Villefranche et de Montalban.

Prise de Montalban.

Dans la nuit du 29 au 30 octobre, la tranchée fut ouverte devant le dernier côté du Collet, au plan du Curet. Les assiégés, qui s'en aperçurent une heure après, dirigèrent sur l'ennemi, le reste de la nuit, le feu des deux pièces de canon, qu'ils avaient sur ce polygone, et toute leur mousqueterie, sans lui causer de grands dommages. Comme la parallèle n'était pas d'une grande étendue et ne devait contenir que cent cinquante hommes, elle fut perfectionnée la même nuit. On travailla, le lendemain, à la construction de deux batteries : l'une pour quatre mortiers et l'autre pour cinq pièces de canon à la Tour de la Colle. Le 31, les Austro-Sardes fortifièrent leurs batteries ; mais il leur fallut attendre la nuit pour y charrier l'artillerie, qui devait passer sous le feu de la mousqueterie du fort. Le 1er novembre, le temps fut si mauvais qu'ils ne purent conduire que deux pièces ; mises aussitôt en service, elles démontèrent une



Novembre.

pièce du château. Incapable d'opposer une plus longue résistance, le commandant, dans l'après-midi, capitula et se rendit prisonnier de guerre avec trois officiers et soixante-dix hommes. Le vainqueur avait eu, le même jour, un homme tué et cinq blessés. Après avoir pris possession de Montalban, le comte de la Trinité établit son artillerie au-dessus du Collet, décidé à entreprendre sans tarder le siège de Villefranche.

Prise de Villefranche.

Dans la nuit du 2 au 3 novembre, la tranchée fut ouverte et deux batteries furent construites, l'une de huit pièces de canon, l'autre de cinq mortiers, qui commença son feu dès le matin du 3. Les carabiniers plongeaient en même temps dans le fort. Il fallut attendre la nuit pour le charroi des pièces de canon, qui devaient être conduites à découvert. La batterie des huit canons fut démasquée dès le quatrième jour, et, à 5 heures de l'après-midi, la place rappela et demanda à capituler. Le commandant offrit de l'évacuer à condition que la garnison s'obligerait à ne point servir d'une année contre Charles-Emmanuel ni contre ses alliés. Ce prince, reconnaissant qu'en prolongeant le siège il achevait de ruiner le château, pressé d'autre part d'avoir un port pour y retirer ses galères et recevoir les convois qui arrivaient journellement, accepta ces propositions, se contentant de porter à dix-huit mois le délai d'inaction des troupes et de leur faire déposer les armes avant leur embarquement pour Antibes.

Le général de Leutron, avec quatre bataillons, fut chargé du commandement de Nice et de ses environs. Après la prise du château de Savone, il devait se mettre à la tête des troupes de toute la Rivière.

Charles-Emmanuel tombe malade à Nice.

Le roi de Sardaigne, qui venait de terminer une campagne fort avantageuse et de repousser au-delà du Var ses ennemis, n'attendait, pour se rendre dans sa capitale, que l'arri-



vée du comte de Brown, nommé général en chef de l'armée qui devait prendre l'offensive en Provence. Mais le 18 novembre il tomba malade à Nice. Deux jours après, la petite vérole se déclarait, et, quoiqu'elle ne fût accompagnée d'aucun symptôme fâcheux, l'alarme fut vive dans l'armée. Decembre.

Le comte de la Roque s'empare de Tortone.

C'est dans ces circonstances qu'un aide de camp du comte de la Mante vint lui apprendre que Tortone était évacuée. Les troupes qui avaient servi au blocus, c'est-à-dire les deux bataillons de Piémont, le premier et le quatrième de Kalbermaten, Asti et le troisième d'Outigher eurent ordre de joindre l'armée destinée à entrer en Provence et se mirent en marche dès le 29 pour leur nouvelle destination.

Le général Botta est chassé de Gênes.

A Gênes, la situation du général Botta était des plus critiques. Il écrivait au roi le 8 décembre, de Saint-Pierre-d'Arène, que le peuple génois s'était armé et révolté contre les troupes impériales; qu'il ignorait encore quelle serait l'issue de cette révolte, mais qu'il avait cru devoir l'en informer, afin qu'on pût prendre des précautions en conséquence. Par ses lettres du 9 décembre il annonçait que le mal ne faisait qu'augmenter et demandait des secours qu'on était hors d'état de lui envoyer sans abandonner le siège de Tortone. Le général impérial fut contraint de quitter les environs de Gênes en désordre, poussé jusqu'à la Bochetta par les habitants, qui enlevèrent ses équipages, lui tuèrent beaucoup de monde et le réduisirent à se porter à Gavi avec tous ses corps délabrés.

Depuis la fin de novembre, les troupes du comte de Brown étaient réunies dans la plaine de Nice. Le manque de fourrages et la difficulté de s'en procurer retardait l'entrée en campagne.

Les Franco-Espagnols, de leur côté, étaient en proie aux dissensions intestines. Le peu de concert qui régnait entre



Décembre.

—

Le maréchal de Bellisle remplace Maillebois à la tête de l'armée française. Dispositions des alliés.

les deux nations menaçait de leur être funeste. Les Espagnols s'étaient jetés du côté d'Arles, où était l'infant, et les Français sur Toulon et sur Castellane ; la cavalerie espagnole, qui était à l'avant-garde, avait déjà regagné la Savoie. Il n'était pas néanmoins encore décidé si l'infanterie l'y suivrait ou si elle reprendrait directement la route de l'Espagne. Les vives sollicitations et les reproches amers de la France gagnèrent enfin le roi Ferdinand, qui, après de nombreuses hésitations, consentit à défendre la Provence. Elle rappela le maréchal de Maillebois et le remplaça par le maréchal de Bellisle. Celui-ci, à son arrivée en Provence, ne trouva guère plus de dix mille soldats français ; aussi se borna-t-il à mettre en sûreté Toulon et Marseille, en attendant quarante bataillons, qui venaient, avec toute la diligence possible, d'Alsace et de Flandre. Il réussit cependant, avant leur arrivée, à faire entrer dans ses vues le général espagnol et fut bientôt en état de soutenir vigoureusement l'attaque des Piémontais.

Passage du Var par les Austro-Sardes.

Le 29 novembre, le comte de Brown prit ses dispositions pour le passage du Var, qui devait s'effectuer le lendemain. Il divisa son armée en six colonnes. Un coup de canon, tiré d'une frégate anglaise, qui était à l'embouchure du Var, mit ces six colonnes en mouvement.

L'avant-garde, commandée par le marquis Novati, comprenait seize bataillons impériaux et la brigade de Saluces ; elle devait prendre les Franco-Espagnols en flanc, sur sa gauche. Ses grenadiers descendirent sur la rive gauche du Var, et la brigade de Saluces était prête à les suivre au premier signal. Les Impériaux marchèrent en plusieurs colonnes, laissant les feux du camp allumés, et leur tête entra dans le gué, deux heures avant le jour, entre le château de la Gaude et Saint-Jeannet. Quelques coups de feu atteignirent les Esclavons, qui y répondirent par de grands

cris; ils doublèrent le pas pour attaquer, mais la garde s'était déjà repliée sur le château de la Gaude. Décembre.

Quoique le Var formât plusieurs bras à l'endroit où guéa cette avant-garde, le fleuve avait parfois une grande profondeur, et une dizaine d'hommes furent emportés par le courant. Aussitôt qu'il put se reformer, le marquis Novati marcha sur le château de la Gaude, dont la petite garnison, après avoir tiré de loin quelques coups de fusil, se retira à Vence; là campaient six bataillons, qui se replièrent immédiatement sur Grasse. Le marquis s'établit en avant du moulin de la Serre, pour attendre des nouvelles de l'armée.

La seconde colonne, nommée colonne de la droite, qui comprenait douze bataillons sous le général Roth, campa à Bellet, passa le Var entre le château de la Gaude et le moulin de la Serre, et se jeta aussi du côté du château, dès qu'elle fut arrivée sur la hauteur.

Les neuf bataillons impériaux du corps de bataille, aux ordres du général Newhaus, prirent la route de Sainte-Marguerite au pas delle Monache et passèrent à la gauche du château du Puget; par la Pillonella ils gagnèrent les hauteurs de la Mura. Cette colonne devait guéer sur la droite de ce poste, tandis qu'elle prit sur la gauche un gué destiné au marquis Balbian, qui commandait la quatrième colonne.

Celle-ci, formée des gardes, de Savoie et de Montferrat, se rendit au petit Saint-Laurent, suivit le chemin de Sainte-Marguerite, puis, entrant dans les broussailles, passa sur la gauche du gué qu'avait pris le général Newhaus, en face d'une redoute des ennemis, monta du jardin du comte de Saint-Laurent à son plantier, et, en tenant la crête, alla se former devant Saint-Laurent.

Le comte de Robilant, qui avait marché en tête de cette colonne avec les volontaires et vu le gué destiné aux troupes

Décembre. royales occupé par le général Newhaus, jetant les yeux sur sa gauche, découvrit un courant plus rapide; il jugea que l'eau avait, à cet endroit, peu de profondeur, et y guéa, suivi des grenadiers et de la colonne.

Le général Petazzi conduisait la cinquième colonne, formée du corps des Esclavons, de sept compagnies de grenadiers impériaux, de dix compagnies piémontaises et de douze pièces de canon. Il marcha droit au village de Saint-Laurent, qui fut sur-le-champ abandonné, canonné qu'il était par les deux armées combinées et par les vaisseaux anglais.

La sixième colonne enfin, formée de la cavalerie, sous le général Serbelloni, passa le Var entre Saint-Laurent et la mer.

Toute l'infanterie se forma; elle n'avait perdu qu'une soixantaine d'hommes, presque tous des Esclavons pris de vin, qui avaient été entraînés par le courant. L'armée franco-espagnole avait abandonné tous ses postes.

Après une halte, le général Novati prit les devants, par sa droite, avec l'avant-garde, et de Saint-Jeannet marcha sur Vence, où il campa. Il n'y arriva que fort avant dans la nuit, plaça les piquets cent pas plus avant que son corps, pour servir de grand'gardes et de patrouilles, en communiquant sans cesse sur tout le front.

L'armée s'avança vers Cagnes, en détachant les grenadiers et les piquets sur les hauteurs et en tenant Villeneuve et Saint-Paul. Le 1er décembre, ces deux villes et Grasse firent leur soumission. On s'occupa dès lors à Nice de la construction d'un pont sur le Var, au gué ordinaire.

L'armée campa le 2 en avant de Cagnes, repliant sa droite sur Saint-Paul. Le 3 elle marcha sur deux colonnes, au-delà du Loup et derrière la Brague, ayant sa droite en face et en arrière de Roquefort, son centre à Biot, et sa

gauche au chemin d'Antibes à Nice. Le marquis Novati, avec l'avant-garde, alla le même jour camper à Grasse, où il n'arriva qu'avec beaucoup de peine, à cause des difficultés qu'il eut à passer à gué le Loup, tout enflé par les pluies. Décembre.

L'armée cependant avait beaucoup à souffrir du manque de fourrages. Elle n'avait pas les bêtes de somme nécessaires pour envoyer chercher des subsistances ; aussi un pain de munition se vendait-il jusqu'à vingt sous. Les habitants ayant pour la plupart abandonné le pays, les maisons étaient restées vides; les soldats étaient sans paille et dans l'eau, et, quoique sous un climat privilégié, la rigueur de la saison ne laissait pas de se faire vivement sentir.

Telle était la situation où se trouvaient les envahisseurs, lorsque le maréchal de Bellisle s'avança avec vingt-deux bataillons sur les bords de la Siagne, dont il paraissait vouloir leur disputer le passage. Il feignit même de fortifier sur sa gauche un poste à Tournon; mais les hussards et les Croates, qui poussèrent jusque là pour mettre le pays à contribution, apprirent au gros de l'armée qu'il se repliait à Draguignan, et que le marquis de Mirepoix, qui était à la Napoule avec l'arrière-garde, en faisait autant sur Fréjus. Novati envoya aussi un capitaine et cinquante hommes à Castellane et trouva cette place évacuée; mais un parti y revint peu après, lui tua quelques hommes et fit dix-sept prisonniers.

Cependant il arriva par mer des fourrages, et, sur la nouvelle de la retraite de l'ennemi, le comte de Brown envoya le chevalier de Revel, avec tous les carabiniers et douze compagnies de grenadiers, au-delà de la Brague, pour occuper Vallauris. Celui-ci fut suivi de six cents travailleurs, destinés à réparer les chemins conduisant à Cannes et à Biot, où était l'armée, afin de pouvoir y charrier l'artillerie. Le général Petazzi, avec la plus grande partie des troupes

Décembre. irrégulières, trois cents hommes d'ordonnance et quelques chevaux, fut chargé du blocus d'Antibes, et on envoya choisir l'emplacement d'un camp à Cannes.

L'armée se mit en marche, le 10 décembre, pour aller occuper ce camp; elle s'y rendit sur deux colonnes, celle de droite composée d'infanterie, l'autre de cavalerie. Le fort de l'île Sainte-Marguerite tira sur elle quelques coups de canon, mais ne put l'empêcher d'aller en avant. La première colonne suivit le chemin de Vallauris, dit du prince Eugène, puis gagna Cannes par la colline; la deuxième, prit le grand chemin jusqu'au Moulin, puis, par Bois-Vert et Château-Vert, tomba dans le grand chemin du Golfe-Juan à Cannes. Le camp forma deux lignes, dont la droite était à Mougins, la gauche à Cannes. le centre au Cannet; la cavalerie était en écharpe derrière le premier de ces villages. On poussa de là des partis vers la Siagne, dont l'ennemi avait rompu les ponts, ce qui n'empêcha pas les hussards de passer la rivière.

Le marquis Novati ne resta pas non plus inactif à Grasse avec l'avant-garde; il envoya le général Maguire à Draguignan, fort en avant sur sa gauche, afin de lever des contributions et de se procurer des subsistances et des fourrages. Le corps qu'il lui donna fut composé d'Esclavons, des bataillons de Saluces et d'Aoste. Maguire ne put se rendre à sa destination qu'en deux marches. Le comte de Choiseul occupait la place avec quatre bataillons français; il le battit et fit prisonnier deux capitaines et quarante-cinq soldats.

Le marquis d'Ormea fut chargé, dans le même but, de marcher encore plus avant, sur sa droite, et de gagner Castellane, aux bords du Verdon, avec quarante hussards, deux cents Esclavons et trois bataillons. Après avoir campé à Escragnolles et à la Garde, il arriva à Castellane, que l'ennemi avait évacué la veille.

Décembre.
—
Prise des îles de Lérins.

C'est en s'étendant ainsi que les Austro-Sardes parvinrent à trouver les subsistances dont ils avaient besoin. Mais elles ne pouvaient pas être de longue durée; et, comme la possession des îles Saint-Honorat et Sainte-Marguerite devait être d'une grande utilité pour la sûreté et la commodité des convois maritimes, le comte de Brown résolut de s'en emparer.

Le 14 décembre, il fit établir une batterie de quatre pièces de canon à la pointe de terre la plus voisine du fort de Sainte-Marguerite, et une galiote à bombes de l'escadre anglaise ne discontinua pas de le mitrailler pendant vingt-quatre heures. Le 15 décembre au soir, des troupes passèrent dans l'île et y abordèrent malgré le feu du fort. L'île Saint-Honorat, qui se trouvait ainsi sans ressources, demanda à capituler; elle contenait vingt hommes et quelques provisions. Le commandant de l'île Sainte-Marguerite sommé, le même jour, de se rendre, refusa, mais le lendemain il fut obligé de mettre bas les armes.

Bombardement d'Antibes.

Les vainqueurs trouvèrent dans ce fort trente-neuf pièces de canon, dont dix de bronze, de petit calibre, six mortiers et une grande quantité de poudre; le lieutenant-colonel d'Hilberghausen en prit le commandement avec trois cents hommes, dont soixante occupèrent Saint-Honorat. Quelques centaines de soldats ordinaires et cinq compagnies de grenadiers renforcèrent le corps que commandait le général Petazzi devant Antibes. Un vaisseau et une galiote s'approchèrent de la place, et le blocus fut converti en siège. Le général Roth fut chargé de ce siège et, à cet effet, mis à la tête de deux bataillons.

L'artillerie trouvée dans le château de Sainte-Marguerite fut employée au bombardement d'Antibes. Les vaisseaux anglais tirèrent sans relâche sur cette place jusqu'au 25 décembre.

Le 26, le commandant de Sade, qui la défendait, fut

Décembre. sommé de se rendre. Sa réponse fut des plus nobles : « La puissance du roi mon maître, dit-il, est trop grande pour qu'elle dépende d'une ville et de la grosse artillerie qui s'y trouve. Sa Majesté m'ayant fait l'honneur de me confier cette place, je préfère infiniment au déshonneur de la rendre, la gloire d'être enseveli sous ses ruines. »

Le bombardement recommença et continua pendant tout le mois de janvier.

Dans cet intervalle un pont avait été jeté sur la Siagne, et, dès qu'il fut terminé, le général donna six cents chevaux, deux cents Croates et trois bataillons au comte Odonelli pour marcher par la gauche au-delà du fleuve. Celui-ci s'avança à la Napoule et poussa des partis à Fréjus, où ils entrèrent; son corps fut augmenté peu de temps après du bataillon de Turin, qui partit de Cannes. Apprenant que l'ennemi, qui avait des postes au Luc et à Saint-Maxime, sur les chemins d'Aix et de Toulon, les repliait sur Soliers après avoir rompu les ponts de l'Argens, il poussa des détachements au Puget, rétablit un pont sur l'Argens et envoya au delà, pour pénétrer plus avant, un parti de hussards et de Croates, qui perdit deux officiers et cinquante hommes. Quoique le comte de Brown eût fait marquer un camp pour l'armée sur les bords de la Siagne, elle n'alla point l'occuper et se borna à faire du fourrage.

Toujours à Grasse à la tête de l'avant-garde avec un corps à Draguignan aux ordres du général Maguire, pour couvrir sa gauche, et un autre à Castellane commandé par le marquis d'Ormea, pour couvrir sa droite, le marquis Novati travaillait à se procurer des subsistances et à pourvoir l'armée, en s'étendant autant qu'il lui était possible. Des hussards et des Esclavons envoyés à Chasteuil, au-delà du Verdon, où les ennemis s'étaient repliés venant de Castellane, trouvèrent ce poste abandonné.

Décembre.

Le marquis d'Ormea envoya l'ordre aux consuls de Chasteuil de faire réparer les chemins qui conduisent de là à Rougon et à la Palud, où les Français s'étaient retirés. Les Esclavons et soixante volontaires, envoyés de ce côté, trouvèrent ces villages évacués ainsi que Moustiers et Riez. Les vigueries de Barrême, d'Annot de Moustiers et de Digne étaient envahies. Ordre fut donné aux consuls des communes comprises dans leur ressort de se rendre à Castellane pour y régler les contributions en argent et en subsistances qui devaient être fournies à l'armée. Ceux de Digne furent les seuls à ne pas obéir; ils firent savoir au général que, depuis deux jours, ils avaient dans leurs murs un corps de volontaires.

Afin de réduire ce district à l'obéissance, le marquis d'Ormea y envoya le comte de Brown, le colonel d'Hagenback avec une compagnie de grenadiers, quelques hussards, une centaine d'Esclavons et une troupe d'ordonnance; il lui commanda de passer à Moustiers, pour y presser l'envoi des contributions en argent et en denrées. Mais les volontaires français, qui couraient de tous côtés pour arrêter les convois, étaient arrivés la veille à Moustiers. Les troupes du marquis, harassées, attaquèrent sans succès, et, après avoir perdu soixante hommes, furent contraintes de se retirer. Elles reprenaient déjà le chemin de Castellane, quand le comte de Brown apprit l'évacuation de Moustiers; il rebroussa chemin. Dans la ville il sut que l'ennemi avait déjà neuf bataillons à Riez. Sur l'avis qu'il en donna au général en chef, il lui fut ordonné de ne pas avancer davantage et de se borner à faire transporter immédiatement à Grasse, où avaient été établis les magasins, toutes les contributions en denrées, en ayant soin d'apporter avec lui les contributions en argent, puisque les ennemis, en forces à Riez, ne devaient pas tarder à s'avancer sur Moustiers.

Décembre. Les rigueurs de la saison se faisaient sentir chaque jour davantage. Le corps qui occupait Castellane ne pouvait plus tenir sous la tente, n'ayant ni paille ni bois; il fallut, pour en prévenir la perte totale, le cantonner. Un poste de hussards qu'il avait du côté de Chasteuil fut replié, et il n'y resta qu'un sergent avec dix hommes pour donner des nouvelles.

Il arrivait cependant tous les jours de Flandre et d'Allemagne des corps qui renforcèrent tellement l'armée alliée, que, sans compter les troupes espagnoles, dont l'infanterie ne laissait pas d'être nombreuse, le maréchal de Bellisle, vers le milieu du mois de janvier, avait quatre-vingt-quinze bataillons et trente-quatre escadrons sous ses ordres, tandis que l'armée austro-sarde, déjà plus faible de beaucoup à son entrée en Provence, se trouvait encore infiniment réduite par les maladies, les fatigues, le manque de nourriture et plus encore par la désertion très fréquente dans les troupes impériales.

Cette grande supériorité des Franco-Espagnols modifia bientôt la nature de la guerre. Treize bataillons, aux ordres du comte de Maulevrier, général français, qui s'étaient assemblés à Riez, prirent position sur les hauteurs de Moustiers, d'où le lieutenant-colonel de Brown se retira en toute hâte avec le détachement qu'il commandait; peut-être n'aurait-il pas eu le temps d'échapper, si une troupe de cinq cents hommes, partie de Draguignan pour Aups, ne s'était trouvée sur sa route pour favoriser sa retraite. Il se replia sur Castellane, après avoir laissé des postes à Rougon et à Chasteuil, afin d'être averti des mouvements de l'ennemi.

C'en était assez pour que le marquis d'Ormea veillât sur Castellane. Une compagnie de grenadiers passa la nuit au bivouac. Les piquets, une heure avant le jour, allaient

occuper les avenues, et les corps étaient tout prêts à prendre les armes. Le premier bataillon de Baden alla en augmenter le nombre, et le marquis d'Ormea le plaça à la Garde, poste essentiel sur sa droite, car là il était à portée de se jeter sur Eoulx et le Bourguet, par où l'ennemi pouvait gagner ses derrières et couper sa retraite. Il chargea un lieutenant d'assurer avec trente hommes le passage de Roubion à Rougon, près du Verdon, et cent vingt-cinq Esclavons, qui vinrent le joindre le mirent à même d'établir encore quelques gardes autour de lui. Ces dispositions prises, il en rendit compte au marquis Novati à Grasse, au général Maguire et crut devoir en informer le major Tilliet, placé à Comps, sur l'Artubi, avec un corps de cinq cents hommes. Décembre.

Les choses étaient dans cet état à la droite, à la gauche et sur le front de l'armée franco-espagnole, lorsque le général qui la commandait fit un mouvement sur sa droite, avec les troupes impériales, et alla camper en avant de Grasse, pour être plus à portée de secourir Castellane. Peu après il fit cantonner ses troupes dans cette ville, à Saint-Césaire, Escragnolles, Cabris, Saint-Vallier, Mouans, Châteauneuf, Plascassier, Figassière, Saint-Paul et Vence. Les cantonnements assignés aux troupes du roi furent une partie de Vence, Cannes, le Cannet, Mougins et Vallauris; mais le marquis Balbian n'en profita pas, il les tint toujours sous la tente dans leur camp de Cannes.

Il était important pour Charles-Emmanuel de s'emparer d'Antibes, avant que de passer la Siagne et de s'avancer davantage, en supposant même que le général français le lui permît. La place était bloquée et on n'attendait que l'artillerie, qui venait de Savone, pour commencer les opérations du siège ; vingt-quatre pièces débarquèrent au Golfe-Juan. Les troupes impériales fournirent quatre bataillons, y com-

Janvier 1747. pris un bataillon d'irréguliers, et celles du roi deux bataillons, tirés de la gauche. On travailla à des batteries; mais la suite des événements ne tarda pas à réduire de nouveau ce siège en blocus.

Cependant la droite des Piémontais était toujours très exposée. Les Franco-Espagnols envoyèrent à Senez et à Blieux des troupes, qui poussèrent des partis jusqu'à une demi-lieue de Castellane; ils enlevèrent à l'ennemi une patrouille, ce qui l'engagea à redoubler de précautions. Roubion fut renforcé d'un capitaine et de soixante-dix hommes. Rougon fut pris et le sergent et les quatorze hommes qui le défendaient faits prisonniers, à l'exception de deux soldats qui se sauvèrent à Roubion. Un détachement de Baden marcha de la Garde à Eoulx, pour soutenir Roubion; on envoya un second détachement d'un capitaine et de quarante hommes, qui se dirigea sur Peyroules.

Tant de postes réduisaient beaucoup les quatre bataillons que le marquis d'Ormea avait à Castellane ou à la Garde. Pour lui permettre d'y tenir, le comte de Brown lui envoya d'abord le 2me de Berenclau, suivi d'un bataillon de Forgatzch, qui se joignit à celui de Baden à la Garde; et, pour mieux assurer les derrières de Castellane, le 1er de Piémont et le 3me de Berenclau partirent aussi de Grasse pour occuper le poste de Séranon. En augmentant ainsi les troupes du marquis d'Ormea le général lui donna ordre d'envoyer un détachement du côté de Saint-Auban, sur l'Estéron, afin de contenir la garnison d'Entrevaux et de lever des contributions de ce côté, le laissant maître de disposer, s'il le jugeait à propos, de cinq cents hommes que le major Tilliet avait à Comps; il ajouta que, s'il avait encore besoin de troupes, on lui en enverrait ainsi que du canon.

Il n'y avait plus à craindre pour les Austro-Sardes que la garnison d'Entrevaux. Le comte de Cambise y était ainsi

qu'à Glandèves avec un corps de troupes françaises. Le capitaine Macel se mit en marche, avec un gros de volontaires, afin de couvrir la droite de l'armée, dans cette direction. Le 6 janvier 1747, le poste de Chasteuil, éloigné d'un peu plus d'une lieue de Castellane, et gardé par le capitaine d'Hagenbach avec quatre-vingts hommes fut attaqué ; cet officier fut blessé et fait prisonnier aussi bien que la plus grande partie de sa troupe. Les patrouilles sorties de Castellane ou des environs avaient découvert des corps ennemis sur les hauteurs de Rougon ; trois bataillons s'étaient fait voir à Aiguine, tandis que d'autres avaient marché sur Digne ; le général Maguire envoya dire à Draguignan que des troupes espagnoles s'étaient avancées à Salerne et à Aups et que, à la vue de leurs mouvements, le général Novati avait envoyé le colonel Preissac avec trois bataillons, pour aller renforcer Castellane, où il ne tarderait pas à arriver. Cette place allait ainsi être occupée par un corps de dix bataillons, sans compter quelques hussards et les Esclavons. Janvier 1747.

Ce ne fut qu'à de pressantes sollicitations que le marquis d'Ormea dut cette augmentation de forces ; il avait représenté plus d'une fois au comte de Brown qu'il avait bien peu de troupes, les bataillons n'ayant pas la moitié de leur effectif, pour garder un poste difficile, avec une rivière et un défilé derrière lui, et plusieurs routes ouvertes sur son front ; que ses derrières n'étaient pas trop assurés pour une retraite, s'il y était obligé, puisqu'on pouvait la lui couper par Saint-Auban, par Comps et même par Rougon, où l'on était plus près que lui de Peyroules et de Séranon, par où il lui fallait se replier. Afin de se précautionner contre tous les événements, d'Ormea envoya les équipages à près de cinq lieues sur ses derrières, à Séranon, où étaient le 1er de Piémont et le 3me de Berenclau.

Janvier 1747. Il fit marcher les bataillons de Baden et de Forgatz de la Garde à Eoulx, à portée de soutenir Roubion, qu'on occupa avec deux cents hommes, tandis que le 2me de Berenclau alla se poster à la Garde.

Le corps de Castellane était devenu si nombreux par l'arrivée de cinq bataillons, que le baron de Newhaus, lieutenant maréchal, en prit le commandement et eut comme second le chevalier Alciati. Ces généraux ne jugèrent pas que la position de Castellane fût avantageuse ; ils visitèrent les postes de Roubion, d'Eoulx, de la Garde et et de Comps ; et après avoir bien reconnu le pays et s'être rendu compte de la position des alliés, le chevalier Alciati adressa au marquis Balbian la lettre suivante :

« Depuis la surprise de Chasteuil, la position des ennemis est toujours la même ; ils continuent à occuper le village et ont une garde en deçà ; on prétend qu'il y a cinq bataillons à la Palud, vingt à Digne et cinq à Moustiers ; que le corps des volontaires du sieur d'Enfreni, composé de sept cents hommes de différents régiments, est à Senez et à Barrême ; qu'il y a quatre cents Français à Briançonnet et autant d'Espagnols à Aups.

« Les troupes placées aux environs de Castellane, sous les ordres du baron de Newhaus, sont réparties ainsi qu'il suit : à Castellane trois bataillons de Berenclau, trois de Palfi, deux d'Hagenbach, un de Casal ; à Eoulx, un bataillon de Baden, deux de Forgatz ; à la Garde deux bataillons de Berenclau ; à Séranon un de Piémont.

« Les bataillons sont faibles, et, en y ajoutant trois cents Esclavons et une cinquantaine de hussards, le total des troupes ne dépasse pas quatre mille quatre cent trente-huit hommes. Les premiers bataillons que j'ai nommés fournissent un détachement de cent hommes à Peyroules et un autre de deux cents hommes à Roubion ; celui-ci communi-

que avec un détachement de même force placé à Trigance, et dépendant du major Tilliet, qui commande à Comps avec six cents hommes. Janvier 1747.

« Par cette disposition il est possible d'être averti de tous les mouvements que les ennemis pourraient faire en-deçà du Verdon, mais non pas d'y résister, chacun de ces corps étant trop faible pour soutenir seul la lutte et trop éloigné des autres pour en être secouru au besoin.

« Les postes de Trigance et de Roubion sont les plus importants, attendu que, si les ennemis les forçaient, ils pourraient être à Séranon en moins de temps qu'il n'en faut pour y aller de Castellane ou de la Garde. Trigance a un château que le major Tilliet dit pouvoir être mis en état de défense, moyennant quelques réparations.

« Le poste de Roubion est sur le sommet d'une montagne, où il n'y a pas assez de terrain et de bois pour construire une hutte. Les soldats qui y sont envoyés désertent pour la plupart ; on y tombe malade. Le village est éloigné, et d'ailleurs tout Roubion consiste en sept ou huit chaumières.

« Le général de Newhaus, après avoir visité ce poste avec attention, a trouvé que les soupçons et les craintes du marquis d'Ormea n'étaient pas sans fondement. Il a conclu que la position de Castellane n'est point du tout de son goût, attendu qu'elle n'assure pas entièrement la droite de l'armée ; en effet, si les ennemis font passer des troupes du côté d'Entrevaux, elles peuvent descendre, par Briançonnet et Saint-Auban, sur Séranon et même au delà, sans que de Castellane nous soyons en situation de nous y porter à temps.

« Toutes ces considérations se rapportent exclusivement à la nature du pays ; mais, en dehors de tout cela, ce qui rend le séjour des troupes dans ces quartiers d'hiver très difficile, c'est le défaut de subsistances. Les vivres y sont d'une

Janvier 1747. cherté extrême ; les officiers et les soldats y manquent des choses les plus nécessaires à la vie. Dans peu de temps il n'y aura absolument plus de pain et il ne se trouve pas dans le pays de bêtes de somme pour en aller chercher à Grasse, il ne reste plus que quelques mules, que l'on emploie pour le transport du bois aux corps de garde.

« Le général Newhaus m'assure qu'il envoie au général commandant, un rapport exactement conforme au mien ; il ne saurait le faire différent, la vérité n'étant jamais qu'une chose de fait. »

Ce fut sans doute à la suite de la relation que le général Newhaus avait faite de la situation de Castellane, que le comte de Brown s'adressa au marquis d'Ormea pour avoir de lui des éclaircissements et qu'il le chargea d'examiner, pendant sa marche de Castellane à Grasse, si le corps aux ordres du baron de Newhaus avait quelque chose à craindre pour ses derrières à Peyroules et à Séranon, et s'il pouvait être coupé de ce côté. Sans attendre son arrivée à Grasse, le marquis d'Ormea écrivit de Peyroules au général commandant qu'ayant bien reconnu ce poste, il était d'avis que trois cents hommes pourraient y tenir assez longtemps pour permettre aux troupes de se retirer de la Garde ; qu'à deux lieues et demie de Peyroules, à Soleilhas, il y avait cinq cents soldats ennemis, ainsi qu'à Saint-Auban, situé à la même distance, et que, plus il examinait le pays, plus il trouvait le poste de Castellane périlleux.

Après avoir ensuite reconnu la position et les avenues de Sisteron, il crut en devoir rendre compte, par écrit, au général Newhaus, en attendant qu'il le fît de vive voix au comte de Brown, lors de son arrivée à Grasse. Il lui manda que la position ne lui paraissait pas beaucoup plus favorable que celle de Castellane; que les chemins y conduisant d'Eoulx et de Comps étaient très praticables. Il l'informait

en même temps qu'une patrouille du bataillon de Piémont, composée d'un sergent et de douze hommes, envoyée du côté de Saint-Auban, avait été enlevée, à la réserve de quatre soldats, qui s'étaient évadés et avaient été dépouillés par les paysans ; que ce bataillon ne savait plus où se procurer des subsistances, vu que les troupes impériales, qui étaient plus nombreuses s'emparaient de tout ce qu'elles trouvaient. Janvier 1747.

Cependant, le comte de Brown, que ces rapports avaient édifié sur la valeur du poste de Castellane, envoya, le 19 janvier, le 1[er] de Berenclau et le 2[me] d'Hagenbach, au général Newhaus, pour le renforcer, ce qui porta à dix bataillons le corps placé sous ses ordres.

Tandis que le marquis d'Ormea rendait compte de ce qui se passait à Castellane et aux environs, sur la droite de l'armée, et que de Grasse il allait à Cannes pour se plaindre au marquis Balbian des vexations des troupes impériales et chercher avec lui le moyen d'y remédier, bien des événements se produisaient non loin de là.

Les Franco-Espagnols emportent Castellane.

Le 21 janvier, vers 7 heures du matin, les Franco-Espagnols marchèrent sur Castellane en trois colonnes ; la première par le chemin de Chasteuil, la seconde par Demandolx, la troisième par Taulane. Celle de Demandolx se divisa : une partie suivit, par les hauteurs, le chemin de Notre-Dame de la Roque ; cette troupe était composée d'environ quatre mille hommes d'infanterie et de deux escadrons. La colonne qui venait de Chasteuil se mit en bataille avec la cavalerie sur le grand chemin qui côtoie le Verdon, et celle qui venait de Taulane gagna les hauteurs en avant de Castellane, tandis que celle de Demandolx resta en colonne sur le chemin. Elles avaient deux petites pièces de campagne chacune.

Le général Newhaus, averti de ces mouvements, fit mar-



Janvier 1747. cher ses troupes aux postes qui leur avaient été marqués en cas d'attaque ; il envoya, mais un peu tard, un bataillon d'Hagenbach au-delà du pont, sur le chemin de la Garde, afin de s'assurer une retraite de ce côté ; il ordonna au bataillon de Casal de se replier et à ceux de Palfi et de Berenclau de le suivre.

L'infanterie franco-espagnole attaqua en même temps un poste que Newhaus avait sur sa droite et un autre placé à la chapelle du Roc, qui domine le pont. Ces postes, confiés à des sergents de Casal, tinrent assez longtemps pour favoriser la retraite des corps. Les troupes impériales eurent à peine passé le pont qu'elles se jetèrent dans des sentiers sur la droite et sur la gauche et, doublant le pas, devancèrent, — surtout les Esclavons qui fuyaient à toutes jambes, — le régiment de Casal, qui se retirait en bon ordre par le chemin de la Garde. Le comte de Priocca, major, qui le commandait, le mit en bataille sur la première butte qu'il rencontra, afin d'arrêter l'ennemi et de favoriser la retraite ; et le chevalier Alciati qui y arriva peu après, fut si satisfait de ce poste qu'il donna ordre de l'occuper jusqu'à ce que les troupes postées à Eoulx et à Roubion se fussent repliées.

Un piquet et les grenadiers de ce régiment, ceux d'Hagenbach et de Berenclau et un corps d'Esclavons étaient restés sur le pont du Verdon, dont la tête était fermée par une barrière. S'étant aperçus que la cavalerie ennemie avait guéé et s'avançait pour les couper, au lieu d'occuper le chemin situé entre le pont et la montagne, ou de placer une troupe sur la pente pour prendre l'ennemi en flanc, — moyen infaillible de le tenir en arrière, — les Esclavons fermèrent la barrière de la tête du pont et tiraillèrent de là ; ce qui ne permit plus aux troupes placées au-delà du pont de le passer pour opérer leur retraite.

L'infanterie des alliés, après avoir repoussé les postes

ennemis et occupé la ville, la traversa pour s'approcher de l'autre extrémité du pont; le général Newhaus voulut y tenir et se chargea de l'arrière-garde, afin de donner le temps à ses grand'gardes et à tout ce qui pouvait être resté en arrière de se rassembler. Il fut blessé, accablé par le nombre et fait prisonnier avec les troupes qui étaient encore sur le pont et autour de lui. Le chevalier Scozia, capitaine des grenadiers de Casal, qui était de ce nombre avec sa troupe, prit le parti de se jeter dans la rivière, la guéa avec vingt de ses soldats et alla joindre l'arrière-garde du général Alciati. Janvier 1747.

La plus grande partie des grenadiers d'Hagenbach s'échappa; mais ceux de Berenclau et les Esclavons, qui combattaient à côté de Newhaus, furent tous faits prisonniers. Cette affaire, où le général s'était valeureusement conduit, mais avait trop tardé à prendre une décision, coûta aux Austro-Sardes près de mille hommes tués, blessés, prisonniers ou déserteurs.

Le gros, formé du 3me de Berenclau, d'un bataillon de Palfi et d'un bataillon d'Hagenbach, arriva à la Garde, où était le 2me de Berenclau, conduit par le chevalier Alciati; il y fit halte pour se mettre en ordre et replia les postes d'Eoulx et de Roubion, où étaient le 1er de Baden et le 2me de Forgatz, qui ne perdirent que quelques hommes; il marcha ensuite sur Séranon, qu'occupait le 1er de Piémont, et y arriva à l'entrée de la nuit. Le comte de Priocca l'y joignit avec le régiment de Casal. Les vainqueurs n'avaient suivi que de loin, et pendant peu de temps, les troupes dans leur retraite. Le plus grand nombre ayant passé le Verdon, s'avançait sur Peyroules, et là, par leur droite, menaçait de se jeter sur leurs derrières et de gagner Vence ou peut-être même le Var avant eux.

Cette crainte, jointe à la misère qu'elles avaient à souffrir,

Janvier 1747. répandit la démoralisation dans les troupes postées à Séranon. Ce village n'était plus habité que par le curé, sept ou huit vieillards, des femmes, des enfants et des malades, tous mourant de faim. Le bois manquait à ce point que l'on se vit contraint de brûler portes, fenêtres, poutres et toits; le fourrage n'était pas plus abondant, et mulets et chevaux n'avaient pour nourriture que de la paille pourrie ou l'herbe qu'ils pouvaient trouver à brouter. Le pain cependant était toujours fourni aux troupes piémontaises par les soins du marquis d'Ormea; mais, pendant cinq jours entiers, les troupes impériales ne purent pas s'en procurer. Pour y suppléer, elles se mirent à la recherche de racines comestibles, et en rencontrèrent ayant la grosseur et la forme de balles de fusil. En courant les montagnes, elles découvrirent sur les hauteurs, un troupeau de moutons, que les habitants croyaient en sûreté et qui fut conduit à Séranon; là il fut distribué avec soin et, vu le manque de bois, dévoré presque sanglant. Il est facile de s'imaginer combien une telle situation dut causer de maladies et de désertions.

Ce n'était pas la droite seulement, mais la gauche des Austro-Sardes qui était attaquée. Le gros de l'armée franco-espagnole, rassemblé derrière l'Argens, détacha le marquis de Mirepoix avec deux brigades et du canon pour marcher sur Fréjus, où était le général Odonelli avec le corps des hussards, deux cents Croates et quatre bataillons; ce général avait poussé un poste aux Arcs, pour garder le pont de l'Argens. Le major des hussards le commandait et avait avec lui trois cents hommes de troupes irrégulières. Le marquis de Mirepoix le fit attaquer, le 22 janvier, par une avant-garde et du canon. Le pont fut emporté; mais, n'étant pas sans doute assez en forces pour aller plus avant, cette colonne repassa le pont et le coupa. Les brigades arrivèrent peu après et parurent sur la rive opposée, ce qui faisait

aisément supposer qu'elles avaient des desseins sur Fréjus, et peut-être en même temps sur Draguignan. En effet, le lendemain, le marquis de Mirepoix fit repasser la rivière à ses troupes et força le poste des Arcs, qui se replia sur Fréjus, où le général Odonelli ne crut pas devoir l'attendre. Il regagna la Napoule, où un corps placé sous ses ordres faillit être coupé. La compagnie des grenadiers du 1er de la Marine souffrit beaucoup dans cette occasion; elle eut ses trois officiers blessés. Janvier 1747.

Le général Maguire, isolé à Draguignan, puisque sa droite et sa gauche étaient dans la nécessité de se retirer, fut aussi contraint d'abandonner ce poste et de rejoindre l'armée par la Garde, Clavières, la Bégude et le pont de Tournon; le chevalier Alciati ne pouvant plus tenir à Séranon, par suite du manque de subsistances aussi bien que des mouvements de l'ennemi, qui menaçait ses derrières, reçut du comte de Brown l'ordre de se replier par Escragnolles, Saint-Vallier et Roquefort, après avoir fait partir pour Vence le marquis d'Ormea avec huit hussards et les bataillons de Piémont et de Casal. Celui-ci prit, pour s'y rendre, le chemin de Saint-Barnabé; il arriva, le 26 janvier, à ce poste déjà occupé par le 2me de la Marine, qui avait un détachement de cent trente hommes à Saint-Jeannet.

Les Franco-Espagnols cependant marchaient sur l'armée piémontaise avec des forces considérables. Le maréchal de Bellisle, qui était venu à Carnoules, de là au Luc, au Cannet, au Puget et à Bormes, où les Espagnols le joignirent le 24 janvier, se mit en mouvement le 27, sur cinq colonnes, pour s'approcher de la Siagne et masquer ainsi le point où il avait l'intention de passer cette rivière. Le marquis de Maulevrier avait à Andon et à Cipières un corps important. Dix-huit bataillons d'autres troupes tenaient Gréolières et leurs volontaires occupaient les Ferres. Immédiatement les

Janvier 1747. Piémontais retirèrent leur artillerie de devant Antibes, dont le siège peu avancé fut de nouveau converti en blocus, et, comme le corps du marquis de Maulevrier et ceux des environs leur faisaient craindre pour leur droite et même pour leurs derrières, ils firent partir de Nice le 1er de Kalbermaten, afin de renforcer Saint-Jeannet et de jeter en passant soixante hommes dans le château de la Gaude. Ce bataillon fut suivi de deux bataillons de Daun, des grenadiers d'Hilberghausen et d'un bataillon de Salis, venant de Saint-Paul.

Cela ne suffisait pas pour tranquilliser le marquis d'Ormea sur sa position; il fit élever quelques retranchements dans les endroits les plus faibles; il y plaça deux pièces de régiment qu'avait amenées Daun, et écrivit au général qu'il lui paraissait impossible de tenir au poste qu'il occupait; il croyait plus convenable de n'y laisser que cinq ou six cents hommes et de se replier avec le reste sur Saint-Jeannet et le château de la Gaude, qui semblaient être le point de mire de l'ennemi; il priait le marquis, s'il persistait à vouloir occuper Vence, d'y envoyer un plus grand nombre de soldats avec un officier général pour les commander.

Cependant les Franco-Espagnols, qui désiraient tourner les Piémontais et leur couper la retraite vers le Var, obligèrent le comte de Brown à prendre un parti et à ne pas les attendre dans ses cantonnements. Il assembla, le 27 janvier, un conseil de guerre pour délibérer. Le marquis Balbian et le chevalier Alciati y opinèrent conformément à leurs instructions, qui étaient de tenir sur la Siagne et d'y attendre l'ennemi. Cet avis prévalut, et les dispositions se firent en conséquence.

L'armée austro-sarde sur les bords de la Siagne.

Ce poste n'est pas à mépriser quand on a en face de soi une armée, de force à peu près égale, et attaquant de front. La Siagne, quoique étroite, a un fond mauvais à partir du

point où elle débouche des montagnes dans la plaine; elle n'est guéable que dans quatre ou cinq endroits, sur les sables de la mer, c'est-à-dire au-dessous de la butte de Saint-Cassien, au point où passe le grand chemin, vis-à-vis de la Fenière et de Mantellin, au-dessous de Roche-Blanche.

Janvier 1747.

—

Importance du poste d'Auribeau.

Le village d'Auribeau est placé sur une élévation, au pied des collines de Grasse et de Cabris, à l'endroit où la Siagne, encaissée entre les collines, fait un coude saillant jusqu'à Tournon et se retire vers Escragnolles, avec Saint-Césaire sur la rive gauche, du côté de Grasse et de Saint-Vallier, sur la hauteur entre Escragnolles et Grasse; c'est un poste excellent, mais qui devient inutile lorsqu'on peut être tourné sur sa droite par Séranon et Caille, par où l'on gagne Vence, avant que les troupes qui sont derrière cette rivière puissent s'y porter.

Les troupes austro-sardes reçurent l'ordre, le 27 janvier, à 10 heures du soir, de marcher vers la Siagne, et, à minuit, de retourner à leurs postes; mais enfin, pendant la nuit du 28 au 29, les Impériaux quittèrent leurs cantonnements pour se rendre à la Siagne, et ils occupèrent les bords de la rivière de Saint-Césaire, où était leur droite, au château Bergamas, où s'appuyait leur gauche; leur centre, point le plus fort où les troupes étaient sur deux lignes, se trouvait au vieux château, en face du confluent du Biançon et de la Siagne.

L'infanterie piémontaise quitta dans le même temps le camp de Cannes pour joindre la gauche des Impériaux et garder la rivière jusqu'à son embouchure, où s'appuyait une partie de la cavalerie; sa droite était à Saint-Pierre, son centre en face de la Fenière, au-delà de la Siagne; sa gauche s'étendait en écharpe vers Saint-Cassien. On travailla à une tête de pont, que l'on détruisit le lendemain.

Le général Odonelli quitta alors la Napoule, passa le

Février 1747.

pont, le coupa et alla occuper, avec son corps de quatre bataillons et de six cents chevaux, le terrain qui restait libre derrière la butte de Saint-Cassien, jusqu'à la gauche de l'infanterie piémontaise.

Le pont de Tournon était un poste essentiel pour la droite de l'armée royale; il fut attaqué, le 31 janvier, emporté, puis repris; enfin il resta aux mains des Franco-Espagnols.

La nouvelle que le pont du Var était menacé et qu'on préparait à Saint-Tropez cent felouques pour transporter les troupes destinées à lui couper la retraite, et, plus que tout cela, le manque de subsistances, l'état misérable des soldats, qui étaient depuis plusieurs jours sans tente, sans paille et sans bois, décidèrent le général impérial à repasser immédiatement le Var.

Les envahisseurs se retirent à Biot, puis repassent le Var.

L'artillerie, dès le soir du 31, prit la route du comté de Nice; les équipages la suivirent, et, le 1er février, l'armée se mit en marche, à 2 heures du matin, en plusieurs colonnes, pour aller à Biot, où elle arriva vers les 8 heures; elle quitta ce camp le lendemain à 4 heures du matin pour aller occuper celui de Cagnes.

Le général Harsch était, pendant ce temps-là, avec cinq bataillons impériaux, en route pour Vence, où il arriva le 1er février, afin d'assurer la retraite et de couvrir les avenues du Var. Il porta au marquis d'Ormea l'ordre de rejoindre l'armée avec les bataillons de Piémont, de la Marine et de Casal. Quoique ce brigadier, qui ne doutait pas d'une attaque prochaine, offrît de rester encore à son poste, le général allemand le fit partir pour sa destination. Il arriva donc à Cagnes le 2 février. Les bataillons de Piémont et de la Marine furent placés au dépôt de l'artillerie impériale, où se trouvait déjà un bataillon; ce corps était destiné à marcher en cas d'alarme à Villeneuve. Le bataillon de Casal entra dans la brigade de Savoie.

Février 1747.

Le marquis d'Ormea ne s'était pas trompé sur la position du général Harsch à Vence, qu'il venait de quitter pour rejoindre l'armée. L'ennemi, peu de temps après son départ, avait attaqué les postes avancés, et, après les avoir mis en fuite, il avait marché sur le gros de l'armée, qui ne s'était pas cru assez fort pour l'attendre. A cette nouvelle, le comte de Brown avait rappelé du fourrage sa cavalerie et fait partir, avec un corps de troupes, le général Novati pour aller à la rencontre du général Harsch et le renforcer, afin de couvrir de ce côté-là sa retraite. Ce fut le marquis Novati qui envoya ordre au 1er bataillon de Kalbermaten d'abandonner Saint-Jeannet, où il était placé, et de rejoindre l'armée, en retirant le détachement qu'il avait au château de la Gaude.

Quelque décidé que fût le comte de Brown à ne pas attendre les Franco-Espagnols à Cagnes et à se porter au contraire au-delà du Var, les mouvements qu'il leur vit faire le 3 février, avant midi, servirent à hâter sa retraite. Ils parurent alors sur plusieurs colonnes, dont une se forma en avant de Villeneuve, sur la colline, en face de son front. Aussitôt l'armée impériale courut aux armes; quelques pièces de campagne canonnèrent les troupes qui étaient le plus à portée, tandis que les postes détachés faisaient un grand feu de mousqueterie, qui ne cessa qu'avec le jour. Brown n'était occupé que des moyens de regagner au plus vite ses ponts, avant que les ennemis, qui faisaient filer des corps nombreux pour tourner sa droite et couper ses derrières, eussent le temps de s'y porter.

Le général Roth replia les troupes qui bloquaient Antibes, afin de couvrir la marche; la retraite générale suivit. L'artillerie partit d'abord, suivie des équipages; et, après avoir allumé de grands feux, surtout sur son front, l'armée se mit en mouvement sur une seule colonne; la cavalerie

Février 1747. fila la première. Les brigades des troupes royales formaient la tête de l'infanterie avec les grenadiers en queue. Les bataillons impériaux suivirent; les grenadiers et les Esclavons formaient l'arrière-garde. Le corps du marquis Novati s'était replié sur les hauteurs, le plus possible; il marchait, avec le 1er de Kalbermaten, qui le dernier passa le pont de Saint-Laurent.

A 8 heures du matin, toute l'armée était au-delà du Var, sans avoir essuyé le moindre échec. Elle occupa la rive gauche, autant que le terrain le lui permettait; la cavalerie se tint sur la gauche, jusqu'à la mer, une partie de l'infanterie à sa droite, et l'autre sur la crête qui s'étend vers Saint-Isidore.

Il restait aux Austro-Sardes à faire une opération d'une exécution moins facile qu'ils ne l'avaient cru d'abord; c'était de rompre le pont dont ils venaient de se servir, pont solidement construit par les Anglais sur les deux bras de la rivière. A peine se furent-ils mis à l'œuvre que l'avant-garde ennemie, composée de tous les grenadiers, parut sur les hauteurs de Saint-Laurent, attaqua et culbuta les Esclavons qui avaient été postés dans ce village pour permettre de continuer les travaux.

Maîtres de ce poste, les alliés se jetèrent dans les maisons les plus proches du Var, les crénelèrent et placèrent sur une butte six pièces de canon, dont le feu uni à celui de la mousqueterie obligea les travailleurs à se retirer.

Les généraux Montfort et Alciati qui accoururent furent des plus exposés; ce dernier eut son cheval blessé. Ils jetèrent plusieurs compagnies dans l'île, à la droite et à la gauche du pont — et firent conduire du canon sur la rive, afin d'arrêter ou tout au moins de ralentir le feu de l'ennemi. Mais il était à couvert et la tentative fut inutile. Le seul parti à prendre était de garnir la tête du pont de troupes et

d'y construire des traverses, derrière lesquelles elles pussent se soutenir et défendre le passage. Février 1747.

Les Franco-Espagnols se renforçaient à Saint-Laurent et sur la rive droite du fleuve; ils y placèrent des canons et firent éprouver de grandes pertes aux Austro-Sardes; la cavalerie fut si maltraitée qu'elle dut se replier.

Il leur fallut profiter de la nuit pour achever de rompre le pont. Trois cents ouvriers et des soldats d'artillerie furent commandés à cet effet, mais ils ne purent tenir sous le feu roulant qui les décimait. Des canonniers avec des fascines goudronnées, fournies par les vaisseaux anglais, parvinrent à brûler quelques toises du pont.

Pour mettre en sûreté la droite de l'armée austro-sarde, Leutron avait envoyé de Nice des soldats avec mission de rompre le pont qui se trouvait au moulin d'Aspremont, et la brigade de Piémont avait été distribuée à Tourrette-Levens, aux ordres du général Martini et du baron de Cumiane. Les autres occupèrent la rive gauche du Var, sur deux lignes.

La rareté du fourrage obligea la cavalerie à la retraite. Celle du roi partit le 5 février par le col de Tende; la cavalerie impériale la suivit de près, mettant deux jours d'intervalle entre chaque régiment.

Il fut aussi question du départ des corps d'infanterie inutiles pour couvrir Nice et la Rivière du Ponent; quinze bataillons piémontais et dix impériaux furent désignés pour occuper ce pays, aux ordres du baron de Leutron et du général Zoch.

L'infanterie austro-sarde gardait encore la position où nous l'avons vue, lorsque trois cents soldats français attaquèrent, le 9 février, un poste à Sclos, sur la droite de Levens, dont la garde, après quelque résistance, fut obligée de se retirer. Il parut aussi quelques autres détachements

Février 1747.

français, qui, en menaçant de livrer au pillage tout le pays, contraignirent les paysans des villages situés au-delà du Var à porter des fourrages à Saint-Jeannet, où campait le comte de Maulevrier avec huit bataillons. Comme ils avaient aussi envoyé des troupes aux îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat et qu'ils avaient déjà établi une batterie à bombes contre le château de Sainte-Marguerite, le commandant demanda des vivres et un renfort de troupes. Cependant les grenadiers de l'armée alliée, qui avaient suivi jusqu'au Var les Austro-Sardes, avaient rejoint leurs corps et avaient été remplacés par des bataillons; une brigade campa à Villeneuve; trois entre Antibes et Biot; trois entre Cagnes et Saint-Laurent, et le gros de l'armée près de Grasse, où était Bellisle. L'infant s'était retiré à Aix avec quelques troupes. Le reste se jeta dans la haute Provence et dans le Languedoc.

L'infanterie impériale qui n'était pas destinée à couvrir les frontières, commença le 1er février à défiler par la Rivière afin de s'approcher de Gênes. Les courses de l'ennemi sur le haut Var obligèrent Leutron à augmenter le corps du général Martini pour occuper Massoins et la Tour, et communiquer avec les volontaires et les milices que commandait à Touët le sieur Macel. Avant de faire entrer les troupes dans les cantonnements, le baron de Leutron crut, pour plus de sûreté, devoir couper entièrement le pont du Var, qui ne l'avait été qu'en partie. Au commencement de mars il fut incendié.

Les troupes, au nombre de vingt-cinq régiments, avaient été cantonnées ainsi qu'il suit :

Cantonnement des troupes.

Piémont à Clans; Asti à la Tour; les fusiliers à Utelle; la Marine à Levens; Aoste à Aspremont; Savone, Montferrat, Tarentaise, Wallis et Forgatz à Nice; Baden à Villefranche; Daun et Palfi à Bordighera; Kœnigsen et Turin

à Vintimille; Merci et Berenclau à Menton; Giulai à Camporosso; Saluces à Castellar; Nice à Breil; Outigher à Sospel; Staremberg à Peille, à Gorbio et à Castillon; Kalbermaten à Châteauneuf et à Contes; la Marine à Luceram et à Berre; les Esclavons à Eze, à la Turbie et à Roquebrune. Février 1747.

Le roi de Sardaigne, revenu à la santé, avait quitté Nice le 7 janvier, pour gagner Turin.

CAMPAGNE DE 1747

Mars-Avril.
—
La cour de Vienne veut se venger de Gênes.

La cour de Vienne, justement irritée des hostilités commises par les milices génoises contre ses troupes, qu'elles avaient poussées jusqu'au-delà de la Bochetta dans le courant de décembre 1746, méditait d'en tirer une vengeance proportionnée à l'offense. Les habitants de Gênes en étaient trop persuadés pour ne pas s'occuper uniquement, pendant qu'il en était encore temps, des moyens de pourvoir à leur défense, et il ne leur restait d'autre ressource que d'implorer ces mêmes alliés dont ils s'étaient vus abandonnés l'année précédente.

Après avoir entraîné cette république sur le bord de l'abîme, la justice, l'intérêt et la gloire même de ces deux puissances exigeaient qu'elles fissent tous leurs efforts pour la sauver. La France avait alors en Provence ou dans le voisinage cent bataillons et soixante escadrons. Le gros de l'infanterie espagnole était établi dans le Languedoc et dans le Dauphiné; aussi, sans renoncer à l'offensive, les alliés pouvaient-ils diriger une partie de leurs forces vers le Génois.

Dispositions des alliés pour secourir cette ville.

La plus grande difficulté pour eux était de s'ouvrir un passage de ce côté. Les Austro-Sardes occupaient la côte depuis le Var jusqu'à Savone. S'ils attendaient que cette route fût libre, ils s'exposaient à arriver trop tard; ils

employèrent donc le seul moyen qui fût à leur disposition : c'était d'embarquer en détail les troupes à Toulon et à Marseille sur de petits bâtiments, qui, longeant la côte, pussent se tenir à l'abri des poursuites d'une flotte anglaise croisant à cette hauteur. S'ils étaient battus ou si la grosse mer les empêchait d'aller plus loin, ils avaient le port de Monaco pour refuge. Mars-Avril.

Dès les premiers jours du mois de mars, plus de soixante bâtiments, chargés d'infanterie, sortirent du port de Marseille; les vaisseaux *le Pôle* et *la Revanche* se saisirent de huit d'entre eux, portant trois cent cinquante hommes; quelques jours après, deux barques et un chebec furent conduits dans le port de Villefranche, ayant à bord deux cent quarante-neuf officiers, bas officiers et soldats. Au commencement d'avril, le capitaine Wetter, qui était en station aux îles de Lérins, s'empara d'une polaque française, faisant aussi partie des soixante voiles; jetée par le gros temps dans la rade d'Agay, elle s'était remise en route avec un vent favorable, transportant un lieutenant-colonel, quatre officiers et cent quatre-vingt-treize soldats du régiment suisse de Dunant, au service de l'Espagne. Cette prise fut suivie de près de celle de quatre compagnies de grenadiers et des drapeaux du régiment d'Afrique.

Afin de couper les vivres à un grand nombre de voiles, réfugiées dans le port de Monaco, le baron de Leutron fit masquer cette place de manière à en intercepter l'entrée par terre à toute espèce de subsistances. Le chevalier Grimaldi, qui y commandait, se plaignit fort de ce blocus; mais le général lui fit répondre qu'il ne changerait rien aux ordres donnés, tant que des troupes ennemies seraient dans son port; et il avait d'autant plus de raison d'agir ainsi qu'un chebec français, armé en course, qui se trouvait dans le port, n'ayant point vu de vaisseaux anglais dans les environs,

Mars-Avril. s'était posté au cap Saint-Hospice, où il avait capturé trois bâtiments chargés de fourrages.

Aux plaintes du baron de Leutron le chevalier Grimaldi répondit que cette prise ne le regardait point, qu'elle s'était faite à la hauteur du phare de Villefranche, par conséquent au-delà des limites de la Principauté de Monaco, et que le chebec en question n'était dans son port que pour se mettre à l'abri du mauvais temps.

Ouverture de la campagne. Mouvements opérés en Provence et dans le comté de Nice.

Cependant la campagne allait s'ouvrir. Les Franco-Espagnols commencèrent, sur la fin d'avril, à se mettre en mouvement en Provence. Le marquis du Barail s'était rendu à Cannes avec huit bataillons et un régiment de dragons. Le chevalier de Bellisle, qui commandait l'armée française pendant l'absence du maréchal son frère, était allé le rejoindre; on y débarquait du canon, des mortiers, des saucissons et des fascines, et tout ce qui était nécessaire pour entreprendre le siège des îles de Lérins. Le major autrichien Ortel, qui était chargé de leur défense, donna avis qu'il s'attendait à être attaqué dans peu de temps et que l'ennemi ne différait cette expédition que dans l'attente de ses galères.

Elles mouillèrent le 1er mai, au nombre de quatre, à la Napoule; une quantité considérable de bateaux chargés de troupes se tenaient au cap de la Garoupe, pour se jeter sur les îles dès que les quatre vaisseaux anglais destinés à les protéger prendraient le large. Pendant qu'ils épiaient ce mouvement, les alliés dressèrent au bord de la mer des batteries à bombes dirigées sur le fort; ils établirent aussi des canons à la pointe de la Croisette, pour en ruiner les défenses; les batteries écrasèrent tellement les logements du fort que la garnison fut obligée de camper au dehors; mais l'artillerie de la Croisette fut de bonne heure réduite à l'impuissance; c'est ce que rapporta un officier impérial, que

le baron de Leutron avait envoyé pour avoir des nouvelles. Mars-Avril
Apprenant en même temps que les grenadiers ennemis postés à Grasse, à Vence, à Magagnosc, à Saint-Jeannet, à Gattières, au Broc, étaient sortis de ces villages pour aller camper aux environs de Saint-Laurent, et que plusieurs bataillons étaient aussi en mouvement, il alla visiter les troupes du général Martini, disséminées le long du Var, de la Tour jusqu'à Nice, et prit des dispositions pour raccourcir ce cordon.

Le bataillon de Piémont, placé à Clans, sur les derrières et hors d'œuvre, eut ordre de marcher à Utelle, pour y remplacer celui des fusiliers, qui se rendit à Tourrette; celui d'Asti fut envoyé de la Tour à Levens, que quitta la Marine pour aller cantonner entre Drap et la Trinité; un bataillon de Palfi, qui tenait Menton avec un de Merci, occupa Bordighera afin d'assurer les derrières de l'armée, dans le cas où les bâtiments de transport voudraient tenter un débarquement de ce côté.

Après avoir opéré ces mouvements, Leutron, craignant que l'ennemi s'avançât en forces sur le Var pour le passer, donna à ses différents postes les instructions suivantes :

« Le bataillon de Piémont, qui est à Utelle, étant dans le cas de se retirer, se rendra à Luceram par le chemin qui du pont de ce premier endroit conduit par la montagne au dernier.

« Le bataillon d'Asti, qui est à Levens, ayant des avis certains que les ennemis ont passé le Var en forces et attaqué les postes qui le bordent, devra d'abord se retirer sur les hauteurs de Coaraze, en passant à la chapelle située sur le chemin qui y conduit, et se porter sur celles desdites hauteurs, d'où l'on découvre Aspremont, laissant sur ses devants quelques petites troupes pour favoriser la retraite des grand'gardes à leurs corps; ensuite ce bataillon, laissant

Mars-Avril. un détachement sur ces hauteurs pour observer les ennemis, se rendra à Luceram.

« Le bataillon d'Asti, qui est à Aspremont, voyant que l'ennemi a passé le Var en forces, se repliera à Châteauneuf, laissant audit village d'Aspremont un détachement pour favoriser les grand'gardes avec lesquelles il ira joindre son corps.

« Le bataillon de fusiliers, qui est à Tourrette, étant assuré que les postes du bord du Var sont attaqués en forces, se repliera à Châteauneuf, laissant quelques troupes à moitié côte, afin de favoriser la retraite du bataillon qui est à Aspremont.

« Le chevalier Florès, qui a ci-devant relevé le chevalier Macel, viendra avec son corps de volontaires et de milices à la Tour, en ne laissant aux postes qu'il occupe présentement que les petites troupes jugées nécessaires pour être averti ; le détachement du régiment de Piémont, qui est à la Tour, se rendra à son corps ; ledit chevalier Florès, lorsqu'il sera obligé de quitter la Tour, se repliera à Lantosque et se conformera aux ordres que M. le chevalier Martini lui donnera.

« Finalement, le général-major chevalier Martini ne laissera au poste de la Roquette que vingt-cinq hommes, y compris un subalterne, et diminuera tous les postes exposés à être enlevés lors du passage du Var par les ennemis, n'y laissant que le monde nécessaire pour être averti ; il aura aussi soin de bien recommander aux commandants des corps et des postes, de ne pas les abandonner trop légèrement et de ne pas prendre de fausses alarmes mal à propos. »

La mer est sillonnée de bâtiments français faisant voile vers Gênes.

Pendant ce temps, la mer était sillonnée d'une quantité considérable de petits bâtiments, qui allaient et venaient sans cesse des ports de France à Monaco et à Gênes. Un convoi de plus de cinquante était dans le port de Monaco, sur

Mars-Avril.

le point de faire voile vers Gênes; aussi le baron de Leutron crut-il devoir prendre des précautions, afin de mettre la Rivière du Ponent à l'abri des attaques; dans ce but il expédia d'abord un courrier le long de la côte, afin d'avertir toutes les troupes qui y étaient placées de se tenir sur leurs gardes; il chargea le brigadier Désolières, qui était à Vintimille, de marcher avec quatre bataillons sur San Remo, où étaient les magasins et les hôpitaux.

Dispositions des Impériaux pour le siège de Gênes.

Toutes ces précautions étaient inutiles; les vues des cours de Versailles et de Madrid se portaient uniquement vers Gênes, et il n'était pas surprenant qu'elles y fissent passer en toute hâte des secours importants, car le danger était pressant. Marie-Thérèse faisait depuis longtemps des préparatifs pour mettre le siège devant cette ville; le comte de Schulembourg, chargé de l'expédition, avait déjà pris, de Novi, où était son quartier, toutes les dispositions propres à en faciliter le succès.

Il était nécessaire d'établir des magasins en-deçà des monts, avant de les passer; mais il ne l'était pas moins de faire des chemins, afin de conduire l'artillerie du côté de Bisagno. Le comte poussa activement ces travaux dans la vallée de la Scrivia, où il avait un corps de troupes de sept à huit bataillons, aux ordres du général Wogtern; le chemin devait commencer à Arquata, près de Serraval, entrer dans la montagne et aboutir au village de Buzzala; mais il rencontra tant d'obstacles qu'il lui fallut abandonner ce projet, faire des dépôts à Novi et se contenter du passage de la Bochetta pour le charroi de l'artillerie et des munitions.

Le comte de Schulembourg campa le 30 mars à Voltaggio avec une armée forte de dix-neuf mille hommes, tandis que huit à dix mille Franco-Espagnols, joints aux troupes génoises et aux habitants du pays fortifiaient les postes les plus importants, sous la direction d'ingénieurs français,

Mars-Avril. et ne négligeaient aucun moyen pour tenir tête aux envahisseurs.

Ce fut le 11 avril que le général impérial se mit en mouvement pour marcher sur Gênes.

Une colonne, qu'il commandait lui-même, — et c'était la plus considérable, — tomba par la Bochetta dans la Polsevera, se jeta sur sa gauche vers Buzzala, investit la Crocetta d'Oro et, n'y trouvant qu'une faible résistance, poussa par Molinetto jusqu'à Torazza, d'où elle établit sa droite dans la Polsevera, vers Saint-François della Chiapetta, tandis que sa gauche s'avançait du côté de Bisagno, à Pino.

Une seconde colonne, conduite par le général de Saint-André, environna Montogio, et pénétra jusqu'à Toriglia.

Une troisième, sous le général Sprecker, attaqua et emporta le poste de la Victoria.

Le général Maguire était à la tête de la quatrième colonne; il descendit par le mont Giogi et alla jusqu'à la cassine de Pindolo, sur la lisière de la Polsevera, après avoir essuyé le feu vif des troupes d'ordonnance et des milices qui s'y trouvaient.

Le prince Piccolomini déboucha avec la cinquième par la Bochetta, entre Campo-Morone et la rivière de la Polsevera, ce qu'il n'exécuta pas sans difficulté, puisqu'il dut emporter plusieurs redoutes et forcer, le lendemain, pour arriver à Pontedecimo, un corps de miquelets, retranché dans une maison.

Enfin le colonel Franquin, avec une sixième colonne, marcha sur la droite, par Rossiglione et Masone, pour se jeter vers Cornigliano. En même temps le général Wogtern, qui, avec un corps nombreux, avait débouché du val de Taro à Pontremoli, dans la Rivière du Levant, pour se rendre à Bisagno, s'avançait vers Sarzana, afin de s'emparer de ce château; mais, comme il n'avait point d'artillerie, il fut

contraint de rebrousser et de faire un grand détour, par Bobbio, pour joindre le reste de l'armée. Mars-Avril.

Le comte de Schulembourg, ayant ainsi investi Gênes de trois côtés, envoya, le 12 avril, un corps considérable attaquer le mont Pegado. Cette position fut emportée après quelque résistance, et ses défenseurs furent poursuivis jusqu'au mont du Diamant. Le comte employa les jours suivants à reconnaître la place et à déterminer les points d'attaque.

Projets de défense des Génois.

Les Génois, de leur côté, ne demeuraient pas oisifs; tous sans exception s'armèrent pour la défense de la ville; ils travaillèrent sans relâche à de nouveaux retranchements; ils établirent des batteries sur la montagne des Deux-Jumeaux et aux endroits menacés; des détachements de troupes d'ordonnance et des milices furent distribués à Voltri et à Sestri du Ponent, pendant que les corps restés derrière les retranchements devaient tenir en respect les troupes impériales, qu'ils repoussèrent d'ailleurs à plusieurs reprises.

Dans cet état de choses, le comte de Schulembourg, qui ne pouvait aller que bien lentement dans un pays aussi resserré, cherchait à s'ouvrir des communications avec Savone et la Rivière du Ponent, qu'occupaient les troupes piémontaises. Le général Wogtern et le colonel Franquin s'établirent l'un à Voltri, l'autre à Sestri; les généraux Keil, Maguire et Saint-André s'avancèrent, par Marazzo, sur Bisagno avec les grenadiers, attaquèrent les retranchements et étendirent leur gauche, par Albaro, jusqu'à la mer.

Le colonel Franquin, qui de Sestri était retourné à Campofreddo, sur la droite de l'armée, alla attaquer Notre-Dame de la Garde, que tenait un corps ennemi; il emporta cette position et y fit plus de trois cents prisonniers. Les vaincus essayèrent de la reprendre, mais ils furent repoussés et obligés de se replier après avoir brûlé quelques maisons.

Dans les derniers jours du mois d'avril, une partie de la

Mai.
—
Lettre adressée par le général impérial au Sénat de Gênes.

grosse artillerie, des munitions et des fascines avait passé la Bochetta ; mais, avant de mettre le siège devant la ville, le général impérial fit parvenir au Sénat de Gênes la lettre suivante :

« L'armée de la Reine étant arrivée aux environs de Gênes, et la nombreuse artillerie qui marche après elle devant la joindre en peu de jours, avant d'en venir aux dernières rigueurs de la guerre, on a bien voulu faire ressouvenir la ville de Gênes et tous ceux qui ont pris les armes, de toute la clémence naturelle et reconnue de Sa Majesté Impériale et à quel point peuvent s'en louer ceux qui, pénétrés d'un vrai repentir de leurs fautes, se sont rendus à temps à leurs devoirs.

« Mon auguste souveraine est encore prête à donner à tout le monde, dans l'occasion présente, une nouvelle preuve de sa modération; elle aime beaucoup mieux pouvoir oublier son juste ressentiment, que d'en laisser un triste monument par la ruine de ce pays et d'une des plus belles et florissantes villes d'Italie.

« C'est pourquoi, l'on fait savoir à la ville de Gênes et à tous ceux qui ont pris les armes qu'il est encore temps de recourir à la clémence sans bornes de Sa Majesté, qui, pénétrée des sentiments chrétiens, oubliera les offenses qu'elle a reçues et les outrages qui lui ont été faits, — afin de conserver une ville et un pays, qui, poussant l'opiniâtreté jusqu'au bout et jusqu'à l'arrivée de l'artillerie, doit s'attendre à voir ses campagnes saccagées, ses villages réduits en cendres et ses habitants ensevelis sous les ruines de sa capitale, subissant ainsi un juste châtiment qu'elle méritera de plus en plus par la persévérance dans son crime. »

Réponse du Senat.

Le gouvernement de Gênes répondit en ces termes :

« Les mesures que la Sérénissime République de Gênes

a été obligée de prendre dans la guerre présente, n'ont eu d'autre but que de conserver ses justes droits et possessions ; elle ne s'est jamais départie des égards les plus propres à marquer ses attentions pour les puissances belligérantes. Mai.

« Il est connu de tout le monde comment l'armée de Sa Majesté fut reçue à Gênes au mois de septembre de l'année dernière ; on connaît également la déférence qu'on y eut pour elle, et les motifs invincibles qui l'obligèrent à recourir aux derniers et uniques moyens qui lui restaient pour prévenir une ruine aussi peu motivée et si contraire à la justice et à la gloire de Sa Majesté Impériale.

« Maintenant la ville de Gênes et tous ceux qui y ont pris les armes ne font que se servir malgré eux du droit que la nature a rendu commun à tous les hommes, savoir celui de sa propre défense.

« Dans ces circonstances, comme rien n'égale la haute idée que la République s'est formée de l'équité de Sa Majesté Impériale, aussi rien n'égale non plus l'évidence avec laquelle elle est persuadée que sa conduite passée et présente ne saurait être l'objet de son juste ressentiment, l'un et l'autre n'ayant pour but que la conservation de sa liberté, par laquelle la République et tout le peuple ne sauraient se dispenser d'employer toutes les ressources qui sont dans leur pouvoir et de sacrifier, s'il est nécessaire, leurs possessions et même leur vie.

« Ils mettent au reste leur confiance dans l'intercession de la Reine du Ciel et dans le Dieu des armées, qui tient dans ses mains le sort des États et des couronnes. »

Une réponse aussi ferme annonçait clairement que Gênes ne céderait qu'à la force. Cependant la cour de Vienne se rendit promptement compte de l'insuffisance de ses troupes. Elle avait en face d'elle dix mille réguliers espagnols,

Mai. français, génois ; tout un peuple se levait en armes, s'abritant derrière des retranchements d'un abord très difficile et garnis d'artillerie. Un maréchal de camp français avait pris le commandement de la place en attendant l'arrivée du duc de Boufflers, qui ne tarda pas à se rendre à son poste.

Marie-Thérèse, pour mettre à exécution ses projets, ne pouvait compter que sur les secours du roi de Sardaigne, et ce prince ne devait pas être fort disposé à les fournir, — après avoir vu le général Botta enfreindre d'une manière flagrante, par la convention faite par lui, l'année précédente, avec la République de Gênes, l'article 14 du traité de Vorms.

Convention entre les Impériaux et les Piémontais au sujet du siège de Gênes.

Afin de réparer autant que possible une conduite si contraire à ses engagements et d'inviter Charles-Emmanuel à prendre part au siège de Gênes, la reine ordonna au comte de Brown, alors à Milan, de se rendre à Turin, où était le général anglais Wentwort, et de négocier avec le prince. Une convention fut signée entre les deux puissances le 3 mai.

Le roi devait fournir pour le siège de Gênes : 1° douze bataillons de ses troupes et quinze cents milices ou Vaudois, commandés par un lieutenant général, qui serait lui-même aux ordres du général autrichien ; 2° un train de grosse artillerie, composé de dix canons et de sept mortiers ; 3° deux galères, avec leurs felouques armées ; 4° il contribuait pour un cinquième aux frais communs.

Marie-Thérèse s'engageait, de son côté, à céder à Charles-Emmanuel : le tiers des contributions qui seraient exigées de la ville ; le tiers des sommes qui seraient perçues à titre de rafraîchissements ; le tiers des magasins de vivres et de munitions dont les confédérés pourraient s'emparer. S'il se trouvait dans Gênes des canons aux armes du roi, ils lui seraient rendus.

Mai.

Aussitôt après la signature de la convention, le comte de la Roque, lieutenant général, les majors généraux de Montfort et Schulembourg, les brigadiers Darignan et Montaldo furent mis à la tête de douze bataillons[1], de six cents Vaudois et de six cents milices de Montferrat et de Mondovi.

Le major général de Schulembourg partit de Savone le 12 mai avec huit bataillons. Il campa d'abord à Varaggio, puis à Voltri, à Sestri. Les Vaudois et les milices de Montferrat furent distribués à Varaggio, à Cabane et à Moncalvo, ainsi qu'un corps de trois cents Croates et de deux cents hommes d'ordonnance, pour investir le château de Masone, où l'ennemi venait de jeter des troupes d'ordonnance et trois cents paysans, avec des munitions de toute espèce.

Dispositions des troupes autour de Gênes.

Les autres compagnies de milices furent placées à Sassello, à Olmetto, à Celle, à la Stella, à Aquabianca, à Campana; de Campana elles tenaient une garde sur le mont del Dente, pour donner des signaux. Comme il fallait du canon pour réduire le château de Masone, Savone fournit quatre pièces de campagne et deux mortiers, tandis que le comte de Schulembourg faisait travailler aux fascines et aux gabions pour l'attaque principale. Il ne se passait pas de jours qu'il n'y eût quelque affaire entre les deux partis. Deux pièces de canon, que les Autrichiens avaient établies sur une hauteur dominant le pont de la Polsevera, étant menacées par un corps très nombreux de milices, le colonel Franquin y marcha avec un renfort et fut tué d'un coup de canon.

Pendant que les munitions et l'artillerie impériale s'avançaient dans la Polsevera, le château de Masone

1. Un des gardes, de Montferrat, de Piémont, de Saluces, de Verceil, de Pignerol, de Schulembourg, de Montfort, de Kalbermaten, de Lombardie; deux du Roi.

Mai.

demanda à capituler; mais, comme la garnison voulait sortir libre, l'assiégeant refusa, et son canon étant d'un trop mince calibre pour faire brèche, il prit le parti d'employer la mine.

Affaires dans les environs de Gênes.

Cependant le général impérial, en attendant l'arrivée de son artillerie, s'occupait des moyens de resserrer davantage les assiégés dans leur enceinte. Il chargea le général Andreasi de l'attaque des hauteurs situées au-dessus des Capucins de Rivarolo, au-delà de la Polsevera, vis-à-vis de Boschetto, afin d'en déloger l'ennemi.

Les troupes de cette expédition furent divisées en quatre corps. Le 21 mai, une heure et demie avant le jour, l'attaque commença; après une action de près de deux heures d'un feu très vif, tous les postes qui joignaient le mont du Primo-Fratello et coupaient le chemin à l'artillerie venant par la Polsevera à Sestri furent emportés.

Les Franco-Espagnols, qui connaissaient l'importance de cette perte, se mirent vers les 3 heures en mouvement, pour essayer de la réparer, s'il était possible. Au premier avis qu'en eut le comte de Schulembourg, il envoya un adjudant général au comte de la Roque, arrivé tout nouvellement à Sestri, pour l'en informer et lui dire que, l'ennemi marchant sur quatre colonnes par Saint-Pierre-d'Arène, Belvédère et le Sperone, il avait à envoyer deux de ses bataillons à Boschetto, afin de soutenir le flanc droit de la butte des Capucins.

Ce général s'y rendit lui-même en toute hâte; il y trouva le comte de Schulembourg, qui venait d'établir son quartier à San Francesco, pour voir de plus près les opérations.

Les alliés attaquèrent avec ardeur; mais, après trois heures d'efforts inutiles, ils furent contraints de se retirer, laissant sur la place un colonel, quatre cents officiers, bas officiers ou soldats, et aux mains de l'ennemi le noble

Giacomo Grimaldi et quinze autres prisonniers. Les Impériaux perdirent cent vingt hommes, tués, blessés ou faits prisonniers; les troupes du roi, un lieutenant, deux sergents et trente-cinq soldats. Mai.

L'ennemi travaillait sans relâche à de nouveaux retranchements, surtout du côté de Belvédère et du pont de Cornigliano; il établit un plus grand nombre de batteries dirigées sur la Polsevera; mais, malgré leur feu soutenu, elles n'arrêtèrent point le charroi de l'artillerie; douze pièces arrivèrent le 25 à Sestri.

Le comte de la Roque fut joint alors par les bataillons de Montferrat, de Montfort, de Kalbermaten et de Lombardie et en forma trois brigades de quatre bataillons chacune.

Reddition du château de Masone.

Le château de Masone tenait toujours. Les quatre pièces de campagne braquées contre lui ne parvenaient pas, comme nous l'avons déjà dit, à faire brèche, et les artifices qu'il jetait sur le village, occupé par les Piémontais, avaient réduit en cendres la plupart des maisons. Le 28 mai cependant il lui fallut se rendre à discrétion.

Le vainqueur fit prisonniers trois nobles génois, un major, trois capitaines, sept subalternes, cent soixante bas officiers ou soldats, et trouva dans le château quatre pièces de canon de six livres, trois spingardes, des fusils et des provisions de toute espèce.

L'artillerie et les munitions pour le siège de Gênes n'arrivaient que lentement. Il y avait bien, le 28, dix-sept pièces à Sestri; mais les mortiers étaient encore à Langasco, au-delà de Campo-Morone; les chariots manquaient et les muletiers ne voulaient pas se charger des bombes. Le comte de Schulembourg, qui avait dessein de marcher avec le gros de son armée à Bisagno pour diriger l'attaque de ce côté, demanda au comte de la Roque le corps des Vaudois afin



Mai. de le placer sur les hauteurs de la Torazza; les compagnies de milices qui étaient à Celle le remplacèrent à Varaggio. Cependant, comme, par suite de cette disposition, les troupes du roi restaient un peu isolées, on pensa à y suppléer en les couvrant par des redoutes; quatre furent tracées et deux mille cinq cents travailleurs furent employés à remuer la terre destinée à les construire.

Les Génois, de leur côté, se préparaient activement à la lutte. Quoique l'amiral Medlei fût à l'ancre à l'entrée du port, ils faisaient entrer et sortir, tous les jours, trente ou quarante petits bateaux, chargés de troupes ou de munitions; ils établirent de nouvelles batteries pour éloigner les vaisseaux anglais des environs de Bisagno, où ils pensaient bien qu'aurait lieu la véritable attaque; ils savaient qu'il était question d'y transporter l'artillerie en l'embarquant à Sestri.

Plan d'attaque des Austro-Sardes.

Le 29, le comte de Schulembourg rassembla un conseil de guerre pour arrêter le plan d'attaque. Les troupes qui étaient à Sestri devaient y rester jusqu'à ce que les redoutes fussent perfectionnées, les munitions et l'artillerie sur le point d'être embarquées. En attendant, dix ou douze mille hommes s'avanceraient sur Bisagno, pour s'emparer des postes ennemis.

Les vaisseaux anglais avaient offert leur artillerie.

Le général de Saint-André, qui était le plus à portée de Bisagno, avec trois ou quatre mille hommes suivrait le vallon de la Fiumara, tandis que sept ou huit mille autres hommes, conduits par le général en chef, prendraient par les hauteurs pour le protéger et s'avancer sur le même front. Le reste des troupes impériales, qui était sur la droite, à la Torazza et aux environs, aux ordres du prince Piccolomini, irait les rejoindre.

Les troupes du roi de Sardaigne continueraient à garder le camp de Sestri.

Ces déterminations prises, le comte de Schulembourg, accompagné du comte de la Roque, se rendit, pour marquer des batteries, sur les hauteurs de l'Incoronata, où était placée la brigade de Montferrat, qui fut relevée le lendemain par celle des gardes. Il y avait alors vingt-deux pièces à Sestri ; quatre pièces furent établies en face du pont de Cornigliano pour enfiler Saint-Pierre d'Arène. Les troupes construisirent une autre batterie à Rivarolo, qui devait battre les murs de la première enceinte. Mai.

Le maréchal de Bellisle, informé de l'état des choses devant Gênes, ne crut pas devoir tarder davantage à passer le Var et à marcher au secours de la ville assiégée; les renforts qu'il envoyait sur les petits bâtiments qui filaient la côte avaient bien porté la garnison à huit mille hommes, mais ces forces n'étaient pas suffisantes. Le général français s'aboucha avec le général espagnol, qui assembla ses troupes à Beaucaire. A la fin de mai, six bataillons français et un régiment de cavalerie campaient à Saint-Laurent; un autre corps occupait Carros.

Les Franco-Espagnols s'emparent des îles de Lérins.

Le vice-amiral Bing s'étant éloigné avec son escadre de l'île Sainte-Marguerite à cause du gros temps, les alliés en profitèrent, le 24 mai, pour y transporter, sur plus de cent cinquante petits bâtiments, un corps de quatre mille hommes, commandé par le général Chevert et escorté de cinq galères et de deux chebecs, qui débarquèrent tout ce qui était nécessaire pour une attaque. Ils construisirent immédiatement trois batteries, deux de canons et l'autre de mortiers, pour réduire le fort. Le grand magasin des poudres était endommagé en différents endroits, et il n'y restait que peu de munitions. Le commandant prit alors l'avis de ses officiers et, à la deuxième sommation, la plupart demandèrent à capituler. Avant de s'y décider il tenta d'appeler à son secours les vaisseaux anglais, malgré leur

Mai. éloignement. Ceux-ci virent les feux du fort, et, profitant d'un vent favorable, ils s'avancèrent à une demi-portée de canon des îles; mais ils se retirèrent presque aussitôt pour prendre le large sans avoir tiré une seule bordée. N'ayant plus aucun secours à espérer, ne trouvant pas dans toute l'île un coin qui fût à l'abri des bombes, obligée, malgré la fatigue des travaux journaliers, à se tenir sur le bastion et dans les ravelins, dont les parapets avaient été ruinés et presque réduits en poussière par les deux bombardements précédents, la garnison mit bas les armes. Elle était composée de cinq cents hommes.

Le maréchal, alors à Cannes, l'envoya à Nice, pour faire échange de prisonniers. Elle y arriva le 28 mai, sur quarante-deux bateaux, escortés par trois chaloupes. Cette attaque de Sainte-Marguerite était le prélude des mouvements des Franco-Espagnols du côté du Var.

Les Espagnols, qui avaient pris leurs quartiers d'hiver dans le Languedoc et dans les provinces voisines, étaient en marche pour se joindre aux Français, qui se rassemblaient sur les lisières et se renforçaient journellement à Saint-Laurent, où il y avait douze pièces de canon, au Broc, à Malaussène et sur le haut Var. Le maréchal de Bellisle avait transféré son quartier à Cagnes et reconnu la rivière; l'avant-garde de l'armée espagnole avait déjà six bataillons à Grasse.

Opérations dans le comté de Nice.

Le baron de Leutron, afin d'assurer ses derrières et ses communications, envoya à Saorge le 2me de la Marine, qui était cantonné à Berre et à Luceram; après avoir jeté une garnison dans le fort, ce bataillon devait aller camper au col de Raus; le 1er de la Marine, placé entre la Trinité et Drap, alla à la Turbie remplacer les Esclavons, qui y avaient passé l'hiver; il était chargé d'occuper Eze avec un gros détachement et de surveiller Monaco. Les Esclavons s'établirent à Saint-Laurent.

Juin.

Ce qu'il y avait de plus fâcheux pour le baron de Leutron, c'est que les dix bataillons impériaux qui étaient à ses ordres ne formaient pas plus de deux mille fusils et qu'il avait toujours à craindre de voir sortir des troupes françaises de Monaco, nonobstant la neutralité apparente qu'affectait cette place; ces troupes pouvaient, en une nuit, intercepter ses derrières, en délogeant le 1er de la Marine de la Turbie, et lui couper ainsi sa communication avec Savone et toute la Rivière du Ponent. Afin de prévenir cet accident, autant que l'état de ses forces le lui permettait, ce général grossit la garnison de la Turbie du bataillon de Palfi, cantonné à Bordighera.

Passage du Var par les alliés.

Les Français cependant avaient plus de quarante bataillons sur les rives du Var, et ils en faisaient filer vers Gattières et sur les hauteurs de Gilette; les Espagnols étaient peu éloignés, et, dans les derniers jours du mois de mai, tout était prêt pour le passage du Var. Dans la nuit du 2 au 3 juin, après avoir établi en face de Saint-Laurent deux batteries de cinq pièces chacune pour faciliter la construction du pont, ils s'avancèrent au point du jour sur trois colonnes; tandis que d'autres troupes, qui avaient été transportées sur cinquante petits bâtiments, escortés par des galères et des galiotes, débarquaient entre le Var et le petit Saint-Laurent et, gagnant les derrières des gardes piémontaises, les obligeaient à se replier.

La première colonne, formée d'un régiment de hussards, de deux régiments de cavalerie française, de grenadiers et de huit bataillons, guéa le Var à Saint-Laurent; la cavalerie avait de l'infanterie en croupe. La deuxième colonne, partie du Broc avec huit bataillons, passa en face de Saint-Martin-du-Var et se joignit à la première à la Croix-de-Marbre, où les Esclavons et les gardes s'étaient repliés, appuyant leur droite à l'église de Sainte-Hélène et leur

Juin.

gauche à la mer; mais ils ne purent pas tenir et se retirèrent en bon ordre par le chemin de Nice, faisant toujours feu sur l'ennemi, puis ils passèrent le Paillon pour aller se joindre aux bataillons déjà placés sous le canon de Montalban.

La troisième colonne, de la même force que les premières, marcha de Gattières droit à Aspremont, où était le régiment d'Aoste, qui se replia sur Châteauneuf pour se joindre aux bataillons de Piémont, des fusiliers, de Kalbermaten et d'Asti. A la tête de ces cinq bataillons, le chevalier Martini gagna le même jour Contes, en passant la nuit à l'Escarène; et, sur la fausse nouvelle que l'ennemi occupait déjà la Trinité, il se rendit au col de Braus, entre Sospel et l'Escarène.

Les troupes piémontaises évacuent Nice.

Cependant l'avant-garde de l'armée franco-espagnole, trouvant la route libre, s'avançait vers Nice; les trois compagnies de grenadiers de Savoie, de Tarentaise et de Forgatz y tinrent autant qu'il leur fut possible, afin de donner du temps pour l'évacuation des hôpitaux. La tête de cette avant-garde arrivait aux portes lorsque le baron de Leutron sortait de la ville avec sept bataillons. Ils se formèrent sur les hauteurs de Montalban et de Villefranche sans être inquiétés; dans l'après-midi ils gagnèrent les hauteurs d'Eze et de Notre-Dame de Laghet, qu'ils quittèrent le lendemain avant le jour pour aller occuper la Turbie; l'arrière-garde suivait le même chemin.

La manœuvre du chevalier Martini, dont le baron de Leutron ne fut informé que la nuit suivante, obligea ce général à changer de position. Sa droite se trouvait dégarnie, et de plus, dans le même temps, la garnison de Monaco venait d'être grossie d'un bataillon, ce qui la rendait assez forte pour entreprendre sur ses derrières, pendant que le gros de l'armée ennemie l'attaquerait sur

son front ou le tournerait par sa droite. Le 4 juin, il abandonna donc la Turbie, forma sa droite au col de Braus, qu'occupait le chevalier Martini, et sa gauche à Menton, où il établit son quartier, qui était couvert par quatre bataillons ; son centre tenait Castillon, Sainte-Agnès et Castellar, où il plaça huit batteries, et quatre compagnies de grenadiers avec un bataillon d'Esclavons, établies à Gorbio, formaient son avant-garde. Juin.

Siége de Montalban.

Les troupes piémontaises eurent à peine évacué Nice que les grenadiers et les piquets français y entrèrent. Ils firent avancer du côté de Montalban deux corps ; l'un resta en observation dans la plaine, et l'autre se plaça entre le château et le moulin à vent. Ils établirent là une batterie à bombes, qui, dès le soir du 4, fit feu sur le fort ; une des pièces de canon de campagne était dirigée sur le port de Villefranche, afin d'incommoder les bâtiments sardes qui entraient et sortaient, et d'en défendre l'approche aux vaisseaux anglais ; mais ceux-ci ne couraient aucun danger, car, depuis quelques jours, ils ne paraissaient plus dans ces parages. Derrière les rochers, aux environs du château de Montalban, avaient été postés des carabiniers, qui faisaient un feu très vif sur les assiégés. Le chevalier de Saint-Sébastien, capitaine du régiment de Piémont, qui occupait le château avec une garnison de soixante-dix hommes, ayant répondu aux sommations par un refus de mettre bas les armes, trois pièces de gros calibre furent démasquées le 5, au point du jour. Le fort y répondit du mieux qu'il put avec son canon et ses spingardes ; mais, dans la soirée du 6, l'ennemi avec ses bombes avait déjà fait tant de dégâts et avait donné à la garnison de si vives inquiétudes, en bouchant l'escalier et en détruisant les logements des bastions du polygone, où quinze hommes avaient été tués ou blessés, que le chevalier de Saint-

Juin.

Sébastien se vit contraint de se rendre comme prisonnier de guerre, le 5 juin, au général Chevert.

Les alliés s'étendent dans le comté de Nice.

Pendant le siège de Montalban, le reste de l'armée avait achevé de passer le Var. La droite de l'infanterie était à Nice, la gauche à Cimiez, la cavalerie au Ray; sur ses derrières, elle tenait des piquets et des miquelets à Drap; deux brigades campaient à la Trinité avec des corps à Contes, à Berre, à Luceram, à Moulinet. Le siège de Villefranche allait être entrepris.

Le baron de Leutron ne doutait pas que cette place eût très vite le sort du château de Montalban, et, comme il était certain que l'ennemi, après s'en être rendu maître, marcherait sur lui pour s'ouvrir la route de Gênes, il alla, le 7, accompagné des généraux Zoch et d'Entremont, reconnaître et visiter les hauteurs de Vintimille jusqu'à la Penna; mais, quoiqu'il rencontrât quelques bons postes, la corde de ce front était trop longue pour qu'il pût se flatter de le soutenir, et il décida de garder sa position.

Retraite des Piémontais sur Vintimille.

Un seul changement fut opéré : le quartier général, avec les quatre bataillons qui en avaient la garde, fut transporté de Menton à Vintimille, et il ne resta dans cette ville qu'un bataillon de Merci, commandé par le colonel Molck, avec des Croates, des Esclavons et quelques hussards ; il devait tenir ce poste tant que le général Martini occuperait le col de Braus.

Ce n'était pas sans de fortes raisons que les quatre bataillons avaient gagné Vintimille. Depuis que les alliés avaient passé le Var, il existait une grande fermentation le long de la Rivière de Gênes, et il était à craindre que des troupes parties de Nice ou de Monaco sur les galères de France ne se joignissent aux révoltés, tout prêts à les favoriser. Déjà les habitants de Camporosso avaient poussé l'insolence jusqu'à menacer leurs voisins de Dolceaqua.

Dans le but d'augmenter ses forces et de conserver sa position, le baron de Leutron rassembla de nouvelles milices, destinées à remplacer celles du comté de Nice, qui, à l'approche de l'ennemi, n'avaient rien eu de plus pressé que de rentrer chez elles, et en plaça trois compagnies au col de Raus, pour renforcer les deux bataillons de la Marine qui y campaient depuis quelques jours aux ordres du chevalier Thaon de Revel; puis, afin d'assurer ses communications avec le col de Braus et en même temps sa retraite sur Vintimille, il envoya le bataillon de Saluces, qui avait passé l'hiver à Castellar, camper au-dessous du vieux Castellar, d'où il était aisé de s'assurer du pas dei Giani. Celui du Montferrat fut posté entre Castellar et Baussi-Rossi, en vue de Menton, occupé par Merci; Giulai campa à Baussi-Rossi; les bataillons de Berenclau et le 1er de la Marine allèrent à Castellar aux ordres du brigadier Outigher, Stharemberg et Forgatz à Castillon. Les Esclavons et les Croates continuèrent à tenir Gorbio, Sainte-Agnès, Roquebrune, fournissant deux cents hommes aux Banquettes. Le poste de Sainte-Agnès fut de plus renforcé par un piquet de Forgatz, expédié de Castillon. Juin.

Seize piquets et deux cents miquelets parurent devant Sainte-Agnès le 9 au matin. Le piquet et les Esclavons, après un feu précipité, prirent la fuite vers Castillon. Effrayé, le colonel Muniaski de Forgatz se retira aussitôt vers Sospel avec son bataillon et celui de Staremberg, en faisant dire au reste des troupes légères qui occupaient Gorbio et Roquebrune de faire comme lui. La retraite n'eût pas été facile pour elles, si les miquelets se fussent avancés jusqu'à Castillon; mais ils se retirèrent, et ce poste fut occupé le jour même par quarante volontaires piémontais, venus du col de Braus, et par cinquante autres, venus de Castellar.

Non seulement les Espagnols ne poussèrent pas jusqu'à

Juin.

Castillon, mais ils se retirèrent de Sainte-Agnès et des Banquettes, que le major des Croates avait lâchement abandonnées. Ces officiers, réfugiés à Sospel, assurèrent si positivement par leurs lettres au chevalier Martini que l'ennemi marchait sur trois colonnes pour le couper, qu'il crut ne devoir pas tarder à se replier avec ses cinq bataillons sur le col de Brouis.

Précautions prises par le baron de Leutron, dont les troupes sont établies du col de Raus à Vintimille.

La mauvaise manœuvre que les troupes impériales venaient de faire rendit la situation du baron de Leutron de plus en plus pénible : il avait à se défendre contre soixante bataillons, n'ayant guère sous ses ordres plus de quatre mille hommes, attendu que les bataillons autrichiens étaient réduits à moins de cent cinquante hommes et qu'il tenait des garnisons à Villefranche, à Saorge et à Vintimille. Plus que jamais aussi il avait à craindre un débarquement sur ses derrières, car cinquante bâtiments ennemis longeaient la Rivière de Gênes.

Sa première précaution fut de recommander à un vaisseau de la flotte anglaise, qui était de station à la hauteur de San Remo, d'empêcher toute entreprise sur cette ville jusqu'à l'entière évacuation des hôpitaux et des magasins. Cette évacuation faite, le régiment de la Reine, qui occupait San Remo, devait rejoindre l'armée afin de ne pas rester isolé; et le 3me d'Outigher, qui était à Albenga, devait, de son côté, au cas où l'ennemi ferait un débarquement considérable, ne pas s'exposer à être enveloppé, mais se ménager une retraite dans la vallée de Maro ou à Zuccarello. En outre, comme il était de première nécessité qu'il conservât une communication avec sa droite, Leutron envoya le brigadier Désolières à la Penna avec trois bataillons, qui furent bientôt grossis de trois autres. Mais ces dispositions affaiblissaient si fort la gauche de son armée qu'il lui devenait presque impossible de tenir du col de

Raus à Vintimille, dans un pays hérissé de montagnes sans eau. Juin.

Aussi un autre projet fut-il mis en avant. C'était de porter la plus grande partie des forces sur la droite, depuis la Penna jusqu'aux cols de Brouis et de Raus, d'établir le quartier général à Breil, d'où le baron de Leutron était à portée de donner ses ordres et de surveiller les mouvements de l'ennemi, tandis que le général Zoch garderait les hauteurs de Vintimille avec six bataillons.

Cependant ces nouvelles positions paraissaient trop ouvrir aux Franco-Espagnols le chemin de la Rivière de Gênes, que Charles-Emmanuel lui avait donné ordre de leur couper à tout prix, pour que le baron de Leutron se crût en droit de suivre ce plan sans avoir l'approbation royale. En l'attendant, il envoya le 1er de la Marine, de Montferrat et de Berenclau, qui étaient à Castellar et aux environs, occuper un camp à Notre-Dame d'Avia-Aperta, au-dessus de Baussi-Rossi; celui de Merci, toujours cantonné à Menton, s'établit au-dessus du pont de Baussi-Rossi, qui avait été coupé par le baron de Leutron au moment de son départ de Menton, et Giulai marcha de Baussi-Rossi sur les hauteurs entre la Bevera et la Roya, à moitié chemin de l'Airetta, au pas de Strafurgo, où il campa.

Le général, étant allé visiter le camp de Notre-Dame d'Avia-Aperta, chargea le brigadier Outigher, qui le commandait de faire occuper par un gros détachement les hauteurs dites de la Lignera, situées sur son front. Celui-ci fit marcher deux cents hommes, que le major Lovera jugea à propos de placer au pas dei Giani, au-dessus du vieux Castellar, poste très fort, mais à trois heures de distance du camp de Notre-Dame d'Avia-Aperta et trop sur la droite. Le général Zoch alla à Menton le lendemain et y fit appeler le brigadier Outigher, pour lui dire qu'il le trouvait dans

Juin.

une position insoutenable avec trois bataillons extrêmement faibles, et qu'il ferait de son mieux pour engager le baron de Leutron à le replier sous le canon de Vintimille.

Siège de Villefranche.

Cependant l'armée alliée, après s'être emparée du château de Montalban, avait aussitôt attaqué celui de Villefranche, et, dès le 9 juin, elle y avait trois batteries de canons et deux de mortiers; épuisée, la place se rendit au bout de deux jours.

En possession de ces deux forts, les Franco-Espagnols opérèrent aussitôt des mouvements en avant. Dix bataillons se rendirent à la Turbie, seize marchèrent à l'Escarène et huit à Castillon. Ces derniers menacèrent la droite des Austro-Sardes; pour la renforcer le chevalier de Cumiane, brigadier, alla avec le régiment d'Asti se joindre, au col de Raus, au 2e de la Marine, qui l'occupait avec trois compagnies de milices.

Outigher est délogé de Castellar.

Le chemin de la Rivière ouvert à l'ennemi rendait très hasardeuse la position du 3e de Montferrat, du 1er de la Marine et du 1er de Berenclau, que commandait le brigadier Outigher à Notre-Dame d'Avia-Aperta, au-dessus de Baussi-Rossi; et, dès le 14 au matin, un corps de miquelets, de grenadiers et de piquets parut sur le grand chemin qui de Carnolez va à Menton. Les troupes prirent les armes; les postes avancés furent doublés, et le général Zoch, qui était à Vintimille avec deux bataillons, fut averti sur-le-champ. Mais bientôt le brigadier Outigher reçut des nouvelles capables de l'inquiéter bien davantage et de redoubler ses embarras.

Le sieur Borrel, officier du régiment de la Marine, qui était à Castellar avec des volontaires, lui fit savoir que l'ennemi marchait à lui sur trois colonnes : la première par le chemin de Menton, la seconde par les Jardins de Carnolez et la montagne de la Lignera, d'où elle devait

tomber par les hauteurs sur la droite de son camp; la troisième descendait par Sainte-Agnès sur Castellar, qu'il avait été obligé de quitter, afin de gagner les hauteurs du vieux Castellar. Juin.

Ces avis furent immédiatement communiqués au général Zoch, qui se tint tranquillement à Vintimille sans faire de réponse aux ordres qui lui étaient demandés. Le baron de Molck, qui commandait le bataillon de Merci, placé au-dessus de Baussi-Rossi et sur la gauche du camp de Notre-Dame d'Avia-Aperta, informa, peu de temps après, par un billet, le brigadier Outigher, que l'ennemi était déjà au-dessus de ce poste et qu'on y tiraillait; ce billet fut encore envoyé par un exprès au général Zoch, qui, pressé de nouveau de donner des ordres, garda le silence.

Un orage violent survint, qui dura jusqu'après midi, dérobant aux yeux les mouvements de l'ennemi; la troupe était sous les armes depuis minuit, dans un état à ne pas laisser espérer une bien vigoureuse résistance; le temps cependant s'écoulait et le brigadier Outigher, qui dès 5 heures du matin, avait fait part au général Zoch de la situation, ne recevant pas d'ordres, assembla les commandants des trois bataillons qu'il avait sous lui, pour décider avec eux du parti à prendre. Ceux-ci lui apprirent que les détachements et les postes du dehors avaient réduit le nombre total des hommes présents sous les drapeaux à quatre cents, et ils furent d'avis qu'il était téméraire, avec cette poignée d'hommes, d'essayer de soutenir une position d'autant plus périlleuse, que l'ennemi pouvait la tourner par les hauteurs de droite et lui couper toute communication avec Vintimille.

Décidé donc à ne plus différer l'abandon de cette position, le général était disposé à se replier sur Bevera; il en fut détourné par les observations de trois officiers qu'il

Juin. avait envoyés peu de jours auparavant reconnaître les chemins et les débouchés de ce côté, et qui lui représentèrent que la Bevera, grossie par l'orage, ne serait plus guéable. Il ne lui resta alors d'autre parti à prendre que de se retirer à Vintimille ; et, pour s'y rendre, il forma l'arrière-garde avec la compagnie des grenadiers de Montferrat et les débris de celle de la Marine.

Cette retraite ne s'opéra pas sans de nombreuses précautions. Les grand'gardes des avenues du camp furent repliées ; ordre fut adressé aux détachements de prendre par les hauteurs et de rejoindre les corps à Vintimille ; le colonel de Molck devait en faire autant par le grand chemin de Baussi-Rossi. Arrivé, dans l'après-midi, à la porte de Vintimille, le brigadier Outigher reçut pour la première fois une réponse de son général, qui lui ordonnait de tenir jusqu'à la dernière extrémité le poste qui lui avait été confié, et de se replier sur Bevera s'il y était contraint ; Zoch ne réfléchissait pas qu'obligé de se retirer, Outigher n'avait d'autre route que celle de Vintimille et que, pour se rendre à Bevera, il lui aurait fallu marcher en avant et se jeter sur sa droite, afin d'enfiler le seul chemin qui pût y conduire.

Aussitôt que le brigadier Outigher eut rendu compte au général Zoch des raisons qui avaient dirigé sa manœuvre, que celui-ci eut réitéré l'ordre de conduire les trois bataillons à Bevera, il partit sur-le-champ pour cette destination. Zoch l'y suivit avec les deux bataillons qui étaient à Vintimille et envoya de là le bataillon de Montferrat à Saint-Antoine et ceux de la Marine et de Berenclau à la Colla-Bassa, poste élevé, entre la Roya et la Bevera, sur la droite du camp du bataillon de Giulai, en avant et au-dessus d'Airole. Ce fut là que le rejoignirent les détachements qu'il avait sur sa droite lors de l'abandon du camp de Notre-Dame d'Avia-Aperta.

Les corps ne gardèrent pas longtemps cette position ; le baron de Leutron ne l'eut pas plus tôt reconnue le lendemain, qu'il la désapprouva absolument, attendu qu'elle était dans le fond des vallées de la Bevera et de la Laita et qu'elle se trouvait dominée par de hautes montagnes ; il envoya le bataillon de Montferrat au pas de Strafurgo et d'autres troupes sur les hauteurs de ce même pas, entre les camps de la Marine et de Giulai. Les positions varièrent encore, et le général Zoch se rendit à Breil, auprès du baron de Leutron, après avoir totalement modifié celles des bataillons de sa division : Juin.

Berenclau et la Marine, qui campaient à la Colla-Bassa, se rendirent à l'Olivette ; les bataillons impériaux et celui de Montferrat, placés entre le pas de Strafurgo et la Colla-Bassa, furent envoyés sur les hauteurs de la Penna, et le poste de Strafurgo ne fut plus gardé que par un gros détachement.

Les Franco-Espagnols s'avançaient et se renforçaient considérablement ; le plus important de leurs corps était campé entre Menton et Carnolez, où l'infant avait son quartier ; deux autres étaient à Castellar et à Sainte-Agnès, tandis qu'une colonne, formée des troupes restées sur les derrières, avait marché, le 15, sur les hauteurs de Sospel, et une autre colonne sur la Turbie.

La situation du baron de Leutron n'était pas moins inquiétante qu'auparavant ; sa droite et sa gauche étaient également exposées, et cependant le roi n'avait pas retiré l'ordre de tout mettre en œuvre pour barrer à l'ennemi la route de Gênes aux dépens même de la sûreté du Piémont, pour donner le temps au comte de Schulembourg de continuer ses opérations devant cette ville. La retraite du général Zoch, l'évacuation des magasins de San Remo ne lui permettaient plus de prendre une position propre à sou-

Juin.

tenir le château de Vintimille contre des forces supérieures; il ne pouvait, s'il voulait répondre aux vues de Gharles-Emmanuel, que se jeter, par la Briga et la Colla-Ardente, dans la vallée d'Oneille, se placer entre Port-Maurice et les hauteurs supérieures, en établissant de nouveaux magasins à sa portée et en levant un corps nombreux de milices. Ce projet fut approuvé et les dispositions prises en conséquence.

Le chevalier Florès, avec ses volontaires, un détachement de la compagnie de réserve de Mondovi, des compagnies franches et un grand nombre des milices des environs, fut chargé de couvrir Breil ; il détruisit les retranchements et les réparations qu'il avait fait faire au château de la Penna, sur le territoire de la République, pour contenir ce village et l'empêcher de plus rien tenter contre Breil. Le syndic et le curé furent gardés comme otages et enfermés dans le château de Saorge. Comme les hussards et les équipages ne pouvaient pas suivre l'infanterie dans les montagnes élevées qu'elle avait à franchir, il leur fit prendre le chemin du col de Tende.

Retraite sur Oneille.

Débarrassées de tout ce qui pouvait retarder leur marche, les troupes se rassemblèrent le 19 juin, au point du jour, sur le col de Brouis. L'avant-garde, composée de quatre bataillons et conduite par le comte d'Entremont, major général, campa le même jour à la Briga, le 20 au Chiot de Rezzo, et le 21 au pas de Prelà, sur les hauteurs de la vallée supérieure d'Oneille. Le gros de l'armée se mit en mouvement à midi, sans être harcelé par l'ennemi ; il campa le soir entre Fontan et Saorge ; le lendemain à la Briga, où le chevalier de Cumiane, venant du col de Raus avec le 1er de la Marine et d'Asti, alla le rejoindre ; le 21 au Chiot de Rezzo, et le 22 sur les hauteurs de Luzignano, où le général prit son quartier.

Le régiment de la Reine avait évacué au même moment San Remo et se repliait sur Oneille ; mais, la veille de son départ, quelques miquelets, débarqués à Bordighera, de concert avec certains habitants du pays, avaient surpris et enlevé une garde avancée, postée entre ces deux villes. Juin.

Nouvelle position de Leutron de Lusignano à Port-Maurice.

La marche pénible que les troupes venaient de faire les avait mises sur les dents, celle surtout de la Briga au Chiot de Rezzo, qui avait été de quinze heures, dans des sentiers si raides et si étroits, que plusieurs mulets étaient tombés dans les précipices. Pour leur donner un peu de repos, le baron de Leutron séjourna le 23 à Lusignano et profita de ce temps pour aller reconnaître, avec ses généraux, la position qu'il convenait de prendre; ils se décidèrent en faveur des hauteurs situées entre Lusignano et Port-Maurice. Des redoutes devaient y être élevées, si l'ennemi en laissait le temps, ce qui était douteux, puisque son avant-garde était déjà en-deçà de Bordighera et qu'il avait poussé des miquelets à Dolceaqua sur sa gauche, à San Remo et à Taggia sur sa droite, tandis que, chose surprenante, il faisait réparer les chemins d'Utelle à Entrevaux et renvoyait ses hôpitaux au-delà du Var.

Les mouvements en avant de l'armée franco-espagnole le long de la Rivière augmentaient les inquiétudes du roi au sujet du siège de Gênes, et, par ses dépêches au baron de Leutron, en date du 20 juin, il lui retirait l'ordre de défendre le terrain pied à pied et recommandait de tenir ferme sur les hauteurs d'Oneille, et de se replier sur Finale, dans le cas où il faudrait les abandonner.

Leutron, s'étant établi le 24 juin dans sa nouvelle position, fit occuper le col de Pizzo, au-dessus d'Andagna, par le 1er de la Marine, et le col de Prelà par le 1er de la Reine; Turin fut placé au-dessous du pas de Carpasio. La brigade de Savoie, composée de quatre bataillons piémontais et de

Juin.

quatre impériaux, formait la droite, aux ordres du comte d'Entremont; elle campa à Villa-Viana et à Villa-Guardia. La brigade de Piémont, sous le chevalier Martini, comprenant cinq bataillons royaux et trois autrichiens, fut placée à Bistagno, qui formait le centre de la position. Montferrat, avec trois bataillons piémontais et quatre impériaux, commandés par le général Zoch, campa à Sainte-Agathe; elle formait la gauche. Un bataillon de Varadins était à Terrabianca, où entra un détachement de quatre cents hommes. Le projet était de maintenir la communication au moyen de redoutes et de retranchements que l'on construirait de là jusqu'à Montebianco.

Le comte de Schulembourg devant Gênes.

Il est temps de revenir devant Gênes. Nous avons dit que, dans un conseil de guerre tenu chez le comte de Schulembourg, il avait été décidé que l'attaque principale serait dirigée du côté de Bisagno, que le gros des troupes impériales y passerait, tandis que celles du roi continueraient à attaquer Saint-Pierre d'Arène et à garder le poste de l'Incoronata. L'artillerie était arrivée à Campo-Morone et les mortiers à Sestri.

Dans les premiers jours de juin, les assiégés attaquèrent un des postes avancés, du côté de Saint-Pierre d'Arène; ils furent repoussés.

Le comte de Schulembourg, ayant pris avec lui le chevalier Pinto, se mit en marche à minuit pour se rendre à Bisagno sur trois colonnes. La droite, commandée par le général Keyl, suivit la route; la gauche, sous le général de Saint-André, prit par les hauteurs. Le général en chef conduisait la colonne du centre et avait avec lui les généraux Lutzen, Marini, Clerici et trois brigades d'infanterie; il suivit le chemin, tandis que le prince Piccolomini continuait de camper à San Francesco avec le reste des troupes impériales. Afin de détourner l'attention de l'ennemi, au point

du jour, le prince Piccolomini fit de fausses attaques dans la Polsevera et le général Andelo sur le Primo-Fratello. Juin.

Les trois colonnes du comte de Schulembourg, parvenues dans la vallée de Bisagno, attaquèrent, sans perdre de temps, un grand nombre de redoutes, qu'occupaient les assiégés dans ces montagnes et les emportèrent toutes, à la réserve du poste de la Madone del Monte. La colonne du général de Saint-André, après s'être emparée du château de la Sturla, campa dans la vallée de ce nom, et s'ouvrit ainsi le chemin de la mer et d'Albaro, où les vaisseaux anglais devaient débarquer, quelques jours après, l'artillerie venant de Sestri. Cette expédition coûta deux cents hommes aux troupes impériales et six cents aux assiégés.

Le comte de la Roque, de son côté, avait envoyé les bataillons de Montferrat et de Saluces, aux ordres du comte de Nangis, lieutenant-colonel, se saisir de Cornigliano, situé sur son front, et à minuit, cette place était en sa possession, après avoir opposé une très faible résistance. Il avait aussi fait renforcer par les deux bataillons de Roi le poste de l'Incoronata, où était la brigade des gardes.

Sortie des assiégés.

Les assiégés, qui travaillaient sans relâche à de nouvelles fortifications, firent, le 14, une sortie par quatre points à la fois, pour tomber sur Cornigliano et sur les postes avancés de l'Incoronata; mais, après une attaque qui dura près de deux heures, ils furent obligés de se retirer au-delà de la Polsevera.

Le comte de Schulembourg construisait des batteries, afin de ruiner les retranchements de la Madone del Monte, le seul des ouvrages avancés qui restât entre les mains des Génois du côté de Bisagno, et d'où l'on plongeait dans les murs d'enceinte de la ville.

Irrésolution du général impérial.

Les opérations du siège en étaient là, quand le comte de la Roque partit par mer le 19 juin pour aller à Bisagno, chez

Juin. le comte de Schulembourg. Arrivé à la Sturla, il ne fut pas peu surpris de voir que l'on reconduisait au rivage l'artillerie débarquée. Il en demanda la raison au général impérial; celui-ci lui répondit qu'une lettre écrite par le comte de Casalgras, gouverneur de Finale, annonçait que les Franco-Espagnols étaient déjà en-deçà de San Remo; il ajoutait, qu'à cette nouvelle, il avait assemblé un conseil de guerre, où il avait été unanimement décidé d'abandonner le siège et de rembarquer l'artillerie, dans la crainte d'avoir bientôt sur les bras les troupes alliées.

Le comte de la Roque répliqua au comte de Schulembourg qu'il venait lui faire part des ordres qu'il avait reçus du roi pour la continuation du siège de Gênes et de la position qu'avait prise, pour le couvrir, le baron de Leutron sur les hauteurs d'Oneille. Il lui demandait, puisqu'il avait déjà à Bisagno dix-huit pièces d'artillerie, de vouloir bien s'en servir, ne fût-ce que pour engager la ville à entrer en négociations, lui disant qu'il fallait prendre ce parti ou bien marcher tous ensemble à l'ennemi dans la Rivière.

Le roi, aussitôt informé des résolutions du comte de Schulembourg, lui en témoigna sa surprise, et celui-ci, qui était revenu à Sestri, reconnaissant qu'il avait pris trop précipitamment la détermination de lever le siège, dépêcha un officier au général Keyl, qui commandait du côté de Bisagno en son absence, pour lui ordonner de différer le départ de l'artillerie déjà embarquée et de ne rien changer à la position actuelle de ses troupes. Il rassembla ensuite un conseil de guerre, pour prendre une décision au sujet du siège de Gênes. Là l'attaque de la Madone del Monte fut arrêtée, et le comte expédia aussitôt le général Peterson à Savone, afin de hâter l'envoi de l'artillerie.

Siège du château de Vintimille.

Pendant que le comte de Schulembourg perdait ainsi par ses irrésolutions un temps précieux, les Franco-Espagnols,

campés entre Bordighera, Camporosso, le château d'Appio et Menton, avaient reçu leur grosse artillerie et entrepris le siège du château de Vintimille. Le 26 juin ils avaient braqué contre la place quatre mortiers, et ils travaillaient aux batteries du côté du château d'Appio, où dix-neuf pièces de canon devaient être placées. Juin.

Après quinze jours d'inaction devant Gênes, il semblait que le siège allait se poursuivre de nouveau. Schulembourg demanda au comte de la Roque de lui fournir deux brigades pour passer à Bisagno, où il voulait se rendre lui-même et recommencer l'attaque; il promettait que le siège ne serait plus suspendu, quoi qu'il pût arriver, à moins que Charles-Emmanuel ne lui donnât des ordres positifs à ce sujet. Le comte fit part de cette déclaration au roi, qui fit connaître, le 30 juin, à M. de Schulembourg ses intentions :

« Après vous avoir communiqué avec confiance et uniquement pour l'intérêt que nous prenons à la cause commune, les réflexions que nous avons pu successivement former sur les relations que vous nous avez envoyées, en nous rapportant toujours au jugement plus fondé que vous auriez fait sur les lieux par l'inspection oculaire et les connaissances plus parfaites, que nous ne pouvions point avoir ici, nous nous trouvons maintenant obligés de vous dire que nous ne sommes point dans le cas de vous envoyer un ordre positif ni de vous désister du siège, ni de l'entreprendre.

« Vous n'ignorez pas que, l'année passée, M. le marquis Botta nous a déclaré formellement que, depuis que nous n'étions pas en personne au corps d'armée qu'il avait mené à Gênes, quoique nous n'en fussions pas bien loin avec un autre corps, il n'était plus sous aucun commandement; vous devez savoir de même que votre cour a approuvé cette précaution de son général et qu'elle ne s'en

Juin. est point désistée jusqu'à présent. Le siège de Gênes a été résolu sans nous, et, quoique nous eussions toujours offert d'y concourir, ce n'est que le 3 mai que nos offres ont été acceptées, et sans que nous nous soyons chargés d'autre chose que d'entretenir notre contingent de troupes et d'artillerie. Dans l'assurance où l'on devait être que ce siège ne devait pas traîner si longtemps, nous sommes persuadés que les difficultés qui l'ont arrêté jusqu'à un temps où il est devenu impossible, ne pouvaient point vous être imputées, mais nous sommes bien aises de vous déclarer que ce ne sera pas sur nous non plus qu'on pourra rejeter la cause de ce qu'on aura dû y renoncer, et encore moins les conséquences auxquelles on devrait s'attendre, si l'on s'engageait à le poursuivre.

« Ce que nous ne pouvons plus retarder c'est d'envoyer des ordres, comme nous faisons, pour retirer nos douze bataillons, ne voulant plus les laisser engager dans une entreprise qui, ne commençant qu'à cette heure, irait trop loin, parce que nous en avons un extrême besoin ailleurs, venant d'apprendre que le siège de Vintimille est commencé dans les formes et que, sur nos frontières, les ennemis grossissent et commencent à paraître. »

Ce n'était pas sans fondement que le prince s'exprimait ainsi. Les alliés avaient formé de grands magasins et rassemblé un gros train d'artillerie de batterie en Dauphiné ; ils avaient disposé des troupes à l'entrée de toutes les vallées des Alpes, et vingt bataillons étaient placés à Valdeblore, d'où, par Lantosque et Saint-Martin, ils pouvaient se jeter dans la vallée de la Stura. Cent trente bataillons et cent escadrons n'attendaient que le moment de s'ouvrir la route de la Rivière et de prendre l'offensive contre le Piémont. Il était donc bien naturel que le roi de Sardaigne, qui voyait l'impossibilité de se rendre maître de Gênes, parce

qu'on avait trop tardé à en commencer le siège et surtout parce qu'on l'avait suspendu pendant plus de quinze jours, en donnant ainsi le temps à l'armée ennemie de se former sur la frontière; il était, dis-je, bien naturel qu'il marchât avec toutes ses troupes à la défense de ses propres Etats, sans en employer inutilement une partie à la poursuite d'une entreprise devenue impraticable. Juillet.

Le comte de Schulembourg, reconnaissant lui-même très clairement qu'il ne pouvait pas se tirer honorablement de cette affaire, demanda au comte de La Roque de différer son départ de quelques jours, afin de lui donner le temps de se préparer à la retraite, ce que la Roque lui accorda volontiers. L'armée impériale profita de ce temps pour achever l'embarquement de l'artillerie et des munitions, qui furent envoyées à Savone, d'où elles devaient faire voile pour Livourne. Cette opération terminée, le comte de Schulembourg se rendit avec ses troupes, le 5 juillet au soir, de Bisagno à la Torazza, sans avoir été suivi; il eut cependant au point du jour à essuyer quelques coups de fusil, qui lui blessèrent un capitaine et huit soldats. Il lève le siège de Gênes.

Les bataillons piémontais furent relevés par des bataillons impériaux aux ordres du général Kœnigsen, et les milices furent placées à la Stella, à Sassello et à Celle, sur la côte. Capitulation du château de Savone.

Le comte de la Roque se mit en marche de Sestri le 7, campa à Arenzano, puis à Arbissola, où il séjourna le 9; et, conformément aux instructions qu'il avait reçues, il jeta dans Savone les bataillons de Piémont et de Lombardie, pour grossir la garnison de cette place, formée des régiments de fusiliers et de Bourgsdorff, et mettre le chevalier Sforza Pallavicini en état de défendre le château. La garnison était de deux cent soixante-dix hommes; mais, voyant la brèche faite au pied des murs et ses casemates écrasées par les bombes, elle capitula.

Juillet.

Le comte de la Roque, malade, reprit alors le chemin de Turin et laissa son commandement au major général de Montfort. Celui-ci divisa son corps en deux brigades de cinq bataillons chacune, qui se rendirent à Finale afin d'y attendre le baron de Leutron, que nous avons laissé sur les hauteurs d'Oneille. Elles décampèrent donc d'Arbissola le 10 juillet pour se rendre à Spotorno, et, le 11, elles campèrent à Finale, où Montfort trouva l'ordre de gagner lui-même avec la brigade des gardes, le col de Pizzo, et d'envoyer le baron de Falkemberg, avec celle de Montferrat, au pas de Carpasio; tous deux partirent le 12 pour leur destination et campèrent à Borghetto, à Alassio et à Diano, où, quittant la côte, ils se rendirent aux postes qui leur étaient assignés; de ces postes ils étaient à portée ou de joindre l'armée d'Oneille ou de se jeter en Piémont, selon les circonstances.

Les Franco-Espagnols menacent le Piémont.

Or, les Franco-Espagnols opéraient de nombreux mouvements pour donner le change au sujet de leur vrai dessein, qui était de marcher sur le Piémont. Ils avaient, dès l'ouverture de la campagne, de gros magasins à Briançon, à Guillestre, à Queyras et à Barcelonnette, de sorte qu'ils menaçaient également toutes les places de la frontière. Quinze bataillons français, détachés de l'armée du maréchal de Bellisle, s'étaient avancés dans la vallée de Lantosque, et après avoir poussé des détachements jusqu'à la Madone de Fenestre, s'étaient établis à Tournoux dès le 1er juin; là ils avaient été joints par neuf autres bataillons. Une artillerie formidable était rassemblée au Plan de Phasy, sous Guillestre; on y comptait quarante grosses pièces de canon, autant de mortiers et vingt pièces de campagne. Ils travaillaient sans relâche à élargir le chemin du col de Vars, qui conduit de Guillestre dans la vallée de Barcelonnette, et construisaient des fours aux villages de Souliers, de Larche et de Gleizolles.

Ces préparatifs semblaient menacer ouvertement la vallée de la Stura. Mais le roi de Sardaigne n'ignorait pas qu'outre les gros magasins qu'ils avaient près de Briançon, les alliés faisaient filer du côté du Piémont une grande quantité de munitions de toute espèce et, que, sous peu, ils pourraient faire passer le train d'artillerie qui était à Guillestre par le col de Cervières, qu'on rendait praticable à tous les convois. Juillet.

Faiblesse des troupes austro-sardes. Projets du roi de Sardaigne.

Dans des conjonctures si critiques, le prince s'attacha à ne pas prendre le change. Douze bataillons étaient alors au siège de Gênes ; seize autres, avec dix bataillons impériaux sous le baron de Leutron, les couvraient dans la Rivière du Ponent. Les garnisons de Finale, de Savone, de Plaisance, de Modène et des places de la frontière française, Démont, Coni, Exilles, Suse et Fénestrelle immobilisaient encore une partie de ses troupes; il ne pouvait donc disposer que de sa cavalerie et d'un petit nombre de bataillons, pour tenir la campagne et défendre l'entrée de ses Etats.

Le corps d'infanterie à sa disposition n'étant pas assez nombreux pour être divisé et couvrir en même temps plusieurs vallées, Charles-Emmanuel le plaça à portée d'Exilles et de Fénestrelle, tandis que sa cavalerie allait dans les vallées de la Stura, de Limone et d'Entraque, pour y consommer sur place les subsistances et en rendre l'accès plus difficile aux alliés. La vallée de la Vraita, où l'on ne pouvait fonder aucun établissement solide, ne fut pas défendue. Quant aux autres, de moindre importance, elles furent confiées à des milices et à quelques compagnies franches, pour arrêter les incursions de l'ennemi et éclairer ses mouvements. Les milices de Pignerol, dans la vallée de Saint-Martin, gardaient les cols de l'Albergean et du Pis et surveillaient celui d'Abriès; les milices de Pragelas s'étaient

Juillet.

portées à Saint-Sicaire, et un corps de Vaudois occupait Solas et les environs afin de couvrir le col de Sestrières.

Ces dispositions générales prises, il fut question, à l'armée royale, de chercher, dans les vallées d'Exilles et de Fénestrelle, une position qui pût suppléer à l'infériorité du nombre ; car le prince n'avait avec lui que dix bataillons piémontais et quatre bataillons impériaux, venus du Milanais, le seul corps d'infanterie que ses alliés pussent lui envoyer dans cette circonstance.

Une partie de l'armée que le comte de Schulembourg avait employée au siège de Gênes était allée couvrir le Parmesan contre les troupes franco-espagnoles et génoises, tandis que l'autre s'avançait par Celle sur Savone et Finale, pour renforcer le baron de Leutron vers Oneille.

Importance des postes de Saint-Colomban, du Vallon et des hauteurs d'Exilles.

Charles-Emmanuel connaissait parfaitement l'importance du poste de Saint-Colomban, du Vallon et des hauteurs qui les dominent sur la droite d'Exilles, et il n'ignorait pas, par conséquent, combien il était essentiel de les garder afin d'empêcher les alliés de faire le siège de cette place; mais, n'ayant pas des forces assez considérables pour être divisées, il ne pouvait, sans danger, soutenir ce poste, puisqu'il lui fallait pour cela découvrir la vallée de Pragelas et le chemin de Fénestrelle.

Il voyait bien aussi que, si l'ennemi s'emparait sans opposition de la chaîne de montagnes qui sépare les vallées d'Exilles et de Fénestrelle, il tomberait à Chaumont, d'où, passant la Doire, il tournerait par Jaillon le corps placé à Saint-Colomban, et cela d'autant plus facilement qu'il pouvait être favorisé dans l'exécution de ce projet par un corps de troupes espagnoles établi à Maurienne, lequel avait toute liberté de pénétrer dans la vallée de Suse par le grand et le petit mont Cenis.

Ces réflexions avaient déterminé le prince à perdre de vue

Juillet. — Charles-Emmanuel se décide pour les hauteurs entre le col de l'Assiette et celui de Fatières.

les postes du Vallon et de Saint-Colomban, pour placer toute son infanterie sur la chaîne de montagnes qui divise les vallées d'Oulx et de Pragelas, et occuper toute la partie de cette chaîne qui est entre le col de l'Assiette et celui de Fatières, de façon à être à cheval sur les deux vallées et à les protéger également.

Cette position en effet était sujette à moins de dangers et offrait des avantages plus considérables que l'autre ; elle couvrait en même temps Exilles et Fénestrelle ; l'armée piémontaise n'avait plus à craindre d'être tournée. Les postes occupés étaient forts par leur situation, et si, malgré cela, elle avait le malheur d'y être forcée, en se repliant, elle était toujours à même de jeter des troupes dans Fénestrelle et dans la Brunette et de gagner le camp de Catinat. Les alliés auraient pu, il est vrai, faire le siège des hauteurs de Saint-Colomban ; mais il ne leur était pas possible d'intercepter les communications avec cette place et par suite de s'en emparer aisément.

Pour mettre ce plan à exécution, le comte de Briqueras avait été chargé, à la fin du mois de juin, de visiter la chaîne de montagnes et les postes dont nous venons de parler, et de choisir ensuite, de concert avec l'ingénieur Vodan, les endroits propres à être retranchés, afin de les rendre plus forts et de suppléer ainsi, autant qu'il serait possible, à l'inégalité des forces. Un grand nombre de paysans furent employés à ces travaux, aussi bien que les soldats du 1er des gardes et de Casal, qui campaient au plan de l'Assiette. Pour assurer cette position contre toute éventualité, le baron de Leutron fit avancer des hauteurs d'Oneille la brigade de Piémont, composée des cinq bataillons de sa droite, du côté de Saorge, d'où ils étaient à portée de le rejoindre, si l'ennemi menaçait son camp, ou, si besoin était, de passer le col de Tende et de se porter en Piémont.

Juillet. Ces bataillons, aux ordres du comte Tana, en deux marches se rendirent de Bistagno à la Colla-Ardente, où ils laissèrent un détachement, et allèrent, le lendemain, camper à la Tanarda. Turin fut envoyé peu après du pas de Prelà à la Colla-Ardente, et le détachement rejoignit la brigade de Piémont.

Dans cet état de choses, la levée du siège de Gênes, qui rendait inutiles les mouvements de l'armée franco-espagnole dans la Rivière du Ponent, permit à ses généraux d'exécuter les projets qu'ils avaient médités et préparés depuis l'entrée en campagne. Leur principale préoccupation était de détourner l'attention du roi du but qu'ils voulaient atteindre et de lui persuader que leurs vues étaient dirigées sur la vallée de la Stura, pendant que leur artillerie, parquée sous Guillestre, ne cessait de marcher vers le col du Vars et qu'ils envoyaient à la hâte des munitions de guerre et de bouche à Briançon.

La retraite du comte de Schulembourg était à peine décidée que Charles-Emmanuel mandait le comte de Brown de Milan à Turin, pour concerter avec lui les opérations du reste de la campagne. Il fut convenu : 1° de placer à Ovada, à Novi et aux environs quelques bataillons et la plus grande partie des troupes irrégulières, pour tenir en respect celles qui, sorties de Gênes, ne manqueraient pas de se joindre aux paysans et aux milices et de faire une diversion du côté de la frontière ; 2° d'occuper Novi avec de l'infanterie, de la cavalerie et des hussards, afin de réprimer les courses des ennemis en-deçà de la Bochetta ; 3° d'envoyer en Piémont le gros de l'armée impériale et les bataillons royaux qui avaient été employés au siège de Gênes, afin d'être en état de couvrir la frontière du Dauphiné. Les différents corps furent distribués en conséquence.

Juillet.

—

Opérations du baron de Leutron sur les hauteurs d'Oneille.

Cependant le baron de Leutron, qui occupait toujours la même position sur les hauteurs d'Oneille, entre Monte-Grande et Port-Maurice, fit savoir au roi : que l'armée du maréchal de Bellisle paraissait se replier sur Nice, où les carabiniers royaux, les grenadiers à cheval et les gardes de l'infant et du duc de Modène étaient déjà arrivés ; qu'on embarquait à San Remo les munitions de toute espèce ; que les gros équipages repassaient le Var ; que les hôpitaux étaient transportés à Antibes, et que néanmoins l'armée était encore rassemblée entre Menton et Bordighera, à l'exception de deux bataillons, placés à Vintimille, et des détachements de San Remo, de Camporosso, de Baïardo et de Dolceaqua. Il ajoutait que le chevalier de Bellisle, lieutenant général, venait de partir du camp de Menton avec cinq brigades françaises et deux espagnoles, marchant par Castillon et Berre, pour se jeter dans la vallée de Barcelonnette, et qu'à ce moment il ne restait plus, de Menton au Var, que seize bataillons ennemis.

Ce général, qui avait la brigade de Piémont bien éloignée de sa gauche, ayant reçu ordre de faire partir, le 20 juillet, les gardes et Montferrat, campés sur sa droite, au col de Pis et à Carpasio, pour se rendre par le col de Tende à Pignerol, crut devoir raccourcir la corde de son front et se resserrer sur sa droite, de façon à occuper les postes que ces brigades quittaient à Villa-Guardia et à établir son quartier à Borgomaro.

Expédition contre Castellaro.

Avant le départ de ces deux brigades, il voulut châtier les habitants de Castellaro, sur le territoire de Gênes, de leur hostilité, et, afin de rendre la leçon exemplaire, il ordonna de livrer le bourg au pillage.

Les compagnies de grenadiers et quatre cents hommes de la brigade de Montferrat, qui étaient au pas de Carpasio, furent chargés de cette exécution, aux ordres du colonel

Juillet. Lenthe. Mais Castellaro était occupé par une troupe de miquelets et des précautions étaient nécessaires. Le chevalier Chiesa partit du camp une heure avant la nuit, avec la compagnie des grenadiers de Montferrat et les volontaires; les fusiliers du chevalier Balegno devaient prendre le chemin de Monte-Alto et de Carpeneto, pour arriver à Castellaro une heure avant le jour et prévenir alors de leur arrivée le colonel Lenthe.

Balegno sortit du camp à l'entrée de la nuit avec quatre autres compagnies et suivit le chemin le plus court pour atteindre la chapelle de San Salvatore, où il devait attendre des nouvelles de l'avant-garde. Mais le colonel n'avait avec lui qu'un piquet et les grenadiers de Schulembourg et de Verceil, les deux compagnies de grenadiers du Roi et le reste du détachement ayant manqué la file et s'étant jeté dans le vallon de Pietra-Bruna.

Cette troupe ne parvint qu'au jour et avec beaucoup de difficultés à sa destination. Balegno se mit aussitôt en marche pour aller soutenir le chevalier Chiesa, mais arriva trop tard; son guide lui avait fait manquer le chemin, et il ne fut au rendez-vous qu'à 7 heures du matin au lieu de 3 heures, comme c'était convenu, et persuadé que le chevalier était déjà alors établi dans Castellaro, où l'on n'entendait aucun bruit, il marcha droit au village et tomba sous le feu des miquelets postés dans le clocher; sa troupe fut très maltraitée et il fut lui-même blessé, ce qui l'obligea à se retirer avec la compagnie des grenadiers et les volontaires.

Le colonel Lenthe arriva une heure après. Ignorant entièrement ce qui venait de se passer et ne trouvant personne, attendu que tous les habitants s'étaient réfugiés dans l'église, dans le clocher ou dans le cimetière, entouré de murailles crénelées, il envoya deux compagnies de grenadiers et deux

piquets pour occuper les maisons bâties en face de l'église. La lutte fut vive, et le village mis à feu et à sang. Juillet.

Pendant cette exécution, les habitants de Castellaro sonnaient le tocsin et battaient la caisse, afin d'avertir ceux de Taggia, bourg éloigné d'un mille seulement et gardé aussi par une troupe de miquelets. Le colonel dut par conséquent hâter le pillage pour avoir le temps de mettre le feu au village avant de battre en retraite. Il se retira sans être suivi, quand l'incendie eut été allumé.

Pour punir aussi les habitants de Langueglia et d'Alassio, dont le baron de Leutron avait aussi sujet de se plaindre et qui avaient été désarmés quelques semaines plus tôt, aussi bien que ceux d'Albenga, il leur fit enlever leur artillerie et l'expédia à Savone.

Revenons à des événements plus importants.

Le chevalier de Bellisle prend l'offensive.

Le chevalier de Bellisle, qui avait affecté, comme nous l'avons dit, d'en vouloir à la vallée de la Stura, s'était approché du mont Genèvre, pour prendre le commandement de l'armée qui s'y assemblait. Un corps d'infanterie espagnole s'avançait dans la Haute-Maurienne ; quelques bataillons de la même nation étaient déjà descendus par le Galibier et Sainte-Catherine de Briançon, pendant que les troupes françaises répandues dans les environs de Guillestre s'étaient éloignées pour se jeter, partie sur Briançon, par la route de Saint-Crépin et de la Bassée, partie sur Cervières, par celle d'Arvieux.

Les projets des alliés n'étaient donc plus équivoques, et le roi de Sardaigne ne songea plus qu'à placer sur la frontière toutes les troupes dont il pouvait disposer en dehors des dix bataillons qui venaient du siège de Gênes et qui, comme nous l'avons dit, avaient eu ordre de se rendre à Pignerol par le col de Tende. Il fit avancer ses quatre régiments de dragons entre Fénestrelle et Celle, tandis que

Juillet. les deux régiments de cavalerie continuèrent à rester aux débouchés de la vallée de la Stura.

Les quatre bataillons impériaux cantonnés à Pignerol allèrent camper à l'Assiette ; Chablais partit de Suse pour la même destination, et le comte de Briqueras y fit monter les corps placés sous ses ordres dans le Pragelas, et les deux bataillons de Schulembourg et de Pignerol allèrent de Coni et du Bourg-Saint-Dalmas à Fénestrelle.

Les Franco-Espagnols ne perdaient pas un instant et par la promptitude de leurs mouvements se flattaient de surprendre les Austro-Sardes. Ils commencèrent, dès le 16 juillet, à passer les Alpes. Leur avant-garde, composée de dix compagnies de grenadiers, de six bataillons de la brigade d'Artois et du régiment du Royal-Dragons, campa le même jour à Césane et poussa un détachement de grenadiers et de dragons au pont de Fenils, tandis que deux bataillons espagnols se rendirent de Modane à Bardonèche, par le col de la Roue, et y furent joints par six compagnies de grenadiers et six piquets.

Le chevalier de Bellisle, qui avait sous ses ordres MM. d'Andlau et de Mailli, maréchaux de camp, passa le mont Genèvre le lendemain, à la tête de la brigade de Bourbonnais suivie de celle de la Reine, campa à Césane, d'où l'avant-garde s'était avancée à Oulx, et poussa une troupe au Pont-Ventoux.

La colonne de leur droite, formée des brigades de Mailli, de Royal-Roussillon, de Condé, d'un bataillon de grenadiers royaux et des volontaires de Gantes, — ce qui faisait un total de quinze bataillons, — traversa, le même jour, le col de Cervières et campa à Rouillères, poussant une avant-garde à Champlas-du-Col ; le marquis de Villemur, lieutenant général la commandait, ayant sous lui le maréchal de camp de Larnage.

Juillet.

Le corps du centre, que conduisait le chevalier de Bellisle, alla le 17 de Césane camper à Oulx, et l'avant-garde s'avança, en se divisant, à Sauze d'Oulx, à Jouvenceaux et à Pont-Ventoux. Dans le même temps, le corps de la droite du marquis de Villemur passa le col de Sestrières et alla camper au Duc et à Chazal, en faisant occuper les hauteurs de sa gauche et le village de Traverses, au bas de la vallée, par les volontaires de Gantes; et, afin de ne plus se mettre à portée des postes ennemis, les avant-gardes des corps du chevalier de Bellisle et du marquis de Villemur se réunirent sur les hauteurs du col du Bourget, aux ordres du sieur d'Arnaud et s'avancèrent ensuite, par le sommet de la montagne, jusqu'au col de Côteplane, pendant que le gros se préparait à les suivre.

Le comte de Briqueras, à qui ces manœuvres annonçaient qu'il ne tarderait pas à être attaqué, ne négligea rien de ce qui pouvait servir à une vigoureuse défense; il se hâta d'assembler ses troupes et, le 18 au soir, elles étaient toutes, à à l'exception du régiment de Chablais, aux postes qui leur avaient été destinés.

Position défensive des Austro-Sardes.

Le 1er des gardes, les bataillons de Casal, de Meyer, et les quatre impériaux, Traun, Hagenback, Colloredo et Forgatz, furent établis dans les différents retranchements du plan du col de l'Assiette et dans les communications qui liaient ces retranchements à ceux du col de Seran; le 3e de Roi était chargé de la garde du col de l'Argueil; les 2e et 3e de Kalbermaten marchèrent au col de Seran; le 1er de Montfort alla au col du Grand-Lac et au vallon des Morts; celui de Sicile au poste de la Vallette; le 1er de Savoie aux cols de Fatières et de Fenestre; une partie des Vaudois qui avaient été chassés de Sauze d'Oulx s'étaient repliés au col de l'Albergean; là était placé un détachement de deux cents hommes d'ordonnance, dont cent avaient été fournis par la garnison de Fénestrelle.

Juillet. Le corps qui venait d'entrer en Piémont semblait si considérable (il comptait près de cinquante bataillons), que l'alarme était grande à l'armée royale. De plus, Charles-Emmanuel n'ignorait pas que nombre d'autres troupes étaient encore en marche pour se joindre aux premières avec un train considérable de grosse artillerie. Aussi envoya-t-il le comte Bogino, son premier secrétaire de guerre, à Milan, auprès du comte de Brown, afin de lui demander d'envoyer en Piémont, le plus tôt qu'il serait possible, les troupes impériales, qui étaient toujours aux environs de Gênes, quoique le siège en fût abandonné depuis quinze jours.

Cependant le comte de Briqueras, qui savait l'armée ennemie campée, depuis le soir du 18 juillet, sur les hauteurs de Côteplane, fit le lendemain, deux heures avant le jour, prendre les armes aux bataillons établis au plan de l'Assiette, et les fit marcher à leurs postes; mais, comme il était déjà 7 heures et que les alliés ne paraissaient pas se disposer à une attaque, il les fit rentrer dans leur camp. Ils durent bientôt en sortir une seconde fois pour regagner leurs retranchements, dont l'ennemi s'approchait.

Bataille de l'Assiette. Ce fut vers les 10 heures qu'il se mit en mouvement. Son but était d'occuper quelques hauteurs, à un quart de lieue des retranchements, avec des troupes d'élite. Vers 11 heures, une troupe assez nombreuse descendit des hauteurs et attaqua les volontaires piémontais des postes avancés, qui se retirèrent en bon ordre sur des buttes plus rapprochées des retranchements. A ce moment, différents corps s'avançaient à mi-côte, d'autres montaient vers le Sceuil, petit hameau bâti sur le chemin de Salbertrand à l'Assiette, et quelques-uns descendaient des hauteurs qu'ils avaient d'abord occupées. Ils se formèrent en face des Piémontais et peu après se divisèrent en trois colonnes.

Celle de la droite, aux ordres du marquis de Villemur et

du baron de Larnage, composée des brigades de Mailli, de Condé et de Royal-Roussillon, s'avança par le chemin du Grand-Puy dans le vallon qui se trouve entre le petit Seran et l'Assiette, pour marcher de là, par sa droite, au col de Seran. Juillet.

Celle de la gauche, commandée par M. de Mailli et le maréchal de camp Dancourt, avec les brigades de Bourbonnais et de la Reine, dont six compagnies de grenadiers et des volontaires formaient l'avant-garde, marcha vers les bois en face des retranchements, ayant le chemin d'Oulx sur sa droite.

Enfin la colonne du centre, sous le chevalier de Bellisle, comprenait huit compagnies de grenadiers, seize piquets et six bataillons de la brigade d'Artois; elle était destinée à l'attaque de la tenaille.

Lorsque ces deux dernières colonnes, qui n'avaient que très peu de chemin à faire, furent à portée de carabine, elles firent halte, pour donner le temps à la troisième de se porter au pied du Seran, où elle ne pouvait arriver qu'après quatre ou cinq heures de marche.

Avant de s'ébranler, les colonnes du centre et de la gauche dirigèrent sur la tenaille dix pièces de canon de montagne, qu'elles avaient placées sur une hauteur. A 4 heures du soir, la colonne de la gauche se mit en mouvement et forma deux corps, qui marchèrent à grands pas aux retranchements, vers la droite du front ennemi, gardés par les bataillons de Meyer et de Forgatz; ceux-ci les laissèrent approcher jusqu'à une petite portée de fusil et firent alors sur eux un feu terrible de tout leur front, tandis que le bataillon de Traun, qui occupait la grande communication, les prit en flanc et de revers; ils ne purent pousser plus avant.

Les officiers qui conduisaient cette colonne la rallièrent

Juillet. plusieurs fois et la ramenèrent à la charge; mais enfin, après avoir essuyé des pertes considérables, voyant qu'il ne leur était pas possible de pénétrer dans ce poste, ils se replièrent à quelque distance, puis, se formant de nouveau, détachèrent une troupe, qui descendit par le bois et se jeta entre les retranchements de l'Assiette et les ruines de Riobacon. Cet endroit n'étant pas retranché, il lui fut facile d'y pénétrer et d'obliger les piquets postés dans les retranchements de ces ruines à se retirer sur l'Argueil, où le bataillon de Chablais, arrivé le matin de Suse, avait remplacé celui de Roi; ce bataillon marcha bien vite au col de Seran.

Pendant que la colonne de la gauche attaquait le front de l'ennemi par sa droite, celle du centre, divisée en deux corps, marcha sur la redoute, à la faveur de la crête qui y aboutit, et, suivant à droite et à gauche cette espèce d'abri, elle ne s'arrêta qu'à portée de pistolet de la tenaille. Les troupes qui en formaient la tête s'avancèrent précipitamment aux deux angles saillants de l'ouvrage. Les alliés firent là des prodiges de valeur; animés par leurs généraux, qui se tenaient toujours au premier rang, malgré le feu vif et soutenu qui partait du front et des flancs de la tenaille, malgré le feu des volontaires et des grenadiers de Meyer, placés sur une butte parallèle à l'ouvrage, les soldats s'avançaient hardiment jusqu'au pied des retranchements, dont ils sapaient les fondements à coups de pics.

Les compagnies de grenadiers des gardes et de Casal, qui défendaient cette redoute, faisaient aussi des merveilles, et, encouragées par le général Alciati et par le brigadier Martinengo, elles repoussèrent vigoureusement les assaillants, dont la plupart étaient tellement collés aux retranchements du front de la redoute, que son feu ne pouvait les atteindre. Du haut du parapet, les grenadiers tiraient en

plongeant; d'autres lançaient d'énormes pierres ou montaient sur les retranchements pour percer les assaillants avec leurs baïonnettes. La retraite des volontaires piémontais, des grenadiers de Meyer et des gardes, qui avaient été contraints d'abandonner la butte parallèle à l'ouvrage, ne ralentirent en rien la vigueur de la défense. Juillet.

Mort du chevalier de Bellisle.

Voyant le peu de réussite de cette attaque, d'où dépendait le succès de l'entreprise, le chevalier de Bellisle se jeta lui-même en avant, afin de donner des ordres et d'animer les troupes par sa présence; il se fit apporter un drapeau, qu'il planta de sa main sur le retranchement. A ce moment il fut atteint d'un coup de fusil au bras, mais ne lâcha pas prise. Sa valeur lui coûta la vie; bientôt après il fut blessé mortellement. Le maréchal de camp d'Arnaud et un grand nombre d'officiers, qui suivaient le chevalier de Bellisle, eurent le même sort.

Ces pertes ne rebutèrent point les alliés; ils continuèrent l'attaque contre les grenadiers, qui, n'ayant plus que des armes hors de service, ne se défendaient guère qu'à coups de pierres. D'ailleurs, depuis quelque temps l'attention des généraux était attirée d'un autre côté.

La colonne de la droite des assaillants, étant arrivée, après un long détour, au col de Seran, attaqua les retranchements gardés par deux bataillons de Kalbermaten et un de Roi, avec une vivacité égale à celle qu'avait montrée la colonne du centre dans l'attaque de la tenaille, et, comme ce poste dominait absolument celui de l'Assiette, toute résistance de la part de ce dernier devenait inutile si le col de Seran était emporté. Aussi le comte de Briqueras se porta-t-il immédiatement de ce côté de concert avec le chevalier Alciati, à la tête des piquets de Casal, de Meyer et d'Hagenback.

Les trois bataillons suisses chargés de la défense du col

Juillet.

de Seran se soutinrent énergiquement. Les assaillants, repoussés trois fois, revinrent à la charge, mais, rebutés enfin, prirent le parti de se retirer. Leur retraite s'opéra en bon ordre et avec les plus grandes précautions.

Retraite des Franco-Espagnols.

Cependant, à l'Assiette on avait jeté les grenadiers des gardes et un piquet, et dans la tenaille les grenadiers de Forgatz. Il devenait ainsi toujours de plus en plus difficile aux assaillants de se faire jour et de pénétrer dans le poste ; au coucher du soleil, ils se replièrent de toutes parts. Des grenadiers de Kalbermaten et de Forgatz, sortis des retranchements pour visiter les lieux abandonnés, y ramassèrent une lance et deux drapeaux ; ils dépouillèrent le chevalier de Bellisle et trouvèrent dans ses poches le plan de la campagne et un état des forces de l'armée française établie sur les frontières du Piémont ; sans compter les garnisons de la Provence et du Dauphiné, elle était portée dans ce document à soixante-quinze escadrons et à cent deux bataillons.

Quoique les alliés se fussent retirés, afin de se mettre à l'abri de toute surprise, les Austro-Sardes passèrent la nuit sous les armes. Le comte de Briqueras, après avoir consulté les officiers généraux, prit les dispositions nécessaires pour soutenir ses postes dans la crainte d'une nouvelle attaque ; mais ses craintes furent vaines, car, après une halte de quelques heures dans le camp qu'ils avaient occupé la veille, ils se mirent en marche sur deux colonnes, dont l'une campa à Sauze d'Oulx et l'autre aux Traverses, dans la vallée de Pragelas. Elles voulaient se rendre au pied du mont Genèvre, afin de le passer l'une par Sestrières, l'autre par Césane. Le maréchal de camp de Mailli écrivit au général piémontais pour lui recommander six cents blessés, qu'il avait laissés sur le champ de bataille.

Le 20, le jour se montrait à peine, que les abords des

retranchements apparurent couverts de morts et de blessés. Le marquis de Villemur, ayant pris le commandement de l'armée franco-espagnole, demanda le corps du chevalier de Bellisle qui lui fut envoyé. Comme M. de Mailli, il priait le général ennemi de prendre soin des blessés qui étaient restés sur le lieu de l'attaque. Ils furent tous transportés à Fénestrelle, sauf le brigadier de Beauregard et quelques autres officiers supérieurs, qui furent relâchés sur parole. Juillet.

La journée du 19 juillet coûta cher aux Franco-Espagnols; ils eurent près de six mille hommes hors de combat, dont deux généraux, cinq brigadiers, neuf colonels et environ quatre cents officiers. Les Austro-Sardes ne perdirent dans cette affaire que deux cent dix-neuf hommes.

Ils repassent les Alpes.

Après avoir inutilement versé tant de sang, découragés, les alliés précipitèrent leur retraite. Les deux corps qui campèrent à Sauze d'Oulx et aux Traverses le 20, décampèrent le jour suivant et repassèrent les Alpes le 22; l'un prit le chemin de Briançon, l'autre celui de Cervières, en laissant des postes sur le mont Genèvre et au col de Cervières. Ils replièrent en même temps les renforts considérables que le maréchal de Bellisle faisait filer sans cesse pour entrer dans les vallées du Piémont; le lendemain de l'affaire, la tête de leurs troupes était déjà à Salbertrand, et le corps espagnol qui s'était avancé jusqu'à Bramant, d'où il pouvait se jeter, selon les circonstances, dans la vallée de Suse ou dans la vallée d'Oulx, se replia à Saint-André.

Charles-Emmanuel se tient toujours sur la défensive.

Malgré le mauvais succès des armes ennemies, Charles-Emmanuel mit tout en œuvre pour défendre ses deux vallées attaquées; un ordre de la cour de Versailles pouvait y faire passer de nouveau les forces considérables qu'elle avait encore à portée de la frontière.

Août.

Le comte de Briqueras fut chargé de mettre en état de défense les retranchements de l'Assiette.

Ce général, apprenant que les alliés avaient placé un corps à Bousson et poussé des postes jusqu'au col de Sestrières, posta à la Balboute un bataillon de Schulembourg et un de Nice, pour mettre en sûreté la vallée de Pragelas. Le 30 juillet, les Français, après avoir réparé leurs pertes, firent quelques mouvements, et le roi n'était pas certain qu'ils n'en voulussent point encore à ses retranchements. Aussi les brigades des gardes et de Montfort, revenues de Gênes et de Pignerol quatre heures auparavant, reçurent-elles l'ordre de camper le même jour à la Pérouse et le lendemain à la Balboute avec les bataillons de Schulembourg et de Nice, qui y étaient déjà établis. Ces précautions furent inutiles. Les Franco-Espagnols avaient renoncé à leurs projets.

Le comte de Brown marche de Gênes vers le Piémont.

Le comte de Brown, qui avait pris le commandement des troupes impériales après la levée du siège de Gênes, s'était enfin mis en marche à la fin de juillet avec trente-deux bataillons et trente compagnies de grenadiers, pour s'approcher des vallées. Cette infanterie, divisée pendant la route en quatre colonnes, devait être rassemblée le 7 ou le 8 août aux environs de Caramagnole et de Casalgras. Le général prit les devants et se rendit à Turin dans les premiers jours du mois avec le comte de Chotek, commissaire général de l'armée, pour assurer la subsistance de ses troupes.

Projets d'incursions en France.

Un conseil de guerre fut assemblé afin d'arrêter le plan d'opérations pour le reste de la campagne. Charles-Emmanuel, après avoir démontré que les dispositions de l'ennemi prouvaient nettement l'intention de se tenir sur la défensive, demanda aux généraux anglais et allemands s'il ne serait pas possible de faire quelques incursions sur le

territoire français; la saison déjà avancée et les forces qu'ils avaient en face d'eux ne leur permettaient pas de s'y établir d'une manière solide et durable. Août.

Le prince exposa ensuite que la vallée de Barcelonnette offrait un accès facile dans le royaume de France, et qu'en laissant une dizaine de bataillons pour occuper les retranchements de l'Assiette et garder les vallées d'Oulx et de Pragelas,on pouvait jeter dans la vallée de la Stura le gros de l'infanterie, avec un corps de cavalerie et les hussards qui était en Piémont; quelques bataillons, suivis de milices du pays, s'avanceraient en même temps dans la vallée de la Maira, et, par Saint-Paul, se réuniraient à l'armée dans la vallée de Barcelonnette.

Les dix bataillons placés à cheval sur les vallées d'Oulx et de Pragelas, aux ordres du comte de Briqueras, pourraient opérer une diversion utile en faisant des incursions dans la vallée de Queyras si l'ennemi s'y affaiblissait; il est vrai, ajoutait le prince, que, selon toute apparence, les alliés ne manqueraient pas d'occuper en forces le fameux camp de Tournoux, qui est à l'entrée de la vallée de Barcelonnette, mais, si le chemin de la France nous était fermé de ce côté, nous nous bornerions à prendre des postes avantageux dans la vallée de la Stura, afin de couvrir le Piémont, et nous jetterions dans le comté de Nice le gros de nos troupes, qui, agissant de concert avec celles du baron de Leutron, chasseraient du pays les Franco-Espagnols et reprendraient les forts de Vintimille, de Villefranche et Montalban. Eu égard à nos forces, comparées à celles que les alliés ont mises en ligne au début des opérations, nous terminerions bien glorieusement la campagne en arrêtant leurs progrès aux Alpes et en reprenant sur eux le comté de Nice. Dès que les neiges auront fermé les passages des montagnes, on serait à même de tourner les yeux vers

Août. Gênes, d'en recommencer le siège et de le pousser plus vivement que par le passé.

Les généraux applaudirent à ces projets et ils furent immédiatement mis à exécution. Les troupes combinées devaient se réunir au Bourg Saint-Dalmas. Il fut expressément recommandé au comte de Brown de se hâter de pourvoir à la subsistance des troupes impériales, en faisant établir, à portée du lieu de rendez-vous, de gros magasins de vivres et de fourrages avec un nombre considérable de bêtes de somme; le roi avait quinze cents mulets pour ses troupes, qui ne fournissaient leur contingent que sur le pied du tiers; le général allemand en fit ramasser deux mille pour le service des siennes.

Les choses ainsi disposées, l'infanterie impériale se mit en marche le 12 août. Le corps campé à Caramagnole prit la route de Sanfre, Cervere, Saint-Alban, Castellet, et celui qui partait de Casalgras campa successivement à Monasterolo, Ville-Fallet et Vignolo, où il passa la Stura. Cette infanterie avait été augmentée de deux bataillons de Marschal, venus d'Allemagne depuis peu et d'un bataillon de Colloredo, qui avait été remplacé à l'Assiette par des Varadins; ce corps était ainsi composé de trente-cinq bataillons, d'un régiment de hussards et de trois régiments de cavalerie. Lobkowitz et Berlingen campaient à Savigliano; Berlingen dut gagner Pavie et détacher trois cents hussards pour aller joindre l'armée.

L'infanterie royale, qui comprenait seize bataillons, marcha des environs de Suse et de Fénestrelle, en trois colonnes, et arriva le 23 au Bourg-Saint-Dalmas. Un bataillon de Baden sortit de Coni pour se joindre à elle. Quatre brigades furent formées avec un effectif de dix mille hommes : c'étaient les brigades des gardes, de Savoie, de Piémont et de Schulembourg.

Les troupes impériales campèrent au Bourg sur trois lignes, leur gauche un peu en avant, et leur droite aux rives de l'espèce de vallon que forme la Stura; les troupes du roi étaient sur une seule ligne, la droite appuyée au petit hameau de Saint-Roch et la gauche s'étendant vers le Bourg. Août.

Le détachement des hussards fut établi à la Bégude, sur le chemin de Démont. L'artillerie parqua entre les lignes; celle du roi comprenait quatre pièces de 6, qui étaient portées à dos de mulets, et onze pièces de campagne; celle des Impériaux trente petites pièces de bataillon. Charles-Emmanuel, qui était à Coni depuis le 21, alla visiter ce camp le 24. Avant de s'y rendre le roi avait déjà eu des entretiens avec le comte de Brown et le général anglais, et tous deux avaient été d'avis que, vu la saison avancée, il fallait commencer par expulser l'ennemi du comté de Nice, pour mettre ensuite de nouveau le siège devant Gênes. En conséquence, l'armée devait entrer sur deux colonnes dans la vallée de Saint-Martin-Lantosque, en jetant deux gros détachements sur sa droite, l'un à Isola et l'autre à l'Argentière.

Afin d'éviter l'inaction absolue à laquelle pouvaient être obligés les Impériaux par suite du manque de magasins, douze bataillons devaient s'avancer jusqu'à Vinadio, pour être à portée de soutenir un détachement de deux mille hommes, qui pousserait jusqu'à l'Argentière, et un autre de quinze cents hommes, qui marcherait à Saint-Martin-Lantosque; cette manœuvre était destinée à partager l'attention de l'ennemi et à lui faire craindre d'être tourné par sa gauche; on pensait l'obliger ainsi à se replier sur le Var, et peut-être même au delà; il avait dégarni le comté de Nice pour attaquer le Piémont. Dès le premier jour, le comte de Briqueras avait reçu l'ordre d'agir avec les dix bataillons

Août. qu'il avait à l'Assiette, d'y joindre les Vaudois et les milices pour faire des incursions en Dauphiné ; de son côté, le baron de Leutron, qui était au Maro, sur les hauteurs de la vallée d'Oneille, devait se rapprocher de Vintimille. Ces mouvements exécutés en même temps, à une grande distance les uns des autres, ne pouvaient manquer de favoriser ceux de la grande armée.

Les corps établis dans la Rivière de Gênes, pour soutenir leur droite, s'étaient avancés à Borgomaro ; les alliés depuis lors n'avaient pas fait de mouvement et semblaient avoir abandonné le dessein de se replier sur le Var ou tout au moins sur Nice. Le gros de leurs troupes était à Menton avec mille hommes à San Remo et à Bordighera.

Mais, à la nouvelle du rassemblement des troupes piémontaises dans la vallée de la Stura, il leur fallut changer leurs positions ; en restant dans l'inaction, ils s'exposaient à être attaqués de front par l'armée de la Rivière, tandis que le roi de Sardaigne se jetterait sur sa gauche et tomberait sur leurs derrières. Le maréchal de Bellisle et le marquis de la Mina prirent donc le parti de raccourcir leur front et de se replier sur les hauteurs de la Turbie, de Notre-Dame de Laghet et des environs ; de là ils pouvaient gagner le Var dans une forte marche et ils étaient protégés par les forts de Montalban et de Villefranche. L'infant et ses généraux s'établirent à Nice, en tenant les bataillons à Gorbio, à Sainte-Agnès et à Castillon, et ils se retranchèrent à Eze et à Levens.

Avant que les alliés eussent opéré ces mouvements rétrogrades, le baron de Leutron, renforcé par quatre bataillons impériaux, avait envoyé le 1er de la Marine et le 2me de Baden de la Colla-Tanarda, au-dessus du village de Pigna, auprès d'une chapelle appelée Notre-Dame de Cavo, sur le chemin qui par Giogi tombe à Saorge ; le régiment de

Turin, qui était à la Colla-Ardente, s'était joint à la brigade de Piémont, que le comte Tana commandait au col de la Tanarda. Cette brigade alla camper à Pigna, d'où le comte envoya détruire les fortifications et ouvrir les murs d'enceinte de Castelfranco. Cette opération était à peine terminée qu'il reçut ordre de ne laisser à Pigna que les bataillons de la Marine et de Baden, aux ordres du comte Fallet, et de s'avancer avec les quatre autres par le col de Giogi à Breil, afin de tenir les cols de Brouis et de Perus, et de contenir par ce moyen l'ennemi dans cette vallée ou de l'incommoder dans sa retraite s'il se repliait de Sospel. Tana campa sur le dernier de ces cols. Le comte d'Entremont, en même temps, avec la brigade de Montferrat alla occuper le col de Raus, au-dessus de Lantosque, et poussa des volontaires et des milices à Utelle, pendant que le général en chef envoyait de son côté à San Remo et à Bordighera, que les Franco-Espagnols venaient d'abandonner. Août.

Le roi, cependant, poursuivant la réussite de son projet, ordonna au baron de Leutron de resserrer l'ennemi et de marcher à Dolceaqua. Celui-ci, après avoir fait reconnaître une position avantageuse dans les environs de cette ville par le major ingénieur Guibert et le comte de Robilant, partit du Maro le 24 août pour s'y rendre sur trois colonnes; celle de la droite prit la route de Montalto, Barranco, Ceriano, Baïardo et Isola; celle du centre passa à Valorio, à Taggia et à Bussana; celle de la gauche suivit le grand chemin, en côtoyant la mer par San Lorenzo, Cipressa et San Remo, d'où elle monta à Seborca. Le 27 août ces colonnes étaient réunies à Perinaldo, et, le 31, avaient atteint leur destination. Leutron marche à Dolceaqua. Sa position.

Les brigades de Montferrat et de Piémont étaient : la première à Raus et à Formagine, la seconde au col de Perus et à l'Olivette; les 1ers de la Marine et de Kalbermaten à la

Août. fontaine de Ganta, le bataillon de fusiliers à Isola ; le reste de l'armée alla camper entre la Roya et la Nervia, sa droite à la cassine Cogne, située entre le col de l'Abeglio et la Roquette, l'Olivette sur le front de son centre, Dolceaqua sur ses derrières ; la gauche était fermée par les douze bataillons impériaux que commandaient les généraux Novati, Marini et Zoch à Terrabianca, en face de Camporosso ; et quatre cents hommes par détachement furent établis à Castellar, pour servir d'avant-garde.

Les alliés, pour répondre à ce mouvement, se contentèrent de renforcer les garnisons de la ville et du château de Vintimille et de se retrancher sur les avenues de leur camp, où ils avaient établi du canon. Le baron de Leutron entreprit de les chasser du poste de Baussi-Rossi. Il chargea le colonel Molck de cette expédition, et lui donna trois compagnies de grenadiers, cinq cents hommes et les volontaires du lieutenant Borrelli, qui le joignirent à Bevera et allèrent se saisir du col de Gariana, par lequel la troupe du colonel autrichien devait passer. Lorsqu'elle y fut arrivée, les volontaires gagnèrent les hauteurs de la Bolenda, tandis que Molck continuait sa marche vers Notre-Dame d'Avia-Aperta, au-dessus de Baussi-Rossi. Les Franco-Espagnols ne tinrent pas ; les volontaires, descendus de la Bolenda et soutenus d'une compagnie de grenadiers, les délogèrent de ce poste et les poursuivirent jusqu'aux environs de Menton ; les vaincus se replièrent ensuite sur Nice, en évacuant la ville de Vintimille, Menton, Sainte-Agnès et Castillon. Castillon fut aussitôt occupé par la brigade de Piémont, qui du col du Perus y envoya un détachement ; le lieutenant-colonel Thaon de Revel entra dans Vintimille avec deux cents hommes, et, pour bloquer le château du côté opposé, le 1er bataillon de fusiliers alla camper sur les hauteurs d'Appio.

Août. — Charles-Emmanuel fait passer des corps dans le comté de Nice.

L'armée royale différait de s'avancer dans la vallée de la Stura par suite du défaut de subsistances des troupes impériales. Cependant, les alliés ayant poussé des détachements à l'Argentière et à Bersezio, Charles-Emmanuel fit partir sur-le-champ le contingent que ses troupes devaient fournir au corps de deux mille hommes destiné à marcher en avant. Mais la troupe ennemie s'était déjà retirée après avoir fourragé et incendié quelques maisons de Bersezio.

Le général de Saint-André marcha le lendemain avec le contingent des troupes impériales; il fut suivi de huit bataillons impériaux, de quatre piémontais et de quelques pièces d'artillerie de campagne, aux ordres du général Piccolomini. Les huit premiers bataillons campèrent le 28 août à Mojola, et les quatre autres à Gajola.

Le détachement de quinze cents hommes qui devait pénétrer dans la vallée de Lantosque était parti en même temps du camp du Bourg, commandé par le marquis d'Ormea; il campa à Entraque; un second corps se rendit à Notre-Dame de Fenestre; le 30 un troisième arrivait à Saint-Martin-Lantosque.

Il était temps que le gros de l'armée fît quelques mouvements pour s'avancer dans la vallée; le comte de Brown et le général Wentwort pensèrent comme le roi, qu'il fallait se porter à Démont et à Vinadio et faire avancer le corps du prince Piccolomini à Sambuco. Le 31 août, Charles-Emmanuel se rendit avec quatre brigades à Démont, où il prit son quartier; et, le 1er septembre, la première ligne des troupes impériales quitta le Bourg pour aller camper à Gajola et à Mojola.

Pendant ce temps, le général de Saint-André s'était avancé à l'Argentière et de là au col de la Madeleine; ne connaissant pas le pays, il avait envoyé en avant la compagnie de grenadiers de Daun et deux cent quarante

Septembre. hommes. L'ennemi, qui avait vu paraître une tête d'infanterie sur le col et qui savait les troupes en mouvement, s'avança en reconnaissance de ce côté, le 31 août avant le jour, avec des hussards, huit compagnies de grenadiers, et autant de piquets; une partie de cette infanterie passa dans le vallon de Lausanier, l'autre marcha par le grand chemin et gagna la gauche d'un autre petit vallon que forme le col de la Madeleine; il tourna ainsi les trois cents Piémontais, les attaqua et les fit prisonniers après une légère résistance.

Pour réparer cet échec, le prince Piccolomini s'avança le même jour à Sambuco et poussa aussitôt ses grenadiers à Pietraporzio, d'où ils étaient à portée de soutenir le corps du général de Saint-André à l'Argentière. La première ligne des troupes impériales, conduite par le général en chef, le remplaça à Vinadio; la deuxième quitta le Bourg pour s'avancer à Gajola et Mojola, d'où le lendemain elle alla camper à Ison.

Les vingt bataillons franco-espagnols établis dans le camp retranché de Tournoux, tenaient encore quelques corps détachés aux villages de Meyronnes, de Larche et de Maison-Méane. A l'approche des Austro-Sardes, ils se renforcèrent de dix bataillons tant dans ces postes qu'à Saint-Paul; aussi, afin de ne pas exposer son détachement, déjà entamé, le général Saint-André se retira-t-il à l'Argentière et à Bersezio.

Les succès du baron de Leutron, qui tenait la ville et bloquait le château de Vintimille, donnèrent au roi de Sardaigne l'idée de confier à ce général une entreprise plus importante. Il s'agissait de faire passer à sa droite un nouveau corps d'infanterie, qui irait joindre celui du marquis d'Ormea. La brigade de Savoie se rendit donc à Saint-Martin-Lantosque; mais, comme par suite de ce départ, il

Septembre.

ne restait au camp de Démont qu'un petit nombre de bataillons, Meyer eut ordre de s'y rendre et de ramener quatre pièces de montagne de Sambuco, où il était avec le prince Piccolomini.

Entreprise de Charles-Emmanuel du côté de Maison-Méane.

Toujours désireux de borner ses efforts à la défense de ses Etats, pour déloger ses ennemis du comté de Nice, le roi envoya le 1er de Montferrat et le 1er de Pignerol se joindre, avec quatre pièces de montagne, à la brigade de Savoie, dans la vallée de Lantosque. Un bataillon d'Andlau et un d'Andreasi partaient en même temps de Vinadio et d'Ison pour se rendre à Breil en cinq marches, et, de là, à l'armée du baron de Leutron, sur les hauteurs de Dolceaqua. Cependant les alliés, qui étaient à Tournoux et à Saint-Paul, allèrent en forces attaquer les grand'gardes des Varadins au col de la Madeleine et les poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'à l'Argentière ; ils se retirèrent ensuite à Maison-Méane, et les Varadins reprirent leur premier poste. Pour tirer satisfaction de ce nouvel échec, Charles-Emmanuel voulut enlever les postes avancés de Larche et de Maison-Méane ; dans ce but, il fit venir de Coni un détachement de soixante-dix de ses gardes, auxquels se joignirent six compagnies de grenadiers piémontais, deux piquets et trois mille Impériaux. Ces troupes campèrent le 17 à Pietraporzio et le jour suivant à Bersezio, où le lieutenant général de Kœnigsen alla se mettre à leur tête.

Ce général, accompagné de Falkemberg, de Maguire et de Sprecker, reconnut le même jour les hauteurs du col de la Madeleine et les chemins que chaque colonel devait prendre pour y arriver. Sur les 10 heures du soir, ces différents corps, auxquels s'étaient joints les quinze cents hommes du général de Saint-André, marchèrent à Bersezio; ils arrivèrent à une heure après minuit au col de la Madeleine.

Le prince Piccolomini, avec les onze bataillons qu'il avait à

Septembre. Sambuco, s'avança, le 18 septembre au soir, à Pont Bernard, et, après une halte de quelques heures, il se remit en marche et arriva au col de la Madeleine à 2 heures après minuit. C'est de là que, le 19 au matin, les corps prirent chacun leur direction.

Le général major de Saint-André, avec ses quinze cents hommes, unis à la compagnie des grenadiers du régiment de Piémont, partit du col une heure avant le jour et marcha sur la droite, par les sommets de l'Oronaye et du Vallonnet, pour descendre derrière Larche.

Le général major Sprecker, avec un corps à peu près égal, partit au point du jour, et, s'avançant de même sur la droite, à mi-côte, dirigea sa marche de manière à tourner aussi le village de Larche, afin de se réunir au général de Saint-André et de couper aux ennemis, qui occupaient Larche et Maison-Méane, la retraite et les secours qui pourraient leur venir du camp de Tournoux.

Le baron de Falkemberg, général major, partit à la même heure que Sprecker, avec le détachement qui était sorti du camp avec lui; prenant sur la gauche, il passa le torrent de l'Ubayette, suivit à mi-côte les montagnes de Lausanier et de Melzen et longea l'Ubayette jusqu'à la hauteur de Larche, où, repassant le torrent, il devait se joindre aux corps de Saint-André et de Sprecker, qui avaient pris le chemin de la droite. Le major des Varadins, avec trois cents de ses gens et autant de fantassins des deux nations, était parti avant minuit pour gagner les hauteurs de Lausanier et de Melzen, afin d'en chasser les postes que l'ennemi pouvait y avoir et couvrir la marche des colonnes de droite.

Le général commandant comte de Kœnigsen, ayant sous lui le général de Maguire, se mit en marche, peu de temps après le départ de la troisième colonne, avec

le reste des troupes impériales et suivit le chemin du bas de la vallée, qui conduit à Maison-Méane et à Larche; les gardes du corps, les hussards, une partie des Varadins et quelques compagnies de grenadiers étaient affectés à ce dernier corps, qui devait attaquer de front, tandis que ceux des généraux Saint-André, Sprecker et Falkemberg prendraient l'ennemi par ses derrières. Septembre.

Les onze bataillons du prince Piccolomini se tinrent en bataille sur la pente du col, en face de Maison-Méane, à portée de soutenir l'attaque et de protéger la retraite.

Il eût fallu, pour assurer le succès de l'expédition, que toutes les colonnes pussent arriver à point nommé à leur destination; mais, par suite de retards dans la marche de ces colonnes, le corps du centre, qui s'avançait par le chemin le plus court et le plus commode, arriva bientôt à Maison-Méane; il ne s'y fut pas plus tôt présenté que deux compagnies de grenadiers espagnols et deux piquets français, qui tenaient le village, se replièrent en bon ordre sur Larche, occupé par les volontaires royaux et par huit piquets.

Maison-Méane ainsi abandonné, les hussards gagnèrent la tête de l'infanterie, soutenus par les gardes du roi et par les Varadins. Ils s'avancèrent sans précautions jusqu'au-delà de Larche, et se trouvèrent sous le feu des ennemis. Le baron de Blonai, lieutenant des gardes, marcha avec eux pour dégager ce poste et fut suivi par l'infanterie. Les alliés prirent alors le parti de se retirer et ils le firent sans confusion, protégés qu'ils étaient par quelques buttes dont ils n'avaient pas négligé de s'emparer.

Les trois corps conduits par les généraux Saint-André, Sprecker et Falkemberg, qui, comme nous l'avons vu, avaient marché par la droite et par la gauche, afin de couper la retraite à l'ennemi, n'arrivèrent que longtemps

Septembre. après qu'elle eut été opérée ; les circuits et les détours qu'ils avaient été obligés de faire dans des chemins difficiles, qu'une pluie récente avait rendus presque impraticables, leur avaient bientôt fait perdre le peu d'avance qu'on leur avait donnée à leur départ du col de la Madeleine ; et c'est surtout à la saison que l'on doit l'insuccès de l'entreprise.

Le général de Kœnigsen mit ses troupes en bataille au-delà de Larche, d'où il poussa des grenadiers en avant sur les hauteurs de Certamussa, ce qui mit l'ennemi dans la nécessité de l'évacuer. Cependant, il ne restait qu'à se retirer. Les hussards et les grenadiers placés à Certamussa eurent, à 9 heures du matin, ordre d'abandonner cette position ; ils se replièrent sur Larche, puis sur Maison-Méane. Bientôt après, un détachement de troupes impériales, placé à l'arrière-garde avec les hussards, gagna les devants, et, poussé par l'ennemi qu'il avait en queue, fut obligé de se replier sur l'infanterie des troupes royales, qui, contre l'ordre ordinaire, formait l'arrière-garde. Les compagnies des grenadiers des gardes et de Piémont, sous le comte de Vallaise et le chevalier de Provana, se mirent en bataille dans un poste avantageux, d'où elles arrêtèrent les volontaires ennemis et dégagèrent les hussards, avec lesquels elles continuèrent leur route, à l'arrière-garde, jusqu'au col de la Madeleine ; nombre de soldats, dispersés dans les maisons et échauffés par le pillage, ne s'aperçurent point de la retraite et furent tous tués ou faits prisonniers. Les Austro-Sardes perdirent deux cents hommes.

Toute cette troupe campa le même jour entre l'Argentière et Bersezio, et le lendemain rentra dans ses corps, aux camps de Sambuco, de Vinadio, d'Ison et de Démont.

Le comte de Briqueras, de son côté, cherchait à opérer

Septembre.

quelque diversion sur les frontières du Haut-Dauphiné; il avait fait attaquer avec succès les postes retranchés du mont Genèvre, des cols de Cervières et de l'Echelle ; mais les Franco-Espagnols revinrent peu de temps après assez en forces pour s'y établir de nouveau. Le capitaine Rouzier, à la tête des Vaudois et d'un détachement d'ordonnance, s'était rendu maître du bourg de Queyras, d'où il avait délogé deux piquets, et il se trouvait à même de mettre la vallée à contribution.

Entreprise des Franco-Espagnols sur le Montferrat.

Pendant qu'on escarmouchait ainsi aux frontières du Dauphiné et de la Haute-Provence, les Français et les Espagnols, dont les forces s'étaient considérablement accrues à Gênes, prenaient l'offensive. Le marquis de Bissy, qui avait pris le commandement des troupes depuis la mort du duc de Boufflers, faisait sans relâche la petite guerre. Dès le mois d'août il avait fait, mais sans résultat, une tentative sur le poste de Campofreddo, à l'entrée de la vallée de l'Orba et en avant de Ronciglione, d'où le comte de Soro, avec huit cents hommes de troupes de la Reine, l'avait obligé à se retirer ; cet officier était détaché du corps commandé par le général Nadasti, qui, après la levée du siège de Gênes, avait été chargé de contenir les ennemis établis dans cette ville et aux environs, pour les empêcher de lever des contributions dans le Haut-Montferrat et dans les Langhe. Avec dix-sept escadrons et dix-huit bataillons, il tenait Ovada, Novi et Gavi, d'où il fournissait des postes à la Bochetta.

Pour couvrir les frontières, Charles-Emmanuel avait fait distribuer en trois corps dix-huit cents hommes de milices et de soldats d'ordonnance ; l'un était à Sassello, avec une compagnie au Plan delle Castagne ; l'autre à l'abbaye du Taglietto ; un troisième sur les hauteurs de Saint-Martin della Stella ; un quatrième à Varaggio, d'où il avait

Septembre. poussé une compagnie au château d'Invrea. Dans la nuit du 30 au 31 août, ce château fut enlevé par une troupe française, qui l'abandonna quelques heures après, pour se retirer avec ses prisonniers à Arenzano.

Le marquis de Bissy, qui, vers le milieu de septembre, vit augmenter ses forces par l'arrivée de huit bataillons français et des vingt-deux piquets espagnols, voulut faire une entreprise plus importante et tenter de pénétrer en même temps dans le Haut-Montferrat et dans la vallée de Taro. La première expédition fut confiée au maréchal de camp de Chauvelin et la seconde au duc de Nivernais. Le but principal du marquis de Bissy, du côté du Montferrat, était de faire payer de fortes contributions à la ville d'Acqui et d'enlever plusieurs officiers généraux qui y étaient allés prendre les bains.

Chauvelin, à la tête de quarante-deux piquets ou compagnies de grenadiers, se mit en marche de Voltri le 16 septembre, sur deux colonnes, pour gagner Sassello; celle de la droite, la plus nombreuse, avec quatre petites pièces de canon, passa à Canelona et au col del Dente, d'où elle descendit dans la vallée de l'Orba, laissa un détachement et le canon à l'abbaye de Taglietto, abandonnée par les milices piémontaises, et continua sa marche par le Pal. Là elle se divisa en deux troupes; l'une prit, par la Croix del Crine, le chemin de Costalonga, et alla s'emparer de la colline delle Bandite, située entre Sassello, Pareto et Ponzone, tandis que l'autre, descendant directement par le Pal, le long du coteau, alla tomber à Tagliarino.

La seconde colonne, en partant de Voltri, passa par Corborana, Lerca, l'Arpizella, et, laissant la Stella sur sa gauche, alla, par la crête des montagnes et par le bois, déboucher à Pontinvrea et alli Giogi ; elle était destinée à couvrir la marche de la première, en s'opposant à l'arrivée des secours qui auraient pu être envoyés de Savone.

Arrivé à Sassello deux heures avant la nuit, Chauvelin fit d'abord sommer le capitaine des milices qui occupait le château avec cinquante hommes ; celui-ci se rendit prisonnier de guerre. Il détacha ensuite le marquis Monti, brigadier, avec cinq compagnies de grenadiers et autant de piquets pour marcher à Mioglia, poste peu éloigné de là, et il s'en empara le même soir. Septembre.

Cette malheureuse place fut non seulement obligée de payer une contribution de guerre écrasante, mais encore fut livrée au pillage. Il marcha de là à Pareto, qui éprouva le même sort, et, la même nuit, revint à Sassello.

Le plan delle Castagne fut saccagé le lendemain, et le marquis de Lanoi, passant avec six cents hommes par Saint-Martin della Stella, descendit sur Varaggio, qu'avaient abandonné les milices piémontaises. Mais le maréchal de camp français trouva la Bormida tellement enflée qu'il ne put pousser jusqu'à Acqui, et fut obligé de se replier le 20, après avoir mis le feu au château de Sassello.

Le gouverneur de Savone, averti de ce qui se passait, fit partir nombre de milices et des soldats d'ordonnance pour Sassello, où ils arrivèrent quelques heures avant Lutzen, accouru d'Ovada au secours de la ville avec deux bataillons et cent hussards; ce général reprit le chemin d'Ovada quand il vit ses alliés dans la place.

Le duc de Nivernais, qui, avec un autre corps, devait agir dans la vallée de Taro, ne fut pas heureux dans ses tentatives; les troupes du général Nadasti le repoussèrent vigoureusement et le maltraitèrent dans sa retraite.

La nouvelle de cette invasion ne fut pas plus tôt connue du roi de Sardaigne, qui, comme nous l'avons vu, était à la tête de l'armée combinée dans la vallée de la Stura, qu'il destina deux cents chevaux et mille dragons pour couvrir les frontières de ses États de ce côté, et même y prendre

Octobre.

l'offensive à l'occasion ; ce corps fut assemblé à Alba le 28 septembre, sous le marquis de Saint-Germain, major général, qui devait opérer de concert avec le général Lutzen, placé à Ovada.

Le gros de l'armée franco-espagnole n'ayant plus rien à craindre du côté de Barcelonnette, avait fait filer un grand nombre de soldats de son camp de Tournoux dans le comté de Nice, où l'infant, le maréchal de Bellisle et le marquis de la Mina étaient constamment restés. Le baron de Leutron demanda aussitôt des renforts qui le missent en état de conserver et de défendre sa position derrière la Roya. La saison était déjà avancée, les Impériaux souhaitaient de se replier et manquaient même des subsistances nécessaires pour continuer la guerre ; c'est pourquoi le roi n'hésita pas à évacuer la vallée de la Stura, à cantonner l'armée et à envoyer au baron de Leutron les troupes dont il avait besoin pour tenir tête à l'ennemi.

Le roi évacue la vallée de la Stura et cantonne l'armée.

Ce projet fut exécuté dès le 29 septembre. La deuxième ligne de l'armée impériale, qui campait à Ison, se replia au Bourg-Saint-Dalmas, et elle y fut remplacée par la première, qui y marcha du camp de Vinadio, qu'occupa le corps du prince Piccolomini ; il ne resta dans le haut de la vallée que quatre bataillons, sous le comte de la Trinité. Le 30, l'armée impériale se rassembla au Bourg, où, peu de jours après, le bataillon de Varadins qui était à Pont-Bernard le joignit sans en avoir reçu l'ordre, alléguant que son temps de service était terminé et qu'il voulait reprendre le chemin de sa patrie.

Cette armée se mit en marche le 9 août sur quatre colonnes, qui regagnèrent successivement la Lombardie, après avoir laissé au général de Saint-André six bataillons et trois compagnies de grenadiers pour les conduire au baron de Leutron. Charles-Emmanuel ajouta à ce contingent

la brigade de Piémont, deux bataillons de Schulembourg, Montfort et Verceil. Ces troupes arrivèrent à leur destination le 10 octobre. Le roi avait regagné Turin. Octobre.

La campagne ainsi terminée en Piémont, le baron de Leutron prit ses dispositions pour contenir les alliés, qui semblaient vouloir marcher à lui. Il fit travailler activement à des retranchements sur les hauteurs de la Roya, où il était campé depuis la Tour d'Abeglio jusqu'à la mer. Grâce à sa jonction avec le corps du prince de Carignan, qui jusqu'alors avait occupé la vallée de Lantosque, et à l'arrivée des secours envoyés de la vallée de la Stura, il se trouva, en octobre, à la tête de cinquante-cinq bataillons, qu'il distribua ainsi qu'il suit :

Positions des Austro-Sardes dans le comté de Nice.

Sur son front, et en avant, à sa droite, le château de Castillon fut occupé par soixante hommes ; à sa gauche, le colonel Molck fut placé à Baussi-Rossi, avec six compagnies de grenadiers et neuf cents hommes ; trois cents étaient à Castellar avec le major de Lanoi, et, avec trois cents autres, le chevalier de Revel occupait Vintimille.

Les bataillons de Schulembourg, de Montfort, de Kalbermaten et de Verceil gardaient l'Olivette, sous les ordres du marquis de Falkemberg ; les six impériaux d'Andreasi venus de la Stura, campèrent à la Penna ; le comte Tana, qui, depuis le mois de septembre, était au col de Perus avec la brigade de Piémont, composée de cinq bataillons, y fut renforcé par le 2e du Piémont et le 1er de Baden ; il tenait Sospel avec des volontaires.

Le prince de Baden avait à ses ordres le 2e de Savoie, le 2e et le 3e de Roi et Meyer, qui campèrent aux Alpes de Breil ; il établit des postes à Moulinet, au col et sur les hauteurs de Mangiabo et de l'Aution.

Le régiment de Pignerol alla camper à Formagine, sur la droite, à portée du col de Raus.

Octobre.

Le 1er bataillon de Montfort était placé à Belvédère ; le détachement de quinze cents hommes, que le marquis d'Ormea commandait à Lantosque depuis que de la vallée de la Stura il était passé dans le comté de Nice, fut replié et envoyé également à Belvédère ; les volontaires de Macel se retirèrent d'Utelle à la Bollène.

Le major général d'Entremont, qui commandait la brigade de Montferrat, campée à Peiracave, eut ordre de se rendre dans les retranchements de Dolceaqua, où était le gros de l'armée. Le prince de Carignan, à la tête d'un corps de vingt-trois bataillons, établissait en même temps son quartier à Breil, en se rendant du col de Raus, par l'Olivette, jusqu'à Belvédère ; aux mouvements qu'il vit faire à l'ennemi par sa gauche sur Sospel et par sa droite sur Vintimille, ce général répondit en envoyant le bataillon de Montfort de Belvédère à Formagine, où campait Pignerol ; ces deux bataillons devaient fournir un détachement à Peiracave, pendant qu'il établirait les volontaires de Macel à Moulinet. Le marquis d'Ormea resta à Belvédère.

Mais la situation était grave. Les alliés, dont l'armée était alors forte de quatre-vingt-dix bataillons, pouvaient marcher à lui en forces par Sospel.

Dans un conseil réuni par le prince de Carignan, il fut décidé qu'au moindre danger, les sept bataillons qui étaient au col de Perus se replieraient, en laissant à ce poste un détachement pour éclairer les mouvements de l'ennemi. Les quatre bataillons du prince de Baden eurent ordre de s'avancer des Alpes de Breil sur les hauteurs de l'Albarea et de Mangiabo.

Mouvements dans le comté de Nice.

Ces précautions étaient nécessaires. L'armée franco-espagnole se mit en mouvement le 18 octobre, avant le jour, et marcha sur quatre colonnes par l'Escarène, Peille, Gorbio et Menton ; elle voulait tenter une attaque ou tout au moins ravitailler le château de Vintimille.

Le colonel Molck, placé à Baussi-Rossi, reçut le premier choc et demanda aussitôt du renfort au baron de Leutron ; mais dans la soirée l'ennemi avait passé, gagnant les hauteurs. Octobre.

En même temps, des galères et des galiotes armées s'approchèrent de Laita, entre Vintimille et Baussi-Rossi, dans le dessein d'y faire une descente et de couper la retraite aux troupes piémontaises placées dans ce dernier poste. L'entreprise échoua : un piquet de fusiliers, s'étant trouvé dans les environs du lieu de débarquement, fit feu sur les bâtiments les plus voisins du rivage, non sans avoir incommodé, une partie du jour, avec leur canon, le poste de Baussi-Rossi.

La colonne de droite des Franco-Espagnols, composée de douze compagnies de grenadiers et de sept bataillons, qui marchait par Menton, eut bientôt délogé les postes avancés de Castellar, et le major Lanoi dut se retirer au col de Grammont, en faisant occuper la montagne de Longeira par un capitaine et soixante hommes, et en plaçant des gardes au vieux Castellar et à la chapelle de Saint-Bernard.

La colonne qui avait pris la route de l'Escarène et du col de Braus, campa entre ce col et Sospel ; plusieurs bataillons s'en détachèrent pour marcher sur Moulinet.

Maîtresse de Menton et de Castellar, la colonne de droite se porta le lendemain à Longeira, dont le poste fut fait prisonnier sans coup férir. Cette colonne se divisa ensuite en deux corps ; l'un s'empara de toutes les hauteurs qui dominent Baussi-Rossi et l'autre s'avança sur le col de Grammont, pendant que quelques bataillons, venant de Sospel, s'y acheminaient aussi par le vieux château. Le major Lanoi, dont la troupe était réduite à deux cents hommes, ne voulant pas se laisser envelopper, se retira par Airole au camp de Dolceaqua.

Octobre. Les bataillons détachés de la colonne de droite qui avaient gagné Moulinet, emportèrent le poste défendu par les volontaires de Macel, placèrent quinze piquets dans le village, et s'étendirent jusqu'à Sospel, d'où le marquis de la Chotardière était parti la veille avec du canon, pour s'emparer de Castillon. La place capitula.

Le colonel Molck tenait encore Baussi-Rossi. Mais, le 20, l'ennemi, maître des hauteurs de sa droite, avait toute facilité de lui couper la retraite en descendant de Grammont à la chapelle de Saint-Antoine, située au sommet du vallon de Laita, et sur le col qui le sépare de la vallée de la Bevera ; dans cette situation il ne crut pas devoir différer de se retirer. Il n'avait pas de temps à perdre, car la tête de l'armée était déjà en vue de la chapelle lorsque son arrière-garde y arriva. Cette retraite s'exécuta avec tant de précipitation qu'il perdit deux cents hommes et oublia la garnison d'Appio; elle fut faite prisonnière.

Le 1er bataillon des fusiliers, qui était campé au-dessus de ce poste et sur la butte du château, d'où il était à même de soutenir Baussi-Rossi et de resserrer le blocus du fort de Vintimille, se trouvant isolé, se replia peu après et alla passer la Roya, comme avait fait le colonel Molck, sur un pont établi au-dessous de Bevera; ce pont fut aussitôt rompu.

La grande route de Menton à Vintimille une fois ouverte, les alliés attaquèrent le même jour le couvent de l'Annonciade, à peu de distance des murs de la ville de Vintimille ; là, sous le canon du château, un jeune du régiment d'Asti, nommé Aiguillon, qui était de garde avec trente hommes, se défendit valeureusement et disputa pied à pied le terrain jusqu'au moment où, blessé, il fut fait prisonnier avec les débris de sa troupe.

Le canon du château fit dès lors un grand feu sur la ville,

et surtout contre la porte de Menton. Le chevalier Thaon de Revel y commandait une garnison de trois cents hommes ; il fit barricader la porte attaquée et se disposa à la défense ; mais le canon du château ayant ruiné la porte et fait une brèche aux murailles, il se décida à évacuer la place à 2 heures du matin, et passa la Roya sur le pont établi entre Vintimille et le couvent de Saint-Augustin, qu'il détruisit pour ne pas être poursuivi. Octobre.

Pendant ce temps, le prince de Carignan, qui était chargé de la droite avec ses vingt bataillons distribués à Formagine, au col de Perus, à l'Albarea, à Mangiabo, à la Penna, à l'Olivette et à Breil, changea de position à la suite d'un conseil de guerre assemblé à Breil. Il avait déjà retiré le corps du prince de Baden des Alpes de Breil pour le placer à l'Albarea et à Mangiabo ; il replia les sept bataillons du comte Tana, du col du Perus au col de Brouis, sur le grand chemin de Breil, après y avoir laissé des volontaires et quatre piquets pour garder une redoute récemment construite. Ce prince, qui avait marché lui-même au col de Brouis, envoya ordre au général Andreasi de quitter la Penna et de se rapprocher de lui afin d'être, par ce moyen, en état de se porter mutuellement secours en cas d'attaque.

Le baron de Leutron renforce ses postes.

Le baron de Leutron ordonna à une partie des troupes autrichiennes du camp de Dolceaqua de quitter les positions qu'elles occupaient dans la plaine entre Vintimille et Bordighera, sur la Nervia, et de gagner, sur les hauteurs de leur droite, Notre-Dame des Vertus et la chapelle de Saint-Jacques, en face de Vintimille ; la Roya séparait les deux armées. Les Austro-Sardes se retranchèrent dans leurs postes depuis la Tour d'Abeglio jusqu'à Notre-Dame des Vertus, et quatre bâtiments anglais croisèrent à cette hauteur, afin de s'opposer à une descente sur la gauche ou sur les derrières de l'armée.



Octobre. Le duc de Bellisle et le marquis de la Mina s'avancèrent, le 22 octobre, à Vintimille, pour reconnaître la situation de leurs ennemis. Le baron de Leutron, qui n'ignorait pas combien leurs forces étaient supérieures aux siennes, résolut alors de tenir les corps plus unis et fit parvenir en conséquence ses ordres au prince de Carignan, qui était le plus éloigné.

Les équipages et mulets des troupes du roi se mirent en marche dans la nuit du 23 au 24, suivirent le grand chemin jusqu'à Saorge, pour se rendre par le col de Giogi au camp de Dolceaqua. Les six bataillons impériaux campés entre la Penna et le col de Brouis, aux ordres du général Andreasi, partirent à 2 heures du matin pour gagner Airole, d'où, passant le col d'Abeglio, ils descendirent à Dolceaqua et allèrent se joindre au corps autrichien du général Novati, sur la gauche de Notre-Dame des Vertus et à Saint-Jacques; leurs équipages suivaient la même route.

Les deux bataillons de Montfort, le 1er de Schulembourg, deux de Kalbermaten et de Verceil, qui étaient à l'Olivette, montèrent à la Penna, dès que les Impériaux l'eurent quittée, et descendirent à Breil.

La brigade de Piémont, qui était au col de Brouis, aux ordres du comte Tana, se retira par le grand chemin de Breil où elle se joignit aux quatre bataillons venus de l'Olivette, jeta le 2e bataillon de Piémont dans Saorge, et monta par le Fourquin pour aller camper sur la droite de l'armée.

Les quatre bataillons du prince de Baden, qui occupaient l'Albarea et Mangiabo, et le détachement du marquis d'Ormea, qui tenait Belvédère, allèrent garder le col de l'Aution, pour couvrir les hauteurs de Fontan et de Tende, et, de concert avec le 2e bataillon de Piémont, envoyé à Saorge, assurer la communication de l'armée avec le Piémont.

Le 2ᵉ bataillon de Montfort et celui de Pignerol, qui étaient à Formagine, allèrent camper à la grande vacherie au-dessus de l'Aution, afin de couvrir les chemins de Sospel et de Moulinet ; le détachement du marquis d'Ormea y fut placé pour la garde du col de Viret et de Raus. Deux cent cinquante volontaires de Macel occupèrent Breil et s'y retranchèrent. Comme ce poste était d'une haute importance pour la défense du mont Giogi et des hauteurs qui dominaient la droite de l'armée, cet officier eut ordre d'y tenir jusqu'à la dernière extrémité. Octobre.

Le détachement de deux cents hommes posté au pas de Strafurgo, aux ordres d'un major, fut replié à Airole, afin de soutenir des milices de la principauté d'Oneille, que commandait le marquis de Balestrin.

Après avoir exécuté ses instructions, le prince de Carignan arriva avec ses troupes le 28 octobre au camp de Dolceaqua. Les quatre bataillons de Schulembourg, de Montfort, de Kalbermaten et de Verceil, qui venaient de l'Olivette, campèrent au Fourquin ; ils formaient la droite de la ligne et devaient soutenir Breil. Quatre autres, venus de Brouis, furent placés à la Tour, vers le col d'Abeglio, entre le Fourquin et Dolceaqua. Le 2ᵉ bataillon de Baden descendit au quartier général de Dolceaqua, prêt à se porter où il serait nécessaire.

Opérations du côté de la Roya.

Les alliés, qui avaient le gros de leur armée à Menton, rétablirent le pont de la Roya, entre Vintimille et le couvent des Augustins, et y firent passer un corps de miquelets et de volontaires ; ceux-ci, soutenus par plusieurs corps de grenadiers, après avoir chassé toutes les gardes de la plaine, attaquèrent le 24, de grand matin, le général Zoch sur la gauche de l'armée piémontaise. Zoch, avec ses quatre bataillons et quelques renforts, qui arrivèrent à temps, resta maître de la position.



Octobre. Ce mauvais succès leur fit abandonner, pendant la nuit, le couvent des Augustins et tout ce qu'ils occupaient au-delà de la Roya pour repasser le pont qu'ils avaient établi ; les gardes avancées des troupes impériales, qui, dans l'obscurité entendirent le bruit que faisaient les ennemis en défilant sur le pont, crurent que leur armée entière prenait l'offensive; elles en donnèrent avis à leurs généraux, qui eux-mêmes prévinrent le baron de Leutron. Mais, dès le jour, on s'aperçut que la retraite avait été prise pour une marche en avant.

Le corps franco-espagnol placé entre le château de Vintimille et la Rivière, décampa pour se replier sur ses derrières, et celui de Sospel occupa aussitôt avec des grenadiers et des piquets la Penna, l'Olivette et le col de Brouis, que le prince de Carignan avait évacué en s'approchant de Dolceaqua. Ils établirent dans le village de Bevera une troupe de volontaires ; Airole, où se trouvait le marquis de Balestrin avec des milices et deux cents hommes d'ordonnance, était trop près de Bevera pour que cet officier s'y crût en sûreté, s'il ne faisait pas sauter le pont de la Roya ; ce pont déjà était miné. Balestrin ne réussit qu'à moitié dans son entreprise, il n'en détruisit d'abord qu'une partie, et ce n'est qu'à grand'peine qu'il put faire sauter le reste.

Cependant la gauche de l'armée alliée était en mouvement sur la droite des Austro-Sardes, et leur inquiétude était grande. De Breil, le capitaine Macel fit part de ses craintes au général, qui, afin d'assurer sa droite et d'être à portée de soutenir Breil, envoya les deux compagnies de grenadiers de Baden aux Alpettes de Giogi et chargea le comte de Pampara, qui était au Fourquin avec quatre bataillons, d'y faire marcher incessamment Kalbermaten et Verceil, pour occuper ces hauteurs importantes, dont l'ennemi aurait pu se saisir, si Breil avait été emporté.

Octobre.

Mais Breil ne fut point attaqué ; les alliés se bornèrent à reconnaître la place, et trois brigades, qui formaient le gros de leur camp de Sospel, marchèrent sur l'Olivette, d'où elles défilèrent le 27 octobre, en vue des retranchements ennemis, par le chemin de Strafurgo à Bevera ; passant à la chapelle de Saint-Antoine, elles occupèrent deux camps : l'un dans le vallon de Laita et l'autre au-dessus du vieux château de Vintimille.

Ce mouvement, qui pouvait tranquilliser Leutron pour sa droite, lui parut menaçant pour sa gauche. Il replia les deux bataillons qu'il avait envoyés aux Alpettes de Giogi et un des deux du Fourquin, où il ne laissa que Verceil, pour renforcer, par Schulembourg et Kalbermaten, la division du comte d'Entremont au col de Terrabianca et placer Montfort à la droite, auprès de l'Abeglio ; puis, après avoir visité la gauche de ses retranchements, occupés par les troupes impériales, il y fit entrer les bataillons que le général Andreasi commandait au-delà de la Nervia, où ils ne pouvaient servir qu'à favoriser une retraite, ainsi qu'un bataillon de Daun, que le général Novati tenait à son quartier de Camporosso.

Les alliés pensaient à prendre des quartiers d'hiver ; ils faisaient filer une partie de leurs troupes en Provence, et presque toute leur artillerie était déjà au-delà du Var. Néanmoins, ils envoyèrent à Sospel les trois brigades qu'ils en avaient tirées et poussèrent des grenadiers et des piquets au col de Brouis. Le bataillon de Kalbermaten marcha de Terrabianca au Fourquin, pour joindre Verceil et être ainsi en état de soutenir la droite de l'armée et de garnir les hauteurs.

Tandis que les deux armées ne paraissaient s'occuper que de la défensive, la saison s'avançait. Dès les premiers jours de novembre, les cols de l'Aution et de Braus étaient

Novembre. couverts de neige; le baron de Falkemberg dut les quitter et choisir un camp plus commode sur les hauteurs de Fontan, d'où il pouvait garder les chemins qui de ce col tombent au couvent de Saint-Dalmas et à Tende.

Les Franco-Espagnols ne tardèrent pas non plus à se replier. Vingt compagnies de grenadiers, qui campaient à Vintimille, rentrèrent dans leurs corps, et la brigade française placée sur les hauteurs qui dominent le château et la ville, après avoir fait entrer dans la place trois bataillons du Poitou, destinés à y passer l'hiver, descendirent dans le vallon de Laita.

Le baron de Leutron fait travailler à des retranchements.

Le baron de Leutron, voulant aussi garder pendant l'hiver les postes qu'il tenait, s'occupa de les mettre en état d'arrêter les progrès de l'ennemi dans la campagne suivante. Pour ce faire, il travailla à des retranchements qui n'étaient encore que tracés sur sa gauche, dans la plaine, à peu de distance de la mer, près du couvent de Saint-Augustin et de la cassine Orengo ; il y destina quatre pièces de canon de fer, prises à San Remo, que l'on avait désencloués. Il fit réparer toutes les autres et reçut au même moment un renfort de deux bataillons.

Ces deux bataillons furent placés entre Camporosso et la mer, afin de travailler aux ouvrages qui se construisaient sur le chemin de Vintimille à Bordighera. Les postes des hauteurs furent couverts de redoutes, flanquées de baracons en bois, qui devaient servir de logements aux gardes pendant l'hiver.

La Rivière du Ponent n'était pas le seul champ de bataille. Les Franco-Espagnols, qui se renforçaient tous les jours à Gênes au moyen de petits bâtiments de transport, que les vaisseaux anglais disaient ne pouvoir empêcher de longer la côte, les Franco-Espagnols, dis-je, très nombreux à Gênes, attaquèrent les frontières du Montferrat, dans le but de

tirer des contributions de cette province et du Piémont même, s'il était possible. Novembre.

Nous avons déjà dit que le marquis de Saint-Germain s'était avancé vers Sassello ; ses mille carabiniers repoussèrent l'ennemi, et les milices piémontaises reprirent leurs premiers postes.

Le duc de Richelieu, successeur du duc de Boufflers, attaque Campofreddo.

Le duc de Richelieu, lieutenant général, arrivé à Gênes pour remplacer le duc de Boufflers, tenta d'abord de s'emparer de Campofreddo, où son prédécesseur avait échoué ; ce poste, gardé par les troupes d'Ovada, maintenait la communication des Austro-Sardes avec Savone, et de là on pouvait couper la retraite vers Gênes, en descendant directement, par Masone et Canelona, sur Voltri.

Il assembla donc aux environs de Gênes sept bataillons français et vingt piquets espagnols. Quatre bataillons français et quelques compagnies franches prirent le chemin d'Arenzano et de Terralba, où, laissant l'Orba sur leur gauche, ils passèrent le col de Paraion et se rendirent à Moncalvo, pour descendre entre Cassinella et Ronciglione et envelopper un bataillon autrichien.

Le duc de Richelieu, avec la colonne la plus considérable et quelques pièces de campagne, s'avança immédiatement par les hauteurs à Sestri, à Creveri, puis, en passant au-dessus de Masone, alla s'emparer de Campofreddo, afin de couper la communication avec Ronciglione ; en bloquant ce dernier poste, il voulait ensuite pousser jusqu'à Ovada, où les habitants du pays lui assuraient qu'il n'y avait que trois bataillons extrêmement faibles.

Le hasard fit échouer ces projets ; le général Newhaus, qui allait à l'armée relever le général Monti et conduisait avec lui deux bataillons, arriva à Ovada le 15 au soir, lorsqu'un déserteur vint annoncer à Campofreddo les des-

Novembre. seins du général français. Newhaus, replia aussitôt le bataillon qui était à Ronciglione, où il ne laissa qu'un piquet.

Le marquis de Saint-Germain, averti le 15 que les ennemis étaient en mouvement et semblaient diriger leur marche sur Campofreddo, fit avancer cinquante carabiniers, deux cents dragons et cent milices, avec ordre de se saisir de Moncalvo ; il se tint lui-même prêt à marcher avec le gros de sa troupe, lorsqu'il aurait des nouvelles plus positives de la manœuvre des alliés. Bientôt le général Mellini, qui avait remplacé Lutzen à Ovada, l'engagea par lettre à marcher avec tout ce qu'il avait de troupes pour prendre les Français en flanc, pendant que de son côté il les attaquerait de front.

Il était déjà, le 16, au point du jour, à l'abbaye de Taglietto, d'où il écrivit au général Mellini pour s'entendre avec lui. Celui-ci lui fit savoir que le général Newhaus marcherait le lendemain, au point du jour, pour attaquer le duc de Richelieu avec les cinq bataillons d'Ovada; que le général Nadasti promettait d'en faire autant par Carossio; que le premier formerait deux colonnes, dont l'une, laissant l'Orba sur sa gauche, gagnerait les hauteurs de Campofreddo, tandis que l'autre marcherait droit sur Ronciglione, et qu'à 11 heures de France, tous seraient à leur poste.

Ces arrangements pris, le marquis de Saint-Germain se rendit avec toute sa troupe au col de la Crocetta, situé entre Moncalvo et le col de Paraion; et, en y attendant des nouvelles du mouvement des Autrichiens, il poussa en avant plusieurs petits détachements pour guetter l'ennemi; il apprit, vers midi, qu'il renonçait à son entreprise et se retirait par les hauteurs de Masone et le chemin de Creveri. Il le fit suivre par cent cinquante volontaires, des dragons et des milices, qui atteignirent son arrière-garde à la

descente du col de Paraion et l'accompagnèrent à coups de fusil jusqu'au-delà de Canelona. Novembre.

Le général Nadasti n'avait pas opéré le moindre mouvement; il s'était contenté de faire des reconnaissances vers Ronciglionė. Le duc de Richelieu dut à cette abstention de se retirer sans grands dommages.

Le marquis de Saint-Germain, arrivé le 18 à Sassello, envoya, le 19, à l'abbaye de Taglietto trois compagnies de milices et trente dragons, afin de tenir des postes à Moncalvo, à la Ferrera, à la Martina et à San Pietro de l'Orba; il fit occuper le même jour, par des milices auxquelles il joignit aussi quelques dragons, Ciampana du Pal et la Croix del Crine. Trente hommes de la garnison de Savone et une compagnie de milices, étaient en même temps placés à Giovi du Pont del Pra. La Stella était gardée par six compagnies de milices qui fournissaient des détachements à Saint-Martin, à l'Arpizella et au mont Agripino, pour maintenir la communication avec Varaggio, que le chevalier de Saint-Oyen occupait avec des volontaires et des milices.

Les armées choisissent leurs quartiers d'hiver.

A la fin de novembre, la tranquillité la plus parfaite régnait sur la frontière et chacun songeait à prendre ses quartiers.

Le général français s'établit à Saint-Pierre d'Arène, avec Royal-Italien. Trois bataillons de Royal-Bavière et Comtois furent placés à Voltri et tinrent des détachements à Mella et à Canelona. Le régiment de Bresse et six piquets espagnols occupèrent Arenzano, que l'on retrancha et que l'on garnit d'artillerie. Les autres troupes furent réparties à Porto-Morone, à Polsevera et aux cabanes de Marco-Aurelio. Le quartier géneral espagnol était à Bisagno.

Le marquis de Saint-Germain, avant de quitter Sassello, où il fut remplacé par le major Lovera, qui y commandait un détachement de deux cents hommes d'infanterie, fit réparer



Novembre-Décembre.

le château, afin de le mettre en état de couvrir le Haut-Montferrat.

L'armée de l'infant paraissait aussi, dès le 15 novembre, s'occuper de ses quartiers d'hiver, et le général Novati, sous ce prétexte, demandait au baron de Leutron de permettre au gros de l'infanterie autrichienne d'aller prendre les siens en Lombardie. Mais, avant de céder aux sollicitations du général impérial, le baron voulait être bien assuré que la plus grande partie des troupes franco-espagnoles avait repassé le Var. Il apprit bientôt que la destination de chacun de leurs corps était déjà fixée; que Vintimille serait occupé par cinq bataillons français; que quatre autres hiverneraient à Valdeblore et à Lantosque; que l'infanterie irait s'établir à Montpellier, où le marquis de la Mina devait la suivre, tandis que le maréchal de Bellisle se rendrait à Paris; que les retranchements étaient abandonnés, et l'artillerie parquée à Nice, près de la porte Pairolière, enfin que les malades, les gros équipages et plusieurs bataillons étaient déjà au-delà du Var.

En effet quelques jours après, cinquante bataillons des troupes alliées avaient repassé le Var. Le marquis de Mirepoix était toujours près de Menton avec un corps de six bataillons et de seize compagnies de grenadiers; aux ordres du marquis de Poulperi, maréchal, un autre tenait Sospel, avec des troupes à la Penna, à l'Olivette et à Castillon; douze bataillons étaient encore campés aux environs de Nice, trente à Levens; le corps des chasseurs occupait la Penna et les volontaires Bevera.

Les vingt-cinq bataillons piémontais et les dix impériaux eurent comme cantonnements; Bordighera, San Biaggio, Soldano, Valbona, Valoria, San Remo, Colla di San Remo, Taggia, Castellar, Ceriano, Riva di Taggia, San Stephano, Camporosso, Port-Maurice, Triora, Pigna, Castelfranco,

Baïardo, Saorge, Dolceaqua, Perinaldo, Apricale, Isola, Albenga, Finale, Savone. Novembre-Décembre.

Seize bataillons devaient passer en Piémont et occuper : Cairo, Millesimo, Bene, Mondovi, Cherasco, Bra, Alba, Acqui, Asti, Valence, Alexandrie, Turin.

Les vingt-neuf bataillons franco-espagnols restés dans le comté de Nice avec le marquis de Mirepoix avaient comme cantonnements : Vintimille, Laita, Menton, Monaco, Castellar, Villefranche, Nice, Contes, l'Escarène, Luceram, Levens, Lantosque, la Bollène, Roquebillière, Belvédère, Saint-Martin-Lantosque, Utelle, la Tour, Sospel, Villars et Puget-Théniers. Un grand nombre de volontaires étaient distribués à Sospel, à l'Olivette, à Bevera et à Moulinet.

CAMPAGNE DE 1748

Janvier.

Les commencements de l'année 1748 furent souvent troublés dans le comté de Nice et dans la Rivière du Ponent par les attaques des Franco-Espagnols contre les postes avancés de l'ennemi.

Les volontaires chargés de garder les bords de la Roya furent assaillis, dans les premiers jours de janvier, au-dessous des retranchements ; ils repoussèrent les assaillants sans pertes ni d'un côté ni de l'autre.

Les Français s'emparent de Varaggio.

Le duc de Richelieu, qui voyait arriver fréquemment à Gênes de nouvelles troupes, embarquées à Antibes ou à Monaco, et qui, depuis longtemps, n'avait rien entrepris ni sur le Haut-Montferrat ni dans la Rivière du Ponent, chercha à étendre ses conquêtes le long de la côte. Varaggio était le poste ennemi le plus proche de lui. Pour s'en rendre maître, il fit embarquer à Arenzano une partie de la troupe qu'il destinait à cette opération avec ordre d'aborder vers Celle, entre Savone et Varaggio, afin de couper la retraite au détachement qui était dans ce dernier village, tandis que le marquis de Roquepine, suivi de quatre compagnies de grenadiers et de dix piquets, attaquerait la porte du côté d'Arenzano.

Ce plan fut mis en exécution le 5 janvier avant le jour. Janvier.
Après avoir repoussé les gardes ennemies des environs du château d'Invrea et fait prisonniers les volontaires placés dans le bourg de Solaro, le duc investit le village. La porte allait sauter sous les coups de hache des alliés, lorsque le chevalier de Saint-Oyen, se voyant perdu sans retour, capitula ; il se rendit prisonnier de guerre, mais sauva ses équipages.

Le comte de Broglie, qui commandait alors à Vintimille le régiment de Poitou, pendant la nuit du 6 au 7 janvier, fit sortir trois cents grenadiers, volontaires ou piquets, pour attaquer le couvent de Saint-Augustin, occupé par des Croates ; les palissades qui l'entouraient furent coupées en partie et les portes presque totalement hachées ; pour tenir en arrière les bataillons qui pouvaient apporter des secours de San Biaggio, de Valbona, de Valderora, et de Bordighera, quelques pièces de canon de la ville firent feu sur le chemin que ces corps devaient suivre, mais elles n'arrêtèrent pas les grenadiers d'Andlau et de Bourgsdorff, qui des retranchements voisins arrivèrent à temps pour sauver la place.

Les Franco-Espagnols réussirent mieux la nuit suivante, dans une autre expédition : guidés par un déserteur, ils enlevèrent un poste de quatre hommes, commandé par un caporal, placé au-dessus de l'avancée de la tenaille dite la Carmella.

Le marquis de Mirepoix, méditant quelque entreprise plus importante, s'avança, vers la moitié du mois de janvier, à Sospel, et fit des reconnaissances du côté de Breil, de Saorge, de Fontan, des Alpes de Breil, du col de Giogi et des montagnes de Peïracave, jusqu'au col de Raus.

Leutron ne perdit pas de temps pour mettre en sûreté le premier de ces postes ; il fit former quelques retranche-

Février.

ments sur ses avenues, pour que le chevalier Macel, qui y commandait, averti à temps, ne courût pas les risques d'une surprise, et pût, s'il y était contraint, se ménager une retraite par sa gauche avant d'être totalement investi.

Les alliés cependant menaçaient chaque jour de plus en plus les postes avancés des Austro-Sardes. Deux cent cinquante hommes, sortis de la Penna, de l'Olivette et de Bevera, passèrent la Roya la nuit du 21 au 22 janvier, entre Para et le Moulin, sans être aperçus; ils se formèrent ensuite au-dessous d'Airole et se divisèrent en deux corps, dont l'un s'avança sur le village et s'y introduisit par le chemin du bas de l'église, tandis que l'autre prit celui du haut, du côté de la fontaine. Le capitaine Borea, qui, avec deux subalternes et une troupe d'ordonnance, occupait cette position, fut fait prisonnier; mais deux compagnies de milices, qu'il avait aussi sous ses ordres, s'enfuirent et se réfugièrent sur l'Abeglio.

Quand le village eut été pillé, le vainqueur l'abandonna, et les milices revinrent s'y établir vers 7 heures du matin.

Le marquis de Mirepoix s'était à peine retiré de Sospel à Nice, d'où la négligence ou la connivence des vaisseaux anglais laissait partir presque tous les jours des convois de troupes pour Gênes en vue de la campagne suivante, qu'un corps de mille hommes marcha au col de Brouis. Il enleva des milices; puis, après y avoir passé la nuit du 25 au 26 janvier, il se divisa en quatre colonnes, et, à 5 heures du matin, s'avança sur Breil.

Les secours envoyés de Saorge et la résistance des défenseurs firent avorter l'entreprise.

Vers le soir, ayant perdu dix-huit hommes tués ou blessés, pour rendre plus forte sa position, le baron de Leutron fit passer le 3e bataillon de Salis de Pigna à Fontan et à Saorge.

Les Français attaquèrent encore le poste du Fourquin,

défendu par un caporal et six hommes, qui, après une bonne défense, se rendirent prisonniers. Une garde avancée fut délogée de Para. Mars.

En plein midi, le poste avancé de Tourrette, en face de Vintimille, avec sa redoute fermée près de la Roya, fut aussi attaqué. Après une vive fusillade, les Français laissèrent quatre hommes sur le champ de bataille.

Avant la fin de février, ils s'avancèrent à la Giandola et enlevèrent, sans coup férir, les postes de Breil placés en avant de la porte de Nice ; une escarmouche s'engagea et un détachement sorti de la ville fut fait prisonnier.

A l'approche du printemps, les transports de troupes de Nice à Gênes devinrent plus fréquents. Les Anglais saisirent neuf petits bâtiments d'un convoi composé de quarante navires.

Mirepoix envoya des ingénieurs reconnaître la ligne ennemie ; à la suite de leur rapport, un détachement marcha au col de Brouis et établit un poste à la Cogolla pour observer Breil ; de distance en distance, il occupa toutes les hauteurs sur la Roya et fit travailler à l'élargissement du chemin de Nice au col de Brouis.

Ces dispositions annonçaient clairement que le dessein du général français était de forcer les postes ennemis et de s'ouvrir le chemin de la Rivière. De son côté, le roi fit reconnaître les montagnes et les positions essentielles à garder de Breil à Dolceaqua et à la mer ; ces postes formaient une chaîne de près de quinze milles ; on en comptait quatre de la mer à la cassine Orengo et à Dolceaqua, deux de Dolceaqua à Scaglion, un de Scaglion au Fourquin et un du Fourquin à Breil. Si on y ajoute les postes de Saorge et de Raus, la chaîne occupait un front de vingt-huit milles.

Attaque de Savone par les Français.

Le 26 mars, dans la soirée, le duc de Richelieu fit sortir du port de Gênes cent soixante bâtiments, escortés de

Mars-Avril. galères, qui dirigèrent leur course vers Savone; en même temps quatre mille hommes y marchaient de Voltri, chassant devant eux les postes ennemis.

Arrivés près de la place, les deux corps attaquèrent sur deux colonnes le faubourg, où étaient le parc d'artillerie et les hôpitaux; mais lord Desroches, gouverneur de Savone, le même qui avait si vaillamment défendu Casal, fit une sortie, et la lutte s'engagea. Elle fut des plus vives; le duc de Richelieu, repoussé du faubourg, se soutint plusieurs heures dans les environs, tout prêt à renouveler l'attaque. Mais, des troupes nombreuses marchant à lui, il crut prudent de se retirer. Sa flottille, qui s'était avancée en face du port, n'eut pas le temps d'en faire autant; attaquée par les vaisseaux anglais, accourus à la hâte, et par les galères piémontaises, elle éprouva un véritable désastre.

En même temps, les postes de la Stella et de Saint-Martin attaqués se repliaient en bon ordre; mais le château de Celle était investi et obligé de capituler avec une garnison de quatre-vingts hommes.

Richelieu, après avoir tenté de prendre l'offensive dans la Rivière de Ponent, se prépara à la défensive dans la Rivière du Levant, contre les Autrichiens. Le comte de Brown, dont le quartier général était à Parme, laissa ses troupes irrégulières aux ordres du général Maguire et se rendit au Borgotaro. La droite du cordon que formaient ses quartiers était à Ovada, dans la vallée de l'Orba, à Campofreddo, à Gavi et à Novi; son centre en avant de Fornovo; sa gauche à Pontremoli et à la Maira, près de la Spezzia, que les alliés fortifiaient sans relâche ainsi que Sarzana et Levenza.

La saison devenait plus favorable et les hauteurs de Raus et de l'Aution étaient praticables. Le comte d'Entremont, chargé de les défendre avec six bataillons, fit réparer

les baracons et les fortifications et il assigna à la hâte des postes aux troupes, afin de prévenir les Franco-Espagnols, qui semblaient vouloir marcher à lui. L'alarme fut vaine et le calme ne cessa de régner jusqu'à la fin d'avril. Avril.

Pendant que la guerre de détail continuait ainsi dans la Rivière de Gênes, sur tout le reste du continent les troupes étaient dans l'inaction.

Depuis le mois de février des négociations avaient été entamées, et un congrès était réuni à Aix-la-Chapelle, pour rendre la paix à l'Europe épuisée; mais il trouvait sa mission entravée par la résistance de Marie-Thérèse et par la haine de Georges II pour la France. Ce prince voulant, à tout prix, anéantir la rivale séculaire de l'Angleterre, était allé chercher des secours jusqu'en Russie, et la czarine Elisabeth lui avait promis trente-sept mille hommes (juin-novembre 1747). Un congrès se réunit à Aix-la-Chapelle,

Aussi la guerre menaçait-elle de se perpétuer, quand un grand événement changea la face des choses. Le 13 avril, Maëstricht tombait entre les mains des Français, qui avaient marché par les deux rives de la Meuse, en feignant de menacer Bréda. Cette grande place d'armes des Hollandais livrait à la France la basse Meuse et l'entrée des Provinces-Unies, par le côté où l'Angleterre ne pouvait les secourir.

La nouvelle de cette prise produisit une vive impression sur les plénipotentiaires d'Aix-la-Chapelle et hâta la conclusion de la paix. L'Angleterre était moins belliqueuse que son roi, et les nouveaux ministres, les frères Pelham, étaient disposés à obéir aux sentiments de la nation. Le 26 avril, des propositions acceptables ayant été faites par la Hollande, le 30 les préliminaires de paix furent signés entre la France, la Hollande et l'Angleterre. Nous en extrayons les articles principaux :

Avril.

—

Préliminaires d'Aix-la-Chapelle.

« Art. II. — On restituera de part et d'autre toutes les conquêtes faites depuis le commencement de la présente guerre, tant en Europe qu'aux Indes orientales et occidentales, en l'état qu'elles sont actuellement.

« Art. III. — Dunkerque restera fortifié du côté de terre, en l'état qu'il est actuellement, et, pour le côté de mer, il restera sur le pied des anciens traités.

« Art. IV. — Les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla seront cédés au sérénissime infant don Philippe, pour lui tenir lieu d'établissement, avec le droit de réversion aux présents possesseurs, après que S. M. le roi des Deux-Siciles aura passé à la couronne d'Espagne, ainsi que dans le cas où le sérénissime infant don Philippe viendrait à mourir sans enfants.

« Art. V. — Le sérénissime duc de Modène sera remis en possession de ses Etats, biens, rentes, prérogatives et dignités, de la même manière qu'il les possédait avant la présente guerre, ou il lui sera donné un dédommagement de ce qui ne pourrait lui être rendu.

« Art. VI. — On rendra à la sérénissime république de Gênes tout ce dont elle était en possession avant la présente guerre, avec les mêmes droits, privilèges et prérogatives dont elle jouissait en l'année 1740.

« Art. VII. — Le roi de Sardaigne restera en possession de tout ce dont il jouissait anciennement et nouvellement, et particulièrement de l'acquisition qu'il a faite en 1743, du Vigevenasco, d'une partie du Pavesan et du comté d'Anghera, de la même manière que ce prince le possède aujourd'hui en vertu des cessions qui lui ont été faites.

« Art. XIV. — Le prince élu à la dignité d'empereur sera reconnu en cette qualité par toutes les puissances qui ne l'ont pas encore reconnu.

« Art. XVI. — La cessation des hostilités entre toutes

Avril.

les parties belligérantes aura lieu, par terre, dans six semaines à partir de la signature des présents articles préliminaires, et par mer on suivra les termes ou espaces de temps portés dans l'acte de suspension d'armes entre la France et l'Angleterre, signé à Paris le 19 août 1712.

« Art. XXIV. — Les ratifications des présents articles préliminaires seront échangées dans cette ville d'Aix-la-Chapelle dans l'espace de trois semaines ou plus tôt, si faire se peut.

« En foi de quoi, nous soussignés ministres plénipotentiaires de S. M. Très-Chrétienne, de S. M. Britannique et des Seigneurs États-généraux des Provinces-Unies, en vertu de nos pouvoirs respectifs, avons signés lesdits présents articles préliminaires et y avons fait apposer le cachet de nos armes. A Aix-la-Chapelle le trente avril mil sept cent quarante-huit. »

S. Séverin d'Aragon. Sandwich. W. Bentinhk.
F. H. R. Wassenaer.
G. A. Hasselaer.

Un article secret disait :

« En cas de délai ou de refus, de la part de quelqu'une des puissances intéressées aux présents articles préliminaires, de concourir à la signature et à l'exécution desdits articles, S. M. Très Chrétienne, S. M. Britannique et les Seigneurs États-Généraux des Provinces-Unies se concerteront ensemble sur les moyens les plus efficaces pour l'exécution de ce qui est convenu ci-dessus entre eux, et si, contre toute attente, quelqu'une de ces puissances persistait à n'y pas consentir, Elle ne jouira point des avantages qui lui sont procurés par les présents articles préliminaires. Cet article séparé et secret aura la même force que s'il était inséré mot à mot dans les articles préliminaires conclus et

Mai-Juin.

signés aujourd'hui, il sera ratifié de la même manière, et les ratifications en seront échangées dans le même temps que celles des articles préliminaires. »

Le 31 mai, le comte de la Chavanne, au nom du roi de Sardaigne accède à ces préliminaires, auxquels il ajoute l'article suivant :

« Déclarons de plus que la cessation d'armes et de toutes hostilités, à quelque titre ou pour quelque motif ou occasion que ce puisse être, tant par mer que par terre, selon qu'elle est stipulée dans l'article XVI des préliminaires, aura lieu entre S. M. le roi de Saidaigne et celles de S. M. Très-Chrétienne dans le terme de trois semaines, à compter du jour de la présente accession, et que les ordres convenables à cet effet seront immédiatement envoyés aux généraux respectifs. »

Les deux armées se tiennent prêtes à toute éventualité.

De Brown ordonna aussitôt au général Newhaus de se retirer avec les dix bataillons impériaux de la Rivière du Ponent, pour se rendre à Ovada ; le 3 juin ils quittèrent les bords de la Roya, et, suivant la rivière, se rendirent à leur destination; cependant, le 4 juin, il apprit à Dolceaqua que trois bataillons du Poitou et deux de Luxembourg étaient sortis de Vintimille et des environs pour camper au château d'Appio ; que le gros de l'armée franco-espagnole s'assemblait vers Vintimille, Sospel et Lantosque, et que le maréchal de Bellisle, qui était à Nice depuis le 28 mai, devait marcher à Menton. A cette nouvelle, laissant le comte d'Entremont avec six bataillons entre Breil et le col de Raus, il distribua ses troupes au Fourquin, à l'Abeglio, à Terrabianca, à Notre-Dame della Neve, à Notre-Dame des Vertus, à la chapelle Saint-Jacques, à la cassine Orengo, à Dolceaqua, à San-Remo, à Port-Maurice, au couvent de Saint-Augustin et à Airole.

Les alliés cependant se renforçaient tous les jours sur

le front de l'armée ennemie et se tenaient prêts à attaquer. Juin.
Ils avaient soixante-quinze bataillons, formant quatre corps: deux étaient campés aux environs de Luceram et dans la vallée de Lantosque; un autre à Sospel, et le quatrième sur les hauteurs de Vintimille, dans les vallées de la Bevera et de la Laita, à la chapelle de Saint-Antoine et dans la plaine de Menton.

Le général piémontais continua à faire bonne contenance, mais en fuyant avec soin toute occasion de mesurer ses forces avec celles de l'ennemi. Cependant l'attaque semblait imminente; il fallait à tout prix l'éviter. Leutron pensa y réussir en faisant part au maréchal de Bellisle de l'accession de son gouvernement aux préliminaires de la paix.

Trêve entre les Piémontais et les Français.

Sa lettre, envoyée le 8 juin, fut deux jours sans réponse. Le baron de Leutron en écrivit une seconde, où il disait que, l'impératrice ayant accédé aux préliminaires, le roi de Sardaigne avait donné son adhésion le 31 mai et que l'armistice était fixé au 21 juin.

Le 10 juin, le général français répondit à la première lettre du baron de Leutron, qu'il consentait à suspendre les hostilités, quoiqu'il n'eût pas encore reçu l'avis de l'adhésion du roi; le 13, en réponse à la seconde lettre, il lui répétait qu'il n'avait pas d'ordres de sa cour, mais que cependant, pour éviter l'effusion du sang, il acceptait la suspension d'armes, ajoutant qu'il attendait les propositions du baron.

Le 17 juin, le comte de Viancino partit pour Nice, afin de traiter avec le général français, de régler les limites entre les deux armées et d'assurer la tranquillité de toutes parts. Le général espagnol n'avait pas voulu prendre part aux négociations, attendu que son maître n'avait point encore accédé aux préliminaires. La suspension convenue fut publiée le 27 juin; les négociations duraient depuis le 12.

Juin à Octobre.

La Roya servit de limite aux deux armées, de la mer jusqu'à Breil. Par une lettre du 24 juin, le baron de Leutron reçut l'avis de l'accession de l'Espagne.

Trêve entre les Piémontais et les Espagnols.

Le comte de Viancino retourna aussitôt à Nice et convint d'une suspension avec le général espagnol. Cette convention, en sept articles, fut signée le 11 juillet, après quoi une partie de l'armée française passa le Var et les Piémontais furent cantonnés dans la Rivière du Ponent.

Traité d'Aix-la-Chapelle. Principaux articles.

Enfin, le 18 octobre, un traité de paix fut signé entre S. M. Impériale et S. M. Britannique d'une part, le roi de France et le roi d'Espagne de l'autre, et leurs alliés.

« ART. III. — Les traités de Westphalie de 1648, ceux de Madrid entre les couronnes d'Angleterre et d'Espagne de 1667 et 1670, les traités de paix de Nimègue de 1678 et de 1679, de Ryswick de 1697, d'Utrecht de 1713, de Bade de 1714, le traité de la triple alliance de la Haye de 1717, celui de la quadruple alliance de Londres de 1718 et le traité de paix de Vienne de 1738, servent de base et de fondement à la paix générale et au présent traité ; et, pour cet effet, ils sont renouvelés et confirmés dans la meilleure forme et comme s'ils étaient insérés ici mot à mot.

« ART. IV. — Tous les prisonniers faits de part et d'autre, tant sur terre que sur mer, et les otages exigés ou donnés pendant la guerre et jusqu'à ce jour, seront restitués sans rançon dans six semaines au plus tard, à compter de l'échange de la ratification du présent traité, et l'on y procédera immédiatement après cet échange, et tous les vaisseaux tant de guerre que marchands qui auront été pris depuis l'expiration des termes convenus pour la cessation des hostilités par mer, seront pareillement rendus de bonne foi, avec tous leurs équipages et cargaisons, et il sera donné de part et d'autre des sûretés pour le paiement des dettes que les prisonniers ou otages auraient pu contracter.

« Art. V. — Toutes les conquêtes qui auraient pu être faites depuis le commencement de la guerre, ou qui depuis la conclusion des articles préliminaires, signés le 30 du mois d'avril dernier, pourraient avoir été ou être faites soit en Europe, soit aux Indes orientales ou occidentales ou en quelque partie du monde que ce soit, devant être restituées sans exception, conformément à ce qui a été stipulé par lesdits articles préliminaires et par les déclarations signées depuis, les parties s'engagent à faire incessamment procéder à cette restitution ainsi qu'à la mise en possession du sérénissime infant don Philippe dans les États qui doivent être cédés en vertu desdits préliminaires, lesdites parties renonçant solennellement, tant pour elles que pour leurs héritiers et successeurs, à tous droits et prétentions, à quelque titre et sous quelque prétexte que ce puisse être, à tous les Etats, pays et places qu'ils s'engagent respectivement à restituer ou à céder, sauf cependant la réversion stipulée des Etats cédés au sérénissime infant don Philippe. Octobre.

« Art. VI. — Le roi de Sardaigne sera entièrement rétabli et maintenu dans le duché de Savoie et dans le comté de Nice.

Le sérénissime duc de Modène et la sérénissime république de Gênes seront aussi entièrement rétablis et maintenus dans les Etats, pays, places et forts conquis ou occupés sur eux pendant la précédente guerre.

« Art. XII. — S. M. le roi de Sardaigne restera en possession de tout ce dont il jouissait anciennement et nouvellement, et particulièrement de l'acquisition qu'il a faite en 1743 du Vigevenasco, d'une partie du Pavesan et du comté d'Anghiera.

« Art. XIV.— La sérénissime république de Gênes, en vertu tant du présent traité que de ses droits, prérogatives et dignités, rentrera en possession, six semaines ou plus

Octobre à Décembre.

tôt si faire se peut après l'échange des ratifications dudit traité, de tous les Etats, forts, places, pays, biens de quelque nature que ce puisse être, rentes et revenus, dont elle jouissait avant la guerre.

« ART. XXI. — Toutes les puissances intéressées au présent traité, qui ont garanti la Pragmatique Sanction du 19 avril 1713, la renouvellent dans la meilleure forme qu'il est possible, à l'exception cependant des cessions déjà faites soit par l'empereur Charles VI, soit par la princesse Marie-Thérèse, et de celles qui sont stipulées par le présent traité. »

Le roi de Sardaigne adhère à ce traité le 7 novembre, la France le 11, les États-Généraux le 13, le roi d'Espagne le 19, la cour impériale le 22 novembre.

Conventions de Nice.

Le 4 décembre 1740, les ministres plénipotentiaires, assemblés à Nice en vertu de l'art. VIII du traité d'Aix-la-Chapelle, règlent la question relative aux prisonniers, aux évacuations, cessions et restitutions :

« Les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla seront évacués le 4 janvier 1749 et remis au sérénissime infant don Philippe.

« Le même jour 4, toutes les places, forts et pays appartenant à M. le duc de Modène lui seront rendus.

« Le même jour 4, toutes les places, forts et pays de la république de Gênes lui seront rendus conformément au traité, à l'exception des deux châteaux de Finale, lesquels ne seront évacués que le jour de l'arrivée de la dernière division française audit Finale, lequel jour sera le 14 janvier 1749.

« Le même jour 4, l'on remettra la Savoie en entier aux troupes piémontaises, conformément au traité. Les troupes espagnoles rendront le château de Montalban aux troupes piémontaises le même jour que les troupes génoises pren-

dront possession de ceux de Finale, et l'on évacuera en même temps la partie du comté de Nice du haut Var. Décembre 1748 à Février 1749.

« Le 26 janvier 1749, jour auquel la dernière division des troupes espagnoles et françaises passera le Var, l'on rendra le château de Villefranche et tout le comté de Nice aux troupes piémontaises, sans qu'on puisse les retenir sous quelque prétexte que ce puisse être.

« Pour faciliter la marche des troupes françaises qui viendront de Gênes, il est convenu d'évacuer dès à présent les lieux de la côte du Ponent, pour que les quatre premières divisions puissent se mettre en marche le 15 du présent mois, sans attendre les autres. Bien entendu que les troupes piémontaises conserveront la libre communication avec la mer, pour la commodité de leurs subsistances, jusqu'audit jour 4 janvier. »

Enfin, le 21 janvier 1749, une convention a lieu entre les généraux et ministres plénipotentiaires, assemblés à Nice sur le terme des restitutions à faire en Italie.

« Le 29 janvier, Campiano, Bardi, Borgotaro et toutes les montagnes du Parmesan seront rendus aux troupes de l'infant.

« Le 3 février prochain, tout le duché de Parme aux troupes de l'infant, et la Maurienne aux troupes du roi de Sardaigne.

« Le 5, tout le duché de Plaisance aux troupes de l'infant.

« Le 7, tout le duché de la Mirandole aux troupes de Modène; Savone aux troupes génoises, et la partie du comté de Nice appelée le haut Var aux troupes piémontaises.

« Le 10, tout le duché de Reggio aux troupes de Modène.

« Le 11, tout le duché de Modène aux troupes de Modène, ainsi que la Graffignane, Campofreddo, Ovada et la partie du Ponent occupée par les troupes autrichiennes, aux troupes de Gênes.

Février 1749. « Le même jour, Chambéry avec toute la Savoie (hors Montmeillan), Villefranche, Montalban, aux troupes piémontaises ; Finale et toute la côte du Ponent de Gênes, occupée par les troupes piémontaises, aux troupes génoises.

« Le 13, tout le duché de Guastalla aux troupes de l'infant ; Gavi, Novi et le reste du Novesan aux troupes génoises ; le même jour Montmeillan aux troupes piémontaises.

« Le 24 ou le 25, la ville de Nice et tout le reste du comté aux troupes piémontaises. »

H. Moris.

CANNES VASSALE DE LÉRINS

CONDITION DES ANCIENS CANNOIS SOUS L'AUTORITÉ FÉODALE DU MONASTÈRE DE SAINT-HONORAT

(990-1789)

Au dixième siècle, Cannes, pauvre village de quelques centaines d'âmes, était un fief appartenant à sire Guillaume surnommé *Gruetta*, fils de Rodoard, comte d'Antibes.

On approchait de l'an 1000, date fatale de la fin du monde, prédite depuis longtemps. Nombre de puissants seigneurs, redoutant la justice divine au jugement dernier, s'empressaient de racheter leurs fautes, leurs coupables actions, leurs crimes, par de riches et abondantes donations aux églises et aux monastères : Guillaume Gruetta prit l'habit de moine à Lérins et fit don du village de Cannes à la sainte abbaye. L'an 990, il confirma cette donation en son nom et au nom de son fils Pierre, en y ajoutant celles de la quatrième partie du village d'Arluc[1] et de deux terres, l'une à Mougins, l'autre à Loubet[2].

Tout cela est parfaitement constaté par une charte du

1. Arluc (*Aralucus*) était situé sur un bras de la Siagne au pied du monticule qu'on appelle aujourd'hui *Saint-Cassien*. Ce village fut complètement détruit vers 1360 par les bandes des *Tard-Venus*.

2. Villeneuve-Loubet, sur la rivière du *Loup*, à environ 3 kilomètres O. de Cagnes.

Cartulaire de Lérins[1], où nous lisons les phrases très explicites que voici :

Ego Guillelmus... dono mecum Domino Deo et sancte Marie vel sancto Honorato ac Lyrinensi loco seu abbati predicto[2] vel monachis ibidem Deo servientibus, et filius meus Petrus, totam quartam partem Arluci, tam in castello seu villa quam in portu vel omnibus appendiciis cultis et incultis, et in Mugino campum de Orreis. Donamus etiam, tam ego quam filius meus Petrus, simili modo, in territorio Lobeti, campum qui quondam fuit Stephani, cognomento Tange-boves, capientem seminum modios V. Laudamus quoque et corroboramus donationem quam feceramus olim prefato loco vel abbati Garnerio de portu Canue et de terra que fuit de manso Ansaldi Rufi.

— *Traduction :* « Moi Guillaume... je donne en même temps que ma personne, au Seigneur Dieu et à sainte Marie ou à saint Honorat et au lieu de Lérins, soit à l'abbé susdit ou aux moines qui y servent Dieu, (moi) et mon fils Pierre (donnons) toute la quatrième partie d'Arluc, tant dans le château ou bourg que dans le port ou toutes les dépendances cultivées ou incultes, et à Mougins le champ des Greniers. Nous donnons également, aussi bien moi que mon fils Pierre, de la même manière, dans le territoire de Loubet, le champ qui autrefois fut d'Etienne, surnommé Touche-bœufs, de la contenance de cinq muids de semence. Nous approuvons et confirmons la donation que nous avions faite jadis au dit lieu (de Lérins), soit à l'abbé Garnier, du port de Cannes et de la terre qui fut du manse[3] d'Ansalde le Roux. »

Cependant l'an 1000 s'écoula, peu différent des années qui l'avaient précédé ; et la fin du monde fut remise à une époque indéterminée, dans un avenir plus ou moins long. La prédiction ne s'était pas accomplie, mais les donations n'en furent pas moins valables ; et, hâtons-nous de le dire,

1. Charte LXXII, page 70 de l'édition publiée par MM. Henri Moris et Edm. Blanc.
2. L'abbé Garnerius ou Warnerius, nommé quelques lignes avant.
3. *Manse*, s. m., terme de féodalité. Mesure de terre jugée nécessaire pour faire vivre un homme et sa famille. (*Diction. de Littré*).

ce fut heureux pour les habitants de Cannes et autres lieux devenus vassaux des abbés de Lérins.

Qu'on le sache bien en effet, les faibles, les travailleurs des champs, les ouvriers, en un mot tous les gens du peuple trouvèrent, en ces temps si différents du nôtre, un avantage immense à échanger le vasselage d'un rude baron féodal contre celui du chef bienveillant d'une riche et puissante communauté de Bénédictins. Aux personnes qui admettraient difficilement qu'il en fut ainsi, nous dirons (faisant appel à leur bonne volonté et les priant de se reporter à neuf siècles en arrière) : écoutez ces paroles remarquables de Viollet-Leduc :

« Sous Charlemagne, les établissements religieux avaient acquis des richesses et une importance déjà considérables; ils tenaient la tête de l'enseignement, de l'agriculture, de l'industrie, des arts et des sciences; seuls ils présentaient des constitutions régulières, stables, appelées à jouer un rôle en dehors de la carrière des armes. Depuis sa fondation[1] jusqu'au concile de Constance en 1005, l'ordre de saint Benoît avait fondé quinze mille soixante-dix abbayes dans le monde alors connu, donné à l'Église vingt-quatre papes, deux cents archevêques et sept mille évêques.....

« Que ceux qui reprochent aux Bénédictins leurs immenses richesses, leur prépondérance, leur esprit de propagande et l'omnipotence qu'ils avaient su acquérir, se demandent si tous les biens terrestres et intellectuels eussent été alors plus utilement placés pour l'humanité en d'autres mains. Etait-ce la féodalité séculière sans cessse divisée guerroyante, barbare, ignorante?

« ..... Les ordres religieux, voués au célibat, réunis sous une règle commune, attachés par des vœux inviolables et

1. En 529.

sacrés, prenant pour base la charité, étaient seuls capables de sauver la civilisation, de prendre en tutelle les grands et les peuples pendant cette minorité des nations. Les ordres religieux au XIme siècle ont acquis cette influence et ce pouvoir ne relevant que d'un chef spirituel, parce que grands et peuples comprenaient instinctivement la nécessité de cette tutelle sans laquelle tout fût retombé dans le chaos. Par le fait au XIme siècle, il n'y avait que deux ordres en Europe, l'ordre militaire et l'ordre religieux ; et comme dans ce monde, les forces morales finissent toujours par l'emporter sur la force matérielle, lorsqu'elle est divisée, les monastères devaient acquérir plus d'influence et de richesses que les châteaux : ils avaient pour eux l'opinion des peuples, qui, à l'ombre de ces couvents, se livraient à leur industrie, cultivaient leurs champs avec plus de sécurité que sous les murs des forteresses féodales ; qui trouvaient un soulagement à leurs souffrances morales et physiques dans ces grands établissements où tout était si bien ordonné, où la prière et la charité ne faisaient jamais défaut : lieu d'asile pour les âmes malades, pour les grands repentirs, pour les espérances déçues, pour le travail et la méditation, pour les plaies incurables du cœur, pour la faiblesse et la pauvreté, dans un temps où la première condition de l'existence mondaine était une taille élevée, un bras pesant, des épaules capables de porter la cotte d'armes. Un siècle plus tard, Pierre le Vénérable[1], dans une réponse à saint Bernard, explique mieux que nous ne saurions le faire les causes de la richesse de Cluny. « Tout le monde sait, dit-il, de quelle « manière les maîtres séculiers traitent leurs serfs et leurs « serviteurs. Ils ne se contentent pas du service usuel qui « leur est dû ; mais ils revendiquent sans miséricorde les

1. Né en 1092, mort en 1156.

« biens et les personnes, les personnes et les biens. De là, « outre les cens accoutumés, ils les surchargent de ser- « vices innombrables, de charges insupportables et graves, « trois ou quatre fois par an et toutes les fois qu'ils le « veulent. Aussi voit-on les gens de la campagne aban- « donner le sol et fuir en d'autres lieux. Mais chose plus « affreuse ! ne vont-ils pas jusqu'à vendre pour de l'argent « les hommes que Dieu a rachetés au prix de son sang ? « Les moines, au contraire, quand ils ont des possessions, « agissent bien d'autre sorte : ils n'exigent des colons que « les choses dues et légititimes ; ils ne réclament leurs « services que pour les nécessités de leur existence ; ils « ne les tourmentent d'aucune exaction ; ils ne leur impo- « sent rien d'insupportable ; s'ils les voient nécessiteux, « ils les nourrissent de leur propre substance. Ils ne les « traitent pas en esclaves, en serviteurs, mais en frères. « Et voilà pourquoi les moines sont propriétaires à aussi « bon titre, à meilleur titre même, que les laïques. » Il faut donc voir dans l'immense importance de Cluny, au XIme siècle, un mouvement national, un commencement d'ordre et de raison après les dérèglements et le pillage. » (*Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIme au XVIme siècle.* Article *Architecture*).

Ce mouvement national, ce commencement d'ordre et de raison après une longue période de profonds bouleversements, fut tout d'abord favorisé par les chefs d'Etats, par les princes souverains, pour le bien de leurs sujets et leur intérêt propre. Politique excellente ; car elle devait nécessairement avoir pour résultat l'affaiblissement des possesseurs de châteaux forts, hommes de fer, ne connaissant que la force brutale, tyranneaux dans leurs domaines, toujours armés les uns contre les autres et semant la dévastation sur toutes les terres environnant leurs repaires.

Cette politique fut celle d'un des meilleurs rois que la France ait eus, de Louis VI dit *le Gros*, qui avec l'aide du clergé et habilement secondé par son ministre et ami le célèbre Suger, abbé de Saint-Denis, sortit victorieux des luttes nombreuses qu'il eut à soutenir, durant son règne, contre des vassaux devenus aussi puissants que lui, contribua de tout son pouvoir à l'établissement des premières communes en France, et mérita ainsi d'être honoré du beau titre de *Défenseur du peuple*.

L'exemple de ce roi eut en France plus d'un imitateur : nombre de chartes nous en fournissent la preuve. Nous en citerons une concernant la ville de Cannes et datée de l'an 1131, du vivant même de Louis le Gros. C'est une déclaration en faveur de ce lieu et du monastère de Lérins, faite par Béranger-Raimond, fils et successeur de Raimond-Béranger Ier, qui fut la tige des comtes de Provence de la maison de Barcelone[1]. En voici le texte :

Ego Berengarius Raimundi, comes Merguriensis et marchio Provincie, in manu domni Fulconis abbatis, consistens in capitulo vestro, ò vos monachi Lyrinenses, laudo et confirmo castellum quod olim dicebatur Marcellini liberum et immunem esse ab omni invasione comitis, et ut nullus ibi ospitetur vel aliquam redeptionem querat, sicut et antecessores mei tenuerunt, propterquam libertatem volo ut deincebs apelletur *Franc*. Recipio vero sub mea defensione et monasterium et omnia quecumque sub potestate mea per Provinciam habetis, ut si aliquis vobis per vim vel contra justiciam aliquid abstulerit, ego defensor ero[2].

— *Traduction :* « Moi, Bérenger-Raimond, comte de Melgueil et marquis de Provence[3], assistant à votre chapitre, ô moines de Lérins ! ma main dans celle de l'abbé dom

1. Il était comte de Barcelone et, devenu l'époux de Douce, fille de Gilbert, marquis de la Provence orientale, il succéda à son beau-père en 1112.

2. Charte XCVI, page 87 du Cartulaire de Lérins.

3. *Melgueil*, aujourd'hui *Mauguio* (Hérault). Le marquisat de la Provence orientale fut appelé peu de temps après *Comté de Provence*.

Fulcon[1], je trouve bon et veux que le château jadis appelé Marseillais soit libre et exempt de toute ingérence de la part du comte et que nul y soit gratuitement hébergé[2] ou y exerce quelque réquisition, de même que l'ont voulu mes prédécesseurs; et en raison de cette liberté, je veux qu'à l'avenir ce château soit appelé *château franc*[3]. En outre je prends sous ma protection votre monastère et tout ce que vous possédez dans mes États de Provence ; et si quelqu'un vous ravit quelque chose par force ou contre le droit, je serai votre défenseur. »

Vers la fin du XIIme siècle, Ildefonse ou Alphonse, roi d'Aragon, comte de Barcelone et marquis ou comte de Provence[4], confirma les donations faites à l'abbaye ainsi que les franchises accordées à Cannes (*Castrum francum*) par ses prédécesseurs, et il étendit même ces franchises à d'autres localités, à Mougins, Vallauris, Arluc, Pégomas, Roquefort, le Revest, qui reconnaissaient aussi pour leur seigneur l'abbé de Lérins. Les volontés d'Ildefonse à ce sujet sont exprimées dans trois chartes que possèdent les Archives du département des Alpes-Maritimes et qui portent les dates de mars 1184, juin 1190 et septembre 1193. Voici pour les personnes qui désireraient prendre connaissance de ces pièces, les premières lignes de chacune d'elles :

Charte de 1184. — Anno ab incarnatione Domini millesimo centesimo octogesimo quarto in ipsius Christi nomine, Ildefonsus, Dei

1. Fulcon II, abbé en 1131, mort vers 1144.

2. En vertu du droit *d'alberge* ou de gîte, les seigneurs et leur suite étaient logés et nourris aux dépens des habitants du lieu.

3. D'où le nom provençal de *Villafranca* désignant le bourg de Cannes dans divers écrits du moyen âge.

4. Ildefonse I comme marquis ou comte de Provence, et II comme roi d'Aragon, fils de Raymond-Bérenger dit *le Vieux*. Il administra la Provence pendant la minorité de Douce, fille de son cousin Raimond-Bérenger II. Celle-ci étant morte sans laisser d'enfants, Ildefonse inféoda la Provence à son frère Raimond-Bérenger III, et à la mort de celui-ci (1181) à son autre frère Sanche, à qui il la reprit peu de temps après. Il mourut en 1196, laissant deux fils : Pierre, roi d'Aragon et Alphonse ou Ildephonse II, comte de Provence, qui fut le père de Raimond-Bérenger IV, dernier comte de la maison de Barcelone.

gratia, rex Aragonensis, comes Barchinonie et marchio Provincie, dono atque confirmo Domino Deo et Beate Marie atque sancto Honorato de Lyrino et Aldeberto Abbati Lerinensi, etc[1].

Charte de 1190. — In Dei nomine amen. Manifestum sit omnibus quod ego Ildefonsus, Dei gratia, comes et marchio Provincie, etc[2].

Charte de 1193. — Anno ab incarnatione Domini millesimo centesimo nonagesimo tertio, mense septembris, notum sit cunctis presentibus atque futuris quod ego Ildefonsus, Dei gratia, rex Aragonensis, comes Barchinonie et marchio Provincie, etc[3].

L'avènement des Bérengers coïncide avec le premier retentissement des accents poétiques des Troubadours et ouvre, en Provence, la voie à un progrès social qui atteint rapidement un degré de civilisation d'autant plus remarquable, que le reste de l'Europe sortait à peine de la barbarie. La cour de Raimond-Bérenger IV fut en effet, au XIIIme siècle, la plus polie et la plus brillante de son temps et lui-même un des princes les plus puissants, grâce à l'habileté de son ministre le célèbre Romée de Villeneuve. Il mourut en 1245, laissant quatre filles, dont trois avaient, de son vivant, épousé autant de rois : Marguerite, l'aînée, le roi de France Louis IX (saint Louis); Éléonore, la seconde, Henri III, roi d'Angleterre; et Sanche, leur cadette, le roi des Romains Richard de Cornouailles, frère de Henri III. Béatrix, la plus jeune, resta sous la tutelle de Romée de Villeneuve, qui la maria à Charles, frère de saint Louis et tige de la première dynastie d'Anjou, en Provence, remplacée un siècle après par celle qui eut pour chef Louis duc d'Anjou, fils du roi de France Jean le Bon (1387).

Comme les Bérengers, leurs prédécesseurs, les comtes angevins de ces deux maisons furent les protecteurs et les bienfaiteurs du monastère de Lérins, et nous n'avons aucune

1. Archives de Lérins, liasse 93.
2. Archives de Lérins, liasse 772.
3. Archives de Lérins, liasse 773.

preuve que l'un de ces comtes ait, une seule fois, méconnu les franchises et privilèges octroyés jadis aux habitants de Cannes, de Mougins, de Vallauris, etc., par Bérenger-Raimond et Ildefonse Ier. Il est donc à présumer que durant cette période d'environ deux siècles, comprise entre l'avènement de Charles d'Anjou et le règne du bon roi René (1434) le sort fait aux vassaux de l'abbaye de Lérins par les abbés leurs seigneurs, qu'animait toujours l'esprit de charité chrétienne, n'avait pas cessé d'être bien meilleur que celui de la plupart des hommes du peuple courbés sous l'autorité impitoyable d'un baron féodal.

Faisons remarquer toutefois que de nouvelles obligations envers leurs seigneurs de Lérins, avaient dû être imposées aux vassaux de cette abbaye, par suite de diverses concessions qui leur avaient été faites dans le cours des années, et principalement de donation de terres à mettre en culture, moyennant certaines redevances, prestation d'hommage, etc.

A partir du roi René, que l'on peut considérer comme ayant été le dernier comte de Provence [1], l'histoire nous fournit un nombre suffisant de documents pour que nous puissions nous faire une idée exacte de ce que fut, à partir du XVe siècle jusqu'à la veille de la Révolution de 1789, la condition sociale des habitants de Cannes, en leur qualité de vassaux du monastère de Lérins.

Nous trouvons d'abord le récit, sorte de procès-verbal, de la prestation de foi et hommage que les Cannois firent en 1447 à l'abbé dom André de Plaisance, leur nouveau seigneur. Voici le résumé de la pièce qui constate légalement cet acte solennel.

— Le 12 novembre 1447, les habitants de Cannes, précé-

1. Le roi René transmit la Provence et l'Anjou à son neveu Charles, fils du comte du Maine (1480); Charles mourut un an après et légua tous ses États au roi de France Louis XI.



dés de leurs trois syndics, se rendirent au château du fort [1], où les attendait l'abbé de Lérins dom André de Plaisance. Ledit abbé s'assit sur un banc de bois placé dans un bosquet, près de la porte du château ; et les trois syndics d'abord, puis les autres habitants du bourg, vinrent l'un après l'autre prêter serment, tête nue, à genoux et les mains étendues sur un missel que l'abbé tenait ouvert devant lui, promettant, sur le salut de leur âme, obéissance et fidélité au seigneur abbé, s'engageant à défendre son *honneur* , à ne participer à aucune entreprise formée contre lui, et, s'il leur arrivait d'avoir connaissance d'un pareil dessein, à lui en faire immédiatement révélation.

— De son côté l'abbé promit à haute voix de maintenir dans tous leurs droits les habitants en général et chacun d'eux en particulier, de les défendre contre tous et de les traiter en toute chose comme un vrai et bon seigneur doit traiter ses hommes liges et ses sujets. *(Archives de la Préfecture, série H, liasse 152.)*

Le 26 février de l'année suivante les trois consuls ou syndics de Cannes, savoir Pierre Crespin le *maieur* (le maire), Monet Auril et Barthélemy Raymond, présentèrent à l'abbé dom André de Plaisance une supplique tendante à obtenir certaines concessions ou privilèges, dont le détail nous est donné par une traduction de l'original faite en 1514 et qui est conservée aux Archives de la Préfecture [3]. Cette pièce renferme quarante-trois demandes suivies de leurs réponses et formant autant de chapitres.

1. A l'habitation que le seigneur abbé possédait à Cannes dans le château fort dont il reste encore une grande tour, le bâtiment qui formait la chapelle Sainte-Anne et quelques fragments du mur d'enceinte.

2. Terme de langage féodal : c'est-à-dire ses droits, son autorité et ses biens.

3 Série H, cahier n° 14. Il est dit à la fin de ce document qu'il est extrait d'un parchemin, collationné sur l'original par maître André Bondely, notaire à Grasse, « le tout remis « en cet ordre et traduit du latin en françois par Jean Daumas, docteur en médecine « requis. »

Voici le résumé de ceux d'entre eux qui nous ont paru les plus intéressants ou les plus curieux par la nature des renseignements qu'ils nous offrent, et dont le lecteur trouvera le texte dans l'Appendice placé à la fin du présent travail.

En premier lieu l'abbé dom André déclare qu'il confirme les libertés, franchises et privilèges légitimes dont les habitants de Cannes sont en possession, *ou quasi*, ajoute-t-il : ce qui veut dire qu'il pourrait y en avoir de révocables comme n'étant pas tout à fait de plein droit (*Chapitre 1er*).

Le seigneur abbé commence donc par faire ses réserves; mais il approuve entièrement les propositions suivantes :

1° Les habitants de Cannes pourront recueillir des glands sur tout le terroir dudit lieu jusqu'à la Toussaint et faire paître leurs troupeaux à l'exclusion de tout étranger, sous peine pour celui-ci, pris en contravention, de payer une amende dont la moitié sera au profit de l'abbé (*Chap.* 7). Ils pourront aussi, pour leur usage, couper au terroir de Cannes bois ou futaies de tous les arbres vifs ou morts[1] (*Chap. 17*).

2° Il sera permis aux dits habitants de chasser, sur tout le terroir de l'abbaye, toute sorte de bêtes, en payant au seigneur abbé le droit accoutumé, savoir: des sangliers, la hure ; des cerfs et des chevreaux, la cuisse, etc. (*Chap. 34*).

3° La dîme du blé, du vin, de tous les légumes, du chanvre et du lin, sera payée suivant l'usage et la coutume ; et l'abbé aura la trentième partie du menu bétail nouveau-né (*Chap.* 11).

Pour toutes les autres demandes le consentement du seigneur abbé n'est donné qu'à certaines conditions. Ainsi :

1° Ledit abbé promet bien de fournir aux habitants de Cannes assez de bêtes de somme, chevaux, mulets ou ânes,

1. De vastes parties de terrain propre à être mis en culture étaient encore couvertes de bois à peu près improductifs : un déboisement bien réglé ne pouvait donc avoir de fâcheuses conséquences : tout au contraire, c'était un bien.

pour fouler leurs blés au temps de la moisson (*Chap.* 8); mais il ne leur permet de battre leurs gerbes au fléau et seulement jusqu'à la quantité de deux charges de grains, qu'en cas de nécessité absolue et si les bêtes de somme viennent à manquer (*Chap.* 13). — Pourquoi cela? serait-ce parce que l'abbé ne fournissait pas gratuitement ces animaux pour le foulage des blés?

2° Au temps de la vendange et de la vinification, nul ne pourra apporter à Cannes du vin provenant d'un autre terroir, sous peine d'une amende de 100 livres d'or[1] et de la confiscation du vin : moitié de ladite amende sera acquise au seigneur abbé et l'autre moitié au dénonçant (*Chap.* 40). — Soit, répond l'abbé, sauf pour le vin à l'usage du seigneur ou du couvent.

3° Les consuls demandent l'autorisation d'ouvrir à Cannes une boucherie tenue à ferme par un boucher de leur choix. — L'abbé y consent, moyennant que la moitié du profit soit pour lui (*Chap.* 16).

4° Ils sollicitent pour les habitants la faculté de s'approvisionner de toute marchandise et tous poissons qui se vendront sur le port, au même prix que les adjudicataires ou acheteurs en gros et avant que ceux-ci aient emporté les lots acquis par eux. — Ce droit leur est accordé, mais avec cette réserve que le seigneur, le couvent, les religieux et les officiers de l'abbaye auront la préférence sur les habitants (*Chap.* 29).

5° Ils prient l'abbé de consentir à ce qu'il soit alloué à toute personne qui trouvera quelque chose en mer ou sur terre, la moitié de cette chose ou de sa valeur. — Le seigneur abbé accorde seulement un tiers et s'attribue les deux autres (*Chap.* 37).

1. Somme vraiment énorme, surtout pour ce temps-là. Il est probable que sur la copie de 1514, le chiffre 100 a un zéro de trop par la faute du scribe.

6° Forts de leurs bonnes intentions, les trois consuls font à l'abbé une proposition toute à l'avantage des gens de Cannes et quelque peu au détriment du monastère. « Qu'il lui plaise, disent-ils, de ne tenir à Cannes aucun bateau seigneurial au temps des indulgences [1], mais que un chacun puisse porter à l'île les nombreux pèlerins le plus vite possible, afin que lesdits pèlerins ne soient pas troublés en leurs dévotions et bon zèle qu'ils ont envers les saints et le monastère ; lesquels pèlerins, à défaut de passage, souventes fois s'en retournent en leur pays sans avoir accompli leur pèlerinage : ce qui tourne au grand déshonneur et dommage du couvent et intéresse la conscience de l'abbé, des religieux et des habitants du lieu ; et ainsi par avarice éteint la dévotion du peuple au grand préjudice des fidèles chrétiens, etc. » (*Chap.* 14). — Malgré ces excellentes raisons et quoique les suppliants aient offert aux moines le tiers du prix du passage à l'île, l'abbé répond sèchement qu'*il ne le peut faire, parce que sont ses droits.* C'est-à-dire apparemment que le monopole du passage rapportant plus que ce qui lui était offert, l'abbé sacrifiait les intérêts de la religion à ceux de son monastère.

Les chefs de la communauté de Cannes demandent encore :

Premièrement, que leur curé soit un prêtre *séculier* ; ce qui fait supposer qu'ils n'avaient pas toujours eu à se louer d'un prêtre moine à la tête de leur paroisse. — La réponse est qu'ainsi sera, si faire se peut (*Chap. 9*).

Secondement, un bailli et un greffier « sous *le bon plaisir* des habitants de Cannes » et résidant audit lieu. —

1. Époque du grand pèlerinage à Lérins. On y venait en foule de France, d'Espagne, d'Italie. Tous les ans les gens de Riez et de Pertuis, villes situées à plus de 30 et 40 lieues de Cannes, s'y rendaient en procession pour l'accomplissement d'un vœu.

« Oui, répond l'abbé : mais ce bailli et ce greffier seront à ma disposition et non à celle des gens de Cannes. » C'est-à-dire qu'il les choisira et les nommera lui-même *(Chap. 12)*.

Troisièmement, que tout habitant de Cannes puisse porter une épée en ville « comme il est d'usage aux lieux maritimes et suspects.» — « Ils ne pourront la porter, répond l'abbé, que quand ils iront dehors ou dans la nécessité » *(Chap. 39)*. — Le sens de cette dernière condition est très probablement celui-ci : dans le cas de grands troubles à l'intérieur du pays ou d'une irruption de Sarrasins, ce qui arrivait encore assez fréquemment à cette époque.

Nous terminerons ce résumé par trois autres demandes relatives à l'exercice de la justice.

1° Aucun officier ou serviteur du seigneur abbé ne pourra informer contre quelqu'un, si ce n'est sur la plainte de l'offensé. — Réponse textuelle : « Que la disposition du droit soit gardée et c'est assez satisfait aux suppliants. » *(Chap. 30)*.

2° Les habitants de Cannes ne seront pas détenus pour dettes dans la prison du château, mais dans celle du *puy* (c'est à dire de la montée) près dudit château, afin que leurs parents et amis puissent les fournir de tout ce qui leur sera nécessaire ; et en outre les détenus pourront être relaxés moyennant bonne et suffisante caution, si ce n'est que le cas fût tel, qu'il méritât réellement une punition. — Réponse : « Accordé, s'il s'agit simplement de détention pour dettes ; mais si c'est pour crime, la caution ne suffirait que s'il n'y avait rien à craindre de la part du prisonnier mis en liberté » *(Chap. 43)*.

3° Il ne sera point fait de poursuites ni prononcé de punition pour paroles injurieuses que des habitants de Cannes se seront adressées dans le conseil de la ville ou les

femmes au four, y faisant cuire leur pain[1] ; en outre celui ou celle contre qui de telles paroles auront été proférées ne pourra les tenir à injure *(Chap. 25)* ; et enfin si ces paroles injurieuses ont donné lieu à une querelle ou à une plainte, et si dans les trois jours suivants la paix a été faite entre les parties, tout devra être considéré comme non avenu *(Chap. 26)*. — Le seigneur abbé donne son approbation dans les deux cas, mais seulement pour des paroles légères et à moins qu'elles n'aient été proférées contre l'abbé, ses officiers ou ses moines.

Nous avons ici un petit tableau de mœurs où le naturel des gens du midi se montre déjà, tel qu'il est encore de nos jours. C'est bien le Provençal au caractère vif, emporté, mais sans fiel, sans rancune; et l'abbé dom André de Plaisance, qui connaît bien son monde, use de beaucoup d'indulgence envers les Cannois, généralement fort enclins à se maltraiter en paroles : ils pourront impunément se dire de gros mots, pas trop gros cependant; l'abbé savait parfaitement bien que ces petites prises de bec, assez fréquentes entre amis et bons voisins, ne tiraient pas à conséquence.

Le traité que nous venons de rapporter et qui avait principalement pour but la concession de certains privilèges, ne constatait qu'un petit nombre de droits du seigneur abbé : il faut croire que depuis lors l'exercice de plusieurs autres droits fut plus d'une fois contesté; car environ deux ans après, on crut devoir dresser un acte par lequel les habitants de Cannes reconnaissaient tous les droits de l'abbé et du monastère. Cet acte porte la date du 3 décembre 1449; il est écrit en latin et précédé de ce court préambule.

1. Le four banal, appartenant au seigneur et le seul qu'il y eût dans le pays. On comprend dès lors que les femmes devaient fort souvent s'y trouver en grand nombre, et que leur langue, se donnant libre carrière, y amenait parfois des disputes plus ou moins vives.

In summi et æterni Dei honore, quo insistente, præsens compleatur negotium et operante perenne suscipiat fundamentum, nam recte aguntur omnia in quorum primordio versatur nomen plasmatoris principaliter [1].

Cette pièce étant fort longue, nous en ferons une simple analyse, suffisamment détaillée néanmoins.

Nous y apprenons d'abord que du dimanche de la Septuagésime jusqu'à Pâques, tout habitant de Cannes, quelle que fût sa condition, était tenu d'acheter son vin, en gros ou en détail, à la taverne que de temps immémorial les abbés de Lérins tenaient au dit lieu de Cannes, et en outre que nul n'avait le droit d'ouvrir pendant cette période une taverne particulière pour la vente du vin.

En second lieu, que de la veille de l'Ascension jusqu'au lendemain de la Pentecôte, époque du pèlerinage au monastère : 1° Toute personne qui se trouvait à l'île de Saint-Honorat ne devait acheter du vin et des comestibles qu'à la taverne et au marché de l'abbaye, défense expresse étant faite d'ailleurs à qui que ce fût d'ouvrir une autre taverne et de tenir un autre marché.

2° Nul, quel qu'il fût, n'avait le droit de prendre à Cannes des passagers ou des denrées pour les porter à l'île Saint-Honorat, avant que la barque de l'abbé, chargée de personnes et de provisions, eût quitté le port de Cannes pour se rendre à l'île.

3° Quiconque après le départ de la barque de l'abbé, transportait des personnes ou des denrées à Lérins, devait à l'abbé le tiers du prix du passage, si le patron ou le propriétaire de la barque était de Cannes, de Fréjus ou de Saint-Raphaël, et la moitié, s'il était d'un autre lieu.

1. Archives de la Préfecture, série H, liasse 327.

Voici maintenant quels étaient les prélèvements sur les produits de la terre :

L'abbé avait le droit de faire prendre chez tous les propriétaires du territoire de Cannes, un jour chez l'un un jour chez l'autre, successivement, un panier de figues, et cela pendant toute la durée de la récolte.

Ces mêmes propriétaires devaient donner à l'abbé la onzième partie du raisin récolté par eux, et ils étaient obligés de la porter à leurs frais au château ; de son côté l'abbé était tenu de donner à boire aux porteurs.

Quant au blé et autres céréales, il était dû à l'abbé la dixième partie de la récolte et seulement la onzième partie de celle des légumes, du chanvre et du lin.

Il y avait aussi des droits de pêche et de chasse, qui se percevaient soit en nature soit en argent ; puis d'autres droits encore, dont l'énumération serait trop longue.

La perception de tous ces droits et de ceux que possédait le seigneur abbé en divers autres lieux, constituait, avec les récoltes des nombreux domaines appartenant à l'abbaye, de très grands revenus pour le monastère de Lérins ; cependant ce monastère se trouvait déjà depuis longtemps sur une voie de décadence d'autant plus rapide, que les religieux, goûtant davantage les biens temporels, s'attachaient beaucoup moins aux biens spirituels. Animés autrefois de l'esprit de charité, ils étaient pour leurs hommes liges des protecteurs et des pères ; maintenant ils tendent de jour en jour à faire peser le joug sur des vassaux déjà prêts à lutter pour s'en affranchir. C'est d'ailleurs le moment où commencent à se produire de grands changements dans l'état social des peuples : au-dessous des deux ordres de la noblesse et du clergé, s'en est formé un troisième, le *tiers état*, qui trois siècles après l'emportera sur les deux autres. A la période dite du moyen âge a succédé celle

des temps modernes, inaugurée par le XVIme siècle, « l'un des plus grands de notre histoire, comme l'a fort bien remarqué M. Victor Duruy[1], et durant lequel la révolution est partout, dans l'Église et dans les croyances, dans les idées et dans les intérêts. »

L'antique monastère de Lérins a déjà perdu, depuis assez longtemps, tout son caractère primitif : la discipline s'y est extrêmement relâchée ; et d'autre part son organisation intérieure a été modifiée, à son détriment matériel et moral, par la mise en *commende*, de l'abbaye.

Quelques mots d'explication sont ici nécessaires. L'abbaye en commende était régie par deux chefs : un abbé dit *commendataire*, qui avait la primauté, et un *prieur claustral*, sorte de président élu par les moines, ou à son défaut, un *économe* administrateur de la communauté. L'abbé commendataire était nommé par le roi et reconnu par le pape. C'était la plupart du temps un personnage d'un rang élevé, ecclésiastique ou non, évêque, cardinal, prince, ministre, etc. ; car les abbayes furent données, comme des fiefs et sous le nom de *bénéfices*, même à des femmes. L'abbé commendataire n'était pas astreint à la résidence ; il était investi d'une autorité supérieure et jouissait de la moitié ou plus ordinairement du tiers des revenus de l'abbaye : c'est ce que l'on appelait la *mense abbatiale* ; les produits et revenus affectés à l'entretien des religieux constituaient la *mense conventuelle*.

Parmi les grands personnages, abbés commendataires de Lérins, qui vécurent constamment loin de leur abbaye ou n'y firent que de courtes et rares apparitions, nous citerons les suivants :

Le cardinal de Bellay (1532), évêque de Paris, l'ami et le

1. Discours de réception à l'Académie française, le 18 juin 1885.

protecteur de Rabelais, homme d'État distingué et bon diplomate. Lors de l'invasion de la Provence par Charles-Quint en 1535, il eut le titre de lieutenant général du royaume et en même temps le commandement de la Picardie et de la Champagne.

Le cardinal de Bourbon (1568), oncle de Henri IV et qui fut proclamé roi de France par les ligueurs sous le nom de Charles X.

Le prince de Joinville (1611), fils du duc de Guise le *Balafré* et gouverneur de la Provence.

Le cardinal de la Valette (1638), fils du fameux duc d'Épernon. Archevêque de Toulouse et officier général. Richelieu le mit plusieurs fois à la tête d'une armée française cambattant en Allemagne, en Flandre et en Italie, où il remplaça le maréchal de Créqui, emporté par un boulet. Il battit les Espagnols, leur enleva la place forte de Chivasso et mourut peu après à Rivoli (1639). Turenne servit sous ses ordres avec le grade de maréchal de camp.

Armand de Bourbon, prince de Conti (1644), frère du Grand Condé. Il épousa Anne-Marie Martinozzi, nièce de Mazarin, auquel il céda sa commende de l'abbaye de Lérins en 1654.

Philippe de Vendôme (1666), petit-fils de César de Vendôme, le fils naturel de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Il était chevalier de Malte, grand prieur de cet ordre en France et lieutenant général.

L'abbaye avait été mise en commende une première fois en 1411 ; mais ce n'était là qu'un fait accidentel, elle le fut définitivement cinquante ans après en la personne de messire *Isnard* évêque de Grasse. En 1489, *Jean-André Grimaldi*, des princes de Monaco, succéda à l'évêque Isnard dans la chaire épiscopale de Grasse et la commende de Lérins. En 1505 Jean-André laissa l'une et l'autre à son

neveu *Augustin Grimaldi*, qui, devenu prince de Monaco en 1523, fut accusé d'avoir pris le parti de Charles-Quint contre François Ier et encourut, par ce fait, la peine de la confiscation de tous les biens, bénéfices et rentes dont il jouissait en Provence[1].

Les Archives de la Préfecture renferment le procès-verbal de l'hommage prêté à Augustin Grimaldi par les habitants de Cannes, dont un grand nombre sont désignés nominativement dans cette pièce[2]. Parmi ces noms nous signalerons les suivants, qui sont encore ceux de plusieurs familles de Cannes et du Cannet (alors simple hameau de Cannes) ou des environs.

Nicolas *Ardissoni*, devenu depuis *Ardisson* en français, *Ardissoun* en provençal. — Jean *Arluqui*, aujourd'hui *Arluc*. — André et Pierre *Calvy*. — Michel *Grégoire*. — Antoine-Georges *Isnardi*, aujourd'hui *Isnard*. — Pierre-Alexis *Massuque*. — André *Raimondi*. — Pierre et Jacques *Rostagni*, devenu *Rostagn*, puis *Roustan*. — Guillaume et Barthélemy *Sardo* ou *Sardou*[3]. — Antoine *Sicardi* ou *Sicard*. — Honoré *Taffe* et Jérôme *Tournaire*.

De graves contestations s'élevèrent en 1514 entre l'évêque-abbé Augustin Grimaldi et les gens de Cannes; il fallut nommer des arbitres, qui, après avoir ouï le dire du seigneur abbé et de Jérôme Rusque, procureur de la commune de Cannes, rendirent un jugement dont la copie se trouve à la suite du traité de 1448 que nous avons rapporté précédemment (page 344). Voici la teneur de ce jugement :

« Cette sentence arbitrale a été rendue à Aix entre

1. Tout lui fut rendu plus tard.

2. C'est une copie de l'original faite plusieurs années après. Elle est en fort mauvais état et commence ainsi : « In nomine Domini nostri Jhu Xρti, amen. Anno nativitatis ejusdem « millesimo quingentesimo quinto et die vicesima quarta mensis augusti, regnante christianissimo et inclito principe et domino nostro domino Ludovico, Dei gratia, Francorum « rege, etc. » (*Archives*, série H, liasse 486).

3. Le changement de la voyelle *o* en *ou* a été fréquent dans les dialectes modernes de la vieille langue d'*oc* : on disait *lo gibos*, *lo compagnon*, *la color*, *la cros*; on dit aujourd'hui *lou gibous*, *lou coumpagnoun*, *la coulour*, *la crous*.



Monsieur Augustin de Grimaldis (*sic*), évêque de Grasse et abbé commendataire de Lérins d'une part, et la communauté de Cannes, d'autre part.

« Par Hugolen de Ruspe, docteur ez droits et premier juge, Jean Corriolis, licentié ez droits, Nicolas des Massons Desseine, professeur des lois, arbitres arbitrateurs.

1° Les habitants de Cannes seront tenus d'aller moudre et cuire aux moulins et fours du seigneur abbé; défense est faite à eux et à leurs successeurs de bâtir sur le terroir de Cannes fours ou moulins, ni ailleurs, ni cuire et moudre qu'aux fours et moulins de l'abbaye sans licence de l'abbé.

2° Ils ne pourront fouler leur blé qu'avec les *juments*[1] du sieur abbé ou avec leur propre bétail, à condition toutefois qu'aucun des habitants ne puisse aparier ni joindre son propre bétail avec le bétail des autres pour fouler ses blés, ni se les prêter les uns aux autres.

3° Les habitants de Cannes ou autres ne pourront porter des étrangers à l'ile Saint-Honorat sans la permission de l'abbé et de ses successeurs ou officiers auxquels appartient la garde de la tour et de l'île, « veu (vu) qu'elle est en lieu limitrophe et exposé aux invasions des ennemis. »

4° L'abbé et l'abbaye ont le droit de retenir et exiger des habitants de Cannes, la troisième partie du profit qu'ils font pour le transport des pèlerins et marchandises à l'ile de Saint-Honorat au temps des indulgences.

5° L'abbé et ses successeurs et l'abbaye ont le droit de prendre et recevoir la leyde[2] des charges de poissons tant frais que salés achetés par les étrangers au lieu de Cannes.

1. Toutes bêtes de somme. C'est le sens du latin *jumentum*.

2. « *Leyde* ou *leude*, sf. nom donné, dans le moyen âge à toute espèce de prestation ou impôt. — *Etymol.* Provençal *leuda*, *ledda*, *leida*, *lesda*, du participe bas-latin *levitus*, pour *levatus*, comme *rogitus* pour *rogatus*. *Levita*, proprement une levée, a donné régulièrement *leude* et *leuda*. » (Diction. de Littré).

6° L'abbé et ses successeurs ont le droit de prélever la quatrième partie des thons pris avec trains[1] et la trentième partie des autres poissons.

7° Le droit de lods[2] d'un sou par florin appartient à l'abbé sur la vente, aliénation ou transport de tout immeuble situé au lieu et terroir de Cannes.

8° L'abbé et ses successeurs n'auront plus le droit de tenir une taverne à Cannes pour la vente du vin, ni de percevoir un panier de figues sur chaque propriétaire.

L'année d'après (1515) Augustin Grimaldi unit le monastère de Lérins à la congrégation du mont Cassin, espérant par là mettre fin aux grands désordres qui s'y étaient introduits. Le pape Léon X confirma cette union par un bref dans lequel il fait le tableau le plus déplorable de l'état moral où se trouvait alors ce monastère. « On n'y voit plus « apparaître, dit-il, aucune marque de religion et toutes « choses y tendent au ridicule : tellement que ce saint lieu, « choisi par le Très-Haut pour la prière et la contemplation, « est occupé par des hommes dissipateurs, déréglés, tout « à fait inutiles sur la terre, et que cette culture si digne du « Seigneur est étouffée par les ronces des vices et des « mauvaises actions : *et tàm digna Domini plantatio* « *vitiorum et scelerum spinis suffocatur.* »

La réforme opérée par Augustin Grimaldi eut pour effet immédiat de rétablir l'ordre dans le monastère, mais malheureusement sans pouvoir en assurer la durée. Le temps en effet n'était plus de la foi profonde, de la ferveur religieuse, des aspirations vers le ciel : dans le cloître même, c'est le bien-être matériel que l'on fait passer avant tout ;

1. *Train* ou *traine*, sorte de filet de pêche appelé aussi *seine*.
2. Redevance qu'un seigneur avait droit de prendre sur le prix d'un héritage vendu dans sa censive ou dans sa mouvance. (*Acad.*)

et les moines suivent en cela l'exemple de leurs abbés commendataires, qui, étrangers au pays et occupés de soins divers loin du siège de leur abbaye, s'inquiètent fort peu de ce qui se passe à Lérins et ne lui demandent qu'une seule chose : le paiement exact de leur mense abbatiale.

Voici donc ce qu'au XVI[me] siècle se trouva être la situation respective des habitants de Cannes et de leurs seigneurs de Lérins : d'une part des sujets dont les idées d'indépendance prenaient de la force de jour en jour, et d'autre part des maîtres qui, oublieux de leurs devoirs professionnels et menant une vie peu édifiante, voyaient graduellement s'affaiblir la considération dont avaient joui leurs prédécesseurs, et conséquemment l'autorité morale que les abbés et les Pères de Lérins avaient autrefois sur des esprits favorablement disposés à la reconnaître.

De là des contestations fréquentes et des procès vivement soutenus des deux parts. Citons-en quelques-uns.

Paris avait reçu et salué Henri IV comme roi de France (1594) ; mais la Ligue était encore puissante dans une grande partie du royaume. En Provence le duc d'Épernon, défenseur de la cause royale, soutenait difficilement la lutte contre les ligueurs, maîtres d'Aix et de Marseille et appuyés par les troupes du duc de Savoie Charles-Emmanuel, qui espérait toujours joindre la Provence à ses États. La guerre civile exerçait partout ses ravages, mais principalement dans la région qui forme aujourd'hui le département du Var et l'arrondissement de Grasse : les consuls de Cannes, par des raisons politiques, plus peut-être que pour cause de meilleure défense, voulurent avoir le commandement de la garnison qui occupait le château de leur ville. L'économe de Lérins, agissant au nom de l'abbé commendataire absent, s'opposa fortement à cette prétention des consuls : l'affaire fut portée devant le Parlement d'Aix, et

le 13 juillet 1594, la Chambre des vacations du Parlement rendit un arrêt dont voici le dispositif :

« La Chambre a ordonné et ordonne que la garde du château dud. lieu de Cannes sera baillée et remise aud. économe pour la garder et conserver à ses despans par les habitans dud. Cannes, qui lui seront baillés par les sandicz[1] dud. lieu sous l'obéissance du Roy et de la Cour, etc. » (*Archives de la Préfecture*, série H, liasses 921 et 1317).

Pourquoi l'économe ne voulait-il pas que les bourgeois de Cannes se gardassent eux-mêmes ? Craignait-il que, profitant des grands troubles qui agitaient toute la Provence, ils ne fissent alliance avec le parti contraire à celui qui avait la sympathie des moines et ne se montrassent plus exigeants en matière de concessions ?

En 1633, les consuls de Cannes s'étant permis de changer les armoiries de leur ville, un arrêt du Parlement de Provence, rendu sur la plainte de l'économe représentant le prince de Joinville, abbé commendataire, leur enjoignit de garder celles qui leur avaient été données par l'abbaye et leur défendit de rien y changer (*Archives de la Préfecture*, série H, liasse 985).

Les armoiries que l'abbaye avait données à la ville de Cannes étaient et sont encore aujourd'hui *une palme d'argent en barre sur champ d'azur*. Sous la Restauration on y ajouta deux fleurs de lis d'or, l'une en chef, l'autre en pointe.

Vers le milieu du dernier siècle, les droits sur la pêche en mer et la vente du poisson étaient depuis longtemps une cause de fréquentes constestations entre les parties intéressées : les habitants de Cannes réclamèrent contre l'exercice de ces droits auprès du Conseil d'État, qui nomma

1. Syndics ou consuls.

une commission composée de cinq de ses membres, *députés par le roi pour en connaître,* savoir :

MM. D'AGUESSEAU, conseiller d'Etat;
DE GAUMONT, id.
DE LA TOUR, maître des requêtes;
DE LAVALÈTE, id.
LE CLER DU BRILLET, procureur du roi.

Par un premier jugement du 15 février 1742, cette Commission fit défense à l'abbé commendataire Mgr d'Antelmy, évêque de Grasse, d'exercer aucun des droits en question, faute par lui d'avoir produit les titres en vertu desquels il les percevait.

Mgr d'Antelmy présenta une requête à *fin d'opposition audit jugement* et y joignit tous *les titres et pièces en originaux, expéditions et copies collationnées par les officiers de l'Amirauté d'Antibes;* la Commission, après examen attentif de ces pièces, prononça un jugement longuement motivé, qui en partie donnait raison à l'abbé seigneur de Cannes et dont voici la conclusion :

— « Nous Commissaires généraux susdits, en vertu du pouvoir à nous donné par Sa Majesté, avons reçu et recevons les sieurs abbé, prieur et religieux de Saint-Honorat de Lérins opposans à notre jugement du cinq février mil sept cent quarante-deux, et faisant droit au principal, avons maintenu et maintenons lesdits abbé, prieur et religieux dans le droit de pesche dans le bras de mer qui sépare les îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat du chateau de Cannes, ensemble dans les lieux appelés Sechans ou Secants, ledit droit de pesche consistant dans la faculté de prendre le trente cinquième de tout le poisson qui se pesche dans ladite étendue de mer, rivages et lieux appelés Sechans ou Secants, sauf auxdits abbé et religieux à se régler entre eux pour le

partage desdits droits; et quant au droit de leyde prétendu par ledit sieur abbé sur tout le poisson acheté et transporté hors du lieu de Cannes par des étrangers, avons ordonné et ordonnons que dans deux mois, à compter du jour de la signification du présent jugement, il justifiera plus amplement de la quotité dudit droit pour ce fait, ou à faute de ce faire dans ledit temps et icelui passé, être par nous statué ainsi qu'il appartiendra. Faisons défenses auxdits abbé, prieur et religieux d'exiger ou percevoir d'autres ni plus grands droits, sous peines de concussion. Et sera le présent jugement enregistré au greffe d'Antibes, lu, publié et affiché partout où besoin sera. Fait et arrêté en l'Assemblée desdits sieurs Commissaires généraux, tenue à Paris le seizième jour de février, l'an de grâce mil sept cent quarante-trois. Collationné, signé Thurin. » (*Archives de la Préfecture*, série H, liasse 158.)

A l'abbé commendataire Mgr d'Antelmy succéda en 1752 Mgr Louis-Sextius de Jarente, évêque de Digne. Le nouveau seigneur abbé songea d'abord à revendiquer le droit de justice qu'il prétendait avoir en dehors de Cannes : il présenta à la Cour du Parlement de Provence une supplique tendante « à ce qu'il plaise à la Cour l'autoriser, en sa qualité de seigneur spirituel et temporel des lieux de Ribbes, Pégomas et la Roquette, de faire administrer la justice, *tant pour le civil que pour le criminel*, dans la ville de Cannes aux possédants biens aux dits lieux, par la raison que n'y ayant en ces lieux aucun village, mais seulement quelques bastides répandues, dont la plupart sont inhabitées, il ne s'y trouve aussi ni prison ni un local propre à rendre la justice. » Le Parlement accorda l'autorisation demandée. (*Archives de la Préfecture*, série H, liasse 435.)

Les procès ne pouvaient que devenir fréquents entre la communauté de Cannes et un seigneur aussi jaloux de son

autorité judiciaire : c'est ce qui eut lieu en effet. En voici un assez ridicule :

A la fin de l'année 1778, la reine Marie-Antoinette étant accouchée de la princesse qui fut la duchesse d'Angoulême, les consuls de Cannes décidèrent qu'à l'occasion de cet heureux événement, il serait chanté un *Te Deum* et allumé un feu de joie avec illumination générale. Ils eurent le tort de ne pas prévenir officiellement le juge institué à Cannes par le seigneur abbé, et de faire les annonces et tous les préparatifs de la fête sans avoir pris ses ordres. Ce juge, qui n'avait été invité que par le curé pour assister au *Te Deum*, se porta néanmoins, le dimanche 17 janvier 1779, à l'Hôtel-de-Ville, « où s'étant mis à la tête du corps de ville et du cortège que les maire et consuls avaient fait inviter en particulier, ils se rendirent en cet état à l'église paroissiale, au bruit des tambours et fifres qui précédaient. » Le juge se rendit de même au feu de joie, marchant à la tête du cortège.

Huit jours après, Mgr Louis-Sextius de Jarente, alors évêque d'Orléans et toujours abbé commendataire de Lérins, présenta au Parlement une requête par laquelle, se plaignant de ce que, pour ne pas avoir invité officiellement le juge et demandé son avis, la communauté de Cannes avait oublié les égards dus au seigneur en la personne de ses officiers, mais renonçant toutefois à exiger pour ce fait une réparation, il priait la Cour d'ordonner que les consuls de Cannes, au cas à venir de réjouissances publiques, fussent obligés avant de faire faire les publications et criées ordinaires, d'en avertir par le greffier de la commune le juge ou le premier officier de justice qui serait sur le lieu : sous peine de 100 livres d'amende ou de telle autre qu'li plairait à la cour de fixer.

Le maire et les consuls de Cannes, par une contre-

requête au Parlement, répondirent que le juge, invité comme eux au *Te Deum* par le curé, s'y était rendu avec eux, qu'il avait siégé au banc consulaire, que partout il avait précédé les consuls, qu'il s'était rendu de même à l'Hôtel-de-Ville, où il avait été muni d'un flambeau aux dépens de la commune, pour aller de là au feu de joie ; enfin que les suppliants avaient fait en cette occasion tout ce qu'ils avaient fait dans d'autres, et que, ne consultant que l'usage, ils n'avaient pas averti le juge. « Les gens d'affaire de Mgr l'évêque d'Orléans, ajoutaient-ils, ont cru que ce qui s'est passé à cette occasion leur fournissait matière suffisante pour un procès, *non contents sans doute de ceux qui sont déjà entre les parties.* » Ils concluaient à ce qu'il fût ordonné qu'à l'avenir et seulement dans les cas imprévus de réjouissances publiques le juge serait averti par le valet de ville et non par le greffier de la commune, « qui est pour l'ordinaire d'un état plus distingué que le lieutenant de juge, à qui l'avertissement doit être donné quand le juge est absent. »

Par son arrêt du 20 mars 1779, le Parlement, donnant gain de cause à l'évêque d'Orléans, abbé de Lérins, ordonna que le juge et même son lieutenant seraient dorénavant avertis par le greffier, et condamna la commune de Cannes aux dépens. (Voir à l'appendice deux pièces relatives à cette sotte affaire.)

Dix ans après, la Révolution, en faisant disparaître tout ce qui restait encore des anciens droits féodaux, délivra pour toujours les communes de France de toutes contestations et débats de ce genre.

Mais déjà l'antique et célèbre monastère de Lérins n'existait plus et sa fin avait été déplorable. Le roi Louis XVI, d'accord avec le Saint-Père, avait, par un édit de 1787, sécularisé l'abbaye, c'est-à-dire l'avait supprimée comme

établissement monastique et réunie au domaine épiscopal; et le 10 mai 1788, des commissaires royaux vinrent inventorier les meubles et les immeubles de la mense conventuelle. Quatre vieux religieux, les seuls qu'il y eût encore à Lérins, assistèrent à cette opération; et après avoir signé le procès-verbal, ils se retirèrent dans leurs familles. On leur assura une pension suffisante pour leur permettre de tenir un rang honorable et de finir tranquillement leurs jours.

APPENDICE

I

SUPPLIQUE DES CONSULS DE CANNES A L'ABBÉ DOM ANDRÉ DE PLAISANCE

(Extrait de la Copie faite en 1514)

L'an de nostre Seigneur mil quatre cents quarante huit. S'ensuivent les chapitres et conventions requises et requis au Reverand pere en Esprit monsieur et Seigneur par la grace de Dieu et du St Siège apostolique abbé du sacré monastere de St Honoré de Lérins par la Communauté et habitans du lieu de Cannes et tous les particuliers dudit lieu.

CHAPITRE 1er

Que les status seront confiermes

Et premierement suplient le Reverand pere abbé que par sa nouvelle et joueuse [1] arrivée comme est de coustume luy plaise leur confiermer ratifier et aprouver les privileges status libertes chapitres [2] franchises os (*us*) et bonnes coutumes a eux concedés et concedées et de longtemps en uzage par ses devantiers jusques a ce jourdhuy.

La teneur de la Reponce : pour les legitimes nous plait ou desquelles sont en pocession ou quasi.

1. *Sic*, pour joyeuse.
2. Réunions, assemblées, délibérations.

CHAPITRE 7e

Qu'ils aient faculté de cullir et faire manger le gland partout le terroir

Item que tous ceux de Cannes puissent cuillir les glands sur les arbres partout le terroir dud. lieu jusques a la feste de la toussains en outre aussy les animeaux desd. habitans manger et de paistre et non aucun Etranger soubs paine pour chaque personne estrangere ou animal gros et chaque pourceau et pour chaque trantanier aver menu [1] cinq sols. La motié de lad. paine aplicable aud. s[r] abbé et l'autre au denonçant.

La teneur de la Reponce : Il plait.

CHAPITRE 8e

Le seigneur tiendra jumans [2] pour fouller les Bleds des habitans

Item que led. s[r] abbé soit tenu au temps de la moisson au terroir de Cannes avoir et tenir de jumans a sufisance pour fouler les bleds desd. habitans jusques au temps deub (dû) et ceux qui sont en plus grand danger et plus proches de la mer soit [3] foullés et deliés les premiers.

La teneur de la Reponce : Il plait.

CHAPITRE 9e

Le seigneur donnera un pretre secullier pour curé suffisant et capable

Itemq. led. s[r] abbé sera tenu d'avoir un pretre seculier pour curé sufisant et capable daministrer les sacrements et faire le divin service aud. lieu de Cannes.

(Pas de réponse. Une autre copie, moins bonne cependant, porte « Reponce : il plait suivant son possible »).

1. *Aver menu*, petit bétail, jeunes bestiaux.
2. C'est-à-dire chevaux, cavales, mulets. C'est le sens général du latin *jumentum*, toute bête de somme ou de trait.
3. *Sic.*

CHAPITRE 11e

Le dixme des fruits sera payé sellon la coustume et des nadons[1] le trantieme.

Item que led. s[r] abbé sera teneu cuillir et percevoir tous les dismes desd. habitans de Cannes scavoir du bled vin de tous les legumes chanvre et lin suivant l'uzage et coutume ainsin qu'avons continué et acoutumé jusques au présent jour et de l'aver meneu scavoir des agneaux et chevreaux la trantieme partie et sur ces choses n'estre rien inové ny faire au contraire en quelque façon que ce soit a lavenir et ainsin le permettre et jurer.

La teneur de la Reponce : Il plait en tant que luy touche que le dixme soit payé suivant la coustume et de grace specialle pour les nadons la trantieme partie et de rien ninnover,

CHAPITRE 12e

Le seigneur mettra un baille et un greffier suffisant et capable.

Item que led. s[r] abbé sera tenu davoir un baile et un greffier sufisant et capable soubs le bon plaisir des habitans dud. lieu faisant residence ordinaire aud. lieu ainsi quest necessaire.

La teneur de la Reponce : Suivant la coutume et a sa disposition non de celle des habitans il plait.

CHAPITRE 13e

Au temps des moissons soit permis battre avec fleaux deux charges bled pour leur necessaire.

Item que tous ceux de Cannes puissent et leur soit permis au temps des moissons pour leur necessité battre de leurs bleds aux fleaux en donnant le dixme acoutumé aud. s[r] abbé jusques a la quantité de deux charges.

La teneur de la Reponce : plait en cas de necessité sy l'on ne peut avoir de jumans.

CHAPITRE 14e

Qu'il leur soit permis porter pellerins a lisle lors des indulgences.

Item qu'il plaise aud. s[r] abbé de ne tenir aucun batteau seigneurial au temps des indulgences a cause de plusieurs inconveniants notoires

1. Les agneaux et chevreaux nés depuis peu.

et manifestes, mais un chaqun puisse porter les pellerins a lisle le plus vitte quil pourra sans attandre personne affin que lesd. pellerins ne soient point troublés en leurs devotions et bon zelle quils ont envers les saints et le s[t] monastère lesquels au deffaut des passages souvantes fois sens (s'en) retournent en leurs pays sans accomplir leur devotion ou Roumerage [1] ce que redonde au grand desonneur dommage et interets du monastere et lezion consiance dud. s[r] abbé et de ses Religieux et des habitans dud. lieu ainsin par avarice lever la devotion du peuple au grand préjudice des fidelles cretiens et diminution de ce s[t] et si grand Romerage paiant toujours la 3[e] partie pour le passage desd. pellerins ainsin quest de coutume.

La teneur de la Reponce : ne le peut faire parce que sont ses droits.

CHAPITRE 16[e]

Que leur soit permis etablir un boucher et arranter la boucherie.

Item que les habitans dud. lieu puissent accorder un Boucher a leur plaisir et volonté pour faire de chér a suffisance pour led. s[r] abbé son monastere et aussy lesd. habitants dud. lieu vandre et arranter lad. boucherie et faire une imposition et veues (vues) sur icelle ainsin quils trouveront pour leur mieux de faire.

La teneur de la reponce : il plait avec son consentement et lisence sauf davoir sa part du profit scavoir la moitié.

CHAPITRE 17[e]

Quils puissent couper bois pour leur usage vert ou sec au terroir de Cannes.

Item que les habitans dud. lieu puissent couper bois ou futailles de tous les arbres vifs ou morts a eux necessaires et pour leur uzage au terroir dud. Cannes.

La teneur de la Reponce : suivant la coutume et non autrement il plait.

CHAPITRE 25[e]

Que les hommes n'informeront des injures faites au conseil ny des femmes dites au four.

Item pour les paroles injurieuses dites par les habitants les uns les autres au conseil quils tiennent comme aussy pour les femmes au four

1. Ou mieux *romérage*, comme il est écrit plus bas : pèlerinage. S'est dit d'abord d'un pèlerinage à Rome.

pour cuire leur pain on ne puisse faire aucune information ny chatiment ny aussy celuy ou celle contre lequel ou laquelle telles parolles seront esté proferées les puissent reputter injure.

La teneur de la reponce : des parolles legeres et non autres il plait.

CHAPITRE 26e

Que sil y a information dinjures et dans trois jours suivants la paix est traitée entre les parties icelles seront nulles

Item sy pour les parolles injurieuses proferées par les hommes ou femmes dud. lieu il y a quelque denonce ou querelle et la paix soit traitée dans trois jours immediatement suivants entre les parties icelle denonce ou querelle soit tenue et reputée pour non faitte.

La teneur de la Reponce : des parolles legeres si dans trois jours entre eux la paix est faitte sy ce nest quelles feussent contre le seigneur abbé ses officiers ou moines il plait.

CHAPITRE 29e

Que les habitans puissent pour leur provision prandre marchandises ou poissons au prix que les poissons ou marchandises seront vendus ou vendues.

Item que les habitans dud. lieu puissent avoir pour leur provision de toutes les marchandises ou choses que se vendront au port de Cannes comme aussi des poissons vendus ou quil se vendront aud. lieu avant que les achepteurs les aient Remises en leurs maisons ou boutiques et cest au prix que telles marchandises ou poissons seront esté vendeues. Les contrevenents a ce encourent la paine de dix livres. La moitié de laquelle soit au s^r abbé et l'autre au denonçant.

La teneur de la reponce : Il plait mais pour lorsque le seigneur et le couvent et les Religieux et officiers soient preferés en telles choses.

CHAPITRE 30e

Que les officiers ou serviteurs du seigneur ne pourront informer sans la denonce de la partie offencée

Item qu'aucun officier de la Cour dud. lieu ny aucun serviteur du s^r abbé puisse informer ny denoncer contre quelqun ou quelqune si ce nest que par lautre partie leur soit denoncé.

La teneur de la Reponce : que la disposition du droit soit gardée et cest asses satisfait aux suplians.

CHAPITRE 34e

Que leur soit permis chasser partout le terroir en payant le droit au seigneur

Item que les habitans de Cannes puissent et leur soit permis chasser partout le terroir de labbaye en toute facon et prandre toute sorte de bettes en payant le droit acoutumé aud. sr abbé scavoir de chaque senglier la teste suivant luzage des cerfs et chevreaux la cuisse et dc ceux qui seront pris fuiants un cartier desd. animeaux et semblablement de tout autres engiens de chasse.

La teneur de la Reponce : Il plait.

CHAPITRE 37e

Que les choses qu'on trouvera soit en mer ou en terre
la moitié viendra a celuy qui le trouvera et le reste au seigneur

Item quil plaise aud. sr abbé consentir que toute personne de ce lieu aye la motié de toutes les choses que trouveront tant en mer que en terre.

La teneur de la Reponce : Il plait quils aient la troisieme partie de ce quil [1] trouveront et deux le seigneur.

CHAPITRE 39e

Que les habitans de Cannes ne porteront épée par la ville quavec necessité

Item que tout habitant de Cannes puisse porter une épée licite et honnete aud. lieu de Cannes comme est dusage et de coutume aux lieux maritimes et suspects.

La teneur de la Reponce : quand ils yront dehors ou dans la necessité et non autrement il plait.

CHAPITRE 40e

Quaucun ne puisse aporter ny faire aporter vin estranger dans Cannes
ny son terroir durant le vin des habitans recuillis[2] aud. terroir

Item que nul puisse aporter ny faire aporter aucun vin estranger aud. lieu de Cannes ou son terroir durant le vin desd. habitants cuillis dans leur terroir ainsin quils ont par privilege et usage sur la paine de

1. *Sic.*
2. *Sic.*

100# dor et confiscation du vin. La motié de laquelle paine soit au seigneur et lautre au denonçant.

La teneur de la Reponce : sauf la liberté du seigneur et du couvent de pouvoir aporter du vin pour leur uzage il plait.

CHAPITRE 43e

Que les habitans ne seront mis a larrest du chateau mais du puei[1] pour debtes

Item que les habitans de Cannes ne puissent estre forcés a tenir larrest du chateau du s^r^ abbé mais du puei proche led. chateau pour pouvoir estre servis pour (par) leurs parans ou amis de ce que leur sera necessaire et destre Relaxces de tel arrestement en donnant caution bonne et sufisante si ce nest que le cas feut tel que meritant punition.

La teneur de la Reponce : pour debtes il plait et pour crimes en donnant bonnes cautions il plait quils soient Relaxces si ce nest que la crainte du crime requiere autrement.

II

PROCÈS FAIT AUX CONSULS DE CANNES AU SUJET DE RÉJOUISSANCES PUBLIQUES POUR L'HEUREUX ACCOUCHEMENT DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE.

A. — *Extrait de la requête présentée en janvier 1779 au Parlement de Provence par Mgr Louis-Sextius de Iarente, évêque d'Orléans et abbé commendataire de Lérins*

EXPOSÉ DES FAITS. — Le 15 du courant Mre Preire, curé de la paroisse du lieu de Cannes, se porta chez le Juge du lieu pour l'inviter au *te deum* qui devoit être chanté le dimanche suivant à l'issue des vêpres, ensuite d'un mandement de l'Evêque diocezain, à l'occasion de l'heureux accouchement de la Reine.

Le lendemain 16, des tambours et des fiffres à la tête desquels étaient les valets de ville, firent le tour dudit Cannes battant la générale, et le soir du même jour le valet de ville fit lui-même des publications à son de trompe, pour annoncer au peuple, de la part de MM. les Maire Consuls une réjouissance publique au lendemain jour de dimanche, et pour ordonner une illumination générale à peine d'amende. Ces publications furent réitérées le lendemain dimanche.

1. Ou *puy*, comme le porte une autre copie. *Puy* signifie *montée :* il s'agit sans doute de la prison particulière de la ville, à la montée du château.

Les Maire Consuls n'ont pas fait façon d'oublier dans tout cela le Juge du Seigneur, qu'ils ont assimilé au peuple même.

Cependant le juge raportant tout à la Majesté de la céremonie, et à l'heureux évenement qu'il s'agissait de celebrer, ne se rendit pas moins à l'hotel de ville. où s'étant mis à la tête du Corps de ville et du cortege que les Maire Consuls avoient fait inviter en particulier, ils se rendirent touts en cet etat à l'eglise parroisiale au bruit des tambours et fiffres qui les precedoient.

La ceremonie du *te deum* finie, le maire communiqua au Juge dans le banc consulaire, qu'il y avoit encore celle d'un feu de joye, à laquelle on se rendroit dans peu à l'hotel de ville et sans se séparer.

Le juge lui demanda alors, s'il avoit reçu des ordres pour cela, et le maire lui ayant répondu que non, le juge en aplaudissant à son zele, ne put s'empêcher de lui representer que la Communauté avoit oublié les égards qui etoient dus au Seigneur en la personne de ses officiers, en ne pas les distinguant du peuple, et le maire s'étant mal deffendu sur le reproche, ayant surtout pretendu que la Communauté n'étoit tenue à aucune demarche à cet égard, d'après ces propos qui se passerent à voix basse et honnetement entre le juge et le maire, le corps de ville et cortege, et le juge se rendirent à l'hotel de ville, dans le même ordre et de là ils se rendirent peu après, sans attendre la nuit, à cause d'une indisposition du maire, au feu qui avoit été préparé, et qu'ils allumèrent ; et la ceremonie ainsy finie, ils se separerent. Elle fut suivie, peu après, d'illumination generale.

Daprès ces faits et les manquements des consuls, le supliant auroit pu requerir contre eux la condamnation à une amende ; mais préferant les voyes de douceur et de paix, il aime mieux se borner à faire établir et connoitre pour l'avenir la regle et le bon ordre. C'est à cet effet qu'il a recours à la justice de la Cour.

Ce considéré vous plairra Nosseigneurs, ordonner que les consuls de Cannes, au cas des rejouissances publiques par *te deum*, feu de joye ou autre ceremonie publique, seront obligés avant de faire battre la caisse, et de faire faire les publications et criées ordinaires, d'en avertir par le greffier de la Communauté, le juge ou le premier officier de justice qui sera sur le lieu, et notamment de l'heure qu'ils auront fixée, afin que le dit juge ou dit officier de justice puisse y assister; et ce à peine de cent livres d'amende ou de telle autre qu'il plairra à la Cour de fixer et sur les contreventions d'en être informé; le tout avec depens, et sera justice.

B. — *Arrêt du Parlement, du 20 mars 1779*

Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre, comte de Provence, Forcalquier et terres adjacentes, à tous ceux qui ces présentes lettres verront salut.

Sur la Requête presentée à nos amés et feaux conseillers les gens tenans notre Cour de Parlement au dit pays de Provence par messire Louis Sextius de Gerente [1] de la Bruyere, evêque d'Orléans, commandeur de nos ordres, abbé commendataire de l'abbaye royale de saint Honorat de Lerins et en cette qualité seigneur du lieu de Cannes tendante à ce qu'il soit ordonné que les consuls de Cannes au cas des rejouissances publiques, par *te deum*, feu de joye ou autre ceremonie publique seront obliges avant de faire battre la caisse et de faire faire les publications et criées ordinaires d'en avertir par le greffier de la Communauté le juge ou le premier officier de justice qui sera sur le lieu, et notamment de l'heure qu'ils auront fixée afin que le dit juge ou officier de justice puisse y assister....

Vu la dite requête signée Barquin....

(Ici l'énumération des différentes pièces produites au procès).

Sçavoir faisons que notre dite Cour par son arrêt de jour et date des presentes, ayant tel égard que de raison aux requêtes respectives des parties, a ordonné et ordonne que dans le cas des réjouissances publiques, *te deum*, feux de joie et autres ceremonies publiques et extraordinaires, les consuls seront tenus, avant de faire battre la caisse, de faire faire les publications et criées ordinaires, d'en avertir par un billet signé du greffier de la Communauté et porté au domicile par le valet de ville, le juge ou le premier officier de justice qui sera sur le lieu, et notamment de l'heure qu'ils auront fixée, afin que le dit juge ou officier de justice puisse y assister, et ce à peine de cent livres d'amende et d'être informé sur les contreventions, sauf aux officiers de justice d'assister si bon leur semble aux autres ceremonies publiques. Condamne les consuls et communauté de Cannes aux dépens...

(*Archives de la Préfecture*, série H, liasse 84).

1. On écrivait indifféremment *Gerente* ou *Jarante*. C'était une famille de Provence : Vauvenargues était de cette famille. (Voir Ludovic Lalanne, *Dictionnaire historique de la France*).

CIMETIÈRE ANTIQUE DE SAINT-PONS

Dans les premiers jours du mois de septembre 1884, en faisant exécuter des fouilles pour la construction d'un bassin dans sa propriété de l'*Arbre*, entre la place d'armes de Nice et Saint-Pons, M. Stevano a découvert plusieurs sépultures remontant à l'époque de l'occupation romaine; il a prévenu la municipalité de cette découverte et j'en ai été immédiatement avisé, en qualité d'inspecteur de la Société française d'archéologie pour les Alpes-Maritimes.

Je dois rendre cette justice à la municipalité : c'est que, depuis quelques années, elle a fait de louables efforts pour la conservation des antiquités et j'ajoute que toutes les observations qui lui ont été adressées, à ce sujet, ont été favorablement accueillies. Il est certain qu'on n'éventrerait plus, aujourd'hui, les arènes de Cimiez[1], pour faire passer un chemin qui pouvait les contourner sans aucun inconvénient.

C'est au pied de la colline de Cimiez, du côté du levant et à la base même des rochers au-dessus desquels s'élevait l'*oppidum* celtique englobé plus tard dans la ville romaine, que l'on a découvert le groupe de sépultures dont nous allons nous occuper. Les fouilles n'ont eu lieu que dans

1. Cette profanation a eu lieu deux mois après que notre Société de Lettres, Sciences et Arts, avait obtenu du gouvernement le classement de ce monument historique.

l'angle nord-ouest de la propriété Stevano, mais il est probable que le cimetière se continue dans la propriété voisine.

Les tombeaux fouillés jusqu'à ce jour sont au nombre de huit, dont quatre groupés et se touchant ; ils sont tous à incinération et disposés au pied des rochers, sur une ligne qui va du nord au sud. Quelques-unes de ces sépultures sont superposées.

Elles sont, en général, composées d'une *olla cineraria* en terre cuite (Fig. 1), contenant des ossements brûlés et réduits en très petits fragments ainsi que de la cendre provenant du bûcher. Au milieu de ces cendres, nous avons trouvé quelques *phialæ* lacrymatoires en verre, déformées par l'action du feu. Une seule était intacte, bien conservée et recouverte d'une belle patine nacrée ; elle m'a été gracieusement offerte par M. Stevano et fait partie de mes collections.

Au-dessus des vases contenant les cendres, étaient disposées de grandes *tegulæ* inclinées l'une vers l'autre et recouvertes, au sommet, d'un *imbrex*. Les deux extrémités de ce petit abri en forme de tente, étaient fermées par des *tegulæ* placées verticalement (Fig. 2).

Une amphore brisée[1] dont on avait rapproché les deux morceaux (Fig. 3) contenait un lacrymatoire en verre, un clou en fer, trois petits vases, une *olla* en terre cuite[2] (Fig. 4) disposée au milieu d'une couche de cendre et renfermant elle-même, des ossements incinérés.

Toutes les urnes cinéraires trouvées en cet endroit étaient accompagnées d'un ou de plusieurs petits vases en terre grossière, mais de forme élégante et, quelquefois, de lampes en terre cuite ; on a trouvé dix-huit vases d'un

1. Hauteur totale 0m,70 ; diamètre maximum 0m,50.
2. Hauteur 0m,23 ; col 0m,18 de diamètre ; base 0m,13.

même type (Fig. 5) ; ils sont actuellement déposés à la Bibliothèque Municipale de Nice, à laquelle M. Stevano a fait don de presque tous les objets qu'il a recueillis.

Il n'a été trouvé, dans les fouilles dont nous parlons, aucun vase romain proprement dit; je veux parler de ces vases en terre rouge dite samienne, sur lesquels sont figurés, en relief, des ornements obtenus au moyen de poinçons imprimés dans la pâte du moule. Nous n'y avons trouvé que des poteries communes sauf quelques débris de *lucernæ* en terre jaunâtre et un ravissant petit vase gaulois en terre très fine, de forme bursaire genre *arybale*, sans anses, sur lequel sont modelés en relief des ornements composés de feuilles de lierre et de fougère, d'un dessin archaïque (Fig. 6).

Un vase semblable se trouve dans la collection Charvet ; M. Mallet en a trouvé un autre près de la Nervia, dans une nécropole à incinération qu'il a fouillée, mais il était accompagné d'un grand nombre de vases en poterie rouge lustrée. Je possède également un vase du même type, qui provient aussi des environs de Vintimille ; un autre du même type, mais d'un dessin différent, a été trouvé à Cimiez et j'en ai donné le dessin dans le tome IIIe de nos annales.

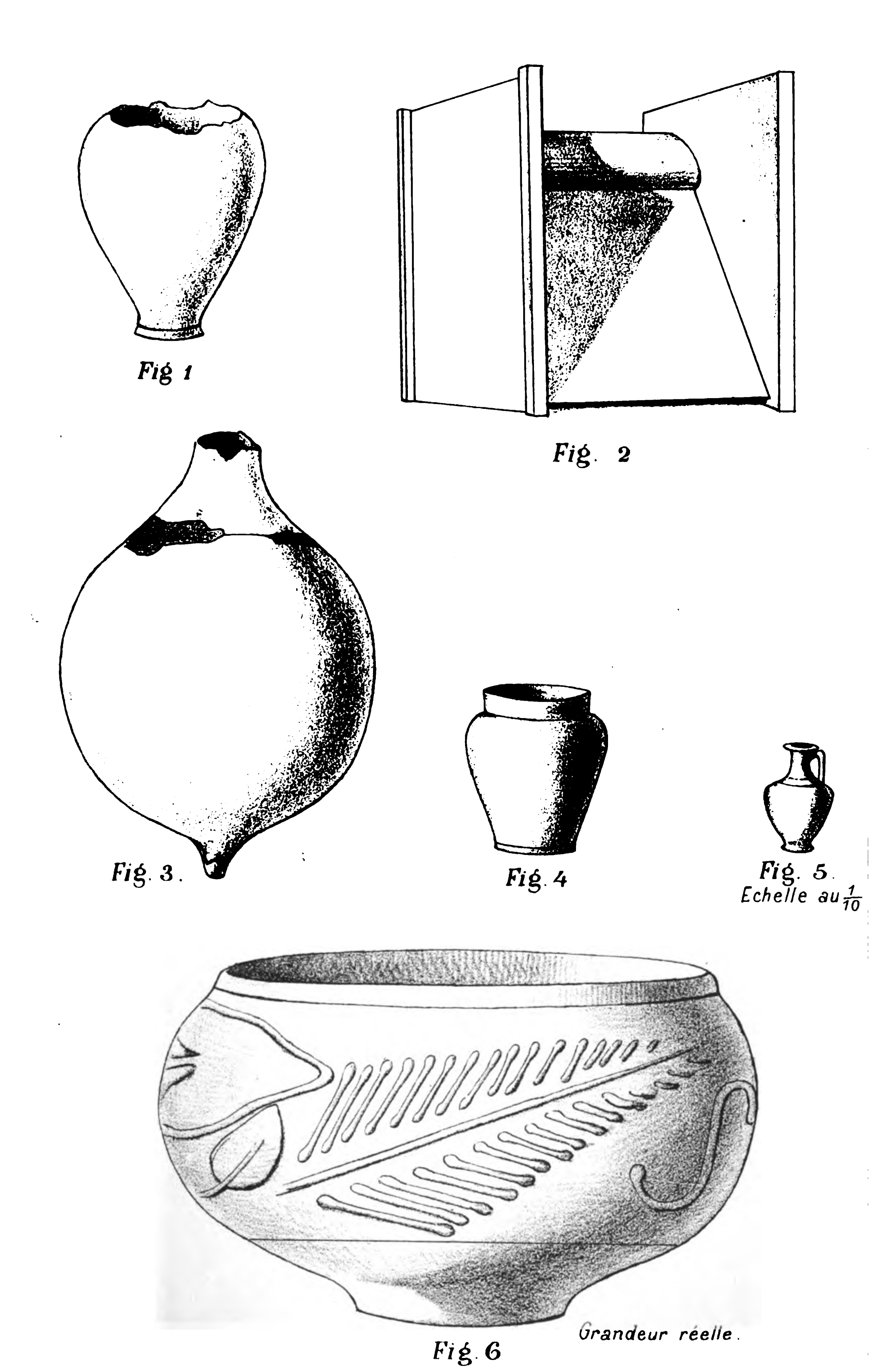
Dans un des vases cinéraires de Saint-Pons, on a trouvé, au milieu des cendres, une monnaie romaine de Trajan. Elle est assez fruste ; cependant le type est reconnaissable et l'on peut lire le commencement de la légende IMP. CAES. NER.[1]

Nous avons également recueilli, dans les fouilles, des débris d'une *lucerna* que nous avons rapprochés et sur lesquels se lit très distinctement la marque suivante: IDVLISVCC. C'est un nouveau nom de potier que nous ajouterons à la liste que nous avons dressée pour les Alpes-

1. Les monnaies de Trajan portent en effet, la légende suivante: IMP. CAES. NER. TRAIANVS AVG.

Maritimes. Nous y avons aussi trouvé une *tegula* portant le mot MARI, marque que j'ai déjà signalée en 1874. J'ai cru devoir entrer dans quelques détails relativement à cette découverte, car les sépultures à incinération sont assez rares jusqu'à ce jour dans notre contrée ; j'en ai décrit une dans le mémoire que j'ai présenté à la Sorbonne en 1874 et auquel il a été fait un si bienveillant accueil. Cette sépulture trouvée le long du chemin de Cimiez, à l'ouest de la propriété Camous, consistait en une grande *olla cineraria*, enfouie dans le sol à une profondeur d'environ deux mètres et à une distance de deux mètres également, vers l'est, d'une rangée de tombes à inhumation; elle contenait des cendres, des clous en fer et plusieurs petits vases en poterie, outre les os calcinés et réduits en petits fragments.

Depuis la publication de mon mémoire sur les sépultures dans les Alpes-Maritimes, du IIIe au VIe siècle de notre ère, j'ai eu l'occasion d'étudier un grand nombre de tombeaux de la même période et toutes les découvertes que j'ai pu faire, soit à Cagnes, au quartier de Brugières, soit à Monaco, à l'emplacement de l'usine à gaz, soit à Nice, dans la cour de la caserne Saint-Augustin, toutes ces découvertes, dis-je, n'ont fait que confirmer les conclusions que j'avais tirées des fouilles précédemment faites à Nice, à Antibes, à Saint-Cézaire, à Carras, à Beaulieu, à Monaco. Dans cette derniere localité, en présence de M. Boyer de Sainte-Suzanne, notre regretté confrère, gouverneur général de la Principauté, j'ai découvert une nouvelle sépulture d'enfant, dans une amphore, en face du château, dans le talus de la route qui passe au sud du chemin de fer. J'ai fait une découverte semblable dans la cour de la caserne Saint-Augustin et les débris de l'amphore, ainsi que les ossements, ont été recueillis par le musée départemental.


Fig 1
Fig. 2
Fig. 3.
Fig. 4
Fig. 5.
Echelle au $\frac{1}{10}$
Grandeur réelle.
Fig. 6

Nous devons donc conclure de ces nouvelles observations, que ce mode d'inhumation, qui consistait à enterrer les jeunes enfants dans une amphore brisée ou dans deux débris d'amphore juxtaposés ou emboîtés l'un dans l'autre, était d'un usage général dans notre contrée.

M. Charles Aubertin m'écrivit, en 1874, qu'il avait constaté un pareil mode d'ensevelissement à Beaune, en 1871. M. Flouest a signalé le même fait dans l'île de Camargue ; M. de Laurière a également vu, en Afrique, une sépulture analogue ; M. le colonel Gazan en a signalé une autre à Antibes.

Nous pouvons donc conclure de ces observations que ce mode de sépulture était usité dans presque tous les pays occupés par les Romains; mais, nulle part, jusqu'à présent, on n'en a trouvé de si nombreux exemples que dans le département des Alpes-Maritimes.

F. Brun.

POTERIES SIGILLÉES

TROUVÉES DANS LES ALPES-MARITIMES

L'un des meilleurs moyens connus de constater l'étendue des relations commerciales des anciens est, évidemment, de recueillir les marques des objets en terre cuite que l'on rencontre dans des milieux d'origine certaine, dans les tombeaux, par exemple. Je n'ai pas manqué de signaler, jusqu'à ce jour, les marques de potiers que j'ai rencontrées dans mes fouilles, mais ces indications se trouvent dispersées dans plusieurs opuscules. J'ai pensé, vu les découvertes récentes qui en ont augmenté le nombre, devoir dresser une liste générale de toutes les poteries sigillées qui ont été trouvées jusqu'à ce jour entre l'Estérel et la Nervia.

Si j'ai compris dans ce travail une découverte faite au-delà de la frontière française, c'est parce que le caractère des vases recueillis par M. Mallet, entre la Roya et la Nervia, est absolument gaulois. Les tasses sablées, les vases travaillés à la main avec dessins en saillie imitant des fougères, des feuilles de lierre, des liserons, des écailles ou des graines de pomme de pin, les vases rouges lustrés et autres rappellent, d'une manière frappante, les plus remarquables spécimens d'une de nos plus riches collections, celle de M. Charvet. C'est à croire que ces vases sortent de la main du même ouvrier.

ANTIBES

Au congrès archéologique d'Arles, en 1876[1], notre honoré confrère, M. Mougins de Roquefort, a lu un fort intéressant travail sur les poteries sigillées d'Antibes et de Fréjus. Nous n'avons pas, pour le moment, à nous occuper de ces dernières, mais nous citerons celles que M. Mougins a trouvées et décrites à Antibes et qui portent les marques suivantes, dont quelques-unes sont connues.

La marque MARI a été signalée par moi à la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, dans un travail publié en 1874. Elle est très fréquente dans notre contrée et se trouve ordinairement sur des *tegulæ*. Antibes, Nice, Cimiez, Beaulieu, sont les localités où cette marque se trouve le plus fréquemment.

L. HERENNIVS, marque également citée par M. Mougins, en 1876, se trouve en abondance aux Encordoules, près de Vallauris ; M. Beuf en a recueilli un certain nombre et j'en possède deux dans mes collections. J'en ai signalé une trouvée à Cimiez en 1863.

CILIS, ces lettres que M. Mougins de Roquefort a lues sur un fragment de *lucerna* faisant partie de la collection de notre honoré confrère M. le colonel Gazan, à Antibes, appartiennent très probablement au mot GRACILIS, qui se trouve imprimé en creux sous une *lucerna* que je n'ai pas trouvée moi-même, mais qui m'a été vendue comme ayant été recueillie dans la campagne de Nice.

Le même auteur cite aussi la marque C. CAECSA, de la collection Gazan, marque que nous n'avons pas encore rencontrée, et, enfin, la suivante : TIIVLISVCC qu'il lit en trois mots : TITI IVLII SVCCESSI.

1. *Congrès archéologique de France*, tome 43, page 872.

Une *lucerna* brisée, trouvée dans les fouilles faites en septembre 1884, par M. Stevano, porte la même inscription un peu moins fruste, ce qui permet de lire

IDVLISVCC.

Enfin, on a trouvé dans la plaine de Châteauneuf, à 25 kilomètres d'Antibes, un sceau ou poinçon de potier, en bronze, qui fait partie de la collection de M. Cavalier, de Grasse, et porte les caractères suivants :

P. ETEREII
QVADRATI

Telles sont les différentes marques signalées au Congrès archéologique d'Arles par notre honoré confrère, comme ayant été trouvées à Antibes et dans le voisinage de cette ville.

CIMIEZ

(ancienne cité romaine de CEMENELVM)

J'ai signalé, en 1873, les marques suivantes trouvées à Cimiez :

MARI (voir plus haut);

L. HER. OP. *(Lucius Herennius opifex);*

BÆBI ;

M. MELP. OP, et, sous cette marque l'empreinte d'une *ascia;*

FEL... Sur un débris de poterie rouge lustrée, très fine, chaque lettre étant séparée par un ornement en relief assez fruste, qu'on peut prendre pour un oiseau domestique ou pour une perdrix. C'est probablement le commencement du mot FELIX.

J'ai assisté, au mois de février 1867, à la découverte faite par les ouvriers qui élargissaient l'ancien chemin de Cimiez, d'un mobilier funéraire que j'ai décrit dans mon mémoire lu à la Sorbonne en avril 1874 et qui a été publié depuis par la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes. Avec un squelette ayant appartenu à un homme vigoureux et dans la force de l'âge, nous avons trouvé trois lampes : l'une ornée, à sa partie supérieure, d'une couronne de laurier d'un bon style ; les deux autres portant, en dessous, l'une le mot VICTOR, l'autre le mot FORTIS. Elles sont, aujourd'hui, à la Bibliothèque municipale de Nice ; mais comme j'ai assisté à la découverte, je les classe au lieu même où elles ont été trouvées, c'est-à-dire à Cimiez.

NICE

Les vitrines de la bibliothèque contiennent un certain nombre de vases, dont quelques-uns brisés, des *lucernæ* et des *tegulæ* sur lesquels j'ai trouvé des marques de potiers.

La marque MARI, sur des tuiles, se trouve très fréquemment à Nice ; j'ai relevé sous des *lucernæ* les marques suivantes :

CELLIAFOR
REGIASC.
IRMVO

Sur des débris de vases en terre rouge lustrée :

MVRRI au milieu d'une empreinte plantaire ;
SIE * CI dans un rectangle, sous le fond d'un vase.

Enfin dans ma collection, le mot GRACILIS sous une *lucerna* en terre jaunâtre et le mot IDVLISVCC., sous une autre.

A BEAULIEU

M. l'abbé Spinetta, aujourd'hui curé de la paroisse du Port, à Nice, a recueilli quelques antiquités à Beaulieu. Parmi les divers objets qu'il a bien voulu me permettre d'examiner, j'ai remarqué divers débris de vases romains en poterie rouge lustrée sur lesquels étaient figurés, en relief, des ornements moulés. J'ai dessiné quelques-uns de ces motifs, particulièrement un Hercule, un sanglier, un amour, un joueur de flûte, etc. Tous ces sujets sont, suivant l'usage des potiers romains de cette époque, entourés d'un encadrement ; presque tous sont surmontés d'un rang d'oves. Avec ces vases dont l'origine est bien caractérisée, M. Spinetta a trouvé des vases en terre grise de forme gauloise et une très belle *lucerna* de forme élégante, sur laquelle est figurée une galère. Enfin, au-dessous d'un vase en poterie rouge dite samienne, j'ai relevé la marque suivante : CERNVI.

Je ne décrirai pas de nouveau les marques déjà relevées par moi à Beaulieu et que j'ai dessinées. (Tome III des Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.) Ce sont des cercles ou des boucles tracées sur les *tegulæ* avec un ou deux doigts.

A EZA

Dans l'intérieur du camp préhistorique transformé en camp romain, sur le mont *Bastia*, lors d'une excursion de notre Société, M. E. Rivière, en fouillant le sol, a mis à découvert un beau fragment de poterie rouge ; c'était le fond d'un petit vase, à l'intérieur duquel un poinçon en forme de pied humain, portait en son milieu les trois lettres S. M. P.

A MONACO

La marque MARI si commune dans la contrée n'a pas encore été trouvée à Monaco. M. E. Jolivot à cité dans l'Annuaire de la principauté la marque ƆMI qui est l'empreinte d'un poinçon aux trois initiales I. M. C.

Le même auteur signale également une marque très curieuse ; c'est un timbre rond au milieu duquel est une palme entourée de l'inscription :

C. AEMILI EYTYCHI

(Caius Æmilius Eutyches) ; en caractères romano-byzantins.

M. E. Rivière et moi avons remarqué cette belle empreinte parmi les objets provenant des fouilles de l'usine à gaz de la Condamine, que M. Jolivot nous avait invités à venir voir.

A VINTIMILLE

La collection Mallet nous a fourni les marques suivantes:

Sous une patère en terre rouge lustrée :

OF. MI. VCI

Sous une patère en terre jaune marbrée de rouge sur l'engobe :

CASTVS. FE. *(Castus fecit)*.

Sous une sorte de tasse ou *patina:*

OF. MV. *(Officina Muci)*.

Sous une patère en terre rouge lustrée :

OF. PATRICI *(Officina Patrici)*.

Sous un vase semblable : PRIMVLI.

Sur des *lucernæ* :

FORTIS, que j'ai déjà signalé à Cimiez;
COMMVNIS (avec liaison de l'M);
VIBIANI.

Pour nous résumer, voici la liste complète des diverses marques que nous venons de signaler :

MARI
L. HERENNIVS
L. HERENNIVS OP.
GRACILIS
C. CAECSA
IDVLISVCC.
P. ETEREII QVADRATI
BÆBI
M. MELP. OP.
FEL.
FORTIS
VICTOR
CELLIAFOR.
REGIASC.
IRMVO
MVRRI
SIE ✶ CI
CERNVI
S. MP.[1]
ƆMI
C. AEMILI EYTYCHI
OF. MI. VCI
CASTVS FE.
OF. MV.
OF. PATRICI
PRIMVLI
COMMVNIS
VIBIANI

1. Dans une empreinte plantaire.

Il serait certainement très intéressant d'établir une comparaison entre la liste que nous venons de donner et toutes celles qui ont été publiées ; c'est un travail pour lequel il faut avoir sous la main des documents qui nous font défaut en province. Les noms de VICTOR, COMMVNVS, PRIMVLVS *(of. prim.)* se rencontrent sur les poteries romaines trouvées à Bavay (ancienne *Bagacum*) dans le département du Nord ; la marque OF. PATRIC. a été trouvée par M. Tudot à Moulins (Allier) ; d'autres, telles que OF. MVC. et PRIM, trouvées en Auvergne, peuvent correspondre à nos marques OF. MV. et PRIMVLI de Vintimille. On sait qu'on a trouvé, il y a quelques années, dans la Tamise, un navire chargé de poteries gauloises ; que certains modèles se reproduisent avec des caractères tellement originaux qu'il est impossible d'en contester la provenance unique : la poterie était donc l'objet d'un commerce considérable et il n'y a rien de surprenant qu'on trouve les mêmes modèles à plusieurs centaines de lieues de distance.

F. BRUN.

LE PALAIS DE MAURICE DE SAVOIE A NICE

Sous la minorité de Charles-Emmanuel II, le 14 juillet 1641, un arrangement de famille fut conclu à Turin entre la régente de Savoie, Christine de France, plus connue dans les annales de la maison de Savoie sous le nom de Madame Royale, et les princes Thomas et Maurice ses beaux-frères qui étaient en guerre avec elle.

Par suite de cet arrangement, la lieutenance générale des provinces du Canavesan fut donnée au prince Thomas, et celle du comté de Nice au cardinal Maurice, premier prince du sang.

Il fut en outre convenu que ce dernier renoncerait à la pourpre romaine et demanderait les dispenses nécessaires pour épouser sa nièce, la jeune princesse Marie-Louise-Christine, première-née du mariage de Victor-Amédée avec Christine de France.

Le séjour du prince Maurice à Nice a laissé des souvenirs et tous les historiens ou chroniqueurs nous ont donné des détails sur les fêtes, splendides pour l'époque, célébrées à l'occasion de son mariage.

Le prince n'habitait pas la forteresse du château. Des clauses particulières de la convention passée avec la régente autorisaient cette princesse à garder jusqu'après le mariage les forteresses de Villefranche et de Saint-Hospice ainsi que le château de Nice, dont le comte de Verrue fut nommé gouverneur.

Maurice de Savoie occupait un palais situé dans la basse ville et auquel on se rendait par deux voies principales, dont l'une aboutissait à la porte située près du bastion de Sainte-Croix et l'autre à la porte du pont. C'est, du moins, ce qui ressort du récit fait par Scaliero de l'arrivée à Nice, le 5 octobre 1642, de Maurice de Savoie et de Louise-Marie-Christine, venant tous les deux de Sospel où, d'après Alberti, leur mariage eut lieu le 29 du mois de septembre. Durante (Histoire de Nice, tome II page 446) dit que ce mariage eut lieu le 6 du mois de septembre.

Il est évident qu'il y a là une erreur qu'il est facile de relever : Maurice de Savoie ne remit ses insignes de prélat romain au légat du pape et n'eut effectivement ses dispenses que le dimanche 21 septembre 1642. Voici la traduction de ce que dit Scaliero à ce sujet[1] : « 21 septembre, le jour de dimanche, le sérénissime prince cardinal Maurice de Savoie, se dépouilla de l'habit de cardinal, remettant entre les mains du révérendissime légat apostolique qui, à cet effet, était venu dans cette ville (Nice) et ensuite on célébra une messe *dans son palais*[2] où, après la dite messe, fut marié le marquis de Pianezza avec le dit prince, au lieu et nom de Madame Marie-Louise sa nièce, première-née de feu Victor-Amédée, son frère, suivant l'usage des personnes royales. Le 22, jour de saint Maurice, le dit sérénissime prince Maurice partit en carrosse pour Sospel, allant au-devant de la sérénissime princesse Marie son épouse, accompagné des Allemands de sa garde, bien armés et vêtus somptueusement de livrée rouge et de soie. »

Il est donc bien évident que le mariage du prince avec Marie-Louise-Christine de Savoie, ne put avoir lieu le

1. Scaliero M.S. Bibliothèque municipale de Nice.

2. Cette expression son palais (il suo palazzo) nous indique bien qu'il n'est pas ici question du palais ducal, mais bien du palais appartenant en propre à Maurice de Savoie.

6 septembre, puisque ce prince ne fut relevé officiellement de ses vœux que le 21 du même mois.

Scaliero, en chroniqueur consciencieux, suit jour par jour les actions du prince pour tout ce qui concerne la ville de Nice ; aussi, il nous fait savoir qu'avant d'être relevé de ses vœux, le 19 septembre, Maurice de Savoie fit partir de Nice pour Sospel le marquis de Cirié [1] afin qu'il donnât les ordres nécessaires pour la réception de la princesse dans cette ville.

Nous venons de voir le prince partir de Nice pour Sospel, le 25 septembre ; Scaliero nous dit ensuite :

Essendo d° s° principe stato a trionfo d'amore con essa sua signora sposa per lo spazio di tre giorni, se ne venne in Nizza in compagnia di alquanti suoi cortigiani, restando il rimanente di sua corte in compagnia di s^a ser^ma principessa sua sposa sino al suo ritorno.

Le premier du mois d'octobre, Maurice arrive à Nice pour tout disposer à l'effet de bien recevoir son épouse et régler différentes affaires; puis il repart, deux jours après pour Sospel, richement vêtu de rouge et accompagné d'une brillante escorte.

Le 5 du même mois, vers la fin du jour, le prince arrive aux portes de Nice, descend de cheval près le bastion de Sainte-Croix [2] et entre en ville à pied, accompagné de beaucoup de seigneurs comtes, ses courtisans, et se retire *dans son palais.*

Le même soir, à une heure de nuit [3], la princesse Marie-Louise-Christine arriva à Nice par la porte du pont [4]. Elle était en chaise à porteurs et accompagnée d'une nombreuse

1. Doria de Cirié, chambellan du cardinal Maurice.
2. Se trouvait près de la Tour de l'Horloge actuelle, au bout de la rue Saleïa.
3. Soit à peu près sept heures du soir.
4. Récemment démolie.

suite de dames d'honneur et de demoiselles qui, toutes, étaient venues à cheval. Quoiqu'on ne la vit pas, à cause de la chaise dans laquelle elle était enfermée, elle fut accueillie avec des transports de joie par toute la population, dont les cris de : vive Savoie ! couvraient même le bruit des chevaux et le son des trompettes.

La princesse fut accompagnée, jusqu'à *son palais*, avec quantité de torches allumées ; « elle était précédée de tous les courtisans, comtes et marquis, dit Scaliero, ainsi que d'une avant-garde de cent trente soldats et cinquante Allemands à pied. Trois de ces soldats à cheval allaient en avant en sonnant de la trompette. Ils étaient tous en livrée couleur de tan, excepté les Allemands qui étaient vêtus de rouge et de bleu, à la mode tudesque. »

Comme on le voit par ce récit, Maurice de Savoie réserva toutes les cérémonies pour l'arrivée de son épouse. La précédant à Nice d'une heure à peine, il fait un détour pour arriver à la porte voisine du bastion de Sainte-Croix[1] ; il descend de cheval et traverse la ville par la voie la plus directe pour se rendre sans faste, incognito, pour ainsi dire, dans son palais. Il suit la voie la plus directe, la rue Saleïa, qui doit aboutir au même point que la rue principale par où viendra la princesse, laquelle passera dans le cœur de la ville, dans la voie principale, la rue du Pont, l'ancienne rue des Drapiers où se tenait, chaque année, en novembre, la grande foire aux draps de la Saint-André.

C'était et c'est encore la rue principale du vieux Nice. C'est là que fut érigé en 1060, par un riche bourgeois de Nice, Raimbaud Rostaing, l'oratoire où furent déposées les reliques de sainte Réparate, la protectrice des villes assiégées, ce qui n'empêcha pas, en 1705, l'église reconstruite

1. La porte Saint-Éloi.

pour la troisième fois, d'être effondrée par une bombe qui fit un grand nombre de victimes. C'est aussi dans la rue Sainte-Réparate que se trouvait l'Evêché établi en 1531 sur l'emplacement de l'ancienne maison de refuge de l'Abbaye de Saint-Pons placée entre la rue des Drapiers ou du Pont, et la rue de l'Abadie [1]. La rue Sainte-Réparate mettait en communication la porte du pont Saint-Antoine avec la Grande-Rue[2] où, à l'emplacement de l'hôtellerie de Saint-Pierre, fut érigé le palais dit du gouvernement, appartenant aux princes régnants de Savoie.

Où pouvait donc être le palais particulier de Maurice de Savoie ?

Nous avons remarqué, il y a bien des années, à l'angle de la rue de la Préfecture et de la rue du Sénat, une maison portant le N° 2 de cette dernière rue. C'est un vaste bâtiment de trois étages sur rez-de-chaussée, ayant sept fenêtres de façade à chaque étage sur la rue du Sénat[3] et cinq, dont une fausse, sur la rue du Malonat [4] La façade est décorée de quatre balcons à appuis en fer, habilement forgés, portant comme emblème la croix de Malte.

La porte, dont les chambranles sont en marbre blanc, est décorée de pilastres d'ordre ionique. Le vestibule, avec voûtes d'arêtes, a été coupé en deux par une cloison. L'escalier est soutenu par des colonnes assez élégantes, au nombre de deux par rampants. La rampe est composée de balustres en bois tourné.

La porte d'entrée est ornée de panneaux style Louis XIII.

De très beaux appartements, hauts de plafond, richement

1. Aujourd'hui rue de l'Abbaye.

2. Aujourd'hui rue de la Préfecture.

3. Cette rue prit le nom de rue du Sénat par suite de l'établissement à Nice, dans la maison Caissotti, le 8 mars 1614, de quatre magistrats venant de Turin, ayant juridiction d'appel sur tous les tribunaux civils et commerciaux de la contrée.

4. Jadis habitée par les tuiliers ou briquetiers. *Mallonarii.* Les briques s'appellent des *mallons*, en langage niçois.

décorés, se remarquent à chaque étage. Plusieurs ont été remis à neuf au XVIII[e] siècle, mais il en reste encore d'autres du XVII[e] et ce sont les plus beaux.

Nous avons remarqué, à l'étage noble [1], une chambre nuptiale décorée d'un admirable plafond du XVII[e] siècle, composé de neuf compartiments formant caissons. Quatre de ces caissons sont ornés de rosaces ; cinq, de tableaux allégoriques représentant des amours. Dans l'angle de gauche, en faisant face à l'alcôve, on remarque des amours jouant avec un manteau de pourpre. Il faudrait procéder à un nettoyage superficiel et très intelligent pour pouvoir étudier ces œuvres noircies par le temps et par la fumée ; un simple lavage à l'eau de savon, fait avec beaucoup de précautions, suffirait probablement.

L'alcôve est richement décorée, trop richement, car la profusion de l'or rend cet ensemble assez lourd.

Supporté par des amours, un cartouche surmonté de la couronne ducale porte sur fond bleu des lettres entrelacées parmi lesquelles il est très facile de déchiffrer les lettres M et A ; puis, avec un peu d'attention, vu la complication de ce chiffre, toutes les lettres enlacées des noms de Marie et de Maurice.

La couronne ducale qui surmonte l'écusson, le style de cette ornementation, le chiffre du cartouche, le manteau de pourpre avec lequel jouent les amours, la décoration galante de l'alcôve, tout nous porte à croire que cette chambre est celle où Maurice de Savoie reçut, à son arrivée à Nice, la jeune épouse que la politique mettait entre ses bras.

F. B.

1. Piano nobile. Généralement le 2[e] étage.

ÉPIGRAPHIE ANTIQUE

I

Inscription impériale trouvée dans les thermes de CEMENELUM.

Les deux inscriptions impériales en l'honneur de Septime-Sévère et de Caracalla, dont j'ai signalé les débris en 1875[1], ont été publiées postérieurement par Mommsen[2] et par Ed. Blanc.[3]

Depuis lors, grâce à M. le comte Garin, j'ai pu faire de nouvelles recherches dans l'enceinte des thermes qu'il a, en partie, déblayée, et j'ai trouvé sur les mortiers et sur des morceaux de marbre de nouvelles empreintes appartenant à l'inscription en l'honneur de Septime-Sévère, inscription qu'il m'a été permis de rétablir en entier, ainsi que je l'ai signalé dans le 51e volume du Bulletin monumental (juillet et août 1885).

Je ne donnerai donc pas de nouveau les détails des recherches auxquelles je me suis livré et me bornerai simplement à constater ici leur résultat.

L'inscription en question occupait un espace de 2m,725 de longueur sur 0m,785 non compris les marges et encadrements. Elle était disposée sur sept lignes. Les lettres de la première et de la dernière avaient 0m,13 de hauteur,

1. Bulletin monumental 5e série, t. III, 41e de la collection, p. 373.
2. Corpus, t. V, vol. II, nos 7979 et 7980.
3. Epigraphie antique des Alpes-Maritimes, nos 162 et 163.

d'après les empreintes ; celles de la seconde ligne 0m,065 et celles des quatre autres, 0m,06.

Voici de quelle manière cette inscription doit être rétablie :

*Imp. Ca*ESAR*i divi M. An*TO*nini pii*
Germ. Sarm. FIL. DIVI C*ommodi fratri* DIVI A*n*T*onini pii*
Nep. divi HADRIANI *pronep. divi Traj*ANI PAR*t*H*ici ab*NEP. D*iv*I
Nervæ ad N
*L. Septimio Seve*RO *pio pertinaci A u*G. ARAB*ico Adia*BENICO PONT.
*Maxim*O *tribunicia pot*EST. V*i* I*mp* XI CO*s. ii* P. P. PROCOS
*p*R*ov. Alp.* MARIT.

Imperatori Cœsari divi Marci Antonini pii, Germanici, Sarmatici filio, divi Commodi fratri, divi Antonini pii nepoti, divi Hadriani pronepoti, divi Trajani Parthici abnepoti, divi Nervæ adnepoti ;

Lucio Septimio Severo, Pio, Pertinaci, Augusto, Arabico, Adiabenico, pontifici maximo, tribunicia potestate VI, imperatori XI, consuli iterum, proconsuli.

Provincia Alpium Maritimarum.

On voit que, par conséquent, dans la version d'Ed. Blanc, il faut ajouter I à CESAR ; que, dans les versions Blanc et Mommsen, la seconde ligne doit finir par le mot PII ; la troisième, par le mot DIVI ; la quatrième ne doit contenir que les mots NERVAE ADN. Cette dernière lettre (N) est indiquée par Mommsen comme lue sur les mortiers ; elle n'est pas sur mon estampage, mais je ne la conteste pas. La cinquième ligne ne doit pas contenir le mot PARTH donné par Mommsen et doit finir par les lettres PONT.

La qualification de MAXIMO, indépendante de PONTIFICI MAXIMO, n'existe pas.

Enfin, après *consuli iterum* doit venir la qualification P. P. *Patri patriæ.*

Telles sont les rectifications qu'il convient d'apporter aux lectures faites jusqu'à ce jour de cette importante inscription.

Les marbres qui la portaient servaient de revêtement, comme je l'ai dit, à l'intérieur et à l'extérieur des baignoires du *caldarium*, les lettres tournées contre les maçonneries, ce qui a permis de retrouver une grande partie de leurs empreintes sur les mortiers.

A droite de cette inscription, nous avons trouvé sur les mortiers et sur un morceau de marbre un panneau d'encadrement formant une espèce de table rentrante de $0^{m},14$ de large, entourée de moulures. Le tout occupant une largeur de $0^{m},30$. Ces moulures fort simples se composent : d'un filet, d'une baguette, d'une petite plate-bande et d'un talon, le tout d'un bon style. Nous pensons que le même panneau devait être sculpté à gauche de l'inscription. Ces motifs décoratifs séparaient ainsi trois inscriptions dont deux seulement nous sont connues; la troisième était, selon toute probabilité, en l'honneur de Géta puisque la date de notre inscription (198) est celle de l'association de ce prince et de son frère à l'empire.

F. Brun.

II

Dans la séance du 15 avril 1885, deux communications furent faites à notre Société, par M. Beuf et M. Mougins de Roquefort, membres correspondants, relativement à une inscription trouvée près de Vallauris.

Dans le courant du mois de mars 1885, on découvrit, au quartier des Puades, dans la propriété de M. Jeannin Cavasse, un petit monument en pierre calcaire affectant la forme d'un parallélipipède rectangle avec une petite corniche et une base, le tout ayant environ $0^{m},21$ de hauteur sur $0^{m},13$ à $0^{m},14$ de largeur.

Sur l'une des faces de ce petit monument et en caractères qui peuvent remonter au IVe siècle de notre ère, on lit l'inscription suivante :

PIPIÒ
VSLM
NASIDIA
EPICIESIS

Pipio, votum solvit libens merito, Nasidia Epictesis.

MM. Beuf et Mougins de Roquefort pensent devoir conserver la forme EPICIESIS que donne l'apparence de la cinquième lettre de la dernière ligne.

Cependant, cette forme n'est pas tellement nette que nous ne puissions admettre la lecture EPICTESIS, la barre des T étant souvent à peine indiquée à cette époque.

Du reste, le nom que nous proposons de lire est connu ; il se trouve plusieurs fois dans le *Corpus* de Mommsen, tandis que l'autre forme serait absolument nouvelle.

M. Mougins de Roquefort, dans son intéressante notice,

a fait remarquer l'accent qui se trouve sur la lettre o de PIPIÒ.

Les inscriptions latines accentuées sont inconnues dans le département, dit M. Mougins, et M. Allmer de l'Institut, a appelé l'attention des épigraphistes sur ce sujet, à propos de l'intéressante inscription trouvée à Moulins en 1878 et décrite par M. Hirschfel, de l'Université de Vienne.

Une discusion s'est élevée dans le sein de notre Société au sujet du nom PIPIVS, inconnu jusqu'à ce jour et qui est évidemment celui d'une divinité topique.

La majorité des membres présents était assez portée à croire que ce nom dérivait du celtique dont le langage du pays a gardé de si nombreuses traces[1]; en ce cas ce nom dériverait du verbe *pipia* qui signifie geindre, pleurer ; ce serait peut-être, alors, une divinité qu'on invoquait lorsque les enfants pris d'un mal dont on ignorait la source ne cessaient de se plaindre ou de pousser des cris. Nous ne proposons cette solution qu'à titre de simple hypothèse.

F. B.

1. Étude sur l'origine des anciens habitants des Alpes-Maritimes (Nice 1879) et compte rendu de la 44e session du Congrès scientifique de France.

EXCURSIONS ARCHÉOLOGIQUES

AUX ENVIRONS DE GRASSE

Le 15 juillet 1882, j'adressais à la Société un mémoire intitulé : *Excursions archéologiques aux environs de Grasse.* Je donne le même titre à celui-ci, parce que j'y décris aussi quelques trouvailles que j'ai faites dans de récentes explorations et parce que, sur un des points les plus intéressants, il est la suite et le complément du premier.

VIA VINTIANA

Ce sujet est l'étude à laquelle je me suis livré de la direction de la *Via Vintiana* (de Vence à Castellane), que M. Bourguignat a découverte, qu'il a dénommée et qu'il a suivie depuis son origine jusqu'à Gréolières. Le savant archéologue a écrit que la voie gagnait ensuite la vallée des Thorencs. Dans mon mémoire de 1882, j'ai constaté l'erreur qu'a commise ici M. Bourguignat et dans laquelle il ne serait pas tombé à coup sûr, s'il avait poussé ses recherches plus loin. La voie ne gravissait pas les pentes abruptes par lesquelles on monte de Gréolières à la vallée des Thorencs. Elle suivait la vallée du Loup, longeait dans toute son étendue le quartier des Vallettes et passait à quelques pas de la maison de campagne de M. Funel de Clausonne, voisine du village d'Andon. De là, elle se soutenait sur le flanc de la

montagne et aboutissait directement au col dit de Colle-Basse, non loin de Caille. Je l'avais suivie jusque là et les milliaires que j'avais rencontrés sur mon chemin ne pouvaient me laisser aucun doute ; j'ai signalé entre autres celui que j'ai trouvé au quartier des Vallettes, sur la propriété du sieur Michel Cyprien, et dont l'inscription, quoique réduite à cinq lignes, offre le plus grand intérêt. Elle indique, en effet, que ce milliaire faisait suite à celui de Gréolières et que, comme ce dernier, il avait été dressé par *Julius Honoratus*, procurateur impérial de Caracalla. Je n'avais pu poursuivre mes recherches au-delà de Colle-Basse, me réservant de le faire dès que l'occasion s'en présenterait. J'émettais seulement l'avis que, de ce point, la voie descendait au bord de la rivière de la Lanne, qu'elle franchissait à un gué voisin, pour traverser ensuite la vallée de Valderoure et se diriger sur Castellane. Dans le courant de l'été dernier, j'ai pu effectuer l'exploration que je projetais et dont je me fais un devoir de rendre compte à la Société.

Pour quiconque connaît les lieux, le tracé que je supposais est le seul naturel et admissible. On ne peut pas croire, en effet, qu'une fois arrivé à Colle-Basse, on ait tout à coup abandonné la direction suivie jusque là pour allonger le parcours et gagner la plaine de Séranon. D'ailleurs, entre Colle-Basse et Séranon, on ne rencontre pas la moindre trace d'une ancienne voie et pas le moindre débris antique. On ne trouve rien de plus à Séranon, en dehors du vieux chemin muletier de Castellane, suivi par Napoléon Ier, en 1815. On sait que ce chemin relativement moderne, d'ailleurs, partait de Grasse et qu'il passait par Saint-Vallier et Escragnolles : il ne peut donc avoir rien de commun avec la *Via Vintiana*, dont l'origine était à Vence et que nous avons laissée au-delà de Caille, après l'avoir suivie par Gréolières, les Vallettes et Andon.

Ce coup d'œil une fois jeté sur la plaine de Séranon, il importe de constater l'état des choses dans la vallée de Valderoure. Du col de Colle-Basse part un chemin très ancien, que les piétons suivent encore, et qui conduit à un gué de la Lanne. Ses traces se retrouvent sur une grande longueur, de l'autre coté de la rivière, et finissent par se perdre dans les terres cultivées. Au hameau du Caillon (commune de Valderoure), on rencontre un chemin, le plus ancien de la contrée, que l'on désigne communément sous le nom de vieux chemin de Castellane. Il se dirige vers le nord, passe l'Artuby vers sa source et pénètre dans le département des Basses-Alpes, entre la Batie et Peyroules, pour se diriger sur Castellane. Il serait difficile, ce semble, de ne pas reconnaître, dans ce vieux chemin, la continuation de celui de Colle-Basse et par conséquent l'antique *Via Vintiana*. Il est vrai qu'entre Colle-Basse et le Caillon on ne rencontre aucun milliaire; mais, à défaut de ces indications certaines, la direction du chemin en question, la tradition locale qui le signale comme le plus ancien et autrefois le seul de la contrée, la dénomination qu'il porte sont autant d'indices dont on ne peut discuter l'importance.

Je dois faire remarquer en même temps une preuve incontestable du séjour des Romains auprès de ce chemin. Non loin du hameau des Valentin (Valderoure) et au-dessous de la chapelle de Saint-Léon, on trouve, couché près d'un sentier, un grand sarcophage à incinération, qui mérite une mention particulière. Il mesure 2 mètres de long, $0^m,60$ de haut et autant de large. Il est divisé en cinq compartiments égaux, dont les dimensions sont les suivantes : longueur $0^m,35$, largeur $0^m,25$, profondeur $0^m,20$. Les épaisseurs du bloc, ménagées en forme de cloisons entre ces compartiments, sont uniformément de $0^m,10$. La première de ces cloisons est à peu près intacte; les trois autres ont été presque entièrement

supprimées, parce qu'un jour on imagina de transformer le vieux sarcophage romain en une auge pour la fontaine voisine. Là ne devaient pas s'arrêter ses malheurs. Quelques bestiaux, conduits au nouvel abreuvoir, moururent, probablement pour y avoir bu trop copieusement. On ne se paya pas de cette raison. La superstition s'en mêla : on raconta que ce singulier abreuvoir couvert de lettres était un ancien autel de la chapelle de Saint-Léon ; suivant d'autres, c'était une ancienne niche dans laquelle on plaçait les corps saints ; tous s'accordaient à dire que saint Léon justement irrité punissait, par la mort de leurs bestiaux, les profanateurs de cet objet sacré. Il n'en fallait pas davantage ; le malheureux sarcophage, devenu abreuvoir, fut remplacé, dans son nouvel emploi, par une gouttière en bois. On le traîna, non sans avarie, à quelques pas de la fontaine maudite, où il gît abandonné. Après ces péripéties, l'antique tombeau aurait bien besoin de trouver un abri qui le sauvât de la ruine dont il est menacé. La chose n'est pas impossible.

Le couvercle à deux pentes, qui devait surmonter le sarcophage, a disparu. Le hasard a voulu que la face portant l'inscription se trouvât au grand jour : la face opposée est profondément enfoncée dans la terre. La première est ornée d'un socle en doucine, haut de $0^{m},10$, et finement travaillé. L'inscription funéraire la couvre tout entière ; elle n'a pas moins de sept lignes. Le D. M. (*Diis Manibus*) et les premières lignes paraissent être en caractères d'assez bonne forme, autant qu'on en peut juger, car elles sont entièrement frustes. Les lettres des dernières lignes semblent tendre à la cursive. J'y ai pu lire le mot *conjugi* ; tout le reste est illisible. Ce n'est qu'au moyen d'un estampage fait avec soin qu'on pourrait peut-être déchiffrer encore quelques mots. Je n'avais ni le temps ni le moyen d'entreprendre cette opération qui, serait fort longue à cause des dimensions du

sarcophage, et qui n'amènerait probablement aucun résultat, tant l'inscription a souffert.

J'ai profité de mon séjour aux Thorencs pour revoir, en compagnie de M. de Sartoux, le beau milliaire des Vallettes. Je l'ai trouvé couché à la place où il était, en 1882, lorsque, à l'aide de trois hommes, je le fis rouler dans un champ voisin pour m'assurer si la face contre terre ne portait pas d'inscription. Le propriétaire de ce champ l'a ramené au bord du ravin où il gisait lors de ma première excursion. L'inscription se trouve de nouveau contre le sol, ce qui la préservera sans doute de l'action destructive de la neige et des frimas.

M. de Sartoux, à cette occasion, a eu l'obligeance de me montrer l'inscription romaine à laquelle j'ai fait allusion dans mon mémoire de 1882. Il m'a conduit, pour cela, au champ que le sieur Funel Edouard possède au quartier du Collet de la Serre. Du côté de l'est, cette pièce de terre est limitée par un ravin, le long duquel on a élevé un mur épais, mais à peine haut de 1 mètre. On a employé dans cette construction un sarcophage à incinération que l'on a couché et dont heureusement la face antérieure se trouve à découvert, au haut du mur. Deux ornements, en forme d'accolade, en décorent les extrémités, et le reste, formant cartouche, porte une inscription en beaux caractères qu'on peut lire aisément, quoique la pierre, incomplète à droite, ait perdu trois lettres. Je souligne ces trois lettres dans la lecture suivante :

D M
O . C . PATERNO
ET AEMILIAE PATER
NE. O. C. NEPOS
PIENTISSIMIS
PARENTIBVS FECIT

Les deux NE de la troisième ligne sont liés en monogramme, de même que les NT de la dernière.

M. de Sartoux me fit savoir que cette inscription a été relevée, il y a quelques années, par M. Revellat, ingénieur civil à Cannes, membre de plusieurs Sociétés savantes. Je suppose que ma lecture est conforme à la sienne, car l'inscription est d'une très bonne conservation et très lisible. Le sarcophage a 1^m,60 de long, 0^m,56 de haut et 0^m,61 de large. Il est divisé en deux compartiments égaux dont la longueur est de 0^m,42, la largeur 0^m,27 et la profondeur 0^m,12. C'est là qu'étaient déposées dans des urnes (*ollæ ossuariæ* ou *cinerariæ*) les cendres du grand-père et de la grand'mère auxquels leur petit-fils avait élevé ce tombeau. Nous trouvons encore ici le *cognomen* de *Paternus* que l'on rencontre sur plusieurs points de la contrée : à Grasse (chapelle de Saint-Marc), à Vallauris (Encordoules), à Vence, à Notre-Dame-du-Brusc, etc. — Le sarcophage est à 25 mètres environ du chemin muletier qui a remplacé l'ancienne *Via Vintiana* et à une faible distance du milliaire des Vallettes.

Passant à une œuvre d'une autre époque, M. de Sartoux me conduisit au pied du magnifique rocher qui domine toute la vallée des Thorencs et qui porte, à son sommet, les belles ruines de la Commanderie des Templiers mentionnée dans mon mémoire de 1882. Nous traversâmes un bois très épais et nous nous trouvâmes tout à coup en face d'un vacant dénudé, formant un cercle parfaitement régulier, de 15 à 20 mètres de diamètre. Un vieux mur l'entoure, le bordant au midi et le soutenant au nord. On a donc opéré un mouvement de terres, dans le but de niveler cet espace et d'en faire un manège, car il est difficile d'y voir autre chose. Les habitants de la vallée l'appellent du nom provençal de l'*escolo*, et vous disent que, d'après la tradition, c'est là que les

Templiers s'exerçaient au maniement du cheval. Il est certain qu'il leur était impossible de se livrer à cet exercice dans leur nid d'aigle et qu'ils ne pouvaient pas se créer un manège plus à portée. Rien ne s'oppose donc à ce que l'on admette la tradition locale. Il faut ajouter que l'on trouve un autre souvenir des Templiers dans la forêt voisine appelée par les gens du pays : *lou bouosc dei Temple.*

Je ne puis m'empêcher de consigner ici un souvenir qui est resté gravé dans ma mémoire. Nous étions à la fin du mois d'août ; le soleil étincelant descendait dans un horizon sans nuage. Quand nous rentrâmes aux Thorencs, l'ombre des montagnes avait gagné la vallée avec ses grands bois de pins, ses pâturages verts et ses champs de blé qui jaunissaient à peine. Le soleil dorait de ses derniers rayons les hautes murailles des Templiers, au sommet de leur rocher, et nous avions sous les yeux les plus beaux effets d'ombre et de lumière qu'on puisse voir dans nos montagnes.

Je dois, d'ailleurs, témoigner ma gratitude à MM. de Sartoux, d'Andon et Roure, propriétaires aux Thorencs et à Malamaire, pour les précieux renseignements qu'ils m'ont fournis. Ce dernier m'a communiqué l'intention qu'il avait eue de faire transporter dans son jardin le sarcophage de saint Léon. Je l'ai vivement engagé à ne pas renoncer à ce projet et à étendre son œuvre pie au milliaire et au sarcophage des Vallettes. Il préserverait ainsi d'une ruine certaine de précieux débris et il donnerait un attrait de plus à sa belle habitation de Grand'Maison. J'aime à penser que mes exhortations ne resteront pas sans effet.

LA MALLE

Une gracieuse invitation de M. Goby m'a fourni l'occasion d'aller visiter encore une fois son domaine de la Malle. J'ai été d'autant plus heureux de cette nouvelle exploration que j'y accompagnais M. Debax, notre érudit et sympathique sous-préfet, avec qui je ne pouvais manquer de faire une promenade aussi agréable qu'instructive. M. Goby nous réservait, d'ailleurs, une surprise dont nous le remercions sincèrement.

J'ai revu avec le plus vif intérêt le grand Castellaras, que j'avais visité en 1874 et que j'ai décrit dans mon mémoire de 1875. Dix ans viennent de passer, comme un jour, sur ces hautes murailles, sur ces blocs cyclopéens que les siècles ont brunis et qui semblent désormais à l'abri des injures du temps. Cette ruine est toujours la plus remarquable de la contrée : de toutes les enceintes liguriennes répandues sur nos montagnes, il n'en est aucune qui l'égale. Avec la compétence que je lui connaissais, M. Debax a apprécié tous les détails de l'ancienne fortification : la porte avec le couloir qui la suit et le prolongement du rempart qui, formant masque, la couvre et la protège, les rampes d'accès par lesquelles on montait sur le mur d'enceinte, large de près de 4 mètres et muni jadis d'un parapet, les vestiges d'un mur avancé, vers l'ouest, l'escarpement qui mettait le camp à l'abri de toute attaque du côté de l'est, etc.

Après cette longue et minutieuse visite, M. Goby nous a conduits sur un terrain qui s'étale en plein midi, abrité du mistral par une barre de rochers, première assise de la colline que couronne le Castellaras. Ce terrain descend en pente douce jusqu'au fond d'un bassin où coule une des sources les plus abondantes de la contrée et où l'on rencontre les

terres les plus fertiles, ainsi que la plus belle prairie du domaine. On n'y voit de prime abord que des tas de pierres, semblables à ceux qui proviennent des épierrements ; mais, en y regardant de plus près, on remarque la grosseur de ces pierres et la nature du sol, qui, complètement rocheux et impropre à la culture, n'a jamais dû être épierré. Au-dessous de ces tas, autant qu'on en peut juger, on reconnaît des espaces circulaires, dont quelques-uns sont dessinés par une assise de pierres naturelles et rapportées.

En faisant ces observations, nous étions à nous demander, M. Debax et moi, si nous ne nous trouvions pas au milieu des restes d'une station celtique ou gallo-romaine, si nous n'avions pas autour de nous les vestiges de ces huttes en maçonnerie sèche, circulaires et formant voûte, telles qu'on nous représente les anciennes habitations de nos pères et de divers peuples... Nous n'avions pas encore vu le reste le plus intéressant du douar antique que notre imagination se plaisait à reconstruire.

En continuant à cheminer au milieu des tas de pierres que je viens de décrire, nous rencontrâmes un véritable *mortarium (lapidis cavus orbis)*, creusé dans un roc naturel, très dur, qui émerge de quelques centimètres au-dessus du sol. Le dessin et la taille de ce mortier sont d'une correction et d'un fini remarquables. Il a $0^m,44$ de profondeur; son ouverture décrit une circonférence parfaitement régulière de $0^m,46$ de diamètre. A $0^m,10$ au dessous, ce diamètre est de $0^m,47$; puis, après ce renflement, il diminue progressivement jusqu'au fond qui se termine en forme de cuvette. Ce fond a acquis le poli du marbre le plus fin, soit par l'effet des frottements qui s'y sont exercés, soit par l'action de l'eau de pluie qui y séjourne pendant presque toute l'année. Dans tous les cas, il est permis d'y voir une preuve certaine de l'antiquité de l'œuvre.

Si, comme il y a lieu de le penser, ce mortier a fait jadis

l'office de moulin, c'était le moulin à peu près primitif consistant en un *mortarium* dans lequel le *pilum* servait à écraser le blé et d'autres matières. — Ce moulin avait succédé à la pierre plane sur laquelle, à l'aide d'une autre pierre, la main broyait les grains. Il devait être remplacé à son tour par la *mola* perfectionnée avec sa *meta* et son *catillus*.—

Le *mortarium* de la Malle est d'ailleurs dans un état de conservation parfaite et il s'y maintiendra longtemps encore, si, comme tant de restes précieux, il ne subit pas quelque acte de vandalisme. Les hommes d'étude peuvent aller le visiter — le propriétaire du domaine leur fera le meilleur accueil — et c'est avec le plus vif intérêt que j'apprendrai si leur impression est conforme à celle que M. Debax et moi nous avons rapportée.

J'ai parlé plus haut de cabanes en maçonnerie sèche, circulaires et formant voûte. En émettant cette opinion, je me suis inspiré des vestiges que j'ai examinés et des descriptions que les auteurs nous font d'anciennes constructions découvertes un peu partout. Strabon nous parle des maisons gauloises, rondes, construites avec des poteaux et des claies et recouvertes d'une toiture composée de bardeaux en chêne et de paille hachée mêlée d'argile. Sans remonter si haut, on peut citer Pierre Chabat (Dictionnaire de l'Architecture), Daniel Ramée (Histoire de l'Architecture), Bordier et Charton (Histoire de France), Léon Chateau (Histoire et Caractères de l'Architecture en France). Les indications fournies par ces auteurs tendent à justifier mes appréciations au sujet des cabanes de la station celtique de la Malle, telles que je me hasarde à les faire revivre. Il y aurait seulement à se demander s'il y entrait du bois et si elles n'étaient pas entièrement en pierre. On pourrait, je crois, soutenir ce dernier avis. Et, en effet, les anciens camps retranchés, parsemés sur nos montagnes, n'offrent pas la trace d'une seule pièce

de bois, contrairement à la description que nous a laissée César de l'*oppidum* gaulois, et aux constatations faites, de nos jours, dans diverses régions de la France par MM. de Caumont, Bulliot et Roidot. Nos enceintes liguriennes étaient construites complètement en pierres. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même des huttes que nos aïeux élevaient à la même époque, à côté et sous la protection de ces camps retranchés, et qui, selon toutes les apparences, ont servi de modèle à celles que l'on rencontre encore aux mêmes lieux?

Ces huttes modernes ont fixé l'attention de M. Debax, qui les voyait pour la première fois. Elles rappellent, au premier abord, les descriptions que les auteurs nous ont faites des anciennes : l'appareil est le même, la porte est identique, avec ses pieds-droits et son linteau de pierre ; même absence de cheminée ; même aspect général, à peu de chose près. La hutte antique formait ordinairement une voûte d'apparence parabolique partant du sol ; celles de nos montagnes s'élèvent sur un plan circulaire jusqu'à la hauteur de 2 mètres environ et c'est à cette hauteur que naît la calotte de four qui les couvre.

Cette calotte, comme la voûte antique, est formée de moellons bruts, plats, posés en encorbellement et par assises horizontales. Le plus souvent, une large pierre plate lui sert de clef.

Dans ces grossières constructions, on ne trouve ni ciment, ni poutre, ni tuiles, ni chevrons. Elles ne forment qu'une seule pièce dont le diamètre intérieur est ordinairement de 2 mètres. Elles n'offrent qu'une seule ouverture étroite et basse qui sert à la fois de porte et de fenêtre et qui a été réservée lors de la construction. C'est dans ces cabanes que les cultivateurs s'abritent par le mauvais temps et déposent momentanément leurs petites récoltes de blé ou de légumes secs. S'ils ont à faire du feu, ils l'allument presque

toujours au dehors, car ils ne passent là que quelques semaines pendant la belle saison. S'ils sont obligés de l'allumer au dedans, la fumée s'échappe par les joints des pierres.

Quoique ces huttes tendent à disparaître, on en voit un assez grand nombre dans la montagne au-dessus de Grasse. D'après ce qui précède, on peut admettre, ce me semble, qu'elles ont été construites sur le modèle des premières demeures des anciens habitants de nos montagnes, après l'âge des cavernes. Il m'a paru intéressant de fouiller dans ces origines lointaines et de retrouver, dans les cabanes en pierre de la Malle et de Caussols, un nouveau souvenir des âges disparus.

En finissant cet article, je dois exprimer ma gratitude à notre confrère, M. le D[r] Mougins de Roquefort, pour le bienveillant concours qu'il m'a prêté dans les recherches historiques auxquelles j'ai eu à me livrer.

P. Sénequier,

Membre Correspondant.

Ces deux documents, si intéressants pour l'histoire du Château de Nice, ont été communiqués à la Société par M. le comte CAIS DE PIERLAS, *membre correspondant.*

Inventarium de bonis et rebus curiæ quæ sunt in fortalicio Niciæ

Anno Domini millesimo tricentesimo tricesimo tertio, die vicesima sexta madii, primæ indictionis. Noverint universi quod venerabilis vir dominus Leopardus de Fulgineo, archipresbiter Beneventanus, regius super juribus regiis inquisitor existens, die presenti, infra fortalicium regium civitatis Niciæ, et faciens, pro parte curiæ, inventarium de bonis et rebus dictæ curiæ existentibus pænes dominum Audebertum de Barracio, militem, castellanum dicti fortalicii, invenit apud eum res et bona subscriptas :

Primo claves viginti novem, tam primæ portæ quam aliarum ;

Item curetos et pauserias ferri unam, tales quales, aliqui perforati et sine mallis et rosilhonci ;

Item quatuor pecias de Lauriguis dengtatas et rosilhoncas et qui nihil valentes ;

Item balistas viginti unam, quarum decem octo videntur bonæ, aliquæ de trino, et aliquæ de duobus pedibus et aliquæ de uno pede. Et due sunt de una fusta ;

Item crocos bonos et garnitos quinque ;

Item alios crocos disgarnitos, cum corrigiis et sine manicis et modici valoris et antiquos undecim ;

Item clinos, sive capellos, male garnitos, antiquos quinquaginta tres;

Item cervellerias ferri antiquas rosilhentas, tales quales viginti sex ;

Item scutos quadraginta quinque quasi devastatos ;

Item rollium fusti garnitum ubi arma aptantur;

Item molendina manualia male munita duo ;

Item archam pastaiesam ;

Item archibauxum ;

Item bredolas tres ;

Item archam parvam in aqua ;

Item de tabulis parvis et magnis decem ;

Item ferratum unum ad pausaudum ;

Item dixit dictus dominus Audebertus quod cadrelli qui erant in dicto fortalicio fuerunt portati apud Api[1] et castrum Dulcis Aquæ, mandato domini Joannis Baudi, quondam provinciæ senescallum ;

Item tinam unam talem qualem.

Item archam unam in cellario ubi sunt cartularia antiqua ;

Item unum vas in eodem cellario sive vino ;

Item traperia ad ponendum mensam ;

Item res infrascriptæ inventæ fuerunt penes dominum Petrum Masse de Guillelmo, capellanum palacii Nicie, seu capellæ fortalicii Santi Lamberti. Confessus fuit se habere penes se unam campanam ;

Item unum calicem argenti, cum pathena ponderis circa unum marchum ut apparebat ;

Item unam crucem de Limoge ;

Item duas casublas tales quales ;

Item quamdam archam ;

Item amitum unum cum stola et manipulo ;

Item unum missale ;

Item unum pistolari ;

1. Le château d'Appio, près de Vintimille.

Item quatuor mapas de altari, quasquidem res dictus dominus castellanus confessus fuit esse in dicto fortalicio, sub ejus regimine, in custodia speciali;

Item dixit et confessus fuit idem dominus castellanus habere penes se ultra quam in dicto inventario continentur quinque bonas et communes balistas dictæ curiæ.

Hæc omnia scripsi ego Jacobus Gauffridi, notarius dicti domini inquisitoris, in dicto palacio, in presentia domini Danielis Marquisani de Nicia, R. Sparroni de Lonie scutiferi dicti domini castellani, et Joannis nuncii de Trigantia, domicelli, et Dominici Michali, familiaris dicti domini inquisitoris, et signo curie ad cautelam signavi.[1]

1. Archives de la Cour des comptes de Turin. Invent. gén. 737-4.

L'Inventayre des biens du Chateau de Nyce (17 août 1521)

Jesus Maria. — L'inventaire des biens, meubles, tan monitions d'armeures, victualhes, linges et aultres trouvez dedans le chateau de la citez de Nyce par Magniffique Seigneur Loys de Malingre, conseigneur de Bagnol, gouverneur dudit Nyce revusts et expedits à Magnificque Seigneur Alexandre du Freney, Seigneur de Chuez, capp^ne de la garde du dit chateau et de la forteresse adherente a ycelluy chateau en exeqution des lettres dominicales émanées de mon tres redouté seigneur Charles, duc de Savoye, données à Thurin le XXVIIII de juillet, l'an de grace mille sinq cens et XXI. Expedié le dit chateau et monition le douczieme d'aoustz, l'an que dessuz, en la presence de messires Johan François Gallatin, juge mage de Nyce, nobles Johan Colombiere, Pierre Lespinier, Johan Cotarel, somellier, Michaud Pavon, archier, Mermete Mestral, panatier, Johan Chivallier, forrier, Jehan Massa, Jehan Pelliet, maistre de sale, Maurists de Mombel, aussi maistre de sale de mondit seig^r Jaques de Maury, et Christofle, greffier de Baigs testmoins.

Premierement, XXV brigantines, douze remontées à neufz, les aultres vieilles, peu de valeur, l'aultre rompue et destructe.

Six cuyrasses enroillées de bien peu de valeur.

Treze salades enroillées, une aultre salade.

Sept pars de gantelles ensoillez de fer.

Une banière de nulle valeur fort tan pesan de fer.

Doucze aulbalestes d'assier neusves avecqz leurs bendages pied de chievre.

Deux aulbalestes d'assier, l'une a bendage pied de chievre, l'aultre a guindal.

Deux aulbalestes de boescs velles que non servent à rien fort pour feu.

Sinq guindalx de fer pour aulbalestes faictes à l'antique.

Trois rancons, ung venge et deux pertesannes.

Une ache d'armes de peu de valeur.

Trenta et six targons sur rondelles vieulx qui non servent à rien.

Trois piesses de fer à mettre sur les chivallests pour arquibus.

Six fers pour enferrer les prisonniers.

Ung enclume, le quelz a maistre Andre en la forge neusve.

Ung reloge.

Une cloche de metail pour le guet, qui sert au reloge.

Une petite clochete de metail pour esveiller le guet.

Ung taborin.

Quatre javellines et une pertesanne de peu de valeur.

Quattre lanternes.

Quattre allebardes.

Une grosse corde à donner la torture.

L'ARTHEILLERIE

Quattre grosses bombardes de fer, trois montées et affustées a son debvoir, la quarte qui non valloit rien. Maistre Andre la prinse pour tan de fer a faire les utilz et aultres choses pour la fabricque de la forteresse qui faict.

Deux grands mortiers de fer, dont l'ung est rompuz et parduz la bouche.

Vingt piesses de fer tan passe-voulans que serpantines, dont l'une est rompue et les deux desmontées tan bonnes que maulvaises.

Quattre gros masles de fer pour les quattre grosses bombardes.

Quarante et quattre petists masles de fer, dont n'y a deux rompuz qui soit rompirent à la venue de Monseigneur.

Deux collovrines à mein de metail, l'une affustée l'aultre non.

Deux moullests de bronse a faire boullests pour faulconneaulx.

Deux moullests de pierre pour faire boullests de dymy collovrines.

Sept collovrines de fonte sur arquibus de bronse.

Onze petites collovrines de fer.

Quarante et huyct pierres de fer pour arquibus.

Vingt et six pierres de plomb petites pour collovrines à meins.

Vingt et six livres de plomb.

Trois quintalx tan estre en pierres de plomb que plomb en jalletz, encluz deux rubtz six livres et dymye que maistre Andre doibt.

Ung quintal de mouches de fer.

Quattre barilhs et dymy de pouldre pour l'arthellerie.

Deux barrilhs de pouldre.

Une botte les deux parties de la dite botte pleyne de salpestre extimen quatorze quintalx de salpestre.

Ung quintal de soffle a l'environ.

Une grosse boulle de canon fer colé.

Vingt boullests de dymy collovrine fer colé.

Une boulle de dymy collovrine fer colé.

Seze boullests de fer forgé.

De dix bourses de peau de chavrotin pour cannoniers a

tenir pouldre et pierres de collovrines s'en trouvent huyct.

Huyct faulcons sur arquibus affustez sur chevallests, dont n'y a ung rompuz faisan l'essay.

Ung faulcon de bronse de poys d'ung quintal et dymy.

Une bombarde de bronse avecqz deux masles de fer colé montez.

Deux faulcons montez de fonte de bronse.

Sinquante et quattre petists masles de fer.

Ung petit mortier de fer.

Quattre moyens canons de fer avecqz six masles affustes.

Deux moyennes bombardes de fer sans masles affustes.

LES MEUBLES

Deux gros fers en la cosine, sus quoy lon faict le feu, du poys de trois quintaulx et davantage.

Deux landiers de fer pour la cosine.

Deux comascles de fer.

Deux astes de fer.

Une casse a fricasser.

Une licheffroys.

Ung bassin sur lavese..... de cuyves

Deux culles de cuyves, l'une grande, l'aultre petite.

Une bassine d'arain avecque deux maneilles de peu de valeur.

Une aultre bassine d'arain rompue.

Deux greilles.

Deux mortiers de marme, le petit rompuz.

Ung fer pour les clovis.

Une casse d'arain pour la seilhe.

Une gratuyse.

Deux cuteaulx de cusine, l'ung rompuz.

Ung crochet de fer a pendre la cheyne.

Une seilhe de boescs ferrée en la sisterne avecqz la cheyne a tirer l'eau.

Ung grand payrol d'arain — ung landier — ung destral pour boescs.

Quattre payrolx d'arain, deux grands et deux petists.

Une mastre en la pasterie a faire pein.

Une grande arche a tenir farine.

Ung gros scandail de fer.

En la somellerie une arche a tenir pein de peu de valeur.

Quattre jarres a tenir huyle.

Deux tables de noyer derrier la chambre de Monsr le Gouverneur.

Quattre tretaulx de boescs qui ne valent guyère, deux de sap..... peu de valeur.

Une table cadre de noyer.

Deux tables en la grande salle.

Ung archiban en la riere chambre.

Ung banc.

Une caysse de noyer de peu de valeur.

Une aultre table avecq treteaulx.

Une bancal, — ung banc.

Quattre coings de fer a rompre boescs.

Quattre tonneaulx la ou l'on tien les pollailles, de nulle valeur, reservez pour fer.

Vingt et huyct tonneaulx a tenir vin, encluz deux qui non valent riens, que maistre Andre de Verrue az prins a tenir cauc (?) pour paster le mortier.

Sinq grandes bottes a tenir vin de le capacité de seze charges de vin a l'environ pour chacune botte.

Sept littieres de boescs sur formes.

Six mattras de leyne.

Neufz covertes pour lists dalbaiscs.

Deux cussins de plume peu de valeur.

Deux cussins de leyne peu de valeur.

Trois coultres de plume du poys de trois quintalx et dymy, ensamble les deux cussins de plume que dessuz.

Une coverte blanche de Valence vielle.

Deux covertes appelées berne (?), pleynes destouppes.

Sinq cambans pour le guet.

Iten en boescs cent et sinquante quintalx.

Deux escuelles d'estainge a oreilles; — seze plas d'estaing; — sept platellimes d'estainge; — trois pots d'estainge; — une eguyere et deux sallines d'estainge du poys de soixante et huyct livres et huyct onces, dont sen perd quattre livres et quattre onces consummées à les reffaire de neufz — livres LXVIII onces quattre.

Deux chandelliers de lotton.

Ung treppier de fer gros.

Une porte de fer pour le four.

LES LINGES

Quinze linceulx tan de deux que de trois toilles assez bons.

Quatorze linceulx qui n'on valeur riens.

Dix nappes, dont les deux n'on valeur que pour torche cusine.

Vingt et sept servietes, sept de quoy l'on soit peu servir, et les vingt n'on valeur fort pour torche cusine.

En blez et farine doucze sestiers.

En huyle douce, huyct rubtzs.

En anchuis dymy barrilh.

Item ung lit de camp ferrez avecqz cest sangles, ensamble deux petites males de cuyr à les porter.

Ung vieulx pendant de toyle.

Ung pavaillon de lit de toyle.
Deux chandelliers de lotton pesans trois livres et dymye.

Et ainsi l'ay receu en la presence que dessus

S'ensuyvent les biens deslivrez davantage audit Monseigneur de Chuez par ledit Monseigneur le gouverneur Loys de Malingre, lesquels az ledit Monseigneur le gouverneur oultre cest qui est en son inventoyre.

Premièrement quarante et quattre picques ferrées, plus trenta et quattre picques sans fers.
Six pioches pour pionniers.
Six fosseux.
Trois pales de fer bonnes et une de peu de valeur.
Ung pal de fer.
Une petite cayssete, pleyne de trects enferrez.
Ung espieu de chasse.
Quattre barrilhs et dymy de poudre d'arthillerie.
Dix et huyct servietes neufzves.
Dix quintalx de salpestre, que la gabelle avoit delivrez.
Quattre allebardes.
Quattre petists marteaulx a faire boullests de pierre pour l'arthillerie.
Deux casse d'arain a echaffer l'eaue.
Ung cussin de leyne.
Unes balances a pezer avecqs leurs poys.
Deux pertisannes.
Quattre petistes javellines enferrées.

Et ainsi l'ay receu en la presence que dessus

DEMENTON. [1]

Archives de Turin, Nizza et Contado, mazzo V. f. 3.

1. Notaire et Secrétaire ducal.

TOMBE MÉGALITHIQUE N° 4

La sépulture que je vais succinctement décrire est située non loin de Saint-Vallier, au quartier de l'Appara, dans la propriété de M. Gioan. Elle est construite au centre d'un grand amas de pierrailles de 15 mètres de long sur 10 de large environ, formant tumulus. De cette sépulture il ne reste sur place qu'une grande dalle de 2^{m},12 de long, sur 0^{m},70 de haut, occupant presque toute la longueur du tombeau, et une deuxième moins importante, placée du côté de l'ouest et qui devait occuper le côté sud de l'entrée. Celle qui devait occuper le côté du couchant avait disparu ; les parties sud et couchant de la sépulture étaient complétées par de petites pierres disposées en muraille. Cette construction, quoique moins importante, est semblable à quelques dolmens déjà découverts ; c'est pourquoi je lui donne le n° 4, qui fera suite à ceux de ce genre découverts antérieurement, dont deux sont restés inconnus et qui sont : celui qui est situé au quartier des Verdolines, découvert en 1872, et qui prendra le n° 1, et celui du quartier des Arboins, découvert en 1873, qui prendra le n° 2. Quant au n° 3, c'est celui signalé à notre Société en 1880 et qui fait partie du volume VIII. La quantité d'ossements que contenait cette sépulture me porterait à croire que nous nous trouvons en présence d'une tombe destinée à recevoir les morts de tout une tribu ou appartenant à une même famille ; le sol de cette sépulture

était dallé au moyen de petites dalles, variant de $0^m,20$ à $0^m,30$ environ. Ne trouvant plus aucun ordre dans cet intérieur, j'ai cru devoir compter toutes les dents pour me rendre compte des morts que cette tombe avait pu recevoir; les dents dépassent le nombre de mille, ce qui représente la dentition de plus de trente-cinq personnes. Si nous tenons compte de celles qui ont pu échapper à notre attention, cette sépulture pouvait renfermer de quarante à quarante-cinq squelettes au moins, de tout âge et de tout sexe. Les dents étaient éparpillées dans tout l'ensemble. Ce désordre est cause que je n'ai pu reconnaître d'une manière précise quelle avait été son orientation; cependant je serais porté à croire que la tête d'une grande partie des corps reposait au nord. J'ai constaté que, de ce côté, le dallage était sensiblement plus relevé et que, près de la muraille, gisait la plus grande partie des restes crâniens et maxillaires; les petites perles foisonnaient en cet endroit : il semblait que les colliers que ces squelettes devaient avoir autour du cou se brisaient à mesure que je découvrais les ossements. Les pointes de flèches étaient aussi toutes de ce côté, sauf deux trouvées du côté sud au bout de la grande dalle. Deux, parmi celles que j'ai trouvées au nord, étaient disposées perpendiculairement, une de chaque côté d'une petite dalle sur laquelle reposaient les restes d'un crâne. Le grand poignard dont il sera spécialement parlé était aussi allongé entre deux dalles. Cependant, quoique le point dont nous parlons semble devoir le plus attirer notre attention et qu'il y eût avec les os du crâne et les dents quelques ossements des parties inférieures du corps, on n'aurait jamais pu y placer plus de huit à dix têtes. La sépulture devait contenir plus d'une quarantaine de morts. Il y a lieu de croire que les ossements des premiers ont été dispersés en tout sens pour faire place aux derniers venus : ainsi peut

s'expliquer la cause des dents trouvées à côté des os des pieds et ainsi de suite.

La sépulture semble avoir subi une profanation dans un temps très reculé, ainsi qu'il est prouvé par la destruction extérieure du dolmen. D'autre part, les fragments et des vases en poterie qu'il devait contenir, trouvés dispersés viennent à l'appui de cette hypothèse : les profanateurs semblent avoir porté leurs ravages dans tout l'intérieur du tombeau et avoir, par mégarde, respecté, du moins en partie, le côté du nord. Cette profanation a dû avoir pour premier mobile le vol des objets en bronze que devait inévitablement contenir cette tombe.

Enfin, cette sépulture peut être classée au nombre des plus importantes de mes découvertes préhistoriques, soit à cause de la grande quantité de perles que par l'ensemble des autres objets. Toutes ces perles sont en général plus petites que celles que j'avais trouvées dans d'autres sépultures : elles présentent plusieurs catégories et plusieurs genres; elles devaient être intercalées formant ensemble plusieurs colliers ou bracelets.

Le nombre de ces petits bijoux primitifs dépasse le chiffre de trois mille; la planche que je présente à l'appui de cette notice en contient deux mille huit cents, disposées en quatre colliers, dont un grand et trois petits, un bracelet[1] et plusieurs boucles d'oreilles. En supposant qu'on en ait perdu le tiers, la tombe devait donc contenir une quantité de colliers pouvant, avec les vases qui ont été livrés, former une véritable collection. La moitié environ de ces perles sont généralement très petites et je dirai même microscopiques; et ce n'est que par le lavage de tous les terreaux que j'ai pu les découvrir. La plus grande quantité de ces perles

1. Ces colliers sont désignés par les lettres A, B, C et D, et le bracelet par E.

sont d'un vert noir, que je crois en diorite; d'autres sont vertes, grises, blanches et roses, et elles sont en général toutes fabriquées d'une pierre fine, sauf les quelques blanches, qui semblent en grés, et les roses qui semblent appartenir à une pierre tendre ou en terre mal cuite. Je présente ces derniers par les deux pendeloques fixées au grand collier et désignées par le n° 4. Je me dispense de faire ici le tableau ou la description du travail de patience qu'elles ont demandé pour en arriver à un si bon résultat[1].

Contrairement à ce qui se passe généralement de nos jours, ce peuple avait un culte profond pour ses morts, et tout devait s'éterniser avec eux.

Au nombre des objets trouvés, dix ont particulièrement attiré mon attention : ce sont des pendeloques suspendues aux colliers. Celles qui portent le n° 1 sont fabriquées d'une pierre noire et grise ; elles sont de forme allongée et terminées en pointe arrondie. Les deux qui m'ont le plus frappé sont celles qui portent le n° 2 ; elles sont fabriquées d'une pierre grisâtre et de forme triangulaire.

Je remarque que les breloques du grand ornement présentent la même forme que celles suspendues au grand ornement en or trouvé par M. Schliemann dans les fouilles faites à l'emplacement de l'ancienne Troie et qui fait aujourd'hui partie des collections du museum de Southkensington, à Londres.

Il y a là une parenté d'origine qu'il me semble utile de signaler.

J'ai aussi trouvé une quarantaine de canines percées d'un petit carnassier genre renard, trois molaires et deux petites prémolaires ; c'est la première fois que je rencontre ces ornements dans mes recherches préhistori-

1. La Commission de publication est d'avis que toutes ces perles sont des débris de polypiers (*coscinospora globularis*).

ques. Ces dents devaient être assemblées à de petites perles et former des pendants d'oreille ; elles sont plus fragiles que les dents humaines et le plus grand nombre d'elles ont été brisées à l'endroit perforé, comme on le voit au n° 17. Celles conservées dans un état assez parfait sont assemblées en boucles d'oreilles et elles sont désignées par le n° 5. Les molaires sont disposées en pendeloques et sont désignées par le n° 3. Une longue incisive d'un carnivore est désignée par le n° 18, et les deux prémolaires disposées en pendeloques sous le n° 4.

D'autres ornements, qui sont encore une innovation dans nos recherches, sont une pendeloque, à laquelle manque la partie inférieure qui devait se terminer en pointe ; elle doit avoir été fabriquée de la moitié d'une grande défense de sanglier coupée dans sa longueur, elle est disposée dans l'intérieur du grand collier sous le n° 9. Trois autres pendeloques formées par des défenses de sanglier, mais dans lesquelles les parties perforées ont disparu, sont placées au plus bas de la planche ; les deux désignées sous le n° 6 sont disposées en croissant au grand collier et représentent la défense presque tout entière. Celle qui est représentée sous le n° 7 a été fabriquée d'un éclat de défense et a été brisée à la pointe et à l'endroit perforé. J'ai également trouvé quelques petits objets percés dans leur longueur, semblables à de petits tubes; ces objets sont ornés tout autour de petites rainures d'un travail assez grossier, guidé par la seule imagination, et sont fabriqués d'une matière jaunâtre que je ne puis déterminer. Ces objets sont disposés en petits colliers et désignés par le n° 8.

Je ne dois pas oublier de mentionner une grande et très jolie perle en jade. Ce n'est pas une innovation dans mes recherches ; néanmoins elle a une grande importance, autant pour sa rareté que pour la distance qui nous sépare de la

localité d'où elle a pu être tirée; elle est disposée en fermoir au bracelet et désignée sous le n° 12.

Les pointes de flèche sont au nombre de onze, plus quatre couteaux formés par des éclats désignés sous le n° 15, et un petit fragment qui, par sa forme et son travail, semble provenir d'un grand poignard, qui aurait été brisé (voir le n° 14), le tout accompagné de quelques éclats sans importance.

Les pointes de flèche, quoique vraiment peu nombreuses relativement aux autres objets et au nombre de morts que cette sépulture contenait, sont d'un travail irréprochable et qui montre que ces hommes étaient doués d'une certaine habileté dans l'art de tailler le silex. Ces pointes présentent plusieurs formes et il y a même une javeline ; cependant je me dispense de les décrire, elles sont toutes représentées par le n° 13. Je ne puis me dispenser de parler spécialement du grand poignard dont il a déjà été question ; il est d'une longueur de $0^{m},22$ au moins, de forme recourbée au plus bas pour être maintenu de la main droite. Nous nous trouvons ici en présence d'une vraie arme de chef qui donne à elle seule une certaine importance à cette découverte. C'est une arme rare en raison de sa grande dimension. Je ne crois pas qu'on en ait trouvé de plus grande dans le midi de la France.

Les bronzes ont tous été trouvés au centre de la sépulture ; ce sont les objets ci-après :

1° Trois petites pointes représentées par le n° 19, d'une longueur de $0^{m},045$, $0^{m},025$ et $0^{m},02$ environ.

2° Un anneau très bien soudé, disposé dans l'intérieur du grand collier, désigné par le n° 11.

3° Huit petits boutons à rivet, disposés aussi dans l'intérieur du grand collier et désignés par le n° 16.

4° Un très petit anneau très oxydé désigné pas le n° 10.

C'est un des objets provenant sans nul doute d'une petite chaîne qui devait exister dans cette sépulture. S'il en était resté davantage, les minutieuses recherches que j'ai faites m'auraient permis de les retrouver, et cette disparition vient encore à l'appui de la supposition d'une profanation. Ces sortes de chaînes ne sont pas rares; j'en ai rencontré des restes dans plusieurs monuments et même dans des habitations préhistoriques.

La poterie devait être représentée dans ce tombeau par plusieurs vases, fabriqués d'une pâte très grossière, ainsi que l'indiquent les quelques fragments trouvés. Mais un petit fragment de $0^{m},02$ environ, sur lequel existent quelques petits dessins, montre qu'il devait aussi contenir quelques vases décorés, semblables à ceux déjà découverts.

En résumé je ne crois pas devoir m'étendre davantage sur cette découverte, ma mission étant limitée à décrire les faits apparents, auxquels j'ajoute quelques hypothèses plus ou moins exactes, et je n'ai pas assez de savoir pour aller au delà.

Je crois donc que, tant par les restes de sa construction que par le nombre d'objets qu'elle contenait, cette sépulture était un dolmen devant remonter à la période du bronze.

Il ne me reste qu'à remercier gracieusement M. Gioan, chez qui les fouilles ont été faites, de toutes les facilités qu'il m'a données et de tout l'intérêt qu'il a pris à cette découverte.

Saint-Vallier-de-Thiey, le 10 janvier 1885.

CASIMIR BOTTIN,
Membre correspondant.



MÉMOIRE SUR NEUF TUMULI

DE LA PÉRIODE NÉOLITHIQUE

Les neuf tumuli qui vont faire le sujet de la présente notice, diffèrent sur plusieurs points des grands dolmens déjà découverts, qui, semblables à nos tombes de familles, devaient être destinés à recevoir les membres de la même tribu ou plutôt des chefs.

Ceux qui nous occupent sont d'une construction plus simple ; aussi ai-je passé souvent à côté de quelques-uns sans me douter de leur existence. Leur construction diffère de l'un à l'autre; on croirait qu'ils ne sont pas l'œuvre d'un travail fait à loisir et destiné à se perpétuer, mais bien plutôt une œuvre faite à la hâte.

Placés en général en plein champ, leurs constructeurs n'ont point cherché à les édifier sur des monticules. Un petit tertre sans importance, au milieu duquel on a formé, au moyen de pierres ordinaires, placées l'une devant l'autre et présentant dans quatre tombes la figure du fer à cheval, a suffi à leur construction ; les autres affectent des formes différentes.

Je désignerai sous le nom de tumulus ces neuf sépultures, dont je vais faire une succincte description. Dans trois de ces sépultures je n'ai trouvé aucun objet d'ornement funéraire ; mais ils doivent cependant avoir une place dans cette notice. Ne serait-ce qu'au point de vue préhistorique,

je donnerai à ces tumuli un numéro d'ordre de découverte et je commencerai par les cinq placés dans le même quartier, suivant la même direction du levant au couchant et à peu de distance les uns des autres.

Le quartier de Sainte-Anne prend son nom d'un petit pilier en maçonnerie orné d'une niche, qui renferme l'image de cette sainte. Il existe au nord une petite colline de forme assez plate se dirigeant de l'est à l'ouest, au quartier de Cartivet, complantée d'un petit bois taillis de chênes blancs au milieu duquel j'avais à plusieurs reprises remarqué l'existence de jolis éclats de plusieurs espèces de silex, provenant en général de terrains de transport, et même quelques fragments de poterie préhistorique mais en nombre beaucoup plus restreint. On y trouve aussi, sur plusieurs points, quelques vestiges de muraille ancienne semblable à celles de nos camps.

TUMULUS N° 1

Ce tumulus est situé au nord du pilier de Sainte-Anne, à 20 mètres environ de distance, dans la propriété de M. Carlavan, boucher à Saint-Vallier ; il se trouve sur un petit tertre en partie naturel de 10 à 15 mètres de circonférence ; il présente la forme d'un fer à cheval, construit au moyen de huit pierres ordinaires, régulièrement placées l'une devant l'autre. Un passage en forme de porte avait été réservé du côté du levant. Le reste de ce côté est fermé par une seule pierre d'une dimension plus grande. Sur le rocher naturel il y avait un tas de gravier et de la terre avec quelques débris d'ossements. Ce rocher est en contre-bas de $0^{m},40$ et se dirige du sud-est vers le nord-ouest ; il présente une excavation d'un mètre environ de profondeur dans laquelle se trouvaient les restes d'un

squelette placé la tête au levant et les pieds au couchant. J'ai trouvé dans ce tombeau, comme objets d'ornementation funéraire, un seul gland de collier en jade, de forme ovale, deux silex avec leur bulbe de percussion, plusieurs autres fragments plus grossiers, des morceaux de poterie grossière, vestiges des vases funéraires, et quelques ossements brûlés.

TUMULUS N° 2

Ce tumulus est placé, en suivant la direction du couchant, à 500 mètres environ du précédent, dans la propriété de M. Bourjade, receveur de l'Enregistrement. Rien ne pouvait faire prévoir son existence. On remarque au centre de cette propriété un grand entassement de pierrailles, qui semblent provenir du champ environnant, rendu propre à la culture par le défoncement.

Rien aussi ne faisait prévoir que son intérieur pouvait renfermer une sépulture. Cependant, poussé par un pressentiment, je pris la résolution d'y faire des fouilles; je me mis donc à l'œuvre et je me trouvai bien vite en présence de deux pierres qui me parurent avoir été placées avec intention. J'en découvrais alors une série formant un petit carré; continuant mon travail, je mis à jour une rangée de pierres rapprochées l'une de l'autre et placées perpendiculairement. Cette disposition me fit ensuite comprendre qu'on avait voulu former une sorte de voûte, qui s'était affaissée sur elle-même. Il ne m'en fallut pas davantage pour comprendre que j'étais en présence d'une sépulture qui n'avait encore subi aucune profanation.

A ce moment, je pris toutes les précautions désirables pour parvenir à trouver quelque chose d'intact. Ces précautions étaient indispensables pour me permettre de reconnaître l'exacte position des objets.

Je me mis à l'œuvre et débarrassai ce tombeau de toutes les pierrailles qu'il contenait, laissant au fond les squelettes avec la terre que la succession des pluies y avait introduite. Arrivé au coin nord-ouest, la pioche mit à jour quelques fragments des bords d'un vase. J'abandonnai à la hâte cet outil, et, continuant très soigneusement mes fouilles avec les mains, en enlevant les petites pierres une à une, j'eus la satisfaction de mettre à nu deux beaux vases placés l'un dans l'autre, et, bien que brisés je ne sais en combien de morceaux, ils gardaient la position où ils avaient été placés. Inutile de dépeindre ici toute la joie que j'éprouvai à la vue de cette merveille; tout amateur l'a ressentie lorsque la découverte à dépassé ses prévisions. Je regrette seulement que ces fouilles, pratiquées après les grandes pluies, ne m'aient pas permis d'extraire ces vases dans un meilleur état de conservation. J'ai eu le rare bonheur de les reconstituer; mais, pour obtenir ce résultat, il a fallu déployer une patience et un soin que tout archéologue appréciera.

Je suis heureux, en attendant, de joindre à cette notice une photographie représentant ces deux vases. Celui qui porte le n° 1 représente un grand vase fabriqué d'une pâte noire et très grossière; celui qui porte le n° 2 représente le vase plus petit, celui qui était placé dans l'intérieur du grand. Ce dernier diffère du précédent, soit par sa forme soit par son ornementation probablement fabriqué avec l'aide du tour, d'une pâte rose assez homogène et d'une meilleure cuite. Il semblait juste d'admettre que ces vases, œuvres d'un artiste de l'époque, devaient contenir quelque riche mobilier funéraire, et, dans cette attente, j'enlevai avec les plus grandes précautions la terre que la succession des pluies avait amassée dans leur intérieur. Mais je fus déçu de mes espérances, car je ne trouvai au fond que quelques

brins de charbon et le petit couteau en silex, représenté par le n° 1 de la planche.

Au dehors et contre les vases il y avait quelques ossements d'animaux, ce qui laisserait penser que ces vases devaient contenir quelques mets, comme du reste cela se pratique encore de nos jours chez certaines peuplades sauvages.

Deux autres vases avaient dû être placés près de la tête, et devaient, à quelque chose près, représenter les mêmes formes et le même genre de fabrication avec les mêmes destinations : un grand vase, fabriqué d'une terre noire et un deuxième, disposé à l'intérieur du précédent, fabriqué d'une terre rose. Malheureusement, ces vases avaient été placés sur une pierre comme ceux des pieds, une deuxième pierre plate avait été placée au dessus : cette dernière, par la suite, s'est affaissée sur les vases, et, par ce fait, ils se sont trouvés comprimés et broyés.

J'ai remarqué les fragments de vase fabriqué avec une pâte noire qui doivent avoir appartenu au grand vase. Ceux qui portent le n° 2, représentent des échantillons fabriqués d'une pâte rose qui doivent appartenir au petit vase contenu dans le grand.

En admettant qu'à la tête on ait observé les mêmes dispositions qu'aux pieds, les restes des quatre vases trouvés dans ce tombeau, deux à la tête et deux aux pieds, représentaient, à quelque chose près, le même ordre de disposition et le même genre de fabrication et d'ornementation.

La sépulture affecte presque une forme carrée; elle est construite au moyen de quatorze pierres très grossières et très irrégulièrement disposées l'une devant l'autre et ne présentant aucune symétrie. Au levant et à l'angle nord-ouest il y en a deux, l'une sur l'autre; sa direction est la

même que celle des dolmens, du levant au couchant; la porte est formée au moyen de deux dalles placées plus artistement que les autres, elles sont plus élevées à l'extérieur. La profondeur de la sépulture, du sommet des pierres au fond, est de $0^m,80$ environ. Il existe un petit couloir, semblable à ceux des grands dolmens, formé au moyen de deux petites murailles; celle du nord est construite en ligne parrallèle à la dalle formant la porte, et celle du sud est alignée à $0^m,10$ vers l'intérieur de la dalle.

Cette sépulture contenait deux squelettes placés la tête au levant et les pieds au couchant. Celui qui reposait du côté du nord paraîtrait appartenir à une personne de grandeur ordinaire, et l'autre, qui reposait du côté du sud, semble appartenir à une jeune fille de seize à dix-huit ans, si on tient compte de la forme du crâne et de celle des fémurs.

Les seuls ornements ou armes trouvés dans cette sépulture sont en première ligne : les vases, qui à eux seuls représentent une richesse pour l'époque; le couteau en silex et plusieurs autres couteaux ou éclats, trouvés à côté des squelettes.

TUMULUS N° 3

Ce tumulus est placé à 50 mètres du précédent, vers le couchant, chez le même propriétaire, et en contre-bas de 10 mètres environ de la courbe de niveau. Il est entouré d'un petit tertre, qui, par sa réduction, fait supposer que toutes les pierrailles qui devaient le former, ainsi que celles qui manquent à la sépulture, ont disparu lorqu'on a procédé à la construction d'une longue muraille destinée à la division de la propriété.

J'avais déjà reconnu l'existence de ce tombeau, à cause du demi-cercle de pierres restées sur place, qui se montraient à l'extérieur. Il est encore aujourd'hui composé de six pierres de grandeur ordinaire : trois au levant, la plus volumineuse au nord, qui, à elle seule, ferme tout le côté; deux au couchant, placées de façon à laisser entre elles un petit passage en forme de porte, et deux petites vers le sud, sur lesquelles devaient s'appuyer d'autres pierres plus volumineuses.

La profondeur de ce tombeau n'est que de $0^m,70$ environ, en prenant pour base le plus haut des pierres formant sa construction. La fouille de cette sépulture n'a pas présenté de grandes difficultés; le premier coup de bêche a mis en évidence des ossements humains. J'ai compris, par les restes extraits de ce tombeau, qu'il devait contenir de douze à quinze squelettes de tout âge et de tout sexe; tout ce tas d'ossements, semblable à un ossuaire, occupait seulement une couche de $0^m,40$ environ : ils étaient mélangés avec de la terre. Il faut donc croire qu'on n'aurait pu placer avec ordre, dans un espace aussi restreint, une semblable quantité de morts, et nous devons conclure qu'on les a déposés les uns sur les autres à mesure que les premiers squelettes s'étaient affaissés.

Ce tombeau devait contenir un riche mobilier d'ornement funéraire, vu la quantité de ceux que j'ai encore trouvés.

Je citerai un collier de trente-six grains ou perles, les uns en pierre noire verdâtre, semblable à de la turquoise, et d'autres en pierre blanche tendre et très friable, que je ne puis déterminer (ces petits objets, les uns de forme plate et d'autres de forme plus allongée, feraient croire que les plus gros de l'une ou de l'autre forme, devaient être intercalés de distance en distance, pour la séparation des petits grains) ; la moitié d'une petite perle noire ; deux

petites perles en pierre blanche, de forme plate et brisées ; deux grandes perles en jade, en forme d'anneau, et un anneau en bronze très bien soudé, seul objet en métal trouvé dans cette sépulture. Ajoutons à cela deux jolies haches polies, en diorite. Une chose digne de remarque, c'est que la partie tranchante avait été enlevée au moyen d'un frottement sur une pierre. La partie émoussée d'une de ces haches représente, dans sa largeur, une surface de $0^{m},01$; l'autre, de $0^{m},005$. On reconnaît que l'émoussement a été fait avec intention, et au moment de les ensevelir avec les morts. Ces haches étaient placées du côté du levant. De leur disposition il semblerait résulter qu'elles avaient été placées sous la tête d'un guerrier auquel elles avaient appartenu. Nous nous trouvons en présence de deux hypothèses pour expliquer leur détérioration : « Nous brisons les armes que nous déposons avec tes restes, afin qu'il ne te soit plus permis de t'en servir dans l'autre monde ; ou, nous brisons tes armes parce que personne n'est plus digne ne s'en servir. »

TUMULUS N° 4

Ce tumulus est placé dans la propriété de M. le capitaine Roustan, à 20 mètres du précédent, en marchant vers le couchant. Rien ne faisait prévoir son existence, et la découverte est due au pur hasard. En allant du n° 3 à celui qui portera le n° 5, il s'est trouvé sur mon passage un petit tas de pierrailles, présentant à peine un amas de 2 mètres cubes environ. J'eus la fantaisie d'en enlever quelques-unes, qui me permirent de suite de constater que d'autres avaient été placées intentionnellement. Je continuai mes recherches et je mis à jour, sans beaucoup de peine, une petite sépulture.

De ce tumulus il reste encore sur place six pierres très ordinaires, placées avec ordre une devant l'autre, de manière à présenter la forme d'un fer à cheval : deux pierres, l'une au sud-est et l'autre au nord-est, sont celles qui présentent le plus fort volume; elles sont placées de manière à laisser entre elles un petit passage en forme de porte; trois plus petites au nord et une sixième sur le coin sud-ouest, ainsi que le tout est désigné sur le plan.

Il doit manquer à cette sépulture au moins trois pierres: deux qui devaient occuper le côté sud, et une troisième au couchant.

Ce tombeau, quoique d'une dimension très restreinte, contenait quatre squelettes : deux grandes personnes et deux enfants de quinze mois à deux ans, placés, deux la tête au levant et deux au couchant. La profondeur de cette sépulture est au plus de 0^{m},50, en prenant pour base le plus haut des pierres formant le cercle. A en juger par sa dimension restreinte, il est à croire que, pour y faire trouver place, on a dû les plier et les couvrir ensuite d'une certaine quantité de matériaux. Ce tombeau contenait comme ornements funéraires, deux beaux glands de colllier en jade, de forme ovale, et deux petites perles plates, de forme ronde, fabriquées d'une pierre blanche et tendre ; plus quelques fragments de poterie grossière, restes des vases funéraires, quelques os brûlés et deux dents d'un carnassier.

TUMULUS N° 5

Cette sépulture se trouve placée à 50 mètres environ de la précédente, vers le couchant et plus bas environ de 10 mètres. La présence d'une grande dalle, placée perpendiculairement sur le bord d'une planche de terre avec

quelques pierrailles, vers le sud, m'avait fait remarquer jadis cette position. Je pratiquai à côté quelques fouilles, qui m'amenèrent à la découverte d'une sépulture de forme allongée, comme nos fosses d'aujourd'hui. Une grande dalle au levant, qui est celle mentionnée ci-dessus, suivie vers le nord d'une rangée de treize petites pierres, placées l'une devant l'autre, dont sept au nord et six vers le couchant, formant de ce côté un petit rond. La partie sud avait disparu. La profondeur de cette sépulture, en prenant pour base le plus haut de la grande dalle, est de $0^m,85$ et de $0^m,40$ environ, en prenant pour base le plus haut des pierres du côté nord. Cette sépulture ne contenait qu'un seul squelette, avec la tête reposant sur un petit banc de roc naturel, et les pieds au levant. Je n'ai trouvé, comme ornement funéraire, que deux petites perles de forme plate, mal arrondies, fabriquées d'une pierre blanche et tendre, quelques fragments de poterie grossière, restes de quelques vases funéraires, quelques mauvais éclats de silex et quelques os brûlés.

TUMULUS N° 6

Ce tumulus, bien que dans la même direction vers le couchant, n'est plus dans le même quartier. La Colle est la suite de la montagne de la Grau ; la partie qui nous occupe se détache de la propriété de M. Cavalier, président du tribunal civil de Nice. Cette partie appartient à la commune et forme en cet endroit un petit plateau allongé du levant au couchant, dont le pied est baigné au nord par la rivière de la Siagne. Il est coupé, à sa naissance, par le petit sentier, qui conduit aux sources de cette rivière, et séparé jadis par une antique muraille, allant du sud au nord. Les restes de cette défense se montrent encore

aujourd'hui d'une manière apparente. La quantité de silex en éclats que l'on y rencontre, indiquerait qu'il avait été habité; on y voit, sur différents points, quelques tas de pierrailles, et mon attention y a été attirée par trois grandes pierres, semblables aux restes d'un monument mégalithique, placées au versant ouest d'un petit monticule en forme de tertre, dont l'apparence permettait de croire qu'il était naturel. Cependant quelques fouilles pratiquées, cinquante fois renvoyées, m'amenèrent à la découverte d'une sépulture semblable à une excavation. Il y a eu cependant une sorte de construction, constituée par onze pierres placées l'une devant l'autre. Les trois qui forment le côté du levant, sont plus élevées et ressemblent au rocher naturel. Cette sépulture contenait quatre squelettes, paraissant appartenir à des individus d'une taille bien au-dessus de l'ordinaire, placés sans ordre, deux avec la tête au levant, et deux au couchant. Malgré mes minutieuses recherches, je n'ai trouvé dans cette sépulture rien qui fût fait par la main de l'homme, et elle semble remonter à une époque lointaine; les fouilles n'ont produit en tout que troix grossiers silex, tombés probablement par hasard dans cette sépulture.

TUMULUS N° 7

Ce tumulus est placé sur un petit coteau du versant sud du quartier de Mal-à-Grau, qui fait suite à la montagne de la Grau, à 200 mètres environ de distance, vers le sud-est de la croix placée en vue de la Siagne, et à 50 mètres environ en-dessous du chemin.

Cette sépulture est constituée par une dalle principale, placée perpendiculairement du côté du nord à l'extérieur du tombeau, à cause du rocher naturel; elle est un peu

inclinée vers l'intérieur ; deux plus petites sont placées vers le levant et une autre au couchant. Le cercle est ensuite terminé par d'autres pierres sans aucune importance. Le rocher naturel, en contre-bas de 0m,25 à 0m,40, se dirige avec une courbe légère vers le sud, suivant la pente de la montagne.

Cette sépulture ne contenait qu'un seul squelette, la tête relevée entre le rocher et la muraille, le dos recourbé vers le sud et les pieds au levant. Ce tombeau, quoique ne contenant rien de particulier, semble remonter à une époque postérieure au précédent; quelques fragments de poterie noire et très grossière, font supposer qu'il devait contenir quelques vases funéraires, plusieurs restes de bris de charbon, des os brûlés et deux silex travaillés, ainsi que quatre dents incisives de bœuf. Ces derniers objets présentent une certaine coïncidence avec mes recherches de 1878. Lors de la découverte des grottes des Baumasses, je trouvais avec les restes de deux squelettes humains, les fragments d'un vase grossier, avec le museau d'un animal de l'espèce bœuf.

TUMULUS N° 8

On nomme, à Saint-Vallier, « les Passages » une longue bande de terrain d'une certaine largeur, encaissé de chaque côté par une muraille en pierres brutes, qui part du chemin des Bœufs et va aboutir sur la route de Saint-Cézaire, n° 5, vers le quartier de Plan Bousquet. Ces bandes de terrain assez nombreuses sont, en général, connues sous le nom de Carraïra, mot synonyme de carrièra, qui signifie dans notre dialecte provençal une rue, et sont destinées au passage commun des troupeaux.

Il existe, à 80 mètres environ avant son débouché sur la

route, un endroit de forme assez plate, assez bien gazonné, qui présente un aspect verdoyant semblable à une prairie.

Cette position est occupée du côté nord, par un petit tertre de forme bombée, d'une élévation de 0m,75 au plus et d'une circonférence de 20 mètres environ ; au nord-est le camp de Castel-Vasson dont les antiques murailles monumentales se montrent de ce côté d'une manière très apparente, domine la position, et au sud-est la colline de Collonbetta.

Le tertre présente dans son ensemble un nivellement uniforme qui rend impossible d'une manière réelle ce qui a dû exister, et ce n'est qu'après plusieurs sondages que j'ai pu découvrir l'emplacement de la sépulture. Il serait assez difficile d'en donner une description complète, car les pierres qui devaient le composer avaient disparu, et il serait contre les règles de ces époques de penser qu'on eût pu créer un tombeau sans l'encaisser au centre du tumulus, d'une rangée de pierres. A mon avis, elles ont disparu par une cause fortuite ou accidentelle, ou ont été enlevées par un peuple profanateur; mais cette profanation serait tellement éloignée de nous, qu'on s'explique facilement que les vestiges des fouilles ne tombent plus sous le regard. Ces fouilles ont plutôt porté leurs ravages à l'extérieur qu'à l'intérieur, car une partie de leur dépôt conservait encore sa position primitive.

Ce tombeau contenait six squelettes, présentant la stature de personnes ordinaires, dont quatre avec la tête au sud-ouest, regardant Castel-Vassan, et deux dont je n'ai pu établir la position vraie.

Ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de le dire, bien que cette sépulture ait subi une profanation qui est assez bien marquée sur certains objets, on se serait arrêté aux fouilles

extérieures. J'ai pu suivre un de ces squelettes depuis le tibia jusqu'au fémur, et le col de ce dernier était encore emboîté dans la cavité cotyloïde.

Ce tombeau devait contenir un assez riche mobilier funéraire, principalement deux vases, un à la tête, dont je ne puis marquer la place ; ce vase était fabriqué d'une pâte noire et très grossière sans cuisson, d'une épaisseur de $0^m,01$. Un très petit vase de forme assez délicate, avait été placé aux pieds, du côté du nord : il présente une épaisseur de $0^m,004$ environ, fabriqué probablement avec l'aide du tour, d'une pâte noire à l'intérieur et rose à l'extérieur, assez grossière et d'une cuisson imparfaite. Ce vase, que je n'ai pu reconstituer à cause de la petitesse de ses fragments, était éparpillé en morceaux; mais le principal fragment paraissait occuper la place primitive avec d'autres que je viens de lui adjoindre. On remarquera par ces échantillons, qu'il représente en réalité presque la hauteur du vase, soit $0^m,12$ environ; on constate dans les ornements une finesse qui fait honneur à l'artiste, et un goût très délicat. J'y trouvai aussi une pendeloque fabriquée d'une écaille d'huître, d'une longueur de $0^m,12$; elle était placée au-dessous d'un crâne, ce qui me permettrait de croire qu'elle servait de pendant de collier au squelette sous lequel elle a été trouvée. Je n'ai recueilli dans cette sépulture aucune perle d'ornement en pierre, et il est très probable que les colliers étaient formés avec des coquilles genre cyctostama élégants, et petits obvoluta, et d'autres semblables à de longs tubes.

Les cristaux en sulfate de chaux se trouvaient en si grande quantité, que j'ai un moment pensé que le tertre pouvait en être naturellement rempli. Sur cette présomption, j'ai pratiqué sur différents points du tumulus, des sondages qui m'ont permis de constater que le terrain

n'en contenait pas. J'admets donc rationnellement qu'ils ont été déposés en signe de deuil ou d'ornement.

La plus grande quantité de ces cristaux étaient disposés du côté de la tête et un des crânes tout brisé, que j'ai pris dans mes mains avec une certaine quantité de terre, en contenait plus de cent petits fragments. J'ai un moment pensé qu'on les avait déposés dans la tête, mais, comme je ne saurais admettre qu'on eût fait une incision pour les y déposer, j'admettrai plus volontiers qu'on les avait déposés sur la tête, et le crâne en s'ouvrant leur a donné passage dans l'intérieur. Les squelettes étaient recouverts par une couche de terre gazonnée de $0^m,25$ à $0^m,40$ au plus, preuve évidente qu'une partie du tertre avait disparu insensiblement. Je n'ai trouvé dans cette sépulture qu'un seul couteau en silex, assez mal taillé, et je n'ai constaté la présence d'aucun os brûlé.

TUMULUS N° 9

Ce tumulus est situé dans le territoire de la commune de Saint-Cézaire, au quartier des Défens. Il est placé sur un petit versant de forme assez plate, dominant au sud-ouest cette commune ; au sud, il est dominé lui-même par le camp de Colle-Basse, perché sur sa crête, à une distance de 400 mètres environ du côté nord, et à 20 mètres environ au sud de la route de Cabris à Saint-Cézaire.

Cette sépulture a un tertre très restreint, au milieu duquel apparaissent sept pierres d'une grosseur ordinaire, arrangées avec un certain ordre l'une devant l'autre, et ayant la forme du fer à cheval, orienté du levant au couchant; les pierres qui devaient le compléter de ce côté avaient disparu. Ce tombeau contenait quatre squelettes placés, d'après la position de quelques ossements, la tête

au levant et les pieds au couchant. Je n'ai trouvé que quelques grossiers fragments de poterie de l'époque, ce qui ferait croire qu'il devait contenir quelque vase funéraire, une dent molaire de cheval, quatre du genre chèvre, quelques os brûlés et quelques mauvais éclats de silex.

En résumé, sauf le n° 2, tous ces tumulus ont reçu la visite des profanateurs, qui est sur chacun d'eux plus ou moins évidente; et, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire en commençant leur description, tout semble indiquer des sépultures d'âges différents, des restes funéraires divers et par suite de races différentes. La diversité de la construction, la présence des objets diversement trouvés, nous autorisent à émettre cette opinion. Mais nous n'oserions pas trop conclure, en l'état de nos connaissances, et nous nous contentons de donner la description la plus détaillée de ces sépultures; mais ce fait est trop saillant et j'ai pensé devoir le signaler à l'observation de nos archéologues plus compétents. Ainsi, les sépultures n°s 1, 3, 4 et 9, présentent, à quelque chose près, les mêmes dispositions et le même genre de construction, mais ils diffèrent tous l'un de l'autre, par l'orientation de la porte. Le n° 1, dont la disposition des pierres est très bien conservée, a une similitude de forme avec celui qui porte le n° 4. Cependant il y a entre eux une différence qu'il faut constater : tous deux sont orientés du levant au couchant avec leur passage au levant, mais le n° 1 l'a placé à droite, côté nord-est, et le n° 4 à gauche, sud-est. Les n°s 3 et 9, bien que dépouillés d'une partie de leurs pierres devant terminer leur cercle, pouvaient avoir une parfaite ressemblance au n° 3 ; il leur manque les pierres de la partie du sud, mais il reste la partie du couchant avec la petite porte; au n° 9 il manque, par contre, cette dernière partie.

Il est très probable que, si ce tombeau avait une porte comme le précédent, elle aurait été de ce côté, et que l'ordre qui a présidé à la construction de l'un a présidé à la construction de l'autre.

Malgré cette différence d'orientation constatée dans ces quatre sépultures, il y a une ressemblance de forme qui pourrait les faire remonter à une même époque, mais à des peuples ayant des habitudes différentes.

Les nos 1 et 4 m'ont donné, en nombre très restreint, des perles de collier, de forme ovale, et des perles plates semblables à celles que j'ai trouvées dans les grands dolmens.

Les nos 3 et 9 sont ceux qui, par leur orientation, présentent le plus d'analogie avec les dolmens ; les haches polies trouvées dans ces derniers, sont intactes, tandis que celles trouvées au n° 3 ont été émoussées où brisées. Cet état des armes me paraît devoir constituer un rite funéraire d'un âge et d'un peuple différents, et, sans entrer dans des explications incertaines, le lecteur appréciera l'importance de cette description.

Les nos 2 et 8, bien que ne présentant aucune analogie de construction avec les quatre précédents, doivent remonter à la même période et peuvent appartenir à des peuples ayant des rites funéraires différents. Quant au n° 8, bien que les pierres qui devaient former la sépulture aient disparu, les restes du petit vase qu'il contenait me le fait comparer au n° 2. Ce dernier est bien celui qui présente la plus grande importance. La construction de ce tombeau diffère des précédents ; aucune des pierres qui forment le carré ne se montrait à l'extérieur. Cependant, il serait permis d'admettre qu'une partie de celles accumulées par dessus ont été enlevées. Cette sépulture pourrait bien être contemporaine de quelques-unes des précédentes. Les quatre vases qu'on y avait déposés en l'honneur de deux

personnes ensevelies, feraient croire qu'elles pouvaient appartenir à une caste au-dessus de l'ordinaire. Par la structure des ossements de ces deux squelettes, celui qui était couché du côté du nord, paraissait être une personne de taille ordinaire, et celui qui était couché du côté du sud, paraissait appartenir à une jeune personne de seize à dix-huit ans au plus. Pourquoi ne s'agirait-il pas ici d'un homme et d'une femme et peut-être d'un jeune couple? La tête de celui qui était au nord dominait celle du sud, et les deux faces se regardaient. — Cette position indique certainement qu'il s'agissait ici d'un homme et d'une femme. Je soumets cette hypothèse à la décision de nos archéologues. — A quelle époque exacte faut-il faire remonter cette inhumation ? La construction de ces beaux vases semble indiquer qu'ils ont été fabriqués avec l'aide du tour. Ils sont d'une cuisson imparfaite. Ces vases admirablement exécutés ont nécessité les soins d'un artiste d'un certain mérite; aussi ne comprend-on pas qu'ils n'aient pu arriver à une cuisson plus parfaite.

Les quelques silex trouvés à l'intérieur, bien que chaque échantillon porte le bulbe de percussion placé au-dessus d'une surface plate, le couteau fabriqué d'un éclat longitudinal, tous ces objets sont grossiers et sont loin de représenter cette époque de progrès constatée dans la céramique. Cependant je suis presque obligé de croire que cette sépulture ne peut remonter au-delà de la période néolithique.

Les n° 5 et 7, bien que ne présentant aucune analogie de forme avec les précédents, doivent remonter à une même période et appartenir à des peuplades ayant des rites funéraires différents.

Quant au n° 6, je ne puis le rapprocher d'aucun des précédents, et il pourrait bien appartenir, à mon avis, à la fin de la période paléolithique.

J'ai rencontré dans presque toutes ces sépultures quelques os brûlés; il est difficile de reconnaître s'ils appartiennent à des bêtes ou au genre humain. Cependant, je ne serais pas loin de croire que le rite de la crémation avait déjà pris naissance à cette époque, et que ces cendres ne sont que les restes d'incinérations isolées, réservées à une certaine classe.

J'ai parlé au commencement de cette notice, des nombreux silex que l'on rencontre épars sur la colline de Sainte-Anne. Je ne puis me dispenser de présenter aux lecteurs une javeline en silex blanc; cette arme représente la pièce la plus importante après les vases : elle a $0^m,13$ de long et a été trouvée à 40 mètres environ du tombeau n° 2 et à $0^m,20$ de profondeur, accompagnée d'autres grandes pièces seulement ébauchées qui ne manquent pas d'importance malgré leur imperfection.

A l'appui de mes simples appréciations sur le tombeau n° 2, je crois devoir ajouter une lettre du très honorable et très savant M. de Mortillet, dont la compétence ne saurait être contestée. Cette lettre a été adressée à mon ami M. Piketty, en réponse à deux photographies des vases, que ce dernier lui avait transmises.

Saint-Germain, 8 mars 1883.

Cher ami,

Je vous remercie beaucoup de la photographie très intéressante que vous avez eu la gracieuseté de m'envoyer.

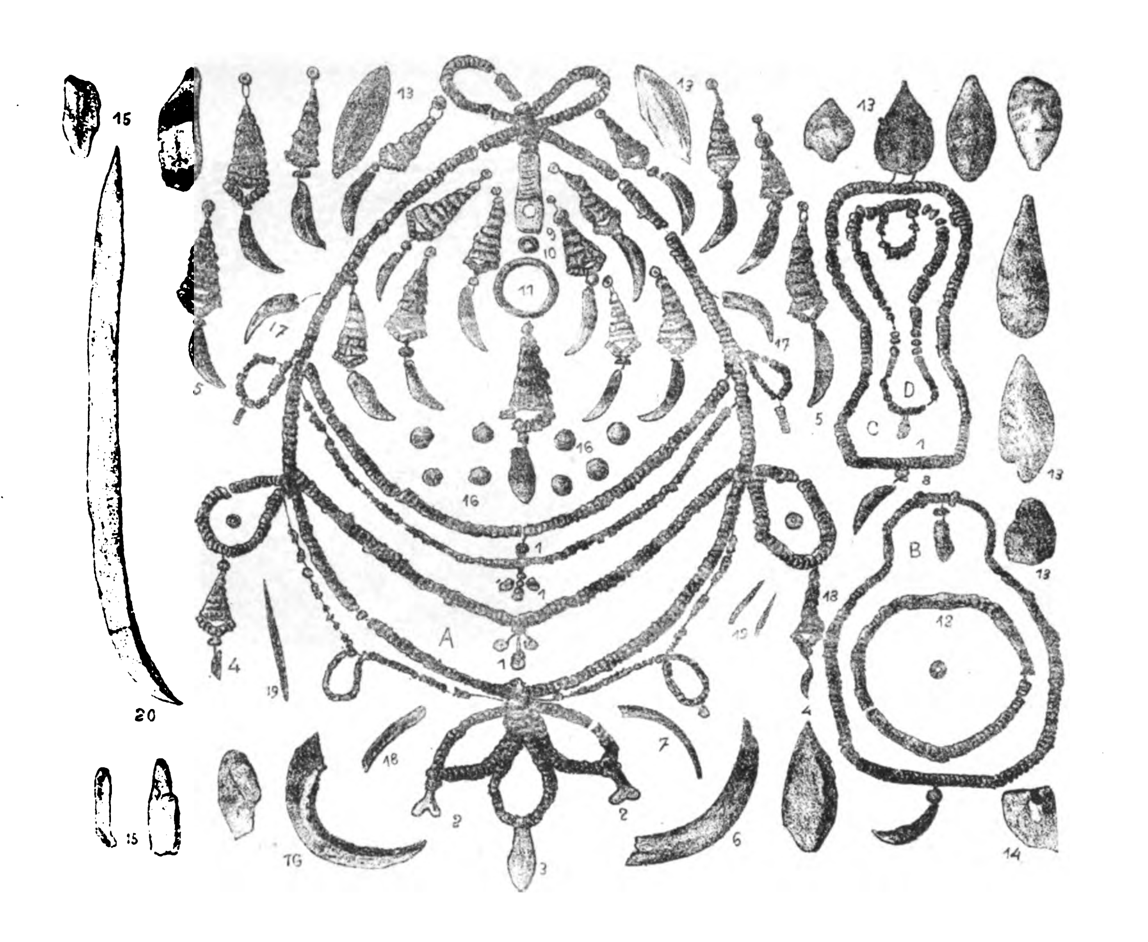
Ces vases sont curieux, à cause de leur grande ressemblance avec ceux des dolmens de la Bretagne ; ils appartiennent, et par leur forme et par leur ornementation, à une seule et même industrie. Il s'agirait de savoir si cette poterie doit être classée au commencement ou à la fin de la période néolithique, etc., etc.

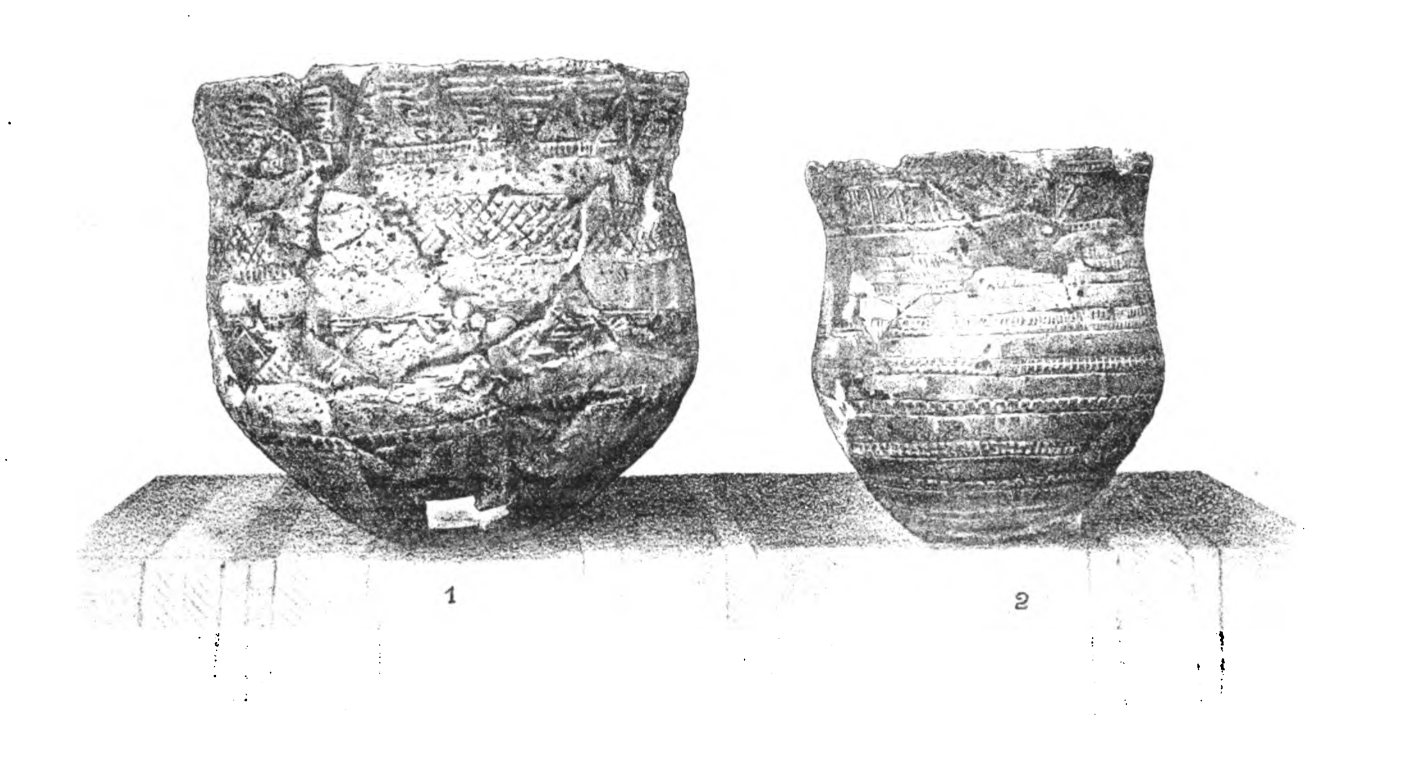
Veuillez agréer, Monsieur, avec les salutations de mon père, tous nos remercîments et l'expression de mes sentiments dévoués.

A. DE MORTILLET.

Je vous prie de remercier M. Bottin de notre part, en le félicitant de l'habileté avec laquelle il a su remettre sur pied ces deux beaux vases, sans en dénaturer la forme.

Pl. II




1
2

Il me reste à remercier les trois propriétaires chez lesquels se sont trouvés les cinq premiers tumuli : MM. Carlavan, Merle, au nom de M. Bourjade, son beau-frère, et M. le capitaine Roustan. Quant à ceux situés sur la propriété appartenant à la commune, je suis autorisé à pratiquer des fouilles par une délibération du Conseil Municipal.

Saint-Vallier, le 1er avril 1883.

CASIMIR BOTTIN,
Membre correspondant.

JOURNAL DU SIÈGE DE DÉMONT[1]

(AOUT 1744)

Dans la nuit du 9 août, la tranchée est ouverte à une portée de fusil des nouveaux ouvrages, du côté de la Stura, au-dessous de la porte de Saint-Marcelin. Dès qu'ils s'en aperçoivent, les défenseurs de cette porte tirent sur les travailleurs, pendant que du bastion Saint-Ignace on fait feu de canons et de mortiers, qui avaient servi, avant l'ouverture de la tranchée, à battre les maisons et autres postes occupés par l'ennemi.

Le 10, au point du jour, on reconnaît le travail de l'ennemi, qui ouvre aussitôt, de sa tranchée, un feu de carabines et de spingardes.

Dans la nuit suivante, l'ennemi continue la tranchée jusqu'à 20 toises du torrent de Canto, toujours à la même distance des ouvrages extérieurs du fort. On continue le feu d'artillerie et de mousqueterie de la porte Saint-Marcelin, du bastion Saint-Ignace, et aussi de l'ouvrage à cornes.

Le 11, on tire, en outre des mortiers, des pierriers et des grenades royales.

La nuit du 11, l'ennemi continue sa tranchée vers le torrent de Canto. Il ne peut s'avancer beaucoup à cause du grand feu fait par la défense, le gouverneur ayant renforcé les tirailleurs de cent cinquante fusiliers, désignés dans le piquet chargé de garder la première enceinte contre une surprise, et le feu de l'artillerie ayant été facilité par un feu de paille, allumé du côté de la tranchée en construction.

Le 12, à midi, on voit commencer la construction d'une batterie à ricochet de quatre pièces, et d'une batterie de mortiers sur le mont Poggio (butte des châtaigniers), à 600 mètres du fort, dans le prolongement de la courtine reliant le bastion Saint-Ignace au bastion Vert. Ce travail est fort incommodé par l'artillerie du fort.

La nuit du 12, l'ennemi construit un pont de 30 mètres de long, sur le Canto, vers le bastion Saint-Ignace. Toute la nuit, on tire à mitraille de ce bastion et du flanc haut du bastion Vert. On continue le feu de mousqueterie du bastion Saint-Ignace, de l'ouvrage à cornes et du chemin couvert, à la traversée du grand fossé.

1. Ces documents doivent prendre place à la suite des *Opérations militaires dans les Alpes* par M. Henri Moris.

Le 13, continuation du feu d'artillerie, pour démolir le pont construit sur le Canto. L'ennemi prolonge sa tranchée jusqu'au chemin d'Ison (vers Démont) et y installe une batterie, bien qu'il soit gêné par l'artillerie du fort. Il commence à répondre à ce feu avec des pièces de 4, des pièces de 16 de la batterie à ricochet, et des mortiers de 12. Le fort riposte avec la plus grande vigueur possible.

La nuit du 13, l'ennemi continue sa tranchée (à droite), parallèlement au front des bastions Saint-Ignace et Vert, sur une longueur d'environ 40 mètres, toujours à la même distance du fort, qui fait un feu continuel. L'ennemi lance des bombes et des grenades royales, ainsi que des balles incendiaires.

Le 14, on reconnaît le tracé de trois batteries de canon devant le sud du front, à 640 mètres au-delà de la Stura. La première, de quatre pièces, est parallèle à la face du bastion Saint-Ignace ; la seconde, de six pièces, est parallèle à la courtine ; la troisième, de six pièces aussi, est parallèle à la face du bastion Vert. Pendant la construction de ces batteries, la cavalerie défile sur la route voisine, allant du Bourg à Festione. Ces opérations sont gênées par l'artillerie du fort, à laquelle répondent les batteries de mortiers et à ricochet. Toute la journée, le feu des carabines et spingardes ne décesse pas et l'ennemi ne peut travailler longtemps à sa communication.

Da nuit du 14, la tranchée est poussée jusque vis-à-vis le milieu de la courtine, et le bombardement est continué. Le feu de la défense est aussi vigoureux.

Le 15, continuation du bombardement par la batterie à ricochet. Le fort y répond le mieux possible.

La nuit du 15, la tranchée est avancée jusque vis-à-vis l'angle flanqué de la capitale du bastion Vert. L'ennemi continue la construction des batteries au-delà de la Stura et le bombardement. Le fort répond, comme d'ordinaire, par son feu d'artillerie et de mousqueterie.

Le 16, les quatre pièces à ricochet bombardent avec la plus grande vigueur. Les batteries de la Stura commencent à tirer quelques coups, auxquels le fort répond avec toute la diligence possible.

Dans la nuit du 16, la tranchée est continuée jusque vis-à-vis la tenaille Saint-Michel (après le bastion Vert vers l'ouest). Le feu continue des deux côtés. La première enceinte était en trop bon état pour pouvoir être battue en brèche avec succès par les batteries, qui, du reste, étaient trop éloignées. Toutefois, l'emplacement de ces batteries et la continuation de la tranchée (vers l'ouest) indiquaient que l'attaque était dirigée sur le front sud et surtout sur le bastion Vert. En conséquence, on réunit ce qui est nécessaire pour les mineurs et on commence la construction d'un puits sur la capitale du bastion Vert, afin de pouvoir aller à la rencontre

du mineur ennemi, dans le cas où celui-ci, informé, ainsi qu'on le disait, qu'en cet endroit le fossé n'était pas dans le roc, voudrait s'approcher par quelque galerie au sud de ce bastion et l'ouvrir par la mine.

Le 17, l'ennemi commence à envoyer dans le fort des bombes chargées d'une composition incendiaire. Vers la quatorzième heure, l'une d'elles met le feu au revêtement du parapet de la batterie royale. Le feu, aperçu aussitôt, est éteint par les canonniers de service dans cette batterie.

Vers la dix-huitième heure, un autre projectile incendiaire met le feu au revêtement de la traverse en capitale du bastion Saint-Ignace, qui servait d'abri aux bœufs et de magasin de foin. De l'autre côté de la traverse se trouve un magasin à poudre. On emploie les moyens les plus prompts pour éteindre cet incendie.

La portion de la garnison qui était à la porte principale prend les armes et est répartie sur tout le rempart de la première, pour observer ce qui pourrait arriver. Le reste est réuni dans le fort supérieur, prêt à tout événement.

Pendant qu'on cherche à éteindre le feu de la traverse, on apprend qu'un incendie s'est déclaré au fort supérieur. On abandonne le précédent, pour courir aussitôt reconnaître et combattre ce nouveau danger. Ce feu avait été allumé par un projectile incendiaire dans une pile de bois à plate-forme, réunie dans la place et déposée sur le terre-plein d'une batterie, nommée de la Cerise. Au moment même où on découvre cet incendie, on apprend qu'un plus grand feu s'est déclaré dans le palais situé au Grand Logis et dans les magasins aux vivres.

Une bombe s'était introduite par une petite fenêtre, fermée par un simple volet, et était venue tomber justement contre la porte du logement du gouverneur. En éclatant, elle met le feu dans des paillasses et aux boiseries des divisions du palais, qui s'enflamment en une minute, au point qu'il devient impossible d'éteindre le feu, malgré les efforts réunis de tous les maîtres charpentiers et d'un grand nombre de soldats racolés de tous côtés. En vain on jette les paillasses, on fait des coupures, on ouvre la citerne et on jette une grande quantité d'eau. La fumée augmente et la flamme gagne l'épaulement adossé au palais, déjà atteint par d'autres projectiles incendiaires, ainsi que tous les magasins. Par les travées des fenêtres le feu atteint même la partie supérieure d'un autre épaulement en fascines, à côté du magasin à poudre de Saint-Joseph, et se communique aux poutres garnissant la façade et les fenêtres de ce magasin, qui paraît d'autant plus exposé que ses portes sont tournées vers l'incendie.

On applique des peaux de bœuf fraîches sur les portes et on jette dessus une grande quantité d'eau. Cependant le feu augmente toujours tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du palais, dans les fascines, aux poutres, et s'étend jusque sur les couvertures du magasin et aux encadrements des

portes. Il ne restait aucun espoir d'éteindre un incendie aussi intense. Le magasin était au milieu des flammes. Tout semble perdu. C'est en vain que l'on cherche à lutter. La troupe qui travaillait, prise d'une terreur panique, se précipite, malgré les efforts des officiers du palais, vers la porte principale.

Le gouverneur, qui s'y trouvait, voit venir les soldats en désordre et mutinés, criant : « Le magasin à poudre va sauter dans un moment », tentant d'enfoncer la porte ou la poterne pour se sauver, pendant que les officiers cherchent à les retenir. Il fait appeler sur le lieu même le commandant du fort, ainsi que tous les officiers supérieurs et les commandants de chaque corps, pour décider ce qu'il y a à faire dans une si triste situation.

La majorité des officiers, bientôt rassemblés, considérant que tous les magasins à vivres sont brûlés, le feu jusque dans les caves du palais, la plus grande partie des logements et équipages détruits, que, par suite, il est impossible de résister bien longtemps dans le fort ; réfléchissant au danger imminent et aux conséquences de l'éclatement du magasin à poudre, et voyant la troupe déterminée à tuer quiconque s'opposerait à sa sortie, est d'avis de battre le rappel. Ce qui est fait aussitôt.

On bat donc plusieurs fois le rappel, et on déploie sur le bastion Saint-Ignace un drapeau blanc. Des batteries tournées vers la Stura et le Mont on cesse de faire un feu aussi vif sur l'ennemi, qui, remarquant la situation de la garnison au milieu du feu et en danger de sauter par l'explosion de quelque magasin, replie les troupes de la tranchée vers Perdion, en n'y laissant que l'artillerie. Les batteries de mortiers, moins exposées, continuent un feu si violent que le tambour n'est pas entendu et que le gouverneur est obligé de faire sortir du fort le colonel comte de la Thuile, avec mission d'aller à la recherche du commandant de la tranchée pour capituler. Ne l'ayant pu trouver, il revient au moment où le chevalier Lovera, capitaine commandant un détachement de Montferrat, est chargé d'aller, avec un tambour battant le rappel, à la recherche de ce commandant et d'obtenir de lui la plus honorable capitulation possible.

Pendant ce temps, un bas officier de la troupe mutinée et impatiente, près de la porte, dit que l'ennemi ne veut capituler qu'avec le gouverneur, et que lui-même doit dès lors sortir à ce sujet. En entendant ces paroles, le gouverneur, accompagné de quelques officiers, se rend dans le fossé principal et, ne voyant personne ni là ni au loin, veut rentrer dans le fort. Mais la troupe, de plus en plus affolée et entassée au débouché de la poterne, menaçant quiconque l'arrêterait, lui en interdit l'accès. Toutefois les officiers, l'épée à la main, contiennent les soldats, et, sans les refouler, les empêchent d'avancer.

Peu après, le capitaine Lovera, qui a trouvé à Démont le marquis du

Barail, brigadier et commandant de la tranchée, et lui a, de la part du gouverneur, proposé la capitulation avec tous les honneurs militaires, revient, disant que le prince de Conti exige que la garnison se rende prisonnière de guerre. Le gouverneur doit donc faire sortir la troupe sans armes ni bagages et la diriger sur Perdion ou la faire rentrer dans le fort. Il peut cependant emmener le peu d'équipages et de bagages sauvés des flammes. Telle est la réponse de l'ennemi.

A cette nouvelle, le gouverneur, ne pouvant plus contenir sa troupe, accepte cette capitulation et s'achemine avec ses soldats vers Perdion. Près de ce village, il rencontre le commandant et la troupe ennemie, qui se retirent, obligeant les nôtres à les suivre pour se mettre hors de la portée de l'éclatement du magasin à poudre, qui, entouré de flammes, semble devoir sauter prochainement.

A la tombée de la nuit, le commandant dirige une garde sur la porte du fort. Mais, peu après, il lui envoie l'ordre de se retirer derrière le rocher des Pâturages et même plus loin jusqu'à la montagne des Pins, afin de la mieux garantir contre l'éclatement du magasin. Cette garde revient à la porte le lendemain, à 2 heures de l'après-midi, et un grand nombre de soldats vont couvrir de terre le magasin, qui se trouve isolé au milieu du feu.

On ne sait comment il fut préservé.

JOURNAL DU SIÈGE DE CONI

(SEPTEMBRE-OCTOBRE 1744)

L'infant don Philippe et le prince de Conti, maîtres du château de Démont, envoyèrent deux mille chevaux et un petit corps de miquelets camper à Saint-Roch. Leur droite était appuyée au couvent de Notre-Dame des Anges et leur droite à la Stura, à un mille de la ville ; mais, comme notre armée, qui était à Busque, les inquiétait, ils ont été obligés de faire avancer toute leur cavalerie de ce côté-là, et nos gens se sont repliés sur Saluces. Pour lors, ces deux princes ont établi leur quartier à Caraglio et ont envoyé plusieurs escadrons vers Centale, tandis qu'un autre corps passait le Gesso pour aller à Tetti di Pesio, d'où cette troupe a emmené le procureur des chartreux et plusieurs bêtes à cornes.

Ensuite de tous ces mouvements, nous avons cru la place entièrement bloquée ; mais, sur le soir, tout ce qui avait passé le Gesso étant retourné

au camp de Saint-Roch, a laissé le chemin de Mondovi libre, le seul qui nous restait depuis qu'une partie de l'armée ennemie nous avait enlevé la communication de celui de Turin par le camp qu'elle avait établi à Notre-Dame de l'Orme.

Sur ces entrefaites, les ennemis amassaient une grande quantité de gabions et de fascines, qu'ils transportaient impunément à portée de notre canon, parce qu'il était défendu de le tirer, de peur qu'il ne manquât de poudre par la suite.

Le 30, quelques ingénieurs sont descendus presque jusqu'au bord du ravin au-delà de la Stura, pour y placer des grand'gardes et tenir en respect les ennemis.

SEPTEMBRE

Le 1er, les ennemis ont fait beaucoup de mouvements, sans qu'on pût pénétrer leur dessein, et un corps de leurs troupes s'est fortifié dans le château de Beinette. M. le baron de Leutron a enfin permis de tirer le canon des redoutes ; mais il ne fait pas grand effet pour n'être que de 4, 6 et 8 ; il a aussi donné l'ordre de mettre bas le pont de bois sur la Stura, vis-à-vis de la porte de Turin. Le feu d'une grand'garde placée sur le chemin a fait différer l'entreprise.

Le 2, ledit pont a été abattu.

Le 3, sur le midi, on a vu passer un gros corps de cavalerie et d'infanterie, chargé de fascines, qui s'acheminait vers Notre-Dame de l'Orme, précédé de quelques pièces de canon.

Le 4, on a vu un grand nombre de travailleurs sur le devant de la gauche du camp de Notre-Dame de l'Orme.

Le 5, le gouverneur a fait relever la garde du pont de pierre une heure avant le jour, à cause du grand feu que celle des ennemis postée sur le ravin au delà faisait sur elle. Un détachement de cavalerie et d'infanterie a passé le Gesso et s'est porté dans les prés vis-à-vis de la Spinetta, pour couvrir, pensait-on, quelque reconnaissance du pays.

Le 6, les ennemis ont envoyé plusieurs patrouilles sur le chemin de Mondovi.

Le 7, un détachement de huit cents chevaux, soutenu de quelque infanterie, est allé à Tetti di Pesio prendre tous les grains qu'il a pu rencontrer.

Le 8, une expédition analogue a eu lieu du côté de Cinso.

Le 9, les assiégeants ont avancé la gauche de leur camp de Saint-Roch et continué à se retrancher dans celui de l'Orme.

Le 11, un déserteur est arrivé de grand matin pour nous dire qu'on employait quantité de travailleurs à la tour Bonade et qu'il y avait chaque

jour cinq compagnies de grenadiers pour les soutenir. Le feu de la place a beaucoup ralenti leur ouvrage. D'autres déserteurs nous ont rapporté que les ennemis avaient fait une espèce de ligne de circonvallation au camp Saint-Roch, dont le fossé doit être profond de six pieds; ils ont brûlé une grande partie du village de Cinso et ses églises.

Le 12, nous avons vu charrier des gabions et des fascines dans la tour Bonade, et en faire un gros amas, malgré le feu continuel de notre artillerie.

Le 13, nous avons vu la parallèle s'étendre du rivage à environ trois cents trabucs, de la redoute de la Stura jusqu'au Gesso.

Le 14, les ennemis ont commencé trois batteries, une vis-à-vis de chaque redoute, et ont entièrement perfectionné leur parallèle, malgré le feu continuel de notre artillerie à bombes et de notre mousqueterie.

Le 15, environ les 15 heures d'Italie [1], il ont jeté dans la ville, pour la première fois, quelques bombes d'une batterie de deux mortiers, sur le ravin en-deçà du Gesso, où une des nôtres est tombée vers les 12 heures et en a fait sauter le magasin à poudre.

Le 16, les ennemis ont démasqué deux batteries de la Stura, entre chapelle Saint-Jacques et la cassine Grimaldi, l'une de deux et l'autre de trois canons de 16 livres, dont les coups ont été dirigés à la face droite de la redoute de la Stura et enfilaient souvent l'intervalle qu'il y a de la ville aux ouvrages avancés, où nos gardes étaient postées. Environ midi, ils en ont démasqué deux autres sur la crête du ravelin, en-deçà de la Stura, l'une de huit pièces de 32 et l'autre de quatre de même calibre, qui ont été dirigées sur la face gauche de la redoute de la droite et ont fait un feu des plus vifs. Le prince de Conti a envoyé un tambour à M. de Leutron, pour lui demander dans quel quartier de la ville il avait fixé son logement, pour qu'on ne l'inquiétât pas avec les bombes. Le général lui répondit gracieusement que son logement était sur les remparts.

La nuit du 16 au 17, ils ont jeté quarante-sept bombes, qui n'ont pas fait un grand mal.

Le 17, à l'aube, le feu a recommencé. Les ennemis ont démasqué deux batteries, une de quatre pièces de canon et l'autre de trois mortiers, sur le devant de la tour Bonade, et ils ont travaillé derrière leur parallèle, entre la redoute du centre et celle de la droite.

La nuit du 17 au 18, on a réparé le parapet des redoutes, raccommodé les embrasures, déblayé les fossés et remplacé les palissades emportées par le canon, malgré le feu continuel de la mousqueterie ennemie, auquel nous avons répondu vivement. Ils ont disposé, sur le devant de leur parallèle, une ligne à peu près de trente gabions.

1. En Italie, on compte les heures de une à vingt-quatre.



Le 18, la plupart des batteries ennemies ont été en état, et, de l'aube du jour jusques à la nuit, ont fait un feu terrible.

La nuit du 18 au 19, les ennemis ont jeté dans la ville cent trente bombes et se sont servis des gabions qu'ils avaient placés la nuit précédente pour former une parallèle en face des redoutes du centre et de la droite.

Le 19, le feu des ennemis a été des plus violents. Ils chargent leurs pièces avec une vitesse inconcevable et nous jettent grand nombre de bombes. La plupart de leurs boulets traversent la ville. Ils nous ont cependant démonté quelques pièces, qui ont été aussitôt remplacées par celles du front opposé à l'attaque.

La nuit du 19 au 20, les assiégeants ont perfectionné la parallèle qu'ils avaient commencée la nuit précédente, et ont avancé deux boyaux vers le centre, au bout desquels ils ont disposé une ligne de gabions d'environ huit trabucs, qui s'étend sur la gauche. Ils en ont aussi poussé deux autres entre cette parallèle et la redoute de la Stura. Les dégâts faits par l'artillerie ont été réparés dans la place.

Le 20, la plupart des coups étant dirigés sur le bastion Notre-Dame, l'ont beaucoup endommagé.

La nuit du 20 au 21, les ennemis ont prolongé la seconde parallèle jusqu'au chemin de Bourg-Saint-Dalmas et avancé quelques sapes vers la redoute de la droite.

Le 21, ils ont tiré avec une nouvelle batterie de six pièces de gros calibre, peu éloignée de la face droite de la redoute de la gauche.

La nuit du 21 au 22, ils ont avancé une communication vers la redoute de la droite, d'environ trente trabucs ; nos travailleurs ont été employés à faire des traverses dans les chemins couverts et autres réparations nécessaires. Les ennemis nous ont jeté cent quatre-vingts bombes.

Le 22, le feu violent, qui a commencé dès l'aube, a ruiné presque tout l'extérieur du parapet du bastion de Notre-Dame, et, comme son revêtement est d'une construction facile à ébouler et qu'il y a déjà quelques petites brèches, on a ordonné de les doubler et de faire des puits dans les fossés des redoutes, pour rencontrer les galeries souterraines auxquelles on croit que l'ennemi travaille depuis la tête de la sape. Notre canon a délogé les grand'gardes postées au-delà du Gesso.

La nuit du 22 au 23, ils ont poussé une communication vers la redoute de la gauche et ont prolongé leur seconde parallèle. Environ les 6 heures d'Italie, on s'est aperçu qu'un corps assez respectable s'avançait vers la redoute du centre ; on en a averti tous les postes, avec ordre de les laisser approcher des palissades, d'où on a fait deux si furieuses décharges de notre mousqueterie qu'il a été contraint de se retirer avec précipitation.

Le 23, un gros détachement de l'armée franco-espagnole est allé camper aux environs de la Spinetta, d'où il pousse des postes en avant, qui se

retranchent derrière des haies et observent tout ce qui entre et sort de la ville. Par ce moyen, ils nous coupent non seulement le chemin de Mondovi, mais rendent aussi très périlleux celui du Castelet, le long de la Stura. Un paysan, venu de Démont, nous a affirmé avoir rencontré vingt chariots chargés chacun de dix bombes, qui venaient au camp.

Le 24, les batteries ont peu tiré ; les ennemis ont travaillé à prolonger leur seconde parallèle le long des fascines étendues la nuit précédente.

La nuit du 24 au 25, ils ont commencé une autre communication le long du ravin, à environ trente trabucs de la redoute de la droite, et, malgré la pluie, se sont avancés à la sape bien près de celle de la gauche, d'où, selon le rapport d'un déserteur, nous les avons beaucoup inquiétés avec les pierriers.

Le 25, il ne s'est tiré que quelques coups de part et d'autre, à cause de la pluie.

La nuit du 25 au 26, ils sont sortis de la communication faite la nuit du 22 au 23, par une sape tournante.

Le 26, la pluie a continué avec tant de violence jusqu'à midi, qu'on la suppose avoir empêché l'effet de bombes inflammables que les ennemis ont jetées dans la ville.

La nuit du 26 au 27, les ennemis sont sortis de la communication faite la nuit du 24 au 25 et se sont avancés, par un boyau de dix trabucs, a six ou environ de l'angle saillant du chemin couvert de la redoute de la droite. Ils ont aussi commencé, au-delà du Gesso, une tranchée vis-à-vis du bastion de la Piève, au milieu de laquelle il y a une élévation de terre qu'on croit être le commencement d'une batterie.

Le 27, les ennemis se sont trouvés à couvert dans leur tranchée au-delà du Gesso, avant midi, malgré le feu de notre artillerie. Nos travailleurs, soutenus par le feu des spingardes postées en face de ce nouvel ouvrage, ont brûlé, sans perdre un homme, le seul pont qui nous restait sur cette rivière, dont la pluie a tellement rempli le canal, qu'elle nous met à l'abri de toute tentative de ce côté. Le feu a été très vif de part et d'autre. Ils ne tirent presque plus aux redoutes ; leurs coups sont dirigés vers le bastion de Notre-Dame, dont on travaille à réparer le revêtement.

La nuit du 27 au 28, ils ont débouché du flanc de leur seconde parallèle et se sont avancés, par une double sape, jusque sur la crête du ravin, à environ vingt trabucs de la redoute de la droite; ils en sont aussi partis sur la droite, par une tranchée qu'ils ont prolongée vers la face droite de la redoute du Gesso, et par une autre un peu plus éloignée. On a muré la porte de Nice; les gardes passent à présent par celle de la courtine de Caraglio.

Le 28, nous avons vu un grand feu sur le sommet du clocher de la Spinetta et à côté de la tour Bonade, en forme de signal, ce qui nous a fait penser que ce pourrait être l'avis de la marche de notre armée, que nous savions devoir s'avancer en trois colonnes.

Le 29, les assiégeants n'ont tiré que de deux batteries de canon et d'une de mortiers sur la gauche. On s'est aperçu que toutes les embrasures des autres étaient vides, sans qu'on sût l'usage qu'ils veulent faire des pièces déplacées. On a vu, du sommet de la tour de la ville, la cassine nommée le Valentin et le retranchement de Notre-Dame de l'Orme farcis de troupes, et plusieurs chariots au-delà de la Stura, qui en prenaient la route. A l'approche d'une colonne de notre armée, ils ont mis, dans la cassine du comte de Tournefort, de la troupe, qui a fusillé toute la journée.

La nuit du 29 au 30, nous avons conjecturé, par le feu que nous avons vu vers Dronay, que les milices de Mondovi s'étaient avancées jusque là.

Le 30, l'armée ennemie s'est trouvée à l'aube sous les armes, partie rangée derrière ses retranchements. Elle a mis le feu à toutes les cassines qui étaient devant son camp. Quelque temps après, nous avons vu nos troupes s'avancer. L'attaque a commencé vers les 19 heures d'Italie, à côté de l'église, près du chemin de Busque, et duré jusqu'à 1 heure de nuit. Le gouverneur a aussitôt fait prendre les armes à toute la garnison, l'a placée dans les fossés de la ville et en a détaché les grenadiers et les piquets, qu'il a distribués le long des palissades du premier chemin couvert, accompagnés de trois compagnies et de quelques partis de volontaires, avec ordre de gagner le haut du ravin par les broussailles, entre la chapelle Saint-Jacques et le chemin de Turin, pour attaquer l'ennemi en queue. Mais le brigadier qu'ils ont rencontré les ayant fait suivre le long de la rivière, jusques au-delà du chemin de Turin, des troupes, postées au-delà des haies, ont fait une si furieuse décharge, qu'ils leur ont empêché le passage et les ont obligés de se retirer. M. le baron a témoigné un grand mécontentement du mauvais succès de cette entreprise, à laquelle il avait donné une disposition toute différente. Le reste de la garnison s'attendait à une sortie générale ; les grenadiers et les piquets devaient attaquer par les deux ravins, et le reste devait marcher dans le front de l'attaque. On attendait l'ordre d'un moment à l'autre, mais inutilement. On s'est contenté de faire tirer, dans le camp de l'Orme, le canon de la ville et de la citadelle à toute volée. Vers les 15 heures d'Italie, nous étant aperçus que la tranchée au-delà du Gesso était abandonnée, les ingénieurs, après avoir inutilement demandé à M. le brigadier Derossi des travailleurs pour l'aller combler, se sont adressés au gouverneur, qui en a fait aussitôt commander cent et un piquet pour les soutenir. Ils ont mis le feu aux gabions et fascines avec du goudron et défait les plates-formes des batteries tant des canons que des mortiers, dont ils ont rapporté à la ville les plateaux, de même que quantité d'autres sacs de terre et dix-huit barils de poudre, du poids de cent livres chacun, qu'on a trouvés enterrés dans cette tranchée.

OCTOBRE

Le 1er, nous avons appris que notre armée s'était retirée et que la cavalerie ennemie en avait poursuivi l'arrière-garde et avait été arrêtée par les chevaux de frise postés dans les avenues. Les assiégeants n'ont fait feu que de douze pièces. Les embrasures des batteries Saint-Jacques sont vides ; les volontaires ont fait quelques prises.

Le 2, les assiégeants ont élevé de la terre sur le devant de la seconde parallèle. La pluie a fait cesser le feu pendant plusieurs jours.

Le 4, les deux rivières ont extrêmement grossi. On a ordonné de construire des barques et de rétablir incessamment le pont sur le Gesso, au-delà duquel une estafette a jeté un paquet de lettres adressées au gouverneur.

La nuit du 4 au 5, nous avons commencé les galeries d'un puits. Quelques paysans ayant assuré avoir vu défiler, du côté du glacis de la redoute du Gesso, nombre de troupes, nous ont rendus d'autant plus vigilants que nous nous attendions, malgré la continuation de la pluie, à un assaut.

La nuit du 5 au 6, le Gesso a emporté la moitié du pont.

Le 6 et le 7, on a travaillé à réparer le pont, et le feu a recommencé de part et d'autre.

La nuit du 7 au 8, le comte Razin nous a amené un renfort de onze cents hommes, détachés de tous les régiments de l'armée.

Le 8, la pluie continue. Un gros détachement de cavalerie a passé le Gesso.

La nuit du 8 au 9, les ennemis ont formé un crochet, qui aboutit à l'angle saillant du chemin couvert de la redoute de la droite.

La nuit du 9 au 10, ils ont débouché la communication commencée la nuit du 24 au 25 septembre et se sont avancés vers l'angle de la redoute de la droite, par un boyau d'environ vingt-cinq trabucs.

La nuit du 10 au 11, ils sont partis du centre de la communication faite la nuit du 21 au 22, se sont avancés par une sape de la longeur d'environ vingt trabucs, près de l'angle rentrant gauche du chemin couvert de la redoute de la Stura ; ils ont jeté dans la ville grand nombre de bombes, et nous leur avons tiré plus de huit mille cartouches.

Le 11, le feu continue tout le jour avec beaucoup de vivacité.

La nuit du 11 au 12, ils ont prolongé la sape d'environ quinze trabucs, qui embrasse l'angle ci-dessus et s'étend vers la gorge de ladite redoute. Cette sape a été détruite.

Le 12, les ennemis ont fait un feu plus vif que jamais. Leurs déserteurs

assurent qu'ils ont renvoyé six mortiers et qu'ils comptent, faute de subsistances, repasser les montagnes.

La nuit du 12 au 13, ils ont réparé la double sape, qui a été de nouveau détruite.

La nuit du 13 au 14, comme on avait entendu l'ennemi travailler sous le puits de la redoute de la droite, on y a fait jouer une fougasse avec tout le succès qu'on en attendait.

Le 14, les ennemis ont fait un grand feu de leurs batteries et ont travaillé à rétablir leur double sape, que les nôtres ont détruite pour la troisième fois. Sur le soir, ils ont jeté nombre de bombes dans la ville.

La nuit du 14 au 15, ils ont réparé leur double sape et l'ont même prolongée de quelques trabucs. Ils ont aussi étendu jusqu'à l'angle saillant du chemin couvert de la redoute du Gesso celle qu'ils avaient commencée la nuit du 5 au 6. Le feu de la mousqueterie a été très vif de part et d'autre.

Le 15, les ennemis ont fait, dès l'aube, un feu très violent. On s'est aperçu qu'ils avaient doublé la garde de leur tranchée, et comme, vers les 22 heures, on apprit qu'ils avaient renvoyé vingt-deux pièces de canon et cinq mortiers, et qu'ils voulaient tenter quelque chose avant leur départ, lequel ils avaient fixé à six jours, s'ils ne pouvaient prendre la place, le gouverneur a suspendu une sortie concertée, a renforcé tous les postes et a fait marcher trois piquets dans le chemin couvert de la ville. Devant le front de l'attaque, on a fait des traverses pour mettre la communication extérieure de la redoute de la droite à couvert du feu de la double sape ci-dessus, qu'ils ont encore prolongée.

La nuit du 15 au 16, on est de nouveau sorti sur cet ouvrage, d'où, sans beaucoup de résistance, on a chassé ceux qui y étaient.

Le 16, à l'aube, l'ennemi a répondu vigoureusement à la décharge que nous avons faite de toute notre artillerie. Les volontaires ont fait quelques prisonniers de guerre et pris vingt-six mulets chargés de blé. On a enfin assigné le poste de chaque régiment en cas d'alerte.

La nuit du 16 au 17, on a travaillé à placer deux pièces de campagne au milieu de la communication de la droite, pour enfiler la tranchée qui tend à prendre la redoute par la gorge.

Le 17, on a perfectionné la batterie ci-devant. Les ennemis ont fait un grand feu et jeté des grenades royales dans les trois redoutes, où l'on a préparé tout ce qui est nécessaire pour en soutenir l'assaut. Tous leurs déserteurs ont affirmé que l'armée devait défiler peu à peu vers Démont, qu'ils rassemblaient tous les grenadiers, et qu'il en était déjà parti trois régiments espagnols et quatre de cavalerie française.

La nuit du 17 au 18, les gardes ont été doublées.

Le 18, le feu des ennemis a beaucoup diminué ; ils n'ont plus que sept pièces de batterie. Les déserteurs ont assuré qu'ils ont fait conduire les autres, de même que celles du retranchement de l'Orme, vers Démont. Un mineur de garde ayant entendu tamponner une mine sous l'angle saillant du chemin couvert de la redoute de la droite, a eu l'ordre d'en porter la relation au gouverneur, lequel, après lui avoir expressément défendu d'en rien dire à personne, a aussitôt envoyé tracer un puits sur ladite mine, et des travailleurs pour la creuser ; mais les mineurs ennemis s'en étant aperçus, l'ont fait jouer environ trois heures après midi, temps auquel on s'y attendait le moins. La compagnie du régiment de Verceil, outre le lieutenant mort d'une vaste fracture de jambe, y a eu sept hommes ensevelis et dix-neuf blessés. Les pierres y ont tué ou blessé environ soixante-dix soldats, assommé un habitant de Coni, deux officiers, un cadet d'artillerie, deux mineurs, et le lieutenant-colonel du régiment de Kalbermaten. Le massacre aurait été plus grand sans le baracon et la communication souterraine, où les plus lestes ont eu le soin de se réfugier.

La nuit du 18 au 19, à 4 heures d'Italie, la brèche a été entièrement bouchée avec des gabions, et, malgré le grand feu de l'ennemi, nous n'avons eu que deux morts et un blessé.

Le 19, les ennemis n'ont plus tiré qu'avec cinq pièces. Les déserteurs assurent qu'ils défilent sur Démont.

La nuit du 19 au 20, les ennemis, qui avaient été avertis par un déserteur du régiment du Roi, qu'on allait faire une sortie de la redoute de la droite, avaient retiré les sapeurs de la seconde parallèle, après avoir abandonné les ouvrages avancés.

Le 20, un sergent de sapeurs espagnols, arrivé à l'aube du jour, a assuré que les ennemis n'avaient aucune mine chargée. Les assiégeants ont abandonné leurs approches de la gauche et placé leur garde dans la première parallèle. Ils n'ont plus que quatre pièces en batterie sur la droite.

La nuit du 20 au 21, les ennemis n'ont plus jeté de bombes. Nous avons continué à travailler aux communications souterraines des redoutes, de même qu'aux mines de celles de la droite, d'où les mineurs ont entendu un bruit souterrain, dont l'éloignement les empêchait de discerner de quel côté il pouvait venir. Le feu a été très vif. Il nous est arrivé, une heure avant le jour, un détachement de cinq cents hommes.

Le 21, les ennemis n'avaient plus de canons en batterie.

La nuit du 21 au 22, les gardes et les piquets ont marché sur le même pied que les nuits précédentes. Le feu de mousqueterie a été très vif pendant plusieurs heures, après quoi il a cessé.

Le 22, à l'aube du jour, quelques volontaires, sortis de la redoute de

la droite, sur le boyau le plus voisin, les ont trouvés abandonnés, et, s'étant laissé entraîner plus loin, ont vu que les ennemis avaient levé le siège. Ils en ont aussitôt donné avis à M. le gouverneur, qui a fait marcher quatre compagnies franches pour les reconnaître et en poursuivre l'arrière-garde. Mais, quand ils les eurent vus en bataille, près du couvent des Anges, ils n'ont fait que les observer et se sont retirés peu après, en les voyant défiler en bon ordre du côté de Bourg-Saint-Dalmas.

Les ennemis nous ont tiré, pendant le siège, près de quarante mille coups de canon et jeté près de quatre mille bombes ou grenades royales. Nous leur avons jeté près de quatre mille bombes ou grenades et tiré vingt-six mille coups de canon, et environ un million cent vingt mille cartouches.

JOURNAL DU SIÈGE DE TORTONE

(AOUT-SEPTEMBRE 1745)

Lorsque les Franco-Espagnols entreprirent d'assiéger Tortone, le gouverneur de la province, de la ville et du château était le commandeur de Barol, général d'infanterie, ayant sous lui le baron de Coudrai d'Heri, major général, et le sieur Ranot, lieutenant-colonel de ce corps.

Le comte de Gages devait investir Tortone et en faire le siège, tandis que l'infant ferait l'observation. Dans les premiers jours d'août, le comte campa en vue de la ville, hors de portée du canon, sa gauche à Viguzzolo, sa droite à la Scrivia. Le 6 août, accompagné de ses généraux, il reconnut la place, et, la nuit du 8 au 9, il fit ouvrir la tranchée contre la ville, du côté de la porte de Voghera ; la première parrallèle appuyait à l'église de Notre-Dame de Benavole par sa gauche, et sa droite aux maisons qui sont sur le chemin de Pontecurone, et il fit commencer au pied de la colline la construction d'une batterie de sept pièces, qui, dès le 11, fut démasquée et dirigea son feu contre le mur d'enceinte, sur la gauche de l'ouvrage à cornes, dit des Capucins, et sur la droite de la porte de Voghera, et la brèche y fut faite le même jour, de sorte que la ville, étant ouverte, capitula aux conditions que les assiégeants ne s'en serviraient point contre le château, lequel aussi ne ferait aucun feu contre la ville.

La ville rendue, la garnison se retira dans le château le 9 au soir, et, pendant la nuit, l'ennemi ferma avec des palissades toutes les avenues qui de la ville y aboutissaient, et mit des corps de garde dans les maisons voisines, qui devaient y fournir des sentinelles.

De la droite de sa parallèle il tira, en droite ligne, un boyau, qui débouchait dans les fossés de la ville, entre le bastion à droite et le ravelin de la porte de Voghera. Il avait ainsi dans ces fossés une tranchée toute faite, qui le mettait à couvert du feu du château jusqu'au-dessous de la butte, et il établit dans le fossé, sous la courtine qui est entre les deux bastions, à la droite de la porte d'Alexandrie, derrière le couvent des Cordeliers, une batterie de treize mortiers, qui, pendant tout le siège, jeta nuit et jour des bombes dans le château, lesquelles tuèrent plusieurs soldats, ruinèrent les bâtiments et démontèrent bon nombre de pièces. Dès lors, la désertion devint et fréquente et considérable dans la place, et elle augmenta toujours à mesure que le feu des assiégeants croissait; parmi ces déserteurs il y eut deux mineurs Tortonais et trois Luganais, envoyés de Turin pour servir comme extraordinaires avec ceux du corps de l'artillerie, et nous apprîmes, après la reddition de la place, par le capitaine des mineurs Espagnols, que ces malheureux lui avaient indiqué tous les postes où nos mines étaient préparées.

La même nuit du 10, les assiégeants ouvrirent deux boyaux de communication, l'un de l'angle rentrant du chemin couvert, en avant de leur batterie, et l'autre à l'angle saillant du chemin couvert du bastion voisin, qui débouchaient tous deux sur le glacis; ils établirent ensuite, autour du ravelin de la porte d'Alexandrie, cinq batteries pour battre en brèche le bastion de Saint-Laurent et l'ouvrage à cornes de Lorette, qui était en fascines, et enfin ils ouvrirent un autre boyau, qui s'étendait vers la Scrivia et s'approchait de la droite de leur camp.

Les susdites batteries ruinèrent en peu de temps la courtine de la Roquette, détruisirent le pont-levis qui en couvrait la porte, firent brèche au bastion Eugène, à la façade gauche du bastion de Saint-Laurent, et à la gauche aussi de celui de Sainte-Barbe; ces deux bastions étaient ceux auxquels nous avions fait brèche en 1734, et ils n'avaient été réparés qu'en fascines, pourries depuis longtemps.

La nuit du 11, les assiégeants ouvrirent un boyau dès le fossé, au pied de l'angle flanqué du bastion qui est entre la porte d'Alexandrie et celle de Serraval, dirigé en ligne droite jusqu'aux premières maisons qui sont entre le couvent de Saint-Bernardin et cette dernière porte, et de ces maisons ils le poussèrent, sur leur droite, dans la colline, ce qui forma une parallèle, dont la droite se trouvait au centre de la courtine du bastion Lion, et la gauche vis-à-vis des flancs de l'ouvrage à cornes de Lorette. Ce travail perfectionné, ils établirent presqu'au centre une batterie de vingt-six pièces, pour battre en brèche, et, près du chemin de Saint-Bernardin, une autre de trois pièces, pour tirer à boulets rouges.

Sur la droite de leur grande batterie de vingt-six pièces, et au sommet de la colline, du côté de la butte, ils formèrent une courte parallèle,

flanquée de deux redoutes, où ils placèrent une batterie de quatre pièces, dont les boulets battaient de revers, enfilaient la butte et passaient même souvent jusque dans le corps de la place, où ils faisaient bien du ravage ; et, à la gauche de celle-ci, ils en construisirent une pour trois pierriers, dirigée contre ladite butte et les ouvrages voisins.

La batterie royale fit brèche à la face gauche du bastion supérieur de Sainte-Barbe, et à la face droite de l'inférieur du même nom, ruina les parapets jusqu'au bastion Lion, démonta et mit hors de service plusieurs de nos pièces, et détruisit peu à peu les quartiers. Deux soldats furent d'un seul coup tués en sortant du lit.

La batterie à boulets rouges mit le feu au parapet des ouvrages de Lorette et brûla la plus grande partie du fourrage destiné à la nourriture de nos bœufs, que nous avions placés dans les fossés du bastion Lion, aussi bien que la plus grande partie de notre provision de bois, qui communiqua le feu aux palissades du chemin couvert, lesquelles s'enflammèrent d'autant plus facilement qu'elles étaient d'un bois léger et doux, et nous fûmes obligés d'employer les charpentiers à en couper une partie, afin d'arrêter les flammes et de sauver le reste.

Les boulets rouges causèrent encore bien d'autres désordres. Ils mirent le feu aux gabions et aux fascines placés sur le sommet du donjon, dont les charbons passaient en tombant devant une fenêtre du grand magasin à poudre qui était dans le même donjon, laquelle se trouvait alors ouverte parce qu'un boulet en avait emporté la serrure ; mais nous fûmes heureusement à temps, la nuit suivante, de la faire refermer par nos mineurs, et, pour plus grande précaution, nous garnîmes et bouchâmes en dedans toutes les fenêtres de ce magasin avec des sacs de farine.

Le dégât que le feu occasionna ne se borna pas encore là Ces boulets rouges consumèrent un magasin, où étaient les chemises, les souliers, et d'autres hardes pour le service de la garnison, et brûlèrent les épaulements et les retranchements que nous avions en fascinages à la gorge des bastions de Saint-Laurent et de Sainte-Barbe inférieure. Ce feu dura même plusieurs jours, parce que celui que les assiégeants continuèrent de faire sur les mêmes endroits, et le peu d'eau que nous avions ne nous permit pas de l'éteindre, et ce fut ce qui empêcha l'officier des mineurs de charger les fougasses, préparées auprès de la brèche afin de faire sauter l'ennemi s'il entreprenait de la monter ou de donner un assaut.

Le manque d'eau où nous nous trouvions avait diverses causes. Les citernes étaient desséchées, les puits impraticables, si on excepte celui du donjon, qu'il fallait conserver pour l'usage de la garnison, à qui on distribuait déjà du biscuit afin de ménager l'eau qui serait entrée dans la formation du pain, et la plus grande partie des bestiaux destinés à la nourriture de la troupe avaient été tués par l'éclat des bombes ; il ne restait que

quelques moutons, que l'on livra aux soldats peu avant la reddition de la place, parce qu'on n'avait plus de quoi les nourrir et les abreuver.

Avant que les assiégeants eussent ouvert sur la colline la tranchée du côté de la butte, où ils établirent deux batteries, notre officier mineur ayant reconnu, par le nivellement qu'il en fit, que le poste qui est en avant de ladite butte, était, à peu de chose près, élevé à la hauteur du faîte du donjon, et que l'ennemi y aurait pu placer une batterie qui aurait extrêmement incommodé la place, il projeta d'y faire trois fourneaux, couverts par une redoute, que l'on construirait au dessus, afin de les faire sauter et de renverser cette éminence, en sorte que les assiégeants n'y pussent plus placer de batteries, s'ils tentaient de s'en emparer à ce dessein. Ce projet fut adopté; les trois fourneaux furent exécutés avec une redoute, qui eut sa communication palissadée avec le chemin couvert du front de la butte, et, dans son glacis, nous creusâmes six fourneaux et quatre autres à son flanc droit, sous l'angle rentrant du glacis, et, du côté de la batterie royale, nous en formâmes trois autres dans le fossé du bastion de Saint-Laurent, et celui de Sainte-Barbe inférieure. Nous creusâmes deux puits, d'où s'étendaient des rameaux destinés à faire sauter l'ennemi, s'il arrivait sur le chemin couvert; mais ces puits furent ruinés par les bombes, qui tuèrent deux mineurs et en blessèrent un troisième.

Tandis que les choses étaient dans cet état, le gouverneur reçut de la ville, à 2 heures après minuit, du 2 au 3 septembre, une lettre par laquelle on l'informait que l'ennemi travaillait actuellement à une mine sous le château, qui avait son entrée dans une cave et dans une écurie de la ville; et, à cet avis, le commandeur de Barol chargea un de nos officiers mineurs d'aller examiner la chose et de s'en assurer par lui-même; il se rendit pour cela à l'ouvrage à cornes de Lorette, dont le parapet était brûlé et ruiné, et il reconnut que le mineur des assiégeants y travaillait, qu'il y avait déjà, au pied de cet ouvrage, une troupe postée, et que le projet de l'ennemi était, avec ses nouvelles mines, de renverser la hauteur de tuf qui se trouvait entre le plain-pied du fossé et le parapet de fascines qui avait été consumé par le feu, et de s'ouvrir par là un passage aux brèches déjà faites aux bastions supérieurs de Sainte-Barbe et de Saint-Laurent.

Le même officier reconnut encore que l'assiégeant chargeait une mine du côté de la face droite du bastion de Saint-Laurent, destinée à en renverser le chemin couvert et à couper aux assiégés la communication avec cet ouvrage, afin qu'ils ne pussent pas le prendre en flanc lorsqu'il voudrait donner l'assaut à ce bastion; et il découvrit aussi qu'au poste qui est entre la jonction des murs du fort avec ceux de la ville, l'ennemi formait, avec des fascines et de la terre, une rampe qui se terminait au sommet des ouvrages de Lorette, auprès du pied de la brèche faite au bastion inférieur de Sainte-Barbe.

Sur le rapport de l'officier mineur, le commandeur de Barol, en présence du baron d'Heri et du sieur Ranot, résolut de faire détruire ce dernier travail, et des bombardiers furent commandés pour y jeter des goudrons et des grenades, afin d'y mettre le feu ; et les assiégeants, pour s'y opposer, placèrent des carabiniers dans le bas, lesquels firent un feu continuel contre les bombardiers, que nous employions afin de favoriser la construction de la rampe.

Le lendemain, au point du jour, le gouverneur, état-major et les commandants des corps qui composaient la garnison se rendirent sur les lieux, pour vérifier par eux-mêmes le rapport de l'officier mineur, et, après avoir reconnu la rampe qu'il avait indiquée et bien observé l'état du château, ils se retirèrent pour tenir un conseil de guerre, où, après un mûr examen de l'état où se trouvait la place, et les réflexions qui naissaient de la continuelle et forte désertion qui régnait dans la garnison, il fut résolu de capituler, et, vers le midi, nous battîmes la chamade. Le feu ayant cessé de part et d'autre, le marquis d'Ormea, colonel du régiment de Casal, fut envoyé par le chemin des Capucins pour traiter avec les généraux ennemis, et, avant la nuit, il rentra dans le château avec la capitulation signée, par laquelle, en rendant la place, le gouverneur, l'état-major et toute la troupe, de quelque espèce qu'elle fût, resterait libre, sortirait par la brèche avec tous les honneurs de la guerre, aux conditions néanmoins qu'elle ne pourrait servir d'une année contre S. M. Catholique et ses alliés, et serait envoyée en garnison à Aoste, Ivrée, Chivas et Turin, et que, hors du château, les soldats poseraient leurs armes, à l'exception d'un sergent, un caporal et douze soldats par bataillon qui resteraient armés pour l'escorte des drapeaux, tous les équipages conservés.

Le commandeur de Barol, après avoir fait faire la lecture de ladite capitulation en présence des officiers de la garnison, donna ordre à celui qui commandait l'artillerie de charger un des siens de l'inventaire et du consignement de l'artillerie et des munitions de guerre aux officiers canonniers ennemis, aussi bien que de l'indication exacte des mines chargées et non chargées, au capitaine de mineurs espagnols.

En conséquence, le 4 septembre au matin, les gardes wallonnes et un autre régiment vinrent occuper les portes du château, et, sur les 2 heures, la garnison sortit de la place avec tous les honneurs de la guerre, tambour battant, drapeaux déployés ; elle passa par la brèche du bastion de Saint-Laurent, et entra dans la ville, d'où elle sortit par la porte de Serraval, et, après en avoir passé le pont, les bas-officiers et les soldats qui n'étaient pas destinés à l'escorte des drapeaux posèrent les armes dans le chemin couvert ; tous les officiers conservèrent leurs fusils et leurs épées, et tous les sergents leurs épées ; les équipages furent conduits sur les chariots du train de l'artillerie qui étaient restés dans le château.

Les cinq bataillons prirent ensuite sur la droite et passèrent par les fossés de la ville sur le front de l'armée ennemie, où se trouva l'infant. Elle suivit de là le chemin de Voghera ; un escadron espagnol marchait à sa tête et un autre fermait la marche. Ils logèrent à Voghera et y séjournèrent le lendemain pour donner le temps de rassembler les barques qui devaient les transporter au-delà du Pô.

Le 6 septembre, ils le passèrent ; leur escorte les avait accompagnés jusqu'à la rive, et, quand ils furent arrivés sur la gauche, ils y trouvèrent des hussards et des cuirassiers impériaux, qui les conduisirent à la Pieve del Cairo, où ils logèrent ; le 7, on distribua à ces cinq bataillons le pain et le prêt jusqu'à leur destination respective, pour laquelle ils se mirent en chemin le même jour, savoir : Montferrat et Roi pour la ville de Turin, Casal pour sa citadelle. Turin fut à Chivas, Schulembourg à Ivrée.

SÉANCE ANNUELLE

SÉANCE DU 16 MARS 1885

La séance publique annuelle de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes a eu lieu à 4 heures, sous la présidence de M. le Maire de Nice. Une assistance nombreuse et choisie s'était rendue à l'invitation de la Société.

Au bureau avaient pris place, à côté de M. le Maire, MM. Halphen, président de la Société, A.-L. Sardou, président honoraire, Victorien Sardou, Henri Faraut et Piron, adjoints, F. Brun, secrétaire perpétuel de la Société, Livet, Nœtinger et Moris.

M. le Maire a ouvert la séance par un discours de circonstance, qui a été chaleureusement applaudi.

M. Halphen, président de la Société, en a exposé le but et a tracé à grandes lignes son historique. Il a insisté sur l'utilité des cours de l'Athénée, institution libre d'enseignement supérieur, fondé et dirigé par la Société.

Le discours de M. Halphen a été vivement applaudi.

Nous en extrayons le passage relatif aux travaux de M. Brun, secrétaire perpétuel de la société :

M. Brun a adressé au Congrès des sociétés savantes un mémoire sur les camps préhistoriques du département et leur transformation en camps romains, mémoire dont M. de Lasteyrie, secrétaire de la section archéologique, a fait le compte rendu le plus élogieux.

Nous devons à M. Brun une nouvelle partie de l'inscription impériale en l'honneur de Septime-Sévère, qu'il avait signalée en 1875. Cette découverte ne confirmerait pas entièrement la version de M. Mommsen ni celle de M. Blanc.

Sans parler d'une intéressante notice biographique relative au savant espagnol Ramon de la Sagra, qui de 1868 à 1871 fit partie de notre Société, je veux vous entretenir de deux travaux remarquables que notre secrétaire perpétuel nous a lus à nos séances du 16 juin et du 5 janvier dernier.

C'est d'abord une étude sur les premières manifestations artistiques chez tous les peuples. L'auteur y constate l'identité des principes qui ont présidé à la conception et à l'exécution des premiers dessins décoratifs, et cite de nombreux exemples choisis dans toutes les parties du monde et à toutes les époques. Il démontre que la marche du progrès artistique, dans sa première période, est constante et que les mêmes éléments sont mis en œuvre de la même manière par les hommes des dolmens comme par les habitants primitifs de l'Amérique, par les habitants de la Grèce comme par les sauvages actuels de la Nouvelle-Calédonie.

Il remarque que les ornements primitifs ont toujours procédé de la même origine, qu'ils ont toujours été empruntés à l'imagination seule et composés de figures géométriques.

C'est à partir du moment où ce principe cesse d'être observé que l'art ornemental prend des voies diverses, tombant dans le fantastique et dans l'absurde d'un côté, tandis que d'autre part il aboutit aux manifestations les plus belles et les plus lumineuses.

Le 5 janvier dernier, M. Brun nous a lu un mémoire sur la céramique dans les Alpes-Maritimes depuis les temps

préhistoriques jusqu'à l'époque gallo-romaine. Il y fait observer qu'aucune trace de l'industrie céramique n'a été retrouvée dans les quatre périodes de l'époque paléolithique et que c'est à l'époque néolithique seulement que remontent les poteries les plus anciennes. Il décrit les poteries trouvées dans le département avec des objets de l'époque des dolmens, puis celles trouvées aux diverses époques de l'âge du bronze et au premier âge du fer. Il signale les modifications introduites dans les Gaules, indique les caractères distincts des poteries gauloises proprement dites et donne la liste des marques des potiers anciens connus, jusqu'à ce jour dans le département des Alpes-Maritimes et dans la principauté de Monaco.

Cet intéressant travail permet de compléter ou de rectifier les catalogues précédents et fait ressortir toute l'importance des études de ce genre, tant au point de vue artistique qu'au point de vue de l'histoire du commerce antique.

On peut voir, par la simple analyse de ces travaux, que l'activité de notre secrétaire perpétuel est aussi grande que ses connaissances artistiques et son érudition.

Après M. Halphen, le secrétaire perpétuel, M. Brun, a pris la parole et fait l'exposé des travaux soumis à la Société pendant l'année qui vient de s'écouler.

COMPTE RENDU DES TRAVAUX DE L'EXERCICE 1883-84

PRÉSENTÉ PAR LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

Mesdames, Messieurs,

Notre Société, fondée le 22 octobre 1861, aura bientôt vingt-quatre années d'existence ; vingt-quatre années pendant lesquelles ont successivement disparu tous les membres fondateurs, sauf deux. Il n'en restera bientôt plus un seul, car le plus jeune des deux a dépassé la soixantaine ; aussi, après avoir, pendant vingt-trois ans, fait partie du bureau, est-il heureux de voir une jeunesse, pleine de zèle et d'avenir, lui succéder dans la tâche qui lui avait été confiée et pour l'accomplissement de laquelle le poids des années se fait déjà sentir.

C'est avec une véritable satisfaction qu'il voit la prospérité future de la Société assurée par le dévouement de ses confrères à cette œuvre excellente entre toutes qui a pour but de propager le goût des lettres et des arts, d'encourager les recherches scientifiques et d'assembler, dans un faisceau uni par les liens d'une cordiale confraternité, les hommes de cœur qui s'intéressent aux choses de l'esprit et à la prospérité de notre région.

Je voudrais pouvoir mettre sous vos yeux, sans en rien retrancher, les travaux accomplis dans l'exercice qui vient de s'écouler, mais il faudrait écrire un volume tout entier pour en faire l'analyse. Permettez-moi donc de n'en exposer qu'une énumération sommaire qui suffira, je l'espère, pour vous en faire apprécier l'importance.

Toutes les branches des sciences humaines sont successivement explorées par nos honorés confrères, car la Société admet dans son sein les savants, les littérateurs, les artistes. De simples chercheurs, comme votre serviteur, peuvent prendre place à côté de savants et d'hommes de lettres célèbres, des noms glorieux desquels notre Société s'honore, à juste titre, et qui ne dédaignent pas de s'associer à nos efforts et de les encourager par leur exemple.

Le neuvième volume de nos annales vient de paraître : il contient les matières suivantes :

1. *Rancher, sa vie et ses œuvres*, par M. A. L. Sardou. — 2. *Nice, station d'hiver*, par M. Harris. — 3. *Fouilles à la Grotte Lombard*, près de Saint-Vallier, par M. Bottin. — 4. *Les Précieuses ridicules et les Femmes savantes*, rapport de M. Usquin sur l'ouvrage offert à la Société par M. Livet. — 5. *Nice provençale*, par M. A. L. Sardou. — *Etudes d'entomologie appliquée à l'agriculture*, par M. Peragallo. — 6. *Une ancienne et curieuse cloche à Tourrettes-Vence*, par M. le Dr Mougins de Roquefort. — 7. *Excursion archéologique à Lucéram*, par M. Brun.

La publication se termine par le Trésor, l'inventaire des reliques de Lérins, enfin par un article bibliographique sur le *Cartulaire* de la dite abbaye publié il y a un an par la Société, sous les auspices du ministère de l'Instruction publique.

Le tome Xe est déjà sous presse et paraîtra avant la fin de l'année.

SCIENCES

Les travaux scientifiques communiqués, dans le courant de l'exercice, à notre Société, ont tous trait aux questions qui préoccupent essentiellement le monde savant depuis plusieurs années.

Le docteur Planat nous a fait part de ses remarquables observations sur les phénomènes électriques. Il a, non seulement fait des expériences concluantes sur les êtres vivants, mais sur les végétaux et même sur les minéraux, chez lesquels il a constaté, quelquefois, une tension électrique toute spéciale, d'où il a conclu que ces substances devaient produire, dans les terrains où elles abondent, une somme d'électricité supérieure à celle observée dans d'autres conditions minéralogiques, et donner lieu à des effets particuliers au point de vue de la biologie et de l'hygiène.

Le docteur Macario, remontant à la source des choses, nous a exposé une théorie embryologique fort intéressante, en suivant le

développement des êtres depuis la cellule primordiale jusqu'aux organismes les plus parfaits.

« Rien, dit en terminant, notre savant confrère, ne saurait donner une idée plus sublime de la formidable puissance de l'idée créatrice que l'étude de l'embryologie. »

M. Duchêne, qui a malheureusement quitté Nice pour une autre résidence, où sa santé vient d'être bien cruellement compromise, M. Duchêne nous a, pendant plusieurs séances, tenus sous le charme de ses intéressantes études relatives à l'influence climatérique des forêts.

Nous faisons les vœux les plus sincères pour le rétablissement de la santé de notre cher confrère dont le nom restera, nous l'espérons, de longues années encore sur la liste des membres de notre Société.

M. le docteur West qui va, lui aussi, nous quitter pour retourner en Angleterre, a souvent entretenu la Société des questions relatives à l'hygiène de notre ville ; il a, en dernier lieu, rédigé un important mémoire dans lequel il faisait ressortir la nécessité absolue de la création à Nice, d'un bureau d'hygiène constitué comme ceux de Bruxelles ou du Havre. Il en a fait ressortir les avantages et a critiqué les statistiques actuellement établies sur des bases aléatoires, le recensement de la population n'ayant pas été fait d'une manière exacte. M. West a proposé la crémation des balayures et la désinfection par des appareils spéciaux, adoptés actuellement en Angleterre. Il a fait voir que le passage à l'étuve n'altère ni la solidité ni la coloration des tissus des divers objets désinfectés.

Tenant compte des excellentes observations de M. West, la Société a nommé une commission et, après avoir entendu les conclusions du rapporteur, M. le docteur Goiran, elle a décidé que le travail de M. West serait officiellement soumis à M. le Maire de Nice, ce qui a été fait au mois de novembre dernier.

M. le docteur Thaon a lu à la Société, dans la séance du 16 octobre 1884, un fort intéressant mémoire sur les voyages en mer appliqués à la guérison de la phtisie. Notre savant confrère se montre partisan des voyages à travers l'Atlantique et les mers australes ; il pense que les malades de la poitrine éprouvent une amélioration sensible par leur séjour pendant de longs mois sur un bateau voilier, et conseille la traversée de France ou d'Angleterre en Australie en doublant le cap de Bonne-Espérance.

M. Thaon a donné des détails sur les stations de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, où les valétudinaires peuvent séjourner avant de rentrer en Europe.

M. le docteur Gueirard a communiqué ses observations sur le bolide observé par lui le 19 août dernier, à 11 heures du soir, à Monaco. M. Gueirard, dont les connaissances en astronomie et en météorologie sont très étendues, a bien voulu, depuis deux ans, se charger d'un cours d'astronomie populaire à l'Athénée de Nice, cours auquel se pressent de nombreux auditeurs heureux de suivre les démonstrations si claires et si précises de notre savant confrère.

Le docteur Schmeltz a développé dans un fort savant mémoire ce précepte d'Hippocrate :

Quœ non medicamenta sanant ferrum sanat ; quœ ferrum non sanat, ignis sanat.

Il expose les nouveaux progrès de la chirurgie et les nouvelles méthodes dans lesquelles l'électricité vient en aide au praticien pour cautériser les sections en même temps que l'instrument les pratique.

LETTRES

Notre président actuel, M. Halphen, a déjà fait don à la Société de plusieurs de ses belles publications imprimées avec le plus grand soin par *Jouaust* : La bataille de Garennes en mars 1590 ; — Les lettres inédites d'Henri IV au chancelier de Bellièvre.

Cette année, M. Halphen a bien voulu nous communiquer une de ses intéressantes études sur Virey, écuyer du prince de Condé, et ses œuvres : *L'enlèvement innocent* et le *Voyage du prince de Condé de Bruxelles à Milan*. M. Halphen raconte les causes de ces deux événements ; les escapades étranges du vert galant, la jalousie du prince de Condé auquel Henri venait de faire épouser la princesse de Montmorency (27 mai 1609), l'enlèvement de la jeune femme par son mari et les mille péripéties du voyage.

Remercions M. Halphen d'avoir publié ces intéressants documents et espérons qu'il continuera avec le même succès l'œuvre qu'il a si bien commencée.

M. Usquin, qui a précédé M. Halphen à la présidence annuelle de notre Société, a bien voulu contribuer aussi pour une large part à nos

travaux. Non seulement il s'est occupé, avec le plus grand zèle, des intérêts de la Société, mais il a écrit d'intéressantes études parmi lesquelles nous mentionnerons des analyses de travaux et notamment celle du dernier ouvrage offert à la Société par M. Ch. Livet : *Les Portraits du Grand siècle.*

M. Livet est un travailleur infatigable, un véritable bénédictin, et grâce à lui, la bibliothèque de la Société s'enrichit chaque année.

Il a toujours eu un véritable culte pour le XVIIe siècle. C'est sa province, ainsi que l'a dit Sainte-Beuve.

M. Livet a fait paraître chez Didier-Perrin et Paul Dupont : *Les Précieux et Précieuses, caractères et mœurs du XVIe siècle. — La Grammaire française et les Grammairiens au XVIe siècle. — Une nouvelle édition de l'Histoire de l'Académie française, par Pellisson et d'Olivet.*

Il a publié également une édition des œuvres de Molière, qui a été couronnée par l'Académie française.

Son dernier ouvrage, *Les Portraits du Grand siècle* (Paris, Emile Perrin), forme une réunion d'études intéressantes.

On y trouve les monographies de la marquise de Fiesque, de Marie de Mancini, de Mlle de Valois, de Mme de Chantal, d'Antoine Corneille, de Charles de Simiane, de Saint-Armand, de Philippe Cospeau, de Fléchier, et enfin une critique des plus intéressantes des mémoires de Louis XIV pour l'instruction du Dauphin.

M. Livet a bien voulu nous faire la faveur de nous donner aujourd'hui la primeur de la préface d'un ouvrage qu'il va faire paraître. C'est une bonne fortune pour nous et pour tout l'auditoire et nous l'en remercions bien cordialement.

M. Luigi, dans une étude où la hauteur des idées correspondait à l'élégance de la forme, a fait une analyse des doctrines de Platon sur la préexistence et la réminiscence. Nous regrettons bien vivement que les occupations de M. Luigi ne lui permettent pas de nous entretenir plus souvent de ses travaux de prédilection, dont le but constant est la recherche du vrai.

M. Pontremoli a lu à la Société deux de ses poésies intitulées *Nice* et la *Pauvre femme.* Ces œuvres pleines d'amour du pays et de sentiment ont mérité les suffrages de tous les auditeurs.

M. Nœtinger a écrit un excellent mémoire sur la criminalité dans les Alpes-Maritimes et dans la région sud-est de la France.

Les conclusions de notre honoré confrère sont assez tristes : il établit, en effet, que la proportion des crimes tend à s'accroître. La société ne s'est pas améliorée au point de vue moral autant qu'au point de vue matériel et intellectuel, soit que la culture du cœur n'ait pas été l'objet de la même sollicitude que celle de l'esprit, soit que la diffusion du bien-être ait engendré des cupidités nouvelles. Il est certain que le respect de la loi et des principes s'affaiblit malheureusement de jour en jour.

Nous ne pouvons que déplorer un pareil état de choses et souhaiter ardemment qu'on s'occupe sérieusement, plus sérieusement que par le passé, de l'éducation morale de la nation. — Dans nos écoles, dans nos lycées, les enfants sont libres aujourd'hui de ne suivre aucune instruction religieuse. Il en est un grand nombre qui ne se rattachent pas même de nom à un culte quelconque. C'est un danger pour la société et un malheur pour ceux qui se trouvent condamnés à marcher ainsi seuls sur le chemin difficile de la vie.

M. Nœtinger a bien voulu se charger d'un cours à l'Athénée de Nice où de nombreux auditeurs se pressent chaque jeudi, pour entendre ses conférences faites avec d'autant plus de compétence sur la grandeur et la décadence des Arabes, que M. Nœtinger a passé de longues années en Algérie, en contact avec la population indigène.

M. le chanoine Bousquet a lu une étude historique fort intéressante, sur Augustin de Grimaldi, évêque de Grasse et abbé de Lérins, de 1505 à 1532, travail plein d'érudition et de savantes recherches, que la Société a entendu avec le plus vif intérêt.

M. Moris, notre aimable et savant secrétaire, qui recherche avec tant d'activité et d'intelligence tous les documents qui peuvent intéresser notre contrée, M. Moris, dis-je, nous a communiqué d'importants mémoires authentiques sur les guerres des Alpes de 1745 à 1748. Ces documents lui ont été fournis par M. Cachiardy de Montfleury, maire de Breil, l'un de nos nouveaux confrères.

M. Moris nous a signalé, dans les archives de la Préfecture, l'existence du livre de bord du Bailli de Suffren pendant sa campagne des Indes. On ne s'explique pas la présence à Nice de ce précieux document, que notre Société sera heureuse de faire connaître.

Outre le magnifique travail du Cartulaire de Lérins, M. Moris a entrepris d'autres ouvrages que la Société doit publier prochainement.

Dans notre dernière séance, M. Moris nous a communiqué deux

inventaires du château de Nice, envoyés de Turin par notre confrère M. le comte Cais de Pierlas.

Le premier de 1333, est rédigé en latin ; il se rapproche de celui que rapporte Gioffredo à l'année 1341, mais cependant en diffère assez sensiblement. Son importance est moins considérable que celle du second, rédigé en français, le 12 août 1521, à l'occasion de la remise des pouvoirs de gouverneur faite par Louis de Malingre à Alexandre de Freney, seigneur de Chuez, en présence de Jean-François, juge-mage de Nice. Cet inventaire, très détaillé et écrit dans une langue des plus pittoresques, peut fournir aux archéologues et aux linguistes des matériaux précieux et inexploités.

ARCHÉOLOGIE ET BEAUX-ARTS

Notre savant et très sympathique confrère M. Wilson, consul des États-Unis d'Amérique, sans cesse à la recherche d'objets destinés aux collections de la *Smithsonian institution* qu'il enrichit patriotiquement du fruit de ses travaux, M. Wilson après avoir fouillé toute la vieille Amérique, sondé ses *tumuli* et ses dolmens, fait actuellement des recherches dans nos contrées : il a communiqué à la Société le résultat de ses travaux en un mémoire orné de nombreux dessins et de photographies représentant toutes les curiosités préhistoriques de l'arrondissement de Grasse, qu'il a visité en compagnie de M. Bottin.

Ce dernier poursuit ses incessantes recherches avec un zèle infatigable. Ce sont, à chaque instant, de nouveaux *tumuli* effondrés et fouillés pierre par pierre, des dolmens, des grottes. Si je ne craignais d'être indiscret, je signalerais encore d'autres découvertes qu'il n'a pas encore publiées mais qui vont enrichir la liste de nos monuments mégalithiques. La Société a pensé qu'elle devait encourager les travaux de notre confrère en lui accordant une médaille de vermeil.

M. Chiris, employé, comme M. Bottin, à l'administration des Postes, nous a envoyé, cette année, un travail complémentaire sur les fouilles jadis exécutées par lui au camp de Roquevignon, près Grasse. Ce travail est accompagné d'excellents dessins et mérite d'être signalé par le soin qu'y a apporté son auteur.

M. Beuf, qui habite Vallauris, se livre à d'incessantes recherches dans les environs de cette localité ; il nous signale de temps en temps de nouvelles découvertes notamment aux *Encordoules*.

Il nous a récemment entretenus d'un moulin romain destiné à enlever le noyau des olives, et en a fait exécuter un petit modèle d'après la description de Columèle.

M. Gambart, consul d'Espagne, délégué par la Société au Congrès de Bruxelles, y a défendu avec énergie la cause de la propriété artistique ; il nous a rendu compte de sa mission et nous a fait part de l'accueil si cordial qui a été fait par les membres du Congrès au représentant de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

M. VIALE

M. Viale a lu à la Société une étude esthétique sur les monuments récemment construits à Nice. M. Viale est un homme de goût, qui a beaucoup vu, beaucoup étudié et qui est l'ami intime d'un de nos artistes les plus célèbres. Aussi, M. Viale est-il un enthousiaste de l'architecture grecque, si bien étudiée jadis par son ami.

Dans les séances bi-mensuelles de notre Société, beaucoup de membres ont pris la parole et développé des théories intéressantes ; il serait impossible de les nommer tous et je demande pardon à ceux de nos confrères dont j'ai pu omettre de signaler les travaux dans ce rapide exposé.

A la séance du 5 mars dernier, suivant la décision prise l'année passée, il a été voté une médaille de bronze en faveur du secrétaire de mairie qui tiendrait avec le plus de soin les archives communales. Cette année, la médaille a été accordée à M. Mangiapan, secrétaire de la mairie de Villefranche-sur-Mer.

La Société vient de louer un local convenable où elle peut enfin installer sa bibliothèque et ses collections. Son existence est définitivement assurée, car le nombre de ses membres augmente tous les jours.

Ont été admis cette année :

MEMBRES TITULAIRES :

MM. CACHIARDI DE MONTFLEURY, conseiller général, maire de Breil;
LÉGO (Albert), avocat ;
AMMEL, membre de la Société des Beaux-Arts ;
LANGLOIS ;
GILLY, pharmacien ;
ALFONSI, professeur au Lycée ;
GRIMALDI, secrétaire de S. E. le cardinal Pitra ;

MM. HEILMANN, conservateur du Musée de Cannes ;
GONNET, directeur du Crédit Lyonnais ;
Docteur MORIEZ, conseiller général ;
SALLÉ, architecte de l'Exposition ;
Docteur QUOD, médecin en chef de l'Hôpital militaire ;
MÉDECIN (Alexandre), avocat, docteur en droit ;
FAMA (Charles), député du Valais, membre du conseil de la Société des Beaux-Arts ;
GARDILLION, professeur de rhétorique au Lycée ;
MEISS, rabbin de la communauté Israélite de Nice ;
LEVYLIER ;
TERMIER, ingénieur des mines ;
CARY, membre du conseil d'administration de la Société des Beaux-Arts.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

MM. DYONIS LECOMTE ;
LEROY, sous-préfet de Meaux ;
Comte CAIS DE PIERLAS ;
MUSSO ;
BROWN DE COLSHOUN, capitaine de vaisseau ;
DE LA BEDOLLIÈRE, capitaine de frégate ;
CHAMPOISEAU, consul général de France à Turin ;
MURE DE PELANNE, chancelier du consulat général à Turin ;
WAGNER, professeur au collège Rollin ;
Monseigneur PAVY, prélat romain ;
Docteur HENRY ;
DE MAUPASSANT (Hervé) ;
LADOIS LATOSTE ;
DE CHANDOISEL DE CAUMONT.

La force de notre Société réside dans le désintéressement absolu de ses membres, qui ne travaillent que pour sa prospérité, et dans la rectitude de ses principes, qui ne lui permettent pas de s'égarer hors des sentiers de l'étude pour faire des excursions, je dirai presque l'école buissonnière, dans les champs de la politique et de la religion. Ouverte à tous, sans distinction d'opinions ou de croyances, la Société ne vise qu'à se rendre utile au pays et fait son œuvre en paix, sans haine, sans jalousie et sans crainte.

Les encouragements à marcher dans cette voie, qui est la seule vraie, ne nous font pas défaut. Nous sommes en relations suivies avec les sociétés savantes de tous les pays, notamment avec celles

de l'Amérique qui, de l'autre côté de l'Atlantique, semblent nous crier : *Go ahead! Go ahead!*

En avant ! oui, en avant pour le progrès, pour la science, pour l'amour de l'humanité, telle est et telle sera toujours notre devise.

M. Ch.-L. Livet, qui doit ajouter prochainement à ses éditions du *Tartufe*, du *Misanthrope*, de l'*Avare*, des *Précieuses ridicules* et des *Femmes savantes*, une édition du *Bourgeois gentilhomme*, de Molière, donne lecture d'une étude approfondie sur cette dernière comédie.

Après un rapide historique de la pièce, M. Ch.-L. Livet fait ressortir le caractère de chacun des personnages; il la rapproche des imitations qui en ont été faites au XVIII[me] siècle et dans le nôtre même; par ses analyses et ses citations,il rappelle la *Race de M. Jourdain*, de Liadières, les *Bourgeois gentilshommes*, de Th. Barrière et Dumanoir, et certains traits piquants introduits par Victorien Sardou dans la *Famille Benoiton*.

Il termine en disant que la pièce de Molière conservera son intérêt dans tous les temps et dans tous les pays, tant qu'il se trouvera de sots bourgeois, ambitieux de se transformer en plus sots gentilshommes, comme, dans la comédie de Barrière et Dumanoir, ce M. Lecomte, né à Varades, qui se fait appeler M. le comte de Varades, comme ces chevaliers du trente et quarante ou du baccarat, qui s'affublent de titres d'emprunt dont ils se montrent plus fiers, avec plus d'impertinence, que les gentilshommes de naissance.

Après l'intéressante lecture de M. Livet, qui a été couverte d'applaudissements, M. Brun lit une nouvelle humoristique qui a intéressé au plus haut point le public.

Enfin, les récompenses suivantes ont été décernées :

Une médaille de vermeil à M. Bottin pour ses recherches d'archéologie préhistorique;

Une médaille de bronze à M. Mangiapan, conseiller municipal à Villefranche, pour le soin qu'il a apporté au classement des archives de la commune.

Il était près de 6 heures quand s'est terminée cette intéressante séance à laquelle tout le monde a assisté avec plaisir.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

M. le Général Commandant la 29[me] division d'infanterie.
M. le Préfet des Alpes-Maritimes.
Mgr l'Evêque de Nice.
M. le Maire de Nice.

PRÉSIDENT HONORAIRE

M. A.-L. SARDOU, hommes de lettres.

MEMBRES HONORAIRES

S. A. S. CHARLES III, Prince de Monaco.
M. le Recteur d'Académie d'Aix.
M. CAMILLE FLAMMARION, ✻, astronome (1[er] avril 1873).
M. GAZAN, O. ✻, colonel d'artillerie en retraite (3 juin 1873).
M. GAMBART, ✻, consul d'Espagne (1[er] avril 1876).
M. CÉSAR DALY, ✻, architecte, directeur de la *Revue d'Architecture* (16 février 1878).
M. FRÉD. MISTRAL, ✻, littérateur, *Capoulié* du Félibrige (16 juin 1878).
M. DELESTRAC, O., ✻, Inspecteur général des Ponts et Chaussées (16 octobre 1878).
M. VICTORIEN SARDOU, O. ✻, membre de l'Académie Française (16 octobre 1878).
M. CH. ROBERT, ✻, membre de l'Institut (16 décembre 1878).
M. GUSTAVE VALLIER, ✻, numismate à Grenoble (1[er] mars 1879).
M. WILLIAM BOYNE, numismate à Nice (16 mai 1879).
M. R. BISCHOFFSHEIM, ✻, à Paris (16 janvier 1880).
M. CUGNIN, O, ✻, command[t] du Génie en retraite, 6, rue Vauquelin, Paris.
M. WAHU, O. ✻, docteur en médecine, villa Albert, à Saint-Pons, près Nice.
M. NIEPCE (Alexandre), docteur en médecine, à Saint-Raphaël (Var), (16 octobre 1883).
M. le Comte GARIN, à Cimiez.

MEMBRE DE DROIT

M. l'Inspecteur d'Académie.

Bureau de la Société pour 1884-1885

Président : M. HALPHEN.
Vice-Président : M. le docteur FARAUT.
Secrétaire perpétuel : M. FRANÇOIS BRUN, I. ✿, architecte.
Secrétaire : M. HENRI MORIS, ✿, archiviste du département.
Trésorier-Archiviste : M. NŒTINGER, contrôleur des Contributions directes et du Cadastre.

MEMBRES TITULAIRES

MM.

ALFONSI, professeur d'italien au Lycée de Nice (3 novembre 1883).

AMMEL, rentier, boulevard du Pont-Neuf, 4, à Nice (1er juillet 1884).

ANDREVS, (J.-B.), propriétaire, villa Pigautié, à Menton (16 novembre 1877).

ARÈNE (Edouard), négociant, place de la Liberté, 11 (4 novembre 1877).

ARNULPHY (Bernard), docteur en médecine, place du Jardin-Public, 6 (8 janvier 1877).

BAILET (Victor), chef de division à la Préfecture (16 novembre 1882).

BALESTRE, docteur en médecine, professeur agrégé à la Faculté de Montpellier, place Masséna, 3 (16 juin 1876).

BARBE, père, ancien maire de Cannes (3 novembre 1879).

BARÉTY, docteur en médecine, place Saint-Etienne, 18 (3 novembre 1875).

BARROIS, docteur ès sciences, directeur du laboratoire d'Histoire Naturelle de Villefranche (15 mars 1882).

BLOND, agent-voyer à Grasse (1er septembre 1858).

BONNAL, docteur en médecine, rue de la Buffa, au Hammam (16 janvier 1874).

MM.

BRUN (F.), I. ✿, architecte à Nice, membre fondateur, rue Saint-Etienne, 29 (14 novembre 1861).

CACHIARDY DE MONTFLEURY, conseiller général, maire de Breil, rue Garnieri, 7, à Nice (1er juillet 1884).

CARY (Pierre), boulev. Dubouchage, 27 (16 mars 1885).

CHAUVAIN (Pierre), ✱, rue Alberti, 19 (16 juin 1876).

CHEVALLIER, architecte à Nice, 40, avenue de la Gare (15 mai 1873).

CHIRIS (Edmond), ✱, manufacturier à Grasse (1er décembre 1883).

CHIRIS (Léon), ✱, sénateur, à Grasse (11 mai 1876).

COLLONGUES, docteur en médecine, rue Notre-Dame, 2 (16 décembre 1874).

CONDUZORGUES-LAIROLLE (E.), avocat, rue Longchamp, 7 (2 mars 1877).

COPPET (G.-C. de), chimiste, à sa villa des Baumettes (19 février 1874).

CORINALDI (E.), propriétaire, place Grimaldi, 2 (13 novembre 1868).

CORPORANDY, docteur, 35, rue Gioffredo (3 janvier 1883).

DEFLY (A.), ancien consul, rue Saint-Etienne, 31 (2 mai 1877).

DESFORGES, ancien notaire, Monaco (16 avril 1875).

MM.

Desjardins (P. A.), docteur en médecine, rue d'Angleterre, Lyon-Perrache (17 mars 1879).

Desprez, docteur en médecine, avenue Delphine. villa Taffe (16 février 1877).

Deville (Louis), rue Garnieri, 8 (2 février 1880).

Dieudé-Defly (C.), architecte du département, rue de France, 11.

Docteur (Louis), publiciste, avenue de la Gare, 64 (16 mai 1881).

Domergues, littérateur, rue Delille, 5 (16 avril 1875).

Dumont (Eugène), ✻, villa Verdier (3 novembre 1882).

Durandy, ✻, ingénieur civil, président du conseil général, rue Alberti, 19 (11 mai 1876).

Elbel, ✻, compositeur, rue de France, 31 (16 novembre 1882).

Fama (Charles), député du Valais, promenade des Anglais, 71, à Nice (5 janvier 1885).

Faraut (Henri), docteur en médecine, rue Saint-François-de-Paule, 20 (16 janvier 1874).

Faraut (Frédéric) avocat, 20, rue Saint-François-de-Paule (15 mars 1882).

Fontanes (de), avocat, rue de France (11 mai 1876).

Frémy, ✻, docteur, 15, rue Gubernatis (16 janvier 1883).

Funel de Clausonne (A.), avocat, rue Gioffredo, 48 (5 décembre 1867).

MM.

Gardillion, professeur de rhétorique au Lycée de Nice, rue Garnieri, 7 (20 février 1885).

Gilli (Auguste), pharmacien, place de la Liberté, à Nice (1er mai 1884).

Gilly (Jules), villa Giulia, montée de Villefranche (11 mai 1876).

Gonnet, directeur du Crédit Lyonnais, à Nice (1er décembre 1884).

Grandvilliers, docteur en médecine, avenue de la Gare, 8.

Gruzu, docteur en médecine, villa Cécilia, route d'Antibes, à Cannes (16 novembre 1882).

Gueirard, docteur en médecine, à Monaco (1er juin 1882).

Guiraud, docteur en médecine, avenue de la Gare, 39, Nice (1er décembre 1881).

Halphen (Emile), 11, rue Longchamp, Nice (21 janvier 1882).

Harris, consul d'Angleterre, villa des Rochers, ancienne route de Villefranche (17 mars 1879).

Hearn (Alf.), villa Aurigo, à Menton (1er mars 1884).

Honel-Meiss, rabbin du Temple Israélite Consistorial, rue Gioffredo, 42, à Nice, (20 février 1885).

Izalguier, (d'), ✿, professeur libre et publiciste, boulevard de la Buffa, 25 (16 avril 1877).

Jacobi, docteur en médecine, avenue Verdi, villa Beauséjour (16 décembre 1885).

MM.

Juge, ingénieur des mines, membre fondateur, rue Saint-Etienne, 24, (14 novembre 1861).

Lambert, docteur en médecine, rue Garnieri, 5 (9 janvier 1878).

Langlois, directeur de la librairie Galignani, 13-15, quai Masséna, à Nice (1er juillet 1884).

Lazard, ✻, ingénieur civil, rue du Lac, 49, à Paris (16 janvier 1881).

Legalais-Verdier, villa Verdier, à Saint-Philippe (1er octobre 1880).

Légo (Albert), avocat, à Grasse (1er juillet 1884).

Lenval, (baron de), promenade des Anglais, 39 (mars 1879).

Levylier, rue Vigon, 9, à Paris (20 février 1885).

Lurat (Jean-Prosper-Aristide) entreposeur des tabacs, rue du Paillon, 1 (16 janvier 1881).

Macario, docteur en médecine, rue Croix-de-Marbre, 2 (17 novembre 1873).

Magnier (Edmond), directeur de l'*Evénement*, boulevard des Italiens, 10, Paris (15 février 1882).

Marcy (Henri), ✿, avocat, ancien magistrat, avenue de la Gare, 19, à Nice (2 avril 1883).

Marguet P., ✻, conseiller de préfecture en retraite, rue Pertinax, 9 (5 février 1863).

MM.

Martin (Aimé), négociant, conseiller général, rue Gubernatis, 11 (16 avril 1879).

Martin (Paul), ingénieur, rue Masséna, 3 (16 décembre 1885).

Martinet, professeur au Lycée (1er février 1883).

Masse, notaire, rue du Pont-Neuf, 7 (12 avril 1876).

Masse (Maurice), rue du Pont-Neuf, 7 (16 mai 1885).

Maurin, ✻, ✿, docteur en médecine, rue Papacin, 5 (16 octobre 1876).

Médecin (Alexandre), avocat, docteur en droit, place Saint-François, 2, à Nice (5 janvier 1885).

Moriez, docteur en médecine, rue Pastorelli, 18, à Nice (1er décembre 1884).

Morin, O. ✻, chef de bataillon en retraite, rue Gioffredo, 42, à Nice (1er mai 1883).

Moris (Henri), ✿, archiviste du département des Alpes-Maritimes (15 mars 1882).

Nash (James), directeur du collège Anglo-Américain, route de France. Nice.

Navarette, (le colonel) à Nice (16 décembre 1885).

Niepce (père), O. ✻, docteur en médecine, quai Masséna, 5 (16 février 1865).

Nœtinger (Fernand), rue Saint-François-de-Paule, 7 (16 février 1881).

Pacelli, professeur, avenue de la Gare, 37.

MM.

PALIARD (Victor), chirurgien des hôpitaux de Saint-Étienne, rue Pastorelli, 11, Nice (16 décembre 1885).

PERAGALLO, ✻, ✿, directeur des Contributions indirectes, rue Pastorelli, 18 (15 décembre 1877).

PLANAT, docteur en médecine, directeur de l'hospice de Saint-Pons (7 avril 1881).

POLLONNAIS (Désiré) ✻, ✿, conseiller général, maire de Villefranche (16 mai 1881).

PONTREMOLI (Aaron), négociant, rue Sainte-Réparate, à Nice (17 décembre 1883).

PREIRE, avoué, ancien juge de paix, rue du Pont-Neuf, 3 (3 novembre 1879).

PROLL, docteur en médecine, directeur des eaux de Gastein (Autriche), rue du Temple, 20 (16 janvier 1874).

QUÉRY, pharmacien, quai Saint-Jean-Baptiste, 9 (17 décembre 1883).

QUOD, ✻, médecin en chef de l'hôpital militaire, rue du Collège, 4, à Nice (15 décembre 1884).

RAMAKERS (Tristan), ✻, chef de bataillon en retraite, avenue Notre-Dame, 4, à Nice (16 juin 1883).

RÉCIPON, ✻, député, rue de France, 98, villa Krohn (16 janvier 1881).

ROISSARD DE BELLET, place Masséna, 2 (11 mai 1876).

MM.

A.-L. SARDOU, ✿, ancien chef d'institution, rue Adelaïde, 3 (19 mars 1868).

SALLÉ, architecte, avenue de la Gare, 54, à Nice (1er décembre 1884).

SAUNIÈRE (Paul) ✻, littérateur, quai Masséna (16 janvier 1881).

SCHMELTZ, docteur en médecine, rue Gioffredo, 46 (3 janvier 1880).

SCHOUVALOFF (comte P.), villa Monticello (1er juin 1878).

STEINBRUCK, hôtel d'Angleterre, place du Jardin-Public (16 juin 1876).

STURGE, docteur en médecine, rue Longchamp, 9 (21 janvier 1882).

TERMIER, ingénieur des mines, rue Saint-Étienne, 29 (16 mars 1885).

TEYSSEIRE, météorologiste, à Nice (1er décembre 1883).

THAON, docteur en médecine (3 novembre 1875).

TIENGOU DES ROVARIES, rue de la Paix, 1 (16 février 1878).

TORREILLE (Alphonse), docteur en médecine, conseiller général à Vence (1er juin 1882).

TRIBES, avocat, rue Gioffredo, 54, à Nice (16 février 1884).

TROQUE, docteur, avenue de la Gare, 21 (16 février 1880).

USQUIN, O. ✻, directeur des Postes et des Télégraphes, villa des Orangers, rue Meyerbeer prolongée (1er mai 1880).

VIALE, banquier et consul des Etats-Unis, Menton (21 janvier 1882).

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

Alaux, professeur de Faculté, a Alger.

Audric, architecte à Aix (16 décembre 1885).

Azaïs (Gabriel), littérateur à Béziers.

Bacquias, docteur en médecine, député de l'Aube, à Troyes.

Barbier, ancien bibliothécaire du Louvre, à Paris.

Baldy, ancien proviseur à Beauvais.

Bedollière (de la), capitaine de frégate (1er juillet 1884).

Bélin (Gaspard), homme de lettres, à Lyon.

Bénard, secrétaire en chef de la mairie, à Boulogne-sur-Mer.

Berluc-Pérussis (de), président de la Société académique, à Aix, rue Cardinale, ou au château de Porchères, par Forcalquier.

Bersezio (Victor), auteur dramatique, à Turin.

Bessat, premier président à la cour d'appel d'Aix (14 mai 1876).

Beuf (Charles-Joseph), à Vallauris.

Bonaparte-Wyse (Will. Ch.), littérateur et propriétaire en Irlande.

Bonfils (Stanislas), conservateur du musée, à Menton.

Bottin, receveur des postes et télégraphes, à Saint-Vallier-de-Thiey, (Alpes-Maritimes).

Bourelly (Marius), littérateur, majoral du Félibrige, boulevard de la Liberté, 31, à Marseille.

MM.

Bourguignat, ✻, géologue, à Saint-Germain-en-Laye.

Bousquet, Mgr, vicaire général honoraire du diocèse de Vintimille, boulevard Dubouchage, 11 bis (16 juin 1885).

Brown de Colshoun, ✻, capitaine de vaisseau (1er juillet 1884).

Cais de Pierlas (comte), via della Rocca, à Turin (1er juillet 1884).

Cabrol, (docteur), O. ✻, à Paris.

Cassagne, (Armand), artiste peintre, rue du Bac, 12, à Paris.

Cazenave de la Roche, docteur, à Menton et aux Eaux-Bonnes.

Chevrier (Jules), directeur du Musée de Châlon-sur-Saône.

Champoiseau, consul général de France à Turin (1er juillet 1884).

Chaudoisel de Caumont, à Caen (16 mars 1885).

Chiris (M.-A.), employé des Postes, à Grasse.

Croizier (de), consul de Grèce, à Versailles.

Desjardins (Tony), ✻, président de l'Académie de Lyon.

Didier (l'abbé), directeur du petit séminaire de Brignoles.

Ducoux, docteur en médecine, à Marseille.

Duhamel, archiviste du département de Vaucluse.

MM.

Duchêne, ✻, inspecteur des forêts en retraite, à Perreux (Loire) (16 avril 1883).

Duchesne de Saint-Léger, à Poitiers.

Durenne, ✻, maître de Forges, rue de la Verrerie, 20, à Paris.

Dubarle (Achille), homme de lettres, à Boulogne-sur-Mer.

Faraut (Félix), ✻, ingénieur civil, à Saïgon.

Gauguet (Elie), libraire-éditeur, rue de Seine, 26, à Paris.

Grellety, docteur en médecine, rue Lafayette, 137, à Paris.

Grimaldi, pro-secrétaire de S. E. le cardinal Pitra, à Rome (3 novembre 1884).

Heillmann, conservateur du musée de Cannes (3 novembre 1884).

Henry, docteur en médecine, à Fontainebleau (16 octobre 1884).

Heuzey (Léon), ✻, conservateur au Musée du Louvre.

Jolivot (Ch.), I. ✿, secrétaire du gouverneur général de la principauté de Monaco.

Lagarrigue (Fernand), ✿, au Château de Mus (Hérault) (16 novembre 1885).

Laureau (Flavien), à Autun (16 avril 1885).

Lecocq (Georges), avocat, à Amiens.

Lescouvé, ✻, premier président à la Cour d'appel de Limoges.

Le Roy (Fernand), ✿, conseiller de préfecture, à Paris (1er mai 1884).

Lieutaud (V.), *Cancelié* du Félibrige, à Volonne (Basses-Alpes).

MM.

Livet (Ch.), ✻, ✿, homme de lettres, à Vichy.

Lodois Latoste, secrétaire des commandements de la princesse de Lusignan, à Paris (1er décembre 1884).

Lombard (Alexandre), à Genève.

Luigi, pasteur évangélique à l'école de Sainte-Philomène, près Nice.

Macé, docteur en médecine, Aix-les-Bains.

Maquet (Adrien Ernest), ✻, membre de la Société Académique de Versailles, à Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Maupassant (Hervé de), à Jouan-les-Pins (3 novembre 1884).

Mazard, ✻, conservateur de la bibliothèque du Musée de Saint-Germain.

Meignan, ancien chef d'institution, à Garches (Seine-et-Oise) (16 novembre 1885).

Millière, naturaliste, à Cannes.

Mougins de Roquefort (Eugène), ✻, conseiller à la Cour d'Appel d'Aix.

Mougins de Roquefort (Paul), docteur en médecine, à Antibes.

Mougins de Roquefort, propriétaire à Grasse.

Mourlet, docteur en médecine, à Mustapha inférieur, près d'Alger.

Mure de Pelanne, chancelier du consulat de France, à Turin (1er juillet 1884).

Musso, secrétaire de la Mairie de Roquebillière (1er juillet 1884).

Ollivier, docteur en médecine, à Antibes (1er février 1884).

MM.

PARROCEL, à Marseille.

PAVY, chanoine-évêque de N. D. de Lorette, à Tours (16 octobre 1884).

PERAGALLO, ✱, capitaine d'artillerie, à Toulouse (16 décembre 1885).

PÉRIDIEU, ancien professeur au lycée de Toulon.

PERROLLE (Frédéric), notaire à Grasse.

PETIT, président de la Société de pharmacie, à Paris.

PIERRUGUES (l'abbé), vicaire, à Grasse.

PUYMAIGRE (comte de), membre de l'Académie de Metz.

RAILLARD, (l'abbé), rédacteur du journal scientifique *Les Mondes*, à Paris.

RIVIER, ingénieur-chimiste, à Lausanne.

RIVIÈRE, ✱, correspondant du ministre de l'instruction publique, rue du Bac, 93, à Paris.

ROSSI (G.), inspecteur des fouilles de la province de Vintimille.

MM.

ROUMANILLE, littérateur à Avignon.

ROVERY, ✱, avocat à Saint-Étienne-aux-Monts.

SANTIAGO GARCIA DE MENDOZA, consul de Portugal, à Marseille.

SÉNEQUIER (Paul), juge de paix à Grasse.

TARBÉ (Prosper), correspondant de l'Institut, à Reims.

TERRIN (Léon), homme de lettres, à Grasse.

VESLY (Léon de), professeur à l'école des Beaux-Arts de Rouen.

VIELG, à Menton.

VINGTRINIER, membre de la Société littéraire de Lyon.

VON SIGMUND, docteur en médecine, à Vienne (Autriche).

WAGNER, professeur au Collège Rollin, à Paris (1er juillet 1884).

WILLEMIN, docteur en médecine.

TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE

ARCHÉOLOGIE

Nice — Typ. et Lith. Malvano-Mignon, rue Gioffredo, 62

Route du Col de Braus

La Pallarée

Légende.

Route carrossable

Chemin bon muletier

Chemin mauvais muletier

Retranchements

Sud

Chemin de Peille

de Drap

Camp du Bailli de Givry

La Madone de Laghet

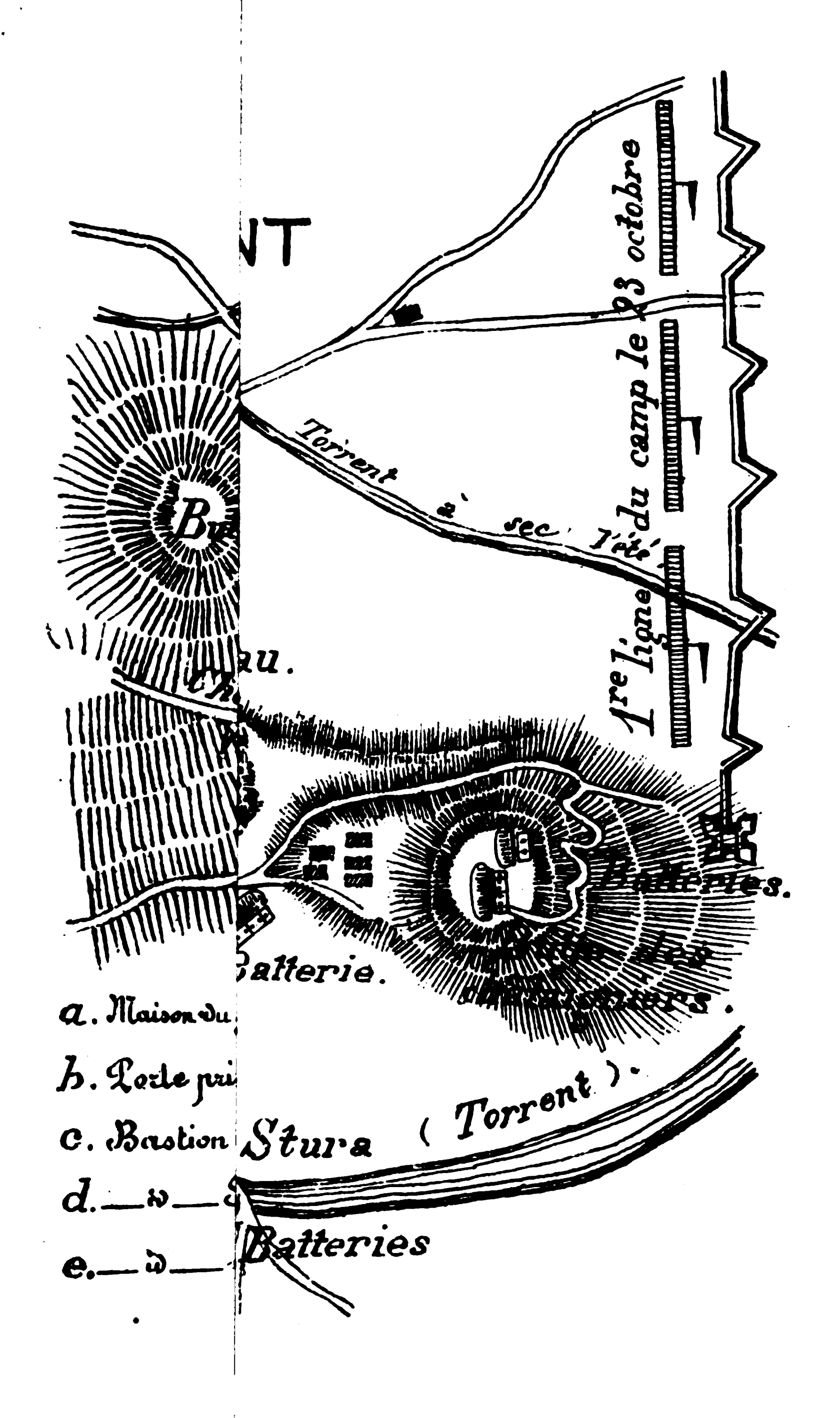
Camp

Chemin de Gorbio

La Turbie

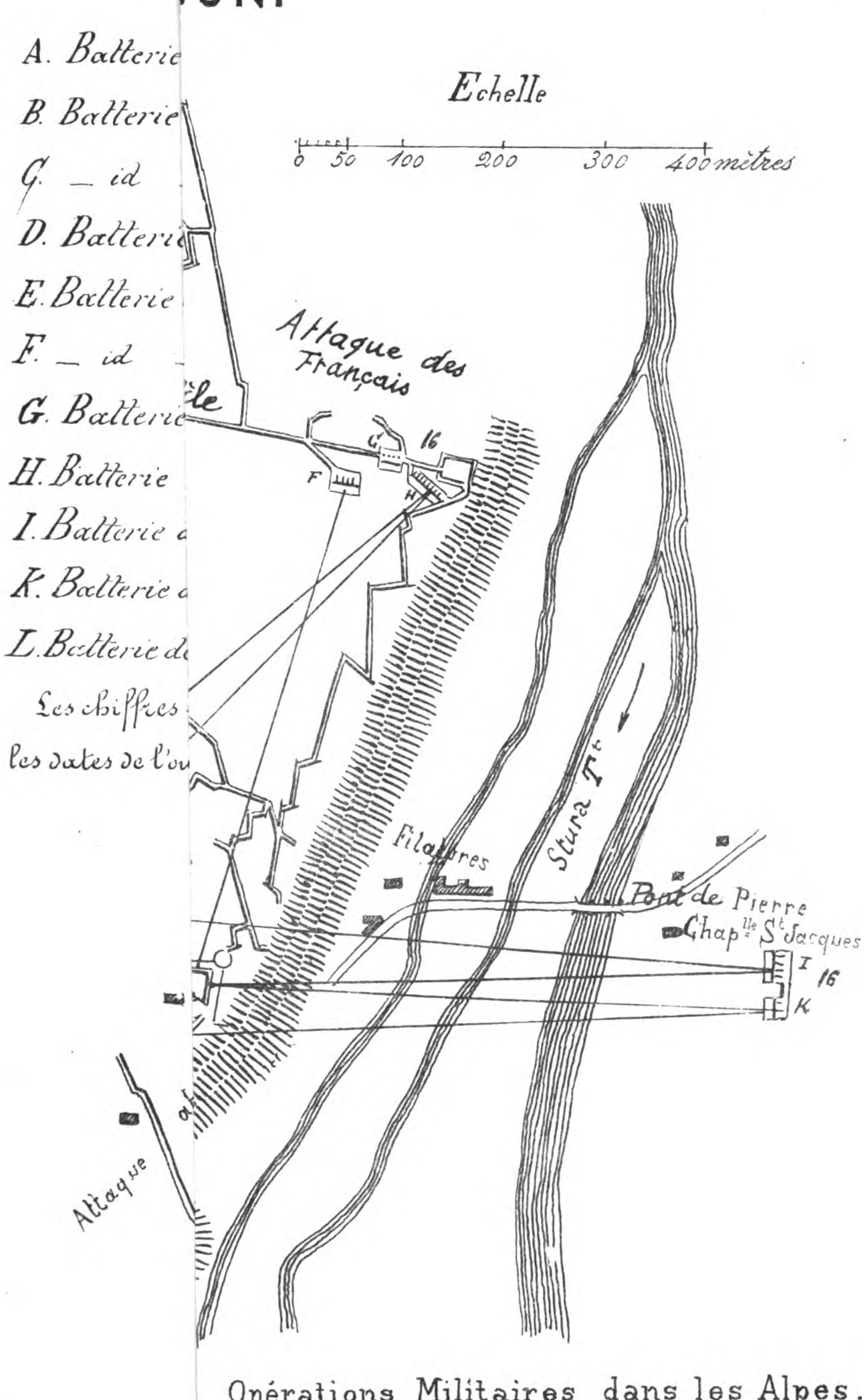
Monaco

Opérations Militaires dans les Alpes



Militaires dans les Alpes.
par Henri Morris.

CONI



Opérations Militaires dans les Alpes.

par Henri Moris

par Henri Moris

de Notre-Dame de l'Orme.

Hôpital

Chemin de Caraglio

ranco - Espagnole

L

M

N

Redoute de Pica Rosa

F

G

H

I

J

Gesso

ranchée

H

H

le Frise

c

c

b

b

m

n

a

Franc

h

g

i

J

Italienne

Ligne de retraite

K.

A 2 B^ons de L

B Dragons

C Gardes de

D Infie Es

E Beauce-

F Brigade

G Maison d

H 2 B^ons d

I 1 B^on de

J 1 B^on d'I

K {4 B^ons / 5 id

L Cavalc

M Dragon

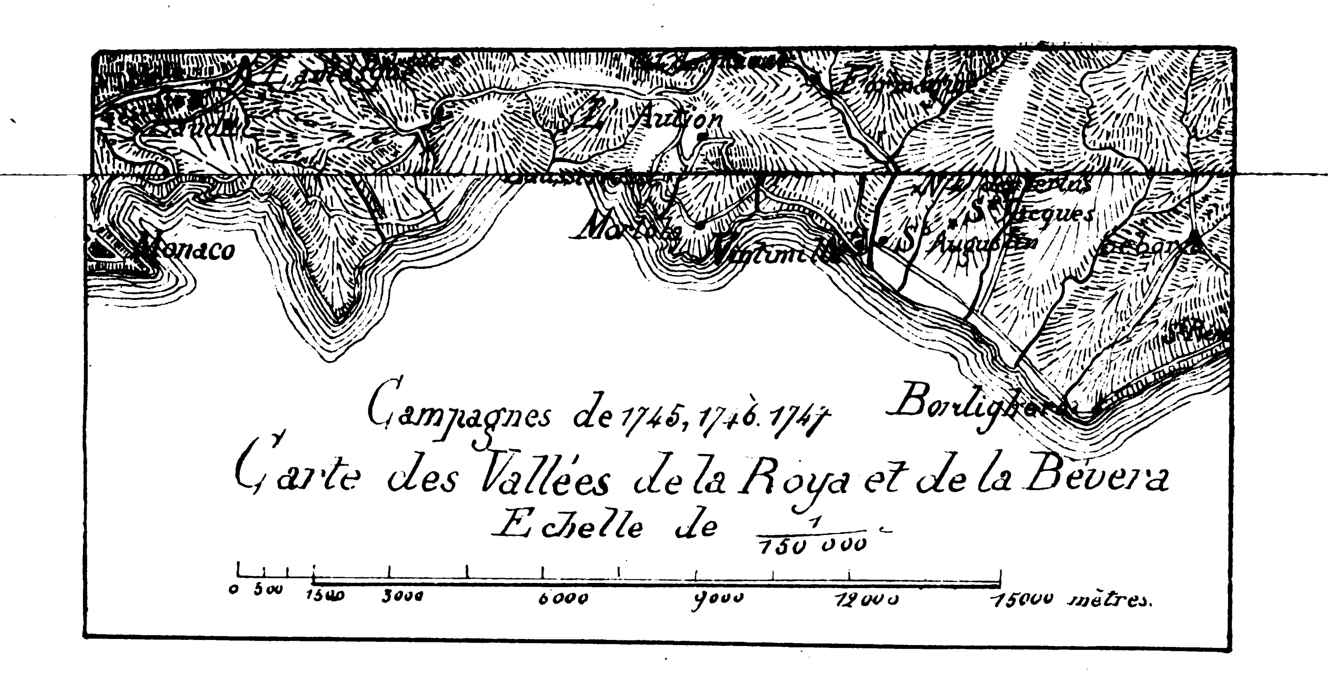
N id -

Q Réser

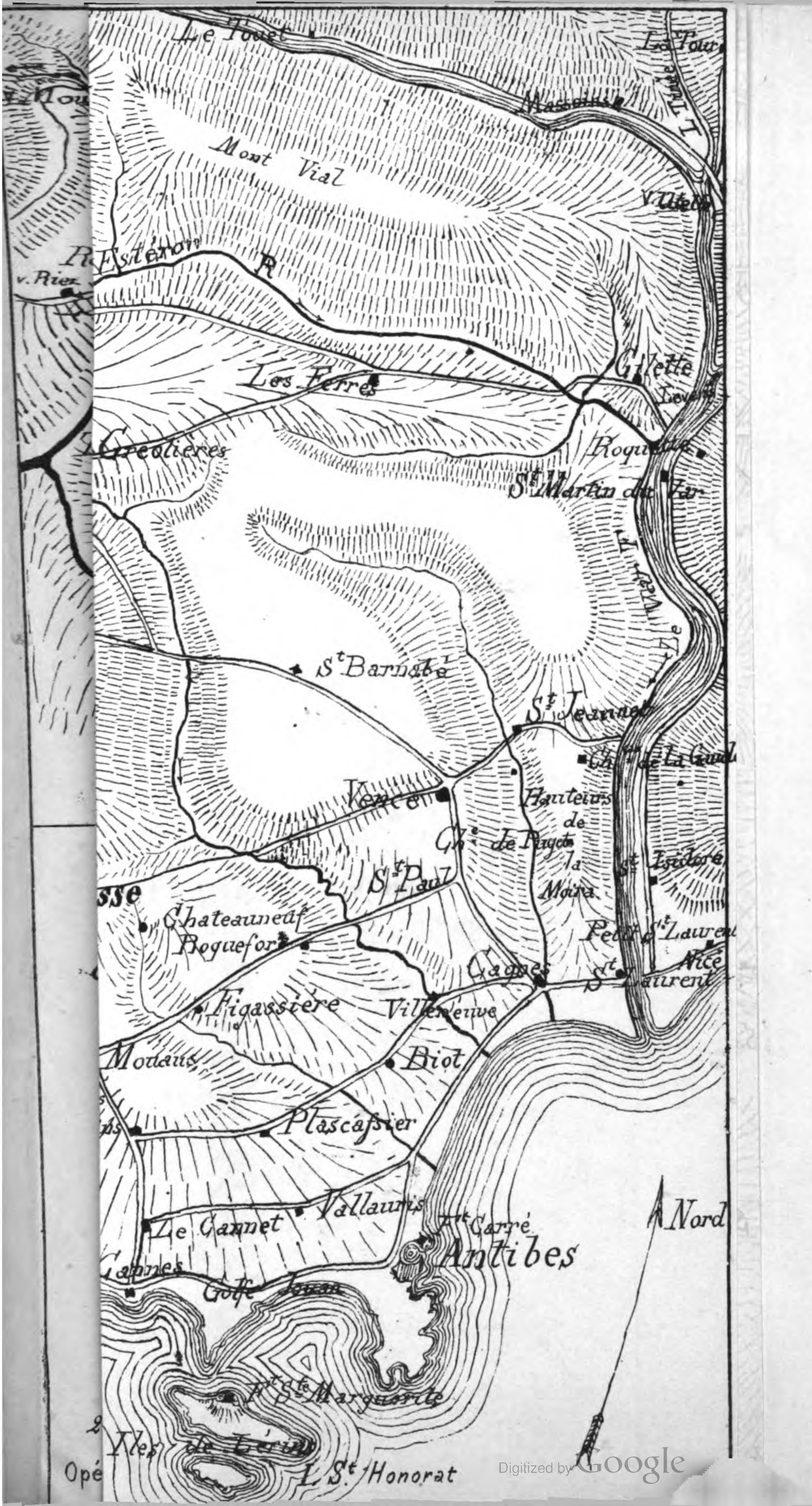
Opérations Militaires dans les Alpes.

par Henri Moris

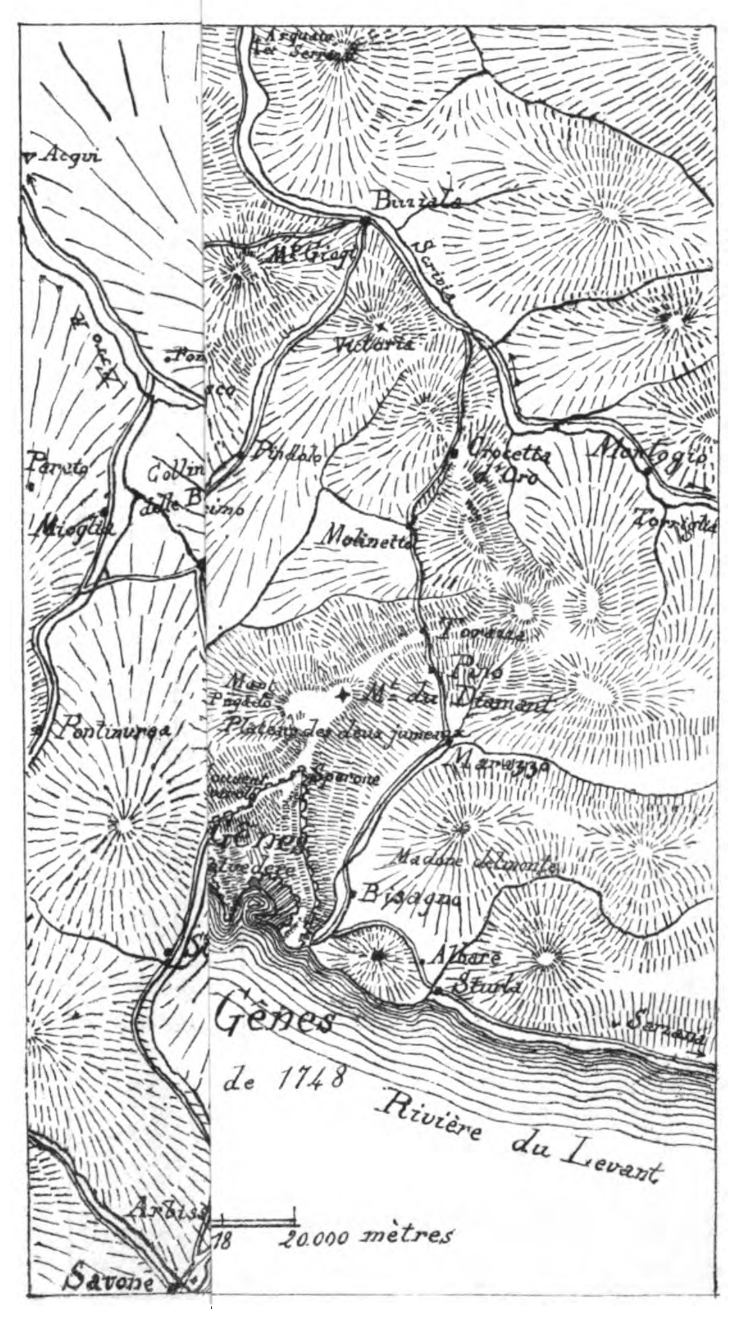

OPÉRATIONS
dans la Lomeline
et le Montferrat
en 1745
Echelle de 1/200 000
0 100 200 400 600 800 1000 m
Crescentin
Verrue
Agogna R
Lomello
Sartirana
Mede
Sartirana
San Nazare
La Tour
Pieve
Frascarolo
Bassignana
Cambio
Arzan
Curone R
Rivaron
Piovera
Sale
Castelnovo
Montcastel
La Preda
Lobi
Pavon
Castelceriolo
Scrivia R
Ponte Curon
Chivasso
Voghiera
Grue
Marengo
St Julien
Vigazzolo
Tortone
Capucins
Garoffoli
Cassina grossa
Fregarolo
Rivalta
St Damian
Borbo R



Opérations Militaires dans les Alpes
par Henri Moris

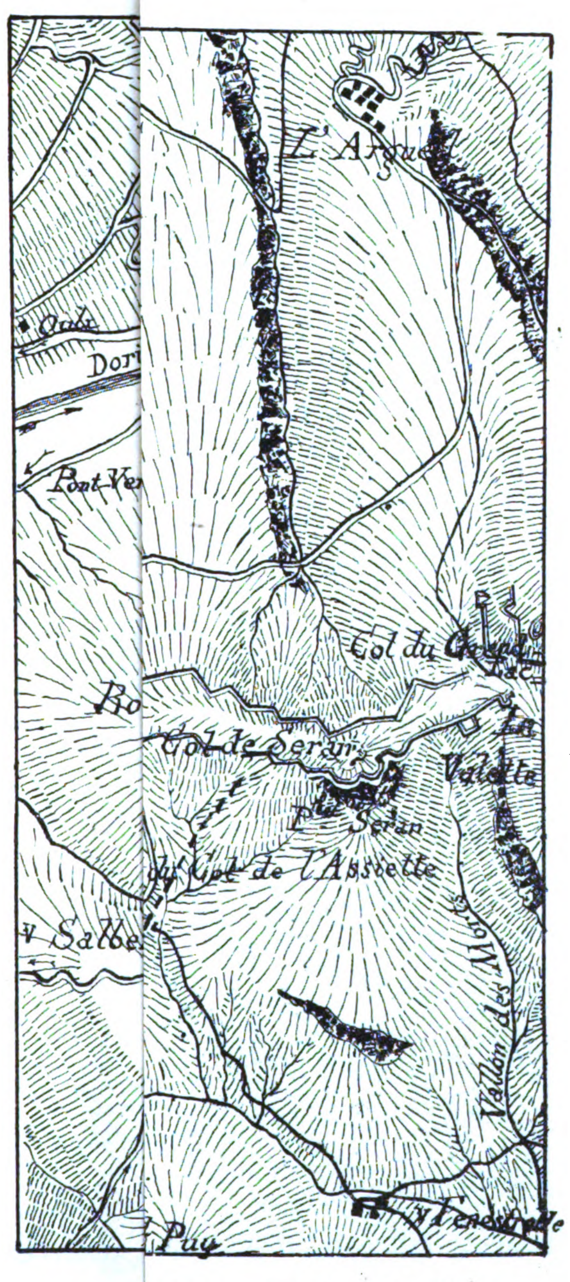


Le Touet
La Tour
Massoins
Mont Vial
R. Esteron
v. Riez
Les Ferres
Gilette
Roquette
Gréolières
St Martin du Var
St Barnabé
St Jeannet
Chr de la Gaude
Vence
Hauteurs de la Moira
Chr de Puget
St Isidore
St Paul
Chateauneuf
Roquefort
Petit St Laurent
Nice
Cagnes
St Laurent
Figassière
Villeneuve
Mouans
Biot
Plascassier
Vallauris
Le Cannet
Ft Carré
Antibes
Nord
Cannes
Golfe Jouan
Ft Ste Marguerite
Iles de Lérins
I. St Honorat

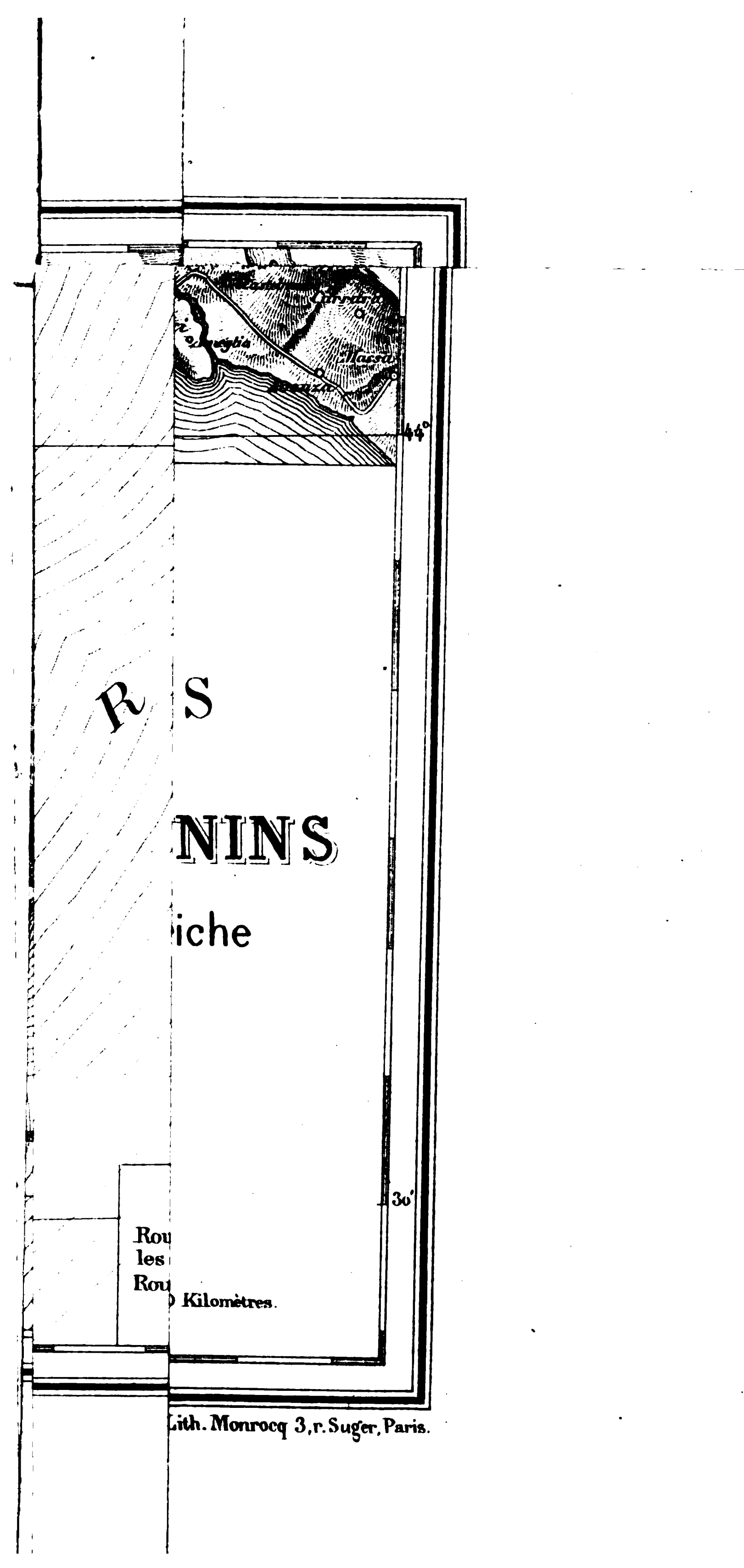


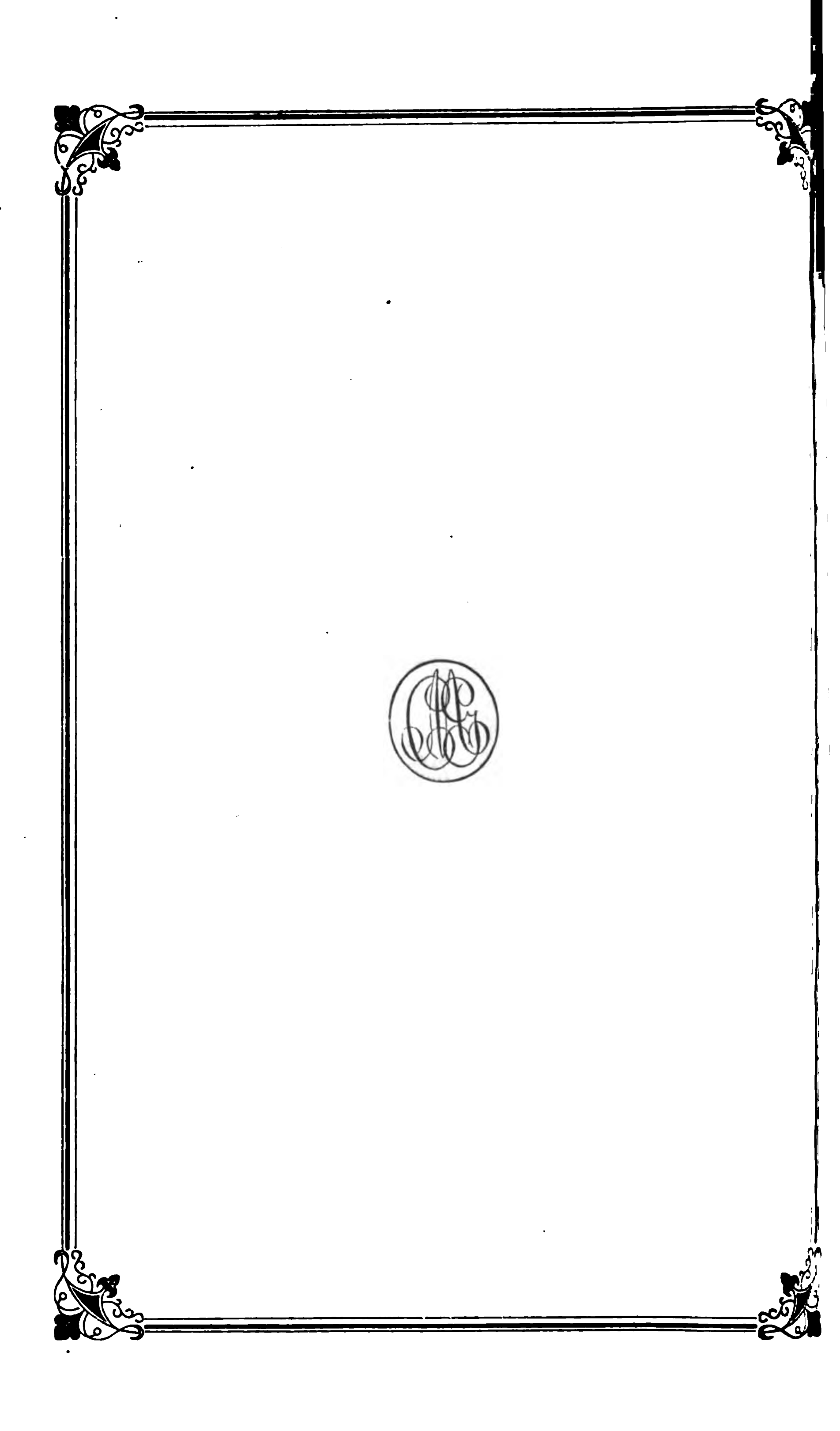
Militaires dans les Alpes.

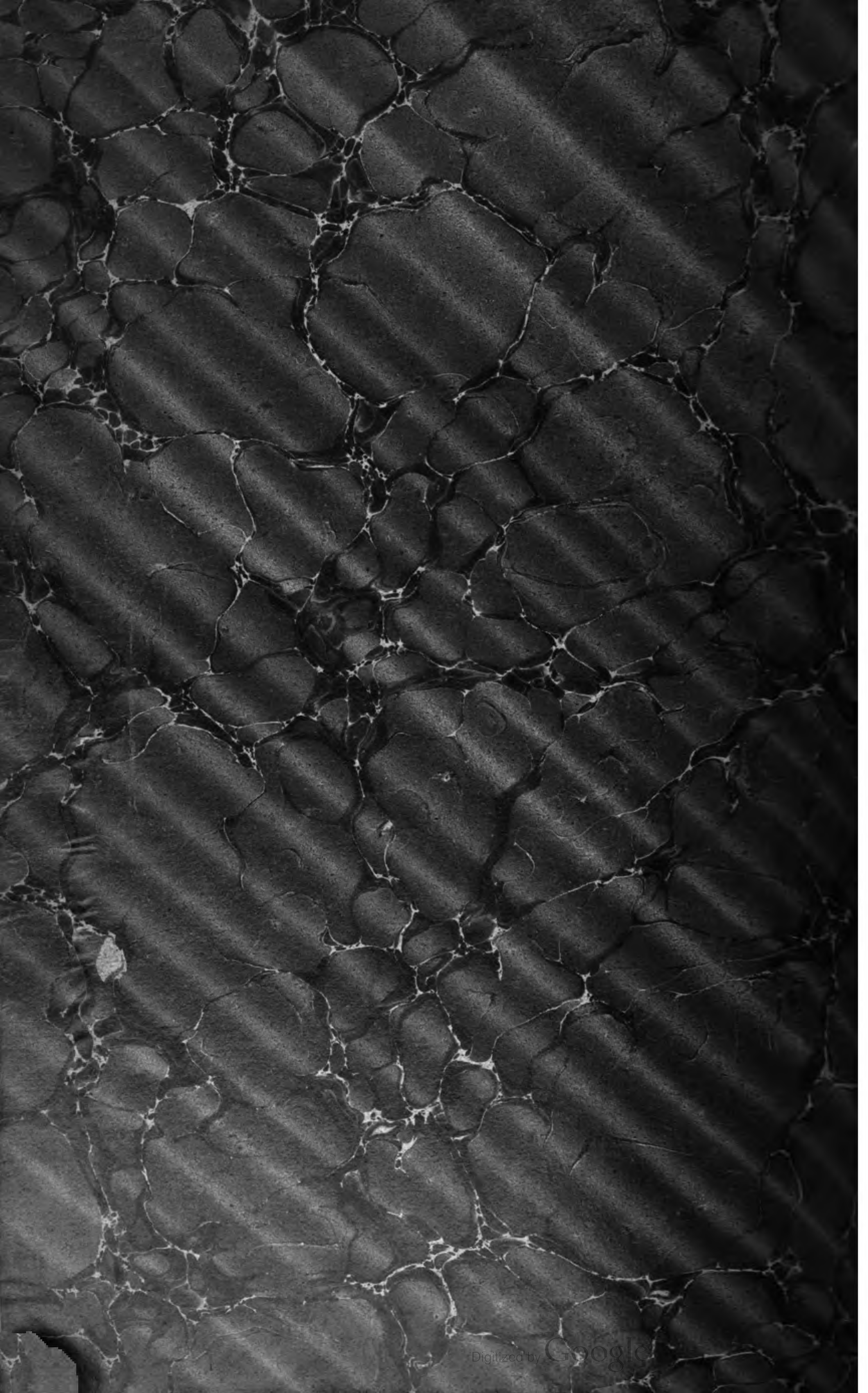
par Henri Moris

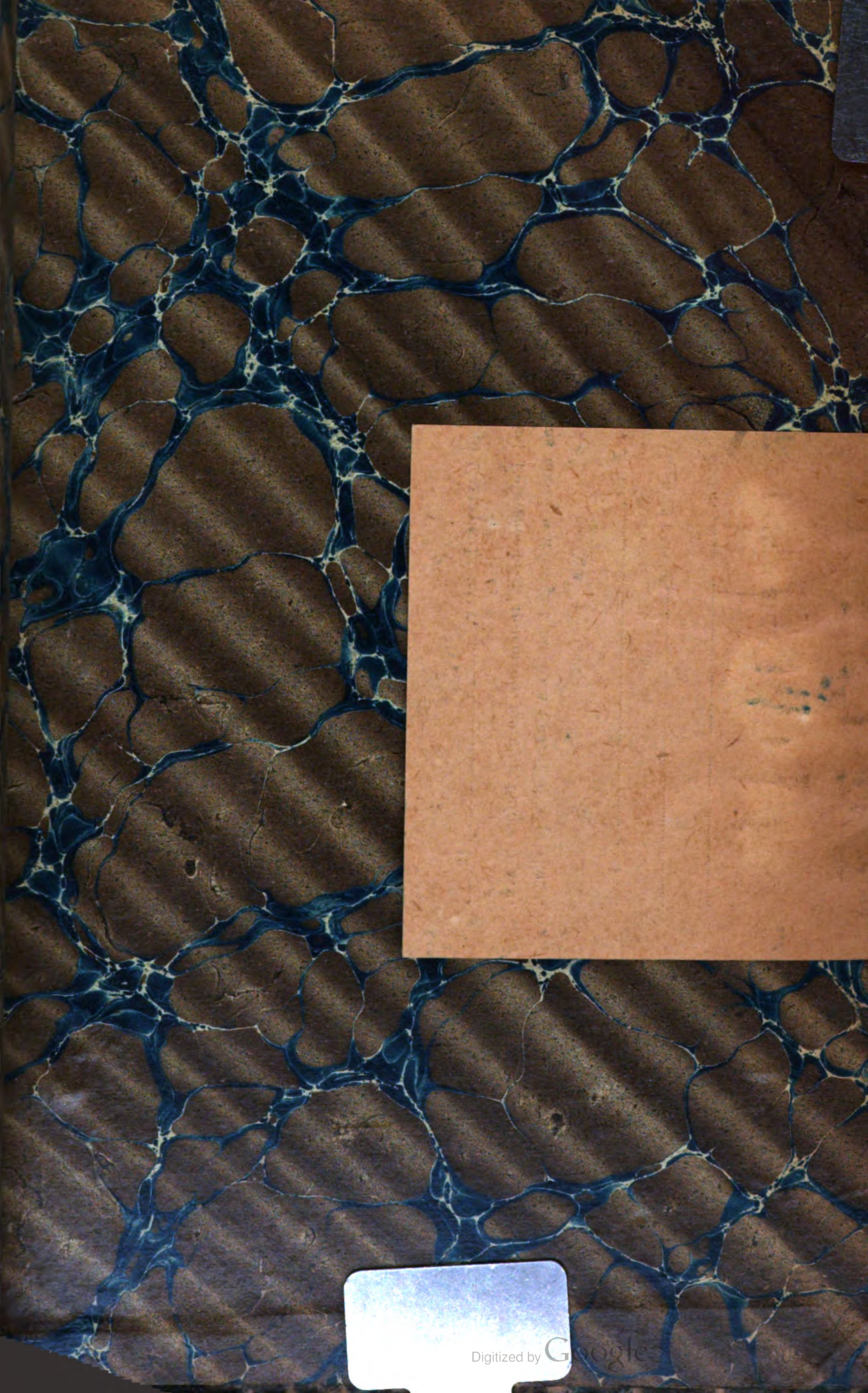


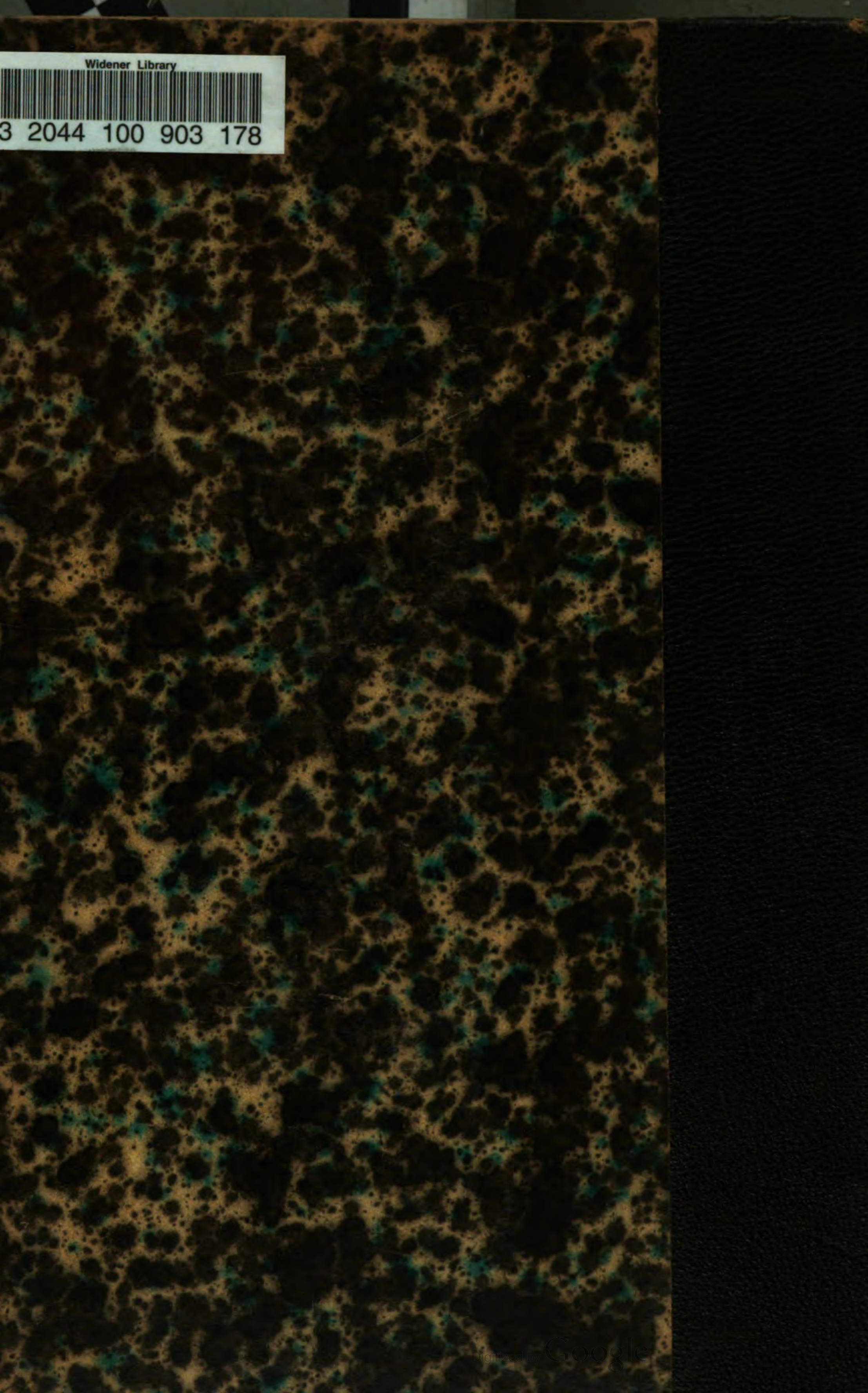
ıires dans les Alpes
par Henri Moris


44°
R S
NINS
iche
30'
Rou
les
Rou
Kilomètres.
Lith. Monrocq 3, r. Suger, Paris.








Widener Library
3 2044 100 903 178